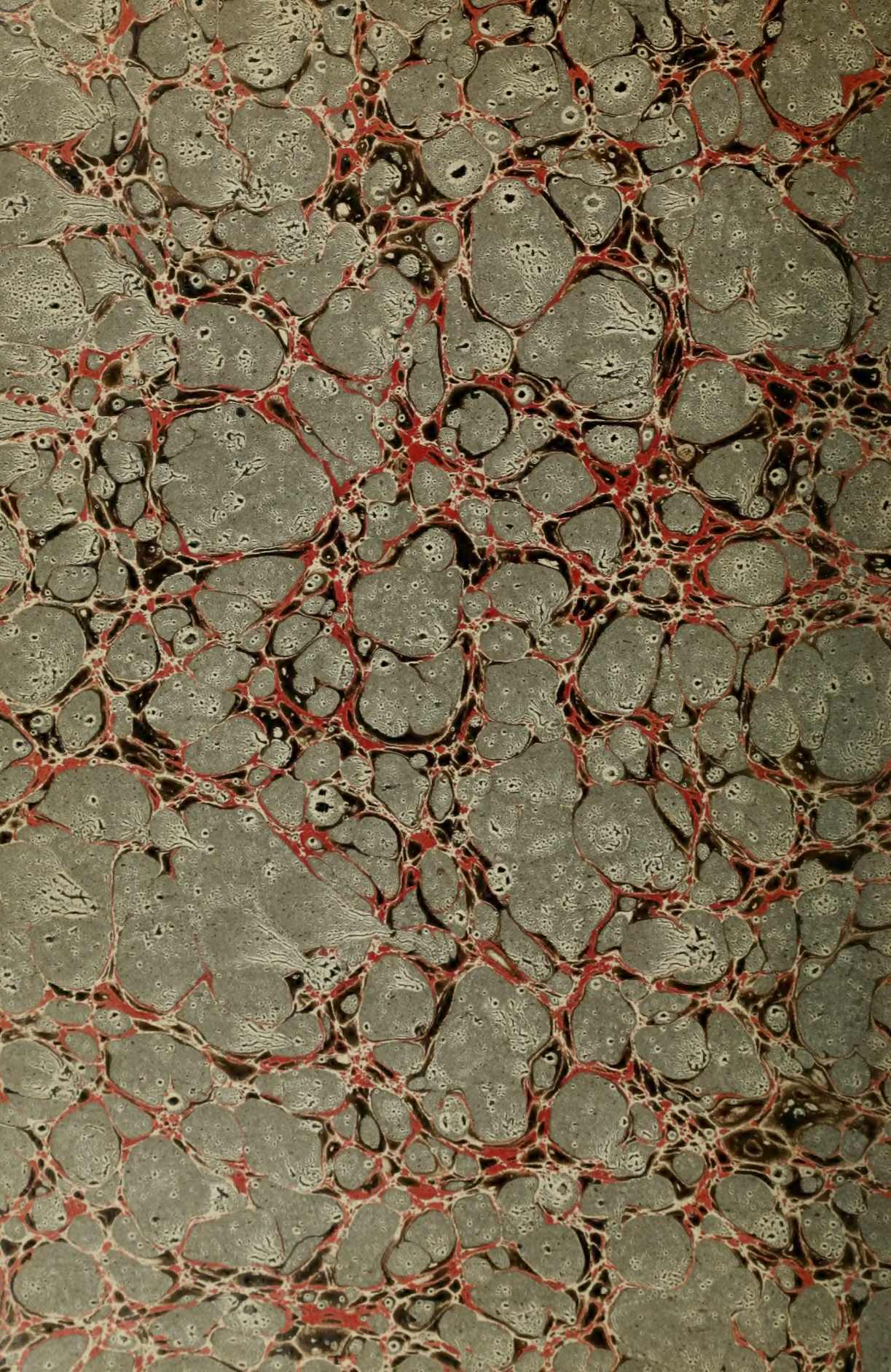


2195
.A17
1860
SMRS

CHANSONS

DE

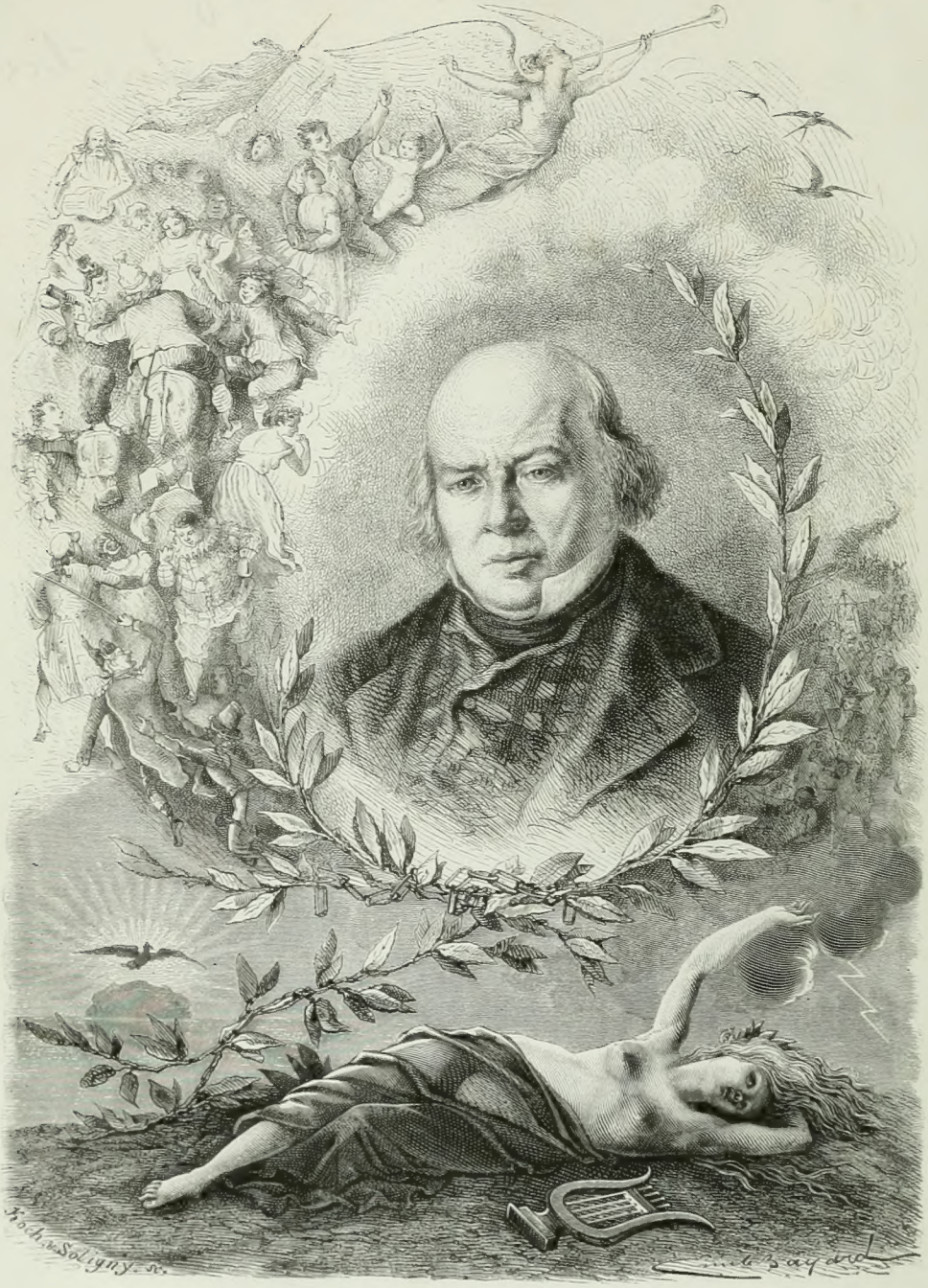
P.-J. DE BÉRANGER

PARIS. — TYPOGRAPHIE DE J. BEST

RUE DES MISSIONS, 15

Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/chansonsdepj00br



Imprimé par J. Best.

CHANSONS

DE

P.-J. DE BÉRANGER

ANCIENNES ET POSTHUMES

NOUVELLE ÉDITION POPULAIRE

ORNÉE DE 161 DESSINS INÉDITS ET DE VIGNETTES NOMBREUSES

PAR MM.

ANDRIEUX, BAYARD, CRÉPON, CLAVERIE, DARJOU, G. DURAND, FÉRAT, GIACOMELLI, LORSAY, MORIN, PAUQUET, RIOU, SAUVAGEOT, VIOLLAT, WORMS

PARIS

GARNIER FRÈRES, LIBRAIRES-ÉDITEURS

6, RUE DES SAINTS-PÈRES, 6

CHANSONS DE BÉRANGER

LE ROI D'YVETOT

MAI 1813

Air : Quand un tendron vient en ces lieux.

Il était un roi d'Yvetot
Peu connu dans l'histoire,
Se levant tard, se couchant tôt,
Dormant fort bien sans gloire,
Et couronné par Jeanneton
D'un simple bonnet de coton,
Dit-on.
Oh ! oh ! oh ! oh ! ah ! ah ! ah ! ah !
Quel bon petit roi c'était là !
La, la.

Il faisait ses quatre repas
Dans son palais de chaume,
Et sur un âne, pas à pas,
Parcourait son royaume.
Joyeux, simple et croyant le bien,
Pour toute garde il n'avait rien
Qu'un chien.
Oh! oh! oh! oh! ah! ah! ah! ah!
Quel bon petit roi c'était là!
La, la.

Il n'avait de goût onéreux
Qu'une soif un peu vive;
Mais en rendant son peuple heureux,
Il faut bien qu'un roi vive.
Lui-même, à table et sans suppôt,
Sur chaque muid levait un pot
D'impôt.
Oh! oh! oh! oh! ah! ah! ah! ah!
Quel bon petit roi c'était là!
La, la.

Aux filles de bonnes maisons
Comme il avait su plaire,
Ses sujets avaient cent raisons
De le nommer leur père :
D'ailleurs il ne levait de ban
Que pour tirer quatre fois l'an
Au blanc.
Oh! oh! oh! oh! ah! ah! ah! ah!
Quel bon petit roi c'était là!
La, la.

Il n'agrandit point ses États,
Fut un voisin commode,
Et, modèle des potentats,
Prit le plaisir pour code.
Ce n'est que lorsqu'il expira
Que le peuple qui l'enterra
Pleura.
Oh! oh! oh! oh! ah! ah! ah! ah!
Quel bon petit roi c'était là!
La, la.

On conserve encor le portrait
De ce digne et bon prince;
C'est l'enseigne d'un cabaret
Fameux dans la province.
Les jours de fête, bien souvent,
La foule s'écrie en buvant
Devant :
Oh! oh! oh! oh! ah! ah! ah! ah!
Quel bon petit roi c'était là!
La, la.

LA BACCHANTE

Air : Fournissez un canal au ruisseau.

Cher amant, je cède à tes désirs:
De champagne enivre Julie.
Inventons, s'il se peut, des plaisirs;
Des amours épuisons la folie.
Verse-moi ce joyeux poison.
Mais surtout bois à ta maîtresse;
Je rougirais de mon ivresse,
Si tu conservais ta raison.

Vois déjà briller dans mes regards
Tout le feu dont mon sang bouillonne,
Sur ton lit, de mes cheveux épars,
Fleur à fleur vois tomber ma couronne.
Le cristal vient de se briser!
Dieux! baise ma gorge brûlante,
Et taris l'écume enivrante
Dont tu te plais à l'arroser.

Verse encor! mais pourquoi ces atours
Entre tes baisers et mes charmes?
Romps ces nœuds, oui, romps-les pour toujours!
Ma pudeur ne connaît plus d'alarmes.
Presse en tes bras mes charmes nus.
Ah! je sens redoubler mon être!
A l'ardeur qu'en moi tu fais naître
Ton ardeur ne suffira plus.

Dans mes bras tombe enfin à ton tour;
Mais, hélas! tes baisers languissent.
Ne bois plus, et garde à mon amour
Ce nectar où tes feux s'amortissent.
De mes désirs mal apaisés,
Ingrat, si tu pouvais te plaindre,
J'aurai du moins pour les éteindre
Le vin où je les ai puisés.

L'ACADÉMIE ET LE CAVEAU

CHANSON DE RÉCEPTION AU CAVEAU MODERNE

AIR : Tout le long de la rivière.

Au Caveau je n'osais frapper;
Des méchants m'avaient su tromper.
C'est presque un cercle académique,
Me disait maint esprit caustique.
Mais, que vois-je! de bons amis
Que rassemble un couvert bien mis.
Asseyez-vous, me dit la compagnie.
Non, non, ce n'est point comme à l'Académie;
Ce n'est point comme à l'Académie.

Je me voyais, pendant un mois,
Courant pour disputer les voix
A des gens qu'appuierait le zèle
D'un grand seigneur ou d'une belle;
Mais, faisant moitié du chemin,
Vous m'accueillez le verre en main.
D'ici l'intrigue est à jamais bannie.
Non, non, ce n'est point comme à l'Académie;
Ce n'est point comme à l'Académie.

Toussant, crachant, faudra-t-il donc,
Dans un discours superbe et long,
Dire : Quel honneur vous me faites!
Messieurs, vous êtes trop honnêtes;
Ou quelque chose d'aussi fort?
Mais que je m'effrayais à tort!
On peut ici montrer moins de génie.
Non, non, ce n'est point comme à l'Académie;
Ce n'est point comme à l'Académie.

Je croyais voir le président
Faire bâiller en répondant
Que l'on vient de perdre un grand homme,
Que moi je le vaux, Dieu sait comme;
Mais ce président sans façon [1]
Ne pérore ici qu'en chanson :
Toujours trop tôt sa harangue est finie.
Non, non, ce n'est point comme à l'Académie;
Ce n'est point comme à l'Académie.

Admis enfin, aurai-je alors
Pour tout esprit l'esprit de corps?
Il rend le bon sens, quoi qu'on dise,
Solidaire de la sottise;
Mais dans votre société,
L'esprit de corps, c'est la gaieté.
Cet esprit-là règne sans tyrannie.
Non, non, ce n'est point comme à l'Académie;
Ce n'est point comme à l'Académie.

Ainsi, j'en juge à votre accueil,
Ma chaise n'est point un fauteuil.
Que je vais chérir cet asile,
Où tant de fois le Vaudeville
A renouvelé ses grelots,
Et sur la porte écrit ces mots :
Joie, amitié, malice et bonhomie!
Non, non, ce n'est point comme à l'Académie
Ce n'est point comme à l'Académie.

[1] Desaugiers.

LE SÉNATEUR

1813

Air : J'ons un curé patriote.

Mon épouse fait ma gloire :
Rose a de si jolis yeux !
Je lui dois, l'on peut m'en croire,
Un ami bien précieux.
Le jour où j'obtins sa foi,
Un sénateur vint chez moi.
Quel honneur !
Quel bonheur !
Ah ! monsieur le sénateur,
Je suis votre humble serviteur.

De ses faits je tiens registre :
C'est un homme sans égal.
L'autre hiver, chez un ministre,
Il mena ma femme au bal.
S'il me trouve en son chemin,
Il me frappe dans la main.
Quel honneur!
Quel bonheur!
Ah! monsieur le sénateur,
Je suis votre humble serviteur.

Près de Rose il n'est point fade,
Et n'a rien d'un freluquet.
Lorsque ma femme est malade,
Il fait mon cent de piquet.
Il m'embrasse au jour de l'an;
Il me fête à la Saint-Jean.
Quel honneur!
Quel bonheur!
Ah! monsieur le sénateur,
Je suis votre humble serviteur.

Chez moi qu'un temps effroyable
Me retienne après dîner,
Il me dit d'un air aimable :
« Allez donc vous promener;
« Mon cher, ne vous gênez pas,
« Mon équipage est là-bas. »
Quel honneur!
Quel bonheur!
Ah! monsieur le sénateur,
Je suis votre humble serviteur.

Certain soir à sa campagne
Il nous mena par hasard;
Il m'enivra de champagne,
Et Rose fit lit à part :
Mais de la maison, ma foi,
Le plus beau lit fut pour moi.
Quel honneur!
Quel bonheur!
Ah! monsieur le sénateur,
Je suis votre humble serviteur.

A l'enfant que Dieu m'envoie
Pour parrain je l'ai donné.
C'est presque en pleurant de joie
Qu'il baise le nouveau-né;
Et mon fils, dès ce moment,
Est mis sur son testament.
Quel honneur!
Quel bonheur!
Ah! monsieur le sénateur,
Je suis votre humble serviteur.

A table il aime qu'on rie;
Mais parfois j'y suis trop vert.
J'ai poussé la raillerie
Jusqu'à lui dire au dessert :
On croit, j'en suis convaincu,
Que vous me faites c...
Quel honneur!
Quel bonheur!
Ah! monsieur le sénateur,
Je suis votre humble serviteur.

LA GAUDRIOLE

Air : La bonne aventure.

Momus a pris pour adjoints
Des rimeurs d'école :
Des chansons en quatre points
Le froid nous désole.
Mirliton s'en est allé.
Ah! la muse de Collé,
C'est la gaudriole,
O gué,
C'est la gaudriole.

Moi, des sujets polissons
Le ton m'affriole.
Minerve dans mes chansons
Fait la cabriole.
De ma grand'mère, après tout,
Tartufes, je tiens le goût
De la gaudriole,
O gué,
De la gaudriole.

Elle amusait à dix ans
Son maître d'école.
Des cordeliers gros plaisants
Elle fut l'idole.
Au prêtre qui l'exhortait,
En mourant elle contait
Une gaudriole,
O gué,
Une gaudriole.

C'était la régence alors;
Et, sans hyperbole,
Grâce aux plus drôles de corps,
La France était folle.
Tous les hommes plaisantaient,
Et les femmes se prêtaient
A la gaudriole,
O gué,
A la gaudriole.

On ne rit guère aujourd'hui.
Est-on moins frivole?
Trop de gloire nous a nui;
Le plaisir s'envole.
Mais au Français attristé
Qui peut rendre la gaieté?
C'est la gaudriole,
O gué,
C'est la gaudriole.

Prudes, qui ne criez plus
Lorsqu'on vous viole,
Pourquoi prendre un air confus
A chaque parole?
Passez les mots aux rieurs :
Les plus gros sont les meilleurs
Pour la gaudriole,
O gué,
Pour la gaudriole.

LE MORT VIVANT

RONDE DE TABLE

Au des Bossus.

Lorsque l'ennui pénètre dans mon fort,
Priez pour moi : je suis mort, je suis mort!
Quand le plaisir, à grands coups m'abreuvant,
Gaiement m'assiége et derrière et devant,
Je suis vivant, bien vivant, très-vivant!

Un sot fait-il sonner son coffre-fort,
Priez pour moi : je suis mort, je suis mort!
Volnay, pomard, beaune et moulin-à-vent (1),
Fait on sonner votre âge en vous servant,
Je suis vivant, bien vivant, très-vivant!

Des pauvres rois veut-on régler le sort,
Priez pour moi : je suis mort, je suis mort!
En fait de vin qu'on se montre savant,
Dût-on pousser le sujet trop avant,
Je suis vivant, bien vivant, très-vivant!

Faut-il aller guerroyer dans le Nord,
Priez pour moi : je suis mort, je suis mort!
Que près du feu, l'un l'autre se bravant,
On trinque assis derrière un paravent,
Je suis vivant, bien vivant, très-vivant!

De beaux esprits s'annoncent-ils d'abord,
Priez pour moi : je suis mort, je suis mort!
Mais, sans esprit, faut-il mettre en avant
De gais couplets qu'on répète en buvant,
Je suis vivant, bien vivant, très-vivant!

Suis-je au sermon d'un bigot qui m'endort,
Priez pour moi : je suis mort, je suis mort!
Que l'amitié réclame un cœur fervent,
Que dans la cave elle fonde un couvent,
Je suis vivant, bien vivant, très-vivant!

Monseigneur entre, et la liberté sort,
Priez pour moi : je suis mort, je suis mort!
Mais que Thémire, à table nous trouvant,
Avec l'aï s'égaye en arrivant,
Je suis vivant, bien vivant, très-vivant!

Faut-il sans boire abandonner ce bord,
Priez pour moi : je suis mort, je suis mort!
Mais pour m'y voir jeter l'ancre souvent,
Le verre en main quand j'implore un bon vent,
Je suis vivant, bien vivant, très-vivant!

(1) Noms de différents vins.

MA GRAND'MÈRE

Air : En revenant de Bâle en Suisse

Ma grand'mère, un soir à sa fête,
De vin pur ayant bu deux doigts,
Nous disait en branlant la tête :
Que d'amoureux j'eus autrefois!

Combien je regrette
Mon bras si dodu,
Ma jambe bien faite, } *Bis.*
Et le temps perdu!

Quoi! maman, vous n'étiez pas sage?
— Non vraiment; et de mes appas
Seule à quinze ans j'appris l'usage,
Car la nuit je ne dormais pas.
Combien je regrette
Mon bras si dodu,
Ma jambe bien faite,
Et le temps perdu!

Maman, vous aviez le cœur tendre?
— Oui, si tendre qu'à dix-sept ans,
Lindor ne se fit pas attendre,
Et qu'il n'attendit pas longtemps.
Combien je regrette
Mon bras si dodu,
Ma jambe bien faite,
Et le temps perdu!

Maman, Lindor savait donc plaire?
— Oui, seul il me plut quatre mois;
Mais bientôt j'estimai Valère,
Et fis deux heureux à la fois.
Combien je regrette
Mon bras si dodu,
Ma jambe bien faite,
Et le temps perdu!

Quoi! maman, deux amants ensemble!
— Oui, mais chacun d'eux me trompa.
Plus fine alors qu'il ne vous semble,
J'épousai votre grand-papa.
Combien je regrette
Mon bras si dodu,
Ma jambe bien faite,
Et le temps perdu!

Maman, que lui dit la famille?
— Rien, mais un mari plus sensé
Eût pu connaître à la coquille
Que l'œuf était déjà cassé.
Combien je regrette
Mon bras si dodu,
Ma jambe bien faite,
Et le temps perdu!

Maman, lui fûtes-vous fidèle?
— Oh! sur cela je me tais bien.
A moins qu'à lui Dieu ne m'appelle,
Mon confesseur n'en saura rien.
Combien je regrette
Mon bras si dodu,
Ma jambe bien faite,
Et le temps perdu!

Bien tard, maman, vous fûtes veuve?
— Oui, mais grâces à ma gaieté,
Si l'église n'était plus neuve,
Le saint n'en fut pas moins fêté.
Combien je regrette
Mon bras si dodu,
Ma jambe bien faite,
Et le temps perdu!

Comme vous, maman, faut-il faire?
— Eh! mes petits-enfants, pourquoi,
Quand j'ai fait comme ma grand'mère,
Ne feriez-vous pas comme moi?
Combien je regrette
Mon bras si dodu,
Ma jambe bien faite,
Et le temps perdu!

PARNY

ROMANCE

Musique de B. Wilhem.

Je disais aux fils d'Épicure :
« Réveillez par vos joyeux chants
« Parny, qui sait de la nature
« Célébrer les plus doux penchants. »
Mais les chants que la joie inspire
Font place aux regrets superflus.
Parny n'est plus !
Il vient d'expirer sur sa lyre :
Parny n'est plus !

Je disais aux Grâces émues :
« Il vous doit sa célébrité.
« Montrez-vous à lui demi-nues;
« Qu'il peigne encor la volupté. »
Mais chacune d'elles soupire
Auprès des Plaisirs éperdus.
Parny n'est plus !
Il vient d'expirer sur sa lyre :
Parny n'est plus !

Je disais aux dieux du bel âge :
« Amours, rendez à ses vieux ans
« Les fleurs qu'aux pieds d'une volage
« Il prodigua dans son printemps. »
Mais en pleurant je les vois lire
Des vers qu'ils ont cent fois relus.
Parny n'est plus !
Il vient d'expirer sur sa lyre :
Parny n'est plus !

Je disais aux Muses plaintives :
« Oubliez vos malheurs récents; (1)
« Pour charmer l'écho de nos rives,
« Il vous suffit de ses accents. »
Mais du poétique délire
Elles brisent les attributs.
Parny n'est plus !
Il vient d'expirer sur sa lyre :
Parny n'est plus !

Il n'est plus ! ah ! puisse l'Envie
S'interdire un dernier effort ! (2)
Immortel il quitte la vie;
Pour lui tous les dieux sont d'accord.
Que la Haine, prête à maudire,
Pardonne aux aimables vertus.
Parny n'est plus !
Il vient d'expirer sur sa lyre :
Parny n'est plus !

(1) Allusion à la mort de le Brun, de Delille, de Bernardin de Saint-Pierre, de Gin[illegible], etc.

(2) Autre allusion aux insultes faites à la mémoire de l'auteur de la *Guerre des Dieux*.

LE PRINTEMPS ET L'AUTOMNE

AIR

Deux saisons règlent toutes choses,
Pour qui sait vivre en s'amusant :
Au printemps nous devons les roses,
A l'automne un jus bienfaisant.
Les jours croissent, le cœur s'éveille;
On fait le vin quand ils sont courts.
Au printemps, adieu la bouteille!
En automne, adieu les amours!

Mieux il vaudrait unir, sans doute,
Ces deux penchants faits pour charmer;
Mais pour ma santé je redoute
De trop boire et de trop aimer.
Or, la sagesse me conseille
De partager ainsi mes jours :
Au printemps, adieu la bouteille!
En automne, adieu les amours!

Au mois de mai j'ai vu Rosette,
Et mon cœur a subi ses lois.
Que de caprices la coquette
M'a fait essuyer en six mois!
Pour lui rendre enfin la pareille,
J'appelle octobre à mon secours.
Au printemps, adieu la bouteille!
En automne, adieu les amours!

Je prends, quitte, et reprends Adèle,
Sans façon comme sans regrets.
Au revoir, un jour me dit-elle.
Elle revint longtemps après;
J'étais à chanter sous la treille :
Ah! dis-je, l'année a son cours.
Au printemps, adieu la bouteille!
En automne, adieu les amours!

Mais il est une enchanteresse
Qui change à son gré mes plaisirs.
Du vin elle excite l'ivresse,
Et maîtrise jusqu'aux désirs.
Pour elle ce n'est pas merveille
De troubler l'ordre de mes jours,
Au printemps avec la bouteille,
En automne avec les amours!

ROGER BONTEMPS

Air : Ronde du camp de Grandpré

Aux gens atrabilaires
Pour exemple donné,
En un temps de misères
Roger Bontemps est né.

Vivre obscur a sa guise,
Narguer les mécontents ;
Eh gai ! c'est la devise
Du gros Roger Bontemps.

Du chapeau de son père,
Coiffé dans les grands jours;
De roses ou de lierre
Le rajeunir toujours;
Mettre un manteau de bure,
Vieil ami de vingt ans;
Eh gai! c'est la parure
Du gros Roger Bontemps.

Posséder dans sa hutte
Une table, un vieux lit,
Des cartes, une flûte,
Un broc que Dieu remplit,
Un portrait de maîtresse,
Un coffre et rien dedans;
Eh gai! c'est la richesse
Du gros Roger Bontemps.

Aux enfants de la ville
Montrer de petits jeux;
Être un faiseur habile
De contes graveleux;
Ne parler que de danse
Et d'almanachs chantants;
Eh gai! c'est la science
Du gros Roger Bontemps.

Faute de vins d'élite,
Sabler ceux du canton;
Préférer Marguerite
Aux dames du grand ton;
De joie et de tendresse
Remplir tous ses instants;
Eh gai! c'est la sagesse
Du gros Roger Bontemps.

Dire au ciel : Je me fie,
Mon père, à ta bonté;
De ma philosophie
Pardonne la gaieté;
Que ma saison dernière
Soit encore un printemps;
Eh gai! c'est la prière
Du gros Roger Bontemps.

Vous, pauvres pleins d'envie,
Vous, riches désireux,
Vous, dont le char dévie
Après un cours heureux;
Vous, qui perdrez peut-être
Des titres éclatants,
Eh gai! prenez pour maître
Le gros Roger Bontemps.

LA MÈRE AVEUGLE

AIR : L'ne fille est un oiseau.

Tout en filant votre lin,
Écoutez-moi bien, ma fille.
Déjà votre cœur sautille
Au nom du jeune Colin.
Craignez ce qu'il vous conseille.
Quoique aveugle, je surveille;
A tout je prête l'oreille,
Et vous soupirez tout bas.
Votre Colin n'est qu'un traître...
Mais vous ouvrez la fenêtre;
Lise, vous ne filez pas. (*Bis.*)

Il fait trop chaud, dites-vous;
Mais par la fenêtre ouverte,
A Colin, toujours alerte,
Ne faites pas les yeux doux.
Vous vous plaignez que je gronde :
Hélas! je fus jeune et blonde,
Je sais combien dans ce monde
On peut faire de faux pas.
L'amour trop souvent l'emporte...
Mais quelqu'un est à la porte;
Lise, vous ne filez pas.

C'est le vent, me dites-vous,
Qui fait crier la serrure;
Et mon vieux chien qui murmure
Gagne à cela de bons coups.
Oui, fiez-vous à mon âge :
Colin deviendra volage;
Craignez, si vous n'êtes sage,
De pleurer sur vos appas...
Grand Dieu! que viens-je d'entendre?
C'est le bruit d'un baiser tendre;
Lise, vous ne filez pas.

C'est votre oiseau, dites-vous,
C'est votre oiseau qui vous baise;
Dites-lui donc qu'il se taise,
Et redoute mon courroux.
Ah! d'une folle conduite
Le déshonneur est la suite;
L'amant qui vous a séduite
En rit même entre vos bras.
Que la prudence vous sauve...
Mais vous allez vers l'alcôve;
Lise, vous ne filez pas.

C'est pour dormir, dites-vous.
Quoi! me jouer de la sorte!
Colin est ici, qu'il sorte,
Ou devienne votre époux.
En attendant qu'à l'église
Le séducteur vous conduise,
Filez, filez, filez, Lise,
Près de moi, sans faire un pas.
En vain votre lin s'embrouille,
Avec une autre quenouille,
Non, vous ne filerez pas.

LE PETIT HOMME GRIS

AIR : Toto, Carabo.

Il est un petit homme
Tout habillé de gris,
Dans Paris,
Joufflu comme une pomme,
Qui, sans un sou comptant,
Vit content,
Et dit : Moi, je m'en...
Et dit : Moi, je m'en...
Ma foi, moi, je m'en ris!
Oh! qu'il est gai (*bis*) le petit homme gris!

A courir les fillettes,
A boire sans compter,
A chanter,
Il s'est couvert de dettes;
Mais, quant aux créanciers,
Aux huissiers,
Il dit : Moi, je m'en...
Il dit : Moi, je m'en...
Ma foi, moi, je m'en ris!
Oh! qu'il est gai (*bis*) le petit homme gris!

Qu'il pleuve dans sa chambre,
Qu'il s'y couche le soir
Sans y voir;
Qu'il lui faille en décembre
Souffler, faute de bois,
Dans ses doigts,
Il dit : Moi, je m'en...
Il dit : Moi, je m'en...
Ma foi, moi, je m'en ris!
Oh! qu'il est gai (*bis*) le petit homme gris!

Sa femme, assez gentille,
Fait payer ses atours
Aux amours;
Aussi, plus elle brille,
Plus on le montre au doigt.
Il le voit,
Et dit : Moi, je m'en...
Et dit : Moi, je m'en...
Ma foi, moi, je m'en ris!
Oh! qu'il est gai (*bis*) le petit homme gris!

Quand la goutte l'accable
Sur un lit délabré,
Le curé,
De la mort et du diable
Parle à ce moribond,
Qui répond :
Ma foi, moi, je m'en...
Ma foi, moi, je m'en...
Ma foi, moi, je m'en ris!
Oh! qu'il est gai (*bis*) le petit homme gris!

LA BONNE FILLE

OU

LES MŒURS DU TEMPS

AIR : Il est toujours le même.

Je sais fort bien que sur moi l'on babille,
Que soi-disant
J'ai le ton trop plaisant ;
Mais cet air amusant
Sied si bien à Camille !
Philosophe par goût,
Et toujours et de tout
Je ris, je ris, tant je suis bonne fille.

Pour le théâtre ayant quitté l'aiguille,
A mon début,
Craignant quelque rebut,
Je me livre en tribut
Au censeur Mascarille,
Et ce cuistre insolent
Dénigre mon talent;
Mais moi j'en ris, tant je suis bonne fille.

Un sénateur, qui toujours apostille,
Dit : Je voudrais
Servir tes intérêts.
Lors j'essaye à grands frais
D'échauffer le vieux drille.
Quoi qu'il fît espérer,
Je n'en pus rien tirer;
Mais j'en ai ri, tant je suis bonne fille.

Un chambellan, qui de clinquant petille,
Après qu'un jour
Il m'eut fait voir la cour,
Enrichit mon amour
De ce jonc qui scintille.
J'en fais voir le chaton :
C'est du faux, me dit-on;
Et moi j'en ris, tant je suis bonne fille.

Un bel esprit, beau de l'esprit qu'il pille,
Grâce à moi fut
Nommé de l'Institut.
Quand des voix qu'il me dut
Vient l'éclat dont il brille,
Avec moi que de fois
Il a manqué de voix!
Mais j'en ai ri, tant je suis bonne fille.

Un lycéen, qui sort de sa coquille,
Tout triomphant,
Dans ses bras m'étouffant,
De me faire un enfant
Me proteste qu'il grille;
Et le petit morveux,
Au lieu d'un, m'en fait deux;
Mais moi j'en ris, tant je suis bonne fille.

Trois auditeurs me disent : Viens, Camille,
Soupe avec nous;
Que nous fassions les fous.
J'étais seule pour tous :
L'un d'eux me déshabille.
Puis le vin met dedans
Nos petits intendants!
Et moi j'en ris, tant je suis bonne fille.

Telle est ma vie; et sur mainte vétille
J'aurais ici
Pu glisser, Dieu merci!
Dans ses jupons aussi
Je sais qu'on s'entortille;
Mais les restrictions,
Mais les précautions,
Moi je m'en ris, tant je suis bonne fille.

AINSI SOIT-IL

Air : Alleluia.

Je suis devin, mes chers amis ;
L'avenir qui nous est promis
Se découvre à mon art subtil.
Ainsi soit-il !

Plus de poëte adulateur ;
Le puissant craindra le flatteur ;
Nul courtisan ne sera vil.
Ainsi soit-il !

Plus d'usuriers, plus de joueurs,
De petits banquiers grands seigneurs,
Et pas un commis incivil.
Ainsi soit-il !

L'amitié, charme de nos jours,
Ne sera plus un froid discours
Dont l'infortune rompt le fil.
Ainsi soit-il !

La fille, novice à quinze ans,
A dix-huit avec ses amants
N'exercera que son babil.
Ainsi soit-il !

Femme fuira les vains atours,
Et son mari pendant huit jours
Pourra s'absenter sans péril.
Ainsi soit-il !

L'on montrera dans chaque écrit
Plus de génie et moins d'esprit,
Laissant tout jargon puéril.
Ainsi soit-il !

L'auteur aura plus de fierté,
L'acteur moins de fatuité ;
Le critique sera civil.
Ainsi soit-il !

On rira des erreurs des grands,
On chansonnera leurs agents,
Sans voir arriver l'alguazil.
Ainsi soit-il !

En France enfin renaît le goût ;
La justice règne partout,
Et la vérité sort d'exil.
Ainsi soit-il !

Or, mes amis, bénissons Dieu,
Qui met chaque chose en son lieu :
Celles-ci sont pour l'an trois mil.
Ainsi soit-il !

L'ÉDUCATION DES DEMOISELLES

AIR : Tra la la la, l'Amour est là.

Le bel instituteur de filles
Que ce monsieur de Fénelon !
Il parle de messe et d'aiguilles :
Maman, c'est un sot tout du long.
Concerts, bals et pièces nouvelles
Nous instruisent mieux que cela.
Tra la la la, les demoiselles,
Tra la la la, se forment là.

Qu'à broder une autre s'applique ;
Maman, je veux au piano,
Avec mon maître de musique,
D'Armide chanter le duo.
Je crois sentir les étincelles
De l'amour dont Renaud brûla.
Tra la la la, les demoiselles,
Tra la la la, se forment là.

Qu'une autre écrive la dépense ;
Maman, pendant une heure ou deux,
Je veux que mon maître de danse
M'enseigne un pas voluptueux.
Ma robe rend mes pieds rebelles :
Un peu plus haut relevons-la.
Tra la la la, les demoiselles,
Tra la la la, se forment là.

Que sur ma sœur une autre veille ;
Maman, je veux mettre au Salon,
Déjà je dessine à merveille
Les contours de cet Apollon.
Grand Dieu ! que ses formes sont belles !
Surtout les beaux *nus* que voilà !
Tra la la la, les demoiselles,
Tra la la la, se forment là.

Maman, il faut qu'on me marie,
La coutume ainsi l'exigeant.
Je t'avouerai, ma chère amie,
Que même le cas est urgent.
Le monde sait de mes nouvelles,
Mais on y rit de tout cela.
Tra la la la, les demoiselles,
Tra la la la, se forment là.

LES GUEUX

Air : Première ronde du Départ pour Saint-Malo.

Les gueux, les gueux,
Sont les gens heureux ;
Ils s'aiment entre eux.
Vivent les gueux !

Des gueux chantons la louange.
Que de gueux hommes de bien !
Il faut qu'enfin l'esprit venge
L'honnête homme qui n'a rien.

Les gueux, les gueux,
Sont les gens heureux ;
Ils s'aiment entre eux.
Vivent les gueux !

Oui, le bonheur est facile
Au sein de la pauvreté :
J'en atteste l'Évangile ;
J'en atteste ma gaieté.

Les gueux, les gueux,
Sont les gens heureux ;
Ils s'aiment entre eux.
Vivent les gueux !

Au Parnasse la misère
Longtemps a régné, dit-on ;
Quels biens possédait Homère ?
Une besace, un bâton.

Les gueux, les gueux,
Sont les gens heureux ;
Ils s'aiment entre eux.
Vivent les gueux !

Vous qu'afflige la détresse,
Croyez que plus d'un héros,
Dans le soulier qui le blesse,
Peut regretter ses sabots.

Les gueux, les gueux,
Sont les gens heureux ;
Ils s'aiment entre eux.
Vivent les gueux !

Du Juste qui vous étonne
L'exil punit plus d'un grand ;
Diogène, dans sa tonne,
Brave en paix un conquérant.

Les gueux, les gueux,
Sont les gens heureux ;
Ils s'aiment entre eux.
Vivent les gueux !

D'un palais l'éclat vous frappe,
Mais l'ennui vient y gémir.
On peut bien manger sans nappe ;
Sur la paille on peut dormir.

Les gueux, les gueux,
Sont les gens heureux ;
Ils s'aiment entre eux.
Vivent les gueux !

Quel Dieu se plaît et s'agite
Sur ce grabat qu'il fleurit ?
C'est l'Amour qui rend visite
A la Pauvreté qui rit.

Les gueux, les gueux,
Sont les gens heureux ;
Ils s'aiment entre eux.
Vivent les gueux !

L'Amitié, que l'on regrette,
N'a point quitté nos climats ;
Elle trinque à la guinguette,
Assise entre deux soldats.

Les gueux, les gueux,
Sont les gens heureux ;
Ils s'aiment entre eux.
Vivent les gueux !

CHARLES SEPT

Musique de B. Wilhem.

Je vais combattre, Agnès l'ordonne :
Adieu, repos; plaisirs, adieu !
J'aurai, pour venger ma couronne,
Des héros, l'amour et mon Dieu.
Anglais, que le nom de ma belle
Dans vos rangs porte la terreur.
J'oubliais l'honneur auprès d'elle,
Agnès me rend tout à l'honneur.

Dans les jeux d'une cour oisive,
Français et roi, loin des dangers,
Je laissais la France captive,
En proie au fer des étrangers.
Un mot, un seul mot de ma belle
A couvert mon front de rougeur.
J'oubliais l'honneur auprès d'elle,
Agnès me rend tout à l'honneur.

S'il faut mon sang pour la victoire,
Agnès, tout mon sang coulera.
Mais non; pour l'amour et la gloire,
Victorieux, Charles vivra.
Je dois vaincre : j'ai de ma belle
Et les chiffres et la couleur.
J'oubliais l'honneur auprès d'elle,
Agnès me rend tout à l'honneur.

Dunois, la Trémouille, Saintrailles,
O Français ! quel jour enchanté,
Quand des lauriers de vingt batailles
Je couronnerai la beauté !
Français, nous devrons à ma belle,
Moi la gloire, et vous le bonheur.
J'oubliais l'honneur auprès d'elle,
Agnès me rend tout à l'honneur.

MES CHEVEUX

AIR : Vaudeville de Décence.

Mes bons amis, que je vous prêche à table,
Moi, l'apôtre de la gaieté.
Opposez tous au destin peu traitable
Le repos et la liberté ;
A la grandeur, à la richesse,
Préférez des loisirs heureux.
C'est mon avis, moi de qui la sagesse
A fait tomber tous les cheveux.

Mes bons amis, voulez-vous dans la joie
Passer quelques instants sereins,
Buvez un peu ; c'est dans le vin qu'on noie
L'ennui, l'humeur et les chagrins.
A longs flots puisez l'allégresse
Dans ces flacons d'un vin mousseux.
C'est mon avis, moi de qui la sagesse
A fait tomber tous les cheveux.

Mes bons amis, et bien boire et bien rire
N'est rien encor sans les amours.
Que la beauté vous charme et vous attire ;
Dans ses bras coulez tous vos jours.
Gloire, trésors, santé, jeunesse,
Sacrifiez tout à ses vœux.
C'est mon avis, moi de qui la sagesse
A fait tomber tous les cheveux.

Mes bons amis, du sort et de l'envie
On brave ainsi les traits cuisants.
En peu de jours usant toute la vie,
On en retranche les vieux ans.
Achetez la plus douce ivresse
Au prix d'un âge malheureux.
C'est mon avis, moi de qui la sagesse
A fait tomber tous les cheveux.

MADAME GRÉGOIRE

AIR : C'est le gros Thomas.

C'était de mon temps
Que brillait madame Grégoire.
J'allais à vingt ans
Dans son cabaret rire et boire ;
Elle attirait les gens
Par des airs engageants.
Plus d'un brun à large poitrine
Avait là crédit sur la mine.
Ah ! comme on entrait
Boire à son cabaret !

D'un certain époux
Bien qu'elle pleurât la mémoire,
Personne de nous
N'avait connu défunt Grégoire ;
Mais à le remplacer
Qui n'eût voulu penser ?
Heureux l'écot où la commère
Apportait sa pinte et son verre !
Ah ! comme on entrait
Boire à son cabaret !

Je crois voir encor
Son gros rire aller jusqu'aux larmes,
Et sous sa croix d'or
L'ampleur de ses pudiques charmes.
Sur tous ses agréments
Consultez ses amants :
Au comptoir la sensible brune
Leur rendait deux pièces pour une.
Ah ! comme on entrait
Boire à son cabaret !

Des buveurs grivois
Les femmes lui cherchaient querelle.
Que j'ai vu de fois
Des galants se battre pour elle !
La garde et les amours
Se chamaillant toujours,
Elle, en femme des plus capables
Dans son lit cachait les coupables.
Ah ! comme on entrait
Boire à son cabaret !

Quand ce fut mon tour
D'être en tout le maître chez elle,
C'était chaque jour
Pour mes amis fête nouvelle.
Je ne suis point jaloux :
Nous nous arrangions tous.
L'hôtesse, poussant à la vente,
Nous livrait jusqu'à la servante.
Ah ! comme on entrait
Boire à son cabaret !

Tout est bien changé :
N'ayant plus rien à mettre en perce,
Elle a pris congé
Et des plaisirs et du commerce.
Que je regrette, hélas !
Sa cave et ses appas !
Longtemps encor chaque pratique
S'écriera devant sa boutique :
Ah ! comme on entrait
Boire à son cabaret !

L'AGE FUTUR

OU

CE QUE SERONT NOS ENFANTS

Air : Allez-vous-en, gens de la noce.

Je le dis sans blesser personne,
Notre âge n'est point l'âge d'or;
Mais nos fils, qu'on me le pardonne,
Vaudront bien moins que nous encor.
Pour peupler la machine ronde,
Qu'on est fou de mettre du sien!
Ah! pour un rien,
Oui, pour un rien,
Nous laisserions finir le monde,
Si nos femmes le voulaient bien.

En joyeux gourmands que nous sommes,
Nous savons chanter un repas;
Mais nos fils, pesants gastronomes,
Boiront et ne chanteront pas.
D'un sot à face rubiconde
Ils feront un épicurien.
Ah! pour un rien,
Oui, pour un rien,
Nous laisserions finir le monde,
Si nos femmes le voulaient bien.

Grâce aux beaux esprits de notre âge
L'ennui nous gagne assez souvent;
Mais deux Instituts, je le gage,
Lutteront dans l'âge suivant.
De se recruter à la ronde
Tous deux trouveront le moyen.
Ah! pour un rien,
Oui, pour un rien,
Nous laisserions finir le monde,
Si nos femmes le voulaient bien.

Nous aimons bien un peu la guerre,
Mais sans redouter le repos;
Nos fils, ne se reposant guère,
Batailleront à tout propos.
Seul prix d'une ardeur furibonde,
Un laurier sera tout leur bien.
Ah! pour un rien,
Oui, pour un rien,
Nous laisserions finir le monde,
Si nos femmes le voulaient bien.

Nous sommes peu galants, sans doute;
Mais nos fils, d'excès en excès,
Égarant l'amour sur sa route,
Ne lui parleront plus français.
Ils traduiront, Dieu les confonde!
L'*Art d'aimer* en italien.
Ah! pour un rien,
Oui, pour un rien,
Nous laisserions finir le monde,
Si nos femmes le voulaient bien.

Ainsi, malgré tous nos sophistes,
Chez nos descendants on aura
Pour grands hommes des journalistes,
Pour amusement l'Opéra ;
Pas une vierge pudibonde,
Pas même un aimable vaurien.
Ah ! pour un rien,
Oui, pour un rien,
Nous laisserions finir le monde,
Si nos femmes le voulaient bien.

De fleurs, amis, ceignant nos têtes,
Vainement nous formons des vœux
Pour que notre culte et nos fêtes
Soient en honneur chez nos neveux :
Ce chapitre, que Momus fonde,
Chez eux manquera de doyen.
Ah ! pour un rien,
Oui, pour un rien,
Nous laisserions finir le monde,
Si nos femmes le voulaient bien.

LA DESCENTE AUX ENFERS[1]

Air : Boira qui voudra, larirette,
Paiera qui pourra, larira.

Sur la foi de votre bonne,
Vous qui craignez Lucifer,
Approchez, que je vous donne
Des nouvelles de l'enfer.

Tant qu'on le pourra, larirette,
On se damnera, larira.
Tant qu'on le pourra,
L'on trinquera,

(¹) Sauf au premier et au dernier couplet, on ne chante que les deux premiers vers du refrain.

Chantera,
Aimera
La fillette.
Tant qu'on le pourra, larirette,
On se damnera, larira.

Sachez que, la nuit dernière,
Sur un vieux balai rôti,
Avec certaine sorcière
Pour l'enfer je suis parti.

Tant qu'on le pourra, larirette,
On se damnera, larira.
Tant qu'on le pourra,
L'on trinquera,
Chantera,
Aimera
La fillette.
Tant qu'on le pourra, larirette,
On se damnera, larira.

Ma sorcière est jeune et belle.
Et dans ces lieux inconnus,
Diablotins, par ribambelle,
Viennent baiser ses pieds nus.

Tant qu'on le pourra, larirette,
On se damnera, larira.
Tant qu'on le pourra,
L'on trinquera,
Chantera,
Aimera
La fillette.
Tant qu'on le pourra, larirette,
On se damnera, larira.

Quoi qu'en disent maints beaux esprits,
En entrant nous remarquons
Un amas d'écailles d'huîtres
Et des débris de flacons.

Tant qu'on le pourra, larirette,
On se damnera, larira.
Tant qu'on le pourra,
L'on trinquera,
Chantera,
Aimera
La fillette.
Tant qu'on le pourra, larirette,
On se damnera, larira.

Là, ni chaudières, ni flammes,
Et, si grands que soient leurs torts,
Aux enfers nos pauvres âmes
Reprennent un peu de corps.

Tant qu'on le pourra, larirette,
On se damnera, larira.
Tant qu'on le pourra,
L'on trinquera,
Chantera,
Aimera
La fillette.
Tant qu'on le pourra, larirette,
On se damnera, larira.

Chez lui le diable est bon homme :
Aussi voyons-nous d'abord
Ixion faisant un somme
Près de Tantale ivre mort.

Tant qu'on le pourra, larirette,
On se damnera, larira.
Tant qu'on le pourra,
L'on trinquera,
Chantera,

Aimera
La fillette.
Tant qu'on le pourra, larirette,
On se damnera, larira.

Rien n'est moins épouvantable
Que l'aspect de ce démon ;
Sa majesté tenait table
Entre Épicure et Ninon.

Tant qu'on le pourra, larirette,
On se damnera, larira.
Tant qu'on le pourra,
L'on trinquera,
Chantera,
Aimera
La fillette.
Tant qu'on le pourra, larirette,
On se damnera, larira.

Ses arrêts les plus sévères,
Qu'en mourant nous redoutons,
Sont rendus au bruit des verres
Et de huit cents mirlitons.

Tant qu'on le pourra, larirette,
On se damnera, larira.
Tant qu'on le pourra,
L'on trinquera,
Chantera,
Aimera
La fillette.
Tant qu'on le pourra, larirette,
On se damnera, larira.

Aux buveurs à rouge trogne,
Il dit : Trinquons à grands coups.
Vous n'aimiez que le bourgogne :
De champagne enivrez-vous.

Tant qu'on le pourra, larirette,
On se damnera, larira.
Tant qu'on le pourra,
L'on trinquera,
Chantera,
Aimera
La fillette.
Tant qu'on le pourra, larirette,
On se damnera, larira.

A la prude qui se gêne
Pour lorgner un jouvenceau,
Il dit : Avec Diogène,
Fais l'amour dans un tonneau.

Tant qu'on le pourra, larirette,
On se damnera, larira.
Tant qu'on le pourra,
L'on trinquera,
Chantera,
Aimera
La fillette.
Tant qu'on le pourra, larirette,
On se damnera, larira.

Gens dont nous fuyons les traces,
Il vous dit : Plus retenus,
Laissez Cupidon aux Grâces,
Contentez-vous de Vénus.

Tant qu'on le pourra, larirette,
On se damnera, larira.
Tant qu'on le pourra,
L'on trinquera,
Chantera,

Aimera
La fillette.
Tant qu'on le pourra, larirette,
On se damnera, larira.

Il dit encor bien des choses
Qui charment les assistants;
Puis à Ninon, sur des roses,
Il ôte au moins soixante ans.

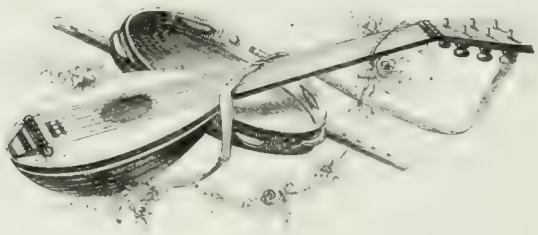
Tant qu'on le pourra, larirette,
On se damnera, larira.
Tant qu'on le pourra,
L'on trinquera,
Chantera,
Aimera
La fillette.
Tant qu'on le pourra, larirette,
On se damnera, larira.

Alors ma sorcière éprouve
Un désir qui l'embellit,
Et soudain je me retrouve
Dans ses bras et sur mon lit.

Tant qu'on le pourra, larirette,
On se damnera, larira.
Tant qu'on le pourra,
L'on trinquera,
Chantera,
Aimera
La fillette.
Tant qu'on le pourra, larirette,
On se damnera, larira.

Si, d'après ce qu'on rapporte,
On bâille au céleste lieu,
Que le diable nous emporte,
Et nous rendrons grâce à Dieu.

Tant qu'on le pourra, larirette,
On se damnera, larira.
Tant qu'on le pourra,
L'on trinquera,
Chantera,
Aimera
La fillette.
Tant qu'on le pourra, larirette,
On se damnera, larira.



LE VIEUX CÉLIBATAIRE

AIR : Contentons-nous d'une simple bouteille.

Allons, Babet, il est bientôt dix heures :
Pour un goutteux c'est l'instant du repos.
Depuis un an qu'avec moi tu demeures,
Jamais, je crois, je ne fus si dispos.
A mon coucher ton aimable présence
Pour ton bonheur ne sera pas sans fruit.
Allons, Babet, un peu de complaisance,
Un lait de poule et mon bonnet de nuit.

Petite bonne, agaçante et jolie,
D'un vieux garçon doit être le soutien.
Jadis ton maître a fait mainte folie
Pour des minois moins friands que le tien.
Je veux demain, bravant la médisance,
Au Cadran-Bleu te régaler sans bruit.
Allons, Babet, un peu de complaisance,
Un lait de poule et mon bonnet de nuit.

N'expose plus à des travaux pénibles
Cette main douce et ce teint des plus frais;
Auprès de moi coule des jours paisibles;
Que mille atours relèvent tes attraits.
L'amour par eux m'a rendu sa puissance :
Ne vois-tu pas son flambeau qui me luit?
Allons, Babet, un peu de complaisance,
Un lait de poule et mon bonnet de nuit.

A mes désirs, quoi! Babet se refuse!
Mademoiselle, auriez-vous un amant?
De mon neveu le jockey vous amuse;
Mais, songez-y, je fais mon testament.
Docile enfin, livre sans résistance
A mes baisers ce sein qui m'a séduit.
Allons, Babet, un peu de complaisance,
Un lait de poule et mon bonnet de nuit.

Ah! tu te rends, tu cèdes à ma flamme!
Mais la nature, hélas! trahit mon cœur.
Ne pleure point; va, tu seras ma femme,
Malgré mon âge et le public moqueur.
Fais donc si bien que ta douce influence
Rende à mes sens la chaleur qui me fuit.
Allons, Babet, un peu de complaisance,
Un lait de poule et mon bonnet de nuit.

LE COIN DE L'AMITIÉ

COUPLETS CHANTÉS PAR UNE DEMOISELLE A UNE JEUNE MARIÉE, SON AMIE.

AIR : Vaudeville de la Partie carrée.

L'Amour, l'Hymen, l'Intérêt, la Folie,
Aux quatre coins se disputent nos jours.
L'Amitié vient compléter la partie ;
Mais qu'on lui fait de mauvais tours !
Lorsqu'aux plaisirs l'âme se livre entière,
Notre raison ne brille qu'à moitié,
Et la Folie attaque la première
Le coin de l'Amitié.

Puis vient l'Amour, joueur malin et traître,
Qui de tromper éprouve le besoin.
En tricherie on le dit passé maître ;
Pauvre Amitié, gare à ton coin !
Ce dieu jaloux, dès qu'il voit qu'on l'adore,
A tout soumettre aspire sans pitié.
Vous cédez tout ; il veut avoir encore
Le coin de l'Amitié.

L'Hymen arrive : oh ! combien on le fête !
L'Amitié seule apprête ses atours ;
Mais dans les soins qu'il vient nous mettre en tête
Il nous renferme pour toujours.
Ce dieu, chez lui calculant à toute heure,
Y laisse enfin l'Intérêt prendre pied,
Et trop souvent lui donne pour demeure
Le coin de l'Amitié.

Auprès de toi, nous ne craignons, ma chère,
Ni l'Intérêt, ni les folles erreurs ;
Mais aujourd'hui, que l'Hymen et son frère
Inspirent de crainte à nos cœurs !
Dans plus d'un coin, où de fleurs ils se parent,
Pour ton bonheur, qu'ils règnent de moitié ;
Mais que jamais, jamais ils ne s'emparent
Du coin de l'Amitié.

DEO GRATIAS D'UN ÉPICURIEN

AIR : Tout le long de la rivière.

Dans ce siècle d'impiété,
L'on rit du *Benedicite!*
Faut-il qu'à peine il m'en souvienne!
Mais pour que l'appétit revienne,
Je dis mes *grâces* lorsqu'enfin
Je n'ai plus soif, je n'ai plus faim :
Toujours l'espoir suit le plaisir qui passe.
Que vous êtes bon, mon Dieu! je vous rends grâce,
O mon Dieu! mon Dieu! je vous rends grâce.

Certain soir, monsieur célébra
Une déesse d'Opéra.
Pour prix d'un grain d'encens profane,
Vite au régime on le condamne;
Sans accident, moi, j'ai fêté
Huit danseuses de la Gaieté.
Pour un miracle on veut que cela passe.
Que vous êtes bon, mon Dieu! je vous rends grâce,
O mon Dieu! mon Dieu! je vous rends grâce.

Mon voisin, faible du cerveau,
Ne boit jamais son vin sans eau;
Rien qu'à voir mousser le champagne,
Déjà la migraine le gagne;
Tandis que pur, et coup sur coup,
Pour ma santé, je bois beaucoup.
Vous savez seul comment tout cela passe.
Que vous êtes bon, mon Dieu! je vous rends grâce,
O mon Dieu! mon Dieu! je vous rends grâce.

Mais quel convive, assis là-bas,
N'ose rire et ne chante pas?
Chut! me dit-on, c'est un vrai sage,
Qui dans les cours a fait naufrage.
Quoi! chez nous cet homme rêveur
Des rois regrette la faveur!
Plus sage, moi, je sais comme on s'en passe.
Que vous êtes bon, mon Dieu! je vous rends grâce,
O mon Dieu! mon Dieu! je vous rends grâce.

De soupçons jaloux assiégé,
Dorval n'a ni bu ni mangé.
Cet époux sans philosophie,
Par bonheur de nous se défie,
Et tient sa femme, aux yeux si doux,
Sous triple porte à deux verrous :
Par la fenêtre il fait tout pour qu'on passe.
Que vous êtes bon, mon Dieu! je vous rends grâce,
O mon Dieu! mon Dieu! je vous rends grâce.

A table trouvant tout au mieux,
Je crois qu'un ordre exprès des cieux
Tient en haleine la sagesse,
Des fous ménage la faiblesse,
Et fait de leur vie un repas
Dont le dessert ne finit pas.
Oui, c'est ainsi que jeunesse se passe.
Que vous êtes bon, mon Dieu! je vous rends grâce,
O mon Dieu! mon Dieu! je vous rends grâce.

FRÉTILLON

Air : Ma commère, quand j'y danse.

Francs amis des bonnes filles,
Vous connaissez Frétillon :
Ses charmes aux plus gentilles
Ont fait baisser pavillon.

Ma Frétillon, (*bis*)
Cette fille
Qui trétille,
N'a pourtant qu'un cotillon.

Deux fois elle eut équipage,
Dentelles et diamants,
Et deux fois mit tout en gage
Pour quelques fripons d'amants.
Ma Frétillon,
Cette fille
Qui frétille,
Reste avec un cotillon.

Point de dame qui la vaille :
Cet hiver, dans son taudis,
Couché presque sur la paille,
Mes sens étaient engourdis ;
Ma Frétillon,
Cette fille
Qui frétille,
Mit sur moi son cotillon.

Mais que vient-on de m'apprendre ?
Quoi ! le peu qui lui restait,
Frétillon a pu le vendre
Pour un fat qui la battait !
Ma Frétillon,
Cette fille
Qui frétille,
A vendu son cotillon.

En chemise, à la croisée,
Il lui faut tendre ses lacs.
A travers la toile usée
Amour lorgne ses appas.
Ma Frétillon,
Cette fille
Qui frétille,
Est si bien sans cotillon !

Seigneurs, banquiers et notaires
La feront encor briller ;
Puis encor des mousquetaires
Viendront la déshabiller.
Ma Frétillon,
Cette fille
Qui frétille,
Mourra sans un cotillon.

L'AMI ROBIN

Air : A la Monaco.

De tout Cythère
Sois le courtier :
On paiera bien ton ministère.
De tout Cythère
Sois le courtier :
Ami Robin, quel bon métier!

Robin connaît toutes nos belles,
Et jusqu'où leur prix peut aller.
Messieurs, qui voulez des pucelles,
C'est à Robin qu'il faut parler.

De tout Cythère
Sois le courtier.
On paiera bien ton ministère.
De tout Cythère
Sois le courtier :
Ami Robin, quel bon métier!

Prodiguons l'or, et des maîtresses
De toutes parts vont nous venir ;
Car si nous tenions aux comtesses,
Robin pourrait nous en fournir.

De tout Cythère
Sois le courtier :
On paiera bien ton ministère.
De tout Cythère
Sois le courtier :
Ami Robin, quel bon métier!

J'ai connu Robin à l'école :
Ce n'était point un libertin ;
Mais il gagnait mainte pistole
A nous procurer l'Arétin.

De tout Cythère
Sois le courtier :
On paiera bien ton ministère.
De tout Cythère
Sois le courtier :
Ami Robin, quel bon métier!

Quand de prendre femme il eut l'âge,
Il la prit belle exprès pour ça ;
Par malheur la sienne était sage ;
Mais aussi Robin divorça.

De tout Cythère
Sois le courtier :
On paiera bien ton ministère.
De tout Cythère
Sois le courtier :
Ami Robin, quel bon métier!

Que le monde et le vice vous tente,
Il sera votre fournisseur :
Robin vend sa nièce et sa tante ;
Il vendrait sa mère et sa sœur.

De tout Cythère
Sois le courtier :
On paiera bien ton ministère.
De tout Cythère
Sois le courtier :
Ami Robin, quel bon métier !

Si je lis bien dans son système,
Vers la cour il marche à grands pas.
Combien de gens qui déjà même
Devant Robin ont chapeau bas !

De tout Cythère
Sois le courtier :
On paiera bien ton ministère.
De tout Cythère
Sois le courtier :
Ami Robin, quel bon métier !

LES GAULOIS ET LES FRANCS

AIR : Gai! gai! marions-nous.

Gai! gai! serrons nos rangs,
Espérance
De la France;
Gai! gai! serrons nos rangs!
En avant, Gaulois et Francs!

D'Attila suivant la voix,
Le barbare,
Qu'elle égare,
Vient une seconde fois
Périr dans les champs gaulois.

Gai! gai! serrons nos rangs,
Espérance
De la France;
Gai! gai! serrons nos rangs;
En avant, Gaulois et Francs!

Renonçant à ses marais,
Le Cosaque
Qui bivaque,
Croit, sur la foi des Anglais,
Se loger dans nos palais.

Gai! gai! serrons nos rangs,
Espérance
De la France;
Gai! gai! serrons nos rangs;
En avant, Gaulois et Francs!

Le Russe, toujours tremblant
Sous la neige
Qui l'assiége,
Las de pain noir et de gland,
Veut manger notre pain blanc.

Gai! gai! serrons nos rangs,
Espérance
De la France;
Gai! gai! serrons nos rangs;
En avant, Gaulois et Francs!

Ces vins que nous amassons
Pour les boire
A la victoire,
Seraient bus par des Saxons!
Plus de vin, plus de chansons!

Gai! gai! serrons nos rangs,
Espérance
De la France;
Gai! gai! serrons nos rangs;
En avant, Gaulois et Francs!

Pour des Kalmoucks durs et laids
Nos filles
Sont trop gentilles,
Nos femmes ont trop d'attraits.
Ah! que leurs fils soient Français!

Gai! gai! serrons nos rangs,
Espérance
De la France;
Gai! gai! serrons nos rangs;
En avant, Gaulois et Francs!

Quoi! ces monuments chéris,
Histoire
De notre gloire,
S'écrouleraient en débris!
Quoi! les Prussiens à Paris!

Gai! gai! serrons nos rangs!
Espérance
De la France;
Gai! gai! serrons nos rangs;
En avant, Gaulois et Francs!

Nobles Francs et bons Gaulois,
La paix, si chère
A la terre,
Dans peu viendra sous vos toits
Vous payer de tant d'exploits.

Gai! gai! serrons nos rangs,
Espérance
De la France;
Gai! gai! serrons nos rangs;
En avant, Gaulois et Francs!

UN TOUR DE MAROTTE

CHANSON CHANTÉE AUX SOUPERS DE MOMUS

AIR : La marmotte a mal au pied.

Que Momus, dieu des bons couplets,
Soit l'ami d'Épicure.
Je veux porter ses chapelets
Pendus à ma ceinture.
Payant tribut
A l'attribut
De sa gaieté falote,
De main en main,
Jusqu'à demain,
Passons-nous la marotte.

La marotte au sceptre des rois
Oppose sa puissance :
Momus en donne sur les doigts
Du grand que l'on encense.
Gaiement frappons
Sots et fripons
En casque, en mitre, en cotte.
De main en main,
Jusqu'à demain,
Passons-nous la marotte.

Qu'un fat soit l'aigle des salons;
Qu'un docteur sente l'ambre;
Qu'un valet change ses galons
Sans changer d'antichambre;
Paris, enclin
Au trait malin,
Grâce à nous les ballotte.
De main en main,
Jusqu'à demain,
Passons-nous la marotte.

Mais de la marotte, à sa cour,
La beauté veut qu'on use;
C'est un des hochets de l'Amour,
Et Vénus s'en amuse.
Son joyeux bruit
Souvent séduit
L'actrice et la dévote
De main en main,
Jusqu'à demain,
Passons-nous la marotte.

Elle s'allie au tambourin
Du dieu de la vendange,
Quand pour guérir le noir chagrin
Coule un vin sans mélange.
Oui, ses grelots
Font à grands flots
Jaillir cet antidote.
De main en main,
Jusqu'à demain,
Passons-nous la marotte.

Point de convives paresseux,
Amis, car il me semble
Que l'amitié bénit tous ceux

Que la marotte assemble ;
Jeunes d'esprit,
Ensemble on rit,
Puis ensemble on radote.
De main en main,
Jusqu'à demain,
Passons-nous la marotte.

Au bruit des grelots, dans ce lieu,
Chantez donc votre messe.
L'assistant, le prêtre et le dieu
Inspirent l'allégresse.
D'un gai refrain,
A ce lutrin,
Pour qu'on suive la note,
De main en main,
Jusqu'à demain,
Passons-nous la marotte.

VOYAGE AU PAYS DE COCAGNE

AIR : Contredanse de la Rosière, *ou* L'ombre s'évapore.

Ah! vers une rive
Où sans peine on vive,
Qui m'aime me suive!
Voyageons gaiement.

Ivre de champagne,
Je bats la campagne,
Et vois de Cocagne
Le pays charmant.

Terre chérie,
Sois ma patrie :
Qu'ici je rie
Du sort inconstant.
Pour moi tout change :
Bonheur étrange !
Je bois et mange
Sans un sou comptant.

Mon appétit s'ouvre,
Et mon œil découvre
Les portes d'un Louvre
En tourte arrondi.
J'y vois de gros gardes
Cuirassés de bardes,
Portant hallebardes
De sucre candi.

Bon Dieu ! que j'aime
Ce doux système !
Les canons même
De sucre sont faits.
Belles sculptures,
Riches peintures
En confitures,
Ornent les buffets.

Pierrots et Paillasses,
Beaux esprits cocasses,
Charment sur les places
Le peuple ébahi,
Pour qui cent fontaines,
Au lieu d'eaux malsaines,
Versent, toujours pleines,
Le beaune et l'aï.

Des gens enfournent,
D'autres défournent ;
Aux broches tournent
Veau, bœuf et mouton :
Des lois de table
L'ordre équitable
De tout coupable
Fait un marmiton.

Dans un palais j'entre,
Et je m'assieds entre
Des grands dont le ventre
Se porte un défi.
Je trouve en ce monde,
Où la graisse abonde,
Vénus toute ronde
Et l'Amour bouffi.

Nul front sinistre ;
Propos de cuistre,
Airs de ministre,
N'y sont point permis.
La table est mise,
La chère exquise ;
Que l'on se grise :
Trinquons, mes amis !

Mais parlons d'affaires.
Beautés peu sévères,
Qu'au doux bruit des verres
D'un dessert friand,
On chante et l'on dise
Quelque gaillardise
Qui nous scandalise
En nous égayant.

Quand le vin tape
L'époux qu'on drape,
Que sur la nappe

Il s'endort à point ;
De femme aimable
Mère intraitable,
Ah ! sous la table
Ne regardez point.

Folle et tendre orgie !
La face rougie,
La panse élargie,
Là chacun est roi ;
Et quand l'heure invite
A gagner son gîte,
L'on rentre bien vite
Ailleurs que chez soi.

Que de goguettes !
Que d'amourettes !
Jamais de dettes ;
Point de nœuds constants.
Entre l'ivresse
Et la paresse,
Notre jeunesse
Va jusqu'à cent ans.

Oui, dans ton empire,
Cocagne, on respire...
Mais qui vient détruire
Ce rêve enchanteur ?
Amis, j'en ai honte :
C'est quelqu'un qui monte
Apporter le compte
Du restaurateur.

LA DOUBLE IVRESSE

AIR : Que ne suis-je la fougère!

Je reposais sous l'ombrage,
Quand Nœris vint m'éveiller :
Je crus voir sur son visage
Le feu du désir briller.
Sur son front Zéphire agite
La rose et le pampre vert;
Et de son sein qui palpite
Flotte le voile entr'ouvert.

Un enfant qui suit sa trace
(Son frère, si je l'en crois)
Presse pour remplir sa tasse
Des raisins entre ses doigts.
Tandis qu'à mes yeux la belle
Chante et danse à ses chansons,
L'enfant, caché derrière elle,
Mêle au vin d'affreux poisons.

Nœris prend la tasse pleine,
Y goûte, et vient me l'offrir.
Ah! dis-je, la ruse est vaine :
Je sais qu'on peut en mourir.
Tu le veux, enchanteresse;
Je bois, dussé-je en ce jour
Du vin expier l'ivresse
Par l'ivresse de l'amour.

Mon délire fut extrême :
Mais aussi qu'il dura peu!
Ce n'est plus Nœris que j'aime,
Et Nœris s'en fait un jeu.
De ces ardeurs infidèles
Ce qui reste, c'est qu'enfin.
Depuis, à l'amour des belles
J'ai mêlé le goût du vin.

LES GOURMANDS

A MESSIEURS LES GASTRONOMES

Air : Tout le long de la rivière.

Gourmands, cessez de nous donner
La carte de votre dîner.
Tant de gens qui sont au régime
Ont droit de vous en faire un crime.
Et d'ailleurs, à chaque repas,
Dévouffer ne tremblez-vous pas ?

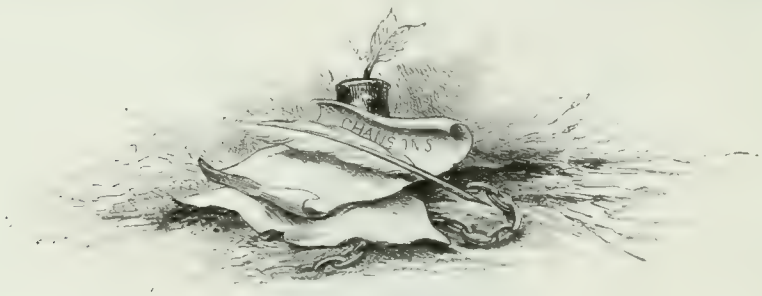
C'est une mort peu digne qu'on l'admire.
Ah! pour étouffer, n'étouffons que de rire,
N'étouffons, n'étouffons que de rire.

La bouche pleine, osez-vous bien
Chanter l'Amour, qui vit de rien?
A l'aspect de vos barbes grasses,
D'effroi vous voyez fuir les Grâces;
Ou, de truffes en vain gonflés,
Près de vos belles vous ronflez.
L'embonpoint même a dû parfois vous nuire.
Ah! pour étouffer, n'étouffons que de rire,
N'étouffons, n'étouffons que de rire.

Vous n'exaltez, maîtres gloutons,
Que la gloire des marmitons;
Méprisant l'auteur humble et maigre
Qui mouille un pain bis de vin aigre,
Vous ne trouvez le laurier bon
Que pour la sauce et le jambon.
Chez des Français quel étrange délire!
Ah! pour étouffer, n'étouffons que de rire,
N'étouffons, n'étouffons que de rire.

Pour goûter à point chaque mets,
A table ne causez jamais;
Chassez-en la plaisanterie :
Trop de gens, dans notre patrie,
De ses charmes étaient imbus;
Les bons mots ne sont qu'un abus.
Pourtant, messieurs, permettez-nous d'en dire.
Ah! pour étouffer, n'étouffons que de rire,
N'étouffons, n'étouffons que de rire.

Français, dînons pour le dessert:
L'Amour y vient, Philis le sert;
Le bouchon part, l'esprit pétille,
La Décence même y babille,
Et par la Gaieté, qui prend feu,
Se laisse coudoyer un peu.
Chantons alors l'aï qui nous inspire.
Ah! pour étouffer, n'étouffons que de rire,
N'étouffons, n'étouffons que de rire.



LE COMMENCEMENT DU VOYAGE

CHANSON CHANTÉE SUR LE BERCEAU D'UN NOUVEAU-NÉ

AIR du vaudeville des Chevilles de Maître Adam.

Voyez, amis, cette barque légère
Qui de la vie essaye encor les flots :
Elle contient gentille passagère ;
Ah ! soyons-en les premiers matelots.
Déjà les eaux l'enlèvent au rivage,
Que doucement elle fuit pour toujours.
Nous qui voyons commencer le voyage,
Par nos chansons égayons-en le cours.

Déjà le Sort a soufflé dans les voiles ;
Déjà l'Espoir prépare les agrès,
Et nous promet, à l'éclat des étoiles,
Une mer calme et des vents doux et frais.
Fuyez, fuyez, oiseaux d'un noir présage ;
Cette nacelle appartient aux Amours.
Nous qui voyons commencer le voyage,
Par nos chansons égayons-en le cours.

Au mât propice attachant leurs guirlandes,
Oui, les Amours prennent part au travail.
Aux chastes Sœurs on a fait des offrandes,
Et l'Amitié se place au gouvernail.
Bacchus lui-même anime l'équipage,
Qui des Plaisirs invoque le secours.
Nous qui voyons commencer le voyage,
Par nos chansons égayons-en le cours.

Qui vient encor saluer la nacelle ?
C'est le Malheur bénissant la Vertu,
Et demandant que du bien fait par elle
Sur cet enfant le prix soit répandu.
A tant de vœux dont retentit la plage,
Sûrs que jamais les dieux ne seront sourds,
Nous qui voyons commencer le voyage,
Par nos chansons égayons-en le cours.

LA MUSIQUE

AIR : La farira dondaine, gai !

Purgeons nos desserts
Des chansons à boire ;
Vivent les grands airs
Du Conservatoire !
Bon !
La farira dondaine,
Gai !
La farira dondé.

Tout est réchauffé
Aux dîners d'Agathe
Au lieu de café,
Vite une sonate.
Bon !
La farira dondaine,
Gai !
La farira dondé.

L'Opéra toujours
Fait bruit et merveilles :
On y voit les sourds
Boucher leurs oreilles.
Bon !
La farira dondaine,
Gai !
La farira dondé.

Acteurs très-profonds,
Sujets de disputes,
Messieurs les bouffons,
Soufflez dans vos flûtes.
Bon !
La farira dondaine,
Gai !
La farira dondé.

Et vous, gens de l'art,
Pour que je jouisse,
Quand c'est du Mozart
Que l'on m'avertisse.
Bon !
La farira dondaine,
Gai !
La farira dondé.

Nature n'est rien ;
Mais on recommande
Goût italien
Et grâce allemande.
Bon !
La farira dondaine,
Gai !
La farira dondé.

Si nous t'enterrons,
Bel art dramatique,
Pour toi nous dirons
La messe en musique.
Bon !
La farira dondaine,
Gai !
La farira dondé.

MA DERNIÈRE CHANSON

PEUT-ÊTRE

Air : Eh quoi ! vous sommeillez encore ! (De *Fanchon.*)

Je n'eus jamais d'indifférence
Pour la gloire du nom français.
L'étranger envahit la France,
Et je maudis tous ses succès.

Mais, bien que la douleur honore,
Que servira d'avoir gémi ?
Puisqu'ici nous rions encore,
Autant de pris sur l'ennemi !

Quand plus d'un brave aujourd'hui tremble,
Moi, poltron, je ne tremble pas.
Heureux que Bacchus nous rassemble
Pour trinquer à ce gai repas!
Amis, c'est le dieu que j'implore;
Par lui mon cœur est affermi.
Buvons gaiement, buvons encore :
Autant de pris sur l'ennemi!

Mes créanciers sont des corsaires
Contre moi toujours soulevés.
J'allais mettre ordre à mes affaires,
Quand j'appris ce que vous savez.
Gens que l'avarice dévore,
Pour votre or soudain j'ai frémi.
Prêtez-m'en donc, prêtez encore :
Autant de pris sur l'ennemi!

Je possède jeune maîtresse
Qui va courir bien des dangers.
Au fond, je crois que la traîtresse
Désire un peu les étrangers.
Certains excès que l'on déplore
Ne l'épouvantent qu'à demi.
Mais cette nuit me reste encore :
Autant de pris sur l'ennemi!

Amis, s'il n'est plus d'espérance,
Jurons, au risque du trépas,
Que pour l'ennemi de la France
Nos voix ne résonneront pas.
Mais il ne faut point qu'on ignore
Qu'en chantant le cygne a fini.
Toujours Français, chantons encore :
Autant de pris sur l'ennemi!

ÉLOGE DES CHAPONS

Air : Ah ! le bel oiseau (Malbrough)

Pour ma part, moi, j'en réponds.
Oui, poulettes,
Oui, coquettes,
Pour ma part, moi, j'en réponds,
Bienheureux sont les chapons !

Exempts du tendre embarras
Qui maigrit l'espèce humaine,
Comme ils sont dodus et gras,
Ces bons citoyens du Maine !

Pour ma part, moi, j'en réponds,
Oui, poulettes,
Oui, coquettes,
Pour ma part, moi, j'en réponds,
Bienheureux sont les chapons !

Qui d'eux, troublé nuit et jour,
Fut jaloux jusqu'à la rage ?
Leur faut-il contre l'amour
Recourir au mariage ?

Pour ma part, moi, j'en réponds,
Oui, poulettes,
Oui, coquettes,
Pour ma part, moi, j'en réponds,
Bienheureux sont les chapons !

Plusieurs, pour la forme, ont pris
Une compagne gentille :
J'en sais qui sont bons maris,
Qui même ont de la famille.

Pour ma part, moi, j'en réponds.
Oui, poulettes,
Oui, coquettes,
Pour ma part, moi, j'en réponds,
Bienheureux sont les chapons !

Modérés dans leurs désirs,
Jamais ces gens que j'estime
N'ont pour fruit de leurs plaisirs
Les remords ou le régime.

Pour ma part, moi, j'en réponds,
Oui, poulettes,
Oui, coquettes,
Pour ma part, moi, j'en réponds,
Bienheureux sont les chapons !

Or, messieurs, examinons
Notre sort auprès des belles :
Que de mal nous nous donnons
Pour tromper des infidèles !

Pour ma part, moi, j'en réponds.
Oui, poulettes,
Oui, coquettes,
Pour ma part, moi, j'en réponds,
Bienheureux sont les chapons !

C'est mener un train d'enfer.
Quelque agrément qu'on y trouve
D'ailleurs on n'est pas de fer,
Il faut céder comme on le prouve

Pour ma part, moi, j'en reponds.
Oui, poulettes,
Oui, coquettes,
Pour ma part, moi, j'en réponds,
Bienheureux sont les chapons!

En dépit d'un faux honneur,
Prenons donc un parti sage,
Faisons tous notre bonheur;
Allons, messieurs, du courage!

Pour ma part, moi, j'en réponds,
Oui, poulettes,
Oui, coquettes,
Pour ma part, moi, j'en réponds,
Bienheureux sont les chapons!

Assez de monde concourt
A propager notre espèce.
Coupons, morbleu! coupons court
Aux erreurs de la jeunesse.

Pour ma part, moi, j'en réponds,
Oui, poulettes,
Oui, coquettes,
Pour ma part, moi, j'en réponds,
Bienheureux sont les chapons!

LE BON FRANÇAIS

CHANSON CHANTÉE DEVANT DES AIDES DE CAMP DE L'EMPEREUR ALEXANDRE

AIR : J'ons un curé patriote.

J'aime qu'un Russe soit Russe,
Et qu'un Anglais soit Anglais.
Si l'on est Prussien en Prusse,
En France soyons Français.
Lorsqu'ici nos cœurs émus
Comptent des Français de plus [1],

(1) Il est nécessaire de rappeler que M. le comte d'Artois avait dit : « Il n'y a rien de changé en France ; il n'y a encore Français de plus. »

Mes amis, mes amis,
Soyons de notre pays,
Oui, soyons de notre pays.

Charles-Quint portait envie
A ce roi plein de valeur [1]
Qui s'écriait à Pavie :
Tout est perdu, fors l'honneur !
Consolons par ce mot-là
Ceux que le nombre accabla.
Mes amis, mes amis,
Soyons de notre pays,
Oui, soyons de notre pays.

Louis, dit-on, fut sensible [2]
Aux malheurs de ces guerriers
Dont l'hiver le plus terrible
A seul flétri les lauriers.
Près des lis qu'ils soutiendront,
Ces lauriers reverdiront.
Mes amis, mes amis,
Soyons de notre pays,
Oui, soyons de notre pays.

Enchaîné par la souffrance,
Un roi fatal aux Anglais [3]
A jadis sauvé la France
Sans sortir de son palais.
On sait, quand il le faudra,
Sur qui Louis s'appuiera [4].
Mes amis, mes amis,
Soyons de notre pays,
Oui, soyons de notre pays.

Redoutons l'anglomanie ;
Elle a déjà gâté tout.
N'allons point en Germanie
Chercher les règles du goût.
N'empruntons à nos voisins
Que leurs femmes et leurs vins.
Mes amis, mes amis,
Soyons de notre pays,
Oui, soyons de notre pays.

Notre gloire est sans seconde ;
Français, où sont nos rivaux ?
Nos plaisirs charment le monde,
Éclairé par nos travaux.
Qu'il nous vienne un gai refrain,
Et voilà le monde en train !
Mes amis, mes amis,
Soyons de notre pays,
Oui, soyons de notre pays.

En servant notre patrie,
Où se fixent pour toujours
Les plaisirs et l'industrie,
Les beaux-arts et les amours,
Aimons, Louis le permet,
Tout ce qu'Henri Quatre aimait.
Mes amis, mes amis,
Soyons de notre pays,
Oui, soyons de notre pays.

(1) François Ier.

(2) Les journaux du temps racontèrent que, sur une lettre du roi, l'empereur Alexandre avait promis de renvoyer en France tous les prisonniers faits sur nous dans la malheureuse campagne de Russie.

(3) Charles V, dit le Sage.

(4) Louis XVIII, dit, à Saint-Ouen, aux maréchaux Masséna, Mortier, Lefèvre, Ney, etc., qu'il s'appuierait sur eux.

LA GRANDE ORGIE

Air : Vive le vin de Ramponneau'

Le vin charme tous les esprits :
Qu'on le donne
Par tonne.
Que le vin pleuve dans Paris,
Pour voir les gens les plus aigris
Gris.

Non, plus d'accès
Aux procès ;
Vidons, joyeux Français,
Nos caves renommées.
Qu'un censeur vain
Croie en vain
Fuir le pouvoir du vin,
Et s'enivre aux fumées.

Le vin charme tous les esprits :
Qu'on le donne
Par tonne.
Que le vin pleuve dans Paris,
Pour voir les gens les plus aigris
Gris.

Graves auteurs,
Froids rhéteurs,
Tristes prédicateurs,
Endormeurs d'auditoires ;
Gens à pamphlets,
A couplets,
Changez en gobelets
Vos larges écritoires.

Le vin charme tous les esprits :
Qu'on le donne
Par tonne.
Que le vin pleuve dans Paris,
Pour voir les gens les plus aigris
Gris.

Loin du fracas
Des combats,
Dans nos vins délicats
Mars a noyé ses foudres.
Gardiens de nos
Arsenaux,
Cédez-nous les tonneaux
Où vous mettiez vos poudres.

Le vin charme tous les esprits :
Qu'on le donne
Par tonne.
Que le vin pleuve dans Paris,
Pour voir les gens les plus aigris
Gris.

Nous qui courons
Les tendrons,
De Cythère enivrons
Les colombes légères.
Oiseaux chéris
De Cypris,
Venez, malgré nos cris,
Boire au fond de nos verres.

Le vin charme tous les esprits :
Qu'on le donne
Par tonne.
Que le vin pleuve dans Paris,
Pour voir les gens les plus aigris
Gris.

L'or a cent fois
Trop de poids.
Un essaim de grivois,
Buvant à leurs mignonnes,
Trouve au total
Ce cristal
Préférable au métal
Dont on fait les couronnes.

Le vin charme tous les esprits :
Qu'on le donne
Par tonne.
Que le vin pleuve dans Paris,
Pour voir les gens les plus aigris
Gris.

Enfants charmants
De mamans
Qui des grands sentiments
Banniront la folie,
Nos fils, bien gros,
Bien dispos,
Naîtront parmi les pots,
Le front taché de lie.

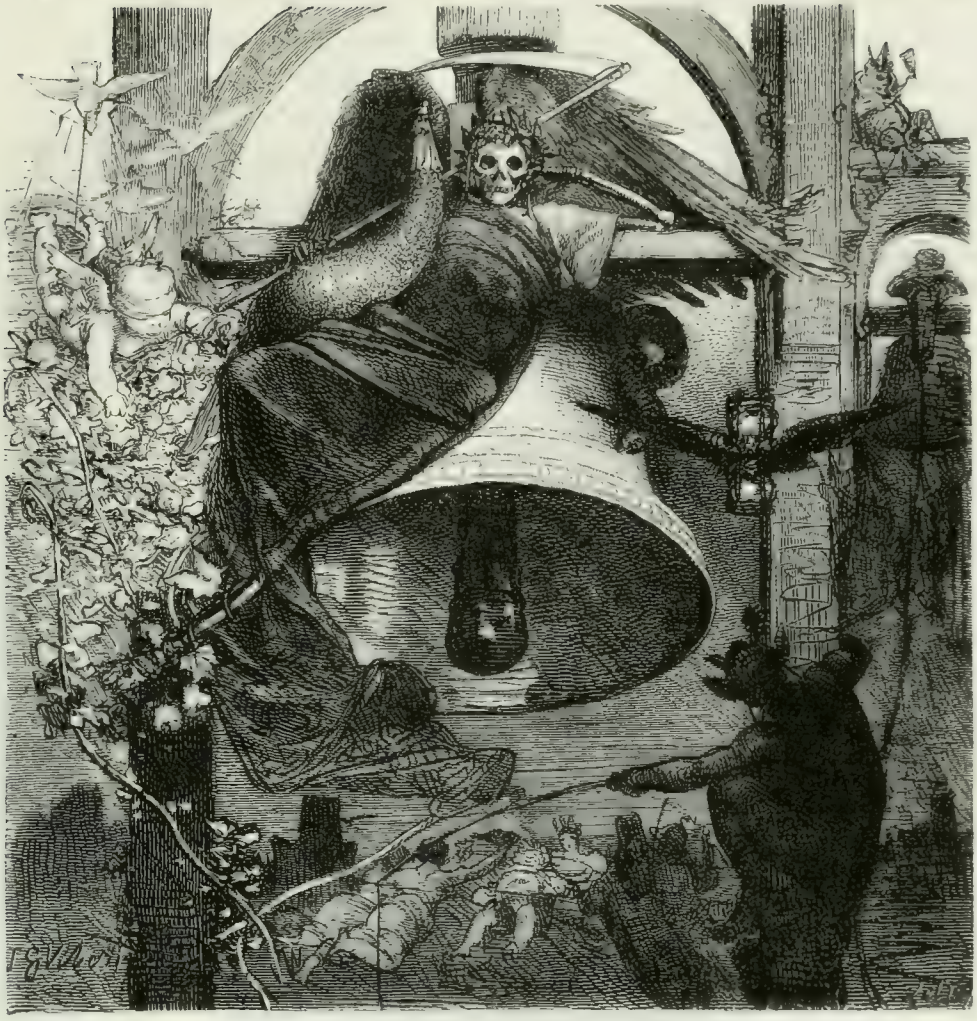
Le vin charme tous les esprits :
Qu'on le donne
Par tonne.
Que le vin pleuve dans Paris,
Pour voir les gens les plus aigris
Gris.

Fi d'un honneur
Suborneur!
Enfin du vrai bonheur
Nous porterons les signes.
Les rois boiront
Tous en rond;
Les lauriers serviront
D'échalas à nos vignes.

Le vin charme tous les esprits :
Qu'on le donne
Par tonne.
Que le vin pleuve dans Paris,
Pour voir les gens les plus aigris
Gris.

Raison, adieu!
Qu'en ce lieu,
Succombant sous le dieu
Objet de nos louanges,
Bien ou mal mis,
Tous amis,
Dans l'ivresse endormis,
Nous rêvions les vendanges!

Le vin charme tous les esprits :
Qu'on le donne
Par tonne.
Que le vin pleuve dans Paris,
Pour voir les gens les plus aigris
Gris.



LE JOUR DES MORTS

Air : Mirliton.

Les deux premiers vers de l'air sont doubles.

Amis, entendez les cloches
Qui, par leurs sons gémissants,
Nous font de bruyants reproches
Sur nos rires indécents.
Il est des âmes en peine,
Dit le prêtre intéressé :
C'est le jour des Morts, mirliton, mirlitaine,
Requiescant in pace !

Qu'en ce jour la poésie
Sème les tombeaux de fleurs;
Qu'à nos yeux l'hypocrisie
Les arrose de ses pleurs.
Je chante au sort qui m'entraîne
Sur les traces du passé :
C'est le jour des Morts, mirliton, mirlitaine;
Requiescant in pace !

Méchants, redoutez les diables;
Mais qu'il soit un paradis
Pour les filles charitables,
Pour les buveurs francs amis;
Que saint Pierre aux gens sans haine
Ouvre d'un air empressé.
C'est le jour des Morts, mirliton, mirlitaine;
Requiescant in pace !

Le souvenir de nos pères
Nous doit-il mettre en souci?
Ils ont ri de leurs misères :
Des nôtres rions aussi.
Lise n'est point inhumaine,
Mon flacon n'est point cassé.
C'est le jour des Morts, mirliton, mirlitaine;
Requiescant in pace !

Je ne veux point qu'on me pleure,
Moi, le boute-en-train des fous.
Puissé-je, à ma dernière heure,
Voir nos fils plus gais que nous!
Qu'ils chantent à perdre haleine,
Sur le bord du grand fossé :
C'est le jour des Morts, mirliton, mirlitaine;
Requiescant in pace !

REQUÊTE

PRÉSENTÉE PAR LES CHIENS DE QUALITÉ, POUR OBTENIR QU'ON LEUR RENDE L'ENTRÉE LIBRE AU JARDIN DES TUILERIES

AIR : Faut d'la vertu, pas trop n'en faut.

Puisque le tyran est à bas,
Laissez-nous prendre nos ébats. } *Bis.*

Aux maîtres des cérémonies
Plaise ordonner que, dès demain,
Entrent sans laisse aux Tuileries
Les chiens du faubourg Saint-Germain.
Puisque le tyran est à bas,
Laissez-nous prendre nos ébats.

Des chiens dont le pavé se couvre
Distinguez-nous à nos colliers ;
On sent que les honneurs du Louvre
Iraient mal à ces roturiers.
Puisque le tyran est à bas,
Laissez-nous prendre nos ébats.

Quoique toujours, sous son empire,
L'usurpateur nous ait chassés,
Nous avons laissé sans mot dire
Aboyer tous les gens pressés.
Puisque le tyran est à bas,
Laissez-nous prendre nos ébats.

Quand sur son règne on prend des notes,
Grâce pour quelques chiens félons !
Tel qui longtemps lécha ses bottes
Lui mord aujourd'hui les talons.
Puisque le tyran est à bas,
Laissez-nous prendre nos ébats.

En attrapant mieux que des puces,
On a vu carlins et bassets
Caresser Allemands et Russes
Couverts encor du sang français.
Puisque le tyran est à bas,
Laissez-nous prendre nos ébats.

Qu'importe que, sûr d'un gros lucre,
L'Anglais dise avoir triomphé ?
On nous rend le morceau de sucre ;
Les chats reprennent leur café.
Puisque le tyran est à bas,
Laissez-nous prendre nos ébats.

Quand nos dames reprennent vite
Les barbes et le caraco,
Quand on refait de l'eau bénite,
Remettez-nous *in statu quo*.
Puisque le tyran est à bas,
Laissez-nous prendre nos ébats.

Nous promettons, pour cette grâce,
Tous, hors quelques barbets honteux,
De sauter pour les gens en place,
De courir sur les malheureux.
Puisque le tyran est à bas,
Laissez-nous prendre nos ébats.

BEAUCOUP D'AMOUR

Musique de R. Wilhem.

Malgré la voix de la sagesse,
Je voudrais amasser de l'or :
Soudain aux pieds de ma maîtresse
J'irais déposer mon trésor.
Adèle, à ton moindre caprice
Je satisferais chaque jour.
Non, non, je n'ai point d'avarice,
Mais j'ai beaucoup, beaucoup d'amour.

Pour immortaliser Adèle,
Si des chants m'étaient inspirés,
Mes vers, où je ne peindrais qu'elle,
A jamais seraient admirés.
Puissent ainsi dans la mémoire
Nos deux noms se graver un jour!
Je n'ai point l'amour de la gloire,
Mais j'ai beaucoup, beaucoup d'amour.

Que la Providence m'élève
Jusqu'au trône éclatant des rois;
Adèle embellira ce rêve :
Je lui céderai tous mes droits.
Pour être plus sûr de lui plaire,
Je voudrais me voir une cour.
D'ambition je n'en ai guère,
Mais j'ai beaucoup, beaucoup d'amour.

Mais quel vain désir m'importune?
Adèle comble tous mes vœux.
L'éclat, le renom, la fortune,
Moins que l'amour rendent heureux.
A mon bonheur je puis donc croire,
Et du sort braver le retour!
Je n'ai ni bien, ni rang, ni gloire,
Mais j'ai beaucoup, beaucoup d'amour.

LES BOXEURS, ou L'ANGLOMANE

Air : A coups d'pied, à coups d'poing.

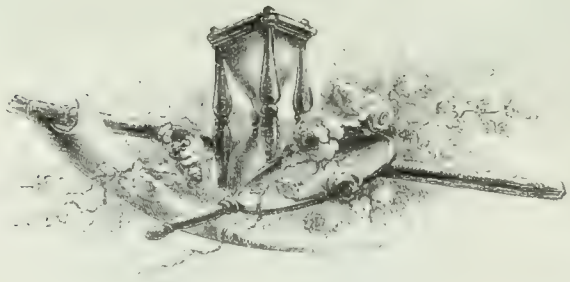
Quoique leurs chapeaux soient bien laids,
God dam ! moi j'aime les Anglais :
Ils ont un si bon caractère !
Comme ils sont polis ! et surtout
Que leurs plaisirs sont de bon goût !
Non, chez nous point,
Point de ces coups de poing
Qui font tant d'honneur à l'Angleterre.

Voilà des boxeurs à Paris :
Courons vite ouvrir des paris.
Et même par-devant notaire.
Ils doivent se battre un contre un ;
Pour des Anglais c'est peu commun.
Non, chez nous point,
Point de ces coups de poing
Qui font tant d'honneur à l'Angleterre.

En scène d'abord admirons
La grâce de ces deux lurons,
Grâce qui jamais ne s'altère.
De la halle on dirait deux forts :
Peut-être ce sont des milords.
Non, chez nous point,
Point de ces coups de poing
Qui font tant d'honneur à l'Angleterre.

Çà, mesdames, qu'en pensez-vous?
C'est à vous de juger les coups.
Quoi! ce spectacle vous atterre?
Le sang jaillit... battez des mains.
Dieux! que les Anglais sont humains!
Non, chez nous point,
Point de ces coups de poing
Qui font tant d'honneur à l'Angleterre.

Anglais, il faut vous suivre en tout,
Pour les lois, la mode et le goût,
Même aussi pour l'art militaire.
Vos diplomates, vos chevaux,
N'ont pas épuisé nos bravos.
Non, chez nous point,
Point de ces coups de poing
Qui font tant d'honneur à l'Angleterre.



LA CENSURE

CHANSON QUI COURUT MANUSCRITE AU MOIS D'AOÛT 1814 (1)

Air : Qu'est-ce [illegible]

Que, sous le joug des libraires,
On livre encor nos auteurs
Aux censeurs, aux inspecteurs,
Rats de cave littéraires ;
Riez-en avec moi.
Ah ! pour rire
Et pour tout dire,
Il n'est besoin, ma foi,
D'un privilége du roi !

L'État ayant plus d'un membre
Que la presse eût fait trembler,
Qu'on ait craint son franc parler
Dans la chambre et l'antichambre ;
Riez-en avec moi.
Ah ! pour rire
Et pour tout dire,
Il n'est besoin, ma foi,
D'un privilége du roi !

Que cette chambre sensée
Laisse avec soumission
Sortir la procession
Et renfermer la pensée ;
Riez-en avec moi.
Ah ! pour rire
Et pour tout dire,
Il n'est besoin, ma foi,
D'un privilége du roi !

Qu'un censeur bien tyrannique
De l'esprit soit le geôlier,
Et qu'avec son prisonnier
Jamais il ne communique ;
Riez-en avec moi.
Ah ! pour rire
Et pour tout dire,
Il n'est besoin, ma foi,
D'un privilége du roi !

Quand déjà l'on n'y voit guère,
Quand on a peine à marcher,
En feignant de la moucher,
Qu'on éteigne la lumière ;
Riez-en avec moi.
Ah ! pour rire
Et pour tout dire,
Il n'est besoin, ma foi,
D'un privilége du roi !

Qu'un ministre qui s'irrite
Quand on lui fait la leçon,
Lise tout bas ma chanson,
Qui lui parvient manuscrite ;
Riez-en avec moi.
Ah ! pour rire
Et pour tout dire,
Il n'est besoin, ma foi,
D'un privilége du roi !

(1) On venait de [illegible] la presse [illegible]
[illegible] de l'intérieur.

LE TROISIEME MARI

CHANSON AVEC ACCOMPAGNEMENT DE GESTES

Air : Ah! ah! qu'elle est bien!

Malheureuse avec deux maris,
Au troisième enfin je commande.
Jean est grondeur, mais je m'en ris;
Il est tout petit, je suis grande.
Sitôt qu'il fait un peu de bruit,
Je lui mets son bonnet de nuit.
Vli, vlan, taisez-vous,
Lui dis-je, ou que je vous entende...
Vli, vlan, taisez-vous;
Je me venge de deux époux.

Six mois après des nœuds si doux,
Et les affaires arrangées,
J'en eus deux filles, qu'entre nous,
De trois mois l'on dit plus âgées.
Au baptême Jean fit du train,
Car Léandre était le parrain.
Vli, vlan, taisez-vous,
Jean, vous n'aurez point de dragées;
Vli, vlan, taisez-vous;
Je me venge de deux époux.

Léandre me fait lui prêter
De l'argent qu'il rend Dieu sait comme!
Jean, qui travaille et sait compter,
S'aperçoit qu'on touche à sa somme.
Hier il dit qu'on l'a volé;
Moi, du trésor je prends la clé.
Vli, vlan, taisez-vous;
Plus d'argent pour vous, petit homme!
Vli, vlan, taisez-vous;
Je me venge de deux époux.

Léandre un soir était chez moi :
A neuf heures mon mari frappe.
Je n'ouvris point, l'on sait pourquoi;
Mais, à minuit, Léandre échappe.
Il gelait, et Jean morfondu
A la porte avait attendu.
Vli, vlan, taisez-vous;
Quoi! monsieur croit-il qu'on l'attrape?
Vli, vlan, taisez-vous;
Je me venge de deux époux.

Mais, à mon tour, je le surpris
Avec la vieille Pétronille.
D'un doigt de vin il était gris;
Il la trouvait fraîche et gentille.
Sur ses deux pieds il se dressait,
Et le menton lui caressait.
Vli, vlan, taisez-vous;
Vous sentez le vin et la fille;
Vli, vlan, taisez-vous;
Je me venge de deux époux.

Jean peut briller entre deux draps,
Malgré sa chétive apparence;
Léandre fait plus d'embarras,
Mais a beaucoup moins de vaillance.
Lorsque Jean veut se reposer,
S'il me plaît encor d'en user,
Vli, vlan, taisez-vous;
Et vite que l'on recommence.
Vli, vlan, taisez-vous;
Je me venge de deux époux.

LE CARILLONNEUR

Air : Mon système est d'aller à bon port.

Digue, digue, dig, din, dig, din, don.
Ah! que j'aime
A sonner un baptême!
Aux maris j'en demande pardon.
Dig, din, don, din, digue, digue, don.

Les deces m'ont assez fait connaître ;
Préludons sur un ton plus heureux.
D'un vieillard l'héritier vient de naître.
Sonnons fort : c'est un fait scandaleux.

Digue, digue, dig, din, dig, din, don.
Ah! que j'aime
A sonner un baptême!

Aux maris j'en demande pardon.
Dig, din, don, din, digue, digue, don.

La maman est gaillarde et jolie :
Mais l'époux est triste et catarrheux ;
Sur son compte il sait ce qu'on publie.
Sonnons fort : il n'est pas généreux.

Digue, digue, dig, din, dig, din, don.
Ah ! que j'aime
A sonner un baptême !
Aux maris j'en demande pardon.
Dig, din, don, din, digue, digue, don.

De l'enfant quel peut être le père ?
N'est-ce pas mon voisin le banquier ?
Les cadeaux mènent vite une affaire.
Sonnons fort : il est gros marguillier.

Digue, digue, dig, din, dig, din, don.
Ah ! que j'aime
A sonner un baptême !
Aux maris j'en demande pardon.
Dig, din, don, din, digue, digue, don.

Si j'osais, je dirais que le maire
S'est créé ce petit échevin ;
Je l'ai vu chiffonner la commère.
Sonnons fort : je boirai de son vin.

Digue, digue, dig, din, dig, din, don.
Ah ! que j'aime
A sonner un baptême !
Aux maris j'en demande pardon.
Dig, din, don, din, digue, digue, don.

Je crois bien que notre grand vicaire
Aura mis le doigt au bénitier.
Depuis peu ma fille a su lui plaire.
Sonnons fort, pour l'honneur du métier.

Digue, digue, dig, din, dig, din, don.
Ah ! que j'aime
A sonner un baptême !
Aux maris j'en demande pardon.
Dig, din, don, din, digue, digue, don.

Notre gouverneur a, je le pense,
Prélevé des droits sur ce terrain ;
Dans l'église il vient donner quittance.
Sonnons fort : monseigneur est parrain.

Digue, digue, dig, din, dig, din, don.
Ah ! que j'aime
A sonner un baptême !
Aux maris j'en demande pardon.
Dig, din, don, din, digue, digue, don.

Plus facile à nommer que ton père.
Cher enfant, quel bonheur infini !
Je suis sûr de te voir plus d'un frère.
Sonnons fort, et que Dieu soit béni !

Digue, digue, dig, din, dig, din, don.
Ah ! que j'aime
A sonner un baptême !
Aux maris j'en demande pardon.
Dig, din, don, din, digue, digue, don.

LE NOUVEAU DIOGÈNE

Air : [illegible]

Diogène,
Sous ton manteau,
Libre et content, je ris et bois sans gêne.
Diogène,
Sous ton manteau,
Libre et content, je roule mon tonneau.

Dans l'eau, dit-on, tu puisas ta rudesse ;
Je n'en bois pas, et, censeur plus joyeux,
En moins d'un mois, pour loger ma sagesse,
J'ai mis à sec un tonneau de vin vieux.

Diogène,
Sous ton manteau,
Libre et content, je ris et bois sans gêne.
Diogène,
Sous ton manteau,
Libre et content, je roule mon tonneau.

Où je suis bien, aisément je séjourne ;
Mais comme nous les dieux sont inconstants :
Dans mon tonneau, sur ce globe qui tourne,
Je tourne avec la fortune et le temps.

Diogène,
Sous ton manteau,
Libre et content, je ris et bois sans gêne.
Diogène,
Sous ton manteau,
Libre et content, je roule mon tonneau.

Pour les partis dont cent fois j'osai rire,
Ne pouvant être un utile soutien,
Devant ma tonne on ne viendra pas dire :
Pour qui tiens-tu, toi qui ne tiens à rien ?

Diogène,
Sous ton manteau,
Libre et content, je ris et bois sans gêne.
Diogène,
Sous ton manteau,
Libre et content, je roule mon tonneau.

J'aime à fronder les préjugés gothiques
Et les cordons de toutes les couleurs ;
Mais, étrangère aux excès politiques,
Ma *Liberté* n'a qu'un chapeau de fleurs.

Diogène,
Sous ton manteau,
Libre et content, je ris et bois sans gêne.
Diogène,
Sous ton manteau,
Libre et content, je roule mon tonneau.

Qu'en un congrès, se partageant le monde,
Des potentats soient trompeurs ou trompés,
Je ne vais point demander à la ronde
Si de ma tonne ils se sont occupés.

Diogène,
Sous ton manteau,

Libre et content, je ris et bois sans gêne.
Diogène,
Sous ton manteau,
Libre et content, je roule mon tonneau.

N'ignorant pas où conduit la satire,
Je fuis des cours le pompeux appareil :
Des vains honneurs trop enclin à médire,
Auprès des rois je crains pour mon soleil.

Diogène,
Sous ton manteau,
Libre et content, je ris et bois sans gêne.
Diogène,
Sous ton manteau,
Libre et content, je roule mon tonneau.

Lanterne en main, dans l'Athènes moderne,
Chercher un homme est un dessein fort beau ;
Mais quand le soir voit briller ma lanterne,
C'est qu'aux amours elle sert de flambeau.

Diogène,
Sous ton manteau,
Libre et content, je ris et bois sans gêne.
Diogène,
Sous ton manteau,
Libre et content, je roule mon tonneau.

Exempt d'impôt, déserteur de phalange,
Je suis pourtant assez bon citoyen :
Si les tonneaux manquaient pour la vendange,
Sans murmurer je prêterais le mien.

Diogène,
Sous ton manteau,
Libre et content, je ris et bois sans gêne.
Diogène,
Sous ton manteau,
Libre et content, je roule mon tonneau.

LE MAITRE D'ÉCOLE

Air : Pan, pan, pan.

Ah ! le mauvais garnement !
Sans respect il sort des bornes.
Je n'ai dormi qu'un moment,
Et voilà son rudiment.
Zon, zon, zon, zon, zon, zon, zon !
Le coquin m'en fait des cornes.

Zon, zon, zon, zon, zon, zon, zon !
Le fouet, petit polisson !

Il a fait pis que cela
Pour m'échauffer les oreilles :
L'autre jour il me vola

Du vin que je cachais là.
Zon, zon, zon, zon, zon, zon, zon!
Il m'en a bu deux bouteilles!
Zon, zon, zon, zon, zon, zon, zon!
Le fouet, petit polisson!

Chez elle, quand le matin
Ma femme est à sa toilette,
Je sais que le libertin
Quitte écriture et latin.
Zon, zon, zon, zon, zon, zon, zon!
Par la serrure il la guette.
Zon, zon, zon, zon, zon, zon, zon!
Le fouet, petit polisson!

A ma fille il fait l'amour,
Et joue avec la friponne.
Je l'ai surpris l'autre jour,
Maître d'école à son tour,
Zon, zon, zon, zon, zon, zon, zon!
Rendant ce que je lui donne.
Zon, zon, zon, zon, zon, zon, zon!
Le fouet, petit polisson!

De le frapper je suis las;
Mais dans ses dents monsieur gronde.
Dieu! ne prononce-t-il pas
Le mot de *c...* tout bas?
Zon, zon, zon, zon, zon, zon, zon!
Il n'est plus d'enfants au monde.
Zon, zon, zon, zon, zon, zon, zon!
Le fouet, petit polisson!

PRIÈRE D'UN ÉPICURIEN

COUPLET ÉCRIT AUX CATACOMBES LE JOUR OU S'Y RENDIRENT LES MEMBRES DU CAVEAU

Air : *Un magistrat irréprochable.*

Du champ que ton pouvoir féconde,
Vois la Mort trancher les épis;
Amour, réparateur du monde,
Réveille les cœurs assoupis.
A l'horreur qui nous environne
Oppose le besoin d'aimer;
Et si la Mort toujours moissonne,
Ne te lasse pas de semer.

LE CÉLIBATAIRE

CHANSON DE NOCE CHANTÉE AU MARIAGE DE MON AMI B. WILHEM

Air : Eh ! le cœur à la danse.

Du célibat fidèle appui,
Je vois avec colère
L'Amour essuyer aujourd'hui
Les larmes de son frère.
Grâces, talents et vertus,
Ont droit à mille tributs.
Mais un célibataire
Ne peut chanter des nœuds si doux :
On n'aura rien à faire
Chez de pareils époux.

Monsieur prend femme, c'est fort bien ;
Il la prend jeune et belle ;
Mais, comptant ses amis pour rien,
Monsieur la prend fidèle.
Il faudra dans cinquante ans
Célébrer leurs feux constants.
Non, tout célibataire
Ne peut chanter des nœuds si doux :
On n'aura rien à faire
Chez de pareils époux.

Morbleu ! qui n'aurait de l'humeur
En pensant que madame
De monsieur fera le bonheur,
Bien qu'elle soit sa femme ?
Jours de paix et nuits d'amour ;
Le diable y perdra son tour.
Non, tout célibataire
Ne peut chanter des nœuds si doux :
On n'aura rien à faire
Chez de pareils époux.

Encor si l'Amour avait pris
Une dîme en cachette !
Mais le plus heureux des maris,
En quittant sa couchette,
Demain se pavanera,
Et les mains se frottera...
Non, tout célibataire
Ne peut chanter des nœuds si doux :
On n'aura rien à faire
Chez de pareils époux.

TRINQUONS

AIR : La Catacoua.

Trinquer est un plaisir fort sage
Qu'aujourd'hui l'on traite d'abus.
Quand du mépris d'un tel usage
Les gens du monde sont imbus,
De le suivre, amis, faisons gloire,
Riant de qui peut s'en moquer;
Et pour choquer,
Nous provoquer,
Le verre en main, en rond nous attaquer,
D'abord nous trinquerons pour boire,
Et puis nous boirons pour trinquer.

A table, croyez que nos pères
N'enviaient point le sort des rois,
Et qu'au fragile éclat des verres
Ils le comparaient quelquefois.
A voix pleine ils chantaient Grégoire,
Docteur que l'on peut expliquer;
Et pour choquer,
Se provoquer,
Le verre en main, tous en rond s'attaquer,
Nos bons aïeux trinquaient pour boire,
Et puis ils buvaient pour trinquer.

L'Amour alors près de nos mères,
Faisant chorus, battant des mains,
Rapprochait les cœurs et les verres,
Enivrait avec tous les vins.
Aussi n'a-t-on pas la mémoire
Qu'une belle ait voulu manquer,
Pour bien choquer,
A provoquer,
Le verre en main, chacun à l'attaquer:
D'abord elle trinquait pour boire,
Puis elle buvait pour trinquer.

Qu'on boive aux maîtres de la terre,
Qui n'en boivent pas plus gaiement;
Je veux, libre par caractère,
Boire à mes amis seulement.
Malheur à ceux dont l'humeur noire
S'obstine à ne point remarquer
Que pour choquer,
Se provoquer,
Le verre en main, tous en rond s'attaquer,
L'amitié, qui trinque pour boire,
Boit bien plus encor pour trinquer!

LES INFIDÉLITÉS DE LISETTE

Air : Ermite, bon Ermite.

Lisette, dont l'empire
S'étend jusqu'à mon vin,
J'éprouve le martyre
D'en demander en vain.
Pour souffrir qu'à mon âge
Les coups me soient comptés,

Ai-je compté, volage,
Tes infidélités?

Lisette, ma Lisette,
Tu m'as trompé toujours,
Mais vive la grisette

Je veux, Lisette,
Boire à nos amours.

Lindor, par son audace,
Met ta ruse en défaut;
Il te parle à voix basse,
Il soupire tout haut.
Du tendre espoir qu'il fonde
Il m'instruisit d'abord.
De peur que je n'en gronde,
Verse au moins jusqu'au bord.

Lisette, ma Lisette,
Tu m'as trompé toujours;
Mais vive la grisette!
Je veux, Lisette,
Boire à nos amours.

Avec l'heureux Clitandre
Lorsque je te surpris,
Vous comptiez d'un air tendre
Les baisers qu'il t'a pris.
Ton humeur peu sévère
En comptant les doubla;
Remplis encor mon verre
Pour tous ces baisers-là.

Lisette, ma Lisette,
Tu m'as trompé toujours;
Mais vive la grisette!
Je veux, Lisette,
Boire à nos amours.

Mondor, qui toujours donne
Et rubans et bijoux,
Devant moi te chiffonne
Sans te mettre en courroux.
Par vu sa main hardie
S'égarer sur ton sein;
Verse jusqu'à la lie
Pour un si grand larcin.

Lisette, ma Lisette,
Tu m'as trompé toujours;
Mais vive la grisette!
Je veux, Lisette,
Boire à nos amours.

Certain soir je pénètre
Dans ta chambre, et sans bruit
Je vois par la fenêtre
Un voleur qui s'enfuit.
Je l'avais, dès la veille,
Fait fuir de ton boudoir.
Ah! qu'une autre bouteille
M'empêche de tout voir!

Lisette, ma Lisette,
Tu m'as trompé toujours;
Mais vive la grisette!
Je veux, Lisette,
Boire à nos amours.

Tous, comblés de tes grâces,
Mes amis sont les tiens,
Et ceux dont tu te lasses,
C'est moi qui les soutiens.
Qu'avec ceux-là, traîtresse,
Le vin me soit permis :
Sois toujours ma maîtresse,
Et gardons nos amis.

Lisette, ma Lisette,
Tu m'as trompé toujours;
Mais vive la grisette!
Je veux, Lisette,
Boire à nos amours.

LA CHATTE

AIR : La petite Cendrillon.

Tu réveilles ta maîtresse,
Minette, par tes longs cris.
Est-ce la faim qui te presse?
Entends-tu quelque souris?
Tu veux fuir de ma chambrette,
Pour courir je ne sais où.
Mia-mia-ou! Que veut minette?
Mia-mia-ou! c'est un matou.

Pour toi je ne puis rien faire;
Cesse de me caresser.
Sur ton mal l'amour m'éclaire :
J'ai quinze ans, j'y dois penser.
Je gémis d'être seulette
En prison sous le verrou.
Mia-mia-ou! Que veut minette?
Mia-mia-ou! c'est un matou.

Si ton ardeur est extrême,
Même ardeur vient me brûler;
J'ai certain voisin que j'aime,
Et que je n'ose appeler.
Mais pourquoi, sur ma couchette,
Rêver à ce jeune fou?
Mia-mia-ou! Que veut minette?
Mia-mia-ou! c'est un matou.

C'est toi, chatte libertine,
Qui mets le trouble en mon sein.
Dans la mansarde voisine
Du moins réveille Valsain.
C'est peu qu'il presse en cachette
Et ma main et mon genou.
Mia-mia-ou! Que veut minette?
Mia-mia-ou! c'est un matou.

Mais je vois Valsain paraître!
Par les toits il vient ici.
Vite, ouvrons-lui la fenêtre :
Toi, minette, passe aussi.
Lorsque enfin mon cœur se prête
Aux larcins de ce filou,
Mia-mia-ou! Que ma minette,
Mia-mia-ou! trouve un matou.

ADIEUX DE MARIE STUART

Musique de B. Wilhem.

Adieu, charmant pays de France,
Que je dois tant chérir!
Berceau de mon heureuse enfance,
Adieu! te quitter, c'est mourir.

Toi que j'adoptai pour patrie,
Et d'où je crois me voir bannir,
Entends les adieux de Marie,
France, et garde son souvenir.
Le vent souffle, on quitte la plage,
Et, peu touché de mes sanglots,
Dieu, pour me rendre à ton rivage,
Dieu n'a point soulevé les flots!

Adieu, charmant pays de France,
Que je dois tant chérir!
Berceau de mon heureuse enfance,
Adieu! te quitter, c'est mourir.

Lorsqu'aux yeux du peuple que j'aime
Je ceignis les lis éclatants,
Il applaudit au rang suprême
Moins qu'aux charmes de mon printemps.
En vain la grandeur souveraine
M'attend chez le sombre Écossais;
Je n'ai désiré d'être reine
Que pour régner sur des Français.

Adieu, charmant pays de France,
Que je dois tant chérir!
Berceau de mon heureuse enfance,
Adieu! te quitter, c'est mourir.

L'amour, la gloire, le génie,
Ont trop enivré mes beaux jours;
Dans l'inculte Calédonie
De mon sort va changer le cours.
Hélas! un présage terrible
Doit livrer mon cœur à l'effroi :
J'ai cru voir, dans un songe horrible,
Un échafaud dressé pour moi.

Adieu, charmant pays de France,
Que je dois tant chérir!
Berceau de mon heureuse enfance,
Adieu! te quitter, c'est mourir.

France, du milieu des alarmes,
La noble fille des Stuarts,
Comme en ce jour qui voit ses larmes,
Vers toi tournera ses regards.
Mais, Dieu! le vaisseau trop rapide
Déjà vogue sous d'autres cieux;
Et la nuit, dans son voile humide,
Dérobe tes bords à mes yeux!

Adieu, charmant pays de France,
Que je dois tant chérir!
Berceau de mon heureuse enfance,
Adieu! te quitter, c'est mourir.

MON CURÉ

Le curé de notre hameau
S'empresse à vider son tonneau,
Pour quand viendra l'automne.
Bénissant Dieu de ses présents,
A sa nièce, enfant de seize ans,

Il dit parfois : Mignonne,
Cache-moi bien ce qu'on fera ;
Le diable aura ce qu'il pourra.
Eh ! zon, zon, zon,
Baise-moi, Suzon.

Et ne damnons personne.

Fait pour chasser les loups gloutons,
Dois-je essayer sur les moutons
Si ma houlette est bonne?
Non; mais à mon troupeau je dis :
La paix est un vrai paradis
Qu'ici-bas l'on se donne.
Surtout j'ai soin, tant qu'il se peut,
De ne prêcher que lorsqu'il pleut.
Eh! zon, zon, zon,
Baise-moi, Suzon,
Et ne damnons personne.

Les dimanches, point ne défends
La joie à ces pauvres enfants;
J'aime alors qu'on s'en donne.
Du chœur, où seul je suis souvent,
Je les entends rire en buvant
Chez la mère Simonne;
Ou j'y cours même, s'il le faut,
Les prier de chanter moins haut.
Eh! zon, zon, zon,
Baise-moi, Suzon,
Et ne damnons personne.

Sans jamais en rien publier,
Je vois s'enfler le tablier
De plus d'une friponne.
S'épouse-t-on six mois trop tard;
Faut-il baptiser un bâtard;
C'est le ciel qui l'ordonne.
Les plaintes fort peu me siéraient :
Le ciel et Suzon en riraient.
Eh! zon, zon, zon,
Baise-moi, Suzon,
Et ne damnons personne.

Notre maire, un peu mécréant,
A maint sermon répond : Néant;
Mais que Dieu lui pardonne!
Depuis qu'à sa table il m'admet,
J'ai su qu'à deux mains il semait,
Sans bruit faisant l'aumône;
Or la grâce ne peut faillir :
Puisqu'il sème, il doit recueillir.
Eh! zon, zon, zon,
Baise-moi, Suzon,
Et ne damnons personne.

Je préside à tous les banquets,
A ma fête j'ai des bouquets,
Et l'on remplit ma tonne.
Mon évêque, triste et bigot,
Prétend que je sens le fagot;
Mais pour qu'un jour, mignonne,
J'aille où les anges font leurs nids,
Revoir tous ceux que j'ai bénis,
Eh! zon, zon, zon,
Baise-moi, Suzon,
Et ne damnons personne.

LES PARQUES

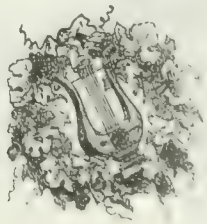
Sages et fous, gueux et monarques,
Apprenez un fait tout nouveau :
Bacchus a vidé son caveau
Pour remplir la coupe des Parques.
C'est afin de plaire aux Amours,
Qui chantaient d'une voix sonore :
Que tout mortel ajoute encore
Des jours heureux à ses beaux jours!

Du monde éternelle ennemie,
Atropos, au fatal ciseau,
Buvant à longs traits et sans eau,
Sur la table tombe endormie;
Mais ses deux sœurs filent toujours,
Souriant à qui les implore.
Que tout mortel ajoute encore
Des jours heureux à ses beaux jours!

Lachésis, remplissant sa tasse,
S'écrie : Atropos dort enfin!
Mais, trop sec, hélas! et trop fin,
Je crains que mon fil ne se casse.
Pour le tremper ayons recours
A ce nectar qui me restaure.
Que tout mortel ajoute encore
Des jours heureux à ses beaux jours!

Garnissant sa quenouille immense,
Clotho lui dit : Oui, travaillons;
De vin arrosons les sillons
Où de mon lin croît la semence.
Cette rosée aura toujours
Le pouvoir de la faire éclore.
Que tout mortel ajoute encore
Des jours heureux à ses beaux jours!

Quand ces Parques, vidant bouteille,
Filent nos jours sans nul souci,
Nous qui buvons gaiement ici,
Craignons qu'Atropos ne s'éveille.
Qu'elle dorme au gré des Amours,
Et répétons à chaque aurore :
Que tout mortel ajoute encore
Des jours heureux à ses beaux jours!



LA BOUTEILLE VOLÉE

Air : La fête des bonnes gens.

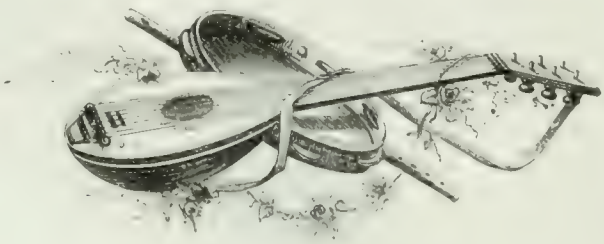
Sans bruit, dans ma retraite,
Hier l'Amour pénétra,
Courut à ma cachette,
Et de mon vin s'empara.
Depuis lors ma voix sommeille;
Adieu tous mes joyeux sons.
Amour, rends-moi ma bouteille,
Ma bouteille et mes chansons.

Iris, dame et coquette,
A ce larcin l'a poussé.
Je n'ai plus la recette
Qui soulage un cœur blessé.
C'est pour gémir que je veille,
En proie aux jaloux soupçons.
Amour, rends-moi ma bouteille,
Ma bouteille et mes chansons.

Épicurien aimable,
A verser frais m'invitant,
Un vieil ami de table
Me tend son verre en chantant;
Un autre vient à l'oreille
Me demander des leçons.
Amour, rends-moi ma bouteille,
Ma bouteille et mes chansons.

Tant qu'Iris eut contre elle
Ce bon vin si regretté,
Grisette folle et belle
Tenait mon cœur en gaieté.
Lison n'a point sa pareille
Pour vivre avec des garçons.
Amour, rends-moi ma bouteille,
Ma bouteille et mes chansons.

Mais le filou se livre :
Joyeux, il vient à ma voix;
De mon vin il est ivre,
Et n'en a bu que deux doigts.
Qu'Iris soit une merveille,
Je me ris de ses façons :
Amour me rend ma bouteille,
Ma bouteille et mes chansons.



LE VOISIN

Air : Eh ! qu'est-ce que ça me fait, à moi ?

Je veux, voisin et voisine,
Quitter le ton libertin;
J'ai pour oncle un sacristain,
Et pour sœur une béguine.
Mais le diable est bien fin;
Qu'en dites-vous, ma voisine?

Mais le diable est bien fin;
Qu'en dites-vous, mon voisin?

Paul, docteur en médecine,
Craint, pour le fil de nos jours,
Que le vin et les amours

N'usent trop tôt la bobine :
Eh! fi du médecin!
Qu'en dites-vous, ma voisine?
Eh! fi du médecin!
Qu'en dites-vous, mon voisin?

L'embonpoint de Joséphine
Fait demander ce que c'est;
Moi, je crois que son corset
Lui rend la taille moins fine.
C'est l'effet du basin;
Qu'en dites-vous, ma voisine?
C'est l'effet du basin;
Qu'en dites-vous, mon voisin?

Mademoiselle Justine
Met au monde un gros poupon :
L'un dit que c'est un dragon,
L'autre un soldat de marine.
Je le crois fantassin;
Qu'en dites-vous, ma voisine?
Je le crois fantassin;
Qu'en dites-vous, mon voisin?

Depuis peu, chez ma cousine,
Qui jeûnait en carnaval,
Je vois certain cardinal,
Et trouve bonne cuisine :
Serait-il mon cousin?
Qu'en dites-vous, ma voisine?
Serait-il mon cousin?
Qu'en dites-vous, mon voisin?

Une actrice qu'on devine
Veut, pour plaire à dix rivaux,
Inventer des coups nouveaux
Au doux jeu qui les ruine :
C'est un fort beau dessein;
Qu'en dites-vous, ma voisine?
C'est un fort beau dessein;
Qu'en dites-vous, mon voisin?

Faut-il qu'une affreuse épine
Se mêle aux fleurs de Cypris!
Pour ce poison de Paris
Que n'est-il une vaccine?
Cela serait divin;
Qu'en dites-vous, ma voisine?
Cela serait divin;
Qu'en dites-vous, mon voisin?

D'aucun mal, je l'imagine,
Notre quartier n'est frappé :
Là, point de mari trompé,
Point de femme libertine.
C'est un quartier fort sain;
Qu'en dites-vous, ma voisine?
C'est un quartier fort sain;
Qu'en dites-vous, mon voisin?

BOUQUET

A UNE DAME AGÉE DE SOIXANTE-DIX ANS, LE JOUR DE SAINTE-MARGUERITE

Air : [illegible]

Laissons la musique nouvelle :
Notre amie est du bon vieux temps.
Sur un air aussi simple qu'elle
Chantons des couplets bien chantants.
L'esprit du jour a son mérite,
Mais c'est surtout lui que je crains :
Ses traits si fins
Me semblent vains;
Pour les entendre il faudrait des devins.
Amis, chantons à Marguerite
De vieux airs et de gais refrains.

Elle a chanté dans sa jeunesse
Ces couplets comme on n'en fait plus,
Où Favart peignait la tendresse,
Où Panard frondait les abus.
Contre l'humeur qui nous irrite,
Quels antidotes souverains!
Leurs vers badins,
Francs et malins,
Aux moins joyeux faisaient battre des mains.
Ah! rappelons à Marguerite
Leurs vieux airs et leurs gais refrains.

C'est un charme que la mémoire :
On se répète jeune ou vieux.
Les refrains forment notre histoire;
Il faut tâcher qu'ils soient joyeux.
Amusons le temps qui trop vite
Entraine les pauvres humains;
Et, les destins
Sur nos festins
Faisant briller des jours longs et sereins,
Que dans trente ans pour Marguerite
Nos couplets soient de gais refrains!

A table alors venant nous rendre,
Tous le front ridé par les ans,
Dans une accolade bien tendre
Nous mêlerons nos cheveux blancs.
Les souvenirs naîtront bien vite;
Nos cœurs émus en seront pleins.
Moments divins!
Les noirs chagrins
Fuyant au bruit des transports les plus saints,
Sur les cent ans de Marguerite
Nous chanterons de gais refrains!

L'HOMME RANGÉ

Air : Lh' lon lon la, landerirette

Maint vieux parent me répète
Que je mange ce que j'ai.
Je veux à cette sornette
Répondre en homme rangé :
Quand on n'a rien,
Landerirette,
On ne saurait manger son bien.

Faut-il que je m'inquiète
Pour quelques frais superflus?
Si ma conscience est nette,
Ma bourse l'est encor plus.
Quand on n'a rien,
Landerirette,
On ne saurait manger son bien.

Un gourmand dans son assiette
Fond le bien de ses aïeux;
Mon hôte à crédit me traite;
J'ai bonne chère et vin vieux.
Quand on n'a rien,
Landerirette,
On ne saurait manger son bien.

Que Dorval, à la roulette,
A tout son or dise adieu :
J'y jouerais bien en cachette;
Mais il faudrait mettre au jeu...
Quand on n'a rien,
Landerirette,
On ne saurait manger son bien.

Mondor, pour une coquette,
Se ruine en dons coûteux;
C'est pour rien que ma Lisette
Me trompe et me rend heureux.
Quand on n'a rien,
Landerirette,
On ne saurait manger son bien.

LA DOUBLE CHASSE

Air : Tonton, tontaine, tontaine, tonton.

Allons, chasseur, vite en campagne;
Du cor n'entends-tu pas le son?
Tonton, tonton, tontaine, tonton.
Pars, et qu'auprès de ta compagne
L'Amour chasse dans ta maison.
Tonton, tontaine, tonton.

Avec nombreuse compagnie,
Chasseur, tu parcours le canton.
Tonton, tonton, tontaine, tonton.
Auprès de ta femme jolie,
Combien de braconniers voit-on!
Tonton, tontaine, tonton.

Du cerf prêt à forcer l'enceinte.
Chasseur, tu fais le fanfaron.
Tonton, tonton, tontaine, tonton.
Auprès de ta femme, sans crainte,
Se glisse un chasseur franc luron.
Tonton, tontaine, tonton.

Chasseur, par ta meute surprise,
La bête pleure; on lui répond :
Tonton, tonton, tontaine, tonton.
Ta femme, aux abois déjà mise,
Sourit aux efforts du fripon.
Tonton, tontaine, tonton.

Chasseur, un seul coup de ton arme
Met bas le cerf sur le gazon.
Tonton, tonton, tontaine, tonton.
L'amant, pour ta moitié qu'il charme,
Use de la poudre à foison.
Tonton, tontaine, tonton.

Chasseur, tu rapportes la bête,
Et de ton cor enfles le son.
Tonton, tonton, tontaine, tonton.
L'amant quitte alors sa conquête,
Et le cerf entre à la maison.
Tonton, tontaine, tonton.

BON VIN ET FILLETTE

L'Amour, l'Amitié, le vin,
Vont égayer ce festin;
Nargue de toute étiquette!
Turlurette,
Turlurette,
Bon vin et fillette!

L'Amour nous fait la leçon :
Partout, ce dieu sans façon
Prend la nappe pour serviette.
Turlurette,
Turlurette,
Bon vin et fillette!

Que dans l'or mangent les grands;
Il ne faut à deux amants
Qu'un seul verre, qu'une assiette.
Turlurette,
Turlurette,
Bon vin et fillette!

Sur un trône est-on heureux?
On ne peut s'y placer deux;
Mais vivent table et couchette!
Turlurette,
Turlurette,
Bon vin et fillette!

Si l'pauvreté qui nous suit
A des trous à son habit,
De fleurs ornons sa toilette.
Turlurette,
Turlurette,
Bon vin et fillette!

Mais que dis-je? Ah! dans ce cas,
Mettons plutôt habit bas;
Lise en paraîtra mieux faite.
Turlurette,
Turlurette,
Bon vin et fillette!

LA VIEILLESSE

A MES AMIS

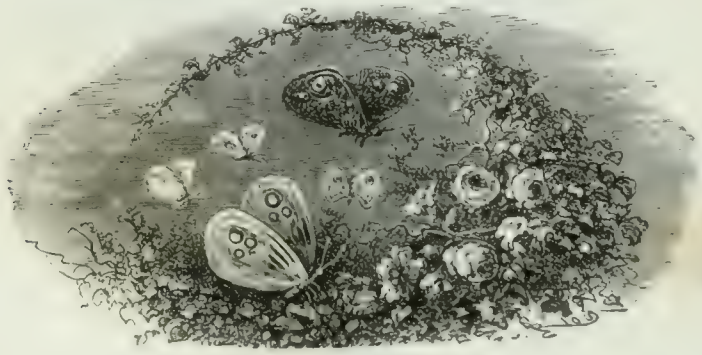
Air de la Pipe de tabac.

Nous verrons le temps qui nous presse
Semer les rides sur nos fronts;
Quoi qu'il nous reste de jeunesse,
Oui, mes amis, nous vieillirons.
Mais à chaque pas voir renaître
Plus de fleurs qu'on n'en peut cueillir;
Faire un doux emploi de son être,
Mes amis, ce n'est pas vieillir.

En vain nous égayons la vie
Par le champagne et les chansons;
A table, où le cœur nous convie,
On nous dit que nous vieillissons.
Mais jusqu'à sa dernière aurore,
En buvant frais s'épanouir;
Même en tremblant chanter encore,
Mes amis, ce n'est pas vieillir.

Brûlons-nous pour une coquette
Un encens d'abord accueilli;
Bientôt peut-être elle répète
Que nous n'avons que trop vieilli.
Mais vivre en tout d'économie,
Moins prodiguer et mieux jouir;
D'une amante faire une amie,
Mes amis, ce n'est pas vieillir.

Si longtemps que l'on entretienne
Le cours heureux des passions,
Puisqu'il faut qu'enfin l'âge vienne,
Qu'ensemble au moins nous vieillissions!
Chasser du coin qui nous rassemble
Les maux prêts à nous assaillir;
Arriver au but tous ensemble,
Mes amis, ce n'est pas vieillir.



VIEUX HABITS! VIEUX GALONS!

OU

RÉFLEXIONS MORALES ET POLITIQUES D'UN MARCHAND D'HABITS DE LA CAPITALE

Air : Vaudeville des Deux Edmond.

Tout marchands d'habits que nous sommes,
Messieurs, nous observons les hommes :
Du bout du monde à l'autre bout,
L'habit fait tout.

Dans les changements qui surviennent,
Les dépouilles nous appartiennent :
Toujours en grand nous calculons.
Vieux habits! vieux galons!

Parfois en lisant la gazette,
Comme tant d'autres, je regrette
Que tout Français n'ait pas gardé
L'habit brodé.
Mais, j'en crois ceux qui s'y connaissent,
Les anciens préjugés renaissent.
On va quitter les pantalons.
Vieux habits! vieux galons!

Les modes et la politique
Ont cent fois rempli ma boutique;
Combien on doit à leurs travaux
D'habits nouveaux!
Quand de nos déesses civiques
On met en oubli les tuniques,
Aux passants nous les rappelons.
Vieux habits! vieux galons!

Un temps fameux par cent batailles
Mit du galon sur bien des tailles;
De galon même étaient couverts
Les habits verts (1).
Mais sans le bonheur point de gloire!
Nous seuls, après chaque victoire,
Nous avions ce que nous voulons.
Vieux habits! vieux galons!

Nous trouvons aussi notre compte
Avec tous les gens qui sans honte
Savent, dans un retour subit,
Changer d'habit.
Les valets, troupe chamarrée,
Troquant aujourd'hui leur livrée,
Que d'habits bleus (2) nous étalons!
Vieux habits! vieux galons!

Les défenseurs de nos grands-pères,
Sortant de leurs nobles repaires,
Reprennent enfin à leur tour
L'habit de cour.
Chez nous retrouvant leurs costumes,
Avec talons rouges et plumes,
Ils vont régner dans les salons.
Vieux habits! vieux galons!

Sans nul égard pour nos scrupules,
Si la foule des incrédules
Mit au nombre de ses larcins
L'habit des saints,
Au nez de plus d'un philosophe
Je vais en revendre l'étoffe :
De piété nous redoublons.
Vieux habits! vieux galons!

Longtemps vantés dans chaque ouvrage,
Des grands, qu'aujourd'hui l'on outrage,
Portent au fond de leurs manoirs
Des habits noirs.
Mais, grâce à nous, vont reparaître
Ces manteaux qu'eux-mêmes peut-être
Trouvaient bien pesants et bien longs.
Vieux habits! vieux galons!

De m'enrichir j'ai l'assurance :
L'on fêtera toujours en France,
En ville, au théâtre, à la cour,
L'habit du jour.
Gens vêtus d'or et d'écarlate,
Pendant un mois chacun vous flatte;
Puis à vos portes nous allons.
Vieux habits! vieux galons!

(1) La livrée impériale, vert et or.
(2) La livrée royale.

LES BILLETS D'ENTERREMENT

CHANSON DE NOCE

Air : C'est un lutin, landerirette.

Notre allégresse est trop vive;
Amis, pendant nos ébats,
Sachez qu'un joli convive
Sent approcher son trépas.
Faut-il qu'à la fleur de l'âge
Il ait ce pressentiment!
Tous nos billets de mariage
Sont des billets d'enterrement.

Il sait que l'Amour le guette
Pour se venger aujourd'hui
D'une querelle secrète
Qu'il eut vingt fois avec lui :
Rien que d'y penser, je gage
Qu'il meurt presque en ce moment.
Tous nos billets de mariage
Sont des billets d'enterrement.

Bientôt il prendra la fuite,
En tremblant se cachera;
Mais l'Amour, à sa poursuite,
Dans son réduit l'atteindra.
L'un pousse un trait plein de rage,
L'autre un long gémissement.
Tous nos billets de mariage
Sont des billets d'enterrement.

Par pitié l'Amour hésite;
Mais enfin, moins généreux,
Du trait que l'obstacle irrite
Il lui porte un coup affreux.
Dans son sang le pauvret nage :
Adieu donc, défunt charmant!
Tous nos billets de mariage
Sont des billets d'enterrement.

On versera quelques larmes
Que le plaisir essuiera;
Mais, pour l'honneur de ses armes,
Le vainqueur en parlera.
Car, mes amis, dans notre âge,
En dépit du sacrement,
Peu de billets de mariage
Sont des billets d'enterrement.

LES PETITS COUPS

Air : Tout cela passera de même temps.

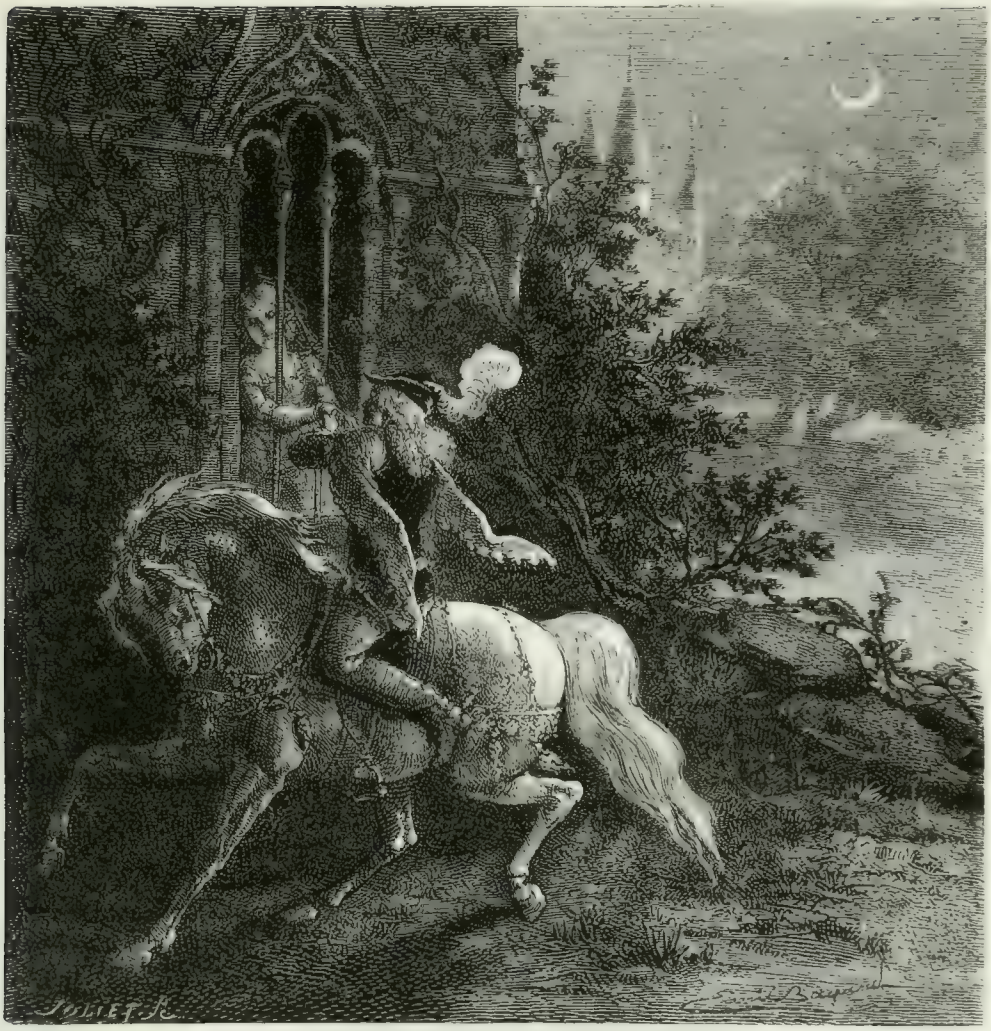
Maîtres de tous nos désirs,
Réglons-les sans les contraindre :
Plus l'excès nuit aux plaisirs,
Amis, plus nous devons le craindre.
Autour d'une petite table,
Dans ce petit coin fait pour nous,
Du vin vieux d'un hôte aimable
Il faut boire (*ter*) à petits coups.

Pour éviter bien des maux,
Veut-on suivre ma recette :
Que l'on nage entre deux eaux,
Et qu'entre deux vins l'on se mette.
Le bonheur tient au savoir-vivre :
De l'abus naissent les dégoûts;
Trop à la fois nous enivre;
Il faut boire (*ter*) à petits coups.

Loin d'en murmurer en vain,
Égayons notre indigence :
Il suffit d'un doigt de vin
Pour réconforter l'espérance.
Et vous, que flatte un sort prospère,
Pour en jouir, modérez-vous;
Car, même dans un grand verre,
Il faut boire (*ter*) à petits coups.

Philis, quel est ton effroi?
La leçon te déplaît-elle?
Les petits coups, selon toi,
Sentent le buveur qui chancelle.
Quel que soit le désir qui perce
Dans tes yeux, vifs comme tes goûts,
Du philtre qu'Amour te verse
Il faut boire (*ter*) à petits coups.

Oui, de repas en repas,
Pour atteindre à la vieillesse,
Ne nous incommodons pas,
Et soyons fous avec sagesse.
Amis, le bon vin que le nôtre!
Et la santé, quel bien pour tous!
Pour ménager l'un et l'autre,
Il faut boire (*ter*) à petits coups.



LA PRISONNIÈRE ET LE CHEVALIER

ROMANCE DE CHEVALERIE, GENRE A LA MODE

Vieil air.

« Ah! s'il passait un chevalier
« Dont le cœur fût tendre et fidèle,
« Et qu'il triomphât du geôlier
« Qui me retient dans la tourelle,
« Je bénirais ce chevalier. »

Par là passait un chevalier
A l'honneur, à l'amour fidèle :
« Dame, dit-il, quel dur geôlier
« Vous retient dans cette tourelle?
« Est-il prélat ou chevalier? »

« C'est mon époux, bon chevalier,
« Qui veut que je lui sois fidèle,
« Et qui me laisse, en vieux geôlier,
« Coucher seule dans la tourelle.
« Délivrez-moi, bon chevalier. »

Soudain le jeune chevalier,
A qui son bon ange est fidèle,
Trompe les regards du geôlier,
Et pénètre dans la tourelle.
Honneur, honneur au chevalier!

La prisonnière au chevalier
Fait promettre un amour fidèle,
Puis se venge de son geôlier
Sur le grabat de la tourelle.
Soyez heureux, beau chevalier!

Alors et dame et chevalier,
Sautant sur un coursier fidèle,
Vont au nez du mari-geôlier
Jeter les clefs de la tourelle.
Puis, adieu dame et chevalier.

Honneur aux galants chevaliers!
Honneur à leurs dames fidèles!
Contre l'hymen et ses geôliers,
Dans les palais, dans les tourelles,
Dieu protégeait les chevaliers.

ÉLOGE DE LA RICHESSE

Air du Vaudeville d'Arlequin Cercleo.

La richesse, que des frondeurs
Dédaignent, et pour cause,
Quand elle vient sans les grandeurs,
Est bonne à quelque chose.
Loin de les rendre à ton Crésus,
Va boire avec ses cent écus,
Savetier, mon compère.
Pour moi, qu'il m'arrive un trésor;
Que dans mes mains pleuve de l'or,
De l'or,
De l'or,
Et j'en fais mon affaire!

Je souris à la pauvreté,
Et j'ignore l'envie:
Pourquoi perdrais-je ma gaieté
Dans une douce vie?
Maison, jardin, livres, tableaux,
Large voiture et bons chevaux,
Pourraient-ils me déplaire?
Quand mes vœux prendraient plus d'essor,
Que dans mes mains pleuve de l'or,
De l'or,
De l'or,
Et j'en fais mon affaire.

Bonjour, Mondor, riche voisin.
Ta maîtresse est jolie;
Son œil est noir, son esprit fin,
Et sa taille accomplie.
J'atteste sa fidélité;
Mais que peut contre sa fierté
L'amour d'un pauvre hère?
Pour te l'enlever, cher Mondor,
Que dans mes mains pleuve de l'or,
De l'or,
De l'or,
Et j'en fais mon affaire!

Le vin s'aigrit dans mon gosier
Chez un traiteur maussade;
Mais, à sa table un financier
Me verse-t-il rasade:
Combien, dis-je, ces bons vins blancs?
On me répond: Douze cents francs.
Par ma foi, ce n'est guère.
En Champagne on en trouve encor:
Que dans mes mains pleuve de l'or,
De l'or,
De l'or,
Et j'en fais mon affaire!

A partager dès aujourd'hui,
Amis, je vous invite.
Nous saurions tous, en cas d'ennui,
Me ruiner bien vite.
Manger rentes et capitaux,
Équipages, terres, châteaux,
Serait gai, je l'espère.
Ah! pour voir la fin d'un trésor,
Que dans mes mains pleuve de l'or,
De l'or,
De l'or,
Et j'en fais mon affaire!

LE SCANDALE

Air : La farira dondaine, gai!

Aux drames du jour
Laissons la morale :
Sans vivre à la cour,
J'aime le scandale.
Bon!
La farira dondaine,
Gai!
La farira dondé.

Nargue des vertus!
On n'en sait que faire.
Aux sots revêtus
Le tout est de plaire.
Bon!
La farira dondaine,
Gai!
La farira dondé!

De ses contes bleus
L'honneur nous assomme.
C'est un vice ou deux
Qui font l'honnête homme.
Bon!
La farira dondaine,
Gai!
La farira dondé.

Pour des vins de prix
Vendons tous nos livres.
C'est peu d'être gris;
Amis, soyons ivres.
Bon!
La farira dondaine,
Gai!
La farira dondé.

Grands réformateurs,
Piliers de coulisses,
Chassez les erreurs;
Nous gardons nos vices.
Bon!
La farira dondaine;
Gai!
La farira dondé.

Paix! dit à ce mot
Caton, qui fait rage;
Mais il prêche en sot;
Moi, je ris en sage.
Bon!
La farira dondaine,
Gai!
La farira dondé.

LES MARIONNETTES

Air : La marmotte a mal au pied.

Les marionnettes, croyez-moi,
Sont les jeux de tout âge :
Depuis l'artisan jusqu'au roi,
De la ville au village;
Valets, journalistes, flatteurs,
Dévotes et coquettes,
Ah! sans compter nos grands acteurs,
Combien de marionnettes!

L'homme, fier de marcher debout,
Vante son équilibre :
Parce qu'il court et va partout,
Le pantin se croit libre.
Mais dans combien de mauvais pas
Sa fortune le jette!
Ah! du destin l'homme ici-bas
N'est que la marionnette.

Ce tendron des plus innocents,
Que le désir dévore,
Au trouble secret de ses sens,
Ne conçoit rien encore.
Veiller la nuit, rêver le jour,
L'étonne et l'inquiète.
Elle a quinze ans : ah! pour l'amour
La bonne marionnette!

Voyez ce mari parisien
Que maint galant visite;
Il vous accueille mal ou bien,
Vous cherche ou vous évite.
Est-il confiant ou jaloux,
A l'air dont il vous traite?
Non : de sa femme un tel époux
N'est que la marionnette.

Près des femmes que sommes-nous?
Des pantins qu'on ballotte.
Messieurs, sautez, faites les fous
Au gré de leur marotte!
Le plus lourd et le plus subtil
Font la danse complète;
Et Dieu pourtant n'a mis qu'un fil
A chaque marionnette.

LE DOCTEUR ET SES MALADES

A MON MÉDECIN, LE JOUR DE SA FÊTE

Var. : Ainsi parle un grand prophète.

Saluons de maintes rasades
Ce docteur à qui je dois tant.
Mais, pour visiter ses malades,
Je crains qu'il n'échappe à l'instant.
A ces soins son art le condamne,
S'il vient un message ennemi.
Fiévreux, buvez votre tisane;
Laissez-nous fêter notre ami.

Oui, que ses malades attendent;
Il est au sein de l'amitié.
Mais vingt jeunes fous le demandent
D'un air qui pourtant fait pitié.
De Vénus amants trop crédules,
Sur leur état qu'ils ont gémi!
Eh! messieurs, prenez des pilules;
Laissez-nous fêter notre ami.

Quoi! ne peut-on venir au monde
Sans l'enlever à ses enfants?
Certaine personne un peu ronde
Réclame ses secours savants.
J'entends ce tendron qui l'appelle :
Les parents même en ont frémi.
N'accouchez pas, mademoiselle;
Laissez-nous fêter notre ami.

Qu'il coule gaiement son automne;
Que son hiver soit encor loin!
Puisse-t-il des soins qu'il nous donne
N'éprouver jamais le besoin!
Puisque enfin dans nos embrassades
Il n'est point heureux à demi,
Mourez sans lui, mourez, malades;
Laissez-nous fêter notre ami.

A ANTOINE ARNAULT [1]

MEMBRE DE L'INSTITUT. LE JOUR DE SA FÊTE

Air du ballet des Pierrots.

Je viens d' Montmartre avec ma bête
Pour fêter ce maître malin,
Et n' crains point qu'au milieu d' la fête
Un bon mot m' renvoie au moulin.
On dit qu'avec plus d'un génie
Antoin' prend plaisir à cela.
Nous qui n' somm's pas d' l'Académie,
Souhaitons-lui d' ces p'tits plaisirs-là.

Il n' s'en tient pas à des saillies;
Dans plus d'un genre il est heureux.
J' sais mêm' qu'il fait des tragédies
Quand il n'est pas trop paresseux [2].
De la Merpomène idolâtre,
Qu'il fass' mourir par-ci par-là.
Nous qui n' somm's pas d'z héros d' théâtre,
Souhaitons-lui d' ces p'tits plaisirs-là.

On m'assur' qu'il vient d' faire un livre
Où c' qu'y a du bon : je l' crois bien.
C' docteur-là nous enseigne à vivre
Par la bouch' d'un arbre ou d'un chien.
A messieurs les Polichinelles [3]
Il dit : Vous en voulez, en v'là.
Nous qui n' tenons pas les ficelles,
Souhaitons-lui d' ces p'tits plaisirs-là.

A la cour il s' moqu'rait, je l' gage,
Mêm' de messieurs les chambellans.
De c' pays n'ayant point l' langage,
Il vant' la paix aux conquérants.
A d' grands seigneurs qui n' sont pas minces
Sans ramper toujours il parla.
Nous qu'on n'a pas encor faits princes,
Souhaitons-lui d' ces p'tits plaisirs-là.

Mais, quoiqu' malin, z'il est bon homme;
D'mandez à sa fille, à ses fils.
Ah! qu'il soit toujours aimé comme
Il aime ses nombreux amis!
Que l' secret d' son bonheur suprême
Reste à c'te gross' maman que v'là.
Nous qui sommes d' ceux qu'Antoine aime,
Souhaitons-lui d' ces vrais plaisirs-là.

(1) On trouvera peut-être que cette chanson, comme beaucoup d'autres des miennes, était peu digne de voir le jour. En effet, je ne la livre à l'impression que parce qu'elle m'offre l'occasion de payer un tribut d'éloges à l'un de nos littérateurs les plus distingués. Je regrette qu'elle ne soit pas meilleure, et surtout que le ton qui y règne ne m'ait pas permis d'y faire entrer l'expression de ma reconnaissance particulière pour l'homme excellent dont l'amitié me fut si longtemps utile et me sera toujours précieuse. (1815.)

Quand je fis cette courte note, Arnault était en exil.

(2) Je crois utile de rappeler ici les succès dramatiques de l'auteur de *Marius*, des *Venitiens*, etc.

(3) Polichinelle est le héros d'une des plus jolies fables du recueil de M. Arnault, recueil apprécié par tous les gens de goût, et dont la réputation ne peut aller qu'en augmentant.

JEANNETTE

AIR

Fi des coquettes maniérées!
Fi des bégueules du grand ton!
Je préfère à ces mijaurées
Ma Jeannette, ma Jeanneton.

Jeune, gentille et bien faite,
Elle est fraîche et rondelette;
Son œil noir est pétillant.
Prudes, vous dites sans cesse
Qu'elle a le sein trop saillant:
C'est pour ma main qui le presse
Un défaut bien attrayant.

Fi des coquettes maniérées!
Fi des bégueules du grand ton!
Je préfère à ces mijaurées
Ma Jeannette, ma Jeanneton.

Tout son charme est dans la grâce;
Jamais rien ne l'embarrasse;
Elle est bonne et toujours rit.
Elle dit mainte sottise,
A parler jamais n'apprit;
Et cependant, quoi qu'on dise,
Ma Jeannette a de l'esprit.

Fi des coquettes maniérées!
Fi des bégueules du grand ton!
Je préfère à ces mijaurées
Ma Jeannette, ma Jeanneton.

A table dans une fête,
Cette espiègle me tient tête
Pour les propos libertins.
Elle a la voix juste et pure,
Sait les plus joyeux refrains;
Quand je l'en prie, elle jure;
Elle boit de tous les vins.

Fi des coquettes maniérées!
Fi des bégueules du grand ton!
Je préfère à ces mijaurées
Ma Jeannette, ma Jeanneton.

Belle d'amour et de joie,
Jamais d'une riche soie
Son corsage n'est paré.
Sous une toile proprette
Son triomphe est assuré;
Et, sans nuire à sa toilette,
Je la chiffonne à mon gré.

Fi des coquettes maniérées!
Fi des bégueules du grand ton!
Je préfère à ces mijaurées
Ma Jeannette, ma Jeanneton.

La nuit tout me favorise;
Point de voile qui me nuise,
Point d'inutiles soupirs.
Des deux mains et de la bouche
Elle attise les désirs,
Et rompit vingt fois sa couche
Dans l'ardeur de nos plaisirs.

Fi des coquettes maniérées!
Fi des bégueules du grand ton!
Je préfère à ces mijaurées
Ma Jeannette, ma Jeanneton.

ON S'EN FICHE

Air : Le fleuve d'oubli.

De traverse en traverse,
Tout va dans l'univers
De travers.
Toute femme est perverse,
Tout traiteur exigeant
Pour l'argent.
A tout jeu le sort nous triche;
Mais enfin est-on gris,
Biribi,
On s'en fiche! (*Ter.*)

Désespoir d'un ivrogne,
Vient un marchand maudit
Qui vous dit
Qu'en Champagne, en Bourgogne,
Les coteaux sont grêlés
Et gelés.
A tout jeu le sort nous triche;
Mais enfin est-on gris,
Biribi,
On s'en fiche!

Oubliez une dette,
Chez vous entre un huissier
Bien grossier,
Qui vend table et couchette,
Et trouve encor de quoi
Pour le roi.
A tout jeu le sort nous triche;
Mais enfin est-on gris,
Biribi,
On s'en fiche!

Aucun plaisir n'est stable :
Pour boire est-on assis
Cinq ou six,
Avant vous sous la table
Tombent deux, trois amis
Endormis.
A tout jeu le sort nous triche;
Mais enfin est-on gris,
Biribi,
On s'en fiche!

C'est trop d'une maîtresse :
Que je fus malheureux
Avec deux!
Que j'eus peu de sagesse
D'en avoir jusqu'à trois
A la fois!
A tout jeu le sort nous triche;
Mais enfin est-on gris,
Biribi,
On s'en fiche!

De ma misanthropie
Pardonnez les accès
Et l'excès;
Car je crains la pepie,
Et je ne vois qu'abus
Et vins bus.
A tout jeu le sort nous triche;
Mais enfin est-on gris,
Biribi,
On s'en fiche!

LES ROMANS

A SOPHIE, QUI ME PRIAIT DE COMPOSER UN ROMAN POUR LA DISTRAIRE

Air : J'ai vu partout dans mes voyages.

Tu veux que pour toi je compose
Un long roman qui fasse effet.
A tes vœux ma raison s'oppose;
Un long roman n'est plus mon fait.
Quand l'homme est loin de son aurore,
Tous les romans deviennent courts;
Et je ne puis longtemps encore
Prolonger celui des amours.

Heureux qui peut dans sa maîtresse
Trouver l'amitié d'une sœur!
Des plaisirs je te dois l'ivresse,
Et des tendres soins la douceur.
Des héros, des prétendus sages
Les longs romans, qui font pitié,
Ne vaudront jamais quelques pages
Du doux roman de l'amitié.

Triste roman que notre histoire!
Mais, Sophie, au sein des amours,
De ton destin, j'aime à le croire,
Les plaisirs charmeront le cours.
Ah! puisses-tu, vive et jolie,
Longtemps te couronner de fleurs,
Et sur le roman de la vie
Ne jamais répandre de pleurs!

LE BEDEAU

Air : Sens devant derrière, sens dessus dessous.

Pauvre bedeau! métier d'enfer!
La grand'messe aujourd'hui me damne.
Pour me régaler du plus cher,
Au beau coin m'attend dame Jeanne.
Voici l'heure du rendez-vous;
Mais nos prêtres s'endorment tous.
Ah! maudit soit notre curé!
Je vais, sacristie!
Manquer la partie.
Jeanne est prête et le vin tiré.
Ite, missa est, monsieur le curé!

Nos enfants de chœur, j'en réponds,
Devinent ce qui me tracasse.

Dépêchez-vous, petits fripons,
Ou vous aurez des coups de masse.
Chantres, c'est du vin à dix sous :
Chantez pour moi comme pour vous.
Mais maudit soit notre curé!
Je vais, sacristie!
Manquer la partie.
Jeanne est prête et le vin tiré.
Ite, missa est, monsieur le curé!

Notre suisse, allongez le pas;
Surtout faites ranger ces dames.
La quête ne finira pas :
Le vicaire lorgne les femmes.
Ah! si la gentille Babet
Pour se confesser l'attendait!
Mais maudit soit notre curé!
Je vais, sacristie!
Manquer la partie.
Jeanne est prête et le vin tiré.
Ite, missa est, monsieur le curé!

Curé, songez à la Saint-Leu :
Ce jour-là vous dîniez en ville.
Quel train vous nous meniez, morbleu!
On passa presque l'évangile.
En faveur de votre bedeau,
Sautez la moitié du *Credo.*
Mais maudit soit notre curé!
Je vais, sacristie!
Manquer la partie.
Jeanne est prête et le vin tiré.
Ite, missa est, monsieur le curé!

TRAITÉ DE POLITIQUE

A L'USAGE DE LISE

Air : Un magistrat irréprochable.

Lise, qui règnes par la grâce
Du Dieu qui nous rend tous égaux,
Ta beauté, que rien ne surpasse,
Enchaîne un peuple de rivaux.
Mais, si grand que soit ton empire,
Lise, tes amants sont Français;
De tes erreurs permets de rire,
Pour le bonheur de tes sujets.

Combien les belles et les princes
Aiment l'abus d'un grand pouvoir!
Combien d'amants et de provinces
Poussés enfin au désespoir!
Crains que la révolte ennemie
Dans ton boudoir ne trouve accès;
Lise, abjure la tyrannie,
Pour le bonheur de tes sujets.

Par excès de coquetterie,
Femme ressemble aux conquérants,
Qui vont bien loin de leur patrie
Dompter cent peuples différents.
Ce sont de terribles coquettes!
N'imite pas leurs vains projets.
Lise, ne fais plus de conquêtes,
Pour le bonheur de tes sujets.

Grâce aux courtisans pleins de zèle,
On approche des potentats
Moins aisément que d'une belle
Dont un jaloux suit tous les pas.
Mais sur ton lit, trône paisible,
Où le plaisir rend ses décrets,
Lise, sois toujours accessible,
Pour le bonheur de tes sujets.

Lise, en vain un roi nous assure
Que, s'il règne, il le doit aux cieux,
Ainsi qu'à la simple nature
Tu dois de charmer tous les yeux.
Bien qu'en des mains comme les tiennes
Le sceptre passe sans procès,
De nous il faut que tu le tiennes,
Pour le bonheur de tes sujets.

Pour te faire adorer sans cesse,
Mets à profit ces vérités.
Lise, deviens bonne princesse,
Et respecte nos libertés.
Des roses que l'amour moissonne
Ceins ton front tout brillant d'attraits,
Et garde longtemps ta couronne,
Pour le bonheur de tes sujets.

MARGOT

Air : Ça c'est une bouteille.

Chantons Margot, nos amours,
Margot, leste et bien tournée,
Que l'on peut baiser toujours,
Qui toujours est chiffonnée.
Quoi! l'embrasser? dit un sot.
Oui, c'est l'humeur de Margot.
Moquons-nous de ce Blaise :
Viens, Margot, viens, qu'on te baise.

D'un lutin c'est tout l'esprit;
C'est un cœur de tourterelle..
Si le matin elle rit,
Le soir elle vous querelle.
Quoi! se fâcher? dit un sot.
Oui, c'est l'humeur de Margot.
Voilà comme on l'apaise :
Viens, Margot, viens, qu'on te baise.

Le verre en main, voyez-la;
Comme à table elle babille!
Quel air et quels yeux elle a
Quand le champagne petille!
Quoi! l'air décent? dit un sot.
Oui, c'est l'humeur de Margot.
Mets ta pudeur à l'aise :
Viens, Margot, viens, qu'on te baise.

Qu'elle est bien au piano!
Sa voix nous charme et nous touche.
Mais devant un *soprano*
Elle n'ouvre point la bouche.
Quoi! par pitié? dit un sot.
Oui, c'est l'humeur de Margot.
Ici point d'Albanèse :
Viens, Margot, viens, qu'on te baise.

L'amour, à point la servant,
Fait pour Margot feu qui flambe;
Mais par elle il est souvent
Traité par-dessous la jambe.
Quoi! par-dessous? dit un sot.
Oui, c'est l'humeur de Margot.
Il faut bien qu'il s'y plaise :
Viens, Margot, viens, qu'on te baise.

Margot tremble que l'hymen
De sa main ne se saisisse;
Car elle tient à sa main,
Qui parfois lui rend service.
Quoi! pour broder? dit un sot.
Oui, c'est l'humeur de Margot.
Que fais-tu sur ta chaise?
Viens, Margot, viens, qu'on te baise.

Point d'éloges incomplets,
S'écriera cette brunette :
A moins de douze couplets,
Au diable une chansonnette!
Quoi! douze ou rien? dit un sot.
Oui, c'est l'humeur de Margot.
Nous t'en promettons treize :
Viens, Margot, viens, qu'on te baise.

L'HABIT DE COUR

OU

VISITE A UNE ALTESSE

Ne répondez plus de personne,
Je veux devenir courtisan.
Fripier, vite, que l'on me donne
La defroque d'un chambellan.
Un grand prince à moi s'intéresse;
Courons assiéger son séjour.

Ah! quel beau jour! *Bis.*
Je vais au palais d'une altesse.
Et j'achète un habit de cour.

Déjà, me tirant par l'oreille,
L'ambition hâte mes pas,
Et mon riche habit me conseille
D'apprendre à m'incliner bien bas.
Déjà l'on me fait politesse,
Déjà l'on m'attend au retour.
Ah! quel beau jour!
Je vais saluer une altesse,
Et je porte un habit de cour.

N'ayant point encor d'équipage,
Je pars à pied modestement,
Quand de bons vivants, au passage,
M'offrent un déjeuner charmant.
J'accepte; mais que l'on se presse,
Dis-je à ceux qui me font ce tour.
Ah! quel beau jour!
Messieurs, je vais voir une altesse;
Respectez mon habit de cour.

Le déjeuner fait, je m'esquive;
Mais l'un de nos anciens amis
Me réclame, et, joyeux convive,
A sa noce je suis admis.
Nombreux flacons, chants d'allégresse,
De notre table font le tour.
Ah! quel beau jour!
Pourtant j'allais voir une altesse,
Et j'ai mis un habit de cour.

Enfin, malgré l'aï qui mousse,
J'en veux venir à mon honneur.
Tout en chancelant, je me pousse
Jusqu'au palais de monseigneur.
Mais, à la porte où l'on se presse,
Je vois Rose, Rose et l'amour.
Ah! quel beau jour!
Rose, qui vaut bien une altesse,
N'exige point l'habit de cour.

Loin du palais où la coquette
Vient parfois lorgner la grandeur,
Elle m'entraîne à sa chambrette,
Si favorable à notre ardeur.
Près de Rose, je le confesse,
Mon habit me paraît bien lourd.
Ah! quel beau jour!
Soudain, oubliant son altesse,
J'ai quitté mon habit de cour.

D'une ambition vaine et sotte
Ainsi le rêve disparaît.
Gaiement je reprends ma marotte,
Et m'en retourne au cabaret.
Là je m'endors dans une ivresse
Qui n'a point de fâcheux retour.
Ah! quel beau jour!
A qui voudra voir son altesse
Je donne mon habit de cour.

PLUS DE POLITIQUE

[illegible]

Ma mie, ô vous que j'adore,
Mais qui vous plaignez toujours
Que mon pays ait encore
Trop de part à mes amours!
Si la politique ennuie,
Même en frondant les abus,
Rassurez-vous, ma mie,
Je n'en parlerai plus.

Près de vous, j'en ai mémoire,
Donnant prise à mes rivaux,
Des arts, enfants de la gloire,
Je racontais les travaux.
A notre France agrandie
Ils prodiguaient leurs tributs.
Rassurez-vous, ma mie,
Je n'en parlerai plus.

Moi, peureux dont on se raille,
Après d'amoureux combats
J'osais vous parler bataille
Et chanter nos fiers soldats.
Par eux la terre asservie
Voyait tous ses rois vaincus.
Rassurez-vous, ma mie,
Je n'en parlerai plus.

Sans me lasser de vos chaînes,
J'invoquais la liberté;
Du nom de Rome et d'Athènes
J'effrayais votre gaieté.
Quoique au fond je me défie
De nos modernes Titus,
Rassurez-vous, ma mie,
Je n'en parlerai plus.

La France, que rien n'égale,
Et dont le monde est jaloux,
Était la seule rivale
Qui fût à craindre pour vous.
Mais, las! j'ai pour ma patrie
Fait trop de vœux superflus.
Rassurez-vous, ma mie,
Je n'en parlerai plus.

Oui, ma mie, il faut vous croire;
Faisons-nous d'obscurs loisirs.
Sans plus songer à la gloire,
Dormons au sein des plaisirs.
Sous une ligue ennemie
Les Français sont abattus.
Rassurez-vous, ma mie,
Je n'en parlerai plus.

MA VOCATION

Air : Attendez-moi sous l'orme.

Jeté sur cette boule,
Laid, chétif et souffrant;
Étouffé dans la foule,
Faute d'être assez grand;
Une plainte touchante
De ma bouche sortit;
Le bon Dieu me dit : Chante,
Chante, pauvre petit! (*Bis.*)

Le char de l'opulence
M'éclabousse en passant;
J'éprouve l'insolence
Du riche et du puissant;
De leur morgue tranchante
Rien ne nous garantit.
Le bon Dieu me dit : Chante,
Chante, pauvre petit!

D'une vie incertaine
Ayant eu de l'effroi,
Je rampe sous la chaîne
Du plus modique emploi.
La liberté m'enchante,
Mais j'ai grand appétit.
Le bon Dieu me dit : Chante,
Chante, pauvre petit!

L'Amour, dans ma détresse,
Daigna me consoler;
Mais avec la jeunesse
Je le vois s'envoler.
Près de beauté touchante
Mon cœur en vain pâtit.
Le bon Dieu me dit : Chante,
Chante, pauvre petit!

Chanter, ou je m'abuse,
Est ma tâche ici-bas.
Tous ceux qu'ainsi j'amuse
Ne m'aimeront-ils pas?
Quand un cercle m'enchante,
Quand le vin divertit,
Le bon Dieu me dit : Chante,
Chante, pauvre petit!

L'OPINION DE CES DEMOISELLES

Air : Vous dirai-je, maman, ce qui cause mon tourment

Quoi! c'est donc bien vrai qu'on parie
Qu' l'enn'mi va tout r'mettre chez nous
Sens sus d'ssous.
L' Palais-Royal, qu'est not' patrie,
S'en réjouirait;
Chacun son intérêt.

Aussi point d' fille qui ne crie :
Viv' nos amis,
Nos amis les enn'mis!

D' nos Français j' connaissons l's astuces :
Ils n' sont pas aussi bons chrétiens

Qu' les Prussiens.
Comm' l'argent pleuvait quand les Russes
F'saient hausser d' prix
Tout's les filles d' Paris!
J' n'avions pas l' temps d' chercher nos puces.
Viv' nos amis,
Nos amis les enn'mis!

Mais, puisqu'ils r'vienn't, faut les attendre.
Je r'verrons Bulof, Titchakof,
Et Platof;
L' bon Saken, dont l' cœur est si tendre,
Et puis ce cher...
Ce cher monsieur Blücher:
Ils nous donn'ront tout c' qu'ils vont prendre.
Viv' nos amis,
Nos amis les enn'mis!

Drès qu' les plum's de coq vont r'paraître,
J' secouerons d' façon à l' fair' voir,
Not' mouchoir.
Quant aux amants, j' dois en r'connaître,
Ça tomb' sous l' s'ens,
Au moins deux ou trois cents.
Pour leur entré' louons un' fenêtre.
Viv' nos amis,
Nos amis les enn'mis!

J' conviens que d' certain's honnêt's femmes
Tout autant qu' nous en ont pincé
L'an passé;
Et qu' nos cosaqu's, pleins d' leurs bell's flammes,
Prenaient l' chemin
Du faubourg Saint-Germain.
Malgré l' tort qu' nous ont fait ces dames,
Viv' nos amis,
Nos amis les enn'mis!

Les affair's s'ront bientôt bâclées,
Si j'en crois un vieux libertin
D' sacristain.
Quand y aurait queuqu's maisons d' brûlées,
Queuqu's gens d'occis,
C'est l' cadet d' nos soucis;
Mais j' rirai bien si j' somm's violées.
Viv' nos amis,
Nos amis les enn'mis!

A MON AMI DÉSAUGIERS

QUI VENAIT D'ÊTRE NOMMÉ DIRECTEUR DU VAUDEVILLE

Bon Désaugiers, mon camarade,
Mets dans tes poches deux flacons;
Puis rassemble, en versant rasade,
Nos auteurs piquants et féconds.
Ramène-les dans l'humble asile
Où renaît le joyeux refrain.
Eh! va ton train,
Gai boute-en-train!
Mets-nous en train, bien en train, tous en train,
Et rends enfin au Vaudeville
Ses grelots et son tambourin.

Rends-lui, s'il se peut, le cortége
Qu'à la Foire il a fait briller:
L'ombre de Panard te protége;
Vadé semble te conseiller.
Fais-nous apparaître à la file
Jusqu'aux enfants de Tabarin.
Eh! va ton train,
Gai boute-en-train!
Mets-nous en train, bien en train, tous en train,
Et rends enfin au Vaudeville
Ses grelots et son tambourin.

Au lieu de fades épigrammes,
Qu'il aiguise un couplet gaillard:
Celle, quoi qu'en disent nos dames,
Est un fort honnête egrillard.
La gaudriole, qu'on exile,
Doit refleurir sur son terrain.
Eh! va ton train,
Gai boute-en-train!
Mets-nous en train, bien en train, tous en train,
Et rends enfin au Vaudeville
Ses grelots et son tambourin.

Malgré messieurs de la police,
Le Vaudeville est né frondeur:
Des abus fais ton bénéfice;
Force les grands à la pudeur;
Dénonce tout flatteur servile
A la gaieté du souverain.
Eh! va ton train,
Gai boute-en-train!
Mets-nous en train, bien en train, tous en train,
Et rends enfin au Vaudeville
Ses grelots et son tambourin.

Sur la scène où, plus à son aise
Avec toi Momus va s'ébattre,
Relève la gaieté française
A la barbe de l'étranger.
La chanson est une arme utile
Qu'on oppose à plus d'un chagrin.
Eh! va ton train,
Gai boute-en-train!

Mets-nous en train, bien en train, tous en train,
Et rends enfin au Vaudeville
Ses grelots et son tambourin.

Verse, ami, verse donc à boire;
Que nos chants reprennent leur cours.
Il nous faut consoler la gloire;
Il faut rassurer les amours.

Nous cultivons un champ fertile
Qui n'attend qu'un ciel plus serein.
Eh! va ton train,
Gai boute-en-train!
Mets-nous en train, bien en train, tous en train,
Et rends enfin au Vaudeville
Ses grelots et son tambourin.

LES DEUX SŒURS DE CHARITÉ

Air de la Feuille de rose.

Dieu lui-même
Ordonne qu'on aime.
Je vous le dis, en vérité :
Sauvez-vous par la charité. (*Bis.*)

Vierge défunte, une sœur grise
Aux portes des cieux rencontra
Une beauté leste et bien mise
Qu'on regrettait à l'Opéra. *Bis.*
Toutes deux, dignes de louanges,
Arrivaient après d'heureux jours,
L'une sur les ailes des anges,

L'autre dans les bras des Amours.

Dieu lui-même
Ordonne qu'on aime.
Je vous le dis, en vérité :
Sauvez-vous par la charité.

Là-haut, saint Pierre en sentinelle,
Après un *Ave* pour la sœur,
Dit à l'actrice : On peut, ma belle,
Entrer chez nous sans confesseur.
Elle s'écrie : Ah! quoique bonne,
Mon corps à peine est inhumé!
Mais qu'à mon curé Dieu pardonne;
Hélas! il n'a jamais aimé.

Dieu lui-même
Ordonne qu'on aime.
Je vous le dis, en vérité :
Sauvez-vous par la charité.

Dans les palais et sous le chaume,
Moi, dit la sœur, j'ai de mes mains
Distillé le miel et le baume
Sur les souffrances des humains.
Moi, qui subjuguais la puissance,
Dit l'actrice, j'ai bien des fois
Fait savourer à l'indigence
La coupe où s'enivraient les rois.

Dieu lui-même
Ordonne qu'on aime.
Je vous le dis, en vérité :
Sauvez-vous par la charité.

Oui, reprend la sainte colombe,
Mieux qu'un ministre des autels,
A descendre en paix dans la tombe
Ma voix préparait les mortels.
Offrant à ceux qui m'ont suivie,
Dit la nymphe, une douce erreur,
Moi, je faisais chérir la vie :
Le plaisir fait croire au bonheur.

Dieu lui-même
Ordonne qu'on aime.
Je vous le dis, en vérité :
Sauvez-vous par la charité.

Aux bons cœurs, ajoute la nonne,
Quand mes prières s'adressaient,
Du riche je portais l'aumône
Aux pauvres qui me bénissaient.
Moi, dit l'autre, par la détresse
Voyant l'honnête homme abattu,
Avec le prix d'une caresse,
Cent fois j'ai sauvé la vertu.

Dieu lui-même
Ordonne qu'on aime.
Je vous le dis, en vérité :
Sauvez-vous par la charité.

Entrez, entrez, ô tendres femmes!
Répond le portier des élus :
La charité remplit vos âmes;
Mon Dieu n'exige rien de plus.
On est admis dans son empire,
Pourvu qu'on ait séché des pleurs,
Sous la couronne du martyre,
Ou sous des couronnes de fleurs.

Dieu lui-même
Ordonne qu'on aime.
Je vous le dis, en vérité :
Sauvez-vous par la charité.

LE VILAIN

Hé quoi! j'apprends que l'on critique
Le *de* qui précède mon nom.
Êtes-vous de noblesse antique?
Moi, noble! oh! vraiment, messieurs, non.
Non, d'aucune chevalerie
Je n'ai le brevet sur vélin.
Je ne sais qu'aimer ma patrie... *Bis.*
Je suis vilain et très-vilain, (*Bis.*)
Je suis vilain,
Vilain, vilain.

Ah! sans un *de* j'aurais dû naître;
Car, dans mon sang si j'ai bien lu,
Jadis mes aïeux ont d'un maître
Maudit le pouvoir absolu.
Ce pouvoir, sur sa vieille base,
Étant la meule du moulin,
Ils étaient le grain qu'elle écrase.
Je suis vilain et très-vilain,
Je suis vilain,
Vilain, vilain.

Mes aïeux jamais dans leurs terres
N'ont vexé des serfs indigents :
Jamais leurs nobles cimeterres
Dans les bois n'ont fait peur aux gens.
Aucun d'eux, las de sa campagne,
Ne fut transformé par Merlin [1]
En chambellan de... Charlemagne.
Je suis vilain et très-vilain,
Je suis vilain,
Vilain, vilain.

Jamais aux discordes civiles
Mes braves aïeux n'ont pris part;
De l'Anglais aucun dans nos villes
N'introduisit le léopard;
Et quand l'Église, par sa brigue,
Poussait l'État vers son déclin,
Aucun d'eux n'a signé la Ligue.
Je suis vilain et très-vilain,
Je suis vilain,
Vilain, vilain.

Laissez-moi donc sous ma bannière
Vous, messieurs, qui, le nez au vent,
Nobles par votre boutonnière,
Encensez tout soleil levant.
J'honore une race commune,
Car, sensible, quoique malin,
Je n'ai flatté que l'infortune.
Je suis vilain et très-vilain,
Je suis vilain,
Vilain, vilain.

[1] Enchanteur fameux dans les romans de la Table ronde.

LES OISEAUX

COUPLETS ADRESSÉS A M. ARNAULT, PARTANT POUR SON EXIL

AIR :

L'hiver, redoublant ses ravages,
Désole nos toits et nos champs;
Les oiseaux sur d'autres rivages
Portent leurs amours et leurs chants.
Mais le calme d'un autre asile
Ne les rendra pas inconstants :
Les oiseaux que l'hiver exile
Reviendront avec le printemps.

A l'exil le sort les condamne,
Et plus qu'eux nous en gémissons!
Du palais et de la cabane
L'écho redisait leurs chansons.
Qu'ils aillent d'un bord plus tranquille
Charmer les heureux habitants.
Les oiseaux que l'hiver exile
Reviendront avec le printemps.

Oiseaux fixés sur cette plage,
Nous portons envie à leur sort.
Déjà plus d'un sombre nuage
S'élève et gronde au fond du Nord.
Heureux qui sur une aile agile
Peut s'éloigner quelques instants!
Les oiseaux que l'hiver exile
Reviendront avec le printemps.

Ils penseront à notre peine,
Et, l'orage enfin dissipé,
Ils reviendront sur le vieux chêne
Que tant de fois il a frappé.
Pour prédire au vallon fertile
De beaux jours alors plus constants,
Les oiseaux que l'hiver exile
Reviendront avec le printemps.

LE VIEUX MÉNÉTRIER

Air : C'est un lanla landerirette.

Je ne suis qu'un vieux bonhomme,
Ménétrier du hameau;
Mais pour sage on me renomme,
Et je bois mon vin sans eau.
Autour de moi sous l'ombrage
Accourez vous délasser.
Eh! lon lan la, gens de village,
Sous mon vieux chêne il faut danser.

Oui, dansez sous mon vieux chêne;
C'est l'arbre du cabaret.
Au bon temps toujours la haine
Sous ses rameaux expirait.
Combien de fois son feuillage
Vit nos aïeux s'embrasser!
Eh! lon lan la, gens de village,
Sous mon vieux chêne il faut danser.

Du château plaignez le maître,
Quoiqu'il soit votre seigneur :
Il doit du calme champêtre
Vous envier le bonheur;
Triste au fond d'un équipage,
Quand là-bas il va passer,
Eh! lon lan la, gens de village,
Sous mon vieux chêne il faut danser.

Loin de maudire à l'église
Celui qui vit sans curé,
Priez que Dieu fertilise
Son grain, sa vigne, son pré.
Au plaisir s'il rend hommage,
Qu'il vienne ici l'encenser.
Eh! lon lan la, gens de village,
Sous mon vieux chêne il faut danser.

Quand d'une faible charmille
Votre héritage est fermé,
Ne portez plus la faucille
Au champ qu'un autre a semé.
Mais, sûrs que cet héritage
A vos fils devra passer,
Eh! lon lan la, gens de village,
Sous mon vieux chêne il faut danser.

Quand la paix répand son baume
Sur les maux qu'on endura,
N'exilez point de son chaume
L'aveugle qui s'égara.
Rappelant après l'orage
Ceux qu'il a pu disperser,
Eh! lon lan la, gens de village,
Sous mon vieux chêne il faut danser.

Écoutez donc le bonhomme;
Sous son chêne accourez tous.
De pardonner je vous somme :
Mes enfants, embrassez-vous.
Pour voir ainsi d'âge en âge
Chez nous la paix se fixer,
Eh! lon lan la, gens de village,
Sous mon vieux chêne il faut danser.

COMPLAINTE

D'UNE DE CES DEMOISELLES, A L'OCCASION DES AFFAIRES DU TEMPS

Faut qu' lord Villain-ton ait tout pris,
Gn'a plus d'argent dans c' gueux d' Paris. } *Bis.*

Du métier d' fille j' me dégoûte :
C' commerce n' rapporte plus rien;
Mais si l' public nous fait banqu'route,
C'est qu' les affaires n' vont pas bien.

Faut qu' lord Villain-ton ait tout pris,
Gn'a plus d'argent dans c' gueux d' Paris.

Au bonheur on fait semblant d' croire;
Mais j'en jug' mieux qu' tous les flatteurs.
Si d' la cour je n' savais l'histoire,
J' croirais quasi qu'on a des mœurs.

Faut qu' lord Villain-ton ait tout pris,
Gn'a plus d'argent dans c' gueux d' Paris.

Nous servions d' maitress's et d' modèles
A nos peintres gorgés d'écus.
J' crois qu'à leux femm's y sont fidèles
D'puis qu' les modèles n' servent plus.

Faut qu' lord Villain-ton ait tout pris,
Gn'a plus d'argent dans c' gueux d' Paris.

Quand gn'a pas l' moindr' profit-z à faire
Sur tant d' réformés mécontents,
Les juges p't-êtr' f'raient not' affaire,
Mais l' roi n' leux en laisse pas l' temps.

Faut qu' lord Villain-ton ait tout pris,
Gn'a plus d'argent dans c' gueux d' Paris.

Enfin je n' trouvons plus not' compte,
Avec nos braves qu' l'on vexa.
Vu leux misère, y aurait d' la honte
A leux d'mander queuqu' chos' pour ça.

Faut qu' lord Villain-ton ait tout pris,
Gn'a plus d'argent dans c' gueux d' Paris.

Heureus'ment qu' monsieur Laborie
A nous servir s'est-z engagé :
Comme un diable y s' demène, y crie,
Pour qu'on rend' les biens du clergé.

Faut qu' lord Villain-ton ait tout pris,
Gn'a plus d'argent dans c' gueux d' Paris.

L'HIVER

Air : Une fille est un oiseau.

Les oiseaux nous ont quittés;
Déjà l'hiver qui les chasse
Étend son manteau de glace
Sur nos champs et nos cités.
A mes vitres scintillantes
Il trace des fleurs brillantes;
Il rend mes portes bruyantes,
Et fait grelotter mon chien.
Réveillons, sans plus attendre,
Mon feu qui dort sous la cendre.
Chauffons-nous, chauffons-nous bien. (*Bis.*

O voyageur imprudent!
Retourne vers ta famille.
J'en crois mon feu qui petille :
Le froid devient plus ardent.
Moi, j'en puis braver l'injure :
Rose, en douillette, en fourrure,
Ici, contre la froidure
Vient m'offrir un doux soutien.
Rose, tes mains sont de glace;
Sur mes genoux prends ta place.
Chauffons-nous, chauffons-nous bien.

L'ombre s'avance, et la nuit
Roule son char sur la neige.
Rose, l'amour nous protége;
C'est pour nous que le jour fuit.
Mais un couple nous arrive;
Joyeux ami, beauté vive,
Entrez tous deux sans qui-vive!
Le plaisir n'y perdra rien.
Moins de froid que de tendresse,
Autour du feu qu'on se presse.
Chauffons-nous, chauffons-nous bien.

Les caresses ont cessé
Devant la lampe indiscrète.
Un festin que Rose apprête,
Gaiement par nous est dressé.
Notre ami s'est fait, à table,
D'un brigand bien redoutable
Et d'un spectre épouvantable
Le fidèle historien.
Tandis que le punch s'allume,
Beau du feu qui le consume,
Chauffons-nous, chauffons-nous bien.

Sombre hiver, sous tes glaçons
Ensevelis la nature;
Ton aquilon, qui murmure,
Ne peut troubler nos chansons.
Notre esprit, qu'amour seconde,
Au coin du feu crée un monde
Qu'un doux ciel toujours féconde,
Où s'aimer tient lieu de bien.
Que nos portes restent closes,
Et, jusqu'au retour des roses,
Chauffons-nous, chauffons-nous bien.

L'IVROGNE ET SA FEMME

Air : Quand les bonnes vont deux à deux.

Trinquons, et toc, et tin, tin, tin!
Jean, tu bois depuis le matin.
Ta femme est une vertu :
Ce soir tu seras battu.

Tandis que dans sa mansarde
Jeanne veille, et qu'il lui tarde
De voir rentrer son mari,
Maître Jean, à la guinguette,
A ses amis en goguette,
Chante son refrain chéri :

Trinquons, et toc, et tin, tin, tin!
Jean, tu bois depuis le matin.

Ta femme est une vertu :
Ce soir tu seras battu.

Jeanne pour moi seul est tendre,
Dit-il; laissons-la m'attendre.
Mais, maudissant son époux,
Jeanne, la puce à l'oreille,
Bat sa chatte que réveille
La tendresse des matous.

Trinquons, et toc, et tin, tin, tin!
Jean, tu bois depuis le matin.
Ta femme est une vertu :
Ce soir tu seras battu.

Livrant sa femme au veuvage,
Jean se perd dans son breuvage;
Et, prête à se mettre au lit,
Jeanne, qui verse des larmes,
Dit en regardant ses charmes :
C'est son verre qu'il remplit!

Trinquons, et toc, et tin, tin, tin!
Jean, tu bois depuis le matin.
Ta femme est une vertu :
Ce soir tu seras battu.

Pour allumer sa chandelle,
Un voisin frappe chez elle;
Jeanne ouvre après un refus.
Que Jean boive, chante ou fume,
Je ne sais ce qu'elle allume,
Mais je sais qu'on n'y voit plus.

Trinquons, et toc, et tin, tin, tin!
Jean, tu bois depuis le matin.
Ta femme est une vertu :
Ce soir tu seras battu.

En rajustant sa cornette,
Ah! qu'on souffre, dit Jeannette,
Quand on attend son époux!
Ma vengeance est bien modeste;
Avec lui je suis en reste :
Il a bu plus de dix coups.

Trinquons, et toc, et tin, tin, tin!
Jean, tu bois depuis le matin.
Ta femme est une vertu :
Ce soir tu seras battu.

A demain! se dit le couple :
L'époux rentre, et son dos souple
N'en subit pas moins l'arrêt.
Il s'écrie : Amour fait rage!
Demain, puisque Jeanne est sage,
Répétons au cabaret :

Trinquons, et toc, et tin, tin, tin!
Jean, tu bois depuis le matin.
Ta femme est une vertu :
Ce soir tu seras battu.

LE MARQUIS DE CARABAS

Vie du roi Dagobert.

Voyez ce vieux marquis
Nous traiter en peuple conquis;
Son coursier décharné
De loin chez nous l'a ramené.
Vers son vieux castel
Ce noble mortel
Marche en brandissant
Un sabre innocent.
Chapeau bas! chapeau bas!
Gloire au marquis de Carabas!

Aumôniers, châtelains,
Vassaux, vavassaux et vilains,
C'est moi, dit-il, c'est moi
Qui seul ai rétabli mon roi.
Mais s'il ne me rend
Les droits de mon rang,
Avec moi, corbleu!
Il verra beau jeu.
Chapeau bas! chapeau bas!
Gloire au marquis de Carabas!

Pour me calomnier,
Bien qu'on ait parlé d'un meunier,
Ma famille eut pour chef
Un des fils de Pépin le Bref.
D'après mon blason,
Je crois ma maison
Plus noble, ma foi,
Que celle du roi.
Chapeau bas! chapeau bas!
Gloire au marquis de Carabas!

Qui me résisterait?
La marquise a le tabouret.
Pour être évêque un jour
Mon dernier fils suivra la cour.
Mon fils le baron,
Quoique un peu poltron,
Veut avoir des croix :
Il en aura trois.
Chapeau bas! chapeau bas!
Gloire au marquis de Carabas!

Vivons donc en repos.
Mais l'on m'ose parler d'impôts!
A l'État, pour son bien,
Un gentilhomme ne doit rien.
Grâce à mes créneaux,
A mes arsenaux,
Je puis au préfet
Dire un peu son fait.
Chapeau bas! chapeau bas!
Gloire au marquis de Carabas!

Prêtres que nous vengeons,
Levez la dîme, et partageons :
Et toi, peuple animal,
Porte encor le bât féodal.
Seuls nous chasserons.

Et tous vos tendrons
Subiront l'honneur
Du droit du seigneur.
Chapeau bas! chapeau bas!
Gloire au marquis de Carabas!

Curé, fais ton devoir,
Remplis pour moi ton encensoir.
Vous, pages et varlets,
Guerre aux vilains, et rossez-les!
Que de mes aïeux
Ces droits glorieux
Passent tout entiers
A mes héritiers.
Chapeau bas! chapeau bas!
Gloire au marquis de Carabas!

CE N'EST PLUS LISETTE

Air : Eh ! non, non, non, vous n'êtes pas Ninette.

Quoi ! Lisette, est-ce vous ?
Vous, en riche toilette !
Vous, avec des bijoux !
Vous, avec une aigrette !
Eh ! non, non, non,
Vous n'êtes plus Lisette.
Eh ! non, non, non,
Ne portez plus ce nom.

Vos pieds dans le satin
N'osent fouler l'herbette;
Des fleurs de votre teint
Où faites-vous emplette?
Eh! non, non, non,
Vous n'êtes plus Lisette.
Eh! non, non, non,
Ne portez plus ce nom.

Dans un lieu décoré
De tout ce qui s'achète,
L'opulence a doré
Jusqu'à votre couchette.
Eh! non, non, non,
Vous n'êtes plus Lisette.
Eh! non, non, non,
Ne portez plus ce nom.

Votre bouche sourit
D'une façon discrète.
Vous montrez de l'esprit;
Du moins on le répète.
Eh! non, non, non,
Vous n'êtes plus Lisette.
Eh! non, non, non,
Ne portez plus ce nom.

Comme ils sont loin, ces jours
Où, dans votre chambrette,
La reine des amours
N'était qu'une grisette!
Eh! non, non, non,
Vous n'êtes plus Lisette.
Eh! non, non, non,
Ne portez plus ce nom.

Quand d'un cœur amoureux
Vous prisiez la conquête,
Vous faisiez dix heureux
Et n'étiez pas coquette.
Eh! non, non, non,
Vous n'êtes plus Lisette.
Eh! non, non, non,
Ne portez plus ce nom.

Maîtresse d'un seigneur
Qui paya sa défaite,
De l'ombre du bonheur
Vous êtes satisfaite.
Eh! non, non, non,
Vous n'êtes plus Lisette.
Eh! non, non, non,
Ne portez plus ce nom.

Si l'Amour est un dieu,
C'est près d'une fillette.
Adieu, madame, adieu:
En duchesse on vous traite.
Eh! non, non, non,
Vous n'êtes plus Lisette.
Eh! non, non, non,
Ne portez plus ce nom.

MA RÉPUBLIQUE

J'ai pris goût à la république
Depuis que j'ai vu tant de rois.
Je m'en fais une, et je m'applique
A lui donner de bonnes lois.
On n'y commerce que pour boire,
On n'y juge qu'avec gaieté,
Ma table est tout son territoire;
Sa devise est la liberté.

Amis, prenons tous notre verre :
Le sénat s'assemble aujourd'hui.
D'abord, par un arrêt sévère,
A jamais proscrivons l'ennui.
Quoi! proscrire? Ah! ce mot doit être
Inconnu dans notre cité.
Chez nous l'ennui ne pourra naître :
Le plaisir suit la liberté.

Du luxe, dont elle est blessée,
La joie ici défend l'abus;
Point d'entraves à la pensée,
Par ordonnance de Bacchus.
A son gré que chacun professe
Le culte de sa déité;
Qu'on puisse aller même à la messe :
Ainsi le veut la liberté.

La noblesse est trop abusive :
Ne parlons point de nos aïeux.
Point de titre, même au convive
Qui rit le plus ou boit le mieux.
Et si quelqu'un, d'humeur traîtresse,
Aspirait à la royauté,
Plongeons ce César dans l'ivresse,
Nous sauverons la liberté.

Trinquons à notre république,
Pour voir son destin affermi.
Mais ce peuple si pacifique
Déjà redoute un ennemi :
C'est Lisette qui nous rappelle
Sous les lois de la volupté.
Elle veut régner, elle est belle;
C'en est fait de la liberté.

MON AME

Air des Scythes et des Amazones.

C'est à table, quand je m'enivre
De gaieté, de vin et d'amour,
Qu'incertain du temps qui va suivre,
J'aime à prévoir mon dernier jour. (*Bis.*)
Il semble alors que mon âme me quitte.
Adieu! lui dis-je, à ce banquet joyeux :
Ah! sans regret, mon âme, partez vite; } *Bis.*
En souriant remontez dans les cieux. }
Remontez, remontez dans les cieux. (*Bis.*)

Vous prendrez la forme d'un ange;
De l'air vous parcourrez les champs.
Votre joie, enfin sans mélange,
Vous dictera les plus doux chants.
L'aimable paix, que la terre a proscrite,
Ceindra de fleurs votre front radieux.
Ah! sans regret, mon âme, partez vite;
En souriant remontez dans les cieux.
Remontez, remontez dans les cieux.

Vous avez vu tomber la gloire
D'un Ilion trop insulté,
Qui prit l'autel de la Victoire
Pour l'autel de la Liberté.
Vingt nations ont poussé de Thersite
Jusqu'en nos murs le char injurieux.
Ah! sans regret, mon âme, partez vite;
En souriant remontez dans les cieux.
Remontez, remontez dans les cieux.

Cherchez au-dessus des orages
Tant de Français morts à propos,
Qui, se dérobant aux outrages,
Ont au ciel porté leurs drapeaux.
Pour conjurer la foudre qu'on irrite,
Unissez-vous à tous ces demi-dieux.
Ah! sans regret, mon âme, partez vite;
En souriant remontez dans les cieux.
Remontez, remontez dans les cieux.

La Liberté, vierge féconde,
Règne aux cieux, qui vous sont ouverts.
L'amour seul m'aidait en ce monde
A traîner de pénibles fers.
Mais, dès demain, je crains qu'il ne m'évite;
Pauvre captif, demain je serai vieux.
Ah! sans regret, mon âme, partez vite;
En souriant remontez dans les cieux.
Remontez, remontez dans les cieux.

N'attendez plus, partez, mon âme,
Doux rayon de l'astre éternel!
Mais passez des bras d'une femme
Au sein d'un Dieu tout paternel.
L'aï petille à défaut d'eau bénite;
De vrais amis viennent fermer mes yeux.
Ah! sans regret, mon âme, partez vite;
En souriant remontez dans les cieux.
Remontez, remontez dans les cieux.

PAILLASSE

J' suis né Paillasse, et mon papa,
Pour m' lancer sur la place,
D'un coup d' pied queuqu' part m'attrapa,
Et m' dit : Saute, Paillasse !
T'as l' jarret dispos,
Quoiqu' t'ai' l' ventre gros
Et la fac' rubiconde,
N' saut' point-z à demi,
Paillass', mon ami :
Saute pour tout le monde !

Ma mèr', qui poussait des hélas
En m' voyant prendr' ma course,
M'habille avec son seul mat'las,
M' disant : Ce fut ma r'ssource;
Là-d'ssous fais, mon fils,
Ce que d'ssus je fis
Pour gagner la pièc' ronde.
N' saut' point-z à demi,
Paillass', mon ami :
Saute pour tout le monde!

Content comme un gueux, j' m'en allais,
Quand un seigneur m'arrête,
Et m' donn' l'emploi, dans son palais,
D'un p'tit chien qu'il regrette.
Le chien sautait bien,
J' surpasse le chien;
Plus d'un envieux en gronde.
N' saut' point-z à demi,
Paillass', mon ami :
Saute pour tout le monde!

J' buvais du bon, mais un hasard,
Où j' n'ons rien mis du nôtre,
Fait qu' monseigneur n'est qu'un bâtard,
Et qu'il en vient-z un autre.
Fi du dépouillé
Qui m'a bien payé!
Fêtons l'autre à la ronde.
N' saut' point-z à demi,
Paillass', mon ami :
Saute pour tout le monde!

A peine a-t-on fêté c'lui-ci,
Que l' premier r'vient-z en traître :
Moi qu' aime à dîner, Dieu merci,
J' saute encor sous sa f'nêtre.
Mais le v'là r'chassé,
V'là l'autre r'placé.
Viv' ceux que Dieu seconde!
N' saut' point-z à demi,
Paillass', mon ami :
Saute pour tout le monde!

Vienn' qui voudra, j' saut'rai toujours.
N' faut point qu' la r'cette baisse.
Boir', manger, rire et fair' des tours,
Voyez comm' ça m'engraisse.
En gens qui, ma foi,
Saut' moins gaiement qu' toi,
Puisque l' pays abonde,
N' saut' point-z à demi,
Paillass', mon ami :
Saute pour tout le monde!

LE JUGE DE CHARENTON [1]

Air de la Codaqui.

Un maître fou qui, dit-on,
Fit jadis mainte fredaine,
Des loges de Charenton
S'est enfui l'autre semaine.
Chez un juge qui griffonnait,
Il arrive et prend simarre et bonnet,
Puis à l'audience, hors d'haleine,
Il entre et soudain dit : *Prechi! precha!*
Et patati, et patata.
Prêtons bien l'oreille à ce discours-là.

« L'Esprit-Saint soutient ma voix,
« Et les accusés vont rire;
« Moi, l'interprète des lois,
« J'en viens faire la satire.
« Nous les tenons d'un impudent
« Qui, pour s'amuser, me fit président.
« J'ai longtemps vanté son empire,
« Mais j'étais alors payé pour cela. »
Et patati, et patata.
Pouvait-on s'attendre à ce discours-là?

« Le drame et Galimafré
« Corrompent nos cuisinières.
« En frac on voit un curé,
« Et nos enfants ont trois pères.
« Le mariage est un loyer :
« On entre en octobre, on sort en janvier.
« Les cachemires adultères
« Nous donnent la peste, et ma femme en a. »
Et patati, et patata.
Il a mis de tout dans ce discours-là.

« Pour débaucher un mari,
« Que les filles ont d'adresse!
« Sous madame Dubarri,
« Elles allaient à confesse.
« Ah! qu'enfin (et le terme est clair)
« L'épouse et l'époux ne soient qu'une chair;
« Et vous, qui nous tentez sans cesse,
« Filles, respectez l'habit que voilà. »
Et patati, et patata.
Rien n'est plus moral que ce discours-là.

« Mais, triste effet du typhus,
« Au lieu d'église on élève
« Le temple du dieu Plutus,
« Qui sera beau s'il s'achève.

(1) Il n'y a point de mauvais discours que ne puisse faire oublier une action généreuse; et rien n'est plus honorable, selon moi, que la protection accordée à des infortunés placés sous le poids d'une accusation capitale. Aussi je n'aurais pas reproduit ici cette chanson, sans l'espèce de scandale que, lors de son apparition, elle causa jusque dans les deux chambres. Mais je ne puis m'empêcher d'avouer que, si j'avais pu la condamner à l'oubli, qu'elle mérite sans doute, j'en aurais toujours regretté le dernier couplet. (NOTE de 1821.)

(A l'époque où cette Note fut publiée, M. Bellart était encore procureur général.

« Partout règnent les intrigants;
« On n'interdit plus les extravagants :
« Ce dernier point n'est pas un rêve,
« Puisque en robe ici je dis tout cela. »
Et patati, et patata.
On trouve du bon dans ce discours-là.

Il poursuivait sur ce ton,
Quand deux bisets, sous les armes,
Remènent à Charenton
Cet orateur plein de charmes.
Néanmoins l'avocat Bêlant
S'écrie : Ah! les fous ont bien du talent!
J'ai fait rire et verser des larmes;
Mais je n'ai rien dit qui valût cela.
Et patati, et patata.
C'est moi qu'on sifflait sans ce discours-là.

LES CHAMPS

Air : Mon amour était pour Marie.

Rose, partons, voici l'aurore :
Quitte ces oreillers si doux.
Entends-tu la cloche sonore
Marquer l'heure du rendez-vous?
Cherchons, loin du bruit de la ville,
Pour le bonheur un sûr asile.

Viens aux champs couler d'heureux jours;
Les champs ont aussi leurs amours.

Viens aux champs fouler la verdure,
Donne le bras à ton amant;
Rapprochons-nous de la nature

Pour nous aimer plus tendrement.
Des oiseaux la troupe éveillée
Nous appelle sous la feuillée.
Viens aux champs couler d'heureux jours;
Les champs ont aussi leurs amours.

Nous prendrons les goûts du village :
Le jour naissant t'éveillera;
Le jour mourant sous le feuillage
A notre couche nous rendra.
Puisses-tu, maîtresse adorée,
Te plaindre encor de sa durée!
Viens aux champs couler d'heureux jours;
Les champs ont aussi leurs amours.

Quand l'été vers un sol fertile
Conduit des moissonneurs nombreux;
Quand, près d'eux, la glaneuse agile
Cherche l'épi du malheureux;
Combien, sur les gerbes nouvelles,
De baisers pris aux pastourelles!
Viens aux champs couler d'heureux jours;
Les champs ont aussi leurs amours.

Quand des corbeilles de l'automne
S'épanche à flots un doux nectar,
Près de la cuve qui bouillonne
On voit s'égayer le vieillard;
Et cet oracle du village
Chante les amours d'un autre âge.
Viens aux champs couler d'heureux jours;
Les champs ont aussi leurs amours.

Allons visiter des rivages
Que tu croiras des bords lointains.
Je verrai, sous d'épais ombrages,
Tes pas devenir incertains.
Le désir cherche un lit de mousse;
Le monde est loin, l'herbe est si douce!
Viens aux champs couler d'heureux jours;
Les champs ont aussi leurs amours!

C'en est fait; adieu, vains spectacles!
Adieu, Paris, où je me plus,
Où les beaux-arts font des miracles,
Où la tendresse n'en fait plus!
Rose, dérobons à l'envie
Le doux secret de notre vie.
Viens aux champs couler d'heureux jours;
Les champs ont aussi leurs amours.

LA COCARDE BLANCHE

COUPLETS CENSÉS FAITS POUR UN DÎNER OÙ DES ROYALISTES CÉLÉBRAIENT L'ANNIVERSAIRE DE LA PREMIÈRE ENTRÉE DES RUSSES, DES AUTRICHIENS ET DES PRUSSIENS A PARIS

Air des Trois Couleurs.

CHŒUR.

Jour de paix, jour de délivrance,
Qui des vaincus fit le bonheur;
Beau jour, qui vint rendre à la France
La cocarde blanche et l'honneur!

Chantons ce jour cher à nos belles,
Où tant de rois, par leurs succès,
Ont puni les Français rebelles
Et sauvé tous les bons Français.

Jour de paix, jour de délivrance,
Qui des vaincus fit le bonheur;
Beau jour, qui vint rendre à la France
La cocarde blanche et l'honneur!

Les étrangers et leurs cohortes
Par nos vœux étaient appelés.
Qu'aisément ils ouvraient les portes
Dont nous avions livré les clés!

Jour de paix, jour de délivrance,
Qui des vaincus fit le bonheur;
Beau jour, qui vint rendre à la France
La cocarde blanche et l'honneur!

Sans ce jour, qui pouvait repondre
Que le ciel, comblant nos malheurs,
N'eût point vu sur la Tour de Londre
Flotter enfin les trois couleurs?

Jour de paix, jour de délivrance,
Qui des vaincus fit le bonheur;
Beau jour, qui vint rendre à la France
La cocarde blanche et l'honneur!

On répétera dans l'histoire
Qu'aux pieds des Cosaques du Don,
Pour nos soldats et pour leur gloire,
Nous avons demandé pardon.

Jour de paix, jour de délivrance,
Qui des vaincus fit le bonheur;
Beau jour, qui vint rendre à la France
La cocarde blanche et l'honneur!

Appuis de la noblesse antique,
Buvons, après tant de dangers,
Dans ce repas patriotique,
Au triomphe des étrangers.

Jour de paix, jour de délivrance,
Qui des vaincus fit le bonheur;

Beau jour, qui vint rendre à la France
La cocarde blanche et l'honneur!

Enfin, pour sa clémence extrême,
Buvons au plus grand des Henris,
A ce roi qui sut par lui-même
Conquérir son trône et Paris.

Jour de paix, jour de délivrance,
Qui des vaincus fit le bonheur;
Beau jour, qui vint rendre à la France
La cocarde blanche et l'honneur!

LA BONNE VIEILLE

Vaudeville. — ou Muse des bons et des accords champêtres.

Vous vieillirez, ô ma belle maîtresse!
Vous vieillirez, et je ne serai plus.
Pour moi le temps semble, dans sa vitesse,
Compter deux fois les jours que j'ai perdus.

Survivez-moi; mais que l'âge pesant le
Vous trouve encor fidèle à mes leçons;
Et bonne vieille, au coin d'un feu paisible,
De votre amant répétez les chansons.

Lorsque les yeux chercheront sous vos rides
Les traits charmants qui m'auront inspiré,
Des doux récits les jeunes gens avides
Diront : Quel fut cet ami tant pleuré?
De mon amour peignez, s'il est possible,
L'ardeur, l'ivresse, et même les soupçons;
Et bonne vieille, au coin d'un feu paisible,
De votre ami répétez les chansons.

On vous dira : Savait-il être aimable?
Et sans rougir vous direz : Je l'aimais.
D'un trait méchant se montra-t-il capable?
Avec orgueil vous répondrez : Jamais.
Ah! dites bien qu'amoureux et sensible,
D'un luth joyeux il attendrit les sons;
Et bonne vieille, au coin d'un feu paisible,
De votre ami répétez les chansons.

Vous que j'appris à pleurer sur la France,
Dites surtout aux fils des nouveaux preux
Que j'ai chanté la gloire et l'espérance
Pour consoler mon pays malheureux.
Rappelez-leur que l'aquilon terrible
De nos lauriers a détruit vingt moissons;
Et bonne vieille, au coin d'un feu paisible,
De votre ami répétez les chansons.

Objet chéri, quand mon renom futile
De vos vieux ans charmera les douleurs;
A mon portrait quand votre main débile,
Chaque printemps, suspendra quelques fleurs,
Levez les yeux vers ce monde invisible
Où pour toujours nous nous réunissons;
Et bonne vieille, au coin d'un feu paisible,
De votre ami répétez les chansons.

LE VIN ET LA COQUETTE

Amis, il est une coquette
Dont je redoute ici les yeux.
Que sa vanité, qui me guette,
Me trouve toujours plus joyeux.
C'est au vin de rendre impossible
Le triomphe qu'elle espérait.
Ah! cachons bien que mon cœur est sensible :
La coquette en abuserait.

Faut-il qu'elle soit si charmante!
Ah! de mon cœur prenez pitié!
Chantez la liqueur écumante
Que verse en riant l'Amitié.
Enlacez le lierre paisible
Sur mon front, qui me trahirait.
Ah! cachons bien que mon cœur est sensible :
La coquette en abuserait.

Poursuivons de nos épigrammes
Ce sexe que j'ai trop aimé.
Achevons d'éteindre les flammes
Du flambeau qui m'a consumé.
Que Bacchus, toujours invincible,
Ote à l'Amour son dernier trait.
Ah! cachons bien que mon cœur est sensible :
La coquette en abuserait.

Mais l'Amour pressa-t-il la grappe
D'où nous vient ce jus enivrant?
J'aime encor; mon verre m'échappe,
Je ne ris plus qu'en soupirant.
Pour fuir ce charme irrésistible,
Trop d'ivresse enchaîne mes pas.
Ah! vous voyez que mon cœur est sensible :
Coquette, n'en abusez pas.

L'ERMITE ET SES SAINTS

COUPLETS ADRESSÉS A M. DE JOUY, LE JOUR DE SA FÊTE

Air : Rassurez-vous, mon mie.

On va rouvrir la Sorbonne;
L'Église attend ses décrets :
On ne brûle encor personne,
Mais les fagots sont tout prêts.
Par bonheur chez nous habite
Un saint d'un esprit plus doux.
Ermite, bon ermite,
Priez, priez pour nous!

Des prêtres, grands catholiques,
L'ont instruit à servir Dieu.
Il tient aux mêmes reliques
Qu'aimait l'abbé de Chaulieu.
A l'amour sa muse invite :
Par lui nous serons absous.
Ermite, bon ermite,
Priez, priez pour nous!

Rabelais, ce fou si sage,
Lui légua, par parenté,
Un capuchon dont l'usage
En fait un sage en gaieté.
Contre la gent hypocrite
Voyez son malin courroux.
Ermite, bon ermite,
Priez, priez pour nous!

Ce n'est tout son patrimoine;
Car, pour être chansonnier,
De Lattaignant, gai chanoine,
Il choisit le bénitier.
Mais de ses refrains qu'on cite
Lattaignant serait jaloux.
Ermite, bon ermite,
Priez, priez pour nous!

Il lui manquait un bréviaire;
Le bon ermite, à dessein,
Prit les œuvres de Voltaire,
Qui se disait capucin.
Grâce à l'auteur qu'il médite,
Il sait charmer tous les goûts.
Ermite, bon ermite,
Priez, priez pour nous!

De tels saints suivant les traces
Sur son gai califourchon,
Il laisse fourrer aux Grâces
Des fleurs sous son capuchon.
A l'aimer tout nous invite;
Avec lui sauvons-nous tous.
Ermite, bon ermite,
Priez, priez pour nous!

MON HABIT

Air du vaudeville de Préville.

Sois-moi fidèle, ô pauvre habit que j'aime!
Ensemble nous devenons vieux.
Depuis dix ans je te brosse moi-même,
Et Socrate n'eût pas fait mieux.
Quand le sort à ta mince étoffe
Livrerait de nouveaux combats,
Imite-moi, résiste en philosophe :
Mon vieil ami, ne nous séparons pas.

Je me souviens, car j'ai bonne mémoire,
Du premier jour où je te mis.
C'était ma fête, et, pour comble de gloire,
Tu fus chanté par mes amis.
Ton indigence, qui m'honore,
Ne m'a point banni de leurs bras.
Tous ils sont prêts à nous fêter encore :
Mon vieil ami, ne nous séparons pas.

A ton revers j'admire une reprise :
C'est encore un doux souvenir.
Feignant un soir de fuir la tendre Lise,
Je sens sa main me retenir.
On te déchire, et cet outrage
Auprès d'elle enchaîne mes pas.
Lisette a mis deux jours à tant d'ouvrage :
Mon vieil ami, ne nous séparons pas.

T'ai-je imprégné des flots de musc et d'ambre
Qu'un fat exhale en se mirant?
M'a-t-on jamais vu dans une antichambre
T'exposer au mépris d'un grand?
Pour des rubans, la France entière
Fut en proie à de longs débats;
La fleur des champs brille à ta boutonnière :
Mon vieil ami, ne nous séparons pas.

Ne crains plus tant ces jours de courses vaines
Où notre destin fut pareil;
Ces jours mêlés de plaisirs et de peines,
Mêlés de pluie et de soleil.
Je dois bientôt, il me le semble,
Mettre pour jamais habit bas.
Attends un peu; nous finirons ensemble :
Mon vieil ami, ne nous séparons pas.

MON PETIT COIN

Air du vaudeville de la Petite Gouvernante.

Non, le monde ne peut me plaire;
Dans mon coin retournons rêver.
Mes amis, de votre galère
Un forçat vient de se sauver.
Dans le désert que je me trace,
Je fuis, libre comme un Bédouin.
Mes amis, laissez-moi, de grâce,
Laissez-moi dans mon petit coin.

Là, du pouvoir bravant les armes,
Je pèse et nos fers et nos droits;
Sur les peuples versant des larmes,
Je juge et condamne les rois.
Je prophétise avec audace;
L'avenir me sourit de loin.
Mes amis, laissez-moi, de grâce,
Laissez-moi dans mon petit coin.

Là, j'ai la baguette des fées;
A faire le bien je me plais;
J'élève de nobles trophées;
Je transporte au loin des palais.
Sur le trône ceux que je place,
D'être aimés sentent le besoin.
Mes amis, laissez-moi, de grâce,
Laissez-moi dans mon petit coin.

C'est là que mon âme a des ailes :
Je vole, et, joyeux séraphin,
Je vois aux flammes éternelles
Nos rois précipités sans fin.
Un seul échappe de leur race;
De sa gloire je suis témoin.
Mes amis, laissez-moi, de grâce,
Laissez-moi dans mon petit coin.

Je forme ainsi pour ma patrie
Des vœux que le ciel entend bien.
Respectez donc ma rêverie :
Votre monde ne me vaut rien.
De mes jours filés au Parnasse
Daignent les Muses prendre soin!
Mes amis, laissez-moi, de grâce,
Laissez-moi dans mon petit coin.

LE SOIR DES NOCES

Air : Zon' ma Lisette (zon' ma Lison)

L'hymen prend cette nuit
Deux amants dans sa nasse.
Qu'au seuil de leur réduit
Un doux concert se place.
Zon! flûte et basse!
Zon! violon!
Zon! flûte et basse!
Et violon, zon, zon!

Par ce trou fait exprès,
Voyons ce qui se passe.
L'épouse a mille attraits,
L'époux est plein d'audace.
Zon! flûte et basse!
Zon! violon!
Zon! flûte et basse!
Et violon, zon, zon!

L'épouse veut encor
Fuir l'époux qui l'embrasse;
Mais sur plus d'un trésor
Le fripon fait main basse.
Zon! flûte et basse!
Zon! violon!
Zon! flûte et basse!
Et violon, zon, zon!

Elle tremble et pâlit
Tandis qu'il la délace.
Il va briser le lit;
Il va rompre la glace.
Zon! flûte et basse!
Zon! violon!
Zon! flûte et basse!
Et violon, zon, zon!

Mais, pris au trébuchet,
L'époux, quelle disgrâce!
De l'oiseau qu'il cherchait
N'a trouvé que la place.
Zon! flûte et basse!
Zon! violon!
Zon! flûte et basse!
Et violon, zon, zon!

La belle en sanglotant
Se confesse à voix basse.
D'un divorce éclatant
Tout haut il la menace.
Zon! flûte et basse!
Zon! violon!
Zon! flûte et basse!
Et violon, zon, zon!

Monsieur jure après nous;
Mais qu'à tout il se fasse :
Du livre des époux
Il n'est qu'à la préface.
Zon! flûte et basse!
Zon! violon!
Zon! flûte et basse!
Et violon, zon, zon!

LA VIVANDIÈRE

Air de Wilhem (ou Demain matin, au point du jour on bat la générale).

Vivandière du régiment,
C'est Catin qu'on me nomme.
Je vends, je donne et bois gaiement
Mon vin et mon rogomme.

J'ai le pied leste et l'œil mutin,
Tintin, tintin, tintin, t'lin tintin;
J'ai le pied leste et l'œil mutin :
Soldats, voilà Catin!

Je fus chère à tous nos héros;
Hélas! combien j'en pleure!
Aussi soldats et généraux
Me comblaient, à toute heure,
D'amour, de gloire et de butin,
Tintin, tintin, tintin, r'lin tintin;
D'amour, de gloire et de butin :
Soldats, voilà Catin!

J'ai pris part à tous vos exploits
En vous versant à boire.
Songez combien j'ai fait de fois
Rafraîchir la Victoire.
Ça grossissait son bulletin,
Tintin, tintin, tintin, r'lin tintin;
Ça grossissait son bulletin :
Soldats, voilà Catin!

Depuis les Alpes je vous sers;
Je me mis jeune en route.
A quatorze ans, dans les déserts,
Je vous portais la goutte;
Puis j'entrai dans Vienne un matin,
Tintin, tintin, tintin, r'lin tintin;
Puis j'entrai dans Vienne un matin :
Soldats, voilà Catin!

De mon commerce et des amours
C'était le temps prospère.
A Rome je passai huit jours,
Et de notre saint-père
Je débauchai le sacristain,
Tintin, tintin, tintin, r'lin tintin;
Je débauchai le sacristain :
Soldats, voilà Catin!

J'ai fait plus que maint duc et pair
Pour mon pays que j'aime.
A Madrid si j'ai vendu cher,
Et cher à Moscou même,
J'ai donné gratis à Pantin,
Tintin, tintin, tintin, r'lin tintin;
J'ai donné gratis à Pantin :
Soldats, voilà Catin!

Quand au nombre il fallut céder
La victoire infidèle,
Que n'avais-je pour vous guider
Ce qu'avait la Pucelle!
L'Anglais aurait fui sans butin,
Tintin, tintin, tintin, r'lin tintin;
L'Anglais aurait fui sans butin :
Soldats, voilà Catin!

Si je vois de nos vieux guerriers
Pâlis par la souffrance,
Qui n'ont plus, malgré leurs lauriers,
De quoi boire à la France,
Je refleuris encor leur teint,
Tintin, tintin, tintin, r'lin tintin,
Je refleuris encor leur teint :
Soldats, voilà Catin!

Mais nos ennemis, gorgés d'or,
Paieront encore à boire.
Oui, pour vous doit briller encor
Le jour de la victoire.
J'en serai le réveil-matin,
Tintin, tintin, tintin, r'lin tintin;
J'en serai le réveil-matin :
Soldats, voilà Catin!

L'INDÉPENDANT

Air : Je vais bientôt quitter Lampon

Respectez mon indépendance,
Esclaves de la vanité :
C'est à l'ombre de l'indigence
Que j'ai trouvé la liberté. (*Bis.*)
Jugez aux chants qu'elle m'inspire
Quel est sur moi son ascendant! (*Bis.*
Lisette seule a le droit de sourire
Quand je lui dis : Je suis indépendant,
Je suis, je suis indépendant.

Oui, je suis un pauvre sauvage
Errant dans la société;
Et pour repousser l'esclavage
Je n'ai qu'un arc et ma gaieté.
Mes traits sont ceux de la satire :
Je les lance en me défendant.
Lisette seule a le droit de sourire
Quand je lui dis : Je suis indépendant,
Je suis, je suis indépendant.

Chacun rit des flatteurs du Louvre,
Valets, en tout temps prosternés,
Dans cette auberge qui ne s'ouvre
Que pour des passants couronnés.
On rit du fou qui sur sa lyre
Chante à la porte en demandant.
Lisette seule a le droit de sourire
Quand je lui dis : Je suis indépendant,
Je suis, je suis indépendant.

Toute puissance est une gêne :
Oh! d'un roi que je plains l'ennui!
C'est le conducteur de la chaîne;
Ses captifs sont plus gais que lui.
Dominer ne peut me séduire;
J'offre l'amour pour répondant.
Lisette seule a le droit de sourire
Quand je lui dis : Je suis indépendant,
Je suis, je suis indépendant.

En paix avec ma destinée,
Gaiement je poursuis mon chemin,
Riche du pain de la journée,
Et de l'espoir du lendemain.
Chaque soir, au lit qui m'attire
Dieu me conduit sans accident.
Lisette seule a le droit de sourire
Quand je lui dis : Je suis indépendant,
Je suis, je suis indépendant.

Mais quoi! je vois Lisette ornée
De ses attraits les plus puissants,
Qui des chaînes de l'hyménée
Veut charger mes bras caressants.
Voilà comme on perd un empire!
Non, non, point d'hymen imprudent.
Que toujours Lise ait le droit de sourire
Quand je lui dis : Je suis indépendant.
Je suis, je suis indépendant.

LA SAINTE-ALLIANCE BARBARESQUE

Air de Calpigi.

Proclamons la Sainte-Alliance
Faite au nom de la Providence,
Et que signe un congrès *ad hoc*,
Entre Alger, Tunis et Maroc. (*Bis.*)
Leurs souverains, nobles corsaires,
N'en feront que mieux leurs affaires.
Vivent des rois qui sont unis!
Vive Alger, Maroc et Tunis! (*Bis.*)

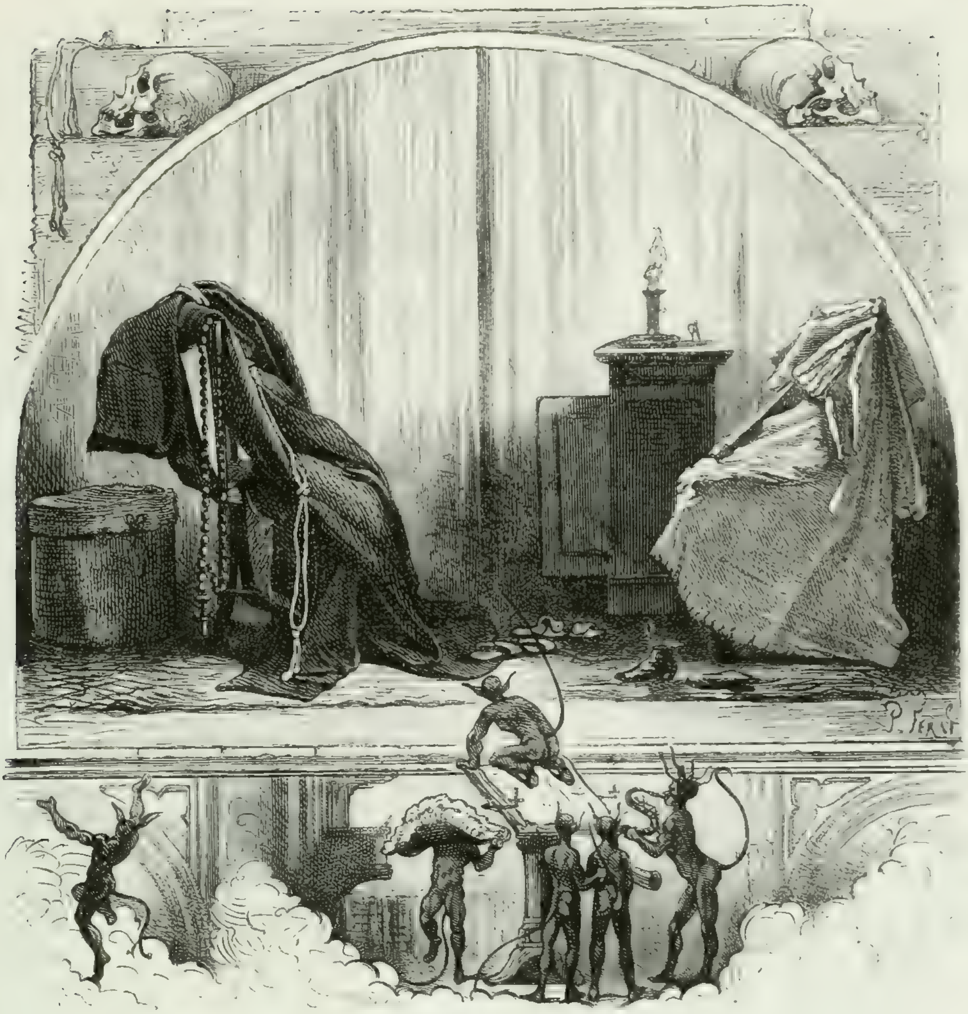
Ces rois, dans leur Sainte-Alliance,
Trouvant tout bon pour leur puissance,
Jurent de se mettre en commun
Bravement toujours vingt contre un.
On dit qu'ils s'adjoindront Christophe,
Malgré la couleur de l'étoffe.
Vivent des rois qui sont unis!
Vive Alger, Maroc et Tunis!

Ces rois, par leur Sainte-Alliance,
Nous forçant à l'obéissance,
Veulent qu'on lise l'Alcoran,
Et le Bonald et le Ferrand;
Mais Voltaire et sa coterie
Sont à l'*index* en Barbarie.
Vivent des rois qui sont unis!
Vive Alger, Maroc et Tunis!

Français, à leur Sainte-Alliance,
Envoyons, pour droit d'assurance,
Nos censeurs anciens et nouveaux,
Et nos juges et nos prévôts.
Avec eux ces rois, sans entraves,
Feront le commerce d'esclaves.
Vivent des rois qui sont unis!
Vive Alger, Maroc et Tunis!

Malgré cette Sainte-Alliance,
Si du trône, par occurrence,
Un roi tombait, que subito
On le ramène en son château.
Mais il soldera les mémoires
Du pain, du foin et des victoires.
Vivent des rois qui sont unis!
Vive Alger, Maroc et Tunis!

Enfin, pour la Sainte-Alliance,
C'est peu qu'on paye à l'échéance;
Il faut des rameurs sur les bancs,
Et des muets aux rois forbans :
Même à ces majestés caduques
Il faudrait des peuples d'eunuques.
Vivent des rois qui sont unis!
Vive Alger, Maroc et Tunis!



LES CAPUCINS [1]

Air : Faut d' la vertu, pas trop n'en faut.

Bénis soient la Vierge et les saints : } *Bis.*
On rétablit les capucins!

Moi, qui fus capucin indigne,
Je vais, ma petite Fanchon,
Du Seigneur vendanger la vigne,
En reprenant le capuchon.
Bénis soient la Vierge et les saints :
On rétablit les capucins!

(1) A cette époque, on avait vu dans beaucoup de villes, et particulièrement dans le Midi, circuler des individus revêtus de l'habit des anciens ordres mendiants.

Fanchon, pour vaincre par surprise
Les philosophes trop nombreux,
Qu'en vrais cosaques de l'Église,
Les capucins marchent contre eux.

Bénis soient la Vierge et les saints :
On rétablit les capucins!

La faim désole nos provinces;
Mais la piété l'en bannit.
Chaque fête, grâce à nos princes,
On peut vivre de pain bénit.

Bénis soient la Vierge et les saints :
On rétablit les capucins!

L'Église est l'asile des cuistres;
Mais les rois en sont les piliers;
Et bientôt le banc des ministres
Sera le banc des marguilliers.

Bénis soient la Vierge et les saints :
On rétablit les capucins!

Pour tâter de l'agneau sans taches,
Nos soldats courent s'attabler;
Et devant certaines moustaches,
On dit qu'on a vu Dieu trembler.

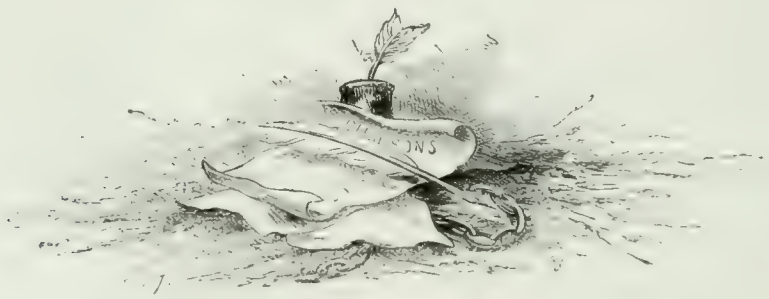
Bénis soient la Vierge et les saints :
On rétablit les capucins!

Nos missionnaires font rendre
Aux bonnes gens les biens de Dieu;
Ils marchent tout couverts de cendre :
C'est ainsi qu'on couvre le feu.

Bénis soient la Vierge et les saints :
On rétablit les capucins!

Fais-toi dévote aussi, Fanchette :
Vas, il n'est pas de sot métier.
Mais qu'avec nous deux, en cachette,
Le diable crache au bénitier.

Bénis soient la Vierge et les saints :
On rétablit les capucins!



COUPLETS A MA FILLEULE

AGÉE DE TROIS MOIS, LE JOUR DE SON BAPTÊME

Ma filleule, où diable a-t-on pris
Le pauvre parrain qu'on vous donne?
Ce choix seul excite vos cris;
De bon cœur je vous le pardonne.
Point de bonbons à ce repas :
A vos yeux cela doit me nuire;
Mais, mon enfant, ne pleurez pas,
Votre parrain vous fera rire.

L'amitié m'en a fait l'honneur,
Et c'est l'amitié qui vous nomme.
Or, pour n'être pas grand seigneur,
Je n'en suis pas moins honnête homme.
Des cadeaux si vous faites cas,
Vous y trouverez à redire;
Mais, mon enfant, ne pleurez pas,
Votre parrain vous fera rire.

Malgré le sort qui sous sa loi
Tient la vertu même asservie,
Puissions-nous, ma commère et moi,
Vous porter bonheur dans la vie!
Pendant leur voyage ici-bas,
Aux bons cœurs rien ne devrait nuire;
Mais, mon enfant, ne pleurez pas,
Votre parrain vous fera rire.

Qu'à vos noces je chanterai,
Si jusque-là mes chansons plaisent!
Mais peut-être alors je serai
Où Panard et Collé se taisent.
Quoi! manquer aux joyeux ébats
Qu'un pareil jour devra produire!
Non, mon enfant, ne pleurez pas,
Votre parrain vous fera rire.

LA PETITE FÉE

Air : Le meilleur homme du monde.

Enfants, il était une fois
Une fée appelée Urgande;
Grande à peine de quatre doigts,
Mais de bonté vraiment bien grande.
De sa baguette un ou deux coups
Donnaient félicité parfaite.
Ah! bonne fée, enseignez-nous
Où vous cachez votre baguette!

Dans une conque de saphir,
De huit papillons attelée,
Elle passait comme un zéphyr,
Et la terre était consolée.
Les raisins mûrissaient plus doux;
Chaque moisson était complète.
Ah! bonne fée, enseignez-nous
Où vous cachez votre baguette!

C'était la marraine d'un roi
Dont elle créait les ministres;
Braves gens, soumis à la loi,
Qui laissaient voir dans leurs registres.
Du bercail ils chassaient les loups
Sans abuser de la houlette.
Ah! bonne fée, enseignez-nous
Où vous cachez votre baguette!

Les juges, sous ce roi puissant,
Étaient l'organe de la fée;
Et par eux jamais l'innocent
Ne voyait sa plainte étouffée.
Jamais pour l'erreur à genoux
La clémence n'était muette.
Ah! bonne fée, enseignez-nous
Où vous cachez votre baguette!

Pour que son filleul fût béni,
Elle avait touché sa couronne;
Il voyait tout son peuple uni,
Prêt à mourir pour sa personne.
S'il venait des voisins jaloux,
On les forçait à la retraite.
Ah! bonne fée, enseignez-nous
Où vous cachez votre baguette!

Dans un beau palais de cristal,
Hélas! Urgande est retirée.
En Amérique tout va mal;
Au plus fort l'Asie est livrée.
Nous éprouvons un sort plus doux;
Mais pourtant, si bien qu'on nous traite,
Ah! bonne fée, enseignez-nous
Où vous cachez votre baguette!

LES CLEFS DU PARADIS

Air : A coups d'pied, A coups d' poing.

Saint Pierre perdit l'autre jour
Les clefs du céleste séjour.
(L'histoire est vraiment singulière !)
C'est Margot qui, passant par là,
Dans son gousset les lui vola.
« Je vais, Margot,
« Passer pour un nigaud ;
« Rendez-moi mes clefs », disait saint Pierre.

Margoton, sans perdre de temps,
Ouvre le ciel à deux battants.
(L'histoire est vraiment singulière!)
Dévots fieffés, pécheurs maudits,
Entrent ensemble au paradis.
« Je vais, Margot,
« Passer pour un nigaud;
« Rendez-moi mes clefs », disait saint Pierre.

En vain un fou crie, en entrant,
Que Dieu doit être intolérant;
(L'histoire est vraiment singulière!)
Satan lui-même est bienvenu :
La belle en fait un saint cornu.
« Je vais, Margot,
« Passer pour un nigaud;
« Rendez-moi mes clefs », disait saint Pierre.

On voit arriver en chantant
Un turc, un juif, un protestant;
(L'histoire est vraiment singulière!
Puis un pape, l'honneur du corps,
Qui, sans Margot, restait dehors.
« Je vais, Margot,
« Passer pour un nigaud;
« Rendez-moi mes clefs », disait saint Pierre.

Dieu, qui pardonne à Lucifer,
Par décret supprime l'enfer.
(L'histoire est vraiment singulière!)
La douceur va tout convertir :
On n'aura personne à rôtir.
« Je vais, Margot,
« Passer pour un nigaud;
« Rendez-moi mes clefs », disait saint Pierre.

Des jésuites, que Margoton
Voit à regret dans ce canton,
(L'histoire est vraiment singulière!
Sans bruit, à force d'avancer,
Près des anges vont se placer.
« Je vais, Margot,
« Passer pour un nigaud;
« Rendez-moi mes clefs », disait saint Pierre.

Le paradis devient gaillard,
Et Pierre en veut avoir sa part.
(L'histoire est vraiment singulière!)
Pour venger ceux qu'il a damnés,
On lui ferme la porte au nez.
« Je vais, Margot,
« Passer pour un nigaud;
« Rendez-moi mes clefs », disait saint Pierre.

L'EXILE

Air : Ermite, bon ermite.

A d'aimables compagnes
Une jeune beauté
Disait : Dans nos campagnes
Règne l'humanité.
Un étranger s'avance,
Qui, parmi nous errant,
Redemande la France,
Qu'il chante en soupirant.
D'une terre chérie
C'est un fils désolé.
Rendons une patrie,
Une patrie
Au pauvre exilé.

Près d'un ruisseau rapide
Vers la France entraîné,
Il s'assied, l'œil humide
Et le front incliné.
Dans les champs qu'il regrette
Il sait qu'en peu de jours
Ces flots que rien n'arrête
Vont promener leur cours.
D'une terre chérie
C'est un fils désolé.
Rendons une patrie,
Une patrie
Au pauvre exilé.

Quand sa mère, peut-être,
Implorant son retour,
Tombe aux genoux d'un maître
Que touche son amour,
Trahi par la victoire,
Ce proscrit, dans nos bois,
Inquiet de sa gloire,
Fuit la haine des rois.
D'une terre chérie
C'est un fils désolé.
Rendons une patrie,
Une patrie
Au pauvre exilé.

De rivage en rivage
Que sert de le bannir?
Partout de son courage
Il trouve un souvenir.
Sur nos bords, par la guerre
Tant de fois envahis,
Son sang même a naguère
Coulé pour son pays.
D'une terre chérie
C'est un fils désolé.
Rendons une patrie,
Une patrie
Au pauvre exilé.

Dans nos destins contraires,
On dit qu'en ses foyers
Il recueillit nos frères
Vaincus et prisonniers.
De ces temps de conquête
Rappelons-lui le cours :

Qu'il trouve ici des fêtes,
Et surtout des amours.
D'une terre chérie
C'est un fils désolé.
Rendons une patrie,
Une patrie
Au pauvre exilé.

Si notre accueil le touche,
Si, par nous abrité,
Il s'endort sur la couche
De l'hospitalité,
Que par nos voix légères
Ce Français réveillé,
Sous le toit de ses pères
Croie avoir sommeillé.
D'une terre chérie
C'est un fils désolé.
Rendons une patrie,
Une patrie
Au pauvre exilé.

MA NACELLE

CHANSON CHANTÉE A MES AMIS RÉUNIS POUR MA FÊTE.

Air : Eh! vogue la galère.

Sur une onde tranquille
Voguant soir et matin,
Ma nacelle est docile
Au souffle du destin.
La voile s'enfle-t-elle,
J'abandonne le bord.
Eh! vogue ma nacelle
(O doux zéphyr! sois-moi fidèle)
Eh! vogue ma nacelle,
Nous trouverons un port.

J'ai pris pour passagère
La muse des chansons,
Et ma course légère
S'égaye à ses doux sons.
La folâtre pucelle
Chante sur chaque bord.
Eh ! vogue ma nacelle
(O doux zéphyr ! sois-moi fidèle),
Eh ! vogue ma nacelle,
Nous trouverons un port.

Lorsqu'au sein de l'orage
Cent foudres à la fois,
Ébranlant ce rivage,
Épouvantent les rois,
Le plaisir, qui m'appelle,
M'attend sur l'autre bord.
Eh ! vogue ma nacelle
(O doux zéphyr ! sois-moi fidèle),
Eh ! vogue ma nacelle,
Nous trouverons un port.

Loin de là le ciel change :
Un soleil éclatant
Vient mûrir la vendange
Que le buveur attend.
D'une liqueur nouvelle
Lestons-nous sur ce bord.
Eh ! vogue ma nacelle
(O doux zéphyr ! sois-moi fidèle),
Eh ! vogue ma nacelle,
Nous trouverons un port.

Des rives bien connues
M'appellent à leur tour.
Les Grâces demi-nues
Y célèbrent l'amour.
Dieux ! j'entends la plus belle
Soupirer sur le bord.
Eh ! vogue ma nacelle
(O doux zéphyr ! sois-moi fidèle),
Eh ! vogue ma nacelle,
Nous trouverons un port.

Mais, loin du roc perfide
Qui produit le laurier,
Quel astre heureux me guide
Vers un humble foyer ?
L'amitié renouvelle
Ma fête sur ce bord.
Eh ! vogue ma nacelle
(O doux zéphyr ! sois-moi fidèle),
Eh ! vogue ma nacelle,
Nous entrons dans le port.

MONSIEUR JUDAS

AIR : J'ons un curé patriote.

Monsieur Judas est un drôle
Qui soutient avec chaleur
Qu'il n'a joué qu'un seul rôle,
Et n'a pris qu'une couleur.
Nous qui détestons les gens
Tantôt rouges, tantôt blancs,
Parlons bas,
Parlons bas :
Ici près j'ai vu Judas,
J'ai vu Judas, j'ai vu Judas.

Curieux et nouvelliste,
Cet observateur moral
Parfois se dit journaliste,
Et tranche du libéral;
Mais voulons-nous réclamer
Le droit de tout imprimer,
Parlons bas,
Parlons bas :
Ici près j'ai vu Judas,
J'ai vu Judas, j'ai vu Judas.

Sans respect du caractère,
Souvent ce lâche effronté
Porte l'habit militaire
Avec la croix au côté.
Nous qui faisons volontiers
L'éloge de nos guerriers,
Parlons bas,
Parlons bas :
Ici près j'ai vu Judas,
J'ai vu Judas, j'ai vu Judas.

Enfin sa bouche flétrie
Ose prendre un noble accent,
Et des maux de la patrie
Ne parle qu'en gémissant.
Nous qui faisons le procès
A tous les mauvais Français,
Parlons bas,
Parlons bas :
Ici près j'ai vu Judas,
J'ai vu Judas, j'ai vu Judas.

Monsieur Judas, sans malice,
Tout haut vous dit : « Mes amis,
« Les limiers de la police
« Sont à craindre en ce pays. »
Mais nous qui de maints brocards
Poursuivons jusqu'aux mouchards,
Parlons bas,
Parlons bas :
Ici près j'ai vu Judas,
J'ai vu Judas, j'ai vu Judas.

ADIEUX A DES AMIS

Air : C'est un lanla, landerirette.

D'ici faut-il que je parte,
Mes amis, quand, loin de vous,
Je ne puis voir sur la carte
D'asile pour moi plus doux!
Même au sein de notre ivresse,
Dieu! je crois être à demain :
Fouette, cocher! dit la Sagesse;
Et me voilà sur le chemin.

Maigré les sermons du sage,
On pourrait, grâce aux plaisirs,
Aux fatigues du voyage
Opposer d'heureux loisirs.
Mais une ardeur importune
En route met chaque humain :
Fouette, cocher! dit la Fortune;
Et nous voilà sur le chemin.

Ne va point voir ta maîtresse,
Ne va point au cabaret,
Me vient dire avec rudesse
Un médecin indiscret;
Mais Lisette est si jolie!
Mais si doux est le bon vin!
Fouette, cocher! dit la Folie;
Et me voilà sur le chemin.

Parmi vous bientôt peut-être
Je chanterai mon retour.
Déjà je crois voir renaître
L'aurore d'un si beau jour.
L'allégresse, que j'encense,
A mon paquet met la main :
Fouette, cocher! dit l'Espérance;
Et me voilà sur le chemin.

LE DIEU DES BONNES GENS

Air du vaudeville de la Partie carrée.

Il est un Dieu; devant lui je m'incline,
Pauvre et content, sans lui demander rien.
De l'univers observant la machine,
J'y vois du mal, et n'aime que le bien.
Mais le plaisir à ma philosophie
Révèle assez des cieux intelligents.
Le verre en main, gaiement je me confie
Au Dieu des bonnes gens.

Dans ma retraite où l'on voit l'indigence,
Sans m'éveiller, assise à mon chevet,
Grâce aux amours, bercé par l'espérance,
D'un lit plus doux je rêve le duvet.
Aux dieux des cours qu'un autre sacrifie!
Moi, qui ne crois qu'à des dieux indulgents,
Le verre en main, gaiement je me confie
Au Dieu des bonnes gens.

Un conquérant, dans sa fortune altière,
Se fit un jeu des sceptres et des lois,
Et de ses pieds on peut voir la poussière
Empreinte encor sur le bandeau des rois.
Vous rampiez tous, ô rois qu'on déifie!
Moi, pour braver des maîtres exigeants,
Le verre en main, gaiement je me confie
Au Dieu des bonnes gens.

Dans nos palais, où, près de la Victoire,
Brillaient les arts, doux fruits des beaux climats,
J'ai vu du Nord les peuplades sans gloire
De leurs manteaux secouer les frimas.
Sur nos débris Albion nous défie; (1)
Mais les destins et les flots sont changeants :
Le verre en main, gaiement je me confie
Au Dieu des bonnes gens.

Quelle menace un prêtre fait entendre!
Nous touchons tous à nos derniers instants :
L'éternité va se faire comprendre;
Tout va finir, l'univers et le temps.
O chérubins à la face bouffie,
Réveillez donc les morts peu diligents.
Le verre en main, gaiement je me confie
Au Dieu des bonnes gens.

Mais quelle erreur! non, Dieu n'est point colère;
S'il créa tout, à tout il sert d'appui :
Vins qu'il nous donne, amitié tutélaire,
Et vous, amours, qui créez après lui,
Prêtez un charme à ma philosophie
Pour dissiper des rêves affligeants.
Le verre en main, que chacun se confie
Au Dieu des bonnes gens.

(1) Des critiques anglais, très-bienveillants d'ailleurs pour notre auteur, lui ont reproché les traits plaisants ou graves dirigés contre leur nation. Ils auraient dû se rappeler que ces attaques remontent au temps de l'occupation de la France par les armées étrangères qui avaient fait la Restauration, à ce temps où sir Walter Scott venait chez nous écrire les *Lettres de Paul* : lâche et cruel outrage à un peuple aussi malheureux qu'il avait été grand. L'idée d'entretenir la haine entre deux nations a toujours été loin du cœur de celui qui, à l'évacuation de notre territoire, fut le premier à appeler tous les peuples à une sainte alliance.

LA RÊVERIE

Air : La Signora malade.

Loin d'une Iris volage
Qu'un seigneur m'enlevait,
Au printemps, sous l'ombrage,
Un jour mon cœur rêvait.
Privé d'une infidèle,
Il rêvait qu'une autre belle
Volait à mon secours.
Venez, venez, venez, mes amours! (*Bis.*)

Cette belle était tendre,
Tendre et fière à la fois;
Il me semblait l'entendre
Soupirer dans les bois.
C'était une princesse
Qui respirait la tendresse
Loin de l'éclat des cours.
Venez, venez, venez, mes amours!

Je l'entendais se plaindre
Du poids de la grandeur.
Cessant de me contraindre,
Je lui peins mon ardeur.
Mes yeux versent des larmes.
Ravis de voir tant de charmes
Sous de si beaux atours.
Venez, venez, venez, mes amours!

Telle était la merveille
Dont je flattais mes sens,
Quand soudain mon oreille
S'ouvre aux plus doux accents.
Si c'est vous, ma princesse,
Des roses de la tendresse
Venez semer mes jours.
Venez, venez, venez, mes amours!

Mais non, c'est la coquette
Du village voisin,
Qui m'offre une conquête
En corset de basin.
Grandeurs, je vous oublie!
Cette fille est si jolie!
Ses jupons sont si courts!
Venez, venez, venez, mes amours!

BRENNUS

OU

LA VIGNE PLANTÉE DANS LES GAULES

Air nouveau de WILHEM, ou de Pierre le Grand.

Brennus disait aux bons Gaulois :
Célébrez un triomphe insigne !
Les champs de Rome ont payé mes exploits,
Et j'en rapporte un cep de vigne.
Grâce à la vigne, unissons pour toujours
L'honneur, les arts, la gloire et les amours. } *Bis.*

Privés de son jus tout-puissant,
Nous avons vaincu pour en boire.
Sur nos coteaux que le pampre naissant
Serve à couronner la Victoire.
Grâce à la vigne, unissons pour toujours
L'honneur, les arts, la gloire et les amours.

Un jour, par ce raisin vermeil,
Des peuples vous serez l'envie.
Dans son nectar plein des feux du soleil
Tous les arts puiseront la vie.
Grâce à la vigne, unissons pour toujours
L'honneur, les arts, la gloire et les amours.

Quittant nos bords favorisés,
Mille vaisseaux iront sur l'onde,
Chargés de vins et de fleurs pavoisés,
Porter la joie autour du monde.
Grâce à la vigne, unissons pour toujours
L'honneur, les arts, la gloire et les amours.

Femmes, nos maîtres absolus,
Vous qui préparez nos armures,
Que sa liqueur soit un baume de plus
Versé par vous sur nos blessures.
Grâce à la vigne, unissons pour toujours
L'honneur, les arts, la gloire et les amours.

Soyons unis, et nos voisins
Apprendront qu'en des jours d'alarmes,
Le faible appui que l'on donne aux raisins
Peut vaincre à défaut d'autres armes.
Grâce à la vigne, unissons pour toujours
L'honneur, les arts, la gloire et les amours.

Bacchus, d'embellir ses destins
Un peuple hospitalier te prie.
Fais qu'un proscrit, assis à nos festins,
Oublie un moment sa patrie.
Grâce à la vigne, unissons pour toujours
L'honneur, les arts, la gloire et les amours.

Brennus alors bénit les cieux,
Creuse la terre avec sa lance,
Plante la vigne, et les Gaulois joyeux
Dans l'avenir ont vu la France.
Grâce à la vigne, unissons pour toujours
L'honneur, les arts, la gloire et les amours.

LA BOUQUETIERE ET LE CROQUE-MORT

Air : Le curé cordelier, etc.

Je n' suis qu'un' bouqu'tière et j' n'ai rien ;
Mais d' vos soupirs j' me lasse,
Monsieur l' croqu'-mort, car il faut bien
Vous dir' vot' nom-z en face.
Quoique j' sois-t un esprit fort

Non, je n' veux point d'un croqu[illegible]
Encor jeune et jolie,
Moi, j' vends rosiers, lis et jasmins,
Et n' me sens point l'envie
De pleurer par vos arrêts.

C't amour, qui fait plus d'un hasard,
Vous tire par l'oreille
Depuis l'jour où vot' corbillard
Renversa ma corbeille.
Il m'en coûta plus d'un' fleur :
Vot' métier leur port' malheur.
Encor jeune et jolie,
Moi, j' vends rosiers, lis et jasmins,
Et n' me sens point l'envie
De passer par vos mains.

A d' bons vivants j'aime à parler ;
Et, monsieur, n' vous déplaise,
Avec vous m' faudrait-z étaler
Mes fleurs chez l' pèr' La Chaise ;
Mon commerce est mieux fêté
A la porte d' la Gaieté.
Encor jeune et jolie,
Moi, j' vends rosiers, lis et jasmins,
Et n' me sens point l'envie
De passer par vos mains.

Parc' que vous r'tournez d' grands seigneurs,
Vous vous en fait's accroire ;
Mais si tant d' gens qu'ont des honneurs
Vous doiv' tous un pourboire,
Y en a plus d'un, sans m' vanter,
Qu' j'avons fait ressusciter.
Encor jeune et jolie,
Moi, j' vends rosiers, lis et jasmins,
Et n' me sens point l'envie
De passer par vos mains.

J' f'rai courte et bonne, et, j'y consens,
En passant venez m' prendre.
Mais qu' ce n' soit point-z avant dix ans.
Adieu, croqu'-mort si tendre.
P't-ét' bien qu'en s'impatientant
Un' pratique vous attend.
Encor jeune et jolie,
Moi, j' vends rosiers, lis et jasmins,
Et n' me sens point l'envie
De passer par vos mains.

SI J'ÉTAIS PETIT OISEAU

Air nouveau de Wilhem, où il faut que l'on file doux.

Moi qui, même auprès des belles,
Voudrais vivre en passager,
Que je porte envie aux ailes
De l'oiseau vif et léger!
Combien d'espace il visite!
A voltiger tout l'invite :
L'air est doux, le ciel est beau.
Je volerais vite, vite, vite,
Si j'étais petit oiseau.

C'est alors que, Philomèle
M'enseignant ses plus doux sons,
J'irais de la pastourelle
Accompagner les chansons.
Puis j'irais charmer l'ermite
Qui, sans vendre l'eau bénite,
Donne aux pauvres son manteau.
Je volerais vite, vite, vite,
Si j'étais petit oiseau.

Puis j'irais dans le bocage,
Où des buveurs en gaieté,
Attendris par mon ramage,
Ne boiraient qu'à la beauté.
Puis ma chanson favorite,
Aux guerriers qu'on déshérite
Ferait chérir le hameau.
Je volerais vite, vite, vite,
Si j'étais petit oiseau.

Puis j'irais sur les tourelles
Où sont de pauvres captifs,
En leur cachant bien mes ailes,
Former des accords plaintifs.
L'un sourit à ma visite;
L'autre rêve, dans son gîte,
Aux champs où fut son berceau.
Je volerais vite, vite, vite,
Si j'étais petit oiseau.

Puis, voulant rendre sensible
Un roi qui fuirait l'ennui,
Sur un olivier paisible
J'irais chanter près de lui.
Puis j'irais jusqu'où s'abrite
Quelque famille proscrite,
Porter de l'arbre un rameau.
Je volerais vite, vite, vite,
Si j'étais petit oiseau.

Puis, jusques où naît l'aurore,
Vous, méchants, je vous fuirais,
A moins que l'Amour encore
Ne me surprît dans ses rets.
Que, sur un sein qu'il agite,
Ce chasseur que nul n'évite
Me dresse un piége nouveau...
J'y volerais vite, vite, vite,
Si j'étais petit oiseau.

QU'ELLE EST JOLIE!

Air :

Grands dieux! combien elle est jolie,
Celle que j'aimerai toujours!
Dans leur douce mélancolie
Ses yeux font rêver aux amours.
Du plus beau souffle de la vie
A l'animer le ciel se plaît.
Grands dieux! combien elle est jolie!
Et moi, je suis, je suis si laid!

Grands dieux! combien elle est jolie!
Et cependant j'en suis aimé.
J'ai dû longtemps porter envie
Aux traits dont le sexe est charmé.
Avant qu'elle enchantât ma vie,
Devant moi l'Amour s'envolait.
Grands dieux! combien elle est jolie!
Et moi, je suis, je suis si laid!

Grands dieux! combien elle est jolie!
Elle compte au plus vingt printemps.
Sa bouche est fraîche épanouie;
Ses cheveux sont blonds et flottants.
Par mille talents embellie,
Seule elle ignore ce qu'elle est.
Grands dieux! combien elle est jolie!
Et moi, je suis, je suis si laid!

Grands dieux! combien elle est jolie!
Et pour moi ses feux sont constants.
La guirlande qu'elle a cueillie
Ceint mon front chauve avant trente ans.
Voiles qui parez mon amie,
Tombez; mon triomphe est complet.
Grands dieux! combien elle est jolie!
Et moi, je suis, je suis si laid!

L'AVEUGLE DE BAGNOLET

Air : Ronde de la Ferme et le Château

A Bagnolet j'ai vu naguère
Certain vieillard toujours content.
Aveugle il revint de la guerre,
Et pauvre il mendie en chantant. (*Bis.*
Sur sa vielle il redit sans cesse :

« Aux gens de plaisir je m'adresse.
« Ah ! donnez, donnez, s'il vous plait.
Et de lui donner l'on s'empresse.
« Ah ! donnez, donnez, s'il vous plait.
« A l'aveugle de Bagnolet. »

Il a pour guide une fillette ;
Et, près d'aimables étourdis,
A la contredanse il répète :
« Comme vous j'ai dansé jadis.
« Vous qui pressez avec ivresse
« La main de plus d'une maîtresse,
« Ah ! donnez, donnez, s'il vous plaît ;
« J'ai bien employé ma jeunesse.
« Ah ! donnez, donnez, s'il vous plaît,
« A l'aveugle de Bagnolet. »

Il dit aux dames de la ville
Qu'il trouve à de gais rendez-vous :
« Avec Babet, dans cet asile,
« Combien j'ai ri de son époux !
« Belles, qu'une ombre épaisse attire,
« Là, contre l'hymen tout conspire.
« Ah ! donnez, donnez, s'il vous plaît ;
« Les maris me font toujours rire.
« Ah ! donnez, donnez, s'il vous plaît,
« A l'aveugle de Bagnolet. »

S'il parle à de certaines filles
Dont il fit longtemps ses amours :
« Ah ! leur dit-il, toujours gentilles,
« Aimez bien et plaisez toujours.
« Pour toucher la prude inhumaine,
« Trop souvent ma prière est vaine.
« Ah ! donnez, donnez, s'il vous plaît ;
« Refuser vous fait tant de peine !
« Ah ! donnez, donnez, s'il vous plaît,
« A l'aveugle de Bagnolet. »

Mais aux buveurs sous la tonnelle
Il dit : « Songez bien qu'ici-bas,
« Même quand la vendange est belle,
« Le pauvre ne vendange pas.
« Bons vivants que met en goguette
« Le vin d'une vieille feuillette,
« Ah ! donnez, donnez, s'il vous plaît ;
« Je me régale de piquette.
« Ah ! donnez, donnez, s'il vous plaît,
« A l'aveugle de Bagnolet. »

D'autres buveurs, francs militaires,
Chantent l'amour à pleine voix,
Ou gaiement rapprochent leurs verres
Au souvenir de leurs exploits.
Il leur dit, ému jusqu'aux larmes :
« De l'amitié goûtez les charmes.
« Ah ! donnez, donnez, s'il vous plaît ;
« Comme vous j'ai porté les armes !
« Ah ! donnez, donnez, s'il vous plaît,
« A l'aveugle de Bagnolet. »

Faut-il enfin que je le dise
On le voit, pour son intérêt,
Moins à la porte de l'église
Qu'à la porte du cabaret.
Pour ceux que le plaisir couronne,
J'entends sa vielle qui résonne :
« Ah ! donnez, donnez, s'il vous plaît,
« Le plaisir rend l'âme si bonne !
« Ah ! donnez, donnez, s'il vous plaît,
« A l'aveugle de Bagnolet. »

LES CHANTRES DE PAROISSE

OU LE CONCORDAT DE 1817

CHANSON A BOIRE

Air du Bastringue.

Gloria tibi, Domine!
Que tout chantre
Boive à plein ventre;
Gloria tibi, Domine!
Le Concordat nous est donné.

Buvons, nous, chantres de paroisse,
A qui nous tire enfin d'angoisse.
D'abord, pour ne rien oublier,
Remontons à François premier. (1)

Gloria tibi, Domine!
Que tout chantre
Boive à plein ventre;
Gloria tibi, Domine!
Le Concordat nous est donné.

A Gonsalvi buvons un verre;
Il a deux fois fait même affaire;
Mais cette fois, de droit divin,
L'Église y gagne un pot-de-vin. (2)

Gloria tibi, Domine!
Que tout chantre
Boive à plein ventre;
Gloria tibi, Domine!
Le Concordat nous est donné.

Des deux clefs de notre bon pape,
L'une du ciel ouvre la trappe;
Et l'autre aux griffes du légat
Ouvre les coffres de l'État.

Gloria tibi, Domine!
Que tout chantre
Boive à plein ventre;
Gloria tibi, Domine!
Le Concordat nous est donné.

Si de nos coqs la voix altière (3)
Troubla l'héritier de saint Pierre,
Grâce aux annates (4), aujourd'hui
Nos poules vont pondre pour lui.

Gloria tibi, Domine!
Que tout chantre
Boive à plein ventre;
Gloria tibi, Domine!
Le Concordat nous est donné.

Rendons Avignon au saint-père : (5)
Il le veut; et c'est là, j'espère,
Prouver aux Français dépouillés
Qu'il est un de nos alliés.

(1) Le premier article du Concordat de 1817 remet en vigueur celui de François Ier et de Leon X.
(2) Ce Concordat et celui de 1801 sont l'ouvrage du cardinal Hercule Gonsalvi.
(3) Le coq des drapeaux de la république française.
(4) Les annates, redevances payées au saint-siége, par suite du Concordat de François Ier.
(5) Le pape réclame encore Avignon dans la bulle de circonscription des diocèses.

Gloria tibi, Domine!
Que tout chantre
Boive à plein ventre;
Gloria tibi, Domine!
Le Concordat nous est donné.

Qu'importe qu'à Rome on détruise
Les libertés de notre Église? (1)
Nous devons à nos députés
Déjà tant d'autres libertés!

Gloria tibi, Domine!
Que tout chantre
Boive à plein ventre;
Gloria tibi, Domine!
Le Concordat nous est donné.

Moines et prieurs vont revivre. (2)
Il faut qu'avant peu le grand-livre,
Servant à nos pieux desseins,
Soit mis au rang des livres saints.

Gloria tibi, Domine!
Que tout chantre
Boive à plein ventre;
Gloria tibi, Domine!
Le Concordat nous est donné.

Dans chaque ville, un séminaire (3)
Désormais sera nécessaire;
C'est un hôpital érigé
Aux enfants trouvés du clergé.

Gloria tibi, Domine!
Que tout chantre
Boive à plein ventre;
Gloria tibi, Domine!
Le Concordat nous est donné.

Pour les protestants, qu'on tolère, (4)
Au ciel nous craignons de déplaire;
Mais qu'il nous passe encor longtemps
Nos Suisses, qui sont protestants.

Gloria tibi, Domine!
Que tout chantre
Boive à plein ventre;
Gloria tibi, Domine!
Le Concordat nous est donné.

Chantres, pour nous combien d'offices!
Nous n'irons plus dans les coulisses
Brailler en chœur à l'Opéra; (5)
Et l'Église nous suffira.

Gloria tibi, Domine!
Que tout chantre
Boive à plein ventre;
Gloria tibi, Domine!
Le Concordat nous est donné.

Oui, chantres, c'est à nous de boire :
Ce Concordat fait notre gloire,
Car le bon temps revient grand train
Où les rois chantaient au lutrin.

Gloria tibi, Domine!
Que tout chantre
Boive à plein ventre;
Gloria tibi, Domine!
Le Concordat nous est donné.

(1) Les libertés de l'Église gallicane, compromises par le Concordat de François Ier, ce qui l'empêcha d'être enregistré par plusieurs parlements.

(2) Une des bulles de Pie VII contient ces expressions : « Nous dotons en biens-fonds et en rentes sur l'État les archevêques « et évêques », etc.

(3) Le pape recommande l'érection de nouveaux séminaires.

(4) Lisez la déclaration adressée au saint-siége par M. de Blacas, le 15 juillet 1817.

(5) On assure que plusieurs chantres de paroisse font partie des chœurs de nos théâtres.

LE BON VIEILLARD

AIR : Contentons-nous d'une simple bouteille.

Joyeux enfants, vous que Bacchus rassemble,
Par vos chansons vous m'attirez ici.
Je suis bien vieux, mais en vain ma voix tremble :
Accueillez-moi, j'aime à chanter aussi.

Du temps passé j'apporte des nouvelles :
J'ai bu jadis avec le bon Panard.
Amis du vin, de la gloire et des belles,
Daignez sourire aux chansons d'un vieillard.

De me fêter, hé quoi ! chacun s'empresse !
A ma santé coule un vin généreux.
Ce doux accueil enhardit ma vieillesse :
Je crains toujours d'attrister les heureux.
Que les plaisirs vous couvrent de leurs ailes :
Avec le temps vous compterez plus tard.
Amis du vin, de la gloire et des belles,
Daignez sourire aux chansons d'un vieillard.

Ainsi que vous j'ai vécu de caresses ;
Vos grand'mamans diraient si je leur plus.
J'eus des châteaux, des amis, des maîtresses ;
Amis, châteaux, maîtresses, ne sont plus.
Les souvenirs me sont restés fidèles :
Aussi parfois je soupire à l'écart.
Amis du vin, de la gloire et des belles,
Daignez sourire aux chansons d'un vieillard.

Dans nos discords j'ai fait plus d'un naufrage,
Sans fuir jamais la France et son doux ciel.
Au peu de vin que m'a laissé l'orage,
L'orgueil blessé ne mêle point de fiel.
J'ai chanté même aux vendanges nouvelles,
Sur des coteaux dont j'eus longtemps ma part.
Amis du vin, de la gloire et des belles,
Daignez sourire aux chansons d'un vieillard.

Vieux compagnon des guerriers d'un autre âge,
Comme Nestor je ne vous parle pas.
De tous les jours où brilla mon courage
J'achèterais un jour de vos combats.
Je l'avouerai, vos palmes immortelles
M'ont rendu cher un nouvel étendard.
Amis du vin, de la gloire et des belles,
Daignez sourire aux chansons d'un vieillard.

Sur vos vertus quel avenir se fonde !
Enfants, buvons à mes derniers amours.
La liberté va rajeunir le monde ;
Sur mon tombeau brilleront d'heureux jours.
D'un beau printemps, aimables hirondelles,
J'ai pour vous voir différé mon départ.
Amis du vin, de la gloire et des belles,
Daignez sourire aux chansons d'un vieillard.

LE PRINCE DE NAVARRE

OU

MATHURIN BRUNEAU (1)

Air du ballet des Pierrots.

Quoi! tu veux régner sur la France!
Es-tu fou, pauvre Mathurin?
N'échange point ton indigence
Contre tout l'or d'un souverain.
Sur un trône l'ennui se carre,
Fier d'être encensé par des sots.
Croyez-moi, prince de Navarre,
Prince, faites-nous des sabots.

Des leçons que le malheur donne
Tu n'as donc point tiré de fruit?
Réclamerais-tu la couronne,
Si le malheur t'avait instruit?
Cette ambition n'est point rare,
Même ailleurs que chez les héros.
Croyez-moi, prince de Navarre,
Prince, faites-nous des sabots.

Dans le rang que toi-même espères,
Trompés par des flatteurs câlins,
Que de rois se disent les pères
D'enfants qui se croient orphelins!
Régner, c'est n'être point avare
De lois, de rubans, de grands mots.
Croyez-moi, prince de Navarre,
Prince, faites-nous des sabots.

Quand tu combattrais avec gloire,
Sache que plus d'un conquérant
Se voit arracher la victoire
Par un général ignorant.
Un Anglais, aidé d'un Tartare,
Foule aux pieds de nobles drapeaux.
Croyez-moi, prince de Navarre,
Prince, faites-nous des sabots.

Combien d'agents illégitimes
Servent la légitimité!
Trop tard sur les malheurs de Nimes
On éclairerait ta bonté.
Le roi qu'au pont Neuf on répare (2)
Parle en vain pour les huguenots.
Croyez-moi, prince de Navarre,
Prince, faites-nous des sabots.

De tes maux quel serait le terme.

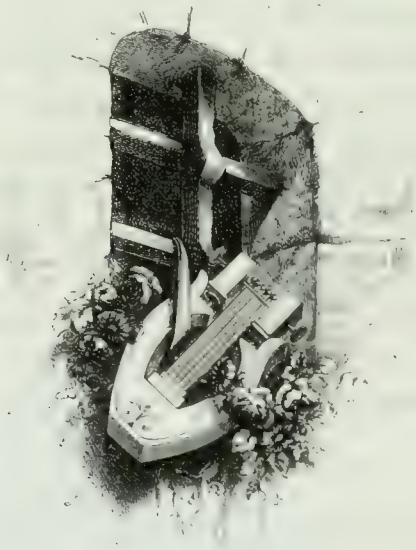
(1) Tout le monde se rappelle que Mathurin Bruneau, reconnu pour être fils d'un sabotier, affectait de se donner le titre de *prince de Navarre*.

(2) On s'occupait alors de relever la statue de Henri IV.

Si quelques alliés sans foi
Prétendaient que tu tiens à ferme
Le trône que tu dis à toi ?
De jour en jour leur ligue avare
Augmenterait le prix des baux.
Croyez-moi, prince de Navarre,
Prince, faites-nous des sabots.

Enfin pourrais-tu sans scrupule,
Graissant la patte au Saint-Esprit,
Faire un concordat ridicule
Avec ton père en Jésus-Christ ?
Pour lui redorer sa tiare
Tu nous surchargerais d'impôts.
Croyez-moi, prince de Navarre,
Prince, faites-nous des sabots.

D'ailleurs, ton métier nous arrange :
Nos amis nous ont fait capot.
C'est pour que l'étranger la mange
Que nous mettons la poule au pot.
De nos souliers même on s'empare
Après avoir pris nos manteaux.
Croyez-moi, prince de Navarre,
Prince, faites-nous des sabots.



LES CINQUANTE ÉCUS

Air : Marlin est un fort bon garçon.

Grâce à Dieu, je suis héritier!
Le métier
De rentier
Me sied et m'enchante.
Travailler serait un abus :
J'ai cinquante écus,
J'ai cinquante écus,
J'ai cinquante écus de rente.

Mes amis, la terre est à moi.
J'ai de quoi
Vivre en roi
Si l'éclat me tente.
Les honneurs me sont dévolus :
J'ai cinquante écus,
J'ai cinquante écus,
J'ai cinquante écus de rente.

Pour user des droits d'un richard,
Sans retard,
Sur un char
De forme élégante,
Fuyons mes créanciers confus :
J'ai cinquante écus,
J'ai cinquante écus,
J'ai cinquante écus de rente.

Adieu, Surène et ses coteaux !
Le bordeaux,
Le mursaulx,
L'aï que l'on chante,
Vont donc enfin m'être connus :
J'ai cinquante écus,
J'ai cinquante écus,
J'ai cinquante écus de rente.

Parez-vous, Lise, mes amours,
Des atours
Que toujours
La richesse invente.
Le clinquant ne vous convient plus :
J'ai cinquante écus,
J'ai cinquante écus,
J'ai cinquante écus de rente.

Pour mes hôtes vous que je prends,
Amis francs,
Vieux parents,
Sœur jeune et fringante,
Soyez logés, nourris, vêtus :
J'ai cinquante écus,
J'ai cinquante écus,
J'ai cinquante écus de rente.

Amis, bons vins, loisirs, amours,
Pour huit jours
Des plus courts
Comblez mon attente;
Le fonds suivra les revenus :
J'ai cinquante écus,
J'ai cinquante écus,
J'ai cinquante écus de rente.

LA MORT SUBITE

COUPLETS POUR UN DÎNER

Air du ballet des Pierrots.

Mes amis, j'accours au plus vite,
Car vous ne pardonneriez pas,
A moins, dit-on, de mort subite,
De manquer à ce gai repas.
En vain l'amour, qui me lutine,
Pour m'arrêter tente un effort;
Avec vous il faut que je dîne :
Mes amis, je ne suis pas mort.

Mais bien souvent, quoique heureux d'être,
On meurt sans s'en apercevoir.
Ah! mon Dieu! je suis mort peut-être;
C'est ce qu'il est urgent de voir.
Je me tâte comme Sosie;
Je ris, je mange, et je bois fort.
Ah! je me connais à la vie :
Mes amis, je ne suis pas mort.

Si j'allais, couronné de lierre,
Ici fermer les yeux soudain,
En chantant remplissez mon verre,
Et de vos mains pressez ma main.
Si Bacchus, dont je suis l'apôtre,
Ne m'inspire un joyeux transport;
Si ma main ne serre la vôtre,
Adieu, mes amis, je suis mort!

LE CARNAVAL DE 1818

Air : A ma Margot, du bas en haut.

On crie à la ville, à la cour :
Ah! qu'il est court! ah! qu'il est court! *(Bis.)*

Des veuves, des filles, des femmes,
Tu dois craindre les épigrammes;
Carnaval dont chacun pâtit,
Dis-nous qui t'a fait si petit.
Carnaval (*bis*), ah! comment nos belles
T'accueilleront-elles?

On crie à la ville, à la cour :
Ah! qu'il est court! ah! qu'il est court!

Chez nous quand si peu tu demeures,
Des prières de quarante heures (1)
Les heures qu'on retranchera
Sont tout ce qu'on y gagnera.
Carnaval (*bis*), ah! comment nos belles
T'accueilleront-elles?

On crie à la ville, à la cour :
Ah! qu'il est court! ah! qu'il est court!

Vendu sans doute au ministère,
Tu ne viens qu'afin qu'on t'enterre,
Quand sur toi nous avions compté
Pour quelques jours de liberté.
Carnaval (*bis*), ah! comment nos belles
T'accueilleront-elles?

On crie à la ville, à la cour :
Ah! qu'il est court! ah! qu'il est court!

Des ministres, oui, je le gage,
A la Chambre, on te croit l'ouvrage;
Et contre eux enfin déclaré,
Le ventre même a murmuré.
Carnaval (*bis*), ah! comment nos belles
T'accueilleront-elles?

On crie à la ville, à la cour :
Ah! qu'il est court! ah! qu'il est court!

Dis-moi, ta maigreur sans égale
Est-elle une *leçon morale*
Que chez nous, en venant dîner,
Wellington veut encor donner? (2)
Carnaval (*bis*), ah! comment nos belles
T'accueilleront-elles?

On crie à la ville, à la cour :
Ah! qu'il est court! ah! qu'il est court!

En France on vit de sacrifice :
Aurait-on craint que la police,
Toujours prête à nous égayer,
N'eût trop de masques à payer?
Carnaval (*bis*), ah! comment nos belles
T'accueilleront-elles?

On crie à la ville, à la cour :
Ah! qu'il est court! ah! qu'il est court!

(1) La durée de ce carnaval n'était que de vingt-quatre heures.

(2) Lord Wellington, lors de l'enlèvement des chefs-d'œuvre du Musée, prétendit que nous avions besoin d'une *leçon morale*.

LE RETOUR DANS LA PATRIE

AIR : Suzon sortant de son Village

Qu'il va lentement le navire
A qui j'ai confié mon sort !
Au rivage où mon cœur aspire,
Qu'il est lent à trouver un port !
France adorée !
Douce contrée !
Mes yeux cent fois ont cru te découvrir.

Qu'un vent rapide
Soudain nous guide
Aux bords sacrés où je reviens mourir.
Mais enfin le matelot crie :
Terre ! terre ! là-bas, voyez !
Ah ! tous mes maux sont oubliés.
Salut à ma patrie ! Ici

Oui, voilà les rives de France ;
Oui, voilà le port vaste et sûr,
Voisin des champs où mon enfance
S'écoula sous un chaume obscur.
France adorée !
Douce contrée !
Après vingt ans enfin je te revois ;
De mon village
Je vois la plage ;
Je vois fumer la cime de nos toits.
Combien mon âme est attendrie !
Là furent mes premiers amours ;
Là ma mère m'attend toujours.
Salut à ma patrie !

Loin de mon berceau, jeune encore,
L'inconstance emporta mes pas
Jusqu'au sein des mers où l'aurore
Sourit aux plus riches climats.
France adorée !
Douce contrée !
Dieu te devait leurs fécondes chaleurs.
Toute l'année,
Là, brille ornée
De fleurs, de fruits, et de fruits et de fleurs.
Mais là, ma jeunesse flétrie
Rêvait à des climats plus chers ;
Là je regrettais nos hivers.
Salut à ma patrie !

J'ai pu me faire une famille,
Et des trésors m'étaient promis.
Sous un ciel où le sang pétille,
A mes vœux l'amour fut soumis.
France adorée !
Douce contrée !
Quel plaisir pour te revoir !
Mais sans jeunesse,
Mais sans richesse,
Si d'être aimé je dois perdre l'espoir,
De mes amours, dans la prairie,
Les souvenirs seront présents :
C'est du soleil pour mes vieux ans.
Salut à ma patrie !

Poussé chez des peuples sauvages
Qui m'offraient de régner sur eux,
J'ai su défendre leurs rivages
Contre des ennemis nombreux.
France adorée !
Douce contrée !
Tes champs alors gémissaient envahis.
Puissance et gloire,
Cris de victoire,
Rien n'étouffa la voix de mon pays.
De tout quitter mon cœur me prie :
Je reviens pauvre, mais constant.
Une bêche est là qui m'attend.
Salut à ma patrie !

Au bruit des transports d'allégresse,
Enfin le navire entre au port.
Dans cette barque où l'on se presse,
Hâtons-nous d'atteindre le bord.
France adorée !
Douce contrée !
Puissent tes fils te revoir ainsi tous !
Enfin j'arrive,
Et sur la rive
Je rends au ciel, je rends grâce à genoux.
Je t'embrasse, ô terre chérie !
Dieu ! qu'un exilé doit souffrir !
Mon, désormais je puis mourir.
Salut à ma patrie !

LE VENTRU

OU

COMPTE RENDU DE LA SESSION DE 1818 AUX ÉLECTEURS DU DÉPARTEMENT DE ..

PAR M. ..

AIR : J'ons un curé patriote.

Électeurs de ma province,
Il faut que vous sachiez tous
Ce que j'ai fait pour le prince,
Pour la patrie et pour vous.
L'État n'a point dépéri :
Je reviens gras et fleuri.
Quels dînés,
Quels dînés
Les ministres m'ont donnés !
Oh ! que j'ai fait de bons dînés !

Au ventre toujours fidèle,
J'ai pris, suivant ma leçon,
Place à dix pas de Villèle, (1)
A quinze de d'Argenson ;
Car dans ce ventre étoffé
Je suis entré tout truffé.
Quels dînés,
Quels dînés
Les ministres m'ont donnés !
Oh ! que j'ai fait de bons dînés !

Comme il faut au ministère
Des gens qui parlent toujours
Et hurlent pour faire taire
Ceux qui font de bons discours.
J'ai parlé, parlé, parlé,
J'ai hurlé, hurlé, hurlé.
Quels dînés,
Quels dînés
Les ministres m'ont donnés !
Oh ! que j'ai fait de bons dînés !

Si la presse a des entraves,
C'est que je l'avais promis ;
Si j'ai bien parlé des braves,
C'est qu'on me l'avait permis.
J'aurais voté dans un jour
Dix fois contre et dix fois pour.
Quels dînés,
Quels dînés
Les ministres m'ont donnés !
Oh ! que j'ai fait de bons dînés !

J'ai repoussé les enquêtes,
Afin de plaire à la cour ;
J'ai, sur toutes les requêtes,
Demandé l'*ordre du jour*.

(1) A cette époque, M. de Villèle était le chef de l'opposition de droite, vers laquelle penchait toujours le centre. Il est inutile de rappeler que M. d'Argenson était un des membres les plus avancés de l'opposition de gauche.

Au nom du roi, par mes cris,
J'ai rebanni les proscrits. (1)
Quels dînés,
Quels dînés
Les ministres m'ont donnés !
Oh ! que j'ai fait de bons dînés !

Des dépenses de police
J'ai prouvé l'utilité ;
Et non moins Français qu'un Suisse,
Pour les Suisses j'ai voté.
Gardons bien, et pour raison,
Ces amis de la maison.
Quels dînés,
Quels dînés
Les ministres m'ont donnés !
Oh ! que j'ai fait de bons dînés !

Malgré des calculs sinistres,
Vous paierez, sans y songer,
L'étranger et les ministres,
Les ventrus et l'étranger.
Il faut que, dans nos besoins,
Le peuple dîne un peu moins.
Quels dînés,
Quels dînés
Les ministres m'ont donnés !
Oh ! que j'ai fait de bons dînés !

Enfin, j'ai fait mes affaires :
Je suis procureur du roi ;
J'ai placé deux de mes frères,
Mes trois fils ont de l'emploi.
Pour les autres sessions
J'ai cent invitations.
Quels dînés,
Quels dînés
Les ministres m'ont donnés !
Oh ! que j'ai fait de bons dînés !

(1) Dans la session de 1818, un grand nombre d'adresses, présentées à la Chambre en faveur du rappel des proscrits, amena une discussion extrêmement vive, que termina l'ordre du jour.

LES MISSIONNAIRES

AIR : Le cœur a la danse, etc.

Satan dit un jour à ses pairs :
On en veut à nos hordes ;
C'est en éclairant l'univers
Qu'on éteint les discordes.
Par brevet d'invention,
J'ordonne une mission.
En vendant des prières,
Vite soufflons, soufflons, morbleu !
Éteignons les lumières
Et rallumons le feu.

Exploitons, en diables cafards,
Hameau, ville et banlieue.
D'Ignace imitons les renards,
Cachons bien notre queue.
Au nom du Père et du Fils,
Gagnons sur les crucifix.
En vendant des prières,
Vite soufflons, soufflons, morbleu!
Éteignons les lumières
Et rallumons le feu.

Que de miracles on va voir
Si le ciel ne s'en mêle!
Sur des biens qu'on voudrait ravoir
Faisons tomber la grêle.
Publions que Jésus-Christ
Par la poste nous écrit. (1)
En vendant des prières,
Vite soufflons, soufflons, morbleu!
Éteignons les lumières
Et rallumons le feu.

Chassons les autres baladins;
Divisons les familles.
En jetant la pierre aux mondains,
Perdons femmes et filles.
Que tout le sexe enflammé
Nous chante un *Asperges me*.
En vendant des prières,
Vite soufflons, soufflons, morbleu!
Éteignons les lumières
Et rallumons le feu.

Par Ravaillac et Jean Châtel,
Plaçons dans chaque prône,
Non point le trône sur l'autel,
Mais l'autel sur le trône.
Comme aux bons temps féodaux,
Que les rois soient nos bedeaux.
En vendant des prières,
Vite soufflons, soufflons, morbleu!
Éteignons les lumières
Et rallumons le feu.

L'Intolérance, front levé,
Reprendra son allure;
Les protestants n'ont point trouvé
D'onguent pour la brûlure.
Les philosophes aussi
Déjà sentent le roussi.
En vendant des prières,
Vite soufflons, soufflons, morbleu!
Éteignons les lumières
Et rallumons le feu.

Le diable, après ce mandement,
Vient convertir la France.
Guerre au nouvel enseignement,
Et gloire à l'ignorance!
Le jour fuit, et les cagots
Dansent autour des fagots.
En vendant des prières,
Vite soufflons, soufflons, morbleu!
Éteignons les lumières
Et rallumons le feu.

(1) A cette époque, on répandait dans les campagnes une prétendue lettre de Jésus-Christ.

LA COURONNE

COUPLETS CHANTÉS PAR UN ROI DE LA FÈVE

Air :

Grâce à la fève, je suis roi.
Nous le voulons : versez à boire!
Çà, mes sujets, couronnez-moi,
Et qu'on porte envie à ma gloire;
A l'espoir du rang le plus beau,
Point de cœur qui ne s'abandonne.
Nul n'est content de son chapeau;
Chacun voudrait une couronne.

Un roi sur son front obscurci
Porte une couronne éclatante.
Le pâtre a sa couronne aussi,
Couronne de fleurs qui me tente.
A l'un le ciel la fait payer;
Mais au berger l'amour la donne :
Le roi l'ôte pour sommeiller,
Colin dort avec sa couronne.

Le Français, poëte et guerrier,
Sert les Muses et la Victoire.
Le front ceint d'un double laurier,
Il triomphe et chante sa gloire.
Quand du rang qu'il doit occuper
Il tombe, trahi par Bellone,
Le sceptre lui peut échapper,
Mais il conserve sa couronne.

Belles, vous portez à quinze ans
La couronne de l'innocence :
Bientôt viennent les courtisans;
Comme les rois on vous encense.
Comme eux, de piéges séducteurs
L'artifice vous environne;
Vous n'écoutez que vos flatteurs,
Et vous perdez votre couronne.

Perdre une couronne! A ces mots,
Chacun doit penser à la sienne.
Je n'ai point doublé les impôts;
Je n'ai point de noblesse ancienne.
Mon peuple, buvons de concert :
La place me paraît si bonne!
N'allez pas avant le dessert
Me faire abdiquer la couronne.

LA MORT DE CHARLEMAGNE

Air : Le bruit des roulettes gate tout.

Dans le vieux Roman de la Rose
J'ai vu que le fils de Pépin,
Redoutant son apothéose,
Disait à l'évêque Turpin :
« Prélat, sois bon à quelque chose;
« L'âge m'accable, guéris-moi. »
« Oui, lui dit Turpin, et vive le roi! » (*Bis.*)

« Turpin, sais-tu qu'on me répète
« Ce mot-là depuis bien longtemps? »
Turpin répond : « J'ai la recette
« D'un cœur de vierge de vingt ans.
« Fleur de vingt ans, vertu parfaite,
« Vous rajeunira, sur ma foi.
« Sauvons la patrie, et vive le roi! »

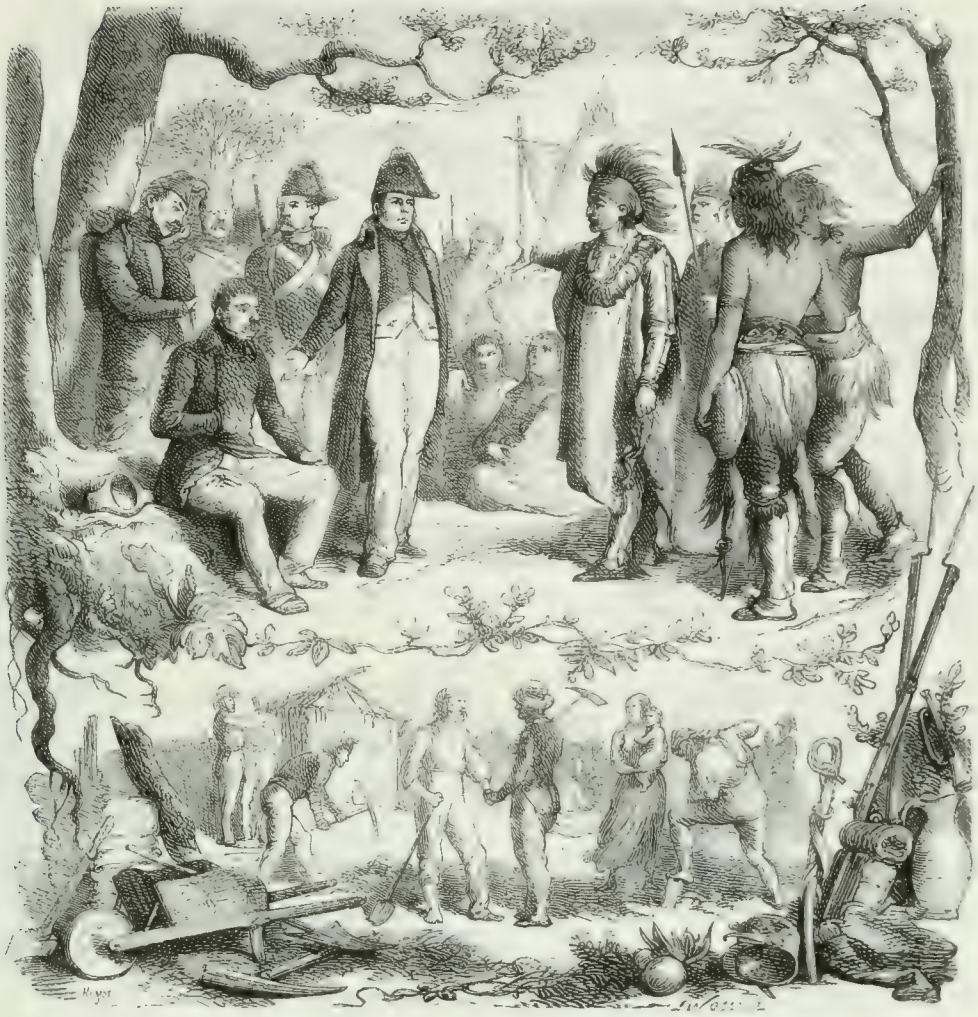
Vite un décret de Charlemagne
Met un haut prix à ce trésor :
On cherche à Rome, en Allemagne;
Même en France on le cherche encor.
Les curés cherchaient en campagne,
Disant : « Ce prince plein de foi
« Doublera la dîme, et vive le roi! »

Turpin d'abord trouve lui-même
Cœur de vingt ans non profané;
Mais un bon moine de Télème
Le croque à l'instant sous son né.
Quoi! sans respect du diadème!
« Oui, dit le moine; c'est ma loi.
« L'Église avant tout, et vive le roi! »

Un juge, espérant la simarre,
Loin de Paris cherche si bien,
Qu'il découvre aussi l'oiseau rare
Qu'attendait le roi très-chrétien.
Un seigneur dit : « Je m'en empare;
« Le droit de jambage est à moi.
« Tout pour la noblesse, et vive le roi! »

« Je serai duc! » s'écrie un page,
Dénichant enfin à son tour
Fille de vingt ans neuve et sage,
Que soudain il mène à la cour.
On illumine à son passage;
Et le peuple, qui sait pourquoi,
Chante un *Te Deum*, et vive le roi!

Mais, en voyant le doux remède,
Le roi dit : « C'est l'esprit malin.
« Fi donc! cette vierge est trop laide
« Mieux vaut mourir comme un vilain.
Or, il meurt; son fils lui succède
Et Turpin répète au convoi :
« Vite, qu'on l'enterre, et vive le roi! »



LE CHAMP D'ASILE

AIR : Romance de Bélisaire (par GARAT).

Un chef de bannis courageux,
Implorant un lointain asile,
A des sauvages ombrageux
Disait : « L'Europe nous exile.
« Heureux enfants de ces forêts,
« De nos maux apprenez l'histoire :
Sauvages! nous sommes Français
Prenez pitié de notre gloire

« Elle épouvante encor les rois.
« Et nous bannit des humbles chaumes
« D'où, sortis pour venger nos droits,
« Nous avons dompté vingt royaumes.
« Nous courions conquérir la Paix
« Qui fuyait devant la Victoire.
« Sauvages! nous sommes Français;
« Prenez pitié de notre gloire.

« Dans l'Inde, Albion a tremblé
« Quand de nos soldats intrépides
« Les chants d'allégresse ont troublé
« Les vieux échos des Pyramides.
« Les siècles pour tant de hauts faits
« N'auront point assez de mémoire.
« Sauvages! nous sommes Français;
« Prenez pitié de notre gloire.

« Un homme enfin sort de nos rangs;
« Il dit : « Je suis le dieu du monde. »
« L'on voit soudain les rois errants
« Conjurer sa foudre qui gronde.
« De loin saluant son palais,
« A ce dieu seul ils semblaient croire.
« Sauvages! nous sommes Français;
« Prenez pitié de notre gloire.

« Mais il tombe; et nous, vieux soldats,
« Qui suivions un compagnon d'armes,
« Nous voguons jusqu'en vos climats,
« Pleurant la patrie et ses charmes.
« Qu'elle se relève à jamais
« Du grand naufrage de la Loire!
« Sauvages! nous sommes Français;
« Prenez pitié de notre gloire. »

Il se tait. Un sauvage alors
Répond : « Dieu calme les orages.
« Guerriers! partagez nos trésors,
« Ces champs, ces fleuves, ces ombrages.
« Gravons sur l'arbre de la Paix
« Ces mots d'un fils de la Victoire :
« Sauvages! nous sommes Français;
« Prenez pitié de notre gloire. »

Le Champ d'Asile est consacré;
Élevez-vous, cité nouvelle!
Soyez-nous un port assuré
Contre la Fortune infidèle.
Peut-être aussi des plus hauts faits
Nos fils vous racontant l'histoire,
Vous diront : Nous sommes Français;
Prenez pitié de notre gloire.

LE BON MÉNAGE

Air de la Légère

Commissaire !
Commissaire !
Colin bat sa ménagère.
Commissaire,
Laissez faire ;
Pour l'amour
C'est un beau jour.

Commissaire du quartier,
Cela point ne vous regarde ;
Point n'est besoin de la garde
Qu'appelle en vain le portier.
Oui, Colin bat sa Colette ;
Mais ainsi, tous les lundis,
L'amour, aux cris qu'elle jette,
S'éveille dans leur taudis.

Commissaire !
Commissaire !
Colin bat sa ménagère.
Commissaire,
Laissez faire ;
Pour l'amour
C'est un beau jour.

Colin est un gros garçon
Qui chante dès qu'il s'éveille ;
Colette, ronde et vermeille,
A la gaieté du pinson.
Chez eux la haine est sans force ;
Car tous deux, de leur plein gré,
Pour se passer du divorce,
Se sont passés du curé.

Commissaire !
Commissaire !
Colin bat sa ménagère.
Commissaire,
Laissez faire ;
Pour l'amour
C'est un beau jour.

Bras dessus et bras dessous,
Chaque soir à la guinguette
S'en vont Colin et Colette
Sabler du vin à six sous.
C'est pour trinquer sous l'ombrage
Où, sans témoin, fut passé
Leur contrat de mariage,
Sur un banc qu'ils ont cassé.

Commissaire !
Commissaire !
Colin bat sa ménagère.
Commissaire,
Laissez faire ;
Pour l'amour
C'est un beau jour.

Parfois pour d'autres attraits
Colin se met en dépense ;
Mais Colette a pris l'avance

Et s'en venge encore après.
On aura fait quelque conte,
Et, de dépit transportés,
Peut-être ils règlent le compte
De leurs infidélités.

Commissaire !
Commissaire !
Colin bat sa ménagère.
Commissaire,
Laissez faire ;
Pour l'amour
C'est un beau jour.

Commissaire du quartier,
Cela point ne vous regarde ;
Point n'est besoin de la garde
Qu'appelle en vain le portier.
Déjà sans doute on s'embrasse,
Et dans son lit, à loisir,
Demain Colette, un peu lasse,
Ne s'en prendra qu'au plaisir.

Commissaire !
Commissaire !
Colin bat sa ménagère.
Commissaire,
Laissez faire ;
Pour l'amour
C'est un beau jour.

LA SAINTE-ALLIANCE DES PEUPLES

CHANSON CHANTÉE A LIANCOURT POUR LA FÊTE DONNÉE PAR M. LE DUC DE LA ROCHEFOUCAULD EN RÉJOUISSANCE DE L'ÉVACUATION DU TERRITOIRE FRANÇAIS, AU MOIS D'OCTOBRE 1818.

Air du Dieu des bonnes gens.

J'ai vu la Paix descendre sur la terre,
Semant de l'or, des fleurs et des épis.
L'air était calme, et du dieu de la guerre
Elle étouffait les foudres assoupis.

III.

« Ah! disait-elle, égaux par la vaillance,
« Français, Anglais, Belge, Russe ou Germain,
« Peuples, formez une sainte-alliance,
Et donnez-vous la main.

20

« Pauvres mortels, tant de haine vous lasse ;
« Vous ne goûtez qu'un pénible sommeil.
« D'un globe étroit divisez mieux l'espace ;
« Chacun de vous aura place au soleil.
« Tous attelés au char de la puissance,
« Du vrai bonheur vous quittez le chemin.
« Peuples, formez une sainte-alliance,
« Et donnez-vous la main.

« Chez vos voisins vous portez l'incendie ;
« L'aquilon souffle, et vos toits sont brûlés ;
« Et quand la terre est enfin refroidie,
« Le soc languit sous des bras mutilés.
« Près de la borne où chaque État commence,
« Aucun épi n'est pur de sang humain.
« Peuples, formez une sainte-alliance,
« Et donnez-vous la main.

« Des potentats, dans vos cités en flammes,
« Osent, du bout de leur sceptre insolent,
« Marquer, compter, et recompter les âmes
« Que leur adjuge un triomphe sanglant.
« Faibles troupeaux, vous passez, sans défense,
« D'un joug pesant sous un joug inhumain.
« Peuples, formez une sainte-alliance,
« Et donnez-vous la main.

« Que Mars en vain n'arrête point sa course ;
« Fondez les lois dans vos pays souffrants ;
« De votre sang ne livrez plus la source
« Aux rois ingrats, aux vastes conquérants.
« Des astres faux conjurez l'influence ;
« Effroi d'un jour, ils pâliront demain.
« Peuples, formez une sainte-alliance,
« Et donnez-vous la main.

« Oui, libre enfin, que le monde respire ;
« Sur le passé jetez un voile épais.
« Semez vos champs aux accords de la lyre ;
« L'encens des arts doit brûler pour la paix.
« L'espoir riant, au sein de l'abondance,
« Accueillera les doux fruits de l'hymen.
« Peuples, formez une sainte-alliance,
« Et donnez-vous la main. »

Ainsi parlait cette vierge adorée,
Et plus d'un roi répétait ses discours.
Comme au printemps la terre était parée ;
L'automne en fleurs rappelait les amours. (1)
Pour l'étranger coulez, bons vins de France :
De sa frontière il reprend le chemin.
Peuples, formons une sainte-alliance,
Et donnons-nous la main.

(1) L'automne de 1818 fut d'une beauté remarquable : beaucoup d'arbres fruitiers refleurirent, même dans le nord de la France.

LA NATURE

Air : Ah! que de chagrins dans la vie.

Combien la nature est féconde
En plaisirs ainsi qu'en douleurs!
De noirs fléaux couvrent le monde
De débris, de sang et de pleurs. (*Bis.*)
Mais à ses pieds la beauté nous attire;
Mais des raisins le nectar est foulé.
Coulez, bons vins; femmes, daignez sourire;
Et l'univers est consolé. } *Bis.*

Chaque pays eut son déluge;
Hélas! peut-être jour et nuit
Une arche est encor le refuge
De mortels que l'onde poursuit.
Sitôt qu'Iris brille sur leur navire,
Et que vers eux la colombe a volé,
Coulez, bons vins; femmes, daignez sourire;
Et l'univers est consolé.

Quel autre champ de funérailles!
L'Etna s'agite, et, furieux,
Semble, du fond de ses entrailles,
Vomir l'enfer contre les cieux.
Mais pour renaître enfin sa rage expire :
Il se rassoit sur le monde ébranlé.
Coulez, bons vins; femmes, daignez sourire;
Et l'univers est consolé.

Dieu! que de souffrances nouvelles!
L'affreux vautour de l'Orient,
La peste a déployé ses ailes
Sur l'homme, qui tombe en fuyant.
Le ciel s'apaise, et la pitié respire;
On tend la main au malade exilé.
Coulez, bons vins; femmes, daignez sourire;
Et l'univers est consolé.

Mars enfin comble nos misères :
Des rois nous payons les défis.
Humide encor du sang des pères,
La terre boit le sang des fils.
Mais l'homme aussi se lasse de détruire,
Et la nature à son cœur a parlé.
Coulez, bons vins; femmes, daignez sourire;
Et l'univers est consolé.

Ah! loin d'accuser la nature,
Du printemps chantons le retour;
Des roses de sa chevelure
Parfumons la joie et l'amour.
Malgré l'horreur que l'esclavage inspire,
Sur les débris d'un empire écroulé,
Coulez, bons vins; femmes, daignez sourire;
Et l'univers est consolé.

LES CARTES, ou L'HOROSCOPE

AIR de la Petite Gouvernante.

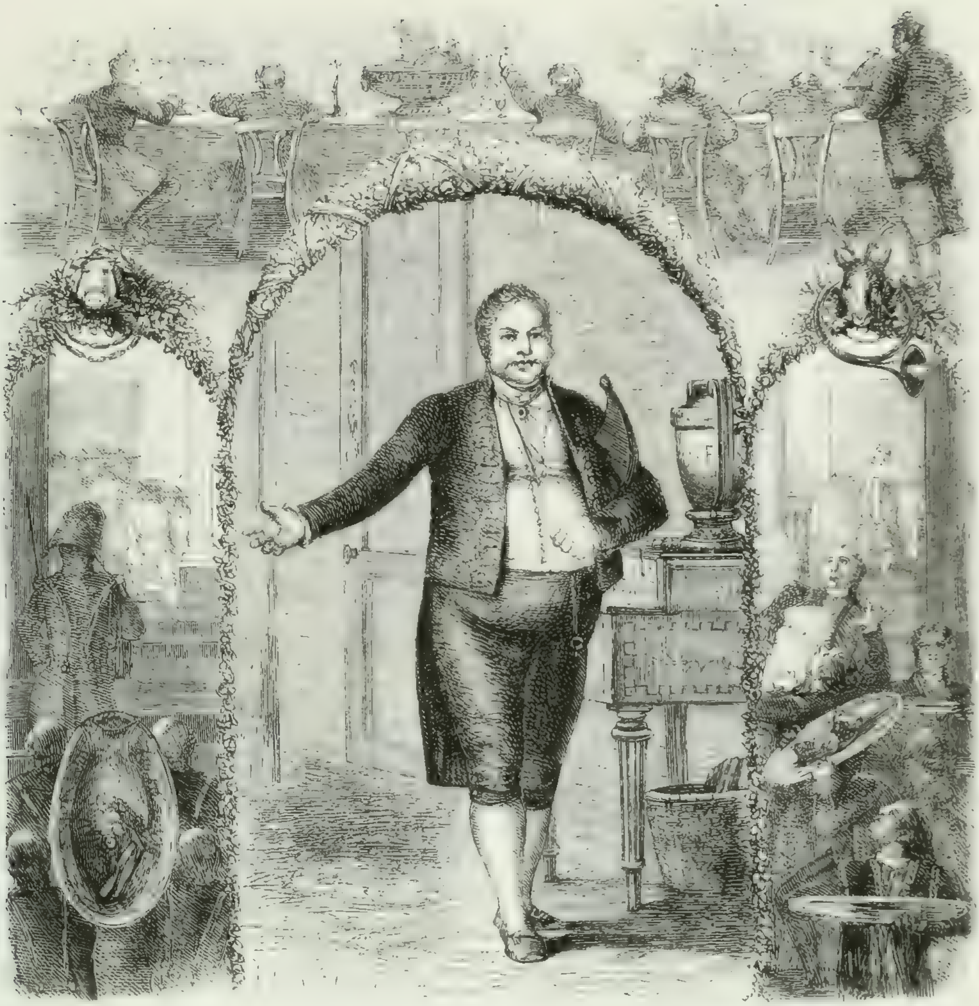
Tandis qu'en faisant sa prière,
Au coin du feu maman s'endort,
Peu faite pour être ouvrière,
Dans les cartes cherchons mon sort.
Maman dirait : Craignez les bagatelles!
Le diable est fin; tremblez, Suzon!
Mais j'ai seize ans : les cartes seront belles.
Les cartes ont toujours raison,
Toujours raison, toujours raison. *Bis.*

Amour, enfant ou mariage,
Sachons ce qui m'attend ici.
J'ai certain amant qui voyage :
Valet de cœur? Bon! le voici.
Pour une veuve, aux pleurs il me condamne.
L'ingrat l'épouse, ô trahison!
J'entre au couvent; mon confesseur se damne.
Les cartes ont toujours raison,
Toujours raison, toujours raison.

Au parloir, témoin de mes larmes,
Le roi de carreau vient souvent.
C'est un prince épris de mes charmes;
Il m'enlève de mon couvent.
Par des cadeaux son altesse m'entraîne
Jusqu'à sa petite maison.
La nuit survient, et je suis presque reine.
Les cartes ont toujours raison,
Toujours raison, toujours raison.

Je suis le prince à la campagne :
On vient lui parler contre moi.
En secret un brun m'accompagne;
Tout se découvre : adieu mon roi!
Un de perdu, j'en vois arriver douze;
J'enflamme un campagnard grison :
Je suis cruelle, et celui-là m'épouse.
Les cartes ont toujours raison,
Toujours raison, toujours raison.

En ménage d'une semaine,
Dans un char je brille à Paris.
C'est le roi de trèfle qui mène;
Mon mari gronde, et je m'en ris.
Dieu! l'amour fuit à l'aspect d'une vieille!
En ai-je passé la saison?
Eh! non vraiment, c'est maman qui s'éveille.
Les cartes ont toujours raison,
Toujours raison, toujours raison.



LE VENTRU

AUX ÉLECTIONS DE 1819

Air : Faut d' la vertu, pas trop n'en faut.

Autour du pot c'est trop tourner,
Messieurs ! l'on m'attend pour dîner. } *Bis.*

Électeurs, j'ai, sans nul mystère,
Fait de bons dîners l'an passé.
On met la table au ministère ;
Renommez-moi, je suis pressé.

Autour du pot c'est trop tourner,
Messieurs ! l'on m'attend pour dîner.

Préfets, que tout nous réussisse.
Et du moins vous conserverez.
Si l'on vous traduit en justice.
Le droit de choisir les jurés.

Autour du pot c'est trop tourner,
Messieurs! l'on m'attend pour dîner.

Maires, soignez bien mes affaires :
Vous courez aussi des dangers.
Si les villes nommaient leurs maires,
Moins de loups deviendraient bergers.

Autour du pot c'est trop tourner,
Messieurs! l'on m'attend pour dîner.

Dévots, j'ai la foi la plus forte;
A Dieu je dis chaque matin :
Faites qu'à cent écus l'on porte
La patente d'ignorantin.

Autour du pot c'est trop tourner,
Messieurs! l'on m'attend pour dîner.

Ultras, c'est moi qu'il faut qu'on nomme;
Faisons la paix, preux chevaliers;
N'oubliez pas que je suis homme
A manger à deux râteliers.

Autour du pot c'est trop tourner,
Messieurs! l'on m'attend pour dîner.

Libéraux, dans vos doléances,
Pourquoi donc vous en prendre à moi,
Quand le creuset des ordonnances
Peut faire évaporer la loi?

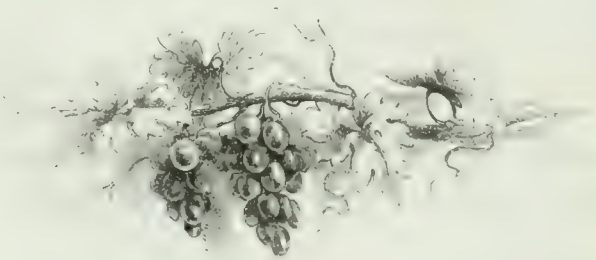
Autour du pot c'est trop tourner,
Messieurs! l'on m'attend pour dîner.

Les emplois étant ma ressource,
Aux impôts dois-je m'opposer?
Par honneur je remplis la bourse
Où par devoir j'aime à puiser.

Autour du pot c'est trop tourner,
Messieurs! l'on m'attend pour dîner.

On craindrait l'équité farouche
D'un tas d'orateurs éclatants;
Moi, dès que j'ouvrirai la bouche,
Les ministres seront contents.

Autour du pot c'est trop tourner,
Messieurs! l'on m'attend pour dîner.



ROSETTE

AIR nouveau de M. de BEAUPLAN.

Sans respect pour votre printemps,
Quoi! vous me parlez de tendresse,
Quand sous le poids de quarante ans
Je vois succomber ma jeunesse!
Je n'eus besoin pour m'enflammer
Jadis que d'une humble grisette.
Ah! que ne puis-je vous aimer
Comme autrefois j'aimais Rosette!

Votre équipage, tous les jours,
Vous montre en parure brillante.
Rosette, sous de frais atours,
Courait à pied, leste et riante.
Partout ses yeux, pour m'alarmer,
Provoquaient l'œillade indiscrète.
Ah! que ne puis-je vous aimer
Comme autrefois j'aimais Rosette!

Dans le satin de ce boudoir,
Vous souriez à mille glaces.
Rosette n'avait qu'un miroir;
Je le croyais celui des Grâces.
Point de rideaux pour s'enfermer :
L'aurore égayait sa couchette.
Ah! que ne puis-je vous aimer
Comme autrefois j'aimais Rosette!

Votre esprit, qui brille éclairé,
Inspirerait plus d'une lyre.
Sans honte je vous l'avouerai,
Rosette à peine savait lire.
Ne pouvait-elle s'exprimer,
L'amour lui servait d'interprète.
Ah! que ne puis-je vous aimer
Comme autrefois j'aimais Rosette!

Elle avait moins d'attraits que vous;
Même elle avait un cœur moins tendre.
Oui, ses yeux se tournaient moins doux
Vers l'amant, heureux de l'entendre.
Mais elle avait, pour me charmer,
Ma jeunesse que je regrette.
Ah! que ne puis-je vous aimer
Comme autrefois j'aimais Rosette!

LES ENFANTS DE LA FRANCE

Air : Vaudeville de Turenne.

Reine du monde, ô France ! ô ma patrie !
Soulève enfin ton front cicatrisé.
Sans qu'à tes yeux leur gloire en soit flétrie,
De tes enfants l'étendard s'est brisé. (*Bis.*)
Quand la Fortune outrageait leur vaillance,
Quand de tes mains tombait ton sceptre d'or,
Tes ennemis disaient encor :
Honneur aux enfants de la France ! (*Bis.*)

Prête l'oreille aux accents de l'histoire :
Quel peuple ancien devant toi n'a tremblé ?
Quel nouveau peuple, envieux de ta gloire,
Ne fut cent fois de ta gloire accablé ?
En vain l'Anglais a mis dans la balance
L'or que pour vaincre ont mendié les rois ;
Des siècles entends-tu la voix ?
Honneur aux enfants de la France !

De tes grandeurs tu sus te faire absoudre,
France, et ton nom triomphe des revers.
Tu peux tomber, mais c'est comme la foudre
Qui se relève et gronde au haut des airs.
Le Rhin aux bords ravis à ta puissance
Porte à regret le tribut de ses eaux ;
Il crie au fond de ses roseaux :
Honneur aux enfants de la France !

Dieu, qui punit le tyran et l'esclave,
Veut te voir libre, et libre pour toujours.
Que tes plaisirs ne soient plus une entrave :
La Liberté doit sourire aux amours.
Prends son flambeau, laisse dormir sa lance ;
Instruis le monde, et cent peuples divers
Chanteront en brisant leurs fers :
Honneur aux enfants de la France !

Pour effacer des coursiers du Barbare
Les pas empreints dans tes champs profanés,
Jamais le ciel te fut-il moins avare ?
D'épis nombreux vois ces champs couronnés.
D'un vol fameux (1) prompts à venger l'offense,
Vois les beaux-arts, consolant leurs autels,
Y graver en traits immortels :
Honneur aux enfants de la France !

Relève-toi, France, reine du monde !
Tu vas cueillir tes lauriers les plus beaux.
Oui, d'âge en âge une palme féconde
Doit de tes fils protéger les tombeaux.
Que près du mien, telle est mon espérance,
Pour la patrie admirant mon amour,
Le voyageur répète un jour :
Honneur aux enfants de la France !

(1) Le pol[illegible] du Musée.

LES ÉTOILES QUI FILENT

Air du ballet des Pierrots.

Berger, tu dis que notre étoile
Règle nos jours et brille aux cieux.
— Oui, mon enfant; mais dans son voile
La nuit la dérobe à nos yeux.

— Berger, sur cet azur tranquille
De lire on te croit le secret :
Quelle est cette étoile qui file,
Qui file, file, et disparaît?

— Mon enfant, un mortel expire;
Son étoile tombe à l'instant.
Entre amis que la joie inspire,
Celui-ci buvait en chantant.
Heureux, il s'endort immobile
Auprès du vin qu'il célébrait...
— Encore une étoile qui file,
Qui file, file, et disparaît.

— Mon enfant, qu'elle est pure et belle!
C'est celle d'un objet charmant.
Fille heureuse, amante fidèle,
On l'accorde au plus tendre amant.
Des fleurs ceignent son front nubile,
Et de l'hymen l'autel est prêt...
— Encore une étoile qui file,
Qui file, file, et disparaît.

— Mon fils, c'est l'étoile rapide
D'un très-grand seigneur nouveau-né.
Le berceau qu'il a laissé vide,
D'or et de pourpre était orné.
Des poisons qu'un flatteur distille,
C'était à qui le nourrirait...
— Encore une étoile qui file,
Qui file, file, et disparaît.

— Mon enfant, quel éclair sinistre!
C'était l'astre d'un favori
Qui se croyait un grand ministre
Quand de nos maux il avait ri.
Ceux qui servaient ce dieu fragile
Ont déjà caché son portrait...
— Encore une étoile qui file,
Qui file, file, et disparaît.

— Mon fils, quels pleurs seront les nôtres!
D'un riche nous perdons l'appui.
L'indigence glane chez d'autres,
Mais elle moissonnait chez lui.
Ce soir même, sûr d'un asile,
A son toit le pauvre accourait...
— Encore une étoile qui file,
Qui file, file, et disparaît.

— C'est celle d'un puissant monarque!...
Va, mon fils, garde ta candeur;
Et que ton étoile ne marque
Par l'éclat ni par la grandeur.
Si tu brillais sans être utile,
A ton dernier jour on dirait :
Ce n'est qu'une étoile qui file,
Qui file, file, et disparaît.

LES MIRMIDONS

OU LES FUNÉRAILLES D'ACHILLE

Air du vaudeville de la Garde nationale

CHŒUR.

Mirmidons, race féconde,
Mirmidons,
Enfin nous commandons :
Jupiter livre le monde
Aux mirmidons, aux mirmidons. (*Bis.*)

Voyant qu'Achille succombe,
Ses mirmidons, hors des rangs,
Disent : Dansons sur sa tombe ;
Les petits vont être grands.

Mirmidons, race féconde,
Mirmidons,
Enfin nous commandons :
Jupiter livre le monde
Aux mirmidons, aux mirmidons.

D'Achille tournant les broches,
Pour engraisser nous rampions :
Il tombe, sonnons les cloches,
Allumons tous nos lampions.

Mirmidons, race féconde,
Mirmidons,
Enfin nous commandons :
Jupiter livre le monde
Aux mirmidons, aux mirmidons.

De l'armée et de la flotte
Les gens seront malmenés.
Rendons-leur les coups de botte
Qu'Achille nous a donnés.

Mirmidons, race féconde,
Mirmidons,
Enfin nous commandons :
Jupiter livre le monde
Aux mirmidons, aux mirmidons.

Toi, *Mironton, mirontaine*,
Prends l'arme de ce héros ;
Puis, en vrai Croquemitaine,
Tu feras peur aux marmots.

Mirmidons, race féconde,
Mirmidons,
Enfin nous commandons :
Jupiter livre le monde
Aux mirmidons, aux mirmidons.

De son habit de bataille,
Qu'ont respecté les boulets,
A dix rois de notre taille

Faisons dix habits complets.

Mirmidons, race féconde,
Mirmidons,
Enfin nous commandons :
Jupiter livre le monde
Aux mirmidons, aux mirmidons.

Son sceptre, qu'on nous défère,
Est trop pesant et trop long ;
Son fouet fait mieux notre affaire.
Trottez, peuples, trottez donc !

Mirmidons, race féconde,
Mirmidons,
Enfin nous commandons :
Jupiter livre le monde
Aux mirmidons, aux mirmidons.

Qu'un Nestor en vain nous crie :
L'ennemi fait des progrès !
Ne parlons plus de patrie ;
L'on nous écoute au congrès.

Mirmidons, race féconde,
Mirmidons,
Enfin nous commandons :
Jupiter livre le monde
Aux mirmidons, aux mirmidons.

Forçant les lois à se taire,
Gouvernons sans embarras,
Nous qui mesurons la terre
A la longueur de nos bras.

Mirmidons, race féconde,
Mirmidons,
Enfin nous commandons :
Jupiter livre le monde
Aux mirmidons, aux mirmidons.

Achille était poétique ;
Mais, morbleu ! nous l'effaçons.
S'il inspire une œuvre épique,
Nous inspirons des chansons.

Mirmidons, race féconde,
Mirmidons,
Enfin nous commandons :
Jupiter livre le monde
Aux mirmidons, aux mirmidons.

Pourtant d'une peur servile
Parfois rien ne nous défend.
Grands dieux ! c'est l'ombre d'Achille !
Eh ! non ; ce n'est qu'un enfant. (1)

Mirmidons, race féconde,
Mirmidons,
Enfin nous commandons :
Jupiter livre le monde
Aux mirmidons, aux mirmidons.

(1) Albert, fils de l'empereur Napoléon.

LES RÉVÉRENDS PÈRES

DÉCEMBRE 1819 (1)

Air : Bonjour, mon ami Vincent.

Hommes noirs, d'où sortez-vous?
Nous sortons de dessous terre.
Moitié renards, moitié loups,
Notre règle est un mystère.
Nous sommes fils de Loyola;
Vous savez pourquoi l'on nous exila.

(1) A cette époque, les jésuites avaient déjà fait irruption partout et s'étaient emparés de l'instruction publique.

Nous rentrons; songez à vous taire!
Et que vos enfants suivent nos leçons.
C'est nous qui fessons,
Et qui refessons
Les jolis petits, les jolis garçons.

Un pape nous abolit; [1]
Il mourut dans les coliques.
Un pape nous rétablit; [2]
Nous en ferons des reliques.
Confessons, pour être absolus :
Henri quatre est mort, qu'on n'en parle plus.
Vivent les rois bons catholiques!
Pour Ferdinand sept nous nous prononçons.
Et puis nous fessons,
Et nous refessons
Les jolis petits, les jolis garçons.

Par le grand homme du jour
Nos maisons sont protégées.
Oui, d'un baptême de cour
Voyez en nous les dragées. [3]
Le favori, par tant d'égards,
Espère acquérir de pieux mouchards.
Encor quelques lois de changées,
Et, pour le sauver, nous le renversons.
Et puis nous fessons,
Et nous refessons
Les jolis petits, les jolis garçons.

Si tout ne changeait dans peu,
Si l'on croyait la canaille,
La Charte serait de feu,
Et le monarque de paille.
Nous avons le secret d'en haut :
La Charte de paille est ce qu'il nous faut.
C'est litière pour la prêtraille;
Elle aura la dîme, et nous les moissons.
Et puis nous fessons,
Et nous refessons
Les jolis petits, les jolis garçons.

Du fond d'un certain palais
Nous dirigeons nos attaques.
Les moines sont nos valets :
On a refait leurs casaques.
Les missionnaires sont tous
Commis voyageurs trafiquant pour nous.
Les capucins sont nos cosaques :
A prendre Paris nous les exerçons. [4]
Et puis nous fessons,
Et nous refessons
Les jolis petits, les jolis garçons.

Enfin reconnaissez-nous
Aux âmes déjà séduites.
Escobar va sous nos coups
Voir vos écoles détruites.
Au pape rendez tous ses droits;
Léguez-nous vos biens, et portez nos croix.
Nous sommes, nous sommes jésuites;
Français, tremblez tous : nous vous bénissons!
Et puis nous fessons,
Et nous refessons
Les jolis petits, les jolis garçons.

[1] Clément XIV, qui mourut un an après le renversement des jésuites, non sans de violentes présomptions d'empoisonnement.
[2] Pie VII.
[3] M. le duc D..... venait d'obtenir l'honneur d'avoir la duchesse d'Angoulême pour marraine de son fils.
[4] On voyait surgir des capucins dans plusieurs départements, et quelques-uns tentèrent de se montrer à Paris.

LES ROSSIGNOLS

Air : *C'est à mon maître en l'art de plaire.*

La nuit a ralenti les heures;
Le sommeil s'étend sur Paris.
Charmez l'écho de nos demeures;
Éveillez-vous, oiseaux chéris.
Dans ces instants où le cœur pense,
Heureux qui peut rentrer en soi!
De la nuit j'aime le silence :
Doux rossignols, chantez pour moi. (*Bis.*

Doux chantres de l'amour fidèle,
De Phryné fuyez le séjour :
Phryné rend chaque nuit nouvelle
Complice d'un nouvel amour.
En vain des baisers sans ivresse
Ont scellé des serments sans foi;
Je crois encore à la tendresse :
Doux rossignols, chantez pour moi.

Pour vous il n'est point de Zoïle;
Mais croyez-vous, par vos accords,
Toucher l'avare au cœur stérile,
Qui compte à présent ses trésors?
Quand la nuit, favorable aux ruses,
Pour son or le remplit d'effroi,
Ma pauvreté sourit aux Muses :
Doux rossignols, chantez pour moi.

Vous qui redoutez l'esclavage,
Ah! refusez vos tendres airs
A ces nobles qui, d'âge en âge,
Pour en donner portent des fers.
Tandis qu'ils veillent en silence,
Debout auprès du lit d'un roi,
C'est la liberté que j'encense :
Doux rossignols, chantez pour moi.

Mais votre voix devient plus vive :
Non, vous n'aimez pas les méchants.
Du printemps le parfum m'arrive
Avec la douceur de vos chants.
La nature, plus belle encore,
Dans mon cœur va graver sa loi.
J'attends le réveil de l'aurore :
Doux rossignols, chantez pour moi.

LE TEMPS

AIR : Ce magistrat irréprochable.

Près de la beauté que j'adore
Je me croyais égal aux dieux,
Lorsqu'au bruit de l'airain sonore
Le Temps apparut à nos yeux.
Faible comme une tourterelle
Qui voit la serre des vautours,
Ah! par pitié, lui dit ma belle,
Vieillard, épargnez nos amours!

Devant son front chargé de rides,
Soudain nos yeux se sont baissés;
Nous voyons à ses pieds rapides
La poudre des siècles passés.
A l'aspect d'une fleur nouvelle
Qu'il vient de flétrir pour toujours,
Ah! par pitié, lui dit ma belle,
Vieillard, épargnez nos amours!

Je n'épargne rien sur la terre,
Je n'épargne rien même aux cieux,
Répond-il d'une voix austère :
Vous ne m'avez connu que vieux.
Ce que le passé vous révèle
Remonte à peine à quelques jours.
Ah! par pitié, lui dit ma belle,
Vieillard, épargnez nos amours!

Sur cent premiers peuples célèbres,
J'ai plongé cent peuples fameux
Dans un abîme de ténèbres,
Où vous disparaîtrez comme eux.
J'ai couvert d'une ombre éternelle
Des astres éteints dans leur cours.
Ah! par pitié, lui dit ma belle,
Vieillard, épargnez nos amours!

Mais, malgré moi, de votre monde
La volupté charme les maux;
Et de la nature féconde
L'arbre immense étend ses rameaux.
Toujours sa tige renouvelle
Des fruits que j'arrache toujours.
Ah! par pitié, lui dit ma belle,
Vieillard, épargnez nos amours!

Il nous fuit; et près de le suivre,
Les plaisirs, hélas! peu constants,
Nous voyant plus pressés de vivre,
Nous bercent dans l'oubli du Temps.
Mais l'heure en sonnant nous rappelle
Combien tous nos rêves sont courts;
Et je m'écrie avec ma belle :
Vieillard, épargnez nos amours!

LE BON DIEU

AIR : Tout le long de la rivière.

Un jour, le bon Dieu s'éveillant
Fut pour nous assez bienveillant ;
Il met le nez à la fenêtre :
« Leur planète a péri peut-être. »
Dieu dit, et l'aperçoit bien loin
Qui tourne dans un petit coin.

Si je conçois comment on s'y comporte,
Je veux bien, dit-il, que le diable m'emporte,
Je veux bien que le diable m'emporte.

Blancs ou noirs, gelés ou rôtis,
Mortels, que j'ai faits si petits,

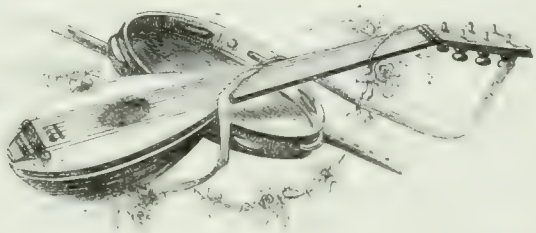
Dit le bon Dieu d'un air paterne;
On prétend que je vous gouverne;
Mais vous devez voir, Dieu merci,
Que j'ai des ministres aussi.
Si je n'en mets deux ou trois à la porte,
Je veux, mes enfants, que le diable m'emporte,
Je veux bien que le diable m'emporte.

Pour vivre en paix, vous ai-je en vain
Donné des filles et du vin?
A ma barbe, quoi! des pygmées,
M'appelant le Dieu des armées,
Osent, en invoquant mon nom,
Vous tirer des coups de canon!
Si j'ai jamais conduit une cohorte,
Je veux, mes enfants, que le diable m'emporte,
Je veux bien que le diable m'emporte.

Que font ces nains si bien parés
Sur des trônes à clous dorés?
Le front huilé, l'humeur altière,
Ces chefs de votre fourmilière
Disent que j'ai béni leurs droits,
Et que par ma grâce ils sont rois.
Si c'est par moi qu'ils règnent de la sorte,
Je veux, mes enfants, que le diable m'emporte,
Je veux bien que le diable m'emporte.

Je nourris d'autres nains tout noirs
Dont mon nez craint les encensoirs.
Ils font de la vie un carême,
En mon nom lancent l'anathème,
Dans des sermons fort beaux, ma foi,
Mais qui sont de l'hébreu pour moi.
Si je crois rien de ce qu'on y rapporte,
Je veux, mes enfants, que le diable m'emporte,
Je veux bien que le diable m'emporte.

Enfants, ne m'en veuillez donc plus :
Les bons cœurs seront mes élus.
Sans que pour cela je vous noie,
Faites l'amour, vivez en joie;
Narguez vos grands et vos cafards.
Adieu, car je crains les mouchards.
A ces gens-là si j'ouvre un jour ma porte,
Je veux, mes enfants, que le diable m'emporte,
Je veux bien que le diable m'emporte.



HALTE-LA!

OU LE SYSTÈME DES INTERPRÉTATIONS

CHANSON DE FÊTE POUR MARIE

AIR : Halte-là! la garde royale est là.

Comment, sans vous compromettre,
Vous tourner un compliment?
De ne rien prendre à la lettre
Nos juges ont fait serment.
Puis-je parler de Marie?
Vatimesnil dira : « Non.
« C'est la mère d'un Messie,
« Le deuxième de son nom.
« Halte-là! (*Bis.*)
« Vite en prison pour cela. »

Dirai-je que la nature
Vous combla d'heureux talents;
Que les dieux de la peinture
Sont touchés de votre encens;
Que votre âme encor brisée
Pleure un vol fait par des rois?
« Ah! vous pleurez le Musée,
« Dit Marchangy *le Gaulois*.
« Halte-là!
« Vite en prison pour cela. »

Si je dis que la musique
Vous offre aussi des succès;
Qu'à plus d'un chant héroïque
S'émeut votre cœur français;
« On ne m'en fait point accroire,
« S'écrie Hua radieux;
« Chanter la France et la gloire,
« C'est par trop séditieux.
« Halte-là!
« Vite en prison pour cela. »

Si je peins la bienfaisance
Et les pleurs qu'elle tarit;
Si je chante l'opulence
A qui le pauvre sourit,
Jacquinot de Pampelune
Dit : « La bonté rend suspect;
« Et soulager l'infortune,
« C'est nous manquer de respect.
« Halte-là!
« Vite en prison pour cela. »

En vain l'amitié m'inspire :
Je suis effrayé de tout.
A peine j'ose vous dire
Que c'est le quinze d'août.
« Le quinze d'août! s'écrie
« Bellart toujours en fureur :
« Vous ne fêtez pas Marie,
« Mais vous fêtez l'Empereur!
« Halte-là!
« Vite en prison pour cela. »

Je me tais donc par prudence,
Et n'offre que quelques fleurs.
Grand Dieu ! quelle inconséquence !
Mon bouquet a trois couleurs.
Si cette erreur fait scandale,
Je puis me perdre avec vous.
Mais la clémence royale
Est là pour nous sauver tous...
Halte-là !
Vite en prison pour cela.

L'ENFANT DE BONNE MAISON

OU MÉMOIRE PRÉSENTÉ A MESSIEURS DE L'ÉCOLE DES CHARTRES
CRÉÉE PAR UNE NOUVELLE ORDONNANCE

AIR de la Treille de sincérité.

Seuls arbitres
Du sceau des titres,
Chartriers, rendez-moi l'honneur :
Je suis bâtard d'un grand seigneur. (*Bis.*

De votre savoir qui prospère,
J'attends parchemins et blason :
Un bâtard est fils de son père ;
Je veux restaurer ma maison. *Bis.*
Oui, plus noble que certains êtres,
Des priviléges fiers suppôts,
Moi je descends de mes ancêtres ;

Que leur âme soit en repos!

Seuls arbitres
Du sceau des titres,
Chartriers, rendez-moi l'honneur :
Je suis bâtard d'un grand seigneur.

Ma mère, en illustre personne,
Dédaigna robins et traitants;
De l'Opéra sortit baronne,
Et se fit comtesse à trente ans.
Marquise enfin des plus sévères,
Elle nargua les sots propos.
Auprès de mes chastes grand'mères
Que son âme soit en repos!

Seuls arbitres
Du sceau des titres,
Chartriers, rendez-moi l'honneur :
Je suis bâtard d'un grand seigneur.

Mon père, que sans flatterie
Je cite avant tous ses aïeux,
Était chevalier d'industrie,
Sans en être moins glorieux.
Comme il avait pour plaire aux dames
De vieux cordons et l'air dispos,
Il vécut aux dépens des femmes :
Que son âme soit en repos!

Seuls arbitres
Du sceau des titres,
Chartriers, rendez-moi l'honneur :
Je suis bâtard d'un grand seigneur.

Endetté de plus d'une somme,
Et dans un donjon retiré,
Mon aïeul, en bon gentilhomme,
S'enivrait avec son curé.
Sur le dos des gens du village,
Après boire, il cassait les pots.
Il but ainsi son héritage :
Que son âme soit en repos!

Seuls arbitres
Du sceau des titres,
Chartriers, rendez-moi l'honneur :
Je suis bâtard d'un grand seigneur.

Mon bisaïeul, chassant de race,
Fut un comte fort courageux,
Qui, laissant rouiller sa cuirasse,
Joua noblement tous les jeux.
Après une suite traîtresse
De pics, de repics, de capots,
Un as dépouilla son altesse :
Que son âme soit en repos!

Seuls arbitres
Du sceau des titres,
Chartriers, rendez-moi l'honneur :
Je suis bâtard d'un grand seigneur.

Mon trisaïeul, roi légitime
D'un pays fort mal gouverné,
Tranchait parfois du magnanime,
Surtout quand il avait dîné.
Mais les plaisirs de ce grand prince
Ayant absorbé les impôts,
Il mangea province à province :
Que son âme soit en repos!

Seuls arbitres
Du sceau des titres,
Chartriers, rendez-moi l'honneur :
Je suis bâtard d'un grand seigneur.

De ces faits dressez un sommaire,
Messieurs, et prouvez qu'à moi seul
Je vaux autant que père et mère,
Aïeul, bisaïeul, trisaïeul.
Grâce à votre art que j'utilise,
Qu'on me tire enfin des tripots;
Qu'on m'enterre au chœur d'une église;
Que mon âme soit en repos!

Seuls arbitres
Du sceau des titres,
Chartriers, rendez-moi l'honneur :
Je suis bâtard d'un grand seigneur.

L'ENRHUMÉ

VAUDEVILLE SUR LES NOUVELLES LOIS D'EXCEPTION

MARS 1820

Air du Petit mot pour rire.

Quoi ! pas un seul petit couplet !
Chansonnier, dis-nous donc quel est
Le mal qui te consume ?
— Amis, il pleut, il pleut des lois ;
L'air est malsain, j'en perds la voix.
Amis, c'est là,
Oui, c'est cela,
C'est cela qui m'enrhume.

Chansonnier, quand vient le printemps,
Les oiseaux, plus gais, plus contents,
De chanter ont coutume.
— Oui, mais j'aperçois des réseaux :
En cage on mettra les oiseaux.
Amis, c'est là,
Oui, c'est cela,
C'est cela qui m'enrhume.

La Chambre regorge d'intrus ;
Peins-nous l'un de ces bas ventrus
Aux dîners qu'il écume.
— Non ; car ces gens, si gras du bec,
Votent l'eau claire et le pain sec. (1)
Amis, c'est là,
Oui, c'est cela,
C'est cela qui m'enrhume.

Pour nos pairs fais des vers flatteurs ;
Des Français ce sont les tuteurs :
Qu'à leur nez l'encens fume.
— Non ; car ils ont mis de moitié
Leurs pupilles à la Pitié.
Amis, c'est là,
Oui, c'est cela,
C'est cela qui m'enrhume.

Peins donc Siméon l'anodin ;
Peins-nous surtout Pasquier-Dandin,
Si fort quand il résume.
— Non : Cicéron m'a convaincu.
Pasquier dirait : *Il a vécu !* (2)
Amis, c'est là,
Oui, c'est cela,
C'est cela qui m'enrhume.

(1) Messieurs du centre voulurent qu'on laissât aux ministres le droit de régler la [illegible] des [illegible] suspectes.

(2) Allusion à une citation, sans doute fort heureuse, mais peu rassurante, [illegible].

Mais la Charte encor nous défend ;
Du roi c'est l'immortel enfant :
Il l'aime, on le présume.
. . . . . .
. . . . . [1]
Amis, c'est là,
Oui, c'est cela,
C'est cela qui m'enrhume.

Qu'ai-je dit? et que de dangers!
Le ministre des étrangers,
Dandin, taille sa plume.
On va m'arrêter sans procès :
Le vaudeville est né français.
Amis, c'est là,
Oui, c'est cela,
C'est cela qui m'enrhume.

(1) On ne croit pas devoir rétablir ici les deux vers dont l'imprimeur exigea la suppression en 1821. L'auteur ne consentit à cette suppression que parce qu'il pressentit les interprétations malignes auxquelles elle donnerait lieu. Aussi Marchangy tonna-t-il contre ces deux lignes de points. Des points poursuivis en justice! Il faut les conserver d'autant plus, que les deux vers supprimés ne seraient auprès qu'une bien froide épigramme.

LE VIEUX DRAPEAU

Air : Elle aime à rire, elle aime à boire.

De mes vieux compagnons de gloire
Je viens de me voir entouré ;
Nos souvenirs m'ont enivré,
Le vin m'a rendu la mémoire.

Fier de mes exploits et des leurs,
J'ai mon drapeau dans ma chaumière.
Quand secouerai-je la poussière
Qui ternit ses nobles couleurs ?

Il est caché sous l'humble paille
Où je dors pauvre et mutilé,
Lui qui, sûr de vaincre, a volé
Vingt ans de bataille en bataille!
Chargé de lauriers et de fleurs,
Il brilla sur l'Europe entière.
Quand secouerai-je la poussière
Qui ternit ses nobles couleurs?

Ce drapeau payait à la France
Tout le sang qu'il nous a coûté.
Sur le sein de la Liberté
Nos fils jouaient avec sa lance.
Qu'il prouve encore aux oppresseurs
Combien la gloire est roturière.
Quand secouerai-je la poussière
Qui ternit ses nobles couleurs?

Son aigle est resté dans la poudre,
Fatigué de lointains exploits.
Rendons-lui le coq des Gaulois;
Il sut aussi lancer la foudre.
La France, oubliant ses douleurs,
Le rebénira, libre et fière.
Quand secouerai-je la poussière
Qui ternit ses nobles couleurs?

Las d'errer avec la Victoire,
Des lois il deviendra l'appui.
Chaque soldat fut, grâce à lui,
Citoyen aux bords de la Loire.
Seul il peut voiler nos malheurs;
Déployons-le sur la frontière.
Quand secouerai-je la poussière
Qui ternit ses nobles couleurs?

Mais il est là près de mes armes;
Un instant osons l'entrevoir.
Viens, mon drapeau! viens, mon espoir!
C'est à toi d'essuyer mes larmes.
D'un guerrier qui verse des pleurs
Le ciel entendra la prière :
Oui, je secouerai la poussière
Qui ternit tes nobles couleurs.

LA FARIDONDAINE

OU LA CONSPIRATION DES CHANSONS

INSTRUCTION AJOUTÉE A LA CIRCULAIRE DE M. LE PRÉFET DE POLICE CONCERNANT LES RÉUNIONS CHANTANTES APPELÉES GOGUETTES

AVRIL 1820

AIR : A la façon de barbari.

Écoute, mouchard, mon ami,
Je suis ton capitaine :
Sois gai pour tromper l'ennemi,
Et chante à perdre haleine.
Tu sais que monseigneur Anglès, (1)
La faridondaine,
A peur des couplets :
Apprends qu'on en fait contre lui,
Biribi,
Sur la façon de barbari,
Mon ami.

Des goguettes, à peu de frais,
On échauffe la veine ;
Aux Apollons des cabarets
Paye un broc de surène ;
Un aveugle y chante en faussant
La faridondaine,
D'un ton menaçant.
On néglige l'air de Henri,
Biribi,
Pour la façon de barbari,
Mon ami.

Sur *Mirliton* fais un rapport :
La cour le trouve obscène.
Dénonce aussi *Malbrouck est mort*.
A *Sa Grâce* (2) il fait peine.
Surtout transforme avec éclat
La faridondaine
En crime d'État.
Donnons des juges sans jury,
Biribi,
A la façon de barbari,
Mon ami.

Biribi veut dire en latin
L'homme de Sainte-Hélène.
Barbari, c'est, j'en suis certain,
Un peuple qu'on enchaîne.
Mon ami, ce n'est pas le roi ;
Et *faridondaine*

(1) Alors préfet de police, auteur de l'ordonnance contre les sociétés chantantes dites *goguettes*.

(2) *Sa Grâce*, lord Wellington.

Attaque la foi.
Que dirait de mieux Marchangy,
Biribi,
Sur la façon de barbari,
Mon ami?

Du préfet ce sont les leçons :
Tu les suivras sans peine.
Si l'on ne prend garde aux chansons,
L'anarchie est certaine.
Que le trône soit préservé
De faridondaine
Par le *God save*.
Substituons l'*O filii*,
Biribi,
A la façon de barbari,
Mon ami.

LE CINQ MAI

Air : Muse des bois et des accords champêtres.

Des Espagnols m'ont pris sur leur navire, (1)
Aux bords lointains où tristement j'errais.
Humble débris d'un héroïque empire,
J'avais dans l'Inde exilé mes regrets.

Mais loin du Cap, après cinq ans d'absence,
Sous le soleil je vogue plus joyeux.
Pauvre soldat, je reverrai la France :
La main d'un fils me fermera les yeux.

(1) Des peuples de l'Europe, les Espagnols étaient ceux qui avaient les plus justes plaintes à former contre Napoléon. En plaçant son soldat sur un vaisseau de cette nation, l'auteur eut la pensée de faire voir à quel point les malheurs du grand homme avaient reconcilié tous les peuples avec sa gloire.

Dieux ! le pilote a crié : Sainte-Hélène !
Et voilà donc où languit le héros !
Bons Espagnols, là s'éteint votre haine ;
Nous maudissons ses fers et ses bourreaux.
Je ne puis rien, rien pour sa délivrance :
Le temps n'est plus des trépas glorieux !
Pauvre soldat, je reverrai la France :
La main d'un fils me fermera les yeux.

Peut-être il dort, ce boulet invincible
Qui fracassa vingt trônes à la fois.
Ne peut-il pas, se relevant terrible,
Aller mourir sur la tête des rois ?
Ah ! ce rocher repousse l'espérance :
L'aigle n'est plus dans le secret des dieux.
Pauvre soldat, je reverrai la France :
La main d'un fils me fermera les yeux.

Il fatiguait la Victoire à le suivre ;
Elle était lasse : il ne l'attendit pas.
Trahi deux fois, ce grand homme a su vivre.
Mais quels serpents enveloppent ses pas !
De tout laurier un poison est l'essence ; (1)
La mort couronne un front victorieux.
Pauvre soldat, je reverrai la France :
La main d'un fils me fermera les yeux.

Dès qu'on signale une nef vagabonde,
« Serait-ce lui ? disent les potentats :
« Vient-il encor redemander le monde ?
« Armons soudain deux millions de soldats. »
Et lui peut-être, accablé de souffrance,
A la patrie adresse ses adieux.
Pauvre soldat, je reverrai la France :
La main d'un fils me fermera les yeux.

Grand de génie et grand de caractère,
Pourquoi du sceptre arma-t-il son orgueil ?
Bien au-dessus des trônes de la terre
Il apparaît brillant sur cet écueil.
Sa gloire est là comme le phare immense
D'un nouveau monde et d'un monde trop vieux.
Pauvre soldat, je reverrai la France :
La main d'un fils me fermera les yeux.

Bons Espagnols, que voit-on au rivage ?
Un drapeau noir ! ah ! grands dieux ! je frémis !
Quoi ! lui mourir ! ô gloire ! quel veuvage !
Autour de moi pleurent ses ennemis.
Loin de ce roc nous fuyons en silence ;
L'astre du jour abandonne les cieux.
Pauvre soldat, je reverrai la France :
La main d'un fils me fermera les yeux.

(1) On extrait de plusieurs espèces de lauriers un poison des plus actifs.

Il est nécessaire de rappeler aussi qu'à la mort de Napoléon beaucoup de personnes, même fort éclairées, crurent qu'il avait péri empoisonné.

MA LAMPE

CHANSON ADRESSÉE A MADAME DUFRESNOY

Air :

Veille encore, ô lampe fidèle
Que trop peu d'huile vient nourrir
Sur les accents d'une immortelle
Laisse mes regards s'attendrir.
De l'amour que sa lyre implore,
Tu le sais, j'ai subi la loi.
Veille, ma lampe, veille encore :
Je lis les vers de Dufresnoy.

Son livre est plein d'un doux mystère,
Plein d'un bonheur de peu d'instants ;
Il rend à mon lit solitaire
Tous les songes de mon printemps.
Les dieux qu'au bel âge on adore
Voudraient-ils revoler vers moi ?
Veille, ma lampe, veille encore :
Je lis les vers de Dufresnoy.

Si, comme Sapho qu'elle égale,
Elle eût, en proie à deux penchants,
Des Amours ardente rivale,
Aux Grâces consacré ses chants,
Parny, près d'une Éléonore,
Ne l'aurait pu voir sans effroi.
Veille, ma lampe, veille encore ;
Je lis les vers de Dufresnoy.

Combien a pleuré sur nos armes
Son noble cœur de gloire épris !
De n'être pour rien dans ses larmes
L'Amour alors parut surpris.
Jamais au pays qu'elle honore
Sa lyre n'a manqué de foi.
Veille, ma lampe, veille encore :
Je lis les vers de Dufresnoy.

Aux chants du Nord on fait hommage
Des lauriers du Pinde avilis ;
Mais de leur gloire sois l'image,
Toi, ma lampe, toi qui pâlis.
A ton déclin je vois l'aurore
Triompher de l'ombre et de toi ;
Tu meurs, et je relis encore
Les vers charmants de Dufresnoy.

LE TREMBLEUR

OU MES ADIEUX A M. DUPONT (DE L'EURE)

EX-PRÉSIDENT DE LA COUR ROYALE DE ROUEN

CHANSON FAITE ET CHANTÉE A ROUEN QUELQUES JOURS AVANT LES ÉLECTIONS DE 1820

AIR : Je vais bientôt quitter l'empire.

Dupont, que vient-on de m'apprendre?
Quoi! l'on tourmente vos amis!
J'ai des précautions à prendre;
Vous le savez, je suis commis. (1) (*Bis.*)
Dès qu'une amitié m'embarrasse,
Soudain les nœuds en sont rompus. (*Bis.*)
Bien mieux que vous je sais garder ma place. (2)
Mon cher Dupont, je ne vous connais plus.
Dupont, Dupont, je ne vous connais plus.

Du peuple obtenez le suffrage;
Moi, du pouvoir je crains les coups.
En vain la France rend hommage
A la vertu qui brille en vous;
A peine j'ose vous promettre
De vous rendre encor vos saluts :
Votre vertu pourrait me compromettre.
Mon cher Dupont, je ne vous connais plus.
Dupont, Dupont, je ne vous connais plus.

Chez nous le courage importune,
Et votre sage et noble voix
A fait trembler à la tribune
Ceux qui méconnaissent nos droits.
De vos discours on tient registre;
Peut-être aussi les ai-je lus.
Mais les talents ne font pas un ministre.
Mon cher Dupont, je ne vous connais plus.
Dupont, Dupont, je ne vous connais plus.

Héritier de la gloire antique,
Admiré de tous les Français,
Le front ceint du rameau civique,
Sous le chaume vivez en paix.
A votre renom j'ai beau croire,
Je pense comme nos ventrus :
On ne vit pas de pain sec et de gloire.
Mon cher Dupont, je ne vous connais plus.
Dupont, Dupont, je ne vous connais plus.

Oui, je vous fuis sans autre forme,
Vous que longtemps mon cœur aima.
Je ne veux pas qu'on me réforme
Comme Pasquier vous réforma.
Adieu donc, honneur de la France!
Du préfet je crains les argus.
Avec Lisot (3) je ferai connaissance.
Mon cher Dupont, je ne vous connais plus.
Dupont, Dupont, je ne vous connais plus.

(1) A cette époque, l'auteur avait encore l'emploi d'expéditionnaire dans les bureaux de l'Université.

(2) M. Pasquier, garde des sceaux, avait destitué M. Dupont de la présidence de la cour de Rouen.

(3) Député ministériel opposé à M. Dupont, dans le département de l'Eure.

LA FORTUNE

AIR de la Sabotière.

Pan ! pan ! est-ce ma brune,
Pan ! pan ! qui frappe en bas ?
Pan ! pan ! c'est la Fortune :
Pan ! pan ! je n'ouvre pas.

Tous mes amis, le verre en main,
De joie enivrent ma chambrette.
Nous n'attendons plus que Lisette :
Fortune, passe ton chemin.

Pan ! pan ! est-ce ma brune,
Pan ! pan ! qui frappe en bas ?
Pan ! pan ! c'est la Fortune :
Pan ! pan ! je n'ouvre pas.

Si l'on en croit ce qu'elle dit,
Son or chez nous ferait merveilles.
Mais nous avons là vingt bouteilles,
Et le traiteur nous fait crédit.

Pan! pan! est-ce ma brune,
Pan! pan! qui frappe en bas?
Pan! pan! c'est la Fortune :
Pan! pan! je n'ouvre pas.

Elle offre perles et rubis,
Manteaux d'une richesse extrême.
Eh! que nous fait la pourpre même?
Nous venons d'ôter nos habits.

Pan! pan! est-ce ma brune,
Pan! pan! qui frappe en bas?
Pan! pan! c'est la Fortune :
Pan! pan! je n'ouvre pas.

Elle nous traite en écoliers,
Parle de gloire et de génie.
Hélas! grâce à la calomnie,
Nous ne croyons plus aux lauriers.

Pan! pan! est-ce ma brune,
Pan! pan! qui frappe en bas?
Pan! pan! c'est la Fortune :
Pan! pan! je n'ouvre pas.

Loin des plaisirs, point ne voulons
Aux cieux être lancés par elle :
Sans même essayer la nacelle,
Nous voyons s'enfler ses ballons.

Pan! pan! est-ce ma brune,
Pan! pan! qui frappe en bas?
Pan! pan! c'est la Fortune :
Pan! pan! je n'ouvre pas.

Mais tous nos voisins attroupés
Implorent ses faveurs traîtresses :
Ah! chers amis, par nos maîtresses
Nous serons plus gaiement trompés.

Pan! pan! est-ce ma brune,
Pan! pan! qui frappe en bas?
Pan! pan! c'est la Fortune :
Pan! pan! je n'ouvre pas.

LA MORT DU ROI CHRISTOPHE

OU

NOTE PRÉSENTÉE PAR LA NOBLESSE D'HAÏTI AUX TROIS GRANDS ALLIÉS

Air : La Catacoua.

Christophe est mort, et du royaume
La noblesse a recours à vous.
François, Alexandre, Guillaume,
Prenez aussi pitié de nous.
Ce n'est point pays limitrophe,
Mais le mal fait tant de progrès !
Vite un congrès ! (1)
Deux, trois congrès !
Quatre congrès !
Cinq congrès ! dix congrès !
Princes, vengez ce bon Christophe,
Roi digne de tous vos regrets.

Il tombe après avoir fait rage
Contre les peuples maladroits
Qui, du trône écartant l'orage,
Pour l'affermir bornent ses droits.
A réfuter maint philosophe
Ses canons étaient toujours prêts.
Vite un congrès !
Deux, trois congrès !
Quatre congrès !
Cinq congrès ! dix congrès !
Princes, vengez ce bon Christophe,
Roi digne de tous vos regrets.

Malgré la trinité royale,
Malgré la sainte Trinité, (2)
Notre nation déloyale
A proclamé sa liberté.
Pour l'Esprit-Saint quelle apostrophe,
Lui qui dicte tous vos décrets !
Vite un congrès !
Deux, trois congrès !
Quatre congrès !
Cinq congrès ! dix congrès !
Princes, vengez ce bon Christophe,
Roi digne de tous vos regrets.

Avec respect traitez l'Espagne :
Votre maître y perdit ses pas.
Naple est un pays de Cocagne ;
Mais des volcans n'approchez pas. (3)
Vous taillerez en pleine étoffe ;
Venez chez nous par un vent frais.
Vite un congrès !
Deux, trois congrès !
Quatre congrès !
Cinq congrès ! dix congrès !
Princes, vengez ce bon Christophe,
Roi digne de tous vos regrets.

(1) On sait combien de congrès avaient déjà été tenus par les souverains et leurs ministres.

(2) Dans les actes de la Sainte-Alliance, présidée par le mystique Alexandre, la Trinité et le Saint-Esprit étaient toujours invoqués.

(3) L'Espagne et Naples étaient alors en révolution.

Dons Quichottes de l'arbitraire,
Allons, morbleu! de la valeur!
Ce monarque était votre frère;
Les rois sont de même couleur.
Exploiter une catastrophe
S'accorde avec vos plans secrets.
Vite un congrès!
Deux, trois congrès!
Quatre congrès!
Cinq congrès! dix congrès!
Princes, vengez ce bon Christophe,
Roi digne de tous vos regrets.

LOUIS XI [1]

Air : Sans un petit brin d'amour, *ou* Air nouveau de M. Amédée de Beauplan.

Heureux villageois, dansons :
Sautez, fillettes
Et garçons !
Unissez vos joyeux sons,
Musettes
Et chansons !

Notre vieux roi, caché dans ces tourelles,

(1) On sait que ce roi, retiré au Plessis-lez-Tours avec Tristan, confident et exécuteur de ses cruautés, voulait voir quelquefois les paysans danser devant les fenêtres de son château.

Louis, dont nous parlons tout bas,
Veut essayer, au temps des fleurs nouvelles,
S'il peut sourire à nos ébats.

Heureux villageois, dansons :
Sautez, fillettes
Et garçons !
Unissez vos joyeux sons,
Musettes
Et chansons !

Quand sur nos bords on rit, on chante, on aime,
Louis se retient prisonnier :
Il craint les grands, et le peuple, et Dieu même;
Surtout il craint son héritier.

Heureux villageois, dansons :
Sautez, fillettes
Et garçons !
Unissez vos joyeux sons,
Musettes
Et chansons !

Voyez d'ici briller cent hallebardes
Aux feux d'un soleil pur et doux.
N'entend-on pas le *Qui vive* des gardes
Qui se mêle au bruit des verrous?

Heureux villageois, dansons :
Sautez, fillettes
Et garçons !
Unissez vos joyeux sons,
Musettes
Et chansons !

Il vient ! il vient ! Ah ! du plus humble chaume
Ce roi peut envier la paix.
Le voyez-vous, comme un pâle fantôme,
A travers ces barreaux épais?

Heureux villageois, dansons :
Sautez, fillettes
Et garçons !
Unissez vos joyeux sons,
Musettes
Et chansons !

Dans nos hameaux quelle image brillante
Nous nous faisions d'un souverain !
Quoi ! pour le sceptre une main défaillante !
Pour la couronne un front chagrin !

Heureux villageois, dansons :
Sautez, fillettes
Et garçons !
Unissez vos joyeux sons,
Musettes
Et chansons !

Malgré nos chants, il se trouble, il frissonne :
L'horloge a causé son effroi.
Ainsi toujours il prend l'heure qui sonne
Pour un signal de son beffroi.

Heureux villageois, dansons :
Sautez, fillettes
Et garçons !
Unissez vos joyeux sons,
Musettes
Et chansons !

Mais notre joie, hélas ! le désespère;
Il fuit avec son favori.
Craignons sa haine, et disons qu'en bon père
A ses enfants il a souri.

Heureux villageois, dansons :
Sautez, fillettes
Et garçons !
Unissez vos joyeux sons,
Musettes
Et chansons !

LES ADIEUX A LA GLOIRE

AIR : [illegible]

Chantons le vin et la beauté :
Tout le reste est folie.
Voyez comme on oublie
Les hymnes de la liberté.
Un peuple brave
Retombe esclave :
Fils d'Épicure, ouvrez-moi votre cave.
La France, qui souffre en repos,
Ne veut plus que mal à propos
J'ose en trompette ériger mes pipeaux.
Adieu donc, pauvre Gloire !
Déshéritons l'histoire.
Venez, Amours, et versez-nous à boire.

Quoi ! d'indignes enfants de Mars (1)
Briguaient une livrée,
Quand ma muse éplorée
Recrutait pour leurs étendards !
Ah ! s'il m'arrive
Beauté naïve,
Sous ses baisers ma voix sera captive ;
Ou flattons si bien, que pour moi
On exhume aussi quelque emploi.
Oui, noir ou blanc, soyons le fou du roi.
Adieu donc, pauvre Gloire !
Déshéritons l'histoire.
Venez, Amours, et versez-nous à boire.

Des excès de nos ennemis
Chaque juge est complice,
Et la main de Justice
De soufflets accable Thémis.
Plus de satire !
N'osant médire,
J'orne de fleurs et ma coupe et ma lyre.
J'ai trop bravé nos tribunaux ;
Dans leurs dédales infernaux
J'entends Cerbère et ne vois point Minos.
Adieu donc, pauvre Gloire !
Déshéritons l'histoire.
Venez, Amours, et versez-nous à boire.

Des tyrans par nous soudoyés
La faiblesse est connue :
Gulliver éternue,
Et tous les nains sont foudroyés.
Mais quelle image !
Non, plus d'orage ;
De nos plaisirs redoutons le naufrage.
Opprimés, gémissez plus bas.
Que nous fait, dans un gai repas,
Que l'univers souffre ou ne souffre pas ?
Adieu donc, pauvre Gloire !
Déshéritons l'histoire.
Venez, Amours, et versez-nous à boire.

Du sommeil de la liberté
Les rêves sont pénibles :

(1) Plusieurs généraux de l'ancienne armée sollicitaient et obtenaient des emplois dans la maison [illegible].

Devenons insensibles
Pour conserver notre gaieté.
Quand tout succombe,
Faible colombe,
Ma muse aussi sur des roses retombe.
Lasse d'imiter l'aigle altier,
Elle reprend son doux métier :
Bacchus m'appelle, et je rentre au quartier.
Adieu donc, pauvre Gloire !
Déshéritons l'histoire.
Venez, Amours, et versez-nous à boire.

L'ORAGE

AIR : C'est l'amour, l'amour, l'amour.

Chers enfants, dansez, dansez !
Votre âge
Échappe à l'orage :
Par l'espoir gaiement bercés,
Dansez, chantez, dansez !

A l'ombre de vertes charmilles,

Fuyant l'école et les leçons,
Petits garçons, petites filles,
Vous voulez danser aux chansons.
En vain ce pauvre monde
Craint de nouveaux maux ;
En vain la foudre gronde,
Couronnez-vous de fleurs.

Chers enfants, dansez, dansez!
Votre âge
Échappe à l'orage :
Par l'espoir gaiement bercés,
Dansez, chantez, dansez!

L'éclair sillonne le nuage,
Mais il n'a point frappé vos yeux.
L'oiseau se tait dans le feuillage;
Rien n'interrompt vos chants joyeux.
J'en crois votre allégresse;
Oui, bientôt d'un ciel pur
Vos yeux, brillants d'ivresse,
Réfléchiront l'azur.

Chers enfants, dansez, dansez!
Votre âge
Échappe à l'orage :
Par l'espoir gaiement bercés,
Dansez, chantez, dansez!

Vos pères ont eu bien des peines;
Comme eux ne soyez point trahis.
D'une main ils brisaient leurs chaînes,
De l'autre ils vengeaient leur pays.
De leur char de victoire
Tombés sans déshonneur,
Ils vous lèguent la gloire :
Ce fut tout leur bonheur.

Chers enfants, dansez, dansez!
Votre âge
Échappe à l'orage :
Par l'espoir gaiement bercés,
Dansez, chantez, dansez!

Au bruit de lugubres fanfares,
Hélas! vos yeux se sont ouverts.
C'était le clairon des Barbares
Qui vous annonçait nos revers.
Dans le fracas des armes,
Sous nos toits en débris,
Vous mêliez à nos larmes
Votre premier souris.

Chers enfants, dansez, dansez!
Votre âge
Échappe à l'orage :
Par l'espoir gaiement bercés,
Dansez, chantez, dansez!

Vous triompherez des tempêtes
Où notre courage expira :
C'est en éclatant sur nos têtes
Que la foudre nous éclaira.
Si le Dieu qui vous aime
Crut devoir nous punir,
Pour vous sa main ressème
Les champs de l'avenir.

Chers enfants, dansez, dansez!
Votre âge
Échappe à l'orage :
Par l'espoir gaiement bercés,
Dansez, chantez, dansez!

Enfants, l'orage, qui redouble,
Du Sort présage le courroux.
Le Sort ne vous cause aucun trouble;
Mais à mon âge on craint ses coups.
S'il faut que je succombe
En chantant nos malheurs,
Déposez sur ma tombe
Vos couronnes de fleurs.

Chers enfants, dansez, dansez!
Votre âge
Échappe à l'orage :
Par l'espoir gaiement bercés,
Dansez, chantez, dansez!

LA MARQUISE DE PRETINTAILLE

Air : A coups d'pied, à coups d'poing.

Marquise à trente quartiers pleins,
J'ai pris mes droits sur les vilains :
En amour j'aime la canaille.
D'un ton fier je leur dis : Venez.
Mais sous mes rideaux blasonnés,
Vils roturiers,
Respectez les quartiers
De la marquise de Pretintaille.

Sacrifierais-je à mes attraits
Des gentilshommes damerets
Qui n'ont ni carrure ni taille ?
Non, mais j'accable cent gredins
De mes feux et de mes dédains.
Vils roturiers,
Respectez les quartiers
De la marquise de Pretintaille.

Je veux citer les plus marquants,
Bien qu'après coup tous ces croquants
Osent me traiter d'antiquaille :
Je ne suis, aux yeux des malins,
Qu'une savonnette à vilains.
Vils roturiers,
Respectez les quartiers
De la marquise de Pretintaille.

Mon laquais était tout porté ;
Mais il parle d'égalité :
De mes parchemins il se raille.
Paix ! lui dis-je, et traite un peu mieux
Ce que je tiens de mes aïeux.
Vils roturiers,
Respectez les quartiers
De la marquise de Pretintaille.

Arrive, après, mon confesseur :
Du parti sacré défenseur,
Il serre de près son ouaille.
Avec moi son front virginal
Vise au chapeau de cardinal.
Vils roturiers,
Respectez les quartiers
De la marquise de Pretintaille.

Je veux corrompre un député :
Pour l'amour et la liberté
Il était plus chaud qu'une caille.
L'aveu que ma bouche octroya
Mit les droits de l'homme à quia.
Vils roturiers,
Respectez les quartiers
De la marquise de Pretintaille.

Mon fermier, butor bien nerveux,
Dont la Charte a comblé les vœux,
Dénigrait la glèbe et la taille ;
Mais je lui fis voir à loisir
Tout ce qu'on gagne au *bon plaisir*.
Vils roturiers,
Respectez les quartiers
De la marquise de Pretintaille.

J'oubliais certain grand coquin,
Pauvre officier républicain,
Brave au lit comme à la mitraille :
J'ai vengé sur ce possédé
Charette, Cobourg et Condé.
Vils roturiers,
Respectez les quartiers
De la marquise de Pretintaille.

Mes priviléges s'éteindraient
Si nos étrangers ne rentraient ;
A ma note aussi je travaille. (1)
En attendant, forçons le roi
De solder les Suisses pour moi.
Vils roturiers,
Respectez les quartiers
De la marquise de Pretintaille.

(1) Allusion à la fameuse *note secrète*, ouvrage d'un comité ultra-congréganiste, qui sollicitait auprès des cours étrangères la rentrée en France des soldats de la Sainte-Alliance.

MA CONTEMPORAINE

COUPLET ÉCRIT SUR L'ALBUM DE MADAME ***

Air : Ma belle est la belle des belles.

Vous vous vantez d'avoir mon âge :
Sachez que l'Amour n'en croit rien.
Jadis les Parques ont, je gage,
Mêlé votre fil et le mien.

Au hasard alors ces matrones
Faisant deux lots de notre temps.
J'eus les hivers et les automnes,
Vous les étés et les printemps.

LES VENDANGES

Air : Pierrot sur le bord d'un ruisseau.

L'aurore annonce un jour serein ;
Vite à l'ouvrage !
Et reprenons courage.
Fillettes, flûte et tambourin,
Mettez les vendangeurs en train.
Du vin qu'a fait tourner l'orage,
Un vin nouveau bientôt consolera.
Amis, chez nous la gaieté renaîtra.
Ah ! ah ! la gaieté renaîtra.

Notre maire tourne à tout vent ;
D'écharpe il change.

Et de tout vin s'arrange.
Mais puisque ainsi ce bon vivant
De couleur changea si souvent,
Qu'avec son écharpe il vendange,
Et de vin doux on la barbouillera.
Amis, chez nous la gaieté renaîtra.
Ah! ah! la gaieté renaîtra.

Le juge qui, de vingt façons,
En robe noire
Explique son grimoire,
Condamne jusqu'à nos chansons.
Mais, grâce au vin que nous pressons,
Que lui-même il chante, après boire,
La liberté, la gloire, *et cætera.*
Amis, chez nous la gaieté renaîtra.
Ah! ah! la gaieté renaîtra.

Si le curé, peu tolérant,
Gronde sans cesse,
Et veut qu'on se confesse,
Son gros nez rouge nous apprend
L'intérêt qu'à nos vins il prend.
Pour en boire ailleurs qu'à la messe,
Sur chaque mort qu'il dise un *Libera.*
Amis, chez nous la gaieté renaîtra.
Ah! ah! la gaieté renaîtra.

Que du châtelain en souci
L'orgueil insigne
Au bonheur se résigne;
Il verra les titres qu'ici
Noé nous a transmis aussi.
Ils sont sur des feuilles de vigne;
Aux parchemins il les préférera.
Amis, chez nous la gaieté renaîtra.
Ah! ah! la gaieté renaîtra.

Beau pays, fertile et guerrier,
A la souffrance
Oppose l'espérance.
Au pampre tu peux marier
Olive, épi, rose et laurier.
Vendangeons, et vive la France!
Le monde un jour avec nous trinquera.
Amis, chez nous la gaieté renaîtra.
Ah! ah! la gaieté renaîtra.

LES DEUX COUSINS

SU' LETTRE D'UN PETIT ROI A UN PETIT DUC

Air : Ah! daignez m'épargner le reste.

Salut! petit cousin germain; (1)
D'un lieu d'exil j'ose t'écrire.
La Fortune te tend la main;
Ta naissance l'a fait sourire.
Mon premier jour aussi fut beau :
Point de Français qui n'en convienne.
Les rois m'adoraient au berceau; (*Bis.*
Et cependant je suis à Vienne! (*Bis.*)

Je fus bercé par tes faiseurs
De vers, de chansons, de poëmes;
Ils sont, comme les confiseurs,
Partisans de tous les baptêmes.
Les eaux d'un fleuve bien mondain
Vont laver ton âme chrétienne :
On m'offrit de l'eau du Jourdain;
Et cependant je suis à Vienne!

Ces juges, ces pairs avilis,
Qui te prédisent des merveilles,
De mon temps juraient que les lis
Seraient le butin des abeilles.
Parmi les nobles détracteurs
De toute vertu plébéienne,
Ma nourrice avait des flatteurs;
Et cependant je suis à Vienne!

Sur des lauriers je me couchais;
La pourpre seule t'environne.
Des sceptres étaient mes hochets;
Mon bourlet fut une couronne.
Méchant bourlet, puisqu'un faux pas
Même au saint-père ôtait la sienne.
Mais j'avais pour moi nos prélats;
Et cependant je suis à Vienne!

Quant aux maréchaux, je crois peu
Que du monde ils t'ouvrent l'entrée :
Ils préfèrent au cordon bleu,
De l'honneur l'étoile sacrée.
Mon père à leur beau dévouement
Livra sa fortune et la mienne.
Ils auront tenu leur serment;
Et cependant je suis à Vienne!

Près du trône si tu grandis,
Si je végète sans puissance,
Confonds ces courtisans maudits,
En leur rappelant ma naissance.
Dis-leur : « Je puis avoir mon tour;
« De mon cousin qu'il vous souvienne.
« Vous lui promettiez votre amour;
Et cependant il est à Vienne!

(1) Le roi de Rome, par sa mère, fille d'une princesse de Naples, était cousin des Bourbons de France, et il [illegible] avec le duc de Bordeaux.

NABUCHODONOSOR

Air de Calpigi.

Puiser dans la Bible est de mode :
Prenons-y le sujet d'une ode.
Je chante un roi devenu bœuf ;
Aux anciens le trait parut neuf. (*Bis.*)
Surtout la cour en fut aux anges ;
Et les brocanteurs de louanges
Répétaient sur les harpes d'or :
Gloire à Nabuchodonosor ! *Bis.*

Le roi beugle, eh ! vivent les cornes !
Sire, quittez ces regards mornes,
Lui disaient les amis du lieu ;
En Égypte vous seriez dieu.
Pour fouler aux pieds le vulgaire,
Homme ou bœuf, il n'importe guère.
Répétons sur nos harpes d'or :
Gloire à Nabuchodonosor !

Le roi se fit à son étable ;
A sa manière il tenait table,
Et crut régner en buvant frais.
Les sots lui prêtaient d'heureux traits.
On lit dans une dédicace
Qu'en latin il citait Horace.
Répétons sur nos harpes d'or :
Gloire à Nabuchodonosor !

Un journal écrit par des cuistres
Annonce qu'avec ses ministres
Tel jour le prince a travaillé
Sans dormir, quoiqu'il ait bâillé.
La cour s'écrie : O temps prospère !
Ce n'est point un roi, c'est un père.
Répétons sur nos harpes d'or :
Gloire à Nabuchodonosor !

Il hume tout l'encens des mages,
Mais paye un peu cher leurs hommages :
Prêtres et grands veulent d'un coup
Rendre au peuple bât et licou.
Même, si l'histoire en est crue,
Le roi s'attelle à leur charrue.
Répétons sur nos harpes d'or :
Gloire à Nabuchodonosor !

Le peuple indigné prend un maître
D'autre espèce, pire peut-être.
Vite les courtisans ingrats
Du roi déchu font un bœuf gras ;
Et sans remords le clergé même
S'en régale tout le carême.
Répétons sur nos harpes d'or :
Gloire à Nabuchodonosor !

Bardes que la cassette inspire,
Tragiques à mourir de rire,
Traitez mon sujet, il plaira ;
La censure le permettra.
Oui, parfumeurs de la couronne,
La Bible à quelque chose est bonne.
Répétons sur nos harpes d'or :
Gloire à Nabuchodonosor !

DE PROFUNDIS

A L'USAGE DE DEUX OU TROIS MARIS

Air : Eh! gai, gai, gai, mon officier.

Eh! gai, gai, gai, *de profundis!*
Ma femme
A rendu l'âme.
Eh! gai, gai, gai, *de profundis!*
Qu'elle aille en paradis.

A cette âme si chère
Le paradis convient;

Car, suivant ma grand'mère,
De l'enfer on revient.

Eh! gai, gai, gai, *de profundis!*
Ma femme
A rendu l'âme.
Eh! gai, gai, gai, *de profundis!*
Qu'elle aille en paradis.

Hélas! le ciel lui-même
Avait tissu nos nœuds;
Mon bonheur fut extrême...
Pendant un jour ou deux.

Eh! gai, gai, gai, *de profundis!*
Ma femme
A rendu l'âme,
Eh! gai, gai, gai, *de profundis!*
Qu'elle aille en paradis.

Quoiqu'il fût impossible
D'avoir l'air plus malin,
Elle était trop sensible...
Si j'en crois mon voisin.

Eh! gai, gai, gai, *de profundis!*
Ma femme
A rendu l'âme.
Eh! gai, gai, gai, *de profundis!*
Qu'elle aille en paradis.

Non, jamais tourterelle
N'aima plus tendrement :
Comme elle était fidèle...
A son dernier amant!

Eh! gai, gai, gai, *de profundis!*
Ma femme
A rendu l'âme.
Eh! gai, gai, gai, *de profundis!*
Qu'elle aille en paradis.

Dieu! faut-il lui survivre?
Me faut-il la pleurer?
Non, non; je veux la suivre...
Pour la voir enterrer.

Eh! gai, gai, gai, *de profundis!*
Ma femme
A rendu l'âme.
Eh! gai, gai, gai, *de profundis!*
Qu'elle aille en paradis.

COMPLAINTE SUR LA MORT DE TRESTAILLON [1]

EN STYLE DU GENRE

Air de toutes les complaintes.

Venez tous, bons catholiques,
Jésuites, grands et petits,
Et vous, nouveaux convertis,
Vous, nos meilleures pratiques,
Venez dire un *in pace*
Pour un héros trépassé.

Bénissons tous la mémoire
De monsieur de Trestaillon.
De la Restauration
Lui seul ayant fait la gloire,
Sa mort, vrai malheur public,
Est un fâcheux pronostic.

Portefaix cité dans Nîmes
Pour sa douce piété,
D'assassin il fut traité
Par de brutales victimes,
Quand son bras sur tel ou tel
Vengea le trône et l'autel.

Souvent ivre de rogomme,
Ou surpris en mauvais lieu,
Pour rester pur devant Dieu,
Tous les huit jours, ce digne homme
Communiait saintement,
Soit à jeun, soit autrement.

Fort de sa cocarde blanche,
A tuer des protestants
Il consacrait tout son temps,
Sans excepter le dimanche;
Car il s'était procuré
Des dispenses du curé.

Miracle! en vain il s'amuse
A massacrer en plein jour;
Traduit devant une cour,
Aucun témoin ne l'accuse.
Les juges au prévenu
Disent : Ni vu ni connu.

Riche alors de mainte somme
Qui lui venait de bien haut,

[1] Les chansons de *Trestaillon*, de *Nabuchodonosor*, de *la Messe du Saint-Esprit*, de *la Garde nationale* et du *Nouvel ordre du jour*, n'ont jamais paru dans les recueils publiés par Béranger aux époques qui correspondent à leur date. Habitué dès lors sans doute à traiter la politique sur un ton plus élevé, il n'a regardé ces productions que comme un tribut fugitif payé à la circonstance. Mais ces chansons ayant fait rechercher les contrefaçons, si multipliées en France et à l'étranger, l'éditeur s'est vu dans l'obligation, malgré le désir qu'il avait de complaire à l'auteur, de faire entrer dans cette édition et ces cinq chansons, et celles des *Papes*, qui, lorsqu'elles ont été répandues, avaient aussi un but politique.

(*Note de l'éditeur.*)

Il buvait frais au temps chaud,
Vivant en bon gentilhomme,
Et chacun avait grand soin
De le saluer de loin.

Mais la mort rien ne respecte;
Elle vient nous le ravir,
Quand il pouvait nous servir
Contre tous ceux qu'on suspecte;
Il meurt en disant : Corbleu!
J'aurais été cordon bleu.

Des nobles portent sa bière;
Nos magistrats sont en deuil;
Le clergé, la larme à l'œil,
Marche avec croix et bannière.
Ainsi l'on ne dira pas
Que les prêtres sont ingrats.

On vient d'écrire au saint-père
Pour qu'il soit canonisé.
Quoique ce soit bien usé,
Dans peu l'on verra, j'espère,
Nos loups, chassant les brebis,
Lui dire : *Ora pro nobis!*

En attendant ses reliques,
Qu'à Montrouge on bénira,
Ses exploits on donnera
En exemple aux catholiques,
Afin que, sans examen,
Chacun d'eux l'imite. *Amen.*

LA MUSE EN FUITE

OU MA PREMIÈRE VISITE AU PALAIS DE JUSTICE.

CHANSON FAITE A L'OCCASION DES PREMIÈRES POURSUITES JUDICIAIRES EXERCÉES CONTRE MOI POUR LA PUBLICATION DE MON RECUEIL

Air : Halte-là.

Quittez la lyre, ô ma muse !
Et déchiffrez ce mandat.
Vous voyez qu'on vous accuse
De plusieurs crimes d'État.
Pour un interrogatoire
Au Palais comparaissons.

Plus de chansons pour la gloire !
Pour l'amour plus de chansons !
Suivez-moi !
C'est la loi.
Suivez-moi, de par le roi.

Nous marchons, et je découvre
L'asile des souverains.
Muse, la Fronde en ce Louvre
Vit pénétrer ses refrains. (1)
Au *Qui vive ?* d'ordonnance
Alors, prompte à s'avancer,
La chanson répondait : France !
Les gardes laissaient passer.
Suivez-moi !
C'est la loi.
Suivez-moi, de par le roi.

La justice nous appelle
De l'autre côté de l'eau.
Voici la Sainte-Chapelle
Où l'on pria pour Boileau. (2)
S'il renaissait, ce grand maître,
Le clergé, remis en train,
En prison ferait peut-être
Fourrer l'auteur du *Lutrin*.
Suivez-moi !
C'est la loi.
Suivez-moi, de par le roi.

Là, devant ce péristyle,
Un tribunal impuissant
Au bûcher livra l'*Émile*, (3)
Phénix toujours renaissant.
Muse, de vos chansonnettes
Aujourd'hui l'on va tâcher
De faire des allumettes
Pour ranimer ce bûcher.
Suivez-moi !
C'est la loi.
Suivez-moi, de par le roi.

Muse, voici la grand'salle...
Hé quoi ! vous fuyez devant
Des gens en robe un peu sale,
Par vous piqués trop souvent !
Revenez donc, pauvre sotte,
Voir prendre à vos ennemis,
Pour peser une marotte,
Les balances de Thémis.
Suivez-moi !
C'est la loi.
Suivez-moi, de par le roi.

Elle fuit, et chez le juge
J'entre, et puis enfin je sors.
Mais devinez quel refuge
Ma muse avait pris alors :
Gaiement avec la grisette
D'un président, bon humain,
Cette folle, à la buvette,
Répétait, le verre en main :
Suivez-moi !
C'est la loi.
Suivez-moi, de par le roi.

(1) Jamais plus de chansons ne furent lancées de part et d'autre qu'à l'époque de la Fronde ; et Blot et Marigny, chansonniers du temps, ne furent l'objet d'aucune poursuite.

(2) On sait que Boileau fut enterré dans l'église située sous la Sainte-Chapelle, où l'on voyait le fameux lutrin qui inspira l'un des ouvrages les plus parfaits de notre langue.

(3) On sait également que, par arrêt du parlement, l'*Émile* fut brûlé par la main du bourreau, et son auteur décrété de prise de corps.

LA MESSE DU SAINT-ESPRIT

POUR L'OUVERTURE DES CHAMBRES

Air de la Codaqui.

Hier monseigneur, le front ceint
De sa mitre épiscopale,
En ces mots à l'Esprit-Saint
Parlait dans la cathédrale :
« Tant de bons nobles devenus
« Députés du peuple, au peuple inconnus,
« Dans notre chambre septennale,
« N'ont que tes clartés pour guider leurs pas.
« Saint-Esprit, descends, descends jusqu'en bas.
« — Non, dit l'Esprit-Saint, je ne descends pas. »

« Qu'est ceci? » dit d'un ton dur
Une excellence bretonne. (1)
« Pour ses papiers, à coup sûr,
« Le tourniquet le chiffonne. (2)
« Parlons-lui, quoique en vérité
« L'Esprit soit de trop dans la Trinité :
« Viens voir à quoi la Charte est bonne.
« De ce lourd carrosse on fait un *en cas*.
« Saint-Esprit, descends, descends jusqu'en bas.
« — Non, dit l'Esprit-Saint, je ne descends pas. »

Un financier vient : (3) « Sandis!
« Dit-il, nous prends-tu pour d'autres?
« Pour gagner le paradis,
« J'ai doré mes patenôtres.
« Tremble de perdre ton emploi!
« J'ai séduit des gens plus huppés que toi;
« J'ouvre un emprunt : viens, sois des nôtres;
« De notre embonpoint nos amis sont gras.
« Saint-Esprit, descends, descends jusqu'en bas.
« — Non, dit l'Esprit-Saint, je ne descends pas. »

Un magistrat (4) crie aussi :
« Oses-tu te faire attendre?
« Ma Thémis a, Dieu merci,
« De bons jurés à revendre.
« Chaque juge est un homme à moi,
« Qui jetté en passant sa carte chez toi.
« Crains de voir jusqu'où peut s'étendre
« La main de Justice au bout de mon bras.
« Saint-Esprit, descends, descends jusqu'en bas.
« — Non, dit l'Esprit-Saint, je ne descends pas. »

« S'il persiste, il faudra bien,
« Dit Frayssinous, qu'on s'en passe.
« D'ailleurs, la cour, pour soutien,
« Préfère en tout saint Ignace.

(1) Corbière.
(2) On se rappelle l'action du tourniquet Saint-Jean sur les élections de Paris.
(3) Villèle.
(4) De Peyronnet.

« Montrouge a miné tout Paris;
« La Sorbonne aussi sort de ses débris.
« La jeunesse est dans notre nasse,
« Et les hausse-cols font place aux rabats.
« Saint-Esprit, descends, descends jusqu'en bas.
« — Non, dit l'Esprit-Saint, je ne descends pas. »

« Mais voudrais-tu t'expliquer?
« — Oui, bateleurs en goguettes,
« Je vous ai vus fabriquer
« Vos quatre cents marionnettes.
« Quoi! vous osez tout pervertir,
« Corrompre, effrayer, filouter, mentir!
« Et dans vos discours à roulettes... (1)
« — Paix! dit l'archevêque, ou crains nos prélats.
« Saint-Esprit, descends, descends jusqu'en bas.
« — Non, dit l'Esprit-Saint, je ne descends pas. »

(1) Louis XVIII avait été conduit à la séance dans un fauteuil à roulettes.

L'AGENT PROVOCATEUR

REMERCIEMENT A DES BOURGUIGNONS QUI M'AVAIENT ENVOYÉ DU VIN DES DIFFÉRENTS CRUS LES PLUS RENOMMÉS

SAINTE-PÉLAGIE

Air : Je vais bientôt quitter l'empire

Avec son habit un peu mince,
Avec son chapeau goudronné,
Comme l'honneur de la province

Ce Bourguignon nous est donné. (*Bis.*)
Quoiqu'il soit d'âge respectable,
Que d'un beau nom il soit porteur, (*Bis.*

Chut! mes amis; il fait jaser à table :
C'est un agent provocateur. (*Bis.*)

Il est ami de l'infortune,
M'ont dit ceux qui l'ont annoncé;
Pourtant un soupçon m'importune :
Par la police il a passé. (1)
Plus d'un personnage notable,
Là, souvent devient délateur.
Chut! mes amis; il fait jaser à table :
C'est un agent provocateur.

Mais il circule, et de la France
Déjà nous vantons les héros;
A nos yeux déjà l'Espérance
Sourit à travers les barreaux.
Enfin son charme inévitable
Sollicite un malin chanteur.
Chut! mes amis; il fait jaser à table :
C'est un agent provocateur.

Il nous ferait chanter la gloire
D'un sol fertile en joyeux ceps,
Et l'empereur dont la mémoire
Reste en honneur chez les Français... (2)
Oui, sur Probus, prince équitable,
Il nous souffle un chorus flatteur.
Chut! mes amis; il fait jaser à table :
C'est un agent provocateur.

De ce traître faisons justice;
Exprès prolongeons le dîner.
S'il a passé par la police,
Qu'il passe pour y retourner.
Passe donc, ô vin délectable!
Retourne à ce lieu corrupteur.
Chut! mes amis; il fait jaser à table :
C'est un agent provocateur.

(1) On visite tous les objets envoyés aux prisonniers : des agents de police sont chargés de ce soin.

(2) La Bourgogne est redevable à Probus, empereur romain, de la plupart des vignes qui depuis ont fait sa richesse.

LA GARDE NATIONALE

SUR SON LICENCIEMENT PAR CHARLES X

Air : Halte-là.

Pour tout Paris quel outrage !
Amis, nous v'là licenciés.
Est-ce parc' que not' courage
Brilla contre leurs alliés ?
C'est quelqu' noir projet qui perce.
Morbleu ! pour nous prêter s'cours,
Il faut qu' chacun d' nous s'exerce.
Du mêm' pied partons toujours.
N' cessons pas, (*Bis.*)
Chers amis, d' marcher au pas.

Moitié d' la gard' nationale
S' composait d'anciens soldats :
Des braves d' la gard' royale
Aussi faisions-nous grand cas.
Sans l' ministère, nul doute
Qu'on eût pu nous voir quelqu' jour,
Dans not' verre, eux boir' la goutte,
Nous, marcher à leur tambour.
N' cessons pas,
Chers amis, d' marcher au pas.

Nos voix ont paru sinistres :
D' nouveau pourtant il faudra
Crier à bas les ministres,
Les jésuit's et cætera.
Pour son argent j' crois qu' la foule
A bien l' droit d' former un vœu ;
N'est-c' que quand la maison croule
Qu'on permet d' crier au feu ?
N' cessons pas,
Chers amis, d' marcher au pas.

Au lieu d' monter à la Chambre,
Nous aurions bien dû, je l' sens,
Des injur's de plus d'un membre
D'mander raison aux trois cents.
La Charte qu'on y tiraille
Est leur rempart ; mais, au fond,
On peut franchir c'te muraille
Par les brèches qu'ils y font.
N' cessons pas,
Chers amis, d' marcher au pas.

Au château faire l' service
Sans cartouch's pour se garder ;
En voir donner à chaqu' Suisse,
En arrièr' ça fait r'garder.
Qui rétrograde se blouse ;
Gens d' la cour, sauf vot' respect,
Vous risquez quatre-vingt-douze
Pour ravoir quatre-vingt-sept.
N' cessons pas,
Chers amis, d' marcher au pas.

Puisqu' Montrouge nous menace,
Et rêv' quelqu' Saint-Barthél'my,
Préparons-nous, quoi qu'on fasse,
A repousser l'ennemi.
Quand vers un' perte certaine
L' navire est conduit foll'ment,
En dépit du capitaine
Faut sauver le bâtiment.
N' cessons pas,
Chers amis, d' marcher au pas.

PRÉFACE [1]

Air du vaudeville de Préville et Taconnet.

Allez, enfants nés sous un autre règne;
Sous celui-ci quittez le coin du feu.
Adieu! partez, bien que pour vous je craigne
Certaines gens qui pardonnent trop peu.
On m'a crié : L'occasion est bonne;
Tous les partis rapprochent leurs drapeaux.
Allez, enfants; mais n'éveillez personne :
Mon médecin m'ordonne le repos.

Pour vos aînés que de pas et d'alarmes!
J'ai vu Thémis m'ôter mon plus doux bien;
Car en prison le sommeil est sans charmes :
Près du malheur on ne dort jamais bien.
J'entends encor le verrou qui résonne,
Et dans ma main fait trembler mes pipeaux.
Allez, enfants; mais n'éveillez personne :
Mon médecin m'ordonne le repos.

Si l'on disait : La gaieté vous délaisse,
Vous répondrez (et pour moi j'en rougis) :
« De notre père accusant la faiblesse,
« Les plus joyeux sont restés au logis. »
Ces égrillards iraient, d'humeur bouffonne,
Pincer au lit le diable et ses suppôts.
Allez, enfants; mais n'éveillez personne :
Mon médecin m'ordonne le repos.

Vous passerez près d'une ruche pleine,
D'abeilles, non, mais de guêpes, je crois.
Ne soufflez mot, retenez votre haleine;
Tremblez, enfants, vous qui jurez parfois! [2]
Le dard caché qu'à ces guêpes Dieu donne
A fait périr des bergers, des troupeaux.
Allez, enfants; mais n'éveillez personne :
Mon médecin m'ordonne le repos.

Petits Poucets de la littérature,
S'il vient un ogre, évitez bien sa dent;
Ou, s'il s'endort, dérobez sa chaussure;
De s'en servir on peut juger prudent.
Non : qu'ai-je dit? Ah! la peur déraisonne;
Tous les partis rapprochent leurs drapeaux.
Allez, enfants; mais n'éveillez personne :
Mon médecin m'ordonne le repos.

[1] Cette chanson est en tête du volume publié en 1825.

[2] Dans plus d'un village, on croit encore que les abeilles se jettent sur ceux qui profèrent des jurons auprès de leur ruche.

ADIEUX A LA CAMPAGNE [1]

Aux Muse des bois et des accords champêtres.

Soleil si doux au déclin de l'automne,
Arbres jaunis, je viens vous voir encor.
N'espérons plus que la haine pardonne
A mes chansons leur trop rapide essor.
Dans cet asile, où reviendra Zéphire,
J'ai tout rêvé, même un nom glorieux.
Ciel vaste et pur, daigne encor me sourire ;
Échos des bois, répetez mes adieux.

[1] Cette chanson, faite dans le mois de novembre 1821, fut copiée et distribuée au tribunal le jour de la première condamnation de l'auteur.

Comme l'oiseau, libre sous la feuillée,
Que n'ai-je ici laissé mourir mes chants!
Mais de grandeurs la France dépouillée
Courbait son front sous le joug des méchants.
Je leur lançai les traits de la satire;
Pour mon bonheur l'amour m'inspirait mieux.
Ciel vaste et pur, daigne encor me sourire;
Échos des bois, répétez mes adieux.

Déjà leur rage atteint mon indigence; (1)
Au tribunal ils traînent ma gaieté;
D'un masque saint ils couvrent leur vengeance :
Rougiraient-ils devant ma probité?
Ah! Dieu n'a point leur cœur pour me maudire :
L'Intolérance est fille des faux dieux.
Ciel vaste et pur, daigne encor me sourire;
Échos des bois, répétez mes adieux.

Sur des tombeaux si j'évoque la Gloire,
Si j'ai prié pour d'illustres soldats,
Ai-je à prix d'or, aux pieds de la Victoire,
Encouragé le meurtre des États?
Ce n'était point le soleil de l'Empire
Qu'à son lever je chantais dans ces lieux.
Ciel vaste et pur, daigne encor me sourire;
Échos des bois, répétez mes adieux.

Que, dans l'espoir d'humilier ma vie,
Bellart s'amuse à mesurer mes fers;
Même aux regards de la France asservie
Un noir cachot peut illustrer mes vers.
A ses barreaux je suspendrai ma lyre;
La Renommée y jettera les yeux.
Ciel vaste et pur, daigne encor me sourire;
Échos des bois, répétez mes adieux.

Sur ma prison vienne au moins Philomèle!
Jadis un roi causa tous ses malheurs.
Partons : j'entends le geôlier qui m'appelle.
Adieu les champs, les eaux, les prés, les fleurs.
Mes fers sont prêts : la liberté m'inspire;
Je vais chanter son hymne glorieux.
Ciel vaste et pur, daigne encor me sourire;
Échos des bois, répétez mes adieux.

(1) Lorsque le recueil de 1821 parut, ce fut le ministère qui força les membres du conseil de l'Université d'oter à l'auteur le modique emploi d'expéditionnaire qu'il occupait depuis douze ans. Au reste, on l'avait prévenu que, s'il faisait imprimer ses nouvelles chansons, il perdrait cet emploi.

NOUVEL ORDRE DU JOUR

1823 [1]

Air : C'est l'amour, l'amour, l'amour

Brav's soldats, v'là l'ord' du jour :
Point d' victoire
Où n'y a point d' gloire.
Brav's soldats, v'là l'ord' du jour :
Garde à vous ! demi-tour !

— Notre ancien, qu'a donc fait l'Espagne ?
— Mon p'tit, ell' n' veut plus qu'aujourd'hui
Ferdinand fass' périr au bagne
Ceux-là qui s' sont battus pour lui ;
Nous allons tirer d' peine
Des moin's blancs, noirs et roux,
Dont on prendra d' la graine
Pour en r'planter chez nous.

Brav's soldats, v'là l'ord' du jour :
Point d' victoire
Où n'y a point d' gloire.
Brav's soldats, v'là l'ord' du jour :
Garde à vous ! demi-tour !

— Notre ancien, qu' pensez-vous d' la guerre ?
— Mon p'tit, ça n'ira jamais bien !
V'là z'un prince qui n' s'y connaît guère ;
C'est un' poir' moll' de bon-chrétien ;
Bientôt l' fils d' Henri quatre
Voudra qu'un jour d'action
On n' puisse aller combattre
Sans billet d' confession.

Brav's soldats, v'là l'ord' du jour :
Point d' victoire
Où n'y a point d' gloire.
Brav's soldats, v'là l'ord' du jour :
Garde à vous ! demi-tour !

—Notre ancien, qu'es' qu' c'est que l' Trappiste
Avec tous ces chouans dégu'nillés ?
— Mon p'tit, y vont grossir la liste
Des gens qu' la France a rhabillés ;
Afin qu' pour leur vengeance,
Leurs frèr's soient massacrés,
Ils font un' sainte alliance
Avec nos émigrés.

Brav's soldats, v'là l'ord' du jour :
Point d' victoire
Où n'y a point d' gloire.
Brav's soldats, v'là l'ord' du jour :
Garde à vous ! demi-tour !

— Notre ancien, quel s'ra not' partage ?
— Mon p'tit, les coups d' canu' reviendront ;
Et puis, suivant le vieil usage,

[1] Cette chanson fut faite pour être répandue dans l'armée avant son entrée en campagne, lorsqu'elle campait aux Pyrénées.

Les nobles seuls avanceront.
Oui, s'lon notre origine,
Nous aurons pour régal,
Nous l' bâton d' discipline,
Eux l' bâton d' maréchal.

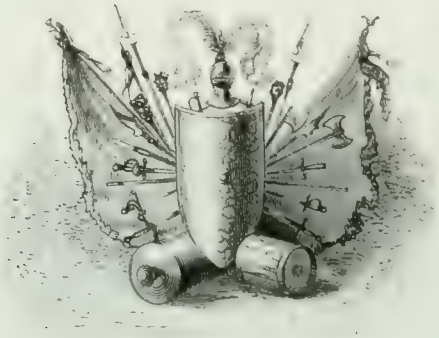
Brav's soldats, v'là l'ord' du jour :
Point d' victoire
Où n'y a point d' gloire.
Brav's soldats, v'là l'ord' du jour :
Garde à vous! demi-tour!

— Notre ancien, que d'viendra la France,
Si je cherchons d' lointains dangers?
— Mon p'tit, profitant d' not' absence,
On introduira l' z'étrangers.
A la fin d' la campagne,
Nous s'rons tout étonnés
Qu'en enchaînant l'Espagne,
Nous nous s'rons enchaînés.

Brav's soldats, v'là l'ord' du jour :
Point d' victoire
Où n'y a point d' gloire.
Brav's soldats, v'là l'ord' du jour :
Garde à vous! demi-tour!

— Notre ancien, vous que l' père aux autres
Eût fait z'officier d'puis longtemps,
Marquez-nous l' pas, nous s'rons des vôtres.
— Mon p'tit, v'là du français qu' j'entends.
Si la France en alarmes
Porte un trop lourd fardeau,
Pour essuyer ses larmes,
R'prenons not' vieux drapeau!

Brav's soldats, v'là l'ord' du jour :
Point d' victoire
Où n'y a point d' gloire.
Brav's soldats, v'là l'ord' du jour
Garde à vous! demi-tour!



LA SYLPHIDE

AIR : Je ne sais plus ce que je veux.

La Raison a son ignorance ;
Son flambeau n'est pas toujours clair.
Elle niait votre existence,
Sylphes charmants, peuples de l'air ;
Mais, écartant sa lourde égide,
Qui gênait mon œil curieux,
J'ai vu naguère une Sylphide.
Sylphes légers, soyez mes dieux.

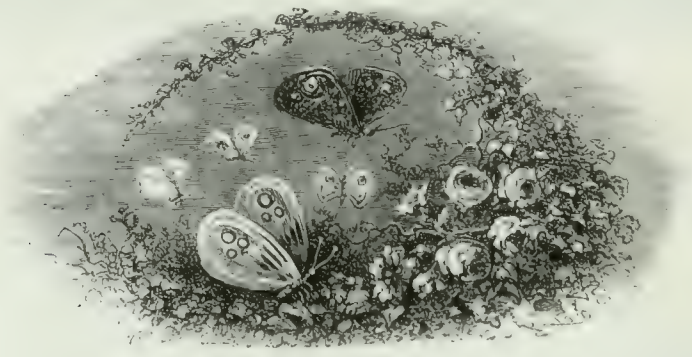
Oui, vous naissez au sein des roses,
Fils de l'Aurore et des Zéphyrs;
Vos brillantes métamorphoses
Sont le secret de nos plaisirs.
D'un souffle vous séchez nos larmes;
Vous épurez l'azur des cieux :
J'en crois ma Sylphide et ses charmes.
Sylphes légers, soyez mes dieux.

J'ai deviné son origine
Lorsqu'au bal, ou dans un banquet,
J'ai vu sa parure enfantine
Plaire par ce qui lui manquait.
Ruban perdu, boucle défaite;
Elle était bien, la voilà mieux.
C'est de vos sœurs la plus parfaite.
Sylphes légers, soyez mes dieux.

Que de grâce en elle font naître
Vos caprices toujours si doux!
C'est un enfant gâté peut-être,
Mais un enfant gâté par vous.
J'ai vu, sous un air de paresse,
L'amour rêveur peint dans ses yeux.
Vous qui protégez la tendresse,
Sylphes légers, soyez mes dieux.

Mais son aimable enfantillage
Cache un esprit aussi brillant
Que tous les songes qu'au bel âge
Vous nous apportez en riant.
Du sein de vives étincelles
Son vol m'élevait jusqu'aux cieux;
Vous dont elle empruntait les ailes,
Sylphes légers, soyez mes dieux.

Hélas! rapide météore,
Trop vite elle a fui loin de nous.
Doit-elle m'apparaître encore?
Quelque Sylphe est-il son époux?
Non, comme l'abeille elle est reine
D'un empire mystérieux;
Vers son trône un de vous m'entraîne.
Sylphes légers, soyez mes dieux.



DÉNONCIATION EN FORME D'IMPROMPTU

A PROPOS DE COUPLETS QUI M'ONT ÉTÉ ENVOYÉS PENDANT MON PROCÈS

Air du ballet des Pierrots.

On m'a dénoncé, je dénonce;
Oui, je dénonce des couplets.
La gaieté de l'auteur annonce
Qu'il peut figurer au Palais;
On voit, à l'air dont il vous traite,
Que cent fois il vous persifla.
Messieurs les juges, qu'on arrête,
Qu'on arrête cet homme-là.

Il prétend rire des entraves
Qu'à la presse l'on veut donner.
Il croit à la gloire des braves :
Pourriez-vous le lui pardonner?
Il ose vanter la musette
Qui dans leurs maux les consola.
Messieurs les juges, qu'on arrête,
Qu'on arrête cet homme-là.

Il prodigue la flatterie
A ceux qui sont persécutés;
Il pourrait chanter la patrie,
C'est un grand tort, vous le sentez.
De l'esprit qu'à ma muse il prête
Vengez-vous sur l'esprit qu'il a.
Messieurs les juges, qu'on arrête,
Qu'on arrête cet homme-là.

LA LIBERTE

SAINTE-PÉLAGIE

AIR : Chantons Lætamini.

D'un petit bout de chaine
Depuis que j'ai tâté,
Mon cœur en belle haine
A pris la liberté.
Fi de la liberté!
A bas la liberté!

Marchangy, ce vrai sage,
M'a fait, par charité,
Sentir de l'esclavage
La légitimité.
Fi de la liberté!
A bas la liberté!

Plus de vaines louanges
Pour cette déité,
Qui laisse en de vieux langes
Le monde emmaillotté!
Fi de la liberté!
A bas la liberté!

De son arbre civique
Que nous est-il resté?
Un bâton despotique,
Sceptre sans majesté.
Fi de la liberté!
A bas la liberté!

Interrogeons le Tibre :
Lui seul a bien goûté
Sueur de peuple libre,
Crasse de papauté.
Fi de la liberté!
A bas la liberté!

Du bon sens qui nous gagne
Quand l'homme est infecté,
Il n'est plus dans son bagne
Qu'un forçat révolté.
Fi de la liberté!
A bas la liberté!

Bons porte-clefs que j'aime,
Geôliers pleins de gaieté,
Par vous au Louvre même
Que ce vœu soit porté :
Fi de la liberté!
A bas la liberté!

L'OMBRE D'ANACRÉON

SAINTE-PÉLAGIE

Air de la Sentinelle

Un jeune Grec sourit à des tombeaux :
Victoire! il dit; l'écho redit : Victoire!
O demi-dieux! vous nos premiers flambeaux,
Trompez le Styx, revoyez votre gloire!
  Soudain, sous un ciel enchanté,
  Une ombre apparaît et s'écrie :
« Doux enfant de la Liberté, *(Bis.)*
« Le Plaisir veut une patrie!
    « Une patrie!

« O peuple grec ! c'est moi dont les destins
« Furent si doux chez tes aïeux si braves ;

« Quand ils chantaient l'amour dans leurs festins,
« Anacréon en chassait les esclaves.
« Jamais la tendre Volupté
« N'approcha d'une âme flétrie.
« Doux enfant de la Liberté,
« Le Plaisir veut une patrie!
« Une patrie!

« De l'aigle encor l'aile rase les cieux,
« Du rossignol les chants sont toujours tendres;
« Toi, peuple grec, tes arts, tes lois, tes dieux,
« Qu'en as-tu fait? qu'as-tu fait de nos cendres?
« Tes fêtes passent sans gaieté
« Sur une rive encor fleurie.
« Doux enfant de la Liberté,
« Le Plaisir veut une patrie!
« Une patrie!

« Déjà vainqueur, chante et vole au danger;
« Brise tes fers : tu le peux, si tu l'oses.
« Sur nos débris, quoi! le vil étranger
« Dort enivré du parfum de tes roses!
« Quoi! payer avec la beauté
« Un tribut à la barbarie!
« Doux enfant de la Liberté,
« Le Plaisir veut une patrie!
« Une patrie!

« C'est trop rougir aux yeux du voyageur
« Qui d'Olympie évoque la mémoire.
« Frappe! et ces bords, au gré d'un ciel vengeur,
« Reverdiront d'abondance et de gloire.
« Des tyrans le sang détesté
« Réchauffe une terre appauvrie.
« Doux enfant de la Liberté,
« Le Plaisir veut une patrie!
« Une patrie!

« A tes voisins n'emprunte que du fer :
« Tout peuple esclave est allié perfide.
« Mars va t'armer des feux de Jupiter;
« Cher à Vénus, son étoile te guide : (1)
« Bacchus, dieu toujours indompté,
« Remplira ta coupe tarie.
« Doux enfant de la Liberté,
« Le Plaisir veut une patrie!
« Une patrie! »

Il se rendort, le sage de Téos.
La Grèce enfin suspend ses funérailles.
Thèbes, Corinthe, Athènes, Sparte, Argos,
Ivres d'espoir, exhumez vos murailles!
Vos vierges même ont répété
Ces mots d'une voix attendrie :
« Doux enfant de la Liberté,
« Le Plaisir veut une patrie!
« Une patrie! »

(1) Suivant M. Pouqueville, les Grecs ont encore en vénération l'étoile de Vénus.

LA CHASSE

CHANSON DE REMERCIEMENT A DES CHASSEURS DU DÉPARTEMENT D'ILLE-ET-VILAINE QUI M'ENVOYÈRENT UNE BOURRICHE GARNIE D'EXCELLENT GIBIER

SAINTE-PÉLAGIE

Air : Tonton, tontaine, tonton.

Grâce à votre bourriche pleine
De gibier digne d'un glouton,
Tonton, tonton, tontaine, tonton,
Joyeux chasseurs d'Ille-et-Vilaine,
De votre cor je prends le ton.
Tonton, tontaine, tonton.

Chassez, morbleu! chassez encore :
Quittez Rosette et Jeanneton,
Tonton, tonton, tontaine, tonton;
Ou, pour rabattre, dès l'aurore,
Que les Amours soient de planton.
Tonton, tontaine, tonton.

Si le Béarnais a fait mettre
Maint chasseur au fond d'un ponton, (1)
Tonton, tonton, tontaine, tonton;
Gabrielle daignait permettre
Qu'on braconnât dans son canton.
Tonton, tontaine, tonton.

Jadis nul n'osait en province
Porter aux champs son mousqueton,
Tonton, tonton, tontaine, tonton.
On gardait la perdrix du prince;
Les loups dévoraient le mouton.
Tonton, tontaine, tonton.

Vous qui consolez ma disgrâce,
Pour nos droits vous tremblez, dit-on;
Tonton, tonton, tontaine, tonton.
Sauvez au moins le droit de chasse,
Pour l'honneur du pays breton.
Tonton, tontaine, tonton.

(1) Henri IV renouvela des ordonnances très-sévères contre les délits de chasse.

MON CARNAVAL

SAINTE-PÉLAGIE

Air nouveau de M. MEISSONNIER, *ou* des Chevilles de maître Adam.

Amis, voici la riante semaine
Que tous les ans je fêtais avec vous.
Marotte en main, dans le char qu'il promène,
Momus au bal conduit sages et fous.
Sur ma prison, dans l'ombre ensevelie,
Il m'a semblé voir passer les Amours.
J'entends au loin l'archet de la Folie :
O mes amis, prolongez d'heureux jours!

Oui, je les vois, ces danses amoureuses
Où la beauté triomphe à chaque pas.
De vingt danseurs je vois les mains heureuses
Saisir, quitter, ressaisir mille appas.
Dans ces plaisirs, que votre cœur m'oublie :
Un seul mot triste en peut troubler le cours.
J'entends au loin l'archet de la Folie :
O mes amis, prolongez d'heureux jours!

Combien de fois, auprès de la plus belle,
Dans vos banquets j'ai présidé chez vous!
Là de mon cœur jaillissait l'étincelle
Dont la gaieté vous électrisait tous.
De joyeux chants ma coupe était remplie;
Je la vidais, mais vous versiez toujours.
J'entends au loin l'archet de la Folie :
O mes amis, prolongez d'heureux jours!

Des jours charmants la perte est seule à craindre,
Fêtez-les bien, c'est un ordre des cieux.
Moi, je vieillis, et parfois laisse éteindre
Le grain d'encens dont je nourris mes dieux.
Quand la plus tendre était la plus jolie,
Des fers alors m'auraient paru bien lourds.
J'entends au loin l'archet de la Folie :
O mes amis, prolongez d'heureux jours!

Mais accourez, dès qu'une longue ivresse
Du calme enfin vous impose la loi.
Dernier rayon, qu'un reste d'allégresse
Brille en vos yeux et vienne jusqu'à moi.
Dans vos plaisirs ainsi je me replie;
Je suis vos pas, je chante vos amours.
J'entends au loin l'archet de la Folie :
O mes amis, prolongez d'heureux jours!

LA CANTHARIDE, ou LE PHILTRE

AIR des Comédiens.

Meurs, il le faut; meurs, ô toi qui recèles
Des dons puissants, à la volupté chers!
Rends à l'Amour tous les feux que tes ailes
Ont à ce dieu dérobés dans les airs.

IV.

« Clara », m'a dit cette femme si vieille
Qui chaque jour pleure encor son printemps,
« Quoi! votre joue est déjà moins vermeille
« Vous languissez, et n'avez que vingt ans!

« Un père altier, que seul l'intérêt touche,
« Vous a jetée au lit d'un vieil époux.
« L'espoir en vain sourit sur votre bouche ;
« L'hymen l'effleure, et s'endort près de vous.

« A votre abord naît la froide risée.
« L'Amour se dit : On m'a fait un larcin ;
« Mais cette terre a des nuits sans rosée,
« Et d'aucun fruit ne parera son sein.

« Trompez l'Amour, croyez-en ma sagesse ;
« Qu'un philtre heureux, par vos mains préparé,
« De votre époux rallumant la jeunesse,
« Donne à la vôtre un fils tant désiré. »

La vieille alors, baissant sa voix tremblante,
M'enseigne l'art de ce philtre charmant.
J'allais, sans elle, en ma fièvre brûlante,
Maudire époux, père, autel et serment.

Mais, vers ce frêne accourant dès l'aurore,
Dans ses rameaux j'ai su glisser ma main.
La cantharide y reposait encore :
Heureuse aussi, je dormirai demain.

Meurs, il le faut ; meurs, ô toi qui recèles
Des dons puissants, à la volupté chers !
Rends à l'Amour tous les feux que tes ailes
Ont à ce dieu dérobés dans les airs.

Mes jours, mes nuits, ma vie, étaient sans charmes ;
Je répugnais à d'innocents plaisirs.
Tout bas ma bouche, insultant à mes larmes,
Osait donner un nom à mes désirs.

Mon cœur brûlait ; hélas ! il brûle encore.
Jamais breuvage aura-t-il cette ardeur
Qui dans mon sang circule, me dévore,
Et d'un long trouble accable ma pudeur ?

Père cruel ! il fallait de ta fille
Aux murs d'un cloître ensevelir les jours.
Là Dieu du moins nous crée une famille,
Là son amour éteint tous les amours.

Où donc est-il, l'époux que ma jeunesse
Avait rêvé jeune, beau, caressant ?
Entre ses bras ma pudique tendresse
Eût été seule un philtre assez puissant.

De mon hymen, oui, la froideur me tue.
D'un plaisir chaste allumons le flambeau :
Ah ! cessons d'être une vaine statue,
Dont un mari décore son tombeau.

La tendre vieille a dit : « Soyez docile,
« Et dès demain renaîtront vos couleurs ;
« Demain moi-même au seuil de votre asile
« Je suspendrai deux couronnes de fleurs. »

Meurs, il le faut ; meurs, ô toi qui recèles
Des dons puissants, à la volupté chers !
Rends à l'Amour tous les feux que tes ailes
Ont à ce dieu dérobés dans les airs.

MA GUÉRISON

RÉPONSE A DES SEMUROIS QUI, POUR FAIRE PASSER LA FOLIE QUE J'AI EUE D'ESSAYER
DE GUÉRIR DES GENS INCURABLES
M'ONT ENVOYÉ DU VIN DE CHAMBERTIN ET DE ROMANÉE
EN M'ORDONNANT DES DOUCHES INTÉRIEURES
PENDANT MON SÉJOUR EN PRISON

SAINTE-PÉLAGIE

Air de la Treille de sincérité.

J'espère
Que le vin opère;
Oui, tout est bien, même en prison :
Le vin m'a rendu la raison. (*Bis.*)

Après un coup de romanée,
La douche ayant calmé mes sens,
J'ai maudit ma muse obstinée
A railler les hommes puissants. (*Bis.*)
Un accès pouvait me reprendre;
Mais, du topique effet certain,
J'avais de l'encens à leur vendre
Après un coup de chambertin.

J'espère
Que le vin opère;
Oui, tout est bien, même en prison :
Le vin m'a rendu la raison.

Après deux coups de romanée,
Rougissant de tous mes forfaits,
Je vois ma chambre environnée
D'heureux que le pouvoir a faits.
De mes juges l'arrêt suprême
Touche mon esprit libertin;
J'admire Marchangy lui-même
Après deux coups de chambertin.

J'espère
Que le vin opère;
Oui, tout est bien, même en prison :
Le vin m'a rendu la raison.

Après trois coups de romanée,
Je n'aperçois plus d'oppresseurs;
La presse n'est plus enchaînée;
Le budget seul a des censeurs.
La Tolérance par la ville
Court en habit de sacristain;
Je vois pratiquer l'Évangile
Après trois coups de chambertin.

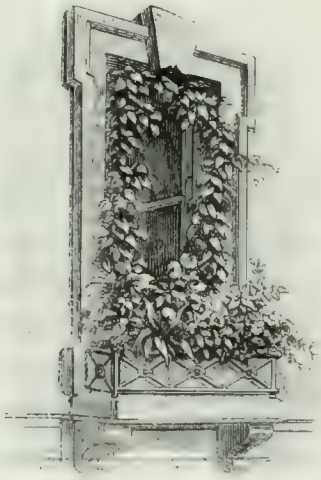
J'espère
Que le vin opère;
Oui, tout est bien, même en prison
Le vin m'a rendu la raison.

Au dernier coup de romanée,
Mon œil, mouillé de joyeux pleurs,
Voit la Liberté couronnée
D'oliviers, d'épis et de fleurs.
Les douces lois sont les plus fortes ;
L'avenir n'est plus incertain ;
J'entends tomber verrous et portes
Au dernier coup de chambertin.

J'espère
Que le vin opère ;
Oui, tout est bien, même en prison :
Le vin m'a rendu la raison.

O chambertin ! ô romanée !
Avec l'aurore d'un beau jour
L'Illusion chez vous est née
De l'Espérance et de l'Amour.
Cette fée, aux humains donnée,
Pour baguette tient du Destin
Tantôt un cep de romanée,
Tantôt un cep de chambertin.

J'espère
Que le vin opère ;
Oui, tout est bien, même en prison :
Le vin m'a rendu la raison.



LE PIGEON MESSAGER [1]

AIR de Taconnet

L'aï brillait, et ma jeune maîtresse
Chantait les dieux dans la Grèce oubliés.
Nous comparions notre France à la Grèce,
Quand un pigeon vient s'abattre à nos pieds. (*Bis.*)

Nœris découvre un billet sous son aile :
Il le portait vers des foyers chéris. (*Bis.*)
Bois dans ma coupe, ô messager fidèle !
Et dors en paix sur le sein de Nœris. } *Bis.*

[1] Tout le monde connaît l'usage que quelques peuples font des pigeons pour porter les lettres pressées. On les emporte loin de leur séjour habituel, et ils traversent, pour y revenir, les plus grandes distances avec une rapidité qui paraît incroyable.

Il est tombé, las d'un trop long voyage;
Rendons-lui vite et force et liberté.
D'un trafiquant remplit-il le message?
Va-t-il d'amour parler à la beauté?
Peut-être il porte au nid qui le rappelle
Les derniers vœux d'infortunés proscrits.
Bois dans ma coupe, ô messager fidèle!
Et dors en paix sur le sein de Nœris.

Mais du billet quelques mots me font croire
Qu'il est en France à des Grecs apporté.
Il vient d'Athène; il doit parler de gloire :
Lisons-le donc par droit de parenté.
Athène est libre! amis! quelle nouvelle!
Que de lauriers tout à coup refleuris!
Bois dans ma coupe, ô messager fidèle!
Et dors en paix sur le sein de Nœris.

Athène est libre! ah! buvons à la Grèce :
Nœris, voici de nouveaux demi-dieux.
L'Europe en vain, tremblante de vieillesse,
Déshéritait ces aînés glorieux.
Ils sont vainqueurs; Athènes, toujours belle,
N'est plus vouée au culte des débris.
Bois dans ma coupe, ô messager fidèle!
Et dors en paix sur le sein de Nœris.

Athène est libre! ô muse des Pindares!
Reprends ton sceptre, et ta lyre, et ta voix.
Athène est libre en dépit des barbares;
Athène est libre en dépit de nos rois.
Que l'univers, toujours instruit par elle,
Retrouve encore Athènes dans Paris!
Bois dans ma coupe, ô messager fidèle!
Et dors en paix sur le sein de Nœris.

Beau voyageur, au pays des Hellènes
Repose-toi, puis vole à tes amours;
Vole, et, bientôt reporté dans Athènes,
Reviens braver et tyrans et vautours.
A tant de rois dont le trône chancelle,
D'un peuple libre apporte encor les cris.
Bois dans ma coupe, ô messager fidèle!
Et dors en paix sur le sein de Nœris.

L'ÉPITAPHE DE MA MUSE

SAINTE-PÉLAGIE

AIR de Ninon chez madame de Sévigné.

Venez tous, passants, venez lire
L'épitaphe que je me fais.
J'ai chanté l'amoureux délire,
Le vin, la France et ses hauts faits.
J'ai plaint les peuples qu'on abuse;
J'ai chansonné les gens du roi :
Béranger m'appelait sa muse. (*Bis.*)
Pauvres pécheurs, priez pour moi! (*Bis.*)
Priez pour moi, priez pour moi!

Grâce à moi, qu'il rendit moins folle,
D'être gueux il se consolait,
Lui qui des muses de l'école
N'avait jamais sucé le lait.
Il grelottait dans sa coquille
Quand d'un luth je lui fis l'octroi.
De fleurs j'ai garni sa mandille.
Pauvres pécheurs, priez pour moi!
Priez pour moi, priez pour moi!

Je l'ai rendu cher au courage,
Dont il adoucit le malheur.
En amour il fut mon ouvrage;
J'ai pipé pour cet oiseleur.
A lui plus d'un cœur vint se rendre ;
Mais, les oiseaux en feront foi,
J'ai fourni la glu pour les prendre.
Pauvres pécheurs, priez pour moi!
Priez pour moi, priez pour moi!

Un serpent... (Dieu! ce mot rappelle
Marchangy qui rampa vingt ans!)
Un serpent, qui fait peau nouvelle
Dès que brille un nouveau printemps,
Fond sur nous, triomphe, et nous livre
Aux fers dont on pare la loi.
Sans liberté je ne peux vivre.
Pauvres pécheurs, priez pour moi!
Priez pour moi, priez pour moi!

Malgré l'éloquence sublime
De Dupin, qui pour nous parla,
N'ayant pu mordre sur la lime,
Le hideux serpent l'avala.
Or, je trépasse, et, mieux instruite,
Je vois l'enfer avec effroi :
Hier Satan s'est fait jésuite.
Pauvres pécheurs, priez pour moi!
Priez pour moi, priez pour moi!

L'EAU BÉNITE

COUPLETS POUR LE MARIAGE A L'ÉGLISE DE DEUX ÉPOUX MARIÉS DEPUIS LONGTEMPS SANS CÉRÉMONIE

AIR : Faut d'la vertu, pas trop n'en faut.

Ces deux époux ont mis enfin
De l'eau bénite dans leur vin. } *Bis.*

A l'autel ce couple s'engage ;
Voilà de quoi nous récrier.
Après vingt ans de mariage
Oser encor se marier !

Ces deux époux ont mis enfin
De l'eau bénite dans leur vin.

Grand Dieu, des torts que tu nous passes,
Le moindre, aux yeux de ta bonté,
Est celui d'avoir dit les *grâces*
Avant le *bénédicité*.

Ces deux époux ont mis enfin
De l'eau bénite dans leur vin.

Madame, de fleurs ennuyée...
Chut ! taisons-nous ; mais puisse un jour
Du chapeau de la mariée
Sa fille aussi coiffer l'Amour !

Ces deux époux ont mis enfin
De l'eau bénite dans leur vin.

Pour que l'hymen fasse merveilles,
Versez d'un bordeaux réchauffant,
Reste du vin mis en bouteilles
Au baptême de votre enfant.

Ces deux époux ont mis enfin
De l'eau bénite dans leur vin.

Toujours heureux, quoiqu'on en glose,
Prouvez au diable, et prouvez bien,
Que, parfois prise à faible dose,
L'eau bénite ne gâte rien.

Ces deux époux ont mis enfin
De l'eau bénite dans leur vin.

LE TAILLEUR ET LA FÉE

CHANSON CHANTÉE A MES AMIS LE 19 AOUT, JOUR ANNIVERSAIRE DE MA NAISSANCE

AIR d'Angéline (de WILHEM).

Dans ce Paris plein d'or et de misère,
En l'an du Christ mil sept cent quatre-vingt,
Chez un tailleur, mon pauvre et vieux grand-père,
Moi nouveau-né, sachez ce qui m'advint.
Rien ne prédit la gloire d'un Orphée
A mon berceau, qui n'était pas de fleurs :
Mais mon grand-père, accourant à mes pleurs,
Me trouve un jour dans les bras d'une fée ;
Et cette fée, avec de gais refrains,
Calmait le cri de mes premiers chagrins. (Bis.

Le bon vieillard lui dit, l'âme inquiète :
« A cet enfant quel destin est promis? »
Elle répond : « Vois-le, sous ma baguette,
« Garçon d'auberge, imprimeur et commis.
« Un coup de foudre ajoute à mes présages : (1)
« Ton fils atteint va périr consumé;
« Dieu le regarde, et l'oiseau ranimé
« Vole en chantant braver d'autres orages. »
Et puis la fée, avec de gais refrains,
Calmait le cri de mes premiers chagrins.

« Tous les plaisirs, sylphes de la jeunesse,
« Éveilleront sa lyre au sein des nuits.
« Au toit du pauvre il répand l'allégresse;
« A l'opulence il sauve des ennuis.
« Mais quel spectacle attriste son langage?
« Tout s'engloutit, et gloire et liberté :
« Comme un pêcheur qui rentre épouvanté,
« Il vient au port raconter leur naufrage. »
Et puis la fée, avec de gais refrains,
Calmait le cri de mes premiers chagrins.

Le vieux tailleur s'écrie : « Eh quoi! ma fille
« Ne m'a donné qu'un faiseur de chansons!
« Mieux jour et nuit vaudrait tenir l'aiguille
« Que, faible écho, mourir en de vains sons. »
« Va, dit la fée, à tort tu t'en alarmes;
« De grands talents ont de moins beaux succès.
« Ses chants légers seront chers aux Français,
« Et du proscrit adouciront les larmes. »
Et puis la fée, avec de gais refrains,
Calmait le cri de mes premiers chagrins.

Amis, hier j'étais faible et morose,
L'aimable fée apparaît à mes yeux.
Ses doigts distraits effeuillent une rose;
Elle me dit : « Tu te vois déjà vieux.
« Tel qu'aux déserts parfois brille un mirage, (2)
« Aux cœurs vieillis s'offre un doux souvenir.
« Pour te fêter tes amis vont s'unir :
« Longtemps près d'eux revis dans un autre âge. »
Et puis la fée, avec de gais refrains,
Comme autrefois dissipa mes chagrins.

(1) L'auteur fut frappé de la foudre dans sa jeunesse.

(2) Les effets fantastiques du mirage trompent les yeux du voyageur jusque dans les sables du désert ; il croit voir devant lui des forêts, des lacs, des ruisseaux, etc.

LES CONSEILS DE LISE

CHANSON ADRESSÉE A M. J. LAFFITTE, QUI M'AVAIT PROPOSÉ UN EMPLOI DANS SES BUREAUX POUR RÉPARER LA PERTE DE MA PLACE A L'UNIVERSITÉ

Air de la Treille de sincérité.

Lise à l'oreille
Me conseille ;
Cet oracle me dit tout bas :
Chantez, monsieur, n'écrivez pas. (*Bis.*)

Un doux emploi pourrait vous plaire,
Me dit Lise ; mais songez bien,
Songez bien au poids du salaire,
Même chez un vrai citoyen. (*Bis.*)
Rester pauvre vous est facile,
Quand l'Amour, afin de l'user,
Vient remonter ce luth fragile
Que Thémis a voulu briser.

Lise à l'oreille
Me conseille ;
Cet oracle me dit tout bas :
Chantez, monsieur, n'écrivez pas.

Dans l'emploi qu'un ami vous offre,
Vous n'oseriez plus, vieil enfant,
Célébrer, au bruit de son coffre,
Les droits que sa vertu défend.
Vous croiriez voir à chaque rime
Les sots, doublement satisfaits,
De vos chansons lui faire un crime,
Vous en faire un de ses bienfaits.

Lise à l'oreille
Me conseille ;
Cet oracle me dit tout bas :
Chantez, monsieur, n'écrivez pas.

Craignant alors la malveillance,
Vous ririez moins de ce baron,
Courtier de la Sainte-Alliance,
Qui des rois s'est fait le patron.
Dans les fonds de peur d'une crise,
Il veut que les Grecs soient déçus : (1)
Pour avoir l'*endos* de Moïse,
On fait banqueroute à Jésus.

Lise à l'oreille
Me conseille ;
Cet oracle me dit tout bas :
Chantez, monsieur, n'écrivez pas.

Votre muse en deviendrait folle,
Et croirait flatter en disant
Que sur la *droite* du Pactole
Intrigue et ruse vont puisant ;
Tandis qu'une noble industrie
Puise à *gauche*, et de toute part (2)
Reverse à flots sur la patrie
Un or dont le pauvre a sa part.

(1) On n'osait alors secourir les Grecs, qui faisaient d'héroïques efforts pour recouvrer leur liberté.

(2) On sait ce qu'étaient la gauche et la droite de la Chambre à cette époque.

Lise à l'oreille
Me conseille ;
Cet oracle me dit tout bas :
Chantez, monsieur, n'écrivez pas.

Ainsi mon oracle m'inspire.
Puis ajoute ce dernier point :
Des distances l'amour peut rire ;
L'amitié n'en supporte point.

Riche de votre indépendance,
Chez Laffitte toujours fêté,
En trinquant avec l'opulence,
Vous boirez à l'égalité.

Lise à l'oreille
Me conseille ;
Cet oracle me dit tout bas :
Chantez, monsieur, n'écrivez pas.

LE TOURNEBROCHE

AIR : Le bruit des roulettes gate tout

Du dîner j'anime fort la cloche,
Mais on la sonne en peu d'endroits :
Plus qu'elle aussi le tournebroche
A mes hommages a des droits.

Combien d'ennemis il rapproche
Chez le prince et chez le bourgeois !
A son doux tic tac un jour les partis
Signeront la paix entre deux rôtis.

Qu'on reprenne sur la musique
Les querelles du temps passé ;
Que par l'Amphion italique
Le grand Mozart soit terrassé ;
Je ne tiens qu'au refrain bachique
Par le tournebroche annoncé.
A son doux tic tac un jour les partis
Signeront la paix entre deux rôtis.

Une montre, admirable ouvrage,
Des heures décrivant le cours,
Règle, sans en charmer l'usage,
Le cercle borné de nos jours ;
Le tournebroche a l'avantage
D'embellir des instants trop courts.
A son doux tic tac un jour les partis
Signeront la paix entre deux rôtis.

Lorsque la Fortune à sa roue
Attache mille ambitieux,
Les précipite dans la boue
Ou les élève jusqu'aux cieux,
C'est la broche, moi je l'avoue,
Dont la roue attire mes yeux.
A son doux tic tac un jour les partis
Signeront la paix entre deux rôtis.

Ce meuble, suivant maint vieux conte,
A manqué seul à l'âge d'or ;
C'est l'Amitié qui, pour son compte,
Dut en inventer le ressort.
Vivent ceux que sa main remonte !
Mais gloire à celui du trésor !
A son doux tic tac un jour les partis
Signeront la paix entre deux rôtis.

L'AMITIÉ

COUPLETS CHANTÉS A MES AMIS LE 8 DÉCEMBRE 1822, JOUR ANNIVERSAIRE DE MA CONDAMNATION PAR LA COUR D'ASSISES

AIR : Quand des ans la fleur printanière.

Sur des roses l'Amour sommeille;
Mais, quand s'obscurcit l'horizon,
Célébrons l'Amitié qui veille
A la porte d'une prison.

Tyran aussi, l'Amour nous coûte
Des pleurs qu'elle sait arrêter.
Au poids de nos fers il ajoute,
Elle nous aide à les porter.

Sur des roses l'Amour sommeille;
Mais, quand s'obscurcit l'horizon,
Célébrons l'Amitié qui veille
A la porte d'une prison.

Dans l'une de nos cent bastilles
Lorsque ma Muse emménagea,
A peine on refermait les grilles
Que l'Amitié frappait déjà.

Sur des roses l'Amour sommeille;
Mais, quand s'obscurcit l'horizon,
Célébrons l'Amitié qui veille
A la porte d'une prison.

Heureux qui, libre de ses chaînes,
Bravant la haine et la pitié,
Joint au souvenir de ses peines
Celui des soins de l'Amitié!

Sur des roses l'Amour sommeille;
Mais, quand s'obscurcit l'horizon,
Célébrons l'Amitié qui veille
A la porte d'une prison.

Que fait la gloire à qui succombe?
Amis, renonçons à briller;
Donnons les marbres d'une tombe
Pour les plumes d'un oreiller.

Sur des roses l'Amour sommeille;
Mais, quand s'obscurcit l'horizon,
Célébrons l'Amitié qui veille
A la porte d'une prison.

Sans bruit, ensemble, ô vous que j'aime!
Trompons les hivers meurtriers.
On peut braver le Temps lui-même
Quand on a bravé les geôliers.

Sur des roses l'Amour sommeille;
Mais, quand s'obscurcit l'horizon,
Célébrons l'Amitié qui veille
A la porte d'une prison.

LE CENSEUR

Air de la Robe et des Bottes.

On me disait : Il est temps d'être sage ;
Au Pinde aussi l'on change de drapeaux.
Tentez la gloire, et, dans un grand ouvrage,
Pour le théâtre abdiquez les pipeaux.
De mes refrains j'ai repoussé le livre ;
Mais quand j'invoque et Thalie et sa sœur,
Leur voix me crie : Ah ! que Dieu nous délivre,
Nous délivre au moins du censeur !

La Liberté, nourrice du génie,
Voit les Beaux-Arts pleurant sur son cercueil :
Qui va d'un joug subir l'ignominie
A de son vers d'avance éteint l'orgueil.
Réponds, Corneille, oserais-tu revivre ?
Et toi, Molière, admirable penseur ?
Non, dites-vous ; ou que Dieu vous délivre,
Vous délivre au moins du censeur !

Tu veux encor ravir le feu céleste,
Jeune homme épris des lauriers les plus beaux,
Quand la Censure, à son rocher funeste
De ton génie a promis les lambeaux !
D'affreux vautours, que leur pâture enivre,
Vont mutiler le noble ravisseur.
Fils de Japet, ah ! que Dieu te délivre,
Te délivre au moins du censeur !

Avec Thalie, en satires féconde,
Peignons nos grands, leurs valets, leurs rimeurs,
Les vils ressorts qui font mouvoir le monde,
Et la cour même envenimant nos mœurs.
Délateur, tremble ! en scène il faut me suivre.
Jeffrys [1] en vain t'a pris pour assesseur.
Quoi ! tu souris !... ah ! que Dieu nous délivre,
Nous délivre au moins du censeur !

De Louis onze évoquons les victimes ;
Que, dévoré d'un sanguinaire ennui,
Ce roi bigot, pour se soûler de crimes,
Mette sa Vierge entre le diable et lui. [2]
Mais, tout sanglants, nos Tristans [3] vont poursuivre
Ce vœu formé contre un lâche oppresseur.
Morts, taisez-vous ! ou que Dieu nous délivre,
Nous délivre au moins du censeur !

Je laisse donc Thalie et Melpomène
Pour la chanson, libre en dépit des rois.
Sans le régir, j'agrandis son domaine ;
D'autres un jour lui traceront des lois.
Qu'en république on puisse y toujours vivre :
C'est un état qui n'est pas sans douceur.
Pauvres Français, ah ! que Dieu vous délivre,
Vous délivre au moins du censeur !

(1) Juge anglais devenu fameux pendant la restauration des Stuarts, et dont le nom est un peu estropié ici par nécessité pour la mesure.

(2) Louis XI, au dire de quelques historiens, demandait pardon de ses crimes à la bonne Vierge de plomb qu'il portait à son chapeau.

(3) Tristan est le nom du grand prévôt de Louis XI ; il était gentilhomme, et réunissait aux fonctions de juge celles d'exécuteur des hautes-œuvres.

LE VIOLON BRISÉ

AIR : Je regardais Madelmette.

Viens, mon chien, viens, ma pauvre bête ;
Mange malgré mon désespoir.
Il me reste un gâteau de fête ;
Demain nous aurons du pain noir.

Les étrangers, vainqueurs par ruse,
M'ont dit hier dans ce vallon :
« Fais-nous danser ! » Moi, je refuse ;
L'un d'eux brise mon violon.

C'était l'orchestre du village.
Plus de fêtes! plus d'heureux jours!
Qui fera danser sous l'ombrage?
Qui réveillera les Amours?

Sa corde vivement pressée,
Dès l'aurore d'un jour bien doux,
Annonçait à la fiancée
Le cortége du jeune époux.

Aux curés qui l'osaient entendre
Nos danses causaient moins d'effroi.
La gaieté qu'il savait répandre
Eût déridé le front d'un roi.

S'il préluda, dans notre gloire,
Aux chants qu'elle nous inspirait,
Sur lui jamais pouvais-je croire
Que l'étranger se vengerait?

Viens, mon chien, viens, ma pauvre bête;
Mange malgré mon désespoir.
Il me reste un gâteau de fête;
Demain nous aurons du pain noir.

Combien sous l'orme ou dans la grange
Le dimanche va sembler long!
Dieu bénira-t-il la vendange
Qu'on ouvrira sans violon?

Il délassait des longs ouvrages,
Du pauvre étourdissait les maux;
Des grands, des impôts, des orages,
Lui seul consolait nos hameaux.

Les haines, il les faisait taire;
Les pleurs amers, il les séchait.
Jamais sceptre n'a fait sur terre
Autant de bien que mon archet.

Mais l'ennemi qu'il faut qu'on chasse
M'a rendu le courage aisé.
Qu'en mes mains un mousquet remplace
Le violon qu'il a brisé.

Tant d'amis dont je me sépare
Diront un jour, si je péris;
Il n'a point voulu qu'un barbare
Dansât gaiement sur nos débris.

Viens, mon chien, viens, ma pauvre bête;
Mange malgré mon désespoir.
Il me reste un gâteau de fête;
Demain nous aurons du pain noir.

LE MAUVAIS VIN

OU LES *CAR*

AIR : On dit partout que je suis bête.

Béni sois-tu, vin détestable !
Pour moi tu n'es point redoutable,
Bien qu'au maître de ce banquet
Des flatteurs vantent ton bouquet.
Arrose donc, fade piquette,
Les fleurs peintes sur mon assiette.
Vive le vin qui ne vaut rien !
Notre santé s'en trouve bien.

Car, si tu m'invitais à boire,
Bientôt je perdrais la mémoire
Du docteur, qui me dit toujours :
« Pour vous, c'est assez des amours.
« Chantez Bacchus, ainsi qu'un prêtre
« Parle de Dieu sans le connaître. »
Vive le vin qui ne vaut rien !
Notre belle s'en trouve bien.

Car, si tu portais à l'ivresse,
Certaine Espagnole en détresse,
Ce soir, pourrait bien, je le sens,
Mettre à sec ma bourse et mes sens ;
Et Lisette, qui tient ma caisse,
Aurait à souffrir de la baisse.
Vive le vin qui ne vaut rien !
Notre raison s'en trouve bien.

Car, si tu réchauffais ma veine,
Armé de vers forgés sans peine,
Tout en chantant je tomberais
Peut-être au milieu d'un congrès ;
Puis j'irais, pour démagogie,
En prison terminer l'orgie.
Vive le vin qui ne vaut rien !
Notre gaieté s'en trouve bien.

Car en prison l'on ne rit guère.
Mais, vin à qui je fais la guerre,
Tu disparais, et sous mes yeux
Mousse un nectar digne des dieux.
Au risque d'une catastrophe,
Versez-m'en, je suis philosophe.
Versez ! versez ! je ne crains rien ;
Du bon vin je me trouve bien.

LES SCIENCES

Air des Mauvaises têtes.

Fatigué des clartés confuses
Qui m'ont égaré bien souvent,
J'allais bannir Amours et Muses ;
J'allais vouloir être savant.
Mais quoi ! pour une âme incertaine
La science est d'un vain secours.
Gardons Lisette et la Fontaine :
Muses, restez ; restez, Amours.

La nature était mon Armide ;
Dans ses jardins j'errais surpris :
Mais un chimiste moins timide
Règne en vainqueur sur leurs débris.
Dans son fourneau rien qu'il ne jette ;
Des gaz il poursuit le concours.
Ma fée y perdrait sa baguette :
Muses, restez ; restez, Amours.

J'ai regret aux contes de vieille,
Quand un docteur dit qu'à sa voix
Les morts lui viennent à l'oreille
De la vie expliquer les lois.
De la lampe il voit la matière,
Les ressorts, le fond, les contours ;
Je n'en veux voir que la lumière.
Muses, restez ; restez, Amours.

Enfin aux calculs qu'on entasse
Si les cieux n'obéissaient pas !
Plus d'une erreur passe et repasse
Entre les branches d'un compas.
Un siècle a changé la physique ;
Nos temps sont féconds en retours.
Je crains que le soleil n'abdique :
Muses, restez ; restez, Amours.

Enivrons-nous de poésie,
Nos cœurs n'en aimeront que mieux ;
Elle est un reste d'ambroisie
Qu'aux mortels ont laissé les dieux.
Quel est sur moi le froid qui tombe ?
C'est le froid du soir de mes jours.
Promettez un rêve à ma tombe :
Muses, restez ; restez, Amours.

LA DÉESSE

SUR UNE PERSONNE QUE L'AUTEUR A VUE REPRÉSENTER LA LIBERTÉ DANS UNE DES FÊTES DE LA RÉVOLUTION

Air de la Petite Gouvernante.

Est-ce bien vous, vous que je vis si belle,
Quand tout un peuple, entourant votre char,
Vous saluait du nom de l'immortelle
Dont votre main brandissait l'étendard?
De nos respects, de nos cris d'allegresse,
De votre gloire et de votre beauté,
Vous marchiez fière : oui, vous étiez déesse,
Déesse de la Liberté.

Vous traversiez des ruines gothiques ;
Nos défenseurs se pressaient sur vos pas :
Les fleurs pleuvaient, et des vierges pudiques
Mêlaient leurs chants à l'hymne des combats.
Moi, pauvre enfant, dans une coupe amère,
En orphelin par le sort allaité,
Je m'écriais : « Tenez-moi lieu de mère,
« Déesse de la Liberté. »

De noms affreux cette époque est flétrie ;
Mais, jeune alors, je n'ai rien pu juger :
En épelant le doux mot de patrie,
Je tressaillais d'horreur pour l'étranger.
Tout s'agitait, s'armait pour la défense ;
Tout était fier, surtout la pauvreté.
Ah ! rendez-moi les jours de mon enfance,
Déesse de la Liberté.

Volcan éteint sous les cendres qu'il lance,
Après vingt ans ce peuple se rendort ;
Et l'étranger, apportant sa balance,
Lui dit deux fois : « Gaulois, pesons ton or. »
Quand notre ivresse, au ciel rendant hommage,
Sur un autel élevait la beauté,
D'un rêve heureux vous n'étiez que l'image,
Déesse de la Liberté.

Je vous revois, et le Temps trop rapide
Ternit ces yeux où riaient les Amours ;
Je vous revois, et votre front qu'il ride
Semble à ma voix rougir de vos beaux jours.
Rassurez-vous : char, autel, fleurs, jeunesse,
Gloire, vertu, grandeur, espoir, fierté,
Tout a péri ; vous n'êtes plus déesse,
Déesse de la Liberté.

LE MALADE

AIR : Muse des bois et des accords champêtres.

Un mal cuisant déchire ma poitrine.
Ma faible voix s'éteint dans les douleurs ;
Et tout renaît, et déjà l'aubépine
A vu l'abeille accourir à ses fleurs.
Dieu d'un sourire a béni la nature ;
Dans leur splendeur les cieux vont éclater.
Reviens, ma voix, faible, mais douce et pure :
Il est encor de beaux jours à chanter.

Mon Esculape (1) a renversé mon verre :
Plus de gaieté ! mon front se rembrunit ;
Mais vient l'Amour et le mois qu'il préfère :
Déjà l'oiseau butine pour son nid.
Des voluptés le torrent va s'épandre
Sur l'univers, qui semblait végéter.
Reviens, ma voix, faible, mais toujours tendre :
Il est encor des plaisirs à chanter.

Pour mon pays que de chansons encore !
D'un lâche oubli vengeons les trois couleurs ;
De nouveaux noms la France se décore ;
A l'aigle éteint nous redevons des pleurs.
Que de périls la tribune orageuse
Offre aux vertus qui l'osent affronter !
Reviens, ma voix, faible, mais courageuse :
Il est encor des gloires à chanter.

Puis j'entrevois la liberté bannie ;
Elle revient : despotes, à genoux !
Pour l'étouffer, en vain la tyrannie
Fait signe au Nord de déborder sur nous.
L'ours effrayé regagne sa tanière,
Loin du soleil qu'il voulait disputer.
Reviens, ma voix, faible, mais libre et fière :
Il est encore un triomphe à chanter.

Que dis-je ? hélas ! oui, la terre s'éveille,
Belle et parée, au souffle du printemps.
Mais dans nos cœurs le courage sommeille ;
Chargé de fers, chacun se dit : J'attends !
La Grèce expire, et l'Europe est tremblante ;
Seuls, nos pleurs seuls osent se révolter.
Reviens, ma voix, faible, mais consolante :
Il est encor des martyrs à chanter.

(1) Le célèbre docteur Dubois, à qui l'auteur de ces chansons ne peut témoigner trop de reconnaissance, et en qui [illegible] du cœur égalent la science et l'étonnante habileté.

LA COURONNE DE BLUETS

A MADAME ***

Air : J'ai vu partout dans mes voyages.

Du ciel j'arrive, et mon voyage
Nous épargne à tous bien des pleurs.
Beauté folâtre autant que sage,
Ne jouez plus avec des fleurs.
Sachez qu'hier, la panse ronde
Et l'œil obscurci par Bacchus,
Jupin a cru dans notre monde
Voir une couronne de plus. } *Bis.*

A la colère il s'abandonne :
« L'abus, dit-il, devient trop fort.
« Encore un front que l'on couronne,
« Quand le faiseur de rois est mort ! (1)
« Sur ce front lançons mon tonnerre :
« Du faible enfin vengeons les droits.
« Je veux voir un jour sur la terre
« Les rois sujets, les sujets rois. »

Dans son conseil alors j'arrive
(Où les rimeurs n'entrent-ils pas?);
En joue il vous met sans qui-vive;
Mais je l'aborde chapeau bas :
« Jupin, de ton arrêt j'appelle;
« Ta balance et tes poids sont faux.
« Ta cour de justice éternelle
« A-t-elle eu ses gardes des sceaux?

« Braque tes lunettes, vieux sire,
« Sur le front couronné par nous;
« De la candeur c'est le sourire,
« De la bonté c'est l'œil si doux.
« Lorsque les carreaux de son foudre
« Chez nos sourds passent pour muets,
« Jupin ne mettrait-il en poudre
« Qu'une couronne de bluets? »

« Oh ! oh ! dit-il, qu'allais-je faire?
« Ailleurs frappons; mon foudre est chaud. »
« Frappe, mais sur notre hémisphère
« Vise donc plus bas ou plus haut. »
Heureux d'avoir su vous défendre,
J'accours des célestes donjons.
Quant à Jupin, je viens d'apprendre
Qu'il a foudroyé deux pigeons.

(1) Napoléon.

LE CHANT DU COSAQUE

Air : Dis-moi, soldat, dis-moi, t'en souviens-tu ?

Viens, mon coursier, noble ami du Cosaque,
Vole au signal des trompettes du Nord.
Prompt au pillage, intrépide à l'attaque,
Prête sous moi des ailes à la Mort.

L'or n'enrichit ni ton frein ni ta selle;
Mais attends tout du prix de mes exploits.
Hennis d'orgueil, ô mon coursier fidèle!
Et foule aux pieds les peuples et les rois. } *Bis.*

La Paix, qui fuit, m'abandonne tes guides;
La vieille Europe a perdu ses remparts.
Viens de trésors combler mes mains avides;
Viens reposer dans l'asile des arts.
Retourne boire à la Seine rebelle,
Où, tout sanglant, tu t'es lavé deux fois.
Hennis d'orgueil, ô mon coursier fidèle!
Et foule aux pieds les peuples et les rois.

Comme en un fort, princes, nobles et prêtres,
Tous assiégés par des sujets souffrants,
Nous ont crié : Venez, soyez nos maîtres;
Nous serons serfs pour demeurer tyrans.
J'ai pris ma lance, et tous vont devant elle
Humilier et le sceptre et la croix.
Hennis d'orgueil, ô mon coursier fidèle!
Et foule aux pieds les peuples et les rois.

J'ai d'un géant vu le fantôme immense
Sur nos bivacs fixer un œil ardent.
Il s'écriait : Mon règne recommence!
Et de sa hache il montrait l'Occident.
Du roi des Huns c'était l'ombre immortelle :
Fils d'Attila, j'obéis à sa voix.
Hennis d'orgueil, ô mon coursier fidèle!
Et foule aux pieds les peuples et les rois.

Tout cet éclat dont l'Europe est si fière,
Tout ce savoir qui ne la défend pas,
S'engloutira dans les flots de poussière
Qu'autour de moi vont soulever tes pas.
Efface, efface, en ta course nouvelle,
Temples, palais, mœurs, souvenirs et lois.
Hennis d'orgueil, ô mon coursier fidèle!
Et foule aux pieds les peuples et les rois.

L'ÉPÉE DE DAMOCLÈS

AIR : *A soixante ans on est vieux.*

De Damoclès l'épée est bien connue ;
En songe, à table, il m'a semblé la voir.
Sous cette épée et menaçante et nue
Denys l'Ancien me forçait à m'asseoir. (*Bis.*)
Je m'écriais : Que mon destin s'achève,
La coupe en main, au doux bruit des concerts ! (*Bis.*)
O vieux Denys ! je me ris de ton glaive, (1)
Je bois, je chante, et je siffle tes vers. (*Bis.*)

Servez, disais-je à messieurs de la bouche ;
Versez, versez, messieurs du gobelet.
Malheur d'autrui n'est point ce qui te touche,
Denys ; sur moi fais donc vite un couplet.
Ton Apollon à nos larmes fait trêve ;
Il nous égaye au sein d'affreux revers.
O vieux Denys ! je me ris de ton glaive,
Je bois, je chante, et je siffle tes vers.

Puisqu'à rimer sans remords tu t'amuses,
De la patrie écoute un peu la voix :
Elle est, crois-moi, la première des muses ;
Mais rarement elle inspire les rois.
Du frêle arbuste où bout sa noble sève,
La moindre fleur parfume au loin les airs.
O vieux Denys ! je me ris de ton glaive,
Je bois, je chante, et je siffle tes vers.

Tu crois du Pinde avoir conquis la gloire,
Quand ses lauriers, de ta foudre encor chauds,
Vont à prix d'or te cacher à l'histoire,
Ou balayer la fange des cachots.
Mais, à ton nom, Clio, qui se soulève,
Sur ton cercueil viendra peser nos fers.
O vieux Denys ! je me ris de ton glaive,
Je bois, je chante, et je siffle tes vers.

Que du mépris la haine au moins me sauve !
Dit ce bon roi, qui rompt un fil léger.
Le fer pesant tombe sur mon front chauve ;
J'entends ces mots : Denys sait se venger.
Me voilà mort, et, poursuivant mon rêve,
La coupe en main je répète aux enfers :
O vieux Denys ! je me ris de ton glaive,
Je bois, je chante, et je siffle tes vers.

(1) Denys l'Ancien, tyran de Syracuse, était, comme on sait, un métromane déterminé ; il envoyait en prison ceux qui ne trouvaient pas ses vers bons. Nous avons eu aussi en France des rois qui se mêlaient d'écrire et de faire des vers. Quant à l'histoire du festin de Damoclès, elle est trop connue pour qu'il soit besoin de la rapporter ici.

Cette chanson appartient au règne de Louis XVIII, qui, de même que Denys, avait la manie d'écrire et a fait beaucoup de petits vers.

LA MAISON DE SANTÉ

A MADAME GÉVAUDAN (1), POUR LA SAINT-JEAN, JOUR DE SA FÊTE

Air du Ménage du garçon.

Naguère en un royal hospice
J'allai subir les soins de l'art;
Esculape me fut propice,
Je bénis cet heureux hasard. (*Bis.*)
Mais l'Amitié, toujours craintive,
Me dit : « Point de sécurité!
« Un *quiproquo* bien vite arrive.
« Change de maison de santé. » (*Bis.*)

A R..... elle me transporte;
Je me sens mieux en avançant.
La Bienfaisance est sur la porte,
Le Malheur salue en passant.
Là Jeannette est supérieure,
Et le ciel fit de sa bonté
La lampe qui brûle à toute heure
Dans cette maison de santé.

Molière a terminé sa vie
Entre deux sœurs de charité.
Or, quand Jeanne fait œuvre pie,
C'est un rendu pour un prêté.
De Thalie elle fut tourière
Avec talent, grâce et beauté,
Et la suivante de Molière
Fonde une maison de santé.

L'Amitié seule y donne place :
Moi, j'en ai fait mon Hôtel-Dieu.
Infirmiers, remplissez ma tasse;
C'est aujourd'hui le saint du lieu.
Quand il s'agit de fêter Jeanne,
Mon seul régime est la gaieté.
Je veux m'enivrer de tisane
Dans cette maison de santé.

(1) Madame Gévaudan, qui, sous le nom de Devienne, a longtemps occupé le premier rang au Théâtre-Français, et n'y a peut-être pas encore été remplacée dans les rôles de soubrette. Mariée au bon et généreux Gévaudan, elle fut dans sa retraite un modèle d'amitié et de bienfaisance.

LES HIRONDELLES

Air de la romance de Jesper.

Captif au rivage du More,
Un guerrier, courbé sous ses fers,
Disait : Je vous revois encore,
Oiseaux ennemis des hivers.
Hirondelles, que l'espérance
Suit jusqu'en ces brûlants climats,
Sans doute vous quittez la France :
De mon pays ne me parlez-vous pas?

Depuis trois ans je vous conjure
De m'apporter un souvenir
Du vallon où ma vie obscure
Se berçait d'un doux avenir.
Au détour d'une eau qui chemine
A flots purs, sous de frais lilas,
Vous avez vu notre chaumine :
De ce vallon ne me parlez-vous pas?

L'une de vous peut-être est née
Au toit où j'ai reçu le jour;
Là d'une mère infortunée
Vous avez dû plaindre l'amour.
Mourante, elle croit à toute heure
Entendre le bruit de mes pas;
Elle écoute, et puis elle pleure.
De son amour ne me parlez-vous pas?

Ma sœur est-elle mariée?
Avez-vous vu de nos garçons
La foule, aux noces conviée,
La célébrer dans leurs chansons?
Et ces compagnons du jeune âge
Qui m'ont suivi dans les combats,
Ont-ils revu tous le village?
De tant d'amis ne me parlez-vous pas?

Sur leurs corps, l'étranger, peut-être,
Du vallon reprend le chemin;
Sous mon chaume il commande en maître,
De ma sœur il trouble l'hymen.
Pour moi plus de mère qui prie,
Et partout des fers ici-bas.
Hirondelles de ma patrie,
De ses malheurs ne me parlez-vous pas?

LA BONNE MAMAN

COUPLETS A UNE DAME DE TRENTE ANS, QUE L'AUTEUR APPELAIT SA GRAND'MÈRE

Air : J'étais bon chasseur autrefois.

Au dire du proverbe ancien,
L'amitié ne remonte guère.
Bon petit-fils, je n'en crois rien,
Quand je pense à vous, ma grand'mère :
Ces titres, quelquefois si doux,
Vous paraîtraient-ils insipides?
Bonne maman, consolez-vous;
Vous n'avez point encor de rides.

L'âge a-t-il éteint vos désirs?
Blâmez-vous les tendres chimères?
Censurer les plus doux plaisirs
Est le plaisir de nos grand'mères.
Les ans font-ils neiger sur nous,
A nos yeux tout se décolore.
Bonne maman, consolez-vous;
Vous ne blanchissez point encore.

L'Amour a peur des grand'mamans;
Mais, à prix d'or, combien de vieilles
Ont à leurs gages des amants
Dont les missives font merveilles!
On sait, pour lire un billet doux,
Quel moyen prennent ces coquettes.
Bonne maman, consolez-vous;
Vous lisez encor sans lunettes.

Quoi! sans rides, sans cheveux blancs,
Et sans lunettes, à votre âge!
Voyons si vos genoux tremblants
Des ans n'attestent pas l'outrage.
Oui, je vois trembler vos genoux,
Que l'Amour tendrement caresse.
Bonne maman, consolez-vous,
Prenez un bâton de vieillesse.

LE CONTRAT DE MARIAGE [1]

IMITÉ D'UN ANCIEN FABLIAU

AIR : Ah! daignez m'épargner le reste.

« Sire, de grâce, écoutez-moi!
(Le prince courait chez sa dame.)
« Sire, vous êtes un grand roi :
« Daignez me venger de ma femme. »
Le roi dit : « Qu'on tienne éloigné
« Ce fou qui m'arrête au passage.
« — Ah! sire, vous avez signé
« Mon contrat de mariage. »

Ces mots font sourire le roi :
« Gardes, je défends qu'on l'assomme.
« Vilain, dit-il, explique-toi.
« — Sire, j'ai fait le gentilhomme.
« J'acquis d'un argent bien gagné
« Château, blason, titre, équipage;
« Et, sire, vous avez signé
« Mon contrat de mariage.

« J'ai pris femme noble aux doux yeux,
« Aux mains blanches, au cou de cygne.
« Son père a dit : « Par mes aïeux!
« Mon gendre, il faut que le roi signe. »
« Votre nom fut accompagné
« D'un pâté de mauvais présage,
« Sire, quand vous avez signé
« Mon contrat de mariage!

« J'étais en habit de gala,
« Sire; et, pour abréger l'histoire,
« Rappelez-vous que ce jour-là
« Un beau page tint l'écritoire.
« Ma femme ici l'avait lorgné.
« Hier je l'ai surpris... Quel outrage
« Pour vous dont la plume a signé
« Mon contrat de mariage! »

Le roi dit : « Je n'ai qualité
« Que pour guérir les écrouelles.
« Un diable, cornard effronté,
« Vilains, ici guette vos belles.
« Sur les rois même il a régné,
« Et met un sceau de vasselage
« A tous les gens dont j'ai signé
« Le contrat de mariage. »

Le livre où j'ai puisé ceci
Ajoute que l'époux morose
Faillit mourir de noir souci,
Et que d'un dicton il fut cause :
Dès qu'un mari peu résigné
Prêtait à rire au voisinage,
Le roi, disait-on, a signé
Son contrat de mariage.

[1] La manie de faire signer par le roi les contrats de mariage m'a inspiré cette chanson.

LA FUITE DE L'AMOUR

AIR .

Je vois déjà se déployer tes ailes,
Amour; adieu! mon bel âge est passé.
D'un air moqueur les Grâces infidèles
Montrent du doigt mon réduit délaissé.

S'il fut des jours où j'ai maudit tes armes,
Savais-je, hélas! que tu m'en punirais?
Ah! plus, Amour, tu nous causes de larmes,
Plus, quand tu fuis, tu laisses de regrets.

Je reposais du sommeil de l'enfance
Lorsqu'à ta voix mes yeux se sont ouverts;
Dans la beauté j'adorai ta puissance,
Et vins m'offrir de moi-même à tes fers.
Si jeune encor j'ignorais tes alarmes,
Tes sombres feux, le poison de tes traits.
Ah! plus, Amour, tu nous causes de larmes,
Plus, quand tu fuis, tu laisses de regrets.

Glacé par l'âge, il se peut que j'oublie
Tous les baisers que Rose me donna,
Mais non les pleurs versés pour Eulalie,
Non les soupirs perdus près de Nina.
Pour bien aimer, l'une avait trop de charmes;
Mes vœux pour l'autre ont dû rester secrets.
Ah! plus, Amour, tu nous causes de larmes,
Plus, quand tu fuis, tu laisses de regrets.

Fuis donc, Amour, ma couche solitaire!
Fuis! car déjà tu souris de pitié.
De mes ennuis pénétrant le mystère,
Les bras tendus, vers moi vient l'Amitié.
Pour l'éloigner fais luire encor tes armes:
Ses soins sont doux, mais j'en abuserais;
Car plus, Amour, tu nous causes de larmes,
Plus, quand tu fuis, tu laisses de regrets.

LE BON PAPE

Air du Sorcier.

Mêlant la Fable et l'Écriture,
Jadis un malin troubadour
D'un pape traça la peinture
Qu'en me signant je mets au jour.
Ce pontife à sa chambrière
Disait : Quel bon lit d'édredon !
Ma dondon,
Riez donc,
Sautez donc.
J'ai tout ce qu'exige saint Pierre.
Oui, de Cythère vieux routier,
Je suis entier. (*4 fois.*)

Je suis entier de caractère,
Pour mieux prouver aux novateurs
Que tout doit obéir sur terre
Au serviteur des serviteurs.
Du haut du trône où je me carre,
Du ciel je tire le cordon.
Ma dondon,
Riez donc,
Sautez donc.
Convenez que sous la tiare
Les amours ont un air altier.
Je suis entier.

Les pauvres peuples ne sont guère
Qu'un ban d'esclaves abrutis,
Où discorde, ignorance et guerre
Recrutent pour tous les partis.
Quand sur eux le mal s'accumule,
De tous les biens Dieu me fait don.
Ma dondon,
Riez donc,
Sautez donc.
Vénus met le pied dans ma mule,
Bacchus remplit mon bénitier.
Je suis entier.

Que sont les rois ? de sots belitres,
Ou des brigands qui, gros d'orgueil,
Donnant leurs crimes pour des titres,
Entre eux se poussent au cercueil.
A prix d'or je puis les absoudre,
Ou changer leur sceptre en bourdon.
Ma dondon,
Riez donc,
Sautez donc.
Regardez-moi lancer la foudre ;
Jupin m'a fait son héritier.
Je suis entier.

Ce vieux conte, peu charitable,
Au bon pape fait dire enfin :
Quittons les amours pour la table ;
Je crains que le monde n'ait faim.
Saint Pierre, dans un cas terrible,
A rengaîné son espadon.
Ma dondon,
Riez donc,
Sautez donc.
Moi, je cesse d'être infaillible,
D'Hercule j'ai fait le métier.
Je suis entier.

LES FILLES

COUPLETS A UN AMI QUE SA FEMME VENAIT DE RENDRE PÈRE D'UNE QUATRIÈME FILLE

AIR : Verdrillon, verdrillette, verdrille.

Quand des filles naissent chez vous
Pour le plaisir de ce monde,
Dites-moi, messieurs les époux,
Pourquoi chacun de vous gronde.
Aux filles, morbleu! nous tenons;
Faites-en, faites-en de gentilles :
Qu'elles soient anges ou démons,
Faites des filles;
Nous les aimons.

Maris, toujours trop occupés,
Que, près des gens qui vous aident,
Aux femmes qui vous ont trompés
Un jour vos filles succèdent.
Aux filles, morbleu! nous tenons;
Faites-en, faites-en de gentilles :
Qu'elles soient anges ou démons,
Faites des filles;
Nous les aimons.

Pour les pères, pour les amants,
Fille d'humeur folle ou sage
Ajoute aux charmes des beaux ans,
Ote à l'ennui du vieil âge.
A leur cœur aussi nous tenons;
Faites-en, faites-en de gentilles :
Qu'elles soient anges ou démons,
Faites des filles;
Nous les aimons.

Pour Bathylle aux fraîches couleurs,
Quand Anacréon détonne,
Les Grâces arrachent les fleurs
Dont cet enfant le couronne.
Aux filles nous nous en tenons;
Faites-en, faites-en de gentilles :
Qu'elles soient anges ou démons,
Faites des filles;
Nous les aimons.

Mais pour quatre filles buvons
A toi, mari, qui nous aimes.
Pour nos fils nous te le devons;
Que n'est-ce, hélas! pour nous-mêmes!
A vos filles, oui, nous tenons;
Faites-en, faites-en de gentilles :
Qu'elles soient anges ou démons,
Faites des filles;
Nous les aimons.

LE VIEUX SERGENT

Air : Dis moi, soldat, dis-moi, t'en souviens-tu ?

Près du rouet de sa fille chérie
Le vieux sergent se distrait de ses maux,
Et, d'une main que la balle a meurtrie,
Berce en riant deux petits-fils jumeaux.

Assis tranquille au seuil du toit champêtre,
Son seul refuge après tant de combats,
Il dit parfois : « Ce n'est pas tout de naître ;
« Dieu, mes enfants, vous donne un bien [illegible] »

Mais qu'entend-il ? le tambour qui résonne :
Il voit au loin passer un bataillon.
Le sang remonte à son front qui grisonne ;
Le vieux coursier a senti l'aiguillon.
Hélas ! soudain, tristement il s'écrie :
« C'est un drapeau que je ne connais pas.
« Ah ! si jamais vous vengez la patrie,
« Dieu, mes enfants, vous donne un beau trépas ! »

« Qui nous rendra, dit cet homme héroïque,
« Aux bords du Rhin, à Jemmape, à Fleurus,
« Ces paysans, fils de la République,
« Sur la frontière à sa voix accourus ?
« Pieds nus, sans pain, sourds aux lâches alarmes,
« Tous à la gloire allaient du même pas.
« Le Rhin lui seul peut retremper nos armes.
« Dieu, mes enfants, vous donne un beau trépas !

« De quel éclat brillaient dans la bataille
« Ces habits bleus par la Victoire usés !
« La Liberté mêlait à la mitraille
Des fers rompus et des sceptres brisés.
« Les nations, reines par nos conquêtes,
« Ceignaient de fleurs le front de nos soldats.
« Heureux celui qui mourut dans ces fêtes !
« Dieu, mes enfants, vous donne un beau trépas !

« Tant de vertu trop tôt fut obscurcie.
« Pour s'anoblir nos chefs sortent des rangs ;
« Par la cartouche encor toute noircie
« Leur bouche est prête à flatter les tyrans.
« La Liberté déserte avec ses armes ;
« D'un trône à l'autre ils vont offrir leurs bras ;
« A notre gloire on mesure nos larmes.
« Dieu, mes enfants, vous donne un beau trépas ! »

Sa fille alors, interrompant sa plainte,
Tout en filant lui chante à demi-voix
Ces airs proscrits qui, les frappant de crainte,
Ont en sursaut réveillé tous les rois.
« Peuple, à ton tour que ces chants te réveillent :
« Il en est temps ! » dit-il aussi tout bas.
Puis il répète à ses fils qui sommeillent :
« Dieu, mes enfants, vous donne un beau trépas ! »

LE CACHET

OU LETTRE A SOPHIE.

Air de la Bonne Vieille de R. Wilhem.

Il vient de toi, ce cachet où le lierre
Serpente en or, symbole ingénieux;
Cachet où l'art a gravé sur la pierre
Un jeune Amour au doigt mystérieux.
Il est sacré : mais en vain, ma Sophie,
A ton amant il offre son secours;
De son pouvoir ma plume se défie.
Plus de secret, même pour les amours!

Pourquoi, dis-tu, si loin de ton amie,
Quand une lettre adoucit ses regrets,
Pourquoi penser qu'une main ennemie
Brise le dieu qui scelle nos secrets?
Je ne crains point qu'un jaloux en délire,
Jamais, Sophie, à ce crime ait recours.
Ce que je crains, je tremble de l'écrire.
Plus de secret, même pour les amours!

Il est, Sophie, un monstre à l'œil perfide, [1]
Qui de Venise ensanglanta les lois :
Il tend la main au salaire homicide,
Souffle la peur dans l'oreille des rois;
Il veut tout voir, tout entendre, tout lire;
Cherche le mal et l'invente toujours;
D'un sceau fragile il amollit la cire.
Plus de secret, même pour les amours!

Ces mots tracés pour toi seule, ô Sophie!
Son œil affreux avant toi les lira.
Ce qu'au papier ma tendresse confie
Ira grossir un complot qu'il vendra.
Ou bien, dit-il, de ce couple qui s'aime
Livrons la vie aux sarcasmes des cours,
Et déridons l'ennui du diadème.
Plus de secret, même pour les amours!

Saisi d'effroi, je repousse la plume
Qui de l'absence eût calmé la douleur.
Pour le cachet la cire en vain s'allume,
On le rompra : j'aurai fait ton malheur.
Par le grand roi qui trahit la Vallière,
Ce lâche abus fut transmis à nos jours. [2]
Cœurs amoureux, maudissez sa poussière.
Plus de secret, même pour les amours!

(1) La police. On fait honneur de son invention au gouvernement inquisitorial de Venise.

(2) L'établissement du Cabinet noir, où le secret des lettres fut tant de fois violé, remonte au règne de Louis XIV. Son successeur se faisait un amusement des révélations scandaleuses qu'on arrachait ainsi aux correspondances particulières. Après la révolution de juillet, le Cabinet noir fut supprimé.

LA JEUNE MUSE

RÉPONSE A DES COUPLETS QUI M'ONT ÉTÉ ADRESSÉS PAR MADEMOISELLE ***
AGÉE DE DOUZE ANS

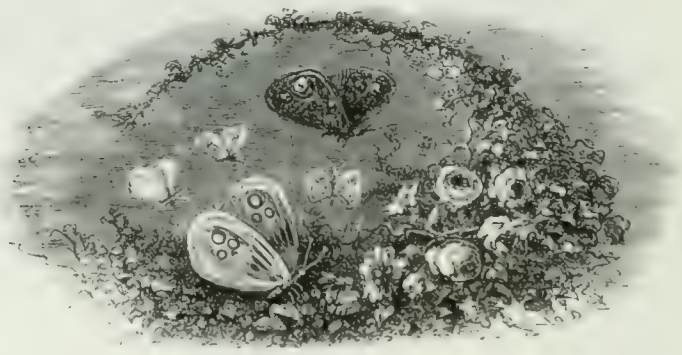
Air : Où s'en vont ces gais bergers ?

Pour les vers, quoi ! vous quittez
Les plaisirs de votre âge !
Ma Muse, que vous flattez,
Aux Amours rend hommage.
Ce sont aussi des enfants
A la voix séduisante ;
Mais, hélas ! vous n'avez que douze ans,
Et moi j'en ai quarante !

Pourquoi parler de lauriers ?
De pleurs on les arrose.
Ce n'est point aux chansonniers
Que la gloire en impose.
La fleur, orgueil du printemps,
Est le prix qui nous tente.
Mais, hélas ! vous n'avez que douze ans,
Et moi j'en ai quarante !

Jeune oiseau, prenez l'essor,
Égayez le bocage ;
Par des chants plus doux encor
Brillez dans un autre âge.
De les inspirer je sens
Combien l'espoir m'enchante.
Mais, hélas ! vous n'avez que douze ans,
Et moi j'en ai quarante !

De me couronner de fleurs,
Oui, vous perdrez l'envie ;
Sous des dehors plus flatteurs
Vous verrez le génie.
Puissiez-vous pour mon encens
Être alors indulgente !
Mais à peine vous aurez vingt ans,
Que j'en aurai cinquante.



LE PRISONNIER

Air de la Balançoire, d'Amédée de Beauplan.

Reine des flots, sur ta barque rapide
Vogue en chantant, au bruit des longs échos.
Les vents sont doux, l'onde est calme et limpide,
Le ciel sourit : vogue, reine des flots.

Ainsi chante, à travers les grilles,
Un captif qui voit chaque jour
Voguer la plus belle des filles
Sur les flots qui baignent la tour.

Reine des flots, sur ta barque rapide
Vogue en chantant, au bruit des longs échos.
Les vents sont doux, l'onde est calme et limpide,
Le ciel sourit : vogue, reine des flots.

Moi, captif à la fleur de l'âge
Dans ce vieux fort inhabité,
J'attends chaque jour ton passage
Comme j'attends la liberté.

Reine des flots, sur ta barque rapide
Vogue en chantant, au bruit des longs échos.
Les vents sont doux, l'onde est calme et limpide,
Le ciel sourit : vogue, reine des flots.

L'eau te réfléchit grande et belle;
Ton sein forme un heureux contour.
A qui ta voile obéit-elle?
Est-ce au Zéphyr? est-ce à l'Amour?

Reine des flots, sur ta barque rapide
Vogue en chantant, au bruit des longs échos.
Les vents sont doux, l'onde est calme et limpide,
Le ciel sourit : vogue, reine des flots.

De quel espoir mon cœur s'enivre!
Tu veux m'arracher de ce fort.
Libre par toi, je vais te suivre;
Le bonheur est sur l'autre bord.

Reine des flots, sur ta barque rapide
Vogue en chantant, au bruit des longs échos.
Les vents sont doux, l'onde est calme et limpide,
Le ciel sourit : vogue, reine des flots.

Tu t'arrêtes, et ma souffrance
Semble mouiller tes yeux de pleurs.
Hélas! semblable à l'Espérance,
Tu passes, tu fuis, et je meurs.

Reine des flots, sur ta barque rapide
Vogue en chantant, au bruit des longs échos.
Les vents sont doux, l'onde est calme et limpide,
Le ciel sourit : vogue, reine des flots.

L'illusion m'est donc ravie!
Mais non : vers moi tu tends la main.
Astre de qui dépend ma vie,
Pour moi tu brilleras demain.

Reine des flots, sur ta barque rapide
Vogue en chantant, au bruit des longs échos.
Les vents sont doux, l'onde est calme et limpide,
Le ciel sourit : vogue, reine des flots.

L'ANNIVERSAIRE

Air du Partage de la richesse.

Depuis un an vous êtes née,
Héloïse, le savez-vous?
C'est là votre plus belle année,
Mais l'avenir vous sera doux.
Voici des fleurs que l'on vous donne;
Parez-vous-en, et, s'il vous plaît,
Charmante avec cette couronne,
N'allez point en faire un hochet.

Un enfant qui ne vieillit guère,
Sachant qui vous donna le jour,
Devine que vous saurez plaire;
Vous le connaîtrez, c'est l'Amour.
Redoutez-le pour mille causes,
Bien qu'il vous soit frère de lait;
Car de votre chapeau de roses
Il voudra se faire un hochet.

L'Espérance aux ailes brillantes
Sur vous se plaît à voltiger:
De combien de formes riantes
Vous dote son prisme léger!
A ses doux songes asservie,
Vous serez heureuse en effet,
Si pour chaque âge de la vie
Elle vous réserve un hochet.

L'ANGE EXILE

A CORINNE DE L***

AIR : A soixante ans il ne faut pas remettre

Je veux, pour vous, prendre un ton moins frivole :
Corinne, il fut des anges révoltés.
Dieu sur leur front fait tomber sa parole,
Et dans l'abîme ils sont précipités. (*Bis.*)
Doux, mais fragile, un seul, dans leur ruine,
Contre ses maux garde un puissant secours; (*Bis.*)
Il reste armé de sa lyre divine.
Ange aux yeux bleus, protégez-moi toujours. } *Bis.*

L'enfer mugit d'un effroyable rire,
Quand, dégoûté de l'orgueil des méchants,
L'ange, qui pleure en accordant sa lyre,
Fait éclater ses remords et ses chants.
Dieu d'un regard l'arrache au gouffre immonde.
Mais ici-bas veut qu'il charme nos jours.
La poésie enivrera le monde.
Ange aux yeux bleus, protégez-moi toujours.

Vers nous il vole en secouant ses ailes,
Comme l'oiseau que l'orage a mouillé.
Soudain la terre entend des voix nouvelles;
Maint peuple errant s'arrête émerveillé.
Tout culte alors n'étant que l'harmonie,
Aux cieux jamais Dieu ne dit : Soyez sourds.
L'autel s'épure aux parfums du génie.
Ange aux yeux bleus, protégez-moi toujours.

En vain l'enfer, des clameurs de l'Envie,
Poursuit cet ange, échappé de ses rangs;
De l'homme inculte il adoucit la vie,
Et sous le dais montre au doigt les tyrans.
Tandis qu'à tout sa voix prêtant des charmes
Court jusqu'au pôle éveiller les amours,
Dieu compte au ciel ce qu'il sèche de larmes.
Ange aux yeux bleus, protégez-moi toujours.

Qui peut me dire où luit son auréole?
De son exil Dieu l'a-t-il rappelé?
Mais vous chantez, mais votre voix console :
Corinne, en vous l'ange s'est dévoilé.
Votre printemps veut des fleurs éternelles,
Votre beauté de célestes atours :
Pour un long vol vous déployez vos ailes;
Ange aux yeux bleus, protégez-moi toujours.

LE FILS DU PAPE

AIR : Lison dormait dans la prairie.

Ma mère, quittez la besace ;
Le pape avec vous a couché :
Je cours lui rappeler en face
Qu'il fut un moine débauché.
Quoique soldat, il va, j'espère,
Me créer cardinal-neveu.

Ah ! ventrebleu !
Ah ! sacrebleu !
Saint-père, au moins soyez bon père ;
Ah ! ventrebleu !
Ah ! sacrebleu !
Ou je f... le saint-siége au feu.

Au sacré collége je frappe ;
Vient un cou tors : Allons, cagot,
Par mon sabre ! va dire au pape
Que je suis le fils de Margot.
Dis que Margot fut sa commère ;
Que moi d'être saint j'ai fait vœu.
Ah ! ventrebleu !
Ah ! sacrebleu !
Saint-père, au moins soyez bon père ;
Ah ! ventrebleu !
Ah ! sacrebleu !
Ou je f... le saint-siége au feu.

J'entre en faisant trois révérences ;
Sa Sainteté bâillait d'ennui.
Mon fils, veux-tu des indulgences ?
Non, dis-je, on s'en passe aujourd'hui.
J'ai, si j'en crois Margot ma mère,
Vos goûts, votre nez, votre œil bleu.
Ah ! ventrebleu !
Ah ! sacrebleu !
Saint-père, au moins soyez bon père ;
Ah ! ventrebleu !
Ah ! sacrebleu !
Ou je f... le saint-siége au feu.

Quand mes trois sœurs, vos pauvres filles,
Le soir, pour avoir un jupon,
Vendent le plaisir en guenilles,
Au diable votre âme en répond.
Le diable vous sert de compère ;
Ayez donc l'air d'y croire un peu.
Ah ! ventrebleu !
Ah ! sacrebleu !
Saint-père, au moins soyez bon père ;
Ah ! ventrebleu !
Ah ! sacrebleu !
Ou je f... le saint-siége au feu.

Il me répond : Dieu nous afflige ;
Nous sommes pauvres, mon cher fils.
Mais du purgatoire, lui dis-je,
Où passent donc tous les profits ?
Donnez-moi les os de saint Pierre,
Que je les vende à quelque Hébreu.
Ah ! ventrebleu !
Ah ! sacrebleu !
Saint-père, au moins soyez bon père ;
Ah ! ventrebleu !
Ah ! sacrebleu !
Ou je f... le saint-siége au feu.

Mon fils, que le diable t'emporte !
Prends ces mille écus, et va-t'en.
C'est bien peu, dis-je ; mais qu'importe !
Dans huit jours j'en viens prendre autant.
Tant de sots font encor sur terre
Bouillir votre vieux pot-au-feu !
Ah ! ventrebleu !
Ah ! sacrebleu !
Saint-père, au moins soyez bon père ;
Ah ! ventrebleu !
Ah ! sacrebleu !
Ou je f... le saint-siége au feu.

Adieu. Margot fera ripaille ;
Mes sœurs seront morceaux de roi.
Quoique j'abhorre la prêtraille,
D'un chapeau rouge affublez-moi.
De me transmettre votre chaire,
Bon homme, occupez-vous un peu.
Ah ! ventrebleu !
Ah ! sacrebleu !
Saint-père, au moins soyez bon père ;
Ah ! ventrebleu !
Ah ! sacrebleu !
Ou je f... le saint-siége au feu.

LA VERTU DE LISETTE

Air : Je loge au quatrième étage.

Quoi ! de la vertu de Lisette
Vous plaisantez, dames de cour !
Eh bien, d'accord : elle est grisette ;
C'est de la noblesse en amour. (*Bis.*)
Le barreau, l'Église et les armes,
De ses yeux noirs font très-grand cas.
Lise ne dit rien de vos charmes ;
De sa vertu ne parlons pas. } *Bis.*

D'avoir fait de riches conquêtes
L'osez-vous bien railler encor,
Quand le peuple hébreu dans ses fêtes
Vous voit adorer son veau d'or ?
L'Empire a, pour plus d'un service,
Longtemps soudoyé vos appas.
Lise est mal avec la police ;
De sa vertu ne parlons pas.

Point de cendre si bien éteinte
Qu'elle n'y retrouve du feu ;
Un marquis dont la vie est sainte
Veut à la cour la mettre en jeu.
Par elle illustrant son mérite,
Sur les ducs il aura le pas.
Lisette sera favorite ;
De sa vertu ne parlons pas.

Çà, mesdames les dénigrantes,
Si cet honneur vient la trouver,
Vous vous direz de ses parentes,
Vous ferez cercle à son lever.
Mais dût son triomphe et ses suites
De joie enfler tous les rabats,
Se confessât-elle aux jésuites,
De sa vertu ne parlons pas.

Croyez-moi, beautés monarchiques,
Le mot vertu, dans vos caquets,
Ressemble aux grands noms historiques,
Que devant vous crie un laquais.
Les échasses de l'étiquette
Guindent bien haut des cœurs bien bas :
De la cour Dieu garde Lisette !
De sa vertu ne parlons pas.

LE VOYAGEUR

Air : Plus on est de fous, plus on rit (*sans la reprise finale*).

LE VIEILLARD.

Voyageur, dont l'âge intéresse,
Quel chagrin flétrit tes beaux jours?

LE VOYAGEUR.

Bon vieillard, plaignez ma jeunesse,
En butte aux orages des cours.

LE VIEILLARD.

Le sort est injuste sans doute,
Mais n'est pas toujours rigoureux.
Dieu, qui m'a placé sur ta route,
Dieu t'offre un ami (*bis*), sois heureux.

LE VOYAGEUR.

Mes maux sont de tristes exemples
Du pouvoir des dieux d'ici-bas.
Bientôt le crime aura des temples :
Des palais il doit être las.

LE VIEILLARD.

Prends mon bras, car un long voyage
Endolorit tes pieds poudreux.
Comme toi j'errais à ton âge.
Dieu t'offre un ami (*bis*), sois heureux.

LE VOYAGEUR.

Quand j'invoquai dans la tempête
Ce Dieu qu'on dit si consolant,
Les poignards levés sur ma tête
Portaient gravé son nom sanglant.

LE VIEILLARD.

Te voici dans mon ermitage ;
Versons-nous d'un vin généreux.
Hélas! mon fils aurait ton âge.
Dieu t'offre un ami (*bis*), sois heureux.

LE VOYAGEUR.

Non, il n'est point d'Être suprême
Qui seul peuple l'immensité,
Et cet univers n'est lui-même
Qu'une grande inutilité.

LE VIEILLARD.

Vois ma fille, à qui ta détresse
Arrache un soupir douloureux :
Elle a consolé ma vieillesse.
Dieu t'offre un ami (*bis*), sois heureux.

LE VOYAGEUR.

Dans cette nuit profonde et triste
Ce Dieu vient-il guider nos pas?
Eh! qu'importe enfin qu'il existe,
Si pour lui nous n'existons pas?

LE VIEILLARD.

Voici ta couche et ta demeure :
Chasse tes rêves ténébreux.
Tiens-moi lieu du fils que je pleure.
Dieu t'offre un ami (*bis*), sois heureux.

L'étranger reste; il plaît, il aime,
Et de fleurs bientôt couronné,
Époux et père, il va lui-même
Dire à plus d'un infortuné :
« Le sort est injuste sans doute,
Mais n'est pas toujours rigoureux.
Dieu, qui m'a placé sur ta route,
Dieu t'offre un ami (*bis*), sois heureux. »

MON ENTERREMENT

AIR : Quand on ne dort pas de la nuit.

Ce matin, je ne sais comment,
Je vois d'Amours ma chambre pleine ;
J'étais couché, sans mouvement.
Il est mort, disaient-ils gaiement ;
De l'inhumer prenons la peine.
Lors je maudis entre mes draps
Ces dieux que j'aimais tant à suivre.
Amis, si j'en crois ces ingrats,
Plaignez-moi (*bis*), j'ai cessé de vivre. (*Bis.*)

De mon vin ils prennent leur part ;
Ils caressent ma chambrière :

L'un veut guider le corbillard,
Et l'autre, d'un ton nasillard,
Me psalmodie une prière.
Le plus grave ordonne à l'instant
Vingt galoubets pour mon escorte;
Mais déjà la voiture attend.
Plaignez-moi, voilà qu'on m'emporte.

Causant, riant, faisant des leurs,
Les Amours suivent sur deux lignes :
Le drap, où l'argent brille en pleurs,
Porte un verre, un luth et des fleurs,
De mes ordres joyeux insignes.
Maint passant, qui met chapeau bas,
Se dit : Triste ou gai, tout succombe!
Les Amours font hâter le pas.
Plaignez-moi, j'arrive à ma tombe.

Mon cortége, au lieu de prier,
Chante là mes vers les plus lestes.
Grâce au ciseau du marbrier,
Une couronne de laurier
Va d'orgueil enivrer mes restes.
Tout redit ma gloire en ce lieu,
Qui bientôt sera solitaire.
Amis, j'allais me croire un dieu :
Plaignez-moi, voilà qu'on m'enterre.

Mais d'aventure, en ce moment,
Par là passait mon infidèle.
Lise m'arrache au monument;
Puis encor, je ne sais comment,
Je me sens renaître auprès d'elle.
De la vie et de ses douceurs,
Vous qu'à médire l'âge excite;
Vous du monde éternels censeurs,
Plaignez-moi, car je ressuscite.

OCTAVIE

Air des Comédiens.

Viens parmi nous, qui brillons de jeunesse,
Prendre un amant, mais couronné de fleurs;
Viens sous l'ombrage, où, libre avec ivresse,
La Volupté seule a versé des pleurs.

Ainsi parlaient des enfants de l'Empire
A la beauté dont Tibère est charmé.
Quoi! disaient-ils, la colombe soupire
Au nid sanglant du vautour affamé!

Belle Octavie! à tes fêtes splendides,
Dis-nous, la joie a-t-elle jamais lui?
Ton char, traîné par six coursiers rapides,
Laisse trop loin les Amours après lui.

Sur un vieux maître, aux Romains qu'elle outrage,
Tant d'opulence annonce ton crédit;
Mais sous la pourpre on sent ton esclavage;
Et, tu le sais, l'esclavage enlaidit.

Marche aux accords des lyres parasites;
Que par les grands tes vœux soient épiés.
Déjà, dit-on, nos prêtres hypocrites
Ont de leurs dieux mis l'encens à tes pieds.

Mais à la cour lis sur tous les visages :
Traîtres, flatteurs, meurtriers, vils faquins.
D'impurs ruisseaux, gonflés par nos orages,
Font déborder cet égout des Tarquins.

Tendre Octavie, ici rien n'effarouche
Le dieu qui cède à qui mieux le ressent.
Ne livre plus les roses de ta bouche
Aux baisers morts d'un fantôme impuissant.

Viens parmi nous, qui brillons de jeunesse,
Prendre un amant, mais couronné de fleurs;
Viens sous l'ombrage, où, libre avec ivresse,
La Volupté seule a versé des pleurs.

Accours ici purifier tes charmes :
Les délateurs respectent nos loisirs.
Tous à leur prince ont prédit que nos armes
Se rouilleraient à l'ombre des plaisirs.

Sur les coussins où la douleur l'enchaîne,
Quel mal, dis-tu, vous fait ce roi des rois?
Vois-le d'un masque enjoliver sa haine
Pour étouffer notre gloire et nos lois.

Vois ce cœur faux, que cherchent tes caresses
De tous les siens n'aimer que ses aïeux;
Charger de fers les muses vengeresses,
Et par ses mœurs nous révéler ses dieux.

Peins-nous ses feux, qu'en secret tu redoutes,
Quand sur ton sein il cuve son nectar,
Ces feux infects dont s'indignent les voûtes
Où plane encor l'aigle du grand César.

Ton sexe faible est oublieux des crimes ;
Mais dans ces murs ouverts à tant de peurs,
N'entends-tu pas des ombres de victimes
Mêler leurs cris à tes soupirs trompeurs ?

Sur le tyran et sur toi le ciel gronde :
Avec les siens ne confonds plus tes jours.
Ah ! trop souvent la liberté du monde
A d'un long deuil affligé les Amours.

Viens parmi nous, qui brillons de jeunesse,
Prendre un amant, mais couronné de fleurs ;
Viens sous l'ombrage, où, libre avec ivresse,
La Volupté seule a versé des pleurs.

LES ESCLAVES GAULOIS

CHANSON ADRESSÉE A MANUEL

Air : Un soldat, par un coup funeste.

D'anciens Gaulois, pauvres esclaves,
Un soir qu'autour d'eux tout dormait,
Levaient la dîme sur les caves
Du maître qui les opprimait.
Leur gaieté s'éveille :
« Ah ! dit l'un d'eux, nous faisons des jaloux.
« L'esclave est roi quand le maître sommeille.
« Enivrons-nous ! (*4 fois.*)

« Amis, ce vin par notre maître
« Fut confisqué sur des Gaulois
« Bannis du sol qui les vit naître,
« Le jour même où mouraient nos lois.
« Sur nos fers qu'il rouille,
« Le Temps écrit l'âge d'un vin si doux.
« Des malheureux partageons la dépouille.
« Enivrons-nous !

« Savez-vous où gît l'humble pierre
« Des guerriers morts de notre temps ?
« Là plus d'épouses en prière ;
« Là plus de fleurs, même au printemps.
« La lyre attendrie
« Ne redit plus leurs noms effacés tous.
« Nargue du sot qui meurt pour la patrie !
« Enivrons-nous !

« La Liberté conspire encore
« Avec des restes de vertu ;
« Elle nous dit : Voici l'aurore ;
« Peuple, toujours dormiras-tu ?
« Déité qu'on vante,
« Recrute ailleurs des martyrs et des fous.
« L'or te corrompt, la gloire t'épouvante.
« Enivrons-nous !

« Oui, toute espérance est bannie ;
« Ne comptons plus les maux soufferts.
« Le marteau de la tyrannie
« Sur les autels rive nos fers.
« Au monde en tutelle,
« Dieux tout-puissants, quel exemple offrez-vous !
« Au char des rois un prêtre vous attelle.
« Enivrons-nous !

« Rions des dieux, sifflons les sages,
« Flattons nos maîtres absolus ;
« Donnons-leur nos fils pour otages :
« On vit de honte, on n'en meurt plus.
« Le Plaisir nous venge ;
« Sur nous du Sort il fait glisser les coups.
« Traînons gaiement nos chaînes dans la fange !
« Enivrons-nous ! »

Le maître entend leurs chants d'ivresse ;
Il crie à des valets : « Courez !
« Qu'un fouet dissipe l'allégresse
« De ces Gaulois dégénérés. »
Du tyran qui gronde
Prêts à subir la sentence à genoux,
Pauvres Gaulois, sous qui trembla le monde,
Enivrons-nous !

ENVOI.

Cher Manuel, dans un autre âge,
Aurais-je peint nos tristes jours ?
Ton éloquence et ton courage
Nous ont trouvés ingrats et sourds ;
Mais pour la patrie
Ta vertu brave et périls et dégoûts,
Et plaint encor l'insensé qui s'écrie :
Enivrons-nous !

LE POËTE DE COUR

COUPLETS POUR LA FÊTE DE MARIE ...

AIR de la Treille de sincérité

On achète
Lyre et musette ;
Comme tant d'autres, à mon tour,
Je me fais poëte de cour. (*Bis.*)

Te chanter encore, ô Marie !
Non, vraiment, je ne l'ose pas.
Ma Muse enfin s'est aguerrie,
Et vers la cour tourne ses pas. (*Bis.*
Je gage, s'il naît un Voltaire,
Qu'on emprunte pour l'acheter.
Prêt à me vendre au ministère,
Pour toi je ne puis plus chanter.

On achète
Lyre et musette ;
Comme tant d'autres, à mon tour,
Je me fais poëte de cour.

Ce que je dirais pour te plaire
Ferait rire ailleurs de pitié :
L'amour est notre moindre affaire ;
Les grands ont banni l'amitié.
On siffle le patriotisme ;
Ce qu'on sait le mieux, c'est compter.
J'adresse une ode à l'égoïsme.
Pour toi je ne puis plus chanter.

On achète
Lyre et musette ;
Comme tant d'autres, à mon tour,
Je me fais poëte de cour.

Je crains que ta voix ne m'inspire
L'éloge des Grecs valeureux,
Contre qui l'Europe conspire
Pour ne plus rougir devant eux.
En vain ton âme généreuse
De leurs maux se laisse attrister ;
Moi, je chante l'Espagne heureuse.
Pour toi je ne puis plus chanter.

On achète
Lyre et musette ;
Comme tant d'autres, à mon tour,
Je me fais poëte de cour.

Dans mes calculs, Dieu ! quel déboire
Si de ton héros je parlais !
Il nous a légué tant de gloire,
Qu'on est embarrassé du legs.
Lorsque ta main pare son buste
De lauriers qu'on doit respecter,
J'encense une personne auguste :
Pour toi je ne puis plus chanter.

On achète
Lyre et musette ;
Comme tant d'autres, à mon tour,
Je me fais poëte de cour.

Pourquoi douter, chère Marie,
Que ton ami change à ce point ?
Liberté, gloire, honneur, patrie,
Sont des mots qu'on n'escompte point.
Des chants pour toi sont la satire
Des grands que j'apprends à flatter.
Non, quoi que mon cœur veuille dire,
Pour toi je ne puis plus chanter.

On achète
Lyre et musette ;
Comme tant d'autres, à mon tour,
Je me fais poëte de cour.

COUPLET

ÉCRIT SUR UN RECUEIL DE CHANSONS MANUSCRITES DE M. ***

AIR de la République.

Si j'étais roi, roi de la chansonnette,
Comme en secret me l'a dit maint flatteur,
Votre recueil à ma Muse inquiète
Dénoncerait un jeune usurpateur ;
Car les conseils qu'en si bons vers il donne
Au pauvre peuple, objet de tant d'effroi,
Feraient trembler mon sceptre et ma couronne,
Si j'étais roi. (*Bis.*)

MAUDIT PRINTEMPS!

Air : C'est à mon maître en l'art de plaire.

Je la voyais de ma fenêtre
A la sienne tout cet hiver :
Nous nous aimions sans nous connaître :
Nos baisers se croisaient dans l'air.

Entre ces tilleuls sans feuillage,
Nous regarder comblait nos jours.
Aux arbres tu rends leur ombrage ;
Maudit printemps ! reviendras-tu toujours ?

Il se perd dans leur voûte obscure,
Cet ange éclatant qui là-bas
M'apparut, jetant la pâture
Aux oiseaux un jour de frimas :
Ils l'appelaient, et leur manége
Devint le signal des amours.
Non, rien d'aussi beau que la neige !
Maudit printemps ! reviendras-tu toujours ?

Sans toi je la verrais encore,
Lorsqu'elle s'arrache au repos,
Fraîche comme on nous peint l'Aurore
Du Jour entr'ouvrant les rideaux.
Le soir encor je pourrais dire :
Mon étoile achève son cours ;
Elle s'endort, sa lampe expire.
Maudit printemps ! reviendras-tu toujours ?

C'est l'hiver que mon cœur implore :
Ah ! je voudrais qu'on entendît
Tinter sur la vitre sonore
Le grésil léger qui bondit.
Que me fait tout ton vieil empire,
Tes fleurs, tes zéphyrs, tes longs jours ?
Je ne la verrai plus sourire.
Maudit printemps ! reviendras-tu toujours ?

LES TROUBADOURS

DITHYRAMBE

Air : Je commence à m'apercevoir.

J'entonne sur les troubadours
Un chant dithyrambique.
Malgré goût et logique,
Coulez, vers longs, moyens et courts.
Momus sommeille,
Qu'on le réveille ;
Gai farfadet, qu'il rie à notre oreille.
Laissons, malgré maux et douleurs,
L'Espérance essuyer nos pleurs :
Lisette, apporte et du vin et des fleurs.
Narguant des lois sévères,
Troubadours et trouvères
Au nez des rois vidaient gaiement leurs verres.

Toi, doux rimeur que la beauté
Mène par la lisière,
Unis parfois le lierre
Aux roses de la Volupté.
Coupe remplie
Par la Folie
Met en gaieté femme tendre et jolie.
La colombe d'Anacréon,
Dans la coupe de ce barbon,
Buvait d'un vin père de la chanson.
Narguant des lois sévères,
Troubadours et trouvères
Au nez des rois vidaient gaiement leurs verres.

Toi qui fais de religion
Parade à chaque rime,
Qui sur la double cime
Fais grimper la procession,
Ta muse en masque
Est lourde et flasque :
Mais qu'un tendron te tire par la basque,
Tu lui souris ; et le bon vin
Pour toi ne vieillit pas en vain,
Beau joueur d'orgue au service divin.
Narguant des lois sévères,
Troubadours et trouvères
Au nez des rois vidaient gaiement leurs verres.

Toi qui prends Boileau pour psautier,
Du joug je te délie.
Veux-tu, près de Thalie,
De Regnard être l'héritier ?
De cette muse
Parfois abuse ;
Enivre-la ; Molière est ton excuse.
Elle naquit sur un tonneau :
Pour lui rendre un éclat nouveau,
Puise la joie au fond de son berceau.
Narguant des lois sévères,
Troubadours et trouvères
Au nez des rois vidaient gaiement leurs verres.

Du romantisme jeune appui,
Descends de tes nuages ;
Tes torrents, tes orages,
Ceignent ton front d'un pâle ennui.
Mon camarade,
Tiens, bois rasade ;
C'est un julep pour ton cerveau malade.
Entre naître et mourir, hélas !
Puisqu'on ne fait que quelques pas,
On peut aller de travers ici-bas.
Narguant des lois sévères,
Troubadours et trouvères
Au nez des rois vidaient gaiement leurs verres.

Oui, trouvères et troubadours
Sablaient force champagne.
Mais je bats la campagne :
L'ode et le vin font de ces tours.
Le ciel nous dote
D'une marotte
Tour à tour grave, et quinteuse et falote.
Le soleil s'est levé joyeux,
Le front barbouillé de vin vieux.
Ah ! tout poëte est le jouet des dieux.
Narguant des lois sévères,
Troubadours et trouvères
Au nez des rois vidaient gaiement leurs verres.

LAFAYETTE EN AMERIQUE

AIR : A soixante ans il ne faut pas remettre

Républicains, quel cortége s'avance?
— Un vieux guerrier débarque parmi nous.
— Vient-il d'un roi vous jurer l'alliance?
— Il a des rois allumé le courroux.
— Est-il puissant? — Seul il franchit les ondes.
— Qu'a-t-il donc fait? — Il a brisé des fers.
Gloire immortelle à l'homme des deux mondes!
Jours de triomphe, éclairez l'univers!

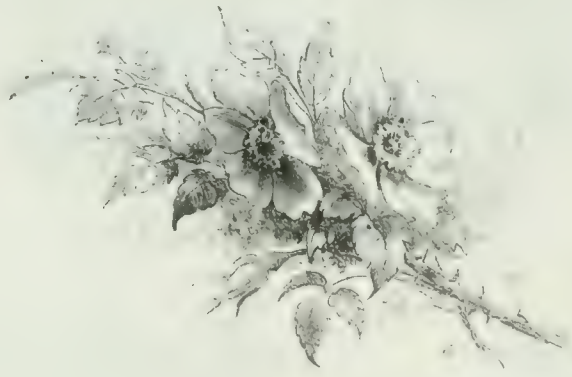
Européen, partout, sur ce rivage
Qui retentit de joyeuses clameurs,
Tu vois régner, sans trouble et sans servage,
La paix, les lois, le travail et les mœurs.
Des opprimés ces bords sont le refuge;
La tyrannie a peuplé nos déserts.
L'homme et ses droits ont ici Dieu pour juge.
Jours de triomphe, éclairez l'univers!

Mais que de sang nous coûta ce bien-être!
Nous succombions; Lafayette accourut,
Montra la France, eut Washington pour maître,
Lutta, vainquit, et l'Anglais disparut.
Pour son pays, pour la liberté sainte,
Il a depuis grandi dans les revers.
Des fers d'Olmutz nous effaçons l'empreinte.
Jours de triomphe, éclairez l'univers!

Ce vieil ami que tant d'ivresse accueille,
Par un héros ce héros adopté,
Bénit jadis, à sa première feuille,
L'arbre naissant de notre liberté.
Mais, aujourd'hui que l'arbre et son feuillage
Bravent en paix la foudre et les hivers,
Il vient s'asseoir sous son fertile ombrage.
Jours de triomphe, éclairez l'univers!

Autour de lui vois nos chefs, vois nos sages,
Nos vieux soldats, se rappelant ses traits;
Vois tout un peuple et ces tribus sauvages
A son nom seul sortant de leurs forêts.
L'arbre sacré sur ce concours immense
Forme un abri de rameaux toujours verts:
Les vents au loin porteront sa semence.
Jours de triomphe, éclairez l'univers!

L'Européen, que frappent ces paroles,
Servit des rois, suivit des conquérants:
Un peuple esclave encensait ces idoles;
Un peuple libre a des honneurs plus grands.
Hélas! dit-il, et son œil sur les ondes
Semble chercher des bords lointains et chers:
Que la vertu rapproche les deux mondes!
Jours de triomphe, éclairez l'univers!



TREIZE A TABLE

AIR de Préville et Taconnet.

Dieux ! mes amis, nous sommes treize à table,
Et devant moi le sel est répandu.
Nombre fatal ! présage épouvantable !
La Mort accourt ; je frissonne éperdu.
Elle apparaît, esprit, fée ou déesse ;
Mais, belle et jeune, elle sourit d'abord.
De vos chansons ranimez l'allégresse ;
Non, mes amis, je ne crains plus la Mort.

Bien qu'elle semble invitée à la fête,
Qu'elle ait aussi sa couronne de fleurs,
Seul je la vois, seul je vois sur sa tête
D'un arc-en-ciel resplendir les couleurs.
Elle me montre une chaîne brisée,
Et sur son sein un enfant qui s'endort.
Calmez la soif de ma coupe épuisée ;
Non, mes amis, je ne crains plus la Mort.

« Vois, me dit-elle, est-ce moi qu'il faut craindre ?
« Fille du ciel, l'Espérance est ma sœur.
« Dis-moi, l'esclave a-t-il droit de se plaindre
« De qui l'arrache aux fers d'un oppresseur ?
« Ange déchu, je te rendrai les ailes
« Dont ici-bas te dépouilla le Sort. »
Enivrons-nous des baisers de nos belles ;
Non, mes amis, je ne crains plus la Mort.

« Je reviendrai, poursuit-elle, et ton âme
« Ira franchir tous ces mondes flottants,
« Tout cet azur, tous ces globes de flamme
« Que Dieu sema sur la route du Temps.
« Mais tant qu'au joug elle rampe asservie,
« Goûte sans crainte un bonheur sans remord. »
Que le Plaisir use en paix notre vie ;
Non, mes amis, je ne crains plus la Mort.

Ma vision passe et fuit tout entière
Aux cris d'un chien hurlant sur notre seuil.
Ah ! l'homme en vain se rejette en arrière
Lorsque son pied sent le froid du cercueil.
Gais passagers, au flot inévitable
Livrons l'esquif qu'il doit conduire au port.
Si Dieu nous compte, ah ! restons treize à table ;
Non, mes amis, je ne crains plus la Mort.

LE VOYAGE IMAGINAIRE

AIR : Muse des bois et des accords champêtres.

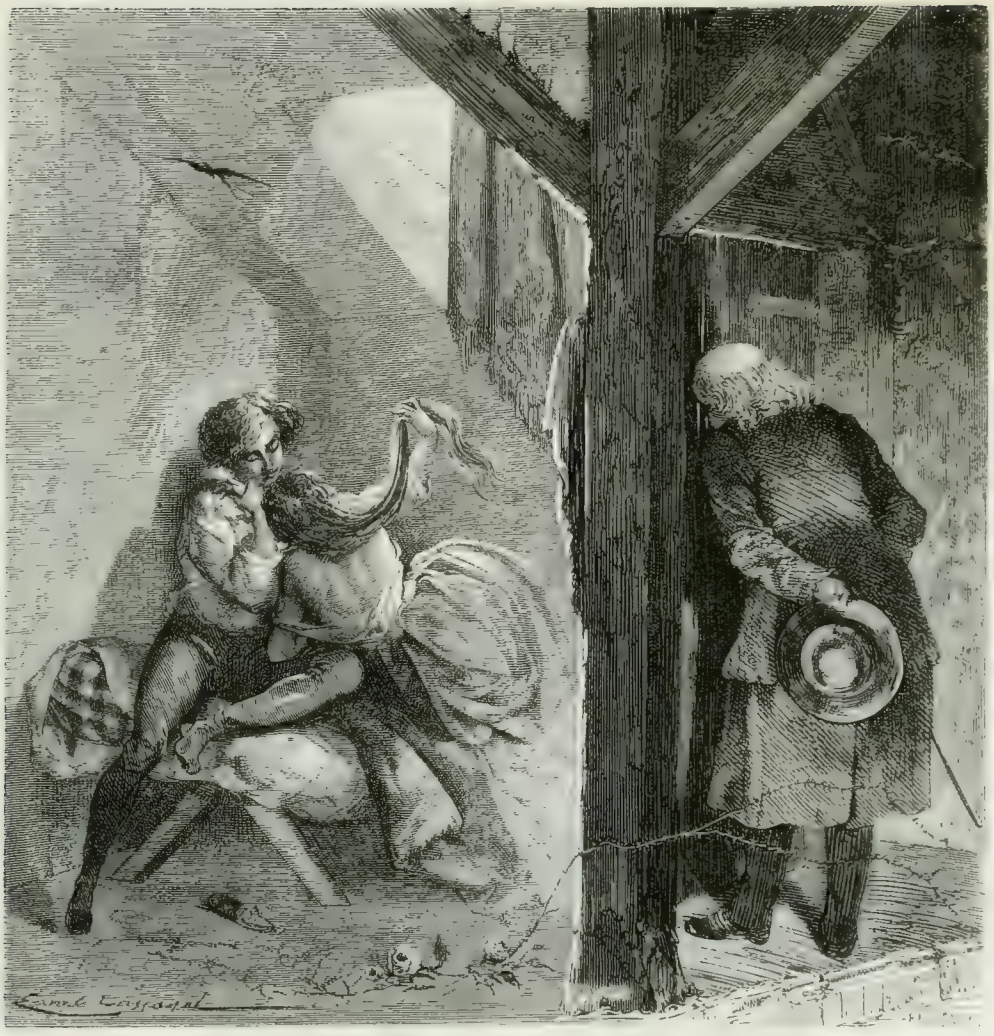
L'Automne accourt, et sur son aile humide
M'apporte encor de nouvelles douleurs.
Toujours souffrant, toujours pauvre et timide,
De ma gaieté je vois pâlir les fleurs.
Arrachez-moi des fanges de Lutèce;
Sous un beau ciel mes yeux devaient s'ouvrir.
Tout jeune aussi, je rêvais à la Grèce;
C'est là, c'est là que je voudrais mourir.

En vain faut-il qu'on me traduise Homère,
Oui, je fus Grec; Pythagore a raison.
Sous Périclès j'eus Athènes pour mère;
Je visitai Socrate en sa prison.
De Phidias j'encensai les merveilles;
De l'Ilissus j'ai vu les bords fleurir.
J'ai sur l'Hymète éveillé les abeilles;
C'est là, c'est là que je voudrais mourir.

Dieux! qu'un seul jour, éblouissant ma vue,
Ce beau soleil me réchauffe le cœur!
La Liberté, que de loin je salue,
Me crie : Accours! Thrasybule est vainqueur.
Partons! partons! la barque est préparée.
Mer, en ton sein garde-moi de périr.
Laisse ma Muse aborder au Pirée :
C'est là, c'est là que je voudrais mourir.

Il est bien doux, le ciel de l'Italie;
Mais l'esclavage en obscurcit l'azur.
Vogue plus loin, nocher, je t'en supplie;
Vogue où là-bas renaît un jour si pur.
Quels sont ces flots? quel est ce roc sauvage?
Quel sol brillant à mes yeux vient s'offrir?
La tyrannie expire sur la plage;
C'est là, c'est là que je voudrais mourir.

Daignez au port accueillir un barbare,
Vierges d'Athène; encouragez ma voix.
Pour vos climats je quitte un ciel avare
Où le génie est l'esclave des rois.
Sauvez ma lyre, elle est persécutée;
Et, si mes chants pouvaient vous attendrir,
Mêlez ma cendre aux cendres de Tyrtée :
Sous ce beau ciel je suis venu mourir.



LE GRENIER

Air du Carnaval, de Meissonnier.

Je viens revoir l'asile où ma jeunesse
De la misère a subi les leçons.
J'avais vingt ans, une folle maîtresse,
De francs amis et l'amour des chansons.

Bravant le monde, et les sots et les sages,
Sans avenir, riche de mon printemps,
Leste et joyeux je montais six étages.
Dans un grenier qu'on est bien à vingt ans!

C'est un grenier, point ne veux qu'on l'ignore.
Là fut mon lit bien chétif et bien dur;
Là fut ma table, et je retrouve encore
Trois pieds d'un vers charbonnés sur le mur.
Apparaissez, plaisirs de mon bel âge,
Que d'un coup d'aile a fustigés le Temps.
Vingt fois pour vous j'ai mis ma montre en gage.
Dans un grenier qu'on est bien à vingt ans!

Lisette ici doit surtout apparaître,
Vive, jolie, avec un frais chapeau :
Déjà sa main à l'étroite fenêtre
Suspend son châle en guise de rideau.
Sa robe aussi va parer ma couchette;
Respecte, Amour, ses plis longs et flottants.
J'ai su depuis qui payait sa toilette.
Dans un grenier qu'on est bien à vingt ans!

A table un jour, jour de grande richesse,
De mes amis les voix brillaient en chœur,
Quand jusqu'ici monte un cri d'allégresse :
A Marengo Bonaparte est vainqueur!
Le canon gronde, un autre chant commence;
Nous célébrons tant de faits éclatants.
Les rois jamais n'envahiront la France.
Dans un grenier qu'on est bien à vingt ans!

Quittons ce toit où ma raison s'enivre.
Oh! qu'ils sont loin, ces jours si regrettés!
J'échangerais ce qu'il me reste à vivre
Contre un des mois qu'ici Dieu m'a comptés.
Pour rêver gloire, amour, plaisir, folie,
Pour dépenser sa vie en peu d'instants,
D'un long espoir pour la voir embellie,
Dans un grenier qu'on est bien à vingt ans!

L'IN-OCTAVO ET L'IN-TRENTE-DEUX [1]

Air du Carnaval.

Quoi, mes couplets, encore une sottise!
Osez-vous bien paraître in-octavo?
Juge, critique, et docteur de l'Église,
Vont après vous s'acharner de nouveau.
L'in-trente-deux trompait l'œil du myope;
Mais vos défauts vont être tous sentis:
C'est le ciron vu dans un microscope.
Mieux vous allait de rester tout petits,
Petits, petits, oui, petits, tout petits.

« Quel trait d'orgueil! dira la Calomnie;
« Ferait-on plus pour des alexandrins?
« Le chansonnier vise à l'Académie,
« Et veut au Pinde anoblir ses refrains. »
Viser si haut, malgré cette imposture,
N'est point mon fait, je vous en avertis.
Pour conserver vos lettres de roture,
Mieux vous allait de rester tout petits,
Petits, petits, oui, petits, tout petits.

Je vois deux sots rendus à leur province:
« Messieurs, dit l'un, sifflons le troubadour;
« Il veut des croix, et, pour l'offrir au prince,
« A son recueil a mis l'habit de cour.
« Le roi, dit l'autre, a daigné lui sourire,
« Même a trouvé ses vers assez gentils. »
Voyez du roi ce que vous ferez dire!
Mieux vous allait de rester tout petits,
Petits, petits, oui, petits, tout petits.

L'humble format sut plaire à cette classe
Sur qui les arts sèment trop peu de fleurs;
Il se fourrait jusque dans la besace
De l'indigent dont il séchait les pleurs.
A la guinguette instruisant ces recrues,
D'obscurs lauriers j'ai fait large abatis.
Pour rencontrer la Gloire au coin des rues,
Mieux vous allait de rester tout petits,
Petits, petits, oui, petits, tout petits.

Je dois trembler; car moi, qui suis prophète,
Je vois de loin l'oubli fondre sur vous.
De tant d'échos dont la voix vous répète,
L'un meurt, puis l'autre, et puis cent, et puis tous.
Déjà mon front sent glisser sa couronne;
Comme les miens vos beaux jours sont partis.
Pour disparaître au premier vent d'automne,
Mieux vous allait de rester tout petits,
Petits, petits, oui, petits, tout petits.

(1) Cette chanson a été faite pour servir de préface à l'édition in-8° de 1828.

COUPLETS

SUR UN PRÉTENDU PORTRAIT DE MOI, MIS EN TÊTE D'UNE ÉDITION DE MES CHANSONS

AIR : Je loge au quatrième étage.

Petit portrait de fantaisie
Mis en tête de mon recueil,
Penses-tu que par courtoisie
Le monde entier te fasse accueil? (*Bis.*)
Tu peux te parer, si tu l'oses,
D'un laurier modeste et discret;
Tu peux te couronner de roses :
Non, non, tu n'es pas mon portrait. } *Bis.*

Jamais je ne me suis fait peindre :
Mais qui donc représentes-tu?
Peut-être un cafard qui sait feindre
Jusqu'au charme de la vertu;
Un petit saint pétri de ruse
Qu'à Montrouge on encenserait.
La bonne enseigne pour ma Muse!
Non, non, tu n'es pas mon portrait.

Ou serais-tu l'auteur tragique
Qui calcula, rima, lima
Maint rôle bien académique
Qu'en vain a réchauffé Talma?
Quoi! parer d'une noble image
Mes petits vers de cabaret!
Pour l'alexandrin quel outrage!
Non, non, tu n'es pas mon portrait.

Dans ton masque à mine pincée
Est-ce un vil censeur que je vois,
Rat de cave de la pensée
Qu'il confisque au profit des rois?
J'ai de la fraude en pacotille
Qu'à la barrière on saisirait :
Tu me tiendras lieu d'estampille.
Non, non, tu n'es pas mon portrait.

Mais ta laideur serait la mienne,
Que ta gloire y gagnerait peu.
Crains même qu'un prêtre ne vienne
Saintement te livrer au feu.
Dans l'avenir je devrais vivre,
Que de toi l'on se passerait :
Je suis bien mieux peint dans ce livre.
Non, non, tu n'es pas mon portrait.

PSARA [1]

OU CHANT DE VICTOIRE DES OTTOMANS

AIR : A soixante ans il ne faut pas remettre.

Nous triomphons ! Allah ! gloire au prophète !
Sur ce rocher plantons nos étendards.
Ses défenseurs, illustrant leur défaite,
En vain sur eux font crouler ses remparts.

Nous triomphons, et le sabre terrible
Va de la croix punir les attentats.
Exterminons une race invincible ;
Les rois chrétiens ne la vengeront pas.

(1) Le désastre de Psara ou Ipsara est trop connu pour qu'il soit nécessaire d'en rapporter les détails, non plus que de la belle défense et de la fin héroïque de ses habitants.

N'as-tu, Chios, pu sauver un seul être
Qui vint ici raconter tous tes maux?
Psara tremblante eût fléchi sous son maître.
Où sont tes fils, tes palais, tes hameaux?
Lorsque la peste en ton île rebelle
Sur tant de morts menaçait nos soldats,
Tes fils mourants disaient : N'implorons qu'elle;
Les rois chrétiens ne nous vengeront pas.

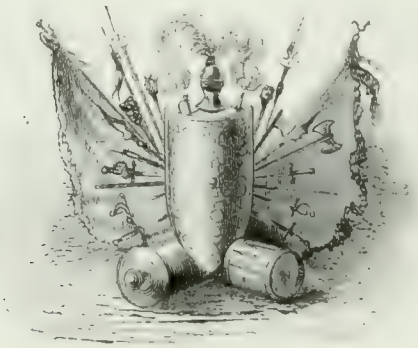
Mais de Chios recommencent les fêtes;
Psara succombe, et voilà ses soutiens!
Dans le sérail comptez combien de têtes
Vont saluer les envoyés chrétiens.
Pillons ces murs! de l'or! du vin! des femmes!
Vierges, l'outrage ajoute à vos appas.
Le glaive après purifiera vos âmes;
Les rois chrétiens ne vous vengeront pas.

L'Europe esclave a dit dans sa pensée :
Qu'un peuple libre apparaisse! et soudain...
Paix! ont crié d'une voix courroucée
Les chefs que Dieu lui donne en son dédain.
Byron offrait un dangereux exemple;
On les a vus sourire à son trépas.
Du Christ lui-même allons souiller le temple;
Les rois chrétiens ne le vengeront pas.

A notre rage ainsi rien ne s'oppose :
Psara n'est plus, Dieu vient de l'effacer.
Sur ses débris le vainqueur qui repose
Rêve le sang qu'il lui reste à verser.
Qu'un jour Stamboul (1) contemple avec ivresse
Les derniers Grecs suspendus à nos mâts!
Dans son tombeau faisons rentrer la Grèce;
Les rois chrétiens ne la vengeront pas.

Ainsi chantait cette horde sauvage.
Les Grecs! s'écrie un barbare effrayé.
La flotte hellène a surpris le rivage,
Et de Psara tout le sang est payé.
Soyez unis, ô Grecs! ou plus d'un traître
Dans le triomphe égarera vos pas.
Les nations vous pleureraient peut-être;
Les rois chrétiens ne vous vengeraient pas.

(1) Stamboul est le nom que les Turcs donnent à Constantinople.



LE CHAPEAU DE LA MARIÉE

Air :

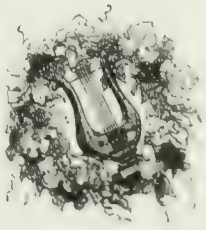
Demain engagez votre foi ;
A l'église allez sans scrupule ;
Fille trompeuse, oubliez-moi
Pour un époux riche et crédule.
Des roses qui naissaient pour lui
La dîme à tort me fut payée ;
Mais en retour j'offre aujourd'hui
Le chapeau de la mariée.

Acceptez ces fleurs d'oranger ;
Qu'à votre voile on les attache.
Sous le joug fier de se ranger,
Que l'époux dise : Elle est sans tache.
L'Amour se plaint, mais c'est tout bas ;
Mais par vous la Vierge est priée.
Allez, on n'arrachera pas
Le chapeau de la mariée.

Quand vos sœurs se partageront
Ces fleurs qu'on dit d'heureux augure,
Les garçons vous déroberont
Une plus secrète parure.
La jarretière, pensez-y !
Chez moi vous l'avez oubliée.
Me faudra-t-il la joindre aussi
Au chapeau de la mariée ?

La nuit vient ; vous poussez deux cris
Imités de ce cri si tendre
Qu'un jour au cœur le plus épris
Votre innocence a fait entendre.
Le lendemain, l'époux cent fois
Raconte à la noce égayée
Que l'Hymen s'est piqué les doigts
Au chapeau de la mariée.

Le voilà trompé, ce mari !
Ah ! qu'il le soit bien plus encore.
Dieu ! quel fol espoir m'a souri
Quand pour lui l'autel se décore !
Malgré le prêtre et ton serment,
Oui, par tes pleurs justifiée,
Tu viendras payer à l'amant
Le chapeau de la mariée.



LA MÉTEMPSYCOSE

Air du vaudeville de la Robe et les Bottes.

Grand partisan de la métempsycose,
En philosophe, hier, sur l'oreiller,
De mes penchants pour connaître la cause,
J'ai mis mon âme en train de babiller.
Elle m'a dit : Tu me dois un beau cierge,
Car sans mon souffle au néant tu restais;
Mais jusqu'à toi je n'arrivai point vierge. } *Bis.*
— Ah! mon âme, je m'en doutais, }
Je m'en doutais, je m'en doutais.

Je m'en souviens, oui, dit-elle, humble lierre,
J'ai couronné jadis des fronts joyeux;
Puis, échauffant plus subtile matière,
Petit oiseau, je saluai les cieux.
Dans le bocage, auprès des pastourelles,
Je voltigeais, je sautais, je chantais;
L'indépendance agrandissait mes ailes.
— Ah! mon âme, je m'en doutais,
Je m'en doutais, je m'en doutais.

Je fus Médor, des chiens le plus habile,
Qui, d'un aveugle unique et sûr appui,
Entre ses dents sut prendre une sébile,
Guider son maître et mendier pour lui.
Utile au pauvre, au riche sachant plaire,
Pour nourrir l'un, chez l'autre je quêtais.
J'ai fait du bien, puisque j'en ai fait faire.
— Ah! mon âme, je m'en doutais,
Je m'en doutais, je m'en doutais.

Puis j'animai la beauté d'une fille.
Que j'étais bien dans ma douce prison!
Mais de mon gîte on s'empare, on le pille;
Tous les Amours y mettent garnison.
En vrais soudards ils y faisaient esclandre;
Et jour et nuit, du coin que j'habitais,
A la maison je voyais le feu prendre.
— Ah! mon âme, je m'en doutais,
Je m'en doutais, je m'en doutais.

Sur tes penchants que mon récit t'éclaire;
Mais, dit mon âme, apprends aussi de moi
Qu'au ciel un jour ayant osé déplaire,
Pour m'en punir, Dieu m'enferma chez toi.
Veilles, travaux, artifices de femme,
Pleurs, désespoir, et des maux que je tais,
Font qu'un poëte est l'enfer pour une âme.
— Ah! mon âme, je m'en doutais,
Je m'en doutais, je m'en doutais.

L'ÉCHELLE DE JACOB

AIR : Ah! si ma dame me voyait!

Lorsqu'un patriarche, en dormant,
Vit la plus longue des échelles,
Où, de crainte d'user leurs ailes,
Les anges montaient lestement
Jusqu'aux portes du firmament,
Il vit ses fils, quelqu'un l'assure,
Sur l'échelle aussi se hisser,
Croyant qu'au ciel on fait l'usure.
Grand Dieu! le pied va leur glisser!

De ce cri du fils d'Isaac
Sa race ne tient aucun compte.

A l'échelle chaque Hébreu monte,
Fraudant eau-de-vie et tabac,
Des écus rognés dans un sac.
Chargés de bijoux et de traites,
Ils vont d'abord, pour commercer,
Aux anges vendre des lorgnettes.
Grand Dieu! le pied va leur glisser!

Mais Jacob en voit deux ou trois
Dont nos désastres font la gloire.
Un page leur tient l'écritoire;
Ils ont des titres, et, je crois,
Des crachats et même des croix.
Riches de l'or de cent provinces,
Sur leur coffre ils ont fait tracer :
« Mont-de-piété pour les princes. »
Grand Dieu! le pied va leur glisser!

« Ah! dit Jacob, des fils si chers
« Prouvent que Dieu tient sa promesse.
« Seuls ils font la hausse et la baisse,
« Ont seuls tous les emprunts ouverts :
« Mes fils règnent sur l'univers.
« C'est la peste à qui rien n'échappe;
« Voyez dix rois les caresser.
« Ils se font bénir par le pape.
« Grand Dieu! le pied va leur glisser!

« Qui les suit? c'est un cordon bleu
« Qu'en frère chacun d'eux embrasse.
« Cet homme est-il bien de ma race?
« Son *trois pour cent* le prouve un peu.
« Mais *sandis!* n'est pas de l'hébreu.
« A mes fils comme il se cramponne!
« Quoi! pour voir le Jourdain hausser
« Ils ont assuré la Garonne!
« Grand Dieu! le pied va leur glisser! »

Tandis qu'il les voit à grands pas
Sur l'échelle élever leur course,
Vient Satan qui crie : « A la Bourse!
« Messieurs, on craint de grands débats. »
Bien vite ils regardent en bas.
La tête tourne à la séquelle
Dont l'orgueil est si haut placé :
Le diable a secoué l'échelle.
Grand Dieu! le pied leur a glissé!

A M. GOHIER

DERNIER PRÉSIDENT DU DIRECTOIRE, QUI M'AVAIT ADRESSÉ
UNE CHANSON DONT LE REFRAIN EST :

Fouette ! fouette !
Chante toujours ; ne t'endors pas.

Air du vaudeville des Chevilles de maître Adam.

Oui, je dormais sur un petit volume
Qui me vaudra d'être encore étrillé,
Lorsqu'en flatteur le bout de votre plume,
Me chatouillant, m'a soudain réveillé.
Je me suis dit : C'est présage céleste ;
Les mauvais jours seraient-ils donc passés ?
Car je ne sais si quelque fouet nous reste,
Mais jusqu'ici c'est qu'on nous a fessés.

Tout gai frondeur, semant le ridicule,
Ne peut chez nous qu'en recueillir du mal.
Notre empereur portait longue férule,
Puis est venu le martinet royal ;
Et puis le knout, et puis les fils d'Ignace,
Dont tous les fouets contre nous sont dressés.
Dieu soit béni ! mais, s'il ne nous fait grâce,
Les chansonniers seront toujours fessés.

J'ai bien reçu ma part des étrivières !
Grippe-Minaud m'en donna pour trois mois.
En refaisant des nœuds à ses lanières,
Il me poursuit encor d'un œil sournois.
Si de Tartufe on n'entend les trois messes,
Si pour les grands l'encens ne brûle assez,
C'est fait de nous ! nos seigneurs les Jean-fesses
Aiment à voir les bonnes gens fessés.

Vous qui chantez comme on chante au bel âge,
Des rois, des saints, ne plaisantez donc pas ;
Ou, trop enclin au joyeux persiflage,
Vivez longtemps, allez bien tard là-bas.
Car en enfer on marque votre place ;
Des noirs démons les bras sont retroussés.
Vous et Collé, même aussi votre Horace,
Ensemble un jour vous serez tous fessés.

LE SACRE DE CHARLES LE SIMPLE

Air du beau Tristan, de Beauplan.

Français, que Reims a réunis,
Criez : Montjoie et saint Denis !
On a refait la sainte ampoule,
Et, comme au temps de nos aïeux,
Des passereaux lâchés en foule
Dans l'église volent joyeux.
D'un joug brisé ces vains présages
Font sourire Sa Majesté. [sages;
Le peuple s'écrie : Oiseaux, plus que nous soyez
Gardez bien, gardez bien votre liberté. (*Bis.*)

Aux pieds des prélats cousus d'or,
Charles dit son *Confiteor*.
On l'habille, on le baise, on l'huile,
Puis, au bruit des hymnes sacrés,
Il met la main sur l'Évangile.
Son confesseur lui dit : « Jurez.
« Rome, que l'article concerne,
« Relève d'un serment prêté. » [verne;
Le peuple s'écrie : Oiseaux, voilà comme on gou-
Gardez bien, gardez bien votre liberté.

Puisqu'aux vieux us on rend leurs droits,
Moi, je remonte à Charles trois.
Ce successeur de Charlemagne
De Simple mérita le nom ;
Il avait couru l'Allemagne
Sans illustrer son vieux pennon.
Pourtant à son sacre on se presse :
Oiseaux et flatteurs ont chanté. [gresse;
Le peuple s'écrie : Oiseaux, point de folle allé-
Gardez bien, gardez bien votre liberté.

De Charlemagne, en vrai luron,
Dès qu'il a mis le ceinturon,
Charles s'étend sur la poussière.
Roi ! crie un soldat, levez-vous !
« Non, dit l'évêque ; et, par saint Pierre,
« Je te couronne : enrichis-nous.
« Ce qui vient de Dieu vient des prêtres.
« Vive la légitimité ! » [maîtres;
Le peuple s'écrie : Oiseaux, notre maître a des
Gardez bien, gardez bien votre liberté.

Chamarré de vieux oripeaux,
Ce roi, grand avaleur d'impôts,
Marche entouré de ses fidèles,
Qui tous, en des temps moins heureux,
Ont suivi les drapeaux rebelles
D'un usurpateur généreux.
Un milliard les met en haleine :
C'est peu pour la fidélité. [chaîne;
Le peuple s'écrie : Oiseaux, nous payons notre
Gardez bien, gardez bien votre liberté.

Oiseaux, ce roi miraculeux
Va guérir tous les scrofuleux.
Fuyez, vous qui de son cortége
Dissipez seuls l'ennui mortel :
Vous pourriez faire un sacrilége
En voltigeant sur cet autel.
Des bourreaux sont les sentinelles
Que pose ici la piété. [ailes;
Le peuple s'écrie : Oiseaux, nous envions vos
Gardez bien, gardez bien votre liberté.

LES PAUVRES AMOURS

Air : Jupiter un jour en fureur.

Trois douzaines de Cupidons,
Qu'une actrice a mis sur la paille,
Hier mendiaient, et la marmaille
Les poursuivait de gais lardons.
Chez Lise ils frappent d'un air triste.
Lise répond : Nous sommes sourds.

Quoi ! vivrez-vous donc toujours,
Vieux petits culs nus d'Amours ?
Allez, Dieu vous assiste ! (*Bis.*)

Partout en France on vous fourra.
Vous avez guindé la sculpture,

Vous avez fardé la peinture,
Vous affadissez l'Opéra.
Des Anacréons j'ai la liste;
Ils encombrent ville et faubourgs.
Vous les couronnez toujours,
Vieux petits culs nus d'Amours;
Allez, Dieu vous assiste!

Quittez votre Olympe en débris.
Que Mars, Phébus, Bacchus, Minerve,
Voguent avec vous de conserve;
A Gnide remmenez Cypris.
Les Grâces suivront à la piste,
Phébé guidera votre cours.
Émigrez, mais pour toujours,
Vieux petits culs nus d'Amours;
Allez, Dieu vous assiste!

Emballez avec tous vos dieux
Flore et l'Aurore aux doigts de roses :
Par leurs noms appelons les choses,
Les choses n'en plairont que mieux.
Mon cœur à l'amant qui persiste
Se rend bien sans votre secours.
Sans vous j'aimerai toujours,
Vieux petits culs nus d'Amours;
Allez, Dieu vous assiste!

En leur fermant la porte au nez,
Parlait ainsi la tendre Lise,
Quand près d'eux passe une marquise
Dont à peine ils sont les aînés.
La dame, quoique moraliste,
Leur dit : Rendez-moi mes beaux jours.
Dans ma chambre et pour toujours,
Chers petits culs nus d'Amours, (1)
Venez; Dieu vous assiste!

(1) On ne se scandalisera pas de certain mot placé dans ce refrain, si l'on se rappelle que ce mot était employé par les dames de la cour, avant la révolution, pour désigner une mode du temps. Mme de Genlis raconte à ce sujet, dans ses Mémoires, une anecdote on ne peut plus gaie.

LE CONVOI DE DAVID [1]

Air de Roland.

Non, non, vous ne passerez pas,
Crie un soldat sur la frontière,
A ceux qui de David, hélas!
Rapportaient chez nous la poussière.
— Soldat, disent-ils dans leur deuil,
Proscrit-on aussi sa mémoire?
Quoi! vous repoussez son cercueil,
Et vous héritez de sa gloire!

CHŒUR.

Fût-il privé de tous les biens,
Eût-il à trembler sous un maître,
Heureux qui meurt parmi les siens
Aux bords sacrés (*bis*) qui l'ont vu naître! (*Bis.*)

Non, non, vous ne passerez pas,
Dit le soldat avec furie.
— Soldat, ses yeux jusqu'au trépas
Se sont tournés vers la patrie.
Il en soutenait la splendeur
Du fond d'un exil qui l'honore;
C'est par lui que notre grandeur
Sur la toile respire encore.

CHŒUR.

Fût-il privé de tous les biens,
Eût-il à trembler sous un maître,
Heureux qui meurt parmi les siens
Aux bords sacrés qui l'ont vu naître!

Non, non, vous ne passerez pas,
Redit plus bas la sentinelle.
— Le peintre de Léonidas
Dans la liberté n'a vu qu'elle.
On lui dut le noble appareil
Des jours de joie et d'espérance,
Où les beaux-arts à leur réveil
Fêtaient le réveil de la France.

CHŒUR.

Fût-il privé de tous les biens,
Eût-il à trembler sous un maître,
Heureux qui meurt parmi les siens
Aux bords sacrés qui l'ont vu naître!

Non, non, vous ne passerez pas,
Dit le soldat; c'est ma consigne.
— Du plus grand de tous les soldats
Il fut le peintre le plus digne.
A l'aspect de l'aigle si fier,
Plein d'Homère et l'âme exaltée,
David crut peindre Jupiter,
Hélas! il peignait Prométhée.

CHŒUR.

Fût-il privé de tous les biens,
Eût-il à trembler sous un maître,
Heureux qui meurt parmi les siens
Aux bords sacrés qui l'ont vu naître!

(1) Les enfants de ce grand peintre, ayant sollicité en vain l'autorisation de rapporter sa dépouille en France, ont été obligés de le faire inhumer dans une église de Bruxelles, après en avoir obtenu la permission du roi des Pays-Bas.

Non, non, vous ne passerez pas,
Dit le soldat devenu triste.
— Le héros après cent combats
Succombe, et l'on proscrit l'artiste.
Chez l'étranger la mort l'atteint :
Qu'il dut trouver sa coupe amère !
Aux cendres d'un génie éteint,
France, tends les bras d'une mère.

CHŒUR.

Fût-il privé de tous les biens,
Eût-il à trembler sous un maître,
Heureux qui meurt parmi les siens
Aux bords sacrés qui l'ont vu naître !

Non, non, vous ne passerez pas,
Dit la sentinelle attendrie.
— Eh bien, retournons sur nos pas.
Adieu, terre qu'il a chérie !
Les arts ont perdu le flambeau
Qui fit pâlir l'éclat de Rome.
Allons mendier un tombeau
Pour les restes de ce grand homme.

CHŒUR.

Fût-il privé de tous les biens,
Eût-il à trembler sous un maître,
Heureux qui meurt parmi les siens,
Aux bords sacrés qui l'ont vu naître !

LES INFINIMENT PETITS

OU LA GÉRONTOCRATIE

Air : Ainsi jadis un grand prophète.

J'ai foi dans la sorcellerie.
Or un grand sorcier, l'autre soir,
M'a fait voir de notre patrie
Tout l'avenir dans un miroir.

Quelle image désespérante !
Je vois Paris et ses faubourgs :
Nous sommes en dix-neuf cent trente,
Et les barbons règnent toujours.

Un peuple de nains nous remplace :
Nos petits-fils sont si petits,
Qu'avec peine, dans cette glace,
Sous leurs toits je les vois blottis.
La France est l'ombre du fantôme
De la France de mes beaux jours.
Ce n'est qu'un tout petit royaume ;
Mais les barbons règnent toujours.

Combien d'imperceptibles êtres !
De petits jésuites bilieux !
De milliers d'autres petits prêtres
Qui portent de petits bons dieux !
Béni par eux, tout dégénère ;
Par eux, la plus vieille des cours
N'est plus qu'un petit séminaire ;
Mais les barbons règnent toujours.

Tout est petit, palais, usines,
Sciences, commerce, beaux-arts.
De bonnes petites famines
Désolent de petits remparts.
Sur la frontière mal fermée,
Marche, au bruit de petits tambours,
Une pauvre petite armée ;
Mais les barbons règnent toujours.

Enfin le miroir prophétique,
Complétant ce triste avenir,
Me montre un géant hérétique
Qu'un monde a peine à contenir.
Du peuple pygmée il s'approche,
Et, bravant de petits discours,
Met le royaume dans sa poche ;
Mais les barbons règnent toujours.

LE CHASSEUR ET LA LAITIÈRE

Air : Je ne vous vois jamais rêveuse (de *Ma Tante Aurore*).

L'alouette à peine éveillée
Chante l'aurore d'un beau jour;
Suis le chasseur sous la feuillée,
Laitière; il parlera d'amour.
Dans la rosée allons, ma chère,
Cueillir pour toi fleurs du printemps.
— Non, beau chasseur, je crains ma mère.
Je ne veux pas perdre mon temps.

Ta mère et sa chèvre fidèle
Sont loin derrière ce coteau.
Écoute une chanson nouvelle
Qui vient des dames du château.
Fille qui la peut faire entendre
Doit fixer les plus inconstants.
— Chasseur, j'en sais une aussi tendre.
Je ne veux pas perdre mon temps.

Pour la dire apprends l'aventure
Du spectre d'un baron jaloux,
Entraînant à sa sépulture
La beauté dont il fut l'époux.
Ce récit, quand la nuit est noire,
Fait frissonner les assistants.
— Chasseur, je connais cette histoire.
Je ne veux pas perdre mon temps.

Je puis t'enseigner des prières
Pour charmer la fureur des loups,
Ou pour conjurer des sorcières
L'œil malfaisant tourné vers nous.
Crains qu'une vieille, en sa misère,
Ne jette un sort sur ton printemps.
— Chasseur, n'ai-je pas un rosaire?
Je ne veux pas perdre mon temps.

Eh bien, vois cette croix qui brille;
Compte ses rubis précieux.
Sur le sein d'une jeune fille
Elle attirerait tous les yeux.
Prends-la, malgré ce qu'elle coûte;
Mais songe au prix que j'en attends!
— Qu'elle est belle! ah! je vous écoute.
Ce n'est pas là perdre mon temps.

BONSOIR

COUPLETS A M. LAISNEY, IMPRIMEUR A PÉRONNE (1)

Air de la République.

Mon cher Laisney, trinquons, trinquons encore
A nos beaux jours promptement écoulés.
Comme ils sont loin, les feux de notre aurore!
Que de plaisirs avec eux envolés!
Mais de regrets faut-il qu'on se repaisse?
Non; la gaieté nourrit encor l'espoir.
Mon vieil ami, quand pour nous le jour baisse,
Souhaitons-nous un gai bonsoir.

Cinquante hivers ont passé sur ta tête;
J'ai de bien près cheminé sur tes pas.
Mais ces hivers ont eu leurs jours de fête;
Tout ne fut point aquilons et frimas.
Aurions-nous mieux employé la jeunesse,
Vécu moins vite avec un riche avoir?
Mon vieil ami, quand pour nous le jour baisse,
Souhaitons-nous un gai bonsoir.

Dans l'art des vers c'est toi qui fus mon maître :
Je t'effaçai sans te rendre jaloux.
Si les seuls fruits que pour nous Dieu fit naître
Sont des chansons, ces fruits sont assez doux.
Dans nos refrains que le passé renaisse;
L'Illusion nous rendra son miroir.
Mon vieil ami, quand pour nous le jour baisse,
Souhaitons-nous un gai bonsoir.

Reposons-nous; car les Amours, sans doute,
Pour qui jadis nous avons tant marché,
Nous crieraient tous, s'ils nous trouvaient en route:
Allez dormir, le soleil est couché.
Mais l'Amitié, l'ombre fût-elle épaisse,
Vient allumer nos lampes pour y voir.
Mon vieil ami, quand pour nous le jour baisse,
Souhaitons-nous un gai bonsoir.

(1) C'est dans son imprimerie que je fus mis en apprentissage. N'ayant pu parvenir à m'enseigner l'orthographe, il me fit prendre goût à la poésie, me donna des leçons de versification, et corrigea mes premiers essais.

ORAISON FUNÈBRE DE TURLUPIN

AIR : C'est à boire, à boire, à boire, etc.

Il meurt, et la joie expire!
Il meurt, lui qui si souvent
Nous a fait mourir de rire
A son théâtre en plein vent!
Il nous charmait à toute heure,
Ah!
Soit en Gilles, soit en Scapin.
Que l'on pleure, pleure, pleure
Au convoi de Turlupin.

Sans daigner le reconnaître,
Notre siècle si profond
A vu Socrate renaître
Sous l'habit de ce bouffon.

Pour que son nom lui survive,
Ah !
Prends, Clio, prends ton calepin.
Qu'on écrive, écrive, écrive
L'histoire de Turlupin.

Culot d'une sainte abbesse
Et d'un prélat respecté,
Turlupin de sa noblesse
Ne tirait point vanité.
Il ne pouvait voir sans rire,
Ah !
Ses aïeux cités dans Turpin.
Qu'on admire, admire, admire
Le bon sens de Turlupin.

D'abord il prit la Bastille,
Fut soldat, et puis blessé,
Vint jouer à la Courtille,
Par la misère engraissé.
La gaieté fut sa recette,
Ah !
Sa poudre de prelinpinpin.
Qu'on achète, achète, achète
Le secret de Turlupin.

Doux censeur des grandeurs fausses,
Aux pauvres, ses bons amis,
En rafistolant ses chausses,
Il disait, pauvre et mal mis :
Au vrai bonheur puisqu'il mène,
Ah !
Le sabot vaut bien l'escarpin.
Que l'on prenne, prenne, prenne
Des leçons de Turlupin.

— Du roi viens voir la personne.
— Non, répondait-il, non pas.
Otera-t-il sa couronne
Quand je mettrai chapeau bas ?
Ma foi, s'il faut crier Vive !
Ah !
Vive l'ami qui cuit mon pain !
Que l'on suive, suive, suive
L'exemple de Turlupin.

— Chante au peuple des dimanches
Les vainqueurs pour dix écus.
— Moi, déshonorer mes planches !
Non, dit-il, gloire aux vaincus !
— En prison suis-nous donc vite.
— Ah !
Je vous suis, monsieur de Crispin.
Qu'on imite, imite, imite
Ce beau trait de Turlupin.

Veux-tu qu'Ignace t'assiste ?
— Non, fi de ces noirs manteaux !
Entre eux et nous il existe
Rivalité de tréteaux.
Ton dieu, Marie Alacoque,
Ah !
N'est pas plus mon dieu que Jupin.
Qu'on invoque, invoque, invoque
Le dieu du bon Turlupin.

Messieurs, honorons la cendre
De qui n'eut qu'un seul défaut.
Sa mère était chaude et tendre,
Turlupin fut tendre et chaud.
Il eût de la pomme d'Ève,
Ah !
Croqué jusqu'au dernier pepin.
Qu'on élève, élève, élève
Une tombe à Turlupin.

LE MISSIONNAIRE DE MONTROUGE

POUR LA FÊTE DE MARIE ***

(C'est un dindon qui est censé parler.

AIR : Allez-vous-en, gens de la noce.

Ave, Maria! ma voisine,
Que le ciel daigne vous toucher!
Montrouge, où l'Esprit-Saint domine,
M'envoie ici pour vous prêcher.
On exalte en vain votre grâce,
Votre gaieté, vos heureux goûts.
Glous! glous! glous! glous! (*Bis.*)
Reconnaissez la voix d'Ignace :
Pleurez et convertissez-vous!

Vous applaudissez aux lumières
D'un siècle aveugle et perverti;
Votre raison ne se plaît guères
Qu'avec Voltaire et son parti.
Ah! préférez à leur audace
L'esprit d'un frère coupe-choux.
Glous! glous! glous! glous!
Reconnaissez la voix d'Ignace :
Pleurez et convertissez-vous.

Les arts vous tiennent sous le charme,
Phébus pour vous prend son archet;
Mais leur gloire aussi nous alarme :
Demandez à l'ami Franchet. (1)
Aigles et cygnes, quoi qu'on fasse,
Sont toujours de méchants ragoûts.
Glous! glous! glous! glous!
Reconnaissez la voix d'Ignace :
Pleurez et convertissez-vous.

Cessez de vanter l'industrie
Dont votre époux soutient l'honneur.
Vous croyez qu'il sert la patrie,
Que du travail naît le bonheur;
Mais au peuple on rend la besace
Pour qu'il dépende encor de nous.
Glous! glous! glous! glous!
Reconnaissez la voix d'Ignace :
Pleurez et convertissez-vous.

Vous êtes surtout bienfaisante,
Le pauvre au pauvre le redit;
Mais la bonté reste impuissante
Lorsqu'on est chez nous sans crédit.
Voici les parts qu'il faut qu'on fasse :
A nous l'or, aux pauvres les sous.

(1) Alors directeur de la police au ministère de l'intérieur.

Glous ! glous ! glous ! glous !
Reconnaissez la voix d'Ignace :
Pleurez et convertissez-vous.

Grâce à tous les gens de ma robe
Qui sont martyrs en ces bas lieux,
Souffrez qu'à l'enfer je dérobe
Votre âme si digne des cieux.
Avant peu, si Dieu nous fait grâce,
On rôtira d'autres que nous.
Glous ! glous ! glous ! glous !
Reconnaissez la voix d'Ignace :
Pleurez et convertissez-vous.

Qui, Marie, en vain l'on se moque
Du pauvre père de la foi ;
Vos beaux esprits, que je provoque,
A table plairaient moins que moi.
Qu'à la vôtre on me donne place,
J'embellirai ce jour si doux.
Glous ! glous ! glous ! glous !
De truffes parfumez Ignace :
Riez et divertissez-vous.

COUPLET

ÉCRIT SUR L'ALBUM DE MADAME AMÉDÉE DE V...

AIR :

Que bien longtemps cet album vous redise
Qu'un chansonnier tendre, mais déjà vieux,
Trouvant en vous bonté, grâce, franchise,
Fut un moment la dupe de vos yeux.
Quoi ! par amour ? Non : il n'y doit plus croire.
Mais, las ! il prit, par vous trop bien flatté,
Pour un sourire de la gloire
Le sourire de la beauté.

LES DEUX GRENADIERS

AIR : Guide mes pas, ô Providence ! (des *Deux Journées*).

PREMIER GRENADIER.

A notre poste on nous oublie.
Richard, minuit sonne au château.

DEUXIÈME GRENADIER.

Nous allons revoir l'Italie.
Demain, adieu Fontainebleau !

PREMIER GRENADIER.

Par le ciel ! que j'en remercie,
L'île d'Elbe est un beau climat.

DEUXIÈME GRENADIER.

Fût-elle au fond de la Russie,
Vieux grenadiers, suivons un vieux soldat.

ENSEMBLE.

Vieux grenadiers, suivons un vieux soldat,
Suivons un vieux soldat. (*Bis.*)

DEUXIÈME GRENADIER.

Qu'elles sont promptes les défaites!
Où sont Moscou, Wilna, Berlin?
Je crois voir sur nos baïonnettes
Luire encor les feux du Kremlin.
Et, livré par quelques perfides,
Paris coûte à peine un combat!
Nos gibernes n'étaient pas vides.
Vieux grenadiers, suivons un vieux soldat.

PREMIER GRENADIER.

Chacun nous répète : Il abdique.
Quel est ce mot? Apprends-le-moi.
Rétablit-on la république?

DEUXIÈME GRENADIER.

Non, puisqu'on nous ramène un roi.
L'empereur aurait cent couronnes,
Je concevrais qu'il les cédât :
Sa main en faisait des aumônes.
Vieux grenadiers, suivons un vieux soldat.

PREMIER GRENADIER.

Une lumière, à ces fenêtres,
Brille à peine dans le château.

DEUXIÈME GRENADIER.

Les valets à nobles ancêtres
Ont fui, le nez dans leur manteau.
Tous, dégalonnant leurs costumes,
Vont au nouveau chef de l'État
De l'aigle mort vendre les plumes.
Vieux grenadiers, suivons un vieux soldat.

PREMIER GRENADIER.

Des maréchaux, nos camarades,
Désertent aussi, gorgés d'or.

DEUXIÈME GRENADIER.

Notre sang paya tous leurs grades;
Heureux qu'il nous en reste encor!
Quoi! la Gloire fut en personne
Leur marraine un jour de combat,
Et le parrain, on l'abandonne!
Vieux grenadiers, suivons un vieux soldat.

PREMIER GRENADIER.

Après vingt-cinq ans de services
J'allais demander du repos.

DEUXIÈME GRENADIER.

Moi, tout couvert de cicatrices,
Je voulais quitter les drapeaux.
Mais, quand la liqueur est tarie,
Briser le vase est d'un ingrat.
Adieu, femme, enfants et patrie!
Vieux grenadiers, suivons un vieux soldat.

ENSEMBLE.

Vieux grenadiers, suivons un vieux soldat.
Suivons un vieux soldat.

COUPLETS SUR LA JOURNÉE DE WATERLOO

Air : Muse des bois et des accords champêtres.

De vieux soldats m'ont dit : « Grâce à ta Muse,
« Le peuple enfin a des chants pour sa voix.
« Ris du laurier qu'un parti te refuse ;
« Consacre encor des vers à nos exploits.
« Chante ce jour qu'invoquaient des perfides,
« Ce dernier jour de gloire et de revers. »
J'ai répondu, baissant des yeux humides :
— Son nom jamais n'attristera mes vers.

Qui, dans Athène, au nom de Chéronée,
Mêla jamais des sons harmonieux ?
Par la fortune Athènes détrônée
Maudit Philippe et douta de ses dieux.
Un jour pareil voit tomber notre empire,
Voit l'étranger nous rapporter des fers,
Voit des Français lâchement leur sourire.
Son nom jamais n'attristera mes vers.

Périsse enfin le géant des batailles !
Disaient les rois : peuples, accourez tous.
La Liberté sonne ses funérailles ;
Par vous sauvés, nous régnerons par vous.
Le géant tombe, et ces nains sans mémoire
A l'esclavage ont voué l'univers.
Des deux côtés ce jour trompa la Gloire.
Son nom jamais n'attristera mes vers.

Mais quoi ! déjà les hommes d'un autre âge
De ma douleur se demandent l'objet.
Que leur importe en effet ce naufrage ?
Sur le torrent leur berceau surnageait.
Qu'ils soient heureux ! leur astre, qui se lève,
Du jour funeste efface les revers.
Mais, dût ce jour n'être plus qu'un vain rêve,
Son nom jamais n'attristera mes vers.

ENCORE DES AMOURS

AIR.

Je me disais : Tous les dieux du bel âge
M'ont délaissé ; me voilà seul et vieux.
Adieu l'espoir que leur troupe volage
M'avait donné de me fermer les yeux !
Je le disais, lorsqu'une enchanteresse
Vient et d'un mot ravit mes sens troublés.
Ah ! c'est encor quelque beauté traîtresse :
Tous les Amours ne sont pas envolés.

Oui, c'est encor quelque sujet de peine ;
Mais du repos je suis si fatigué !
Lorsqu'à trente ans je pliais sous ma chaîne,
Plus malheureux, pourtant j'étais plus gai.
Le ciel m'envoie une reine nouvelle ;
Combien d'attraits les siens m'ont rappelés !
Roses d'automne, effeuillez-vous pour elle :
Tous les Amours ne sont pas envolés.

Mes yeux encore ont des pleurs à répandre ;
Ma voix encore a des chants amoureux.
Aimons, chantons. La beauté vient m'apprendre
A triompher des hivers rigoureux.
Tout me sourit : les fleurs brillent plus belles,
Les jours plus purs, les cieux plus étoilés.
Dans l'air plus doux j'entends battre des ailes :
Tous les Amours ne sont pas envolés.

A MADEMOISELLE ***

EN LUI ENVOYANT MES DERNIÈRES CHANSONS

AIR : Muse des bois et des accords champêtres.

Accueillez-les, ces chansons où ma Muse
Vous peint l'Amour tout prêt à m'échapper ;
Vante la Gloire, ombre qui nous abuse,
Qu'un jour produit, qu'un jour peut dissiper
L'un est pour vous un dieu sans importance,
L'autre séduit votre esprit hasardeux.
Quant à l'Amour, moi je soutiens, Hortense,
Qu'il est encor le moins trompeur des deux.

LES SOUVENIRS DU PEUPLE

Air : Passez votre chemin, beau sire.

On parlera de sa gloire
Sous le chaume bien longtemps.
L'humble toit, dans cinquante ans,
Ne connaîtra plus d'autre histoire.
Là viendront les villageois
Dire alors à quelque vieille :
Par des récits d'autrefois,
Mère, abrégez notre veille.
Bien, dit-on, qu'il nous ait nui,
Le peuple encor le révère,

Oui, le révère.
Parlez-nous de lui, grand'mère;
Parlez-nous de lui. (*Bis.*)

Mes enfants, dans ce village,
Suivi de rois, il passa.
Voilà bien longtemps de ça :
Je venais d'entrer en ménage.
A pied grimpant le coteau
Où pour voir je m'étais mise,
Il avait petit chapeau
Avec redingote grise.
Près de lui je me troublai;
Il me dit : Bonjour, ma chère,
Bonjour, ma chère.
— Il vous a parlé, grand'mère!
Il vous a parlé!

L'an d'après, moi, pauvre femme,
A Paris étant un jour,
Je le vis avec sa cour :
Il se rendait à Notre-Dame.
Tous les cœurs étaient contents;
On admirait son cortége.
Chacun disait : Quel beau temps!
Le ciel toujours le protége.
Son sourire était bien doux;
D'un fils Dieu le rendait père,
Le rendait père.
— Quel beau jour pour vous, grand'mère!
Quel beau jour pour vous!

Mais, quand la pauvre Champagne
Fut en proie aux étrangers,
Lui, bravant tous les dangers,
Semblait seul tenir la campagne.
Un soir, tout comme aujourd'hui,
J'entends frapper à la porte;
J'ouvre : bon Dieu! c'était lui,
Suivi d'une faible escorte.
Il s'assoit où me voilà,
S'écriant : Oh! quelle guerre!
Oh! quelle guerre!
— Il s'est assis là, grand'mère!
Il s'est assis là!

J'ai faim, dit-il; et bien vite
Je sers piquette et pain bis;
Puis il sèche ses habits,
Même à dormir le feu l'invite.
Au réveil, voyant mes pleurs,
Il me dit : Bonne espérance!
Je cours de tous ses malheurs
Sous Paris venger la France.
Il part; et, comme un trésor,
J'ai depuis gardé son verre,
Gardé son verre.
— Vous l'avez encor, grand'mère!
Vous l'avez encor!

Le voici. Mais à sa perte
Le héros fut entraîné.
Lui, qu'un pape a couronné,
Est mort dans une île déserte.
Longtemps aucun ne l'a cru;
On disait : Il va paraître.
Par mer il est accouru;
L'étranger va voir son maître.
Quand d'erreur on nous tira,
Ma douleur fut bien amère!
Fut bien amère!
— Dieu vous bénira, grand'mère.
Dieu vous bénira.

LE PRISONNIER DE GUERRE

AIR : Chante, chante, troubadour, chante (de Romagnesi).

Marie, enfin quitte l'ouvrage,
Voici l'étoile du berger.
— Ma mère, un enfant du village
Languit captif chez l'étranger :
Pris sur mer, loin de sa patrie,
Il s'est rendu, mais le dernier.
File, file, pauvre Marie,
Pour secourir le prisonnier;
File, file, pauvre Marie,
File, file pour le prisonnier.

Tu le veux, ma lampe s'allume.
Eh quoi ! ma fille, encor des pleurs !
— D'ennui, ma mère, il se consume;
L'Anglais insulte à ses malheurs.
Tout jeune, Adrien m'a chérie;
Il égayait notre foyer.
File, file, pauvre Marie,
Pour secourir le prisonnier;
File, file, pauvre Marie,
File, file pour le prisonnier.

Pour lui je filerais moi-même,
Mon enfant; mais j'ai tant vieilli !
— Envoyez à celui que j'aime
Tout le gain par moi recueilli.
Rose à sa noce en vain me prie :
Dieu ! j'entends le ménétrier !
File, file, pauvre Marie,
Pour secourir le prisonnier;
File, file, pauvre Marie,
File, file, pour le prisonnier.

Plus près du feu file, ma chère;
La nuit vient refroidir le temps.
— Adrien, m'a-t-on dit, ma mère,
Gémit dans des cachots flottants.
On repousse la main flétrie
Qu'il étend vers un pain grossier.
File, file, pauvre Marie,
Pour secourir le prisonnier;
File, file, pauvre Marie,
File, file pour le prisonnier.

Ma fille, j'ai naguère encore
Rêvé qu'il était ton époux.
Même avant la trentième aurore
Mes rêves s'accomplissent tous.
— Quoi ! l'herbe à peine refleurie
Verra le retour du guerrier !
File, file, pauvre Marie,
Pour secourir le prisonnier;
File, file, pauvre Marie,
File, file pour le prisonnier.

LE PAPE MUSULMAN

AIR : Eh! ma mère, est-c' que j' sais ça?

Jadis, voyageant pour Rome,
Un pape, né sous le froc,
Pris sur mer, fut, le pauvre homme,
Mené captif à Maroc.
D'abord il tempête, il sacre,
Reniant Dieu bel et bien.
— Saint-père, lui dit son diacre,
Vous vous damnez comme un chien.

Sur un pal que l'on aiguise
Croyant déjà qu'on le met,
Le fondement de l'Église
Dit : Invoquons Mahomet.
Ce prophète en vaut bien d'autres;
Je me fais son paroissien.
— Saint-père, au nez des apôtres
Vous vous damnez comme un chien.

Aïe! aïe! on le circoncise.
Le voilà bon musulman,
Sinon parfois qu'il se grise
Avec un coquin d'iman.
Il fait de sa vieille Bible
Un usage peu chrétien.
— Saint-père, c'est trop risible;
Vous vous damnez comme un chien.

En vrai corsaire il s'équipe;
Pour le croissant il combat,
Prend le sorbet et la pipe;
Dans un harem il s'ébat.
Près des femmes qu'il capture,
Voyez donc ce grand vaurien!
— Saint-père, quelle posture!
Vous vous damnez comme un chien.

A Maroc survient la peste;
Soudain fuit notre forban,
Qui dans Rome, d'un air leste,
Rentre avec son beau turban.
— Souffrez qu'on vous rebaptise.
— Non, dit-il, ça n'y fait rien.
— Saint-père, quelle bêtise!
Vous vous damnez comme un chien.

Depuis, frondant nos mystères,
Ce renégat enragé
Veut vider les monastères,
Veut marier le clergé.
Sous lui l'Église déchue
Ne brûle juif ni païen.
— Saint-père, Rome est fichue;
Vous vous damnez comme un chien.

LE PETIT HOMME ROUGE [1]

Air : C'est le gros Thomas

Foin des mécontents!
Comme balayeuse on me loge,
Depuis quarante ans,
Dans le château, près de l'horloge.
Or, mes enfants, sachez
Que là, pour mes péchés,

(1) Une ancienne tradition populaire supposait l'existence d'un homme rouge qui apparaissait dans les Tuileries à chaque événement malheureux qui menaçait les maîtres de ce château. Cette tradition reprit cours sous Napoléon. On a prétendu même que ce démon familier lui avait apparu en Égypte. C'était un vol fait au château des Tuileries en faveur des Pyramides.

Du coin d'où le soir je ne bouge,
J'ai vu le petit homme rouge.
Saints du paradis,
Priez pour Charles dix.

Vous figurez-vous
Ce diable habillé d'écarlate?
Bossu, louche et roux,
Un serpent lui sert de cravate.
Il a le nez crochu;
Il a le pied fourchu;
Sa voix rauque, en chantant, présage
Au château grand remue-ménage.
Saints du paradis,
Priez pour Charles dix.

Je le vis, hélas!
En quatre-vingt-douze apparaître.
Nobles et prélats
Abandonnaient notre bon maître.
L'homme rouge venait
En sabots, en bonnet.
M'endormais-je un peu sur ma chaise,
Il entonnait *la Marseillaise*.
Saints du paradis,
Priez pour Charles dix.

(9 thermidor.) J'eus à balayer;
Mais lui bientôt par la gouttière
Revint m'effrayer
Pour ce bon monsieur Robespierre.
Lors il était poudré,
Parlait mieux qu'un curé,
Ou, comme riant de lui-même,
Chantait l'hymne à l'*Être suprême*.
Saints du paradis,
Priez pour Charles dix.

(Mars 1814.) Depuis la terreur
Plus n'y pensais, lorsque sa vue
Du bon empereur
M'annonça la chute imprévue.
En toque il avait mis
Vingt plumets ennemis,
Et chantait au son d'une vielle
Vive Henri quatre et *Gabrielle!*
Saints du paradis,
Priez pour Charles dix.

Soyez donc instruits,
Enfants, mais qu'ailleurs on l'ignore,
Que depuis trois nuits
L'homme rouge apparaît encore.
Riant d'un air moqueur,
Il chante comme au chœur,
Baise la terre, et puis ensuite
Met un grand chapeau de jésuite.
Saints du paradis,
Priez pour Charles dix.

LE DAUPHIN

CONTE

Air du Carnaval.

Du bon vieux temps souffrez que je vous parle.
Jadis Richard, troubadour renommé,
Eut pour roi Jean, Louis, Philippe ou Charle,
Ne sais lequel; mais il en fut aimé.
D'un gros Dauphin on fêtait la naissance;
Richard à Blois était depuis un jour.
Il apprit là le bonheur de la France.
Pour votre roi chantez, gai troubadour!
Chantez, chantez, jeune et gai troubadour!

La harpe en main, Richard vient sur la place.
Chacun lui dit : Chantez notre garçon.
Dévotement à la Vierge il rend grâce,
Puis au Dauphin consacre une chanson.
On l'applaudit : l'auteur était en veine.
Mainte beauté le trouve fait au tour,
Disant tout bas : Il doit plaire à la reine.
Pour votre roi chantez, gai troubadour!
Chantez, chantez, jeune et gai troubadour!

Le chant fini, Richard court à l'église.
Qu'y va-t-il faire? il cherche un confesseur;
Il en trouve un, gros moine à barbe grise,
Des mœurs du temps inflexible censeur.
— Ah! sauvez-moi des flammes éternelles
Mon père, helas! c'est un vilain séjour.
— Qu'avez-vous fait? — J'ai trop aimé les belles.
Pour votre roi chantez, gai troubadour!
Chantez, chantez, jeune et gai troubadour!

Le grand malheur, mon père, c'est qu'on m'aime.
— Parlez, mon fils, expliquez-vous enfin.
— J'ai fait, hélas! narguant le diadème,
Un gros péché, car j'ai fait un Dauphin.
D'abord le moine a la mine ébahie;
Mais il reprend : — Vous êtes bien en cour?
Pourvoyez-nous d'une riche abbaye.
Pour votre roi chantez, gai troubadour!
Chantez, chantez, jeune et gai troubadour!

Le moine ajoute : — Eût-on fait à la reine
Un prince ou deux, on peut être sauvé.
Parlez de nous à notre souveraine;
Allez, mon fils, vous direz cinq *Ave*.
Richard absous, gagnant la capitale,
Au nouveau-né voit prodiguer l'amour.
Vive à jamais notre race royale!
Pour votre roi chantez, gai troubadour!
Chantez, chantez, jeune et gai troubadour!

L'ANGE GARDIEN

AIR : Jadis un célèbre empereur.

A l'hospice un gueux tout perclus
Voit apparaître son bon ange;
Gaiement il lui dit : Ne faut plus
Que votre altesse se dérange.
Tout compté, je ne vous dois rien :
Bon ange, adieu; portez-vous bien.

Sur la paille né dans un coin,
Suis-je enfant du Dieu qu'on nous prêche?
Oui, dit l'ange : aussi j'eus grand soin
Que ta paille fût toujours fraîche.
Tout compté, je ne vous dois rien :
Bon ange, adieu; portez-vous bien.

Jeune et vivant à l'abandon,
L'aumône fut mon patrimoine.
Oui, dit l'ange, et je te fis don
Des trois besaces d'un vieux moine.
Tout compté, je ne vous dois rien :
Bon ange, adieu; portez-vous bien.

Soldat bientôt, courant au feu,
Je perdis une jambe en route.
Oui, dit l'ange; mais avant peu
Cette jambe aurait eu la goutte.
Tout compté, je ne vous dois rien :
Bon ange, adieu, portez-vous bien.

Pour mes jours gras, du vin frauder
Mit le juge après mes guenilles.
Oui, dit l'ange; mais je plaidai :
Tu ne fus qu'un an sous les grilles.
Tout compté, je ne vous dois rien :
Bon ange, adieu; portez-vous bien.

Chez Vénus j'entre en maraudeur :
C'est tout fruit vert que j'en rapporte.
Oui, dit l'ange; mais, par pudeur,
Là je te quittais à la porte.
Tout compté, je ne vous dois rien :
Bon ange, adieu; portez-vous bien.

D'un laidron je deviens l'époux,
Priant qu'il ne soit que volage.
Oui, dit l'ange; mais nul de nous
Ne se mêle de mariage.
Tout compté, je ne vous dois rien :
Bon ange, adieu; portez-vous bien.

Vieillard, affranchi de regrets,
Au terme heureux enfin atteins-je?
Oui, dit l'ange, et je tiens tout prêts
De l'huile, un prêtre et du vieux linge.
Tout compté, je ne vous dois rien :
Bon ange, adieu; portez-vous bien.

De l'enfer serai-je habitant,
Ou droit au ciel veut-on que j'aille?
Oui, dit l'ange; ou bien non, pourtant.
Crois-moi, tire à la courte paille.
Tout compté, je ne vous dois rien :
Bon ange, adieu; portez-vous bien.

Ce pauvre diable ainsi parlant
Mettait en gaieté tout l'hospice.
Il éternue, et, s'envolant,
L'ange lui dit : Dieu te bénisse!
Tout compté, je ne vous dois rien :
Bon ange, adieu; portez-vous bien.

LA MORT DU DIABLE

Air du Vilain.

Du miracle que je retrace
Dans ce récit des plus succincts,
Rendez gloire au grand saint Ignace,
Patron de tous nos petits saints.
Par un tour qui serait infâme
Si les saints pouvaient avoir tort,
Au diable il a fait rendre l'âme. (*Bis.*)
Le diable est mort, le diable est mort. (*Ter.*)

Satan, l'ayant surpris à table,
Lui dit : Trinquons, ou sois honni.
L'autre accepte, mais verse au diable,
Dans son vin, un poison béni.
Satan boit, et, pris de colique,
Il jure, il grimace, il se tord ;
Il crève comme un hérétique.
Le diable est mort, le diable est mort.

Il est mort ! disent tous les moines ;
On n'achètera plus d'*agnus*.
Il est mort ! disent les chanoines ;
On ne paiera plus d'*oremus*.
Au conclave on se désespère :
Adieu puissance et coffre-fort !
Nous avons perdu notre père.
Le diable est mort, le diable est mort.

L'amour sert bien moins que la crainte ;
Elle nous comblait de ses dons.
L'intolérance est presque éteinte ;
Qui rallumera ses brandons ?
A notre joug si l'homme échappe,
La vérité luira d'abord :
Dieu sera plus grand que le pape.
Le diable est mort, le diable est mort.

Ignace accourt : Que l'on me donne,
Leur dit-il, sa place et ses droits.
Il n'épouvantait plus personne ;
Je ferai trembler jusqu'aux rois.
Vols, massacres, guerres ou pestes,
M'enrichiront du sud au nord.
Dieu ne vivra que de mes restes.
Le diable est mort, le diable est mort.

Tous de s'écrier : Ah ! brave homme !
Nous te bénissons dans ton fiel.
Soudain son ordre, appui de Rome,
Voit sa robe effrayer le ciel.
Un chœur d'anges, l'âme contrite,
Dit : Des humains plaignons le sort ;
De l'enfer saint Ignace hérite.
Le diable est mort, le diable est mort.

LE MARIAGE DU PAPE

Air du Méléagre champenois.

Vite en carrosse,
Vite à la noce;
Juif ou chrétien, tout le monde est prié.
Vite en carrosse,
Vite à la noce.
Alleluia! le pape est marié.

Ainsi chantait un fou que je crois sage,
Sinon qu'en pape il s'érigeait un jour.
Disant : Corbleu! tâtons du mariage;
Pour le clergé sanctifions l'amour.

Vite en carrosse,
Vite à la noce;
Juif ou chrétien, tout le monde est prié.
Vite en carrosse,
Vite à la noce.
Alleluia! le pape est marié.

Oui, je suis pape, et prends femme qui m'aime.
Chantons! dansons! bonne chère et bon vin!
Faisons la noce, et qu'avant neuf mois même,
Mon premier-né soit tenu par Calvin.

Vite en carrosse,
Vite à la noce;
Juif ou chrétien, tout le monde est prié.
Vite en carrosse,
Vite à la noce.
Alleluia! le pape est marié.

Sur l'Évangile on a fait un long somme;
Réveillons-nous, desservants du saint lieu.
Pour nous sauver quand un Dieu s'est fait homme,
De son vicaire on osait faire un Dieu!

Vite en carrosse,
Vite à la noce;
Juif ou chrétien, tout le monde est prié.
Vite en carrosse,
Vite à la noce.
Alleluia! le pape est marié.

Ayons des mœurs, pour sauver du naufrage
L'Église en butte à tous nos ennemis;
Mais, par réforme usant du mariage,
N'avouons pas que c'est *in extremis*.

Vite en carrosse,
Vite à la noce;
Juif ou chrétien, tout le monde est prié.
Vite en carrosse,
Vite à la noce.
Alleluia! le pape est marié.

Du célibat rompez, rompez l'entrave,
Prélats, curés, chartreux et capucins.
Vous, plus d'erreurs, Florentins du conclave :
La foi chancelle, il faut faire des saints.

Vite en carrosse,

Vite à la noce;
Juif ou chrétien, tout le monde est prié.
Vite en carrosse,
Vite à la noce.
Alleluia! le pape est marié.

Nous étions tous intolérants en diable;
Nous changerons sous le joug conjugal.
On est moins prompt à brûler son semblable
Quand à le faire on s'est donné du mal.

Vite en carrosse,
Vite à la noce;
Juif ou chrétien, tout le monde est prié.
Vite en carrosse,
Vite à la noce.
Alleluia! le pape est marié.

Çà, ma papesse, un jour qu'on puisse dire
Qu'en bons époux tous deux avons vécu.
Vous le sentez : l'enfer mourrait de rire,
S'il apprenait que le pape est cocu.

Vite en carrosse,
Vite à la noce;
Juif ou chrétien, tout le monde est prié.
Vite en carrosse,
Vite à la noce.
Alleluia! le pape est marié.

Ainsi chantait ce fou que je crois sage,
Quand un impie arrive triomphant,
Pour nous parler d'un curé de village
Que sa servante accuse d'un enfant.

Vite en carrosse,
Vite à la noce;
Juif ou chrétien, tout le monde est prié.
Vite en carrosse,
Vite à la noce.
Alleluia! le pape est marié.

LES BOHÉMIENS

AIR : Mon père m'a donné un mari.

Sorciers, bateleurs ou filous,
Reste immonde
D'un ancien monde ;
Sorciers, bateleurs ou filous,
Gais bohémiens, d'où venez-vous ?
D'où nous venons ? l'on n'en sait rien.
L'hirondelle,
D'où vous vient-elle ?
D'où nous venons ? l'on n'en sait rien.
Où nous irons, le sait-on bien ?

Sans pays, sans prince et sans lois,
Notre vie
Doit faire envie;
Sans pays, sans prince et sans lois,
L'homme est heureux un jour sur trois.

Tous indépendants nous naissons,
Sans église
Qui nous baptise;
Tous indépendants nous naissons
Au bruit du fifre et des chansons.

Nos premiers pas sont dégagés,
Dans ce monde
Où l'erreur abonde;
Nos premiers pas sont dégagés
Du vieux maillot des préjugés.

Au peuple, en butte à nos larcins,
Tout grimoire
En peut faire accroire;
Au peuple, en butte à nos larcins,
Il faut des sorciers et des saints.

Trouvons-nous Plutus en chemin,
Notre bande
Gaiement demande;
Trouvons-nous Plutus en chemin,
En chantant nous tendons la main.

Pauvres oiseaux que Dieu bénit,
De la ville
Qu'on nous exile;
Pauvres oiseaux que Dieu bénit,
Au fond des bois pend notre nid.

A tâtons l'Amour, chaque nuit,
Nous attelle
Tous pêle-mêle;
A tâtons l'Amour, chaque nuit,
Nous attelle au char qu'il conduit.

Ton œil ne peut se détacher,
Philosophe
De mince étoffe;
Ton œil ne peut se détacher
Du vieux coq de ton vieux clocher.

Voir, c'est avoir. Allons courir!
Vie errante
Est chose enivrante.
Voir, c'est avoir. Allons courir!
Car tout voir, c'est tout conquérir.

Mais à l'homme on crie en tout lieu,
Qu'il s'agite
Ou croupisse au gîte;
Mais à l'homme on crie en tout lieu :
« Tu nais, bonjour; tu meurs, adieu. »

Quand nous mourons, vieux ou bambin,
Homme ou femme,
A Dieu soit notre âme!
Quand nous mourons, vieux ou bambin,
On vend le corps au carabin.

Nous n'avons donc, exempts d'orgueil,
De lois vaines,
De lourdes chaînes;
Nous n'avons donc, exempts d'orgueil,
Ni berceau, ni toit, ni cercueil.

Mais, croyez-en notre gaieté,
Noble ou prêtre,
Valet ou maître;
Mais, croyez-en notre gaieté,
Le bonheur, c'est la liberté.

Oui, croyez-en notre gaieté,
Noble ou prêtre,
Valet ou maître;
Oui, croyez-en notre gaieté,
Le bonheur, c'est la liberté.

LES NÈGRES ET LES MARIONNETTES

FABLE

Air : Pégase est un cheval qui porte

Sur son navire un capitaine
Transportait des noirs au marché.
L'ennui les tuait par vingtaine :
Peste ! dit-il, quel débouché !
Fi ! que c'est laid, sots que vous êtes !
Mais j'ai de quoi vous guérir tous :
Venez voir mes marionnettes ; } *Bis.*
Bons esclaves, amusez-vous. }

Pour tromper leur douleur mortelle,
Soudain un théâtre est monté ;
Soudain paraît Polichinelle,
Pour des noirs grande nouveauté.
D'abord ils ne savent qu'en dire,
Ils se regardent en dessous ;
Puis aux pleurs se mêle un sourire.
Bons esclaves, amusez-vous.

Voilà monsieur le commissaire :
Il s'attaque au roi des bossus,
Qui, trouvant un exemple à faire,
Vous l'assomme et *souffle* dessus.
Oubliant tout, jusqu'à leurs chaînes,
Nos gens poussent des rires fous.
L'homme est infidèle à ses peines :
Bons esclaves, amusez-vous.

Le diable vient ; l'ange rebelle
Leur plaît surtout par sa couleur.
Il emporte Polichinelle ;
Autre accroc fait à la douleur.
Cette fin charme l'auditoire :
Un noir a triomphé pour tous.
Les pauvres gens rêvent la gloire :
Bons esclaves, amusez-vous.

Ainsi, voguant vers l'Amérique,
Où s'aggraveront leurs destins,
De leur humeur mélancolique
Ils sont tirés par des pantins.
Tout roi que la peur désenivre
Nous prodigue aussi des joujoux.
N'allez pas vous lasser de vivre :
Bons esclaves, amusez-vous.

LA MOUCHE

Air : Je loge au quatrième étage.

Au bruit de notre gaieté folle,
Au bruit des verres, des chansons,
Quelle mouche murmure et vole,
Et revient quand nous la chassons? (*Bis.*)
C'est quelque dieu, je le soupçonne,
Qu'un peu de bonheur rend jaloux.
Ne souffrons point qu'elle bourdonne,
Qu'elle bourdonne autour de nous. } *Bis.*

Transformée en mouche hideuse,
Amis, oui, c'est, j'en suis certain,
La Raison, déité grondeuse,
Qu'irrite un si joyeux festin.
L'orage approche, le ciel tonne;
Voilà ce que dit son courroux.
Ne souffrons point qu'elle bourdonne,
Qu'elle bourdonne autour de nous.

C'est la Raison qui vient me dire :
« A ton âge on vit en reclus.
« Ne bois plus tant, cesse de rire,
« Cesse d'aimer, ne chante plus. »
Ainsi son beffroi toujours sonne
Aux lueurs des feux les plus doux.
Ne souffrons point qu'elle bourdonne,
Qu'elle bourdonne autour de nous.

C'est la Raison; gare à Lisette!
Son dard la menace toujours.
Dieux! il perce la collerette :
Le sang coule! accourez, Amours!
Amours, poursuivez la félonne;
Qu'elle expire enfin sous vos coups.
Ne souffrons point qu'elle bourdonne,
Qu'elle bourdonne autour de nous.

Victoire! amis, elle se noie
Dans l'aï que Lise a versé;
Victoire! et qu'aux mains de la Joie
Le sceptre enfin soit replacé.
Un souffle ébranle sa couronne;
Une mouche nous troublait tous.
Ne craignons plus qu'elle bourdonne,
Qu'elle bourdonne autour de nous.

LE PÈLERINAGE DE LISETTE

Air : Rendez-moi de la Ferme et du Château.

A Notre-Dame de Liesse
Allons, me dit Lisette un jour.
J'ai peu de foi, je le confesse ;
Mais Lise, malgré plus d'un tour,
Ferait tout croire à mon amour.
Ami, notre joyeux ménage
Scandalise le voisinage.

Prenons, dit-elle, prenons donc,
Pour aller en pèlerinage,
Prenons, dit-elle, prenons donc
Coquilles, rosaire et bourdon.

Dame Sorbonne, ajoute Lise,
Remonte sur ses grands chevaux.

Nos ducs vont bâiller à l'église,
Et nos philosophes nouveaux
Se sont faits tant soit peu dévots.
Chaque siècle a son amusette :
Nous édifierons la *Gazette*.
Prenons, mon ami, prenons donc,
Pour qu'on dise sainte Lisette,
Prenons, mon ami, prenons donc
Coquilles, rosaire et bourdon.

Voilà les pèlerins en route.
A pied nous chantons en marchant.
A chaque auberge, quoi qu'il coûte,
Nouveau repas et nouveau chant,
Partout trinquant, partout couchant.
Le dieu qui d'aï nous asperge
Sourit sous des rideaux de serge.
Ma Lisette, prenions-nous donc,
Pour mener l'Amour à l'auberge,
Ma Lisette, prenions-nous donc
Coquilles, rosaire et bourdon?

Aux pieds de la Vierge des vierges,
A genoux enfin nous voilà.
Vient un diacre allumer nos cierges;
Lise se dit : A Loyola
Je veux souffler cet abbé-là.
Je me fâche, et de ses poursuites
Lui montre, hélas! les tristes suites.
Quoi! volage, preniez-vous donc,
Pour vous mettre à dos les jésuites,
Quoi! volage, preniez-vous donc
Coquilles, rosaire et bourdon?

Mais à souper Lise l'attire,
Le fait boire, jurer, chanter.
De l'enfer il se prend à rire,
Du pape il ose plaisanter;
Moi, je m'endors à l'écouter.
A mon réveil, Dieu! le peindrai-je
Abjurant ses goûts de collége?...
Ah! traîtresse! vous preniez donc,
Pour les plaisirs du sacrilége,
Ah! traîtresse, vous preniez donc
Coquilles, rosaire et bourdon?

Des beaux miracles de Liesse
Je garde un triste souvenir.
Notre abbé dit messe sur messe,
Et, Dieu l'aidant à parvenir,
Archevêque il veut nous bénir.
Sainte Lisette par famine
Quelque jour se fera béguine.
Prenez, grisettes, prenez donc
Des leçons de la pèlerine;
Prenez, grisettes, prenez donc
Coquilles, rosaire et bourdon.

LA COMÈTE DE 1832

AIR : A soixante ans il ne faut pas remettre.

Dieu contre nous envoie une comète;
A ce grand choc nous n'échapperons pas.
Je sens déjà crouler notre planète;
L'Observatoire y perdra ses compas. (*Bis.*)
Avec la table, adieu tous les convives!
Pour peu de gens le banquet fut joyeux. (*Bis.*)
Vite à confesse allez, âmes craintives.
Finissons-en : le monde est assez vieux, } *Bis.*
Le monde est assez vieux. (*Bis.*)

Oui, pauvre globe égaré dans l'espace,
Embrouille enfin tes nuits avec tes jours,
Et, cerf-volant dont la ficelle casse,
Tourne en tombant, tourne et tombe toujours.
Va, franchissant des routes qu'on ignore,
Contre un soleil te briser dans les cieux.
Tu l'éteindrais, que de soleils encore!
Finissons-en : le monde est assez vieux,
Le monde est assez vieux.

N'est-on pas las d'ambitions vulgaires,
De sots parés de pompeux sobriquets,
D'abus, d'erreurs, de rapines, de guerres,
De laquais-rois, de peuples de laquais?
N'est-on pas las de tous nos dieux de plâtre,
Vers l'avenir las de tourner les yeux?
Ah! c'en est trop pour si petit théâtre.
Finissons-en : le monde est assez vieux,
Le monde est assez vieux.

Les jeunes gens me disent : Tout chemine;
A petit bruit chacun lime ses fers;
La presse éclaire, et le gaz illumine,
Et la vapeur vole aplanir les mers.
Vingt ans au plus, bon homme, attends encore;
L'œuf éclôra sous un rayon des cieux.
Trente ans, amis, j'ai cru le voir éclore.
Finissons-en : le monde est assez vieux,
Le monde est assez vieux.

Bien autrement je parlais quand la vie
Gonflait mon cœur et de joie et d'amour.
Terre, disais-je, ah! jamais ne dévie
Du cercle heureux où Dieu sema le jour.
Mais je vieillis, la beauté me rejette;
Ma voix s'éteint; plus de concerts joyeux.
Arrive donc, implacable comète.
Finissons-en : le monde est assez vieux,
Le monde est assez vieux.

LE TOMBEAU DE MANUEL

AIR : T'en souviens-tu ?

Tout est fini; la foule se disperse;
A son cercueil un peuple a dit adieu,
Et l'amitié des larmes qu'elle verse
Ne fera plus confidence qu'à Dieu.
J'entends sur lui la terre qui retombe.
Hélas! Français, vous l'allez oublier.
A vos enfants pour indiquer sa tombe, } *Bis.*
Prêtez secours au pauvre chansonnier. }

Je quête ici pour honorer les restes
D'un citoyen votre plus ferme appui.
J'eus le secret de ses vertus modestes :
Bras, tête et cœur, tout était peuple en lui.
L'humble tombeau qui sied à sa dépouille
Est par nous tous un tribut à payer.
Près de sa fosse un ami s'agenouille :
Prêtez secours au pauvre chansonnier.

Mon cœur lui doit ces soins pieux et tendres.
Voilà douze ans qu'en des jours désastreux,
Sur les débris de la patrie en cendres,
Nous nous étions rencontrés tous les deux.
Moi, je chantais; lui, vétéran d'Arcole,
Sourit au luth vengeur d'un vieux laurier.
Grâce à vos dons, qu'un tombeau me console :
Prêtez secours au pauvre chansonnier.

L'ambition n'effleurait point sa vie;
Mais, même aux champs, rêvant un beau trépas,
Il écoutait si la France asservie,
En appelant, ne se réveillait pas.
Contre la mort j'aurais eu son courage,
Quand sur son bras je pouvais m'appuyer.
Ma voix pour lui demande un peu d'ombrage :
Prêtez secours au pauvre chansonnier.

Contre un pouvoir qui de nous se sépare
Son éloquence a toujours combattu.
Ce n'était point la foudre qui s'égare;
C'était un glaive aux mains de la Vertu.
De la tribune on l'arrache; il en tombe
Entre les bras d'un peuple tout entier.
La haine est là; défendons bien sa tombe :
Prêtez secours au pauvre chansonnier.

Tu l'oublias, peuple encor trop volage,
Sitôt qu'à l'ombre il goûta le repos.
Mais, noble esquif mis à sec sur la plage,
Il dut compter sur le retour des flots.
La seule mort troubla la solitude
Où mes chansons accouraient l'égayer.
Pour effacer quatre ans d'ingratitude,
Prêtez secours au pauvre chansonnier.

Oui, qu'un tombeau témoigne de nos larmes.
Assistez-moi, vous pour qui j'ai chanté
Paix et concorde, au bruit sanglant des armes;
Et sous le joug, espoir et liberté.
Payez mes chants doux à votre mémoire :
Je tends la main au plus humble denier.
De Manuel pour consacrer la gloire,
Prêtez secours au pauvre chansonnier.

LES LUTINS DE MONTLHÉRI

Air : Ce n'est qu'un cri dans son ménage.

A pied, la nuit, en voyage,
Je m'étais mis à l'abri
Contre le vent et l'orage,
Dans la tour de Montlhéri.

Je chantais, lorsqu'un long rire
D'épouvante m'a glacé ;
Puis tout haut j'entends dire :
Notre règne est passé.

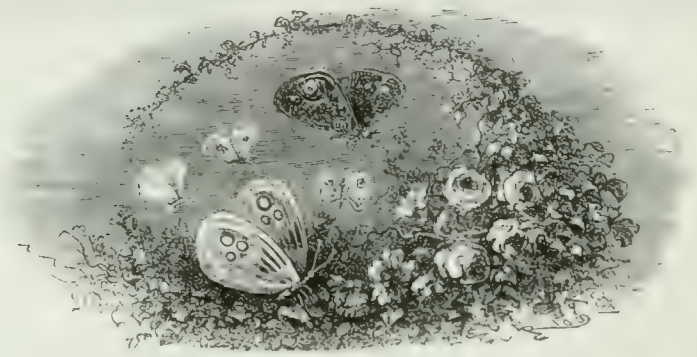
Des follets brillent dans l'ombre,
Et la voix que j'entendais
Se mêle aux cris d'un grand nombre
De lutins, de farfadets.
Au bruit d'une aigre trompette
Le sabbat a commencé.
Plus haut la voix répète :
Notre règne est passé.

« Non, dit la voix, plus de fêtes !
« Esprits, vite délogeons.
« La Raison, par ses conquêtes,
« Nous bannit des vieux donjons.
« Le monde a changé d'oracles ;
« Nos prodiges ont cessé.
« L'homme fait les miracles :
« Notre règne est passé.

« Nous donnâmes à la Grèce
« Ces dieux créés pour les sens,
« Dont l'éternelle jeunesse
« Vivait de fleurs et d'encens.
« Dans la Gaule encor sauvage
« Pour nous le sang fut versé.
« Hélas ! même au village,
« Notre règne est passé.

« On nous vit, sous vos trophées,
« Paladins et troubadours,
« Enchaîner aux pieds des fées
« Les rois, les saints, les Amours.
« La magie à notre empire
« Soumit le ciel courroucé.
« Des sorciers j'entends rire ;
« Notre règne est passé.

« La Raison nous exorcise ;
« Esprits, fuyons sans retour. »
La voix se tait... O surprise !
J'ai cru voir crouler la tour.
De leur retraite chérie
Tous ont fui d'un vol pressé.
Au loin la voix s'écrie :
Notre règne est passé.



CHANSONS PUBLIÉES EN 1834

DÉDICACE

A M. LUCIEN BONAPARTE

PRINCE DE CANINO

En 1803, privé de ressources, las d'espérances déçues, versifiant sans but et sans encouragement, sans instruction et sans conseils, j'eus l'idée (et combien d'idées semblables étaient restées sans résultat!), j'eus l'idée de mettre sous enveloppe mes informes poésies et de les adresser, par la poste, au frère du premier consul, M. Lucien Bonaparte, déjà célèbre par un grand talent oratoire et par l'amour des arts et des lettres. Mon épître d'envoi, je me le rappelle encore, digne d'une jeune tête toute républicaine, portait l'empreinte de l'orgueil blessé par le besoin de recourir à un protecteur. Pauvre inconnu, désappointé tant de fois, je n'osais compter sur le succès d'une démarche que personne n'appuyait. Mais le troisième jour, ô joie indicible! M. Lucien m'appelle auprès de lui, s'informe de ma position, qu'il adoucit bientôt, me parle en poëte et me prodigue des encouragements et des conseils. Malheureusement il est forcé de s'éloigner de la France. J'allais me croire oublié, lorsque je reçois de Rome une procuration pour toucher le traitement de l'Institut, dont M. Lucien était membre, avec une lettre que j'ai précieusement conservée et où il me dit :

« Je vous adresse une procuration pour toucher mon traitement de l'Institut. Je vous prie d'accepter ce traitement, et je ne doute pas que, si vous continuez de cultiver votre talent par le travail, vous ne soyez un jour un des ornements de notre Parnasse. Soignez surtout la délicatesse du rhythme : ne cessez pas d'être hardi, mais soyez plus élégant », etc., etc.

Jamais on n'a fait le bien avec une grâce plus encourageante ; jamais, en arrachant un jeune poëte à la misère, on ne l'a mieux relevé à ses propres yeux. Aux sages avis qui accompagnent de tels bienfaits, on sent que ce n'est pas la froide main d'une générosité banale qui vient vous tirer de l'abîme. Quel cœur n'en eût été vivement ému!

J'aurais voulu pouvoir rendre ma reconnaissance publique; la censure s'y opposa. Mon protecteur était proscrit comme il l'est encore.

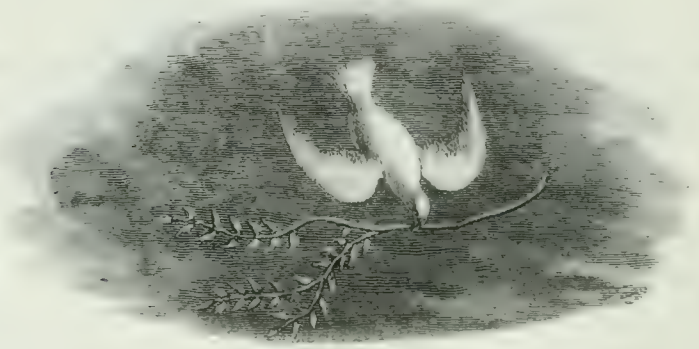
Pendant les *cent-jours*, M. Lucien Bonaparte me fit entendre qu'en m'adonnant à la chanson je détournais mon talent de la vocation plus élevée qu'il semblait avoir eue d'abord. Je le sentais; mais j'ai toujours penché à croire qu'à certaines époques les lettres et les arts ne doivent pas être de simples objets de luxe, et je commençais à deviner le parti qu'on pourrait tirer, pour la cause de la liberté, d'un genre de poésie éminemment national. Je ne sais ce que M. Lucien pense aujourd'hui de mes chansons; j'ignore même s'il les connaît. Je lui ai plusieurs fois écrit pendant la restauration sans en obtenir de réponse. En vain me suis-je dit qu'en me répondant il craignait sans doute de me compromettre, son silence m'a affligé. Depuis la révolution de juillet, j'ai cru devoir attendre la publication de mon dernier recueil pour lui rappeler tout ce qu'il a fait pour moi.

En ce moment où mes regards se portent en arrière, il m'est bien doux de les arrêter sur l'homme illustre qui jadis m'a sauvé de l'infortune; sur celui qui, en me donnant foi dans mon talent, a rendu à mon âme les forces que le malheur allait achever de lui ravir! Sa protection placée ailleurs eût pu procurer un grand poëte à la France, mais elle ne pouvait rencontrer un cœur plus reconnaissant.

Le souvenir de mon bienfaiteur me suivra jusque dans la tombe. J'en atteste les larmes que je répands encore après trente ans, lorsque je me reporte au jour béni cent fois où, assuré d'une telle protection, je crus tenir de la Providence elle-même une promesse de bonheur et de gloire.

Puisse l'hommage de ces sentiments si vrais, si mérités, parvenir jusqu'à M. Lucien Bonaparte, et adoucir pour lui l'exil où mes vœux ne sont que trop habitués à l'aller chercher! Puisse surtout ma voix être entendue, et la France se hâter enfin de tendre les bras à ceux de ses enfants qui portent le grand nom dont elle sera éternellement fière!

Passy, 15 janvier 1833.



LE FEU DU PRISONNIER

LA FORCE

Air du vaudeville de Tacconnet.

Combien le feu tient douce compagnie
Au prisonnier, dans les longs soirs d'hiver!
Seul avec moi se chauffe un bon génie,
Qui parle haut, rime ou chante un vieux air. (*Bis.*)

Il me fait voir, sur la braise animée,
Des bois, des mers, un monde en peu d'instants. (*Bis.*)
Tout mon ennui s'envole à la fumée.
O bon génie, amusez-moi longtemps. } *Bis.*

Jeune, il me fit rêver, pleurer, sourire;
Vieux, il me berce avec mes premiers jeux.
Du doigt, dans l'âtre, il signale un navire :
Je vois trois mâts sur des flots orageux.
Le vaisseau vogue, et bientôt l'équipage
Sous un beau ciel saluera le printemps.
Moi seul je reste enchaîné sur la plage.
O bon génie, amusez-moi longtemps.

Ici, que vois-je? est-ce un aigle qui vole
Et du soleil mesure la hauteur?
C'est un ballon : voici la banderole,
Et la nacelle et le navigateur.
L'audacieux, si la pitié l'inspire,
Doit de ces murs plaindre les habitants.
Libre là-haut, quel air pur il respire!
O bon génie, amusez-moi longtemps.

D'un canton suisse, ah! voilà bien l'image :
Glaciers, torrents, vallons, lacs et troupeaux.
J'aurais dû fuir quand j'ai prévu l'orage;
La liberté, là, m'offrait le repos.
Je franchirais ces monts à crête immense,
Où je crois voir nos vieux drapeaux flottants.
Mon cœur n'a pu s'arracher à la France.
O bon génie, amusez-moi longtemps.

Dans mon désert encor quelque mirage!
Génie, allons sur ces coteaux boisés.
En vain tout bas on me dit : Deviens sage;
Plie un genou, tes fers seront brisés.
Vous qui, bravant le geôlier qui nous guette,
Me rendez jeune à près de cinquante ans,
Sur ce brasier, vite, un coup de baguette.
O bon génie, amusez-moi longtemps.

COUPLET

Air : Trouverez-vous un parlement?

Notre siècle, penseur brutal,
Contre Delille s'évertue.
Tel vécut sur un piédestal
Qui n'aura jamais de statue.

Artiste, poëte, savant,
A la gloire en vain on s'attache :
C'est un linceul que trop souvent
La postérité nous arrache.

MES JOURS GRAS DE 1829

Air : Dis-moi donc, mon p'tit Hippolyte.

Mon bon roi, Dieu vous tienne en joie!
Bien qu'en butte à votre courroux,
Je passe encor, grâce à Bridoie, (1)
Un carnaval sous les verrous.
Ici fallait-il que je vinsse
Perdre des jours vraiment sacrés!
J'ai de la rancune de prince :
Mon bon roi, vous me le paierez.

Dans votre beau discours du trône, (2)
Méchant, vous m'avez désigné.
C'est me recommander au prône :
Aussi me suis-je résigné.
Mais, triste et seul, quand j'entends rire
Tout Paris en joyeux émoi,
Je reprends goût à la satire :
Vous me le paierez, mon bon roi.

Voyez, verre en main, bouche pleine,
Fous déguisés de vingt façons,
Mes amis m'oublier sans peine,
Tout en répétant mes chansons.
Avec eux, ma verve en démence
Eût perdu ses traits acérés.
J'aurais pu boire à la clémence :
Mon bon roi, vous me le paierez.

Vous connaissez Lise la folle,
Qui sur mes fers pleure d'ennui;
Ce soir même un bal la console :
« Bah! dit-elle, tant pis pour lui! »
J'allais, pour complaire à la belle,
Nous peindre heureux sous votre loi;
Serviteur! Lise est infidèle :
Vous me le paierez, mon bon roi.

Dans mon vieux carquois où font brèche
Les coups de vos juges maudits,
Il me reste encore une flèche;
J'écris dessus : Pour Charles dix.
Malgré ce mur qui me désole,
Malgré ces barreaux si serrés,
L'arc est tendu, la flèche vole :
Mon bon roi, vous me le paierez.

(1) J'ai passé à Sainte-Pélagie le carnaval de 1822.

(2) Il y avait dans le discours du trône de cette année une phrase où [illegible] m'a été faite. Quel honneur!

PASSEZ, JEUNES FILLES

AIR :

Dieu ! quel essaim de jeunes filles
Passe et repasse sous mes yeux !
Au printemps toutes sont gentilles ;
Toutes ; mais quoi ! me voilà vieux.
Cent fois redisons-leur mon âge :
Les cœurs jeunes sont insensés.
Endossons le manteau du sage.
Passez, jeunes filles, passez.

Voilà Zoé qui me regarde.
Zoé, votre mère, entre nous,
Dirait de combien je retarde
Quand vient l'heure du rendez-vous.
Pour un amant elle est sévère :
S'il n'aime trop, il n'aime assez.
Suivez les conseils d'une mère.
Passez, jeunes filles, passez.

Votre grand'mère, aimable Laure,
Des amours m'a transmis la loi.
Elle veut l'enseigner encore,
Bien qu'elle ait dix ans plus que moi.
Au salon ou sur la pelouse,
Laure, jamais ne m'agacez :
Grand'maman est un peu jalouse.
Passez, jeunes filles, passez.

Rose, vous daignez me sourire.
Éprouvez-vous quelque accident ?
Chez vous, la nuit, ai-je ouï dire,
On surprit un noble imprudent.
Mais la nuit fait place à l'aurore ;
Aux maris gaiement vous chassez.
Pour vous je suis trop jeune encore.
Passez, jeunes filles, passez.

Passez vite, folles et belles ;
Un doux feu cause votre émoi.
Craignez que quelques étincelles
N'arrivent de vous jusqu'à moi.
Sous les murs d'une poudrière
Par le temps presque renversés,
La main devant votre lumière,
Passez, jeunes filles, passez.

LE QUATORZE JUILLET

1 A TORC !

AIR : A soixante ans il ne faut pas travailler.

Pour un captif, souvenir plein de charmes !
J'étais bien jeune ; on criait : Vengeons-nous !
A la Bastille ! aux armes ! vite, aux armes !
Marchands, bourgeois, artisans couraient tous. (*Bis.*)
Je vois pâlir et mère, et femme, et fille ;
Le canon gronde aux rappels du tambour. *Bis.*

V.

Victoire au peuple ! il a pris la Bastille ! } *Bis.*
Un beau soleil a fêté ce grand jour, }
A fêté ce grand jour. (*Bis.*)

Enfants, vieillards, riche ou pauvre, on s'embrasse ;
Les femmes vont redisant mille exploits.

Héros du siége, un soldat bleu qui passe (1)
Est applaudi des mains et de la voix.
Le nom du roi frappe alors mon oreille;
De Lafayette on parle avec amour.
La France est libre et ma raison s'éveille.
Un beau soleil a fêté ce grand jour,
A fêté ce grand jour.

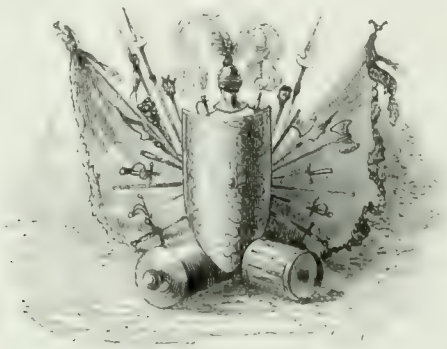
Le lendemain un vieillard docte et grave
Guida mes pas sur d'immenses débris.
« Mon fils, dit-il, ici d'un peuple esclave
« Le despotisme étouffait tous les cris.
« Mais des captifs pour y loger la foule,
« Il creusa tant au pied de chaque tour,
« Qu'au premier choc le vieux château s'écroule.
« Un beau soleil a fêté ce grand jour,
« A fêté ce grand jour.

« La Liberté, rebelle antique et sainte,
« Mon fils, s'armant des fers de nos aïeux,
« A son triomphe appelle en cette enceinte
« L'Égalité qui redescend des cieux.
« De ces deux sœurs la foudre gronde et brille.
« C'est Mirabeau tonnant contre la cour.
« Sa voix nous crie : Encore une Bastille!
« Un beau soleil a fêté ce grand jour,
« A fêté ce grand jour.

« Où nous semons chaque peuple moissonne.
« Déjà vingt rois, au bruit de nos débats,
« Portent, tremblants, la main à leur couronne,
« Et leurs sujets de nous parlent tout bas.
« Des droits de l'homme, ici, l'ère féconde
« S'ouvre et du globe accomplira le tour.
« Sur ces débris, Dieu crée un nouveau monde.
« Un beau soleil a fêté ce grand jour,
« A fêté ce grand jour. »

De ces leçons qu'un vieillard m'a données,
Le souvenir dans mon cœur sommeillait.
Mais je revois, après quarante années,
Sous les verrous, le quatorze juillet.
O Liberté! ma voix, qu'on veut proscrire,
Redit ta gloire aux murs de ce séjour.
A mes barreaux l'aurore vient sourire;
Un beau soleil fête encor ce grand jour,
Fête encor ce grand jour.

(1) Les gardes françaises portaient l'habit bleu. Une grande partie de cette milice s'échappa des casernes où elle était consignée, et prêta le plus utile secours aux Parisiens pour prendre la vieille forteresse féodale.



LE CARDINAL ET LE CHANSONNIER

LA FORCE

Air : Je vais bientôt quitter l'empire.

Quel beau mandement vous nous faites !
Prélat, il me comble d'honneur !
Vous lisez donc mes chansonnettes ?
Ah ! je vous y prends, Monseigneur. (*Bis.*)
Entre deux vins, souvent ma Muse
Perdit son bandeau virginal. (*Bis.*)
Petit péché, si son ivresse amuse.
Qu'en dites-vous, monsieur le cardinal ? (*Bis.*)

Çà, que vous semble de Lisette,
Qui dicta mes chants les plus doux ?
Vous vous signez sous la barrette !
Lise a vieilli : rassurez-vous.
Des jésuites elle raffole ;
Et priant Dieu tant bien que mal,
Pour leurs enfants Lise tient une école.
Qu'en dites-vous, monsieur le cardinal ?

A chaque vers patriotique,
Je vous vois me faire un procès.
Tout prélat se croit hérétique
Qui chez nous a le cœur français.
Sans y moissonner, moi, pauvre homme,
J'aime avant tout le sol natal.
J'y tiens autant que vous tenez à Rome.
Qu'en dites-vous, monsieur le cardinal ?

Puisque vous fredonnez mes rimes,
Vous, grand lévite ultramontain,
N'y trouvez-vous pas des maximes
Dignes du bon Samaritain ?
D'huile et de baume les mains pleines,
Il eût rougi d'aigrir le mal.
Ah ! d'un captif il n'eût vu que les chaînes.
Qu'en dites-vous, monsieur le cardinal ?

Enfin, avouez qu'en mon livre
Dieu brille à travers ma gaieté.
Je crois qu'il nous regarde vivre,
Qu'il a béni ma pauvreté.
Sous les verrous, sa voix m'inspire
Un appel à son tribunal.
Des grands du monde elle m'enseigne à rire.
Qu'en dites-vous, monsieur le cardinal ?

Au fond vous avez l'âme bonne.
Pardonnez à l'homme de bien,
Monseigneur, pour qu'il vous pardonne
Votre mandement peu chrétien.
Mais au conclave on met la nappe,
Partez pour Rome à ce signal.
Le Saint-Esprit fasse de vous un pape !
Qu'en dites-vous, monsieur le cardinal ?

LES DIX MILLE FRANCS

LA FORCE

Air : T'en souviens-tu? *ou* vaudeville de Tarquinet.

Dix mille francs, dix mille francs d'amende!
Dieu! quel loyer pour neuf mois de prison!
Le pain est cher et la misère est grande,
Et pour longtemps je dîne à la maison.
Cher président, n'en peut-on rien rabattre?
« Non, non, jeûnez, et vous et vos parents.
« Pour fait d'outrage aux enfants d'Henri quatre,
« De par le roi, payez dix mille francs. »

Je paierai donc; mais, las! que va-t-on faire
De cet argent que si bien j'emploierais?
D'un substitut sera-t-il le salaire?
D'un conseiller paiera-t-il les arrêts?
Déjà s'avance une main longue et sale :
C'est la police et ses comptes courants.
Quand sur ma muse on venge la morale,
Pour les mouchards comptons deux mille francs.

Moi-même ainsi partageant ma dépouille,
Sur mon budget portons les affamés.
Au pied du trône une harpe se rouille :
Bardes du sacre, êtes-vous enrhumés?
Chantez, messieurs, faites pondre la poule;
Envahissez croix, titres, biens et rangs.
Dût-on encor briser la sainte ampoule,
Pour les flatteurs comptons deux mille francs.

Que de géants là-bas je vois paraître!
Vieux ou nouveaux, tous nobles à cordons.
Fiers de servir, ils font au gré du maître
Signes de croix, saluts ou rigodons.
A tout gâteau leur main fait large entaille;
Car ils sont grands, même infiniment grands.
Ils nous feront une France à leur taille.
Pour ces laquais comptons trois mille francs.

Je vois briller chapes, mitres et crosses,
Chapeaux pourprés, vases d'argent et d'or,
Couvents, hôtels, valets, blasons, carrosses.
Ah! saint Ignace a pillé le trésor.
De mes refrains l'un des siens qui le venge
Promet mon âme aux gouffres dévorants.
Déjà le diable a plumé mon bon ange.
Pour le clergé comptons trois mille francs.

Vérifions, la somme en vaut la peine :
Deux et deux, quatre; et trois, sept; et trois, dix.
C'est bien leur compte. Ah! du moins la Fontaine
Sans rien payer fut exilé jadis.
Le fier Louis eût biffé la sentence
Qui m'appauvrit pour quelques vers trop francs.
Monsieur Loyal [1], délivrez-moi quittance.
Vive le roi! voilà dix mille francs. [2]

[1] M. Loyal, l'huissier de Tartufe.

[2] Il y a ici une inexactitude. Ce n'est point 10000, mais 11 250 francs que ce mois fait payer, grâce au dixième de guerre et aux frais judiciaires.

MON TOMBEAU

Air d'Aristippe.

Moi, bien portant, quoi! vous pensez d'avance
A m'ériger une tombe à grands frais!
Sottise, amis! point de folle dépense.
Laissez aux grands le faste des regrets.
Avec le prix ou du marbre ou du cuivre,
Pour un gueux mort habit cent fois trop beau,
Faites achat d'un vin qui pousse à vivre;
Buvons gaiement l'argent de mon tombeau. *Bis.*

A votre bourse un galant mausolée
Pourrait coûter vingt mille francs et plus :
Sous le ciel pur d'une riche vallée,
Allons six mois vivre en joyeux reclus.
Concerts et bals où la beauté convie
Vont de plaisirs nous meubler un château.
Je veux risquer de trop aimer la vie ;
Mangeons gaiement l'argent de mon tombeau.

Mais je vieillis, et ma maîtresse est jeune.
Or il lui faut des parures de prix.
L'éclat du luxe adoucit un long jeûne :
Témoin Longchamp, où brille tout Paris.
Vous devez bien quelque chose à ma belle ;
D'un cachemire elle attend le cadeau.
En viager sur un cœur si fidèle
Plaçons gaiement l'argent de mon tombeau.

Non, mes amis, au spectacle des ombres
Je ne veux point d'une loge d'honneur.
Voyez ce pauvre au teint pâle, aux yeux sombres ;
Près de mourir, ah ! qu'il goûte au bonheur.
A ce vieillard qui, las de sa besace,
Doit avant moi voir lever le rideau,
Pour qu'au parterre il me garde une place,
Donnons gaiement l'argent de mon tombeau.

Qu'importe à moi que mon nom sur la pierre
Soit déchiffré par un futur savant ?
Et quant aux fleurs qu'on promet à ma bière,
Mieux vaut, je crois, les respirer vivant.
Postérité, qui peux bien ne pas naître,
A me chercher n'use point ton flambeau.
Sage mortel, j'ai su par la fenêtre
Jeter gaiement l'argent de mon tombeau.

COUPLET

Air : C'est le meilleur homme du monde.

J'ai suivi plus d'enterrements
Que de noces et de baptêmes ;
J'ai distrait bien des cœurs aimants
Des maux qu'ils aggravaient eux-mêmes.
Mon Dieu, vous m'avez bien doté :
Je n'ai ni force ni sagesse ;
Mais je possède une gaieté
Qui n'offense point la tristesse. (*Bis.*)

LA FILLE DU PEUPLE

Air d'Aristippe.

Fille du peuple, au chantre populaire,
De ton printemps tu prodigues les fleurs.
Dès ton berceau tu lui dois ce salaire ;
Ses premiers chants calmaient tes premiers pleurs.
Va, ne crains pas que baronne ou marquise
Veuille à me plaire user ses beaux atours.
Ma Muse et moi nous portons pour devise :
Je suis du peuple ainsi que mes amours.

Quand, jeune encor, j'errais sans renommée,
D'anciens châteaux s'offraient-ils à mes yeux ;
Point n'invoquais, à la porte fermée,
Pour m'introduire, un nain mystérieux.
Je me disais : Tendresse et poésie
Ont fui ces murs chers aux vieux troubadours.
Fondons ailleurs mon droit de bourgeoisie :
Je suis du peuple ainsi que mes amours.

Fi des salons où l'ennui qui se berce
Bâille entouré d'un luxe éblouissant !
Feu d'artifice éteint par une averse,
Quand vient la joie, elle y meurt en naissant.
En souliers fins, chapeau frais, robe blanche,
Tu veux aux champs courir tous les huit jours :
Viens, tu me rends les plaisirs du dimanche,
Je suis du peuple ainsi que mes amours.

Quelle beauté, simple dame ou princesse,
A plus que toi de décence et d'attraits ;
Possède un cœur plus riche de jeunesse,
Des yeux plus doux et de plus nobles traits ?
Le peuple enfin s'est fait une mémoire :
J'ai pour ses droits lutté contre deux cours ;
Il te devait au chantre de sa gloire.
Je suis du peuple ainsi que mes amours.

LE CORDON, S'IL VOUS PLAIT

CHANSON FAITE A LA FORCE, POUR LA FÊTE DE MARIE

AIR du vaudeville des Scythes et des Amazones.

Allons aux champs fêter Marie;
Hâtons-nous, le plaisir m'attend.
Le pied poudreux, la main fleurie,
Là-bas arrivons en chantant. (*Bis.*)
Gai voyageur, j'ai mes pipeaux à prendre,
Pipeaux qu'un sourd a traités de sifflet.
Portier, ce soir gardez-vous de m'attendre. } *Bis.*
Je veux sortir; le cordon, s'il vous plaît; }
Le cordon, le cordon, s'il vous plaît. (*Bis.*)

Vite, portier; car on m'accuse
D'oublier l'heure du repas.
Jouy déjà gronde ma Muse,
Dont il soutint les premiers pas.
D'amis nombreux quelle troupe riante,
Et de beautés quel brillant chapelet!
Dans sa prison l'aï s'impatiente.
Je veux sortir; le cordon, s'il vous plaît;
Le cordon, le cordon, s'il vous plaît.

Beaux jours d'une fête si chère,
A revenir toujours trop lents!
Pour nous, l'un de l'autre diffère
Au plus par quelques cheveux blancs.
Puisse Marie, à ses goûts si fidèle,
Voir ses élus toujours au grand complet!
Volons chanter la liberté près d'elle.
Je veux sortir; le cordon, s'il vous plaît;
Le cordon, le cordon, s'il vous plaît.

Mon vieux portier dort dans sa loge :
Mes petits vers vont refroidir.
D'un digne époux j'y fais l'éloge;
Forçons Marie à m'applaudir.
Puis montrons-la courant plaindre des peines,
Rendre au malheur l'espoir qui s'envolait,
Et consoler un ami dans les chaînes.
Je veux sortir; le cordon, s'il vous plaît;
Le cordon, le cordon, s'il vous plaît.

Mais mon portier, las de se taire,
Répond qu'on ne sort pas ainsi;
Que j'écrive au propriétaire;
Que je dois trois termes ici. (1)
Fêtez Marie, ô vous à qui l'on ouvre!
Sans moi, pour elle, enfantez maint couplet;
Je rougirais d'envoyer dire au Louvre :
Je veux sortir; le cordon, s'il vous plaît;
Le cordon, le cordon, s'il vous plaît.

(1) J'étais condamné à neuf mois de prison.

LE JUIF ERRANT

AIR : du Chasseur rouge, d'Amédée DE BEAUPLAN.

Chrétien, au voyageur souffrant
Tends un verre d'eau sur ta porte :
Je suis, je suis le Juif errant,
Qu'un tourbillon toujours emporte. *Bis.*
Sans vieillir, accablé de jours,
La fin du monde est mon seul rêve.
Chaque soir j'espère toujours :
Mais toujours le soleil se lève.
Toujours, toujours, *Bis.*
Tourne la terre où moi je cours, *Bis.*
Toujours, toujours, toujours, toujours.

Depuis dix-huit siècles, hélas!
Sur la cendre grecque et romaine,

Sur les débris de mille États,
L'affreux tourbillon me promène.
J'ai vu sans fruit germer le bien,
Vu des calamités fécondes;
Et pour survivre au monde ancien,
Des flots j'ai vu sortir deux mondes.
Toujours, toujours,
Tourne la terre où moi je cours,
Toujours, toujours, toujours, toujours.

Dieu m'a changé pour me punir :
A tout ce qui meurt je m'attache.
Mais du toit prêt à me bénir
Le tourbillon soudain m'arrache.
Plus d'un pauvre vient implorer
Le denier que je puis répandre,
Qui n'a pas le temps de serrer
La main qu'en passant j'aime à tendre.
Toujours, toujours,
Tourne la terre où moi je cours,
Toujours, toujours, toujours, toujours.

Seul, au pied d'arbustes en fleurs,
Sur le gazon, au bord de l'onde,
Si je repose mes douleurs,
J'entends le tourbillon qui gronde.
Eh! qu'importe au ciel irrité
Cet instant passé sous l'ombrage?
Faut-il moins que l'éternité
Pour délasser d'un tel voyage?
Toujours, toujours,
Tourne la terre où moi je cours,
Toujours, toujours, toujours, toujours.

Que des enfants vifs et joyeux
Des miens me retracent l'image;
Si j'en veux repaître mes yeux,
Le tourbillon souffle avec rage.
Vieillards, osez-vous à tout prix
M'envier ma longue carrière?
Ces enfants à qui je souris,
Mon pied balaiera leur poussière.
Toujours, toujours,
Tourne la terre où moi je cours,
Toujours, toujours, toujours, toujours.

Des murs où je suis né jadis
Retrouvé-je encor quelque trace,
Pour m'arrêter je me roidis;
Mais le tourbillon me dit : « Passe!
« Passe! » Et la voix me crie aussi :
« Reste debout quand tout succombe.
« Tes aïeux ne t'ont point ici
« Gardé de place dans leur tombe. »
Toujours, toujours,
Tourne la terre où moi je cours,
Toujours, toujours, toujours, toujours.

J'outrageai d'un rire inhumain
L'Homme-Dieu respirant à peine...
Mais sous mes pieds fuit le chemin;
Adieu, le tourbillon m'entraîne.
Vous qui manquez de charité,
Tremblez à mon supplice étrange :
Ce n'est point sa divinité,
C'est l'humanité que Dieu venge.
Toujours, toujours,
Tourne la terre où moi je cours,
Toujours, toujours, toujours, toujours.

LE BONHEUR

Air :

Le vois-tu bien, là-bas, là-bas,
Là-bas, là-bas? dit l'Espérance;
Bourgeois, manants, rois et prélats,
Lui font de loin la révérence.
C'est le Bonheur, dit l'Espérance.
Courons, courons; doublons le pas,
Pour le trouver là-bas, là-bas,
Là-bas, là-bas.

Le vois-tu bien, là-bas, là-bas,
Là-bas, là-bas, sous la verdure?
Il croit à d'éternels appas,
Même à l'amour qui toujours dure.
Qu'on est heureux sous la verdure!
Courons, courons; doublons le pas,
Pour le trouver là-bas, là-bas,
Là-bas, là-bas.

Le vois-tu bien, là-bas, là-bas,
Là-bas, là-bas, à la campagne?
D'enfants et de grains, Dieu! quel tas!
Quels gros baisers à sa compagne!
Qu'on est heureux à la campagne!
Courons, courons; doublons le pas,
Pour le trouver là-bas, là-bas,
Là-bas, là-bas.

Le vois-tu bien, là-bas, là-bas,
Là-bas, là-bas, dans une banque?
S'il est un plaisir qu'il n'ait pas,
C'est qu'au marché ce plaisir manque.
Qu'on est heureux dans une banque!
Courons, courons; doublons le pas,
Pour le trouver là-bas, là-bas,
Là-bas, là-bas.

Le vois-tu bien, là-bas, là-bas,
Là-bas, là-bas, dans une armée?
Il mesure au bruit des combats
Tout le bruit de sa renommée.
Qu'on est heureux dans une armée!
Courons, courons; doublons le pas,
Pour le trouver là-bas, là-bas,
Là-bas, là-bas.

Le vois-tu bien, là-bas, là-bas,
Là-bas, là-bas, sur un navire?
L'arc-en-ciel brille dans ses mâts;
Toutes les mers vont lui sourire.
Qu'on est heureux sur un navire!
Courons, courons; doublons le pas,
Pour le trouver là-bas, là-bas,
Là-bas, là-bas.

Le vois-tu bien, là-bas, là-bas,
Là-bas, là-bas, c'est en Asie?
Roi, pour sceptre il porte un damas
Dont il use à sa fantaisie.
Qu'on est heureux dans cette Asie!
Courons, courons; doublons le pas,
Pour le trouver là-bas, là-bas,
Là-bas, là-bas.

Le vois-tu bien, là-bas, là-bas,
Là-bas, là-bas, en Amérique?
Sous un arbre il met habit bas
Pour présider sa république.
Qu'on est heureux en Amérique!
Courons, courons; doublons le pas,
Pour le trouver là-bas, là-bas,
Là-bas, là-bas.

Le vois-tu bien, là-bas, là-bas,
Là-bas, là-bas, dans ces nuages?
Ah! dit l'homme enfin vieux et las,
C'est trop d'inutiles voyages.
Enfants, courez vers ces nuages;
Courez, courez; doublez le pas,
Pour le trouver là-bas, là-bas,
Là-bas, là-bas.

COUPLET AUX JEUNES GENS

Air :

Un jour, assis sur le rivage,
Bénissant un ciel pur et doux,
Plaignez les marins que l'orage
A fatigués de son courroux.

N'ont-ils pas droit à quelque estime,
Ceux qui, las d'un si long effort,
Près de s'engloutir dans l'abîme,
Du doigt vous indiquaient le port?

DENYS MAITRE D'ECOLE

LA FOLIE.

Air : Je vais bientôt quitter ce monde.

Denys, chassé de Syracuse,
A Corinthe se fait pédant.
Ce roi que tout un peuple accuse,
Pauvre et déchu, se console en grondant. (*Bis.*

Maître d'école, au moins il prime ;
Son bon plaisir fait et défait des lois. (*Bis.*
Il règne encor, car il opprime.
Jamais l'exil n'a corrigé les rois. (*Bis.*

Sur le dîner de chaque élève
Le tyran des Syracusains,
Comme impôt, chaque jour prélève
Trois quarts des noix, du miel et des raisins.
Çà, dit-il, qu'on le reconnaisse :
J'ai droit sur tout, je l'ai prouvé cent fois.
Baisez la main : je vous en laisse.
Jamais l'exil n'a corrigé les rois.

Un sournois, dernier de sa classe,
Au bas d'un thème mal tourné
Met ces mots : Grand roi, qu'un dieu lasse
Périr tous ceux qui vous ont détrôné !
Vite un prix au sot qui l'adule !
Mon fils, dit-il, tout sceptre est un grand poids.
Sois mon second, prends la férule.
Jamais l'exil n'a corrigé les rois.

Un autre en secret vient lui dire :
Seigneur, un écolier transcrit,
Là-bas, je crois, quelque satire ;
C'est contre vous, car voyez comme il rit !
Ce maître d'humeur répressive,
De l'accusé courant tordre les doigts,
Dit : Je ne veux plus qu'on écrive.
Jamais l'exil n'a corrigé les rois.

Rêvant un jour que l'on conspire,
Rêvant qu'il court de grands dangers,
Ce fou, tremblant pour son empire,
Voit ses marmots narguer deux étrangers.
Chers étrangers, dans ce repaire
Entrez, dit-il ; sur eux vengez mes droits ;
Frappez : pour eux je suis un père.
Jamais l'exil n'a corrigé les rois.

Enfin, pères, mères, grand'mères
De maint enfant trop bien fessé,
L'accablant de plaintes amères,
L'ancien tyran, de Corinthe est chassé.
Mais pour agir encore en maître,
Maudire encor sa patrie et ses lois,
De pédant, Denys se fait prêtre.
Jamais l'exil n'a corrigé les rois.

COUPLET

Air :

Pauvres fous, battons la campagne ;
Que nos grelots tintent soudain.
Comme les beaux mulets d'Espagne,
Nous marchons tous drelin dindin.
Des erreurs de l'humaine espèce
Dieu veut que chacun ait son lot ;
Même au manteau de la Sagesse
La Folie attache un grelot.

LAIDEUR ET BEAUTÉ

Air : C'est à mon maître en l'art de plaire.

Sa trop grande beauté m'obsède ;
C'est un masque aisément trompeur.
Oui, je voudrais qu'elle fût laide,
Mais laide, laide à faire peur.
Belle ainsi faut-il que je l'aime !
Dieu, reprends ce don éclatant ;
Je le demande à l'enfer même :
Qu'elle soit laide et que je l'aime autant.

A ces mots m'apparaît le diable ;
C'est le père de la laideur :
« Rendons-la, dit-il, effroyable ;
« De tes rivaux trompons l'ardeur.
« J'aime assez ces métamorphoses.
« Ta belle ici vient en chantant :
« Perles, tombez ; fanez-vous, roses.
« La voilà laide, et tu l'aimes autant.

« — Laide ! moi ! » dit-elle, étonnée.
Elle s'approche d'un miroir,
Doute d'abord, puis, consternée,
Tombe en un morne désespoir.
« Pour moi seul tu jurais de vivre »,
Lui dis-je, à ses pieds me jetant :
« A mon seul amour il te livre.
« Plus laide encor, je t'aimerais autant. »

Ses yeux éteints fondent en larmes ;
Alors sa douleur m'attendrit :
« Ah ! rendez, rendez-lui ses charmes.
« — Soit ! » répond Satan qui sourit.
Ainsi que naît la fraîche aurore,
Sa beauté renaît à l'instant.
Elle est, je crois, plus belle encore ;
Elle est plus belle, et moi je l'aime autant.

Vite, au miroir elle s'assure
Qu'on lui rend bien tous ses appas ;
Des pleurs restent sur sa figure,
Qu'elle essuie en grondant tout bas.
Satan s'envole, et la cruelle
Fuit et s'écrie en me quittant :
« Jamais fille que Dieu fit belle
« Ne doit aimer qui peut l'aimer autant. »

LES RELIQUES

AIR : Donnez-vous la peine d'attendre.

D'un saint de paroisse en crédit,
Seul un soir je baisais la châsse.
Vient un bon vieillard qui me dit :
Veux-tu qu'il parle ? — Oh ! oui, de grâce.
Oui, dis-je ; et me voilà béant ;
Voilà qu'il fait des croix magiques ;
Voilà le saint sur son séant,
Qui dit, d'un ton de mécréant :
« Dévots, baisez donc mes reliques ;
« Baisez, baisez donc mes reliques. »

Il rit, ce squelette incivil,
Il rit à s'en tenir les côtes.
« Depuis huit siècles, poursuit-il,
« Je grille en enfer pour mes fautes ;
« Mais un prêtre au nez bourgeonné,
« Pour mieux dîmer sur ses pratiques,
« Par un tour bien imaginé
« Fit un saint des os d'un damné.
« Dévots, baisez donc mes reliques ;
« Baisez, baisez donc mes reliques.

« De mon temps, je fus bateleur,
« Ribaud, filou, témoin à gage.
« Puis, en grand m'étant fait voleur,
« J'eus d'un baron mœurs et langage.
« De leurs châsses, dans mes larcins,
« J'ai dépouillé des basiliques.
« Au feu j'ai jeté de bons saints.
« Du ciel admirez les desseins !
« Dévots, baisez donc mes reliques ;
« Baisez, baisez donc mes reliques.

« Baisez, sous ce dais de velours,
« La sainte qu'on priera dimanche.
« C'est une juive, mes amours,
« Dont l'œil fut noir et la peau blanche.
« Grâce à ses charmes réprouvés,
« Dix prélats sont morts hérétiques,
« Vingt moines sont morts énervés.
« Trouvez mieux si vous le pouvez.
« Dévots, baisez donc ses reliques ;
« Baisez, baisez donc ses reliques.

« Près d'elle est un vieux crâne étroit ;
« Baisez ce saint d'une autre espèce.
« Jadis, de larron maladroit
« Il devint bourreau plein d'adresse.
« Nos rois, pour se bien divertir,
« L'occupaient aux fêtes publiques.
« Hélas ! je lui dois, sans mentir,
« L'honneur de passer pour martyr.
« Dévots, baisez donc ses reliques ;
« Baisez, baisez donc ses reliques.

« Sous les noms de pieux patrons,
« Ainsi nos corps, mis en spectacle,
« Font pleuvoir l'argent dans les troncs ;
« C'est là notre plus grand miracle.
« Mais du diable j'entends le cor.
« Bonsoir, messieurs les catholiques. »
Il se recouche, et vole encor
Sur l'autel un crucifix d'or.
Dévots, baisez donc des reliques !
Baisez, baisez donc des reliques !

LES CINQ ÉTAGES

AIR : Dans cette maison à quinze ans, ou J'étais bon chasseur autrefois.

Dans la soupente du portier
Je naquis au rez-de-chaussée.
Par tous les laquais du quartier,
A quinze ans, je fus pourchassée.

Mais bientôt un jeune seigneur
M'enlève à leur doux caquetage.
Ma vertu me vaut cet honneur,
Et je monte au premier étage.

Là, dans un riche appartement,
Mes mains deviennent des plus blanches;
Grâce à l'or de mon jeune amant,
Là, tous mes jours sont des dimanches.
Mais, par trop d'amour emporté,
Il meurt. Ah! pour moi quel veuvage!
Mes pleurs respectent ma beauté,
Et je monte au deuxième étage.

Là, je trompe un vieux duc et pair
Dont le neveu touche mon âme :
Ils ont d'un feu payé bien cher,
L'un la cendre, et l'autre la flamme.
Vient un danseur : nouveaux amours;
La noblesse alors déménage.
Mon miroir me sourit toujours,
Et je monte au troisième étage.

Là, je plume un bon gros Anglais
Qui me croit et veuve et baronne;
Puis deux financiers vieux et laids;
Même un prélat, Dieu me pardonne!
Mais un escroc que je chéris
Me vole en parlant mariage.
Je perds tout; j'ai des cheveux gris,
Et je monte encore un étage.

Au quatrième, autre métier :
Des nièces me sont nécessaires.
Nous scandalisons le quartier,
Nous nous moquons des commissaires.
Mangeant mon pain à la vapeur,
Des plaisirs je fais le ménage.
Trop vieille, enfin je leur fais peur,
Et je monte au cinquième étage.

Dans la mansarde me voilà,
Me voilà pauvre balayeuse.
Seule et sans feu, je finis là
Ma vie au printemps si joyeuse.
Je conte à mes voisins surpris
Ma fortune à différents âges,
Et j'en trouve encor des débris
En balayant les cinq étages.

LES TOMBEAUX DE JUILLET

Air d'Octavie.

Des fleurs, enfants, vous dont les mains sont pures;
Enfants, des fleurs, des palmes, des flambeaux!
De nos trois jours ornez les sépultures.
Comme les rois le peuple a ses tombeaux.

Charle avait dit : « Que juillet qui s'écoule
« Venge mon trône en butte aux niveleurs.
« Victoire aux lis! » Soudain Paris en foule
S'arme et répond : « Victoire aux trois couleurs! »

Pour parler haut, pour nous trouver timides,
Par quels exploits fascinez-vous nos yeux?
N'imitez pas l'homme des Pyramides :
Dans son linceul tiendraient tous vos aïeux.

Quoi! d'une charte on nous a fait l'aumône,
Et sous le joug vous voulez nous courber!
Nous savons tous comment s'écroule un trône.
Dieu juste! encore un roi qui veut tomber.

Car une voix qui vient d'en haut, sans doute,
Au fond du cœur nous crie : Égalité!
L'égalité? c'est peut-être une route
Qu'aux malheureux ferme la royauté.

Marchons! marchons! A nous l'Hôtel de ville!
A nous les quais! à nous le Louvre! à nous!
Entrés vainqueurs dans le royal asile,
Sur le vieux trône ils se sont assis tous.

Qu'un peuple est grand qui, pauvre, gai, modeste,
Seul maître, après tant de sang et d'efforts,
Chasse en riant des princes qu'il déteste,
Et de l'État garde à jeun les trésors!

Des fleurs, enfants, vous dont les mains sont pures;
Enfants, des fleurs, des palmes, des flambeaux!
De nos trois jours ornez les sépultures.
Comme les rois le peuple a ses tombeaux.

Des artisans, des soldats de la Loire,
Des écoliers s'essayant au canon,
Sont tombés là, vous léguant leur victoire,
Sans penser même à nous dire leur nom.

A ces héros la France doit un temple.
Leur gloire au loin inspire un saint effroi.
Les rois, que trouble un aussi grand exemple,
Tout bas ont dit : Qu'est-ce aujourd'hui qu'un roi?

Voit-on venir le drapeau tricolore?
Répètent-ils, de souvenirs remplis.
Et sur leur front ce drapeau semble encore
Jeter d'en haut les ombres de ses plis.

En paix voguant de royaume en royaume,
A Sainte-Hélène en sa course il atteint.
Napoléon, gigantesque fantôme,
Paraît debout sur ce volcan éteint.

A son tombeau la main de Dieu l'enlève.
« Je t'attendais, mon drapeau glorieux.
« Salut! » Il dit, brise et jette son glaive
Dans l'Océan, et se perd dans les cieux.

Dernier conseil de son génie austère !
Du glaive en lui finit la royauté.
Le conquérant des sceptres de la terre
Pour successeur choisit la Liberté.

Des fleurs, enfants, vous dont les mains sont pures ;
Enfants, des fleurs, des palmes, des flambeaux !
De nos trois jours ornez les sépultures.
Comme les rois le peuple a ses tombeaux.

Des corrupteurs la faction titrée
Déserte en vain cet humble monument ;
En vain compare à l'émeute enivrée,
De nos vengeurs le noble dévouement.

Enfants, en rêve, on dit qu'avec les anges
Vous échangez, la nuit, les plus doux mots.
De l'avenir prédisez les louanges,
Pour consoler ces âmes de héros.

Dites-leur : Dieu veille sur votre ouvrage.
Par nos erreurs ne vous laissez troubler.
Du coup qu'ici frappa votre courage
La terre encore a longtemps à trembler.

Mais dans nos murs fondrait l'Europe entière,
Qu'au prompt départ de vingt peuples rivaux,
La liberté naîtrait de la poussière
Qu'emporteraient les pieds de leurs chevaux.

Partout luira l'égalité féconde.
Les vieilles lois errent sur des débris.
Le monde ancien finit : d'un nouveau monde
La France est reine, et son Louvre est Paris.

A vous, enfants, ces fruits des trois journées.
Ceux qui sont là vous frayaient le chemin.
Le sang français, des grandes destinées
Trace en tout temps la route au genre humain.

Des fleurs, enfants, vous dont les mains sont pures ;
Enfants, des fleurs, des palmes, des flambeaux !
De nos trois jours ornez les sépultures.
Comme les rois le peuple a ses tombeaux.

LE VIEUX CAPORAL

Air du Vilain, ou de Nous ... chez madame de S...

En avant! partez, camarades,
L'arme au bras, le fusil chargé.
J'ai ma pipe et vos embrassades;
Venez me donner mon congé.
J'eus tort de vieillir au service;
Mais pour vous tous, jeunes soldats,
J'étais un père à l'exercice. *Bis.*
Conscrits, au pas;
Ne pleurez pas,
Ne pleurez pas;
Marchez au pas,
Au pas, au pas, au pas, au pas!

Un morveux d'officier m'outrage ;
Je lui fends !... Il vient d'en guérir.
On me condamne, c'est l'usage :
Le vieux caporal doit mourir.
Poussé d'humeur et de rogomme,
Rien n'a pu retenir mon bras.
Puis, moi, j'ai servi le grand homme.
Conscrits, au pas ;
Ne pleurez pas,
Ne pleurez pas ;
Marchez au pas,
Au pas, au pas, au pas, au pas !

Conscrits, vous ne troquerez guères
Bras ou jambe contre une croix.
J'ai gagné la mienne à ces guerres
Où nous bousculions tous les rois.
Chacun de vous payait à boire
Quand je racontais nos combats.
Ce que c'est pourtant que la gloire !
Conscrits, au pas ;
Ne pleurez pas,
Ne pleurez pas ;
Marchez au pas,
Au pas, au pas, au pas, au pas !

Robert, enfant de mon village,
Retourne garder tes moutons.
Tiens, de ces jardins vois l'ombrage :
Avril fleurit mieux nos cantons.
Dans nos bois, souvent dès l'aurore
J'ai déniché de frais appas...
Bon Dieu ! ma mère existe encore !
Conscrits, au pas ;
Ne pleurez pas,
Ne pleurez pas ;
Marchez au pas,
Au pas, au pas, au pas, au pas !

Qui là-bas sanglote et regarde ?
Eh ! c'est la veuve du tambour.
En Russie, à l'arrière-garde,
J'ai porté son fils nuit et jour.
Comme le père, enfant et femme
Sans moi restaient sous les frimas.
Elle va prier pour mon âme.
Conscrits, au pas ;
Ne pleurez pas,
Ne pleurez pas ;
Marchez au pas,
Au pas, au pas, au pas, au pas !

Morbleu ! ma pipe s'est éteinte.
Non, pas encore... Allons, tant mieux !
Nous allons entrer dans l'enceinte ;
Çà, ne me bandez pas les yeux.
Mes amis, fâché de la peine ;
Surtout ne tirez point trop bas ;
Et qu'au pays Dieu vous ramène !
Conscrits, au pas ;
Ne pleurez pas,
Ne pleurez pas ;
Marchez au pas,
Au pas, au pas, au pas, au pas !

LA NOSTALGIE

OU LA MALADIE DU PAYS

Air de la République.

Vous m'avez dit : « A Paris, jeune pâtre,
« Viens, suis-nous, cède à tes nobles penchants.
« Notre or, nos soins, l'étude, le théâtre,
« T'auront bientôt fait oublier les champs. »
Je suis venu; mais voyez mon visage :
Sous tant de feux mon printemps s'est fané.
Ah! rendez-moi, rendez-moi mon village,
Et la montagne où je suis né!

La fièvre court, triste et froide, en mes veines;
A vos désirs cependant j'obéis.
Ces bals charmants où les femmes sont reines,
J'y meurs, hélas! j'ai le mal du pays.
En vain l'étude a poli mon langage;
Vos arts en vain ont ébloui mes yeux.
Ah! rendez-moi, rendez-moi mon village,
Et ses dimanches si joyeux!

Avec raison vous méprisez nos veilles,
Nos vieux récits et nos chants si grossiers.
De la féerie égalant les merveilles,
Votre Opéra confondrait nos sorciers.
Au Saint des saints le ciel rendant hommage,
De vos concerts doit emprunter les sons.
Ah! rendez-moi, rendez-moi mon village,
Et sa veillée et ses chansons!

Nos toits obscurs, notre église qui croule,
M'ont à moi-même inspiré des dédains.
Des monuments j'admire ici la foule,
Surtout ce Louvre et ses pompeux jardins.
Palais magique, on dirait un mirage
Que le soleil colore à son coucher.
Ah! rendez-moi, rendez-moi mon village,
Et ses chaumes et son clocher!

Convertissez le sauvage idolâtre :
Près de mourir, il retourne à ses dieux.
Là-bas, mon chien m'attend auprès de l'âtre,
Ma mère en pleurs repense à nos adieux.
J'ai vu cent fois l'avalanche et l'orage,
L'ours et les loups fondre sur mes brebis.
Ah! rendez-moi, rendez-moi mon village,
Et la houlette et le pain bis!

Qu'entends-je, ô ciel! pour moi remplis d'alarmes,
« Pars, dites-vous, demain pars au réveil.
« C'est l'air natal qui séchera tes larmes;
« Va refleurir à ton premier soleil. »
Adieu, Paris, doux et brillant rivage,
Où l'étranger reste comme enchaîné.
Ah! je revois, je revois mon village,
Et la montagne où je suis né!

MA NOURRICE

CHANSON HISTORIQUE

AIR : Dodo, l'enfant do, etc

De souvenir en souvenir,
J'ai reconstruit mon édifice.
Je vais conter, pour en finir,
Ce qu'on m'a dit de ma nourrice.
Au soir des ans doit sembler doux
Ce chant qui nous a bercés tous :
Dodo, l'enfant do,
L'enfant dormira tantôt.

Au mois d'août, voilà bien longtemps!
Six francs et ma layette en poche,
Belle nourrice de vingt ans
D'Auxerre avec moi prit le coche.
Sois bien ou mal, sanglote ou ris,
Adieu, pauvre enfant de Paris.
Dodo, l'enfant do,
L'enfant dormira tantôt.

En Bourgogne je débarquai;
Pour la chanson climat propice.
Nous trouvons, buvant sur le quai,
Le vieux mari de ma nourrice.
Verre en main, Jean le vigneron
Chantait les gaietés de Piron.
Dodo, l'enfant do,
L'enfant dormira tantôt.

Sous son chaume, au bruit du pressoir,
Bientôt j'assiste à la vendange.
Plus ivre et plus vieux chaque soir,
Jean va coucher seul dans la grange.
Sa femme, en s'en moquant tout bas,
Me dit : Petiot, ne vieillis pas
Dodo, l'enfant do,
L'enfant dormira tantôt.

Un moine, en voisin, vint chez nous :
Il entre sans que le chien jappe;
Le mari sort, et l'homme roux
De ma table fripe la nappe.
Hélas! l'odeur du récollet
Fait pour neuf mois tourner mon lait.
Dodo, l'enfant do,
L'enfant dormira tantôt.

Au vieux moutier, huit jours plus tard,
Jean, bien payé, soignait la vigne.
Moi, gai comme un dieu sans nectar,
Au vin du cru je me résigne.
Ma nourrice, en m'en abreuvant,
Soupire et dit : Chien de couvent!
Dodo, l'enfant do,
L'enfant dormira tantôt.

Sur cette histoire, en bon devin,
Mon parrain, dès qu'il l'eut apprise,
Me prédit le dégoût du vin,
Le goût de tous les gens d'Église.
Pour *Requiem* je prédis, moi,
Qu'ils chanteront à mon convoi :
Dodo, l'enfant do,
L'enfant dormira tantôt.

JEANNE LA ROUSSE

OU LA FEMME DU BRACONNIER

Air : Soir et matin sur la fougère

Un enfant dort à sa mamelle;
Elle en porte un autre à son dos.
L'aîné, qu'elle traîne après elle,
Gèle pieds nus dans ses sabots.

Hélas! des gardes qu'il courrouce,
Au loin, le père est prisonnier.
Dieu, veillez sur Jeanne la Rousse!
On a surpris le braconnier.

Je l'ai vue heureuse et parée ;
Elle cousait, chantait, lisait.
Du magister fille adorée,
Par son bon cœur elle plaisait.
J'ai pressé sa main blanche et douce,
En dansant sous le marronnier.
Dieu, veillez sur Jeanne la Rousse ;
On a surpris le braconnier.

Un fermier riche et de son âge,
Qu'elle espérait voir son époux,
La quitta parce qu'au village
On riait de ses cheveux roux ;
Puis deux, puis trois : chacun repousse
Jeanne, qui n'a pas un denier.
Dieu, veillez sur Jeanne la Rousse ;
On a surpris le braconnier.

Mais un vaurien dit : « Rousse ou blonde,
« Moi, pour femme je te choisis.
« En vain les gardes font la ronde ;
« J'ai bon repaire et trois fusils.
« Faut-il bénir mon lit de mousse,
« Du château payons l'aumônier. »
Dieu, veillez sur Jeanne la Rousse ;
On a surpris le braconnier.

Doux besoin d'être épouse et mère
Fit céder Jeanne, qui, trois fois,
Depuis, dans une joie amère,
Accoucha seule au fond des bois.
Pauvres enfants ! chacun d'eux pousse
Frais comme un bouton printanier.
Dieu, veillez sur Jeanne la Rousse ;
On a surpris le braconnier.

Quel miracle un bon cœur opère !
Jeanne, fidèle à ses devoirs,
Sourit encor ; car de leur père
Ses fils auront les cheveux noirs.
Elle sourit ; car sa voix douce
Rend l'espoir à son prisonnier.
Dieu, veillez sur Jeanne la Rousse ;
On a surpris le braconnier.

CHANT FUNÉRAIRE

SUR LA MORT DE MON AMI QUÉNESCOURT

AIR : Échos des bois, errants dans vos vallons.

Quoi! sourd aux cris d'un long *Miserere*,
Sous ce drap noir que j'asperge en silence;
Quoi! ce cercueil de cierges entouré,
C'est mon ami, c'est mon ami d'enfance!
Cessez vos chants, prêtres; c'est à ma voix
De le bénir pour la dernière fois. } *Bis.*

Descendu là sans s'appuyer sur vous,
Dans l'autre vie il entre exempt d'alarmes.
Qu'est-il besoin que votre Dieu jaloux
De son enfer vienne effrayer nos larmes?
Cessez vos chants, prêtres; c'est à ma voix
De le bénir pour la dernière fois.

Son âme, hélas! trop tôt prenant l'essor,
Tel un fruit mûr qu'un jeune enfant dérobe,
Nous est ravie. Un ange aux ailes d'or
L'emporte au ciel dans le pan de sa robe.
Cessez vos chants, prêtres; c'est à ma voix
De le bénir pour la dernière fois.

Modeste et bon, cet homme vertueux,
Privé des biens que l'opulence affiche,
A semblé pauvre au riche fastueux,
Et par ses dons au pauvre a semblé riche.
Cessez vos chants, prêtres; c'est à ma voix
De le bénir pour la dernière fois.

Las, sur les flots, d'aller rasant le bord,
Je saluai sa demeure ignorée :
Entre, et chez moi, dit-il, comme en un port,
Raccommodons ta voile déchirée.
Cessez vos chants, prêtres; c'est à ma voix
De le bénir pour la dernière fois.

Proclamé roi de ses festins joyeux,
A son foyer je fais sécher ma lyre.
J'y vois pour moi se dérider les cieux,
Et mon pays daigne enfin me sourire.
Cessez vos chants, prêtres; c'est à ma voix
De le bénir pour la dernière fois.

A mes chansons que sa joie applaudit!
Sur mes succès son cœur s'en fait accroire;
Et, s'enivrant des fleurs qu'il me prédit,
Prend leur parfum pour un encens de gloire.
Cessez vos chants, prêtres; c'est à ma voix
De le bénir pour la dernière fois.

Au peu d'éclat dont je brille à présent,
Ah! qu'il ait part, et puisse à ma lumière,
Comme au flambeau que porte un ver luisant
Longtemps son nom se lire sur la pierre!
Cessez vos chants, prêtres; c'est à ma voix
De le bénir pour la dernière fois.

Des hymnes saints cessez le triste accord :
Il est parti, mais pour un meilleur monde.
A mes chansons s'il peut rester encor
Dans ce cercueil un écho qui réponde,
Cessez vos chants, prêtres; c'est à ma voix
De le bénir pour la dernière fois.

A MES AMIS

DEVENUS MINISTRES

Air :

Non, mes amis, non, je ne veux rien être ;
Semez ailleurs places, titres et croix.
Non, pour les cours Dieu ne m'a pas fait naître :
Oiseau craintif, je fuis la glu des rois.
Que me faut-il ? maîtresse à fine taille,
Petit repas et joyeux entretien.
De mon berceau près de bénir la paille,
En me créant Dieu m'a dit : Ne sois rien.

Un sort brillant serait chose importune
Pour moi, rimeur, qui vis de temps perdu.
M'est-il tombé des miettes de fortune,
Tout bas je dis : Ce pain ne m'est pas dû.
Quel artisan, pauvre, hélas ! quoi qu'il fasse,
N'a plus que moi droit à ce peu de bien ?
Sans trop rougir fouillons dans ma besace.
En me créant Dieu m'a dit : Ne sois rien.

Au ciel, un jour, une extase profonde
Vient me ravir, et je regarde en bas.
De là, mon œil confond dans notre monde
Rois et sujets, généraux et soldats.
Un bruit m'arrive : est-ce un bruit de victoire ?
On crie un nom ; je ne l'entends pas bien.
Grands, dont là-bas je vois ramper la gloire,
En me créant Dieu m'a dit : Ne sois rien.

Sachez pourtant, pilotes du royaume,
Combien j'admire un homme de vertu,
Qui, regrettant son hôtel ou son chaume,
Monte au vaisseau par tous les vents battu.
De loin ma voix lui crie : Heureux voyage !
Priant de cœur pour tout grand citoyen.
Mais au soleil je m'endors sur la plage.
En me créant Dieu m'a dit : Ne sois rien.

Votre tombeau sera pompeux sans doute ;
J'aurai, sous l'herbe, une fosse à l'écart.
Un peuple en deuil vous fait cortége en route ;
Du pauvre, moi, j'attends le corbillard.
En vain on court où votre étoile tombe ;
Qu'importe alors votre gîte ou le mien ?
La différence est toujours une tombe.
En me créant Dieu m'a dit : Ne sois rien.

De ce palais souffrez donc que je sorte.
A vos grandeurs je devais un salut.
Amis, adieu. J'ai derrière la porte
Laissé tantôt mes sabots et mon luth.
Sous ces lambris près de vous accourue,
La Liberté s'offre à vous pour soutien.
Je vais chanter ses bienfaits dans la rue.
En me créant Dieu m'a dit : Ne sois rien.

L'ALCHIMISTE

Air de la Bonne Vieille, par d'Arlincourt.

Tu vas, dis-tu, vieux et pauvre alchimiste,
Tirer de l'or des métaux indigents,
Et, faisant plus pour moi que l'âge attriste,
Me rajeunir par de secrets agents.
J'ouvre ma bourse à ta science occulte,
Mon cœur crédule au grand œuvre a recours.
Chacun pourtant conservera son culte.
Tout l'or pour toi, mais rends-moi mes beaux jours.

Sur ce brasier souffle donc en silence,
Ou d'un vieux livre interroge les mots.
Ton art est sûr : le Pactole et Jouvence
Dans ce creuset vont marier leurs flots.
L'œil sur ce feu, que tu rêves de choses !
Vois-tu déjà le sourire des cours ?
Moi, pour mon front je n'attends que des roses.
Tout l'or pour toi, mais rends-moi mes beaux jours.

Ivre d'espoir, quel délire t'égare !
« O rois ! dis-tu, baisez mes pieds poudreux.
« J'aurai plus d'or que Cortez et Pizarre
« N'en ont conquis pour d'autres que pour eux. »
Naguère encor, toi qui vivais d'aumônes,
Déjà l'orgueil rugit dans tes discours.
Achète au poids et sceptres et couronnes.
Tout l'or pour toi, mais rends-moi mes beaux jours.

Oui, rends-moi-les avec mon indigence ;
Rends à mon âme un corps plus vigoureux ;
A mon esprit ôte l'expérience ;
Souffle en mon cœur un sang plus généreux.
Puis, t'échappant de ton palais de marbre,
En char pompeux bercé sur le velours,
Vois-moi dormir, heureux au pied d'un arbre.
Tout l'or pour toi, mais rends-moi mes beaux jours.

Je sais pourtant ce que vaut la richesse ;
Mais j'aime encor ; je possède, et cent fois
J'ai craint de voir ma trop jeune maîtresse
Compter mes ans et les siens par ses doigts.
C'est du soleil qui sied à sa peau brune ;
C'est de l'été qu'il faut à nos amours.
Celle que j'aime est sourde à la fortune.
Tout l'or pour toi, mais rends-moi mes beaux jours.

Mais au creuset ta main que trouve-t-elle ?
Rien ! te voilà plus pauvre et moi plus vieux.
« Non, non, dis-tu ; demain lune nouvelle ;
« Recommençons ; demain nous serons dieux. »
Tu mens, vieillard ; mais d'erreurs caressantes
J'ai tant besoin, que je te crois toujours.
Sur mon front nu vois ces rides naissantes.
Tout l'or pour toi, mais rends-moi mes beaux jours.

GOTTON

Air des Cancans.

Deux vieilles disaient tout bas :
Belzébuth prend ses ébats.
Voyez en robe, en manteau,
Gotton, servante au château.

C'est par-ci, c'est par-là,
Trala, trala, tralala ;
C'est par-ci, c'est par-là,
C'est le diable en falbala.

Son maître est jouet d'un sort ;
Oui, de l'enfer elle sort.
Gageons que son brodequin
Nous cache un pied de bouquin.

C'est par-ci, c'est par-là,
Trala, trala, tralala ;
C'est par-ci, c'est par-là,
C'est le diable en falbala.

Au vieux baron dès qu'elle eut
Fait abjurer son salut,
Gotton, rouge de bonheur,
Se créa dame d'honneur.

C'est par-ci, c'est par-là,
Trala, trala, tralala ;
C'est par-ci, c'est par-là,
C'est le diable en falbala.

Bien que le chemin soit long
De la cuisine au salon,
J'en viens, dit-elle, à mes fins :
Dormons tard dans des draps fins.

C'est par-ci, c'est par-là,
Trala, trala, tralala ;
C'est par-ci, c'est par-là,
C'est le diable en falbala.

Depuis lors, certain valet,
N'ouvrant qu'un coin du volet,
Au lit, d'un air échauffé,
Porte à Gotton son café.

C'est par-ci, c'est par-là,
Trala, trala, tralala ;
C'est par-ci, c'est par-là,
C'est le diable en falbala.

Au château tous empâtés,
Que d'ânes elle a bâtés !
Notre maire, qui l'a fait ?
Gotton et le sous-préfet.

C'est par-ci, c'est par-là,
Trala, trala, tralala,
C'est par-ci, c'est par-là,
C'est le diable en falbala.

A l'église, Dieu ! quel ton !
Suisse, au banc menez Gotton.
Pour lorgner le sacripant
Qu'elle-même a fait serpent.

C'est par-ci, c'est par-là,
Trala, trala, tralala;
C'est par-ci, c'est par-là,
C'est le diable en falbala.

Mais quoi! l'infâme, aux jours gras,
Du beau curé prend le bras;
L'appelle petit coquin,
Et l'habille en arlequin!

C'est par-ci, c'est par-là,
Trala, trala, tralala;
C'est par-ci, c'est par-là,
C'est le diable en falbala.

Elle a tout : meubles, chevaux,
Bals, festins, atours nouveaux;
Riche, on l'accueille en tout lieu.
Puis, courez donc prier Dieu!

C'est par-ci, c'est par-là,
Trala, trala, tralala;
C'est par-ci, c'est par-là,
C'est le diable en falbala.

L'enfer donne à ses suppôts
Trésors, plaisirs et repos :
J'en conclus qu'il est écrit
Que Gotton est l'Antechrist.

C'est par-ci, c'est par-là,
Trala, trala, tralala;
C'est par-ci, c'est par-là,
C'est le diable en falbala.

LES CONTREBANDIERS

CHANSON ADRESSÉE A M. JOSEPH BERNARD, DÉPUTÉ DU VAR

AUTEUR DU *BON SENS D'UN HOMME DE RIEN*

AIR : Cette chaumière-là vaut un palais.

Malheur! malheur aux commis!
A nous bonheur et richesse!
Le peuple à nous s'intéresse :
Il est de nos amis.
Oui, le peuple est partout de nos amis;
Oui, le peuple est partout, partout de nos amis.

Il est minuit. Çà, qu'on me suive.
Hommes, pacotille et mulets.
Marchons, attentifs au qui-vive.
Armons fusils et pistolets.
Les douaniers sont en nombre :
Mais le plomb n'est pas cher ;
Et l'on sait que dans l'ombre
Nos balles verront clair.

Malheur ! malheur aux commis !
A nous bonheur et richesse !
Le peuple à nous s'intéresse :
Il est de nos amis.
Oui, le peuple est partout de nos amis ;
Oui, le peuple est partout, partout de nos amis.

Camarades, la noble vie !
Que de hauts faits à publier !
Combien notre belle est ravie
Quand l'or pleut dans son tablier !
Château, maison, cabane,
Nous sont ouverts partout.
Si la loi nous condamne,
Le peuple nous absout.

Malheur ! malheur aux commis !
A nous bonheur et richesse !
Le peuple à nous s'intéresse :
Il est de nos amis.
Oui, le peuple est partout de nos amis ;
Oui, le peuple est partout, partout de nos amis.

Bravant neige, froid, pluie, orage,
Au bruit des torrents nous dormons.
Ah ! qu'on aspire de courage
Dans l'air pur du sommet des monts !
Cimes à nous connues,
Cent fois vous nous voyez
La tête dans les nues
Et la mort sous nos pieds.

Malheur ! malheur aux commis !
A nous bonheur et richesse !
Le peuple à nous s'intéresse :
Il est de nos amis.
Oui, le peuple est partout de nos amis ;
Oui, le peuple est partout, partout de nos amis.

Aux échanges l'homme s'exerce ;
Mais l'impôt barre les chemins.
Passons : c'est nous qui du commerce
Tiendrons la balance en nos mains.
Partout la Providence
Veut, en nous protégeant,
Niveler l'abondance,
Éparpiller l'argent.

Malheur ! malheur aux commis !
A nous bonheur et richesse !
Le peuple à nous s'intéresse :
Il est de nos amis.
Oui, le peuple est partout de nos amis ;
Oui, le peuple est partout, partout de nos amis.

Nos gouvernants, pris de vertige,
Des biens du ciel triplant le taux,
Font mourir le fruit sur sa tige,
Du travail brisent les marteaux.
Pour qu'au loin il abreuve
Le sol et l'habitant,
Le bon Dieu crée un fleuve...
Ils en font un étang.

Malheur ! malheur aux commis !
A nous bonheur et richesse !
Le peuple à nous s'intéresse :

Il est de nos amis.
Oui, le peuple est partout de nos amis ;
Oui, le peuple est partout, partout de nos amis.

Quoi ! l'on veut qu'uni de langage,
Aux mêmes lois longtemps soumis,
Tout peuple qu'un traité partage
Forme deux peuples d'ennemis !
Non ! grâce à notre peine,
Ils ne vont pas en vain
Filer la même laine,
Sourire au même vin.

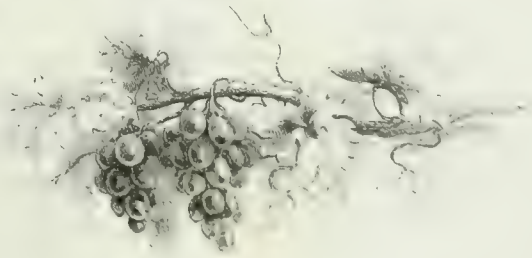
Malheur ! malheur aux commis !
A nous bonheur et richesse !
Le peuple à nous s'intéresse :
Il est de nos amis.
Oui, le peuple est partout de nos amis ;
Oui, le peuple est partout, partout de nos amis.

A la frontière où l'oiseau vole,
Rien ne lui dit : Suis d'autres lois.
L'été vient tarir la rigole
Qui sert de limite à deux rois.
Prix du sang qu'ils répandent,
Là, leurs droits sont perçus.
Ces bornes qu'ils défendent,
Nous sautons par-dessus.

Malheur ! malheur aux commis !
A nous bonheur et richesse !
Le peuple à nous s'intéresse :
Il est de nos amis.
Oui, le peuple est partout de nos amis ;
Oui, le peuple est partout, partout de nos amis.

On nous chante dans nos campagnes,
Nous, dont le fusil redouté,
En frappant l'écho des montagnes,
Peut réveiller la liberté.
Quand tombe la patrie
Sous des voisins altiers,
Mourante, elle s'écrie :
A moi, contrebandiers !

Malheur ! malheur aux commis !
A nous bonheur et richesse !
Le peuple à nous s'intéresse :
Il est de nos amis.
Oui, le peuple est partout de nos amis ;
Oui, le peuple est partout, partout de nos amis.



ÉMILE DEBRAUX

CHANSON-PROSPECTUS POUR LES ŒUVRES DE CE CHANSONNIER

AIR : Dis-moi, soldat, dis-moi, t'en souviens-tu ?

Le pauvre Émile a passé comme une ombre,
Ombre joyeuse et chère aux bons vivants.
Ses gais refrains vous égalent en nombre,
Fleurs d'acacia qu'éparpillent les vents.
Debraux, dix ans, régna sur la goguette,
Mit l'orgue en train et les chœurs des faubourgs,
Et roulant, roi, de guinguette en guinguette,
Du pauvre peuple il chanta les amours.

Toujours enfant, gai jusqu'à faire envie,
En étourdi vers le plaisir poussé ;
Pouffant de rire à voir couler sa vie
Comme le vin d'un tonneau défoncé ;
Sifflant le sot sous les croix qu'il découvre,
Ou sur son char le grand mal affermi ;
Sans s'informer par où l'on monte au Louvre,
Du pauvre peuple il est resté l'ami.

Mais, dites-vous, il avait donc des rentes ?
Eh ! non, messieurs ; il logeait au grenier.
Le temps, au bruit des fêtes enivrantes,
Râpait, râpait l'habit du chansonnier.
Venait l'hiver : le bois manquait à l'âtre ;
La vitre, au nord, étincelait de fleurs ;
Il grelottait, mais sa muse folâtre
Du pauvre peuple allait sécher les pleurs.

De l'œil des rois on a compté les larmes ;
Les yeux du peuple en ont trop pour cela :
La France alors pleurait l'éclat des armes
Et les grandeurs dont le cours l'ébranla.
Ta voix, Émile, évoquant notre histoire,
Du cabaret ennoblit les échos ;
C'était l'asile où se cachait la gloire :
Le pauvre peuple aime tant les héros

Bien jeune, hélas ! il descend dans la fosse.
Je l'ai conduit où, vieux, j'irai demain.
Chantant au loin, des buveurs à voix fausse
Aux noirs pensers m'arrachaient en chemin.
C'étaient ses chants que disait leur ivresse,
Chants que leurs fils sauront bien rajeunir.
De son passage est-il un roi qui laisse
Au pauvre peuple un si doux souvenir ?

De sa famille allégez l'indigence ;
Riches et grands, achetez ce recueil.
A tant d'esprit passez la négligence :
Ah ! du talent le besoin est l'écueil.
Ne soyez point ingrats pour nos musettes ;
Songez aux maux que nous adoucissons.
Pour s'en tenir au lot que vous lui faites,
Le pauvre peuple a besoin de chansons.

LES FEUX FOLLETS

Air : Faut l'oublier, disait Colas.

O nuit d'été, paix du village,
Ciel pur, doux parfums, frais ruisseau,
Vous embellissiez mon berceau :
Consolez-moi dans un autre âge.
Las du monde, ici je me plais ;
Tout y retrace mon enfance,
Oui, tout, jusqu'à ces feux follets.

Jadis leur éclat et leur danse
M'auraient fait fuir à pas pressés.
J'ai perdu ma douce ignorance.
Follets, dansez, dansez, dansez.

On racontait aux longues veilles
Qu'ils étaient moqueurs et méchants ;

Que ces feux gardaient dans nos champs
Bien des trésors, bien des merveilles.
Revenants, lutins, noirs esprits,
Sorciers, malignes influences,
A tout croire on m'avait appris.
Je voyais des dragons immenses
Sur les donjons des temps passés.
L'âge a soufflé sur mes croyances.
Follets, dansez, dansez, dansez.

Un soir, j'avais dix ans à peine,
Égaré, couvert de sueur,
Je vois de loin cette lueur :
C'est la lampe de ma marraine.
Chez elle un gâteau m'attendant,
Je cours, je cours, l'âme ravie.
Un berger me crie : « Imprudent !
« La lumière par toi suivie
« Éclaire un bal de trépassés. »
Ainsi devait s'user ma vie.
Follets, dansez, dansez, dansez.

A seize ans, je vis même flamme
Sur la tombe du vieux curé ;
Soudain m'écriant : « Je prierai,
« Monsieur le curé, pour votre âme » ;
Je m'imagine qu'il me dit :
« Faut-il que la beauté te rende
« Déjà rêveur, enfant maudit !
Ce soir-là, tant ma peur fut grande,
Je crus à des cieux courroucés.
Parlez encore et que j'entende.
Follets, dansez, dansez, dansez.

Quand j'aimai Rose au cœur candide,
Un peu d'or eût comblé nos vœux.
Devant moi passe un de ces feux :
Vers des trésors qu'il soit mon guide.
J'ose le suivre ; mais, hélas !
Dans l'étang que ce ruisseau creuse
Je tombe, et je ne péris pas !
A-t-il ri de ta chute affreuse ?
Disent encor des insensés.
Non, mais sans moi Rose est heureuse.
Follets, dansez, dansez, dansez.

De mille erreurs l'âme affranchie,
Me voilà vieux avant le temps.
Vapeurs qui brillez peu d'instants,
Voyez-vous ma tête blanchie ?
Des sages m'ont ouvert les yeux ;
Mais j'admirais bien plus l'aurore
Quand je connaissais moins les cieux.
Du savoir le flambeau dévore
Les sylphes qui nous ont bercés.
Ah ! je voudrais vous craindre encore.
Follets, dansez, dansez, dansez.

COLIBRI

AIR : *Garde à vous !* de *la Lanterne*.

Mes amis,
J'ai soumis
L'enfer à ma puissance.
De son obéissance
J'ai pour gage certain
Un lutin. (*Ter.*)
Sous forme d'oiseau-mouche,
A mon chevet il couche.
Lutin doux et chéri,
Baisez-moi, Colibri,
Colibri ! (*Ter.*)

S'éveillant,
Babillant,
Au jour qui naît et brille,
Son petit corps scintille
D'émeraude et d'azur,
Et d'or pur.
Fleur qui cherche sa tige,
Le voilà qui voltige :
L'Aurore en a souri.
Baisez-moi, Colibri,
Colibri !

Je le vois,
A ma voix,
Voler vers qui m'implore.
Ses ailes font éclore
Richesse, honneurs, amours
Et beaux jours.
Quelque soif qui m'embrase,
Il peut remplir le vase
Que ma bouche a tari.
Baisez-moi, Colibri,
Colibri !

Je puis voir
Son pouvoir
Franchir l'espace et l'onde ;
Du Pérou, de Golconde,
M'apporter dans nos ports
Les trésors.
Mais non ; point d'opulence,
Quand un peuple en silence
Souffre et meurt sans abri.
Baisez-moi, Colibri,
Colibri !

Je puis voir
Son pouvoir
Me donner des couronnes,
Des palais à colonnes,
Des gardes et l'amour
D'une cour.
Mais non ; j'en sais l'histoire :
Le monde, à tant de gloire,
De douleur pousse un cri.
Baisez-moi, Colibri,
Colibri !

Demandons,
Pour seuls dons,

Simple toit, portes closes,
Des chants, du vin, des roses,
Et la paix d'un reclus,
Rien de plus.
Mon paradis s'arrange,
Dieux! et l'oiseau se change
En piquante houri.
Baisez-moi, Colibri,
Colibri!

LE PROVERBE

Air :

Épris jadis d'une princesse,
Alain vit son cœur rejeté;
Simple écuyer, né sans noblesse,
Comme un vilain il fut traité.
La princesse avait une dame,
Dame d'honneur, fleur au déclin;
Alain lui transporte sa flamme :
Il est traité comme un vilain.

La dame avait une suivante
Qui tenait à la qualité.
En vain de lui plaire il se vante;
Comme un vilain il est traité.
La suivante avait sa soubrette :
Celle-ci cède au pauvre Alain,
Surprise, tant bien il la traite,
Qu'on l'ait traité comme un vilain.

La suivante, qu'un mot éclaire,
Court après Alain bien goûté;
La dame à son tour veut lui plaire,
Comme un baron il est traité;
La princesse, enfin, moins superbe,
Ouvre au galant ses draps de lin.
Depuis lors, adieu le proverbe
Qui dit : Traité comme un vilain.

L'ÉCRIVAIN PUBLIC

COUPLETS DE FÊTE ADRESSÉS A M. J. LAFFITTE PAR DES ENFANTS QUI IMPLORAIENT SA BIENFAISANCE

An de la République.

LES ENFANTS.

Daignez, Monsieur, nous servir d'interprète.
Chantez pour nous Jacques, qui fait du bien.

L'ÉCRIVAIN.

A le louer, enfants, ma plume est prête.
Des malheureux, oui, Jacque est le soutien.

Je le peindrai pur, dans son opulence,
Des titres vains dont l'orgueil se nourrit.

LES ENFANTS.

Chantez plutôt notre reconnaissance :
Des enfants n'ont pas tant d'esprit.

L'ÉCRIVAIN.

On peut chez lui célébrer la richesse,
Qui trop souvent corrompit les humains.
Fruit du travail, tout l'argent de sa caisse
Sans les salir a passé par ses mains.
Parfois chez nous la probité prospère ;
Aux grands talents parfois le ciel sourit.

LES ENFANTS.

Parlez plutôt de notre pauvre père :
Des enfants n'ont pas tant d'esprit.

L'ÉCRIVAIN.

Je veux surtout le peindre à la tribune.
A la raison sa voix donna l'essor.
Il défendit la publique fortune,
Lorsqu'aux proscrits il prodiguait son or.
Il nous montra la patrie expirante
Sur des trésors que le pouvoir tarit.

LES ENFANTS.

Peignez plutôt notre mère souffrante :
Des enfants n'ont pas tant d'esprit.

L'ÉCRIVAIN.

Je veux aussi peindre la calomnie :
Point de vertus que respectent ses traits.
Mais par le souffle une glace ternie,
Plus pure aux yeux brille l'instant d'après.
En vain des sots il connut l'inconstance,
Du citoyen la palme refleurit.

LES ENFANTS.

Dites plutôt qu'il est notre espérance :
Des enfants n'ont pas tant d'esprit.

L'ÉCRIVAIN.

Pauvres enfants ! je vois ce qu'il faut dire :
De vos parents Jacque est l'unique appui.
Les biens si chers auxquels un peuple aspire,
Vous priez Dieu de les verser sur lui.
Pour lui porter ces vœux d'une âme pure,
Vous attendiez que sa porte s'ouvrît.
Plus grands que vous passent par la serrure :
Des enfants n'ont pas tant d'esprit.

HATONS-NOUS!

AIR : Ah! si ma dame me voyait!

Ah! si j'étais jeune et vaillant,
Vrai hussard, je courrais le monde,
Retroussant ma moustache blonde,
Sous un uniforme brillant,
Le sabre au poing et bataillant.
Va, mon coursier, vole en Pologne :
Arrachons un peuple au trépas.
Que nos poltrons en aient vergogne.
Hâtons-nous; l'honneur est là-bas. (*Bis.*)

Si j'étais jeune, assurément
J'aurais maîtresse jeune et belle.
Vite en croupe, Mademoiselle :
Imitez le beau dévouement
Des femmes de ce peuple aimant.
Vendez vos parures, oui, toutes.
En charpie emportons vos draps.
De son sang sauvez quelques gouttes.
Hâtons-nous; l'honneur est là-bas.

Bien plus, si j'avais des millions,
J'irais dire aux braves Sarmates :
Achetons quelques diplomates,
Beaucoup de poudre, et rhabillons
Vos héroïques bataillons.
L'Europe, qui marche à béquilles,
Riche goutteuse, ne croit pas
A la vertu sous des guenilles.
Hâtons-nous; l'honneur est là-bas.

Pour eux, si j'étais roi puissant,
Combien je ferais plus encore!
Mes vaisseaux, du Sund au Bosphore,
Iraient réveiller le Croissant,
Des Suédois réchauffer le sang;
Criant : Pologne, on te seconde!
Un long sceptre au bout d'un bon bras
Peut atteindre aux bornes du monde.
Hâtons-nous; l'honneur est là-bas.

Si j'étais un jour, un seul jour,
Le Dieu que la Pologne implore,
Sous ma justice, avant l'aurore,
Le czar pâlirait dans sa cour :
Aux Polonais tout mon amour!
Je saurais, trompant les oracles,
De miracles semer leurs pas.
Hélas! il leur faut des miracles!
Hâtons-nous; l'honneur est là-bas.

Hâtons-nous! mais je ne puis rien.
O Roi des cieux! entends ma plainte;
Père de la liberté sainte,
De ce peuple unique soutien,
Fais de moi son ange gardien.
Dieu, donne à ma voix la trompette
Qui doit réveiller du trépas,
Pour qu'au monde entier je répète :
Hâtez-vous; l'honneur est là-bas.

CONSEIL AUX BELGES

Air de la République.

Finissez-en, nos frères de Belgique,
Faites un roi, morbleu! finissez-en.
Depuis huit mois, vos airs de république
Donnent la fièvre à tout bon courtisan.
D'un roi toujours la matière se trouve :
C'est Jean, c'est Paul, c'est mon voisin, c'est moi.
Tout œuf royal éclôt sans qu'on le couve.
Faites un roi, morbleu! faites un roi;
Faites un roi, faites un roi.

Quels biens sur vous un prince va répandre!
D'abord viendra l'étiquette aux grands airs;
Puis des cordons et des croix à revendre;
Puis ducs, marquis, comtes, barons et pairs;
Puis un beau trône, en or, en soie, en nacre,
Dont le coussin prête à plus d'un émoi.
S'il plaît au ciel, vous aurez même un sacre.
Faites un roi, morbleu! faites un roi;
Faites un roi, faites un roi.

Puis vous aurez baisemains et parades,
Discours et vers, feux d'artifice et fleurs;
Puis force gens qui se disent malades
Dès qu'un bobo cause au roi des douleurs.
Bonnet de pauvre et royal diadème
Ont leur vermine : un dieu fit cette loi.
Les courtisans rongent l'orgueil suprême.
Faites un roi, morbleu! faites un roi;
Faites un roi, faites un roi.

Chez vous pleuvront laquais de toute sorte;
Juges, préfets, gendarmes, espions;
Nombreux soldats pour leur prêter main-forte;
Joie à brûler un cent de lampions!
Vient le budget! nourrir Athène et Sparte
Eût en vingt ans moins coûté, sur ma foi.
L'ogre a dîné; peuples, payez la carte.
Faites un roi, morbleu! faites un roi;
Faites un roi, faites un roi.

Mais quoi! je raille; on le sait bien en France :
J'y suis du trône un des chauds partisans.
D'ailleurs, l'histoire a répondu d'avance :
Nous n'y voyons que princes bienfaisants.
Pères du peuple, ils le font pâmer d'aise;
Plus il s'instruit, moins ils en ont d'effroi;
Au bon Henri succède Louis treize.
Faites un roi, morbleu! faites un roi;
Faites un roi, faites un roi.

PONIATOWSKI

Air des Trois couleurs.

Quoi ! vous fuyez, vous, les vainqueurs du monde !
Devant Leipzig le sort s'est-il mépris ?
Quoi ! vous fuyez ! et ce fleuve qui gronde
D'un pont qui saute emporte les débris !

Soldats, chevaux, pêle-mêle, et les armes,
Tout tombe là ; l'Elster roule entravé.
Il roule sourd aux vœux, aux cris, aux larmes :
« Rien qu'une main, les Français, je suis sauvé ! »

« Rien qu'une main ! malheur à qui l'implore !
« Passons, passons. S'arrêter ! et pour qui ? »
Pour un héros que le fleuve dévore :
Blessé trois fois, c'est Poniatowski.
Qu'importe ! on fuit. La frayeur rend barbare.
A pas un cœur son cri n'est arrivé.
De son coursier le torrent le sépare :
« Rien qu'une main, Français, je suis sauvé ! »

Il va périr ; non, il lutte, il surnage ;
Il se rattache aux longs crins du coursier.
« Mourir noyé ! dit-il, lorsqu'au rivage
« J'entends le feu, je vois luire l'acier !
« Frères, à moi ! vous vantiez ma vaillance.
« Je vous chéris ; mon sang l'a bien prouvé.
« Ah ! qu'il m'en reste à verser pour la France !
« Rien qu'une main, Français, je suis sauvé ! »

Point de secours ! et sa main défaillante
Lâche son guide : adieu, Pologne, adieu !
Mais un doux rêve, une image brillante,
Dans son esprit descend du sein de Dieu.
« Que vois-je ? enfin, l'aigle blanc se réveille,
« Vole, combat, de sang russe abreuvé.
« Un chant de gloire éclate à mon oreille.
« Rien qu'une main, Français, je suis sauvé ! »

Point de secours ! il n'est plus, et la rive
Voit l'ennemi camper dans ses roseaux.
Ces temps sont loin, mais une voix plaintive
Dans l'ombre encore appelle au fond des eaux ;
Et depuis peu (grand Dieu, fais qu'on me croie !)
Jusques au ciel son cri s'est élevé.
Pourquoi ce cri que le ciel nous renvoie :
« Rien qu'une main, Français, je suis sauvé ! »

C'est la Pologne et son peuple fidèle
Qui tant de fois a pour nous combattu :
Elle se noie au sang qui coule d'elle,
Sang qui s'épuise en gardant sa vertu.
Comme ce chef mort pour notre patrie,
Corps en lambeaux dans l'Elster retrouvé,
Au bord du gouffre un peuple entier nous crie :
« Rien qu'une main, Français, je suis sauvé ! »

A M. DE CHATEAUBRIAND

AIR d'Octavie.

Chateaubriand, pourquoi fuir ta patrie,
Fuir son amour, notre encens et nos soins?
N'entends-tu pas la France qui s'écrie :
Mon beau ciel pleure une étoile de moins?

Où donc est-il? se dit la tendre mère.
Battu des vents que Dieu seul fait changer,
Pauvre aujourd'hui comme le vieil Homère,
Il frappe, hélas! au seuil de l'étranger.

Proscrit jadis, la naissante Amérique
Nous le rendit après nos longs discords.
Riche de gloire, et, Colomb poétique,
D'un nouveau monde étalant les trésors.

Le pèlerin de Grèce et d'Ionie,
Chantant plus tard le Cirque et l'Alhambra,
Nous revit tous dévots à son génie
Devant le Dieu que sa voix célébra.

De son pays, qui lui doit tant de lyres,
Lorsque la sienne en pleurant s'exila,
Il s'enquérait aux débris des empires
Si des Français n'avaient point passé là.

C'était l'époque où, fécondant l'histoire,
La grande épée, effroi des nations,
Resplendissante au soleil de la gloire,
En fit sur nous rejaillir les rayons.

Ta voix résonne, et soudain ma jeunesse
Brille à tes chants d'une noble rougeur.
J'offre aujourd'hui, pour prix de mon ivresse,
Un peu d'eau pure au pauvre voyageur.

Chateaubriand, pourquoi fuir ta patrie,
Fuir son amour, notre encens et nos soins?
N'entends-tu pas la France qui s'écrie :
Mon beau ciel pleure une étoile de moins?

Des anciens rois quand revint la famille,
Lui, de leur sceptre appui religieux,
Crut aux Bourbons faire adopter pour fille
La Liberté, qui se passe d'aïeux.

Son éloquence à ces rois fit l'aumône :
Prodigue fée, en ses enchantements,
Plus elle voit de rouille à leur vieux trône,
Plus elle y sème et fleurs et diamants.

Mais de nos droits il gardait la mémoire.
Les insensés dirent : Le ciel est beau.
Chassons cet homme, et soufflons sur sa gloire.
Comme au grand jour on éteint un flambeau.

Et tu voudrais t'attacher à leur chute!
Connais donc mieux leur folle vanité.
Au rang des maux qu'au ciel même elle impute,
Leur cœur ingrat met ta fidélité.

Va; sers le peuple en butte à leurs bravades,
Ce peuple humain, des grands talents épris,
Qui t'emportait, vainqueur aux barricades,
Comme un trophée, entre ses bras meurtris.

Ne sers que lui. Pour lui ma voix te somme
D'un prompt retour après un triste adieu.
Sa cause est sainte : il souffre, et tout grand homme
Auprès du peuple est l'envoyé de Dieu.

Chateaubriand, pourquoi fuir ta patrie,
Fuir son amour, notre encens et nos soins?
N'entends-tu pas la France qui s'écrie :
Mon beau ciel pleure une étoile de moins?

LE VIEUX VAGABOND

AIR : Guide mes pas, ô Providence! (des *Deux Journées*).

Dans ce fossé cessons de vivre ;
Je finis vieux, infirme et las.
Les passants vont dire : Il est ivre.
Tant mieux ! ils ne me plaindront pas.

J'en vois qui détournent la tête ;
D'autres me jettent quelques sous.
Courez vite ; allez à la fête.
Vieux vagabond, je puis mourir sans vous.

Oui, je meurs ici de vieillesse,
Parce qu'on ne meurt pas de faim.
J'espérais voir de ma détresse
L'hôpital adoucir la fin;
Mais tout est plein dans chaque hospice,
Tant le peuple est infortuné!
La rue, hélas! fut ma nourrice.
Vieux vagabond, mourons où je suis né.

Aux artisans, dans mon jeune âge,
J'ai dit : Qu'on m'enseigne un métier.
Va, nous n'avons pas trop d'ouvrage,
Répondaient-ils, va mendier.
Riches, qui me disiez : Travaille,
J'eus bien des os de vos repas;
J'ai bien dormi sur votre paille.
Vieux vagabond, je ne vous maudis pas.

J'aurais pu voler, moi, pauvre homme;
Mais non : mieux vaut tendre la main.
Au plus, j'ai dérobé la pomme
Qui mûrit au bord du chemin.
Vingt fois pourtant on me verrouille
Dans les cachots, de par le roi.
De mon seul bien on me dépouille.
Vieux vagabond, le soleil est à moi.

Le pauvre a-t-il une patrie?
Que me font vos vins et vos blés,
Votre gloire et votre industrie,
Et vos orateurs assemblés?
Dans vos murs ouverts à ses armes,
Lorsque l'étranger s'engraissait,
Comme un sot j'ai versé des larmes.
Vieux vagabond, sa main me nourrissait.

Comme un insecte fait pour nuire,
Hommes, que ne m'écrasiez-vous?
Ah! plutôt vous deviez m'instruire
A travailler au bien de tous.
Mis à l'abri du vent contraire,
Le ver fût devenu fourmi;
Je vous aurais chéris en frère.
Vieux vagabond, je meurs votre ennemi.

LE REFUS

CHANSON ADRESSÉE AU GÉNÉRAL SÉBASTIANI

AIR : Le premier du mois de janvier.

Un ministre veut m'enrichir,
Sans que l'honneur ait à gauchir,
Sans qu'au *Moniteur* on m'affiche.
Mes besoins ne sont pas nombreux ;
Mais, quand je pense aux malheureux,
Je me sens né pour être riche.

Avec l'ami pauvre et souffrant
On ne partage honneurs ni rang ;
Mais l'or, du moins, on le partage.
Vive l'or ! oui, souvent, ma foi,
Pour cinq cents francs, si j'étais roi,
Je mettrais ma couronne en gage.

Qu'un peu d'argent pleuve en mon trou,
Vite il s'en va, Dieu sait par où !
D'en conserver je désespère.
Pour recoudre à fond mes goussets,
J'aurais dû prendre, à son décès,
Les aiguilles de mon grand-père.

Ami, pourtant, gardez votre or.
Las ! j'épousai, bien jeune encor,
La Liberté, dame un peu rude.
Moi, qui dans mes vers ai chanté
Plus d'une facile beauté,
Je meurs l'esclave d'une prude.

La Liberté ! c'est, Monseigneur,
Une femme folle d'honneur ;
C'est une bégueule enivrée
Qui, dans la rue ou le salon,
Pour le moindre bout de galon,
Va criant : A bas la livrée !

Vos écus la feraient damner.
Au fait, pourquoi pensionner
Ma Muse indépendante et vraie
Je suis un sou de bon aloi ;
Mais en secret argentez-moi,
Et me voilà fausse monnaie.

Gardez vos dons : je suis peureux.
Mais, si d'un zèle généreux
Pour moi le monde vous soupçonne,
Sachez bien qui vous a vendu.
Mon cœur est un luth suspendu :
Sitôt qu'on le touche, il résonne.

SOUVENIRS D'ENFANCE

A MES PARENTS ET AMIS DE PÉRONNE, VILLE OU J'AI PASSÉ UNE PARTIE DE MA JEUNESSE DE 1790 A 1796

AIR des Comédiens.

Lieux où jadis m'a bercé l'Espérance,
Je vous revois à plus de cinquante ans.
On rajeunit aux souvenirs d'enfance,
Comme on renaît au souffle du printemps.

Salut à vous, amis de mon jeune âge!
Salut, parents que mon amour bénit!
Grâce à vos soins, ici, pendant l'orage,
Pauvre oiselet, j'ai pu trouver un nid.

Je veux revoir jusqu'à l'étroite geôle
Où, près de nièce aux frais et doux appas,
Régnait sur nous le vieux maître d'école,
Fier d'enseigner ce qu'il ne savait pas.

J'ai fait ici plus d'un apprentissage,
A la paresse, hélas! toujours enclin.
Mais je me crus des droits au nom de sage,
Lorsqu'on m'apprit le métier de Franklin.

C'était à l'âge où naît l'amitié franche,
Sol que fleurit un matin plein d'espoir.
Un arbre y croît dont souvent une branche
Nous sert d'appui pour marcher jusqu'au soir.

Lieux où jadis m'a bercé l'Espérance,
Je vous revois à plus de cinquante ans.
On rajeunit aux souvenirs d'enfance,
Comme on renaît au souffle du printemps.

C'est dans ces murs qu'en des jours de défaites,
De l'ennemi j'écoutais le canon.
Ici ma voix, mêlée aux chants des fêtes,
De la patrie a bégayé le nom.

Ame rêveuse, aux ailes de colombe,
De mes sabots, là, j'oubliais le poids.
Du ciel, ici, sur moi la foudre tombe
Et m'apprivoise avec celle des rois.

Contre le sort ma raison s'est armée
Sous l'humble toit, et vient aux mêmes lieux
Narguer la gloire, inconstante fumée
Qui tire aussi des larmes de nos yeux.

Amis, parents, témoins de mon aurore,
Objets d'un culte avec le temps accru,
Oui, mon berceau me semble doux encore,
Et la berceuse a pourtant disparu.

Lieux où jadis m'a bercé l'Espérance,
Je vous revois à plus de cinquante ans.
On rajeunit aux souvenirs d'enfance,
Comme on renaît au souffle du printemps.

CINQUANTE ANS

AIR :

Pourquoi ces fleurs? est-ce ma fête?
Non; ce bouquet vient m'annoncer
Qu'un demi-siècle sur ma tête
Achève aujourd'hui de passer.

Oh! combien nos jours sont rapides!
Oh! combien j'ai perdu d'instants!
Oh! combien je me sens de rides!
Hélas! hélas! j'ai cinquante ans.

A cet âge, tout nous échappe;
Le fruit meurt sur l'arbre jauni.
Mais à ma porte quelqu'un frappe;
N'ouvrons point : mon rôle est fini.
C'est, je gage, un docteur qui jette
Sa carte où s'est logé le Temps.
Jadis, j'aurais dit : C'est Lisette!
Hélas! hélas! j'ai cinquante ans.

En maux cuisants vieillesse abonde :
C'est la goutte qui nous meurtrit;
La cécité, prison profonde;
La surdité, dont chacun rit.
Puis la raison, lampe qui baisse,
N'a plus que des feux tremblotants.
Enfants, honorez la vieillesse!
Hélas! hélas! j'ai cinquante ans.

Ciel! j'entends la Mort, qui, joyeuse,
Arrive en se frottant les mains.
A ma porte la fossoyeuse
Frappe; adieu, messieurs les humains!
En bas, guerre, famine et peste;
En haut, plus d'astres éclatants.
Ouvrons, tandis que Dieu me reste.
Hélas! hélas! j'ai cinquante ans!

Mais non; c'est vous! vous, jeune amie,
Sœur de charité des amours!
Vous tirez mon âme endormie
Du cauchemar des mauvais jours.
Semant les roses de votre âge
Partout, comme fait le printemps,
Parfumez les rêves d'un sage.
Hélas! hélas! j'ai cinquante ans.

LA RESTAURATION DE LA CHANSON

AIR : J'arrive à pied de province.

Oui, chanson, Muse ma fille,
J'ai déclaré net
Qu'avec Charle et sa famille
On te détrônait. (1)
Mais chaque loi qu'on nous donne
Te rappelle ici.
Chanson, reprends ta couronne.
— Messieurs, grand merci !

Je croyais qu'on allait faire
Du grand et du neuf;
Même étendre un peu la sphère
De quatre-vingt-neuf.
Mais point ! on rebadigeonne
Un trône noirci.
Chanson, reprends ta couronne.
— Messieurs, grand merci !

Depuis les jours de décembre, (2)
Vois, pour se grandir,
La Chambre vanter la Chambre,
La Chambre applaudir.
A se prouver qu'elle est bonne
Elle a réussi.
Chanson, reprends ta couronne.
— Messieurs, grand merci !

Basse-cour des ministères
Qu'en France on honnit,
Nos chapons héréditaires
Sauveront leur nid.
Les petits que Dieu leur donne
Y pondront aussi.
Chanson, reprends ta couronne.
— Messieurs, grand merci !

Gloire à la garde civique,
Piédestal des lois !
Qui maintient la paix publique
Peut venger nos droits.
Là-haut quelqu'un, je soupçonne,
En a du souci.
Chanson, reprends ta couronne.
— Messieurs, grand merci !

La planète doctrinaire
Qui sur Gand brillait
Veut servir de luminaire
Aux gens de juillet.
Fi d'un froid soleil d'automne,
De brume obscurci !
Chanson, reprends ta couronne.
— Messieurs, grand merci !

(1) A la fin de juillet 1830, j'avais dit : « On vient de détrôner Charles X et la chanson. » Ce mot fut répété à la tribune par je ne sais quel député du centre.

(2) Le jugement des ministres de Charles X. La Chambre alors ne voulait point entendre parler de sa dissolution.

Nos ministres, qu'on peut mettre
Tous au même point,
Voudraient que le baromètre
Ne variât point.
Pour peu que là-bas il tonne,
On se signe ici.
Chanson, reprends ta couronne.
— Messieurs, grand merci !

Pour être en état de grâce,
Que de grands peureux
Ont soin de laisser en place
Les hommes véreux !
Si l'on ne touche à personne,
C'est afin que si...
Chanson, reprends ta couronne.
— Messieurs, grand merci !

Te voilà donc restaurée,
Chanson mes amours.
Tricolore et sans livrée
Montre-toi toujours.
Ne crains plus qu'on t'emprisonne,
Du moins à Poissy.
Chanson, reprends ta couronne.
— Messieurs, grand merci !

Mais pourtant laisse en jachère
Mon sol fatigué.
Mes jeunes rivaux, ma chère,
Ont un ciel si gai !
Chez eux la rose foisonne,
Chez moi le souci.
Chanson, reprends ta couronne.
— Messieurs, grand merci !

JACQUES

Air de Jeannot et Colin.

Jacque, il me faut troubler ton somme.
Dans le village, un gros huissier
Rôde et court, suivi du messier.
C'est pour l'impôt, las! mon pauvre homme.

Lève-toi, Jacques, lève-toi;
Voici venir l'huissier du roi.

Regarde : le jour vient d'éclore :
Jamais si tard tu n'as dormi.
Pour vendre, chez le vieux Remi,
On saisissait avant l'aurore.

Lève-toi, Jacques, lève-toi;
Voici venir l'huissier du roi.

Pas un sou ! Dieu ! je crois l'entendre.
Écoute les chiens aboyer.
Demande un mois pour tout payer.
Ah ! si le roi pouvait attendre !

Lève-toi, Jacques, lève-toi ;
Voici venir l'huissier du roi.

Pauvres gens ! l'impôt nous dépouille !
Nous n'avons, accablés de maux,
Pour nous, ton père et six marmots,
Rien que ta bêche et ma quenouille.

Lève-toi, Jacques, lève-toi ;
Voici venir l'huissier du roi.

On compte, avec cette masure,
Un quart d'arpent, cher affermé.
Par la misère il est fumé ;
Il est moissonné par l'usure.

Lève-toi, Jacques, lève-toi ;
Voici venir l'huissier du roi.

Beaucoup de peine et peu de lucre.
Quand d'un porc aurons-nous la chair ?
Tout ce qui nourrit est si cher !
Et le sel aussi, notre sucre !

Lève-toi, Jacques, lève-toi ;
Voici venir l'huissier du roi.

Du vin soutiendrait ton courage ;
Mais les droits l'ont bien renchéri.
Pour en boire un peu, mon chéri,
Vends mon anneau de mariage.

Lève-toi, Jacques, lève-toi ;
Voici venir l'huissier du roi.

Rêverais-tu que ton bon ange
Te donne richesse et repos ?
Que sont aux riches les impôts ?
Quelques rats de plus dans leur grange.

Lève-toi, Jacques, lève-toi ;
Voici venir l'huissier du roi.

Il entre ! ô ciel ! que dois-je craindre ?
Tu ne dis mot ! quelle pâleur !
Hier tu t'es plaint de ta douleur,
Toi qui souffres tant sans te plaindre !

Lève-toi, Jacques, lève-toi ;
Voici monsieur l'huissier du roi.

Elle appelle en vain ; il rend l'âme.
Pour qui s'épuise à travailler
La mort est un doux oreiller.
Bonnes gens, priez pour sa femme.

Lève-toi, Jacques, lève-toi ;
Voici monsieur l'huissier du roi.

COUPLETS

ADRESSÉS A DES HABITANTS DE L'ILE DE FRANCE (ILE MAURICE)
QUI, LORS DE L'ENVOI QU'ILS FIRENT POUR LA SOUSCRIPTION DES BLESSÉS DE JUILLET
M'ADRESSÈRENT UNE CHANSON ET UNE BALLE DE CAFÉ

AIR : Tendres échos, errants dans ces vallons.

Quoi ! vos échos redisent nos chansons !
Bons Mauriciens, ils sont Français encore !
A travers flots, tempêtes et moussons,
Leur voix me vient d'où vient pour nous l'aurore.
De tant d'échos résonnant jusqu'à nous,
Les plus lointains nous semblent les plus doux.

Mes chants joyeux de jeunesse et d'amour
Ont donc aussi fait un si long voyage !
Loin de vos bords leur bruit vole à son tour,
Et me revient quand je suis vieux et sage.
De tant d'échos résonnant jusqu'à nous,
Les plus lointains nous semblent les plus doux.

On m'a conté qu'au bord du Gange assis,
Des exilés, gais enfants de la Seine,
A mes chansons, là, berçaient leurs soucis.
Qu'ainsi ma Muse endorme votre peine !
De tant d'échos résonnant jusqu'à nous,
Les plus lointains nous semblent les plus doux.

Si mes chansons vont encor voyager,
Accueillez-les, ces folles hirondelles,
Comme un bon fils reçoit le messager
Qui d'une mère apporte des nouvelles.
De tant d'échos résonnant jusqu'à nous,
Les plus lointains nous semblent les plus doux.

Vous-même aussi célébrez vos amours.
Dieu permettra que nos voix se confondent ;
Mais en français, frères, chantez toujours,
Pour que toujours nos échos se répondent.
De tant d'échos résonnant jusqu'à nous,
Les plus lointains nous semblent les plus doux.

LES ORANGS-OUTANGS

Air : Un ancien proverbe nous dit, ou de Calpigi.

Jadis, si l'on en croit Ésope,
Les orangs-outangs de l'Europe
Parlaient si bien, que d'eux, hélas!
Nous sont venus les avocats.
Un des leurs, à son auditoire
Dit un jour : « Consultez l'histoire;
« Messieurs, l'homme fut en tout temps
« Le singe des orangs-outangs.

« Oui; d'abord, vivant de nos miettes,
« Il prit de nous l'art des cueillettes;
« Puis, d'après nous, le genre humain
« Marcha droit, la canne à la main.
« Même avec le ciel, qui l'effraie,
« Il use de notre monnaie.
« Messieurs, l'homme fut en tout temps
« Le singe des orangs-outangs.

« Il prend nos amours pour modèles;
« Mais nos guenons nous sont fidèles.
« Sans doute il n'a bien imité
« Que notre cynisme effronté.
« C'est chez nous qu'à vivre sans gêne
« S'instruisit le grand Diogène.
« Messieurs, l'homme fut en tout temps
« Le singe des orangs-outangs.

« L'homme a vu chez nous une armée
« D'un centre et d'ailes bien formée,
« Ayant, sous les chefs les meilleurs,
« Garde, avant-garde et tirailleurs.
« Ils n'avaient pas mis Troie en cendre,
« Que nous comptions vingt Alexandre.
« Messieurs, l'homme fut en tout temps
« Le singe des orangs-outangs.

« Avec bâton, épée ou lance,
« Tuer est l'art par excellence.
« Nous l'enseignons. Or, dites-moi,
« Pourquoi l'homme est-il notre roi?
« Grands dieux! c'est fait pour rendre impie :
« Votre image est notre copie.
« Oui, dieux, l'homme fut en tout temps
« Le singe des orangs-outangs. »

Quoi! dit Jupin, à mes oreilles,
Toujours singes, castors, abeilles,
Crieront : C'est un ours mal léché,
Votre homme! où l'avez-vous pêché?
Tout sot qu'il est, il me cajole.
Otons aux bêtes la parole;
Car l'homme encor sera longtemps
Le singe des orangs-outangs.

LES FOUS

AIR : Ce magistrat irreprochable.

Vieux soldats de plomb que nous sommes,
Au cordeau nous alignant tous,
Si des rangs sortent quelques hommes,
Tous nous crions : A bas les fous!

On les persécute, on les tue;
Sauf, après un lent examen,
A leur dresser une statue,
Pour la gloire du genre humain.

Combien de temps une pensée,
Vierge obscure, attend son époux!
Les sots la traitent d'insensée;
Le sage lui dit : Cachez-vous.
Mais, la rencontrant loin du monde,
Un fou qui croit au lendemain
L'épouse; elle devient féconde
Pour le bonheur du genre humain.

J'ai vu Saint-Simon le prophète,
Riche d'abord, puis endetté,
Qui des fondements jusqu'au faîte
Refaisait la société.
Plein de son œuvre commencée,
Vieux, pour elle il tendait la main,
Sûr qu'il embrassait la pensée
Qui doit sauver le genre humain.

Fourier nous dit : Sors de la fange,
Peuple en proie aux déceptions!
Travaille, groupé par phalange,
Dans un cercle d'attractions.
La terre, après tant de désastres,
Forme avec le ciel un hymen,
Et la loi qui régit les astres
Donne la paix au genre humain.

Enfantin affranchit la femme,
L'appelle à partager nos droits.
Fi! dites-vous; sous l'épigramme
Ces fous rêveurs tombent tous trois.
Messieurs, lorsqu'en vain notre sphère
Du bonheur cherche le chemin,
Honneur au fou qui ferait faire
Un rêve heureux au genre humain!

Qui découvrit un nouveau monde?
Un fou qu'on raillait en tout lieu.
Sur la croix, que son sang inonde,
Un fou qui meurt nous lègue un Dieu.
Si demain, oubliant d'éclore,
Le jour manquait, eh bien, demain
Quelque fou trouverait encore
Un flambeau pour le genre humain.

JEAN DE PARIS

Air : Cette chaumière-là vaut un palais.

Ris et chante, chante et ris;
Prends tes gants et cours le monde;
Mais, la bourse vide ou ronde,
Reviens dans ton Paris;
Ah! reviens, ah! reviens, Jean de Paris. (*Bis.*)

Toujours, dit la chronique ancienne,
Jean sur son grand sabre a sauté,
Quand de leur ville avec la sienne
Des sots comparaient la beauté :
Proclamant sur son âme,
En prose ainsi qu'en vers,
Les tours de Notre-Dame
Centre de l'univers.

Ris et chante, chante et ris;
Prends tes gants et cours le monde;
Mais, la bourse vide ou ronde,
Reviens dans ton Paris;
Ah! reviens, ah! reviens, Jean de Paris.

S'il franchit la grande muraille;
S'il cocufie un mandarin;
Du peuple magot s'il se raille;
A Paris s'il revient grand train;
L'espoir qui le domine,
C'est, chez son vieux portier,
De parler de la Chine
Aux badauds du quartier.

Ris et chante, chante et ris;
Prends tes gants et cours le monde;
Mais, la bourse vide ou ronde,
Reviens dans ton Paris;
Ah! reviens, ah! reviens, Jean de Paris.

Je veux de l'or, beaucoup et vite,
Dit-il, au Pérou débarquant.
A s'y fixer chacun l'invite :
Me prend-on pour un trafiquant?
Loin de mes dix maîtresses,
Fi de ce vil métal!
Je préfère aux richesses
Paris et l'hôpital.

Ris et chante, chante et ris;
Prends tes gants et cours le monde;
Mais, la bourse vide ou ronde,
Reviens dans ton Paris;
Ah! reviens, ah! reviens, Jean de Paris.

A la guerre gaiement il vole,
Pour la croix ou pour Saladin;
Se bat, jure, pille et viole,
Puis à Paris écrit soudain :
« Que ma gloire s'étende
« Du Louvre aux boulevards;
« Qu'un rameneur y vende
« Mon buste pour six liards. »

Ris et chante, chante et ris;
Prends tes gants et cours le monde;

Mais, la bourse vide ou ronde,
Reviens dans ton Paris;
Ah! reviens, ah! reviens, Jean de Paris.

En Perse, il prétend qu'une reine
Lui dit un soir : Je te fais roi.
Soit! répond-il; mais, pour ma peine,
Jusqu'au pont Neuf viens avec moi.
Pendant huit jours de fête,
Tout Paris me verra
Montrer, couronne en tête,
Mon nez à l'Opéra.

Ris et chante, chante et ris;
Prends tes gants et cours le monde
Mais, la bourse vide ou ronde,
Reviens dans ton Paris;
Ah! reviens, ah! reviens, Jean de Paris.

Jean de Paris, dans ta chronique
C'est nous qu'on peint, nous francs badauds.
Quittons-nous cette ville unique,
Nous voyageons Paris à dos.
Quel amour incroyable,
Maintenant et jadis,
Pour ces murs dont le diable
A fait son paradis!

Ris et chante, chante et ris;
Prends tes gants et cours le monde;
Mais, la bourse vide ou ronde,
Reviens dans ton Paris;
Ah! reviens, ah! reviens, Jean de Paris.

PASSY

AIR : T'en souviens-tu?

Paris, adieu; je sors de tes murailles.
J'ai dans Passy trouvé gîte et repos.
Ton fils t'enlève un droit de funérailles,
Et sa piquette échappe à tes impôts.

Puissé-je ici vieillir exempt d'orage,
Et, de l'oubli près de subir le poids,
Comme l'oiseau dormir dans le feuillage,
Au bruit mourant des échos de ma voix!

LE SUICIDE

SUR LA MORT DES JEUNES VICTOR ESCOUSSE ET AUGUSTE LEBRAS

AIR d'Angéline (de WILHEM), *ou* du Tailleur et la Fée.

Quoi! morts tous deux, dans cette chambre close,
Où du charbon pèse encor la vapeur!
Leur vie, hélas! était à peine éclose.
Suicide affreux! triste objet de stupeur
Ils auront dit : Le monde fait naufrage
Voyez pâlir pilote et matelots.
Vieux bâtiment usé par tous les flots,
Il s'engloutit; sauvons-nous à la nage.
Et, vers le ciel se frayant un chemin,
Ils sont partis en se donnant la main.

Pauvres enfants ! l'écho murmure encore
L'air qui berça votre premier sommeil.
Si quelque brume obscurcit votre aurore,
Leur disait-on, attendez le soleil.
Ils répondaient : Qu'importe que la séve
Monte enrichir les champs où nous passons !
Nous n'avons rien ; arbres, fleurs ni moissons.
Est-ce pour nous que le soleil se lève ?
Et, vers le ciel se frayant un chemin,
Ils sont partis en se donnant la main.

Pauvres enfants ! calomnier la vie !
C'est par dépit que les vieillards le font.
Est-il de coupe où votre âme ravie,
En la vidant, n'ait vu l'amour au fond ?
Ils répondaient : C'est le rêve d'un ange.
L'amour ! en vain notre voix l'a chanté.
De tout son culte un autel est resté ;
Y touchions-nous, l'idole était de fange.
Et, vers le ciel se frayant un chemin,
Ils sont partis en se donnant la main.

Pauvres enfants ! mais, les plumes venues,
Aigles un jour, vous pouviez, loin du nid,
Bravant la foudre et dépassant les nues,
La gloire en face, atteindre à son zénith.
Ils répondaient : Le laurier devient cendre,
Cendre qu'au vent l'Envie aime à jeter ;
Et, notre vol dût-il si haut monter,
Toujours près d'elle il faudra redescendre.
Et, vers le ciel se frayant un chemin,
Ils sont partis en se donnant la main.

Pauvres enfants ! quelle douleur amère
N'apaisent pas de saints devoirs remplis ?
Dans la patrie on retrouve une mère,
Et son drapeau nous couvre de ses plis.
Ils répondaient : Ce drapeau qu'on escorte
Au toit du chef le protége endormi ;
Mais le soldat, teint du sang ennemi,
Veille, et de faim meurt en gardant la porte.
Et, vers le ciel se frayant un chemin,
Ils sont partis en se donnant la main.

Pauvres enfants ! de fantômes funèbres
Quelque nourrice a peuplé vos esprits.
Mais un Dieu brille à travers nos ténèbres ;
Sa voix de père a dû calmer vos cris.
Ah ! disaient-ils, suivons ce trait de flamme.
N'attendons pas, Dieu, que ton nom puissant,
Qu'on jette en l'air comme un nom de passant,
Soit, lettre à lettre, effacé de notre âme.
Et, vers le ciel se frayant un chemin,
Ils sont partis en se donnant la main.

Dieu créateur, pardonne à leur démence.
Ils s'étaient faits les échos de leurs sons ;
Ne sachant pas qu'en une chaîne immense,
Non pour nous seuls, mais pour tous nous naissons.
L'humanité manque de saints apôtres
Qui leur aient dit : Enfants, suivez sa loi.
Aimer, aimer, c'est être utile à soi ;
Se faire aimer, c'est être utile aux autres.
Et, vers le ciel se frayant un chemin,
Ils sont partis en se donnant la main.

PRÉDICTION DE NOSTRADAMUS

POUR L'AN DEUX MIL

Air des Trois couleurs.

Nostradamus, qui vit naître Henri quatre,
Grand astrologue, a prédit dans ses vers
Qu'en l'an deux mil, date qu'on peut débattre,
De la médaille on verrait le revers.
Alors, dit-il, Paris, dans l'allégresse,
Au pied du Louvre ouïra cette voix :
« Heureux Français, soulagez ma détresse ;
« Faites l'aumône (*bis*) au dernier de vos rois. »

Or, cette voix sera celle d'un homme
Pauvre, à scrofule, en haillons, sans souliers,
Qui, né proscrit, vieux, arrivant de Rome,
Fera spectacle aux petits écoliers.
Un sénateur criera : « L'homme à besace !
« Les mendiants sont bannis par nos lois.
« — Hélas ! Monsieur, je suis seul de ma race.
« Faites l'aumône au dernier de vos rois.

« — Es-tu vraiment de la race royale ?
« — Oui, répondra cet homme fier encor.
« J'ai vu dans Rome, alors ville papale,
« A mon aïeul couronne et sceptre d'or.
« Il les vendit pour nourrir le courage
« De faux agents, d'écrivains maladroits.
« Moi, j'ai pour sceptre un bâton de voyage.
« Faites l'aumône au dernier de vos rois.

« Mon père, âgé, mort en prison pour dettes,
« D'un bon métier n'osa point me pourvoir.
« Je tends la main ; riches, partout vous êtes
« Bien durs au pauvre, et Dieu me l'a fait voir.
« Je foule enfin cette plage féconde
« Qui repoussa mes aïeux tant de fois.
« Ah ! par pitié pour les grandeurs du monde,
« Faites l'aumône au dernier de vos rois. »

Le sénateur dira : « Viens, je t'emmène
« Dans mon palais ; vis heureux parmi nous.
« Contre les rois nous n'avons plus de haine ;
« Ce qu'il en reste embrasse nos genoux.
« En attendant que le sénat décide,
« A ses bienfaits si ton sort a des droits,
« Moi, qui suis né d'un vieux sang régicide,
« Je fais l'aumône au dernier de nos rois. »

Nostradamus ajoute en son vieux style :
La république au prince accordera
Cent louis de rente, et, citoyen utile,
Pour maire un jour Saint-Cloud le choisira.
Sur l'an deux mil on dira dans l'histoire
Qu'assise au trône et des arts et des lois,
La France en paix, reposant sous sa gloire,
A fait l'aumône au dernier de ses rois.

LES QUATRE AGES HISTORIQUES

AIR : A soixante ans il ne faut pas remettre.

Société, vieux et sombre édifice,
Ta chute, hélas! menace nos abris.
Tu vas crouler : point de flambeau qui puisse
Guider la foudre à travers tes débris!
Où courons-nous? quel sage, en proie au doute,
N'a sur son front vingt fois passé la main?
C'est aux soleils d'être sûrs de leur route;
Dieu leur a dit : Voilà votre chemin.

Mais le passé nous dévoile un mystère.
Au bonheur, oui, l'homme a droit d'aspirer :
Par ses labeurs plus il étend la terre,
Plus son cerveau grandit pour l'enserrer.
En nation il vogue, nef immense,
Semer, bâtir aux rivages du temps :
Où l'une échoue une autre recommence;
Dieu nous a dit : Peuples, je vous attends.

Au premier âge, âge de la famille,
L'homme eut pour lois ses grossiers appétits;
Groupes épars, sous des toits de charmille,
Mâle et femelle abritaient leurs petits.
Ligués bientôt, les fils, tribu croissante,
Ont, dans un camp, bravé tigres et loups :
C'est au berceau la cité vagissante;
Dieu dit : Mortels, j'aurai pitié de vous.

Au second âge on chante la patrie,
Arbre fécond, mais qui croît dans le sang.
Tout peuple armé semble avoir sa furie
Qui foule aux pieds le vaincu gémissant.
A l'esclavage, eh quoi! l'on s'accoutume!
Il corrompt tout; les tyrans se font dieux.
Mais dans le ciel une lampe s'allume;
Dieu dit alors : Humains, levez les yeux.

L'âge suivant, sur tant de mœurs contraires,
Religieux, élève un seul autel.
Sois libre, esclave; hommes, vous êtes frères;
Comme ses rois le pauvre est immortel.
Sciences, lois, arts, commerce, industrie,
Tout naît pour tous; les flots sont maîtrisés;
La presse abat les murs de la patrie,
Et Dieu nous dit : Peuples, fraternisez.

Humanité, règne! voici ton âge,
Que nie en vain la voix des vieux échos.
Déjà les vents au bord le plus sauvage
De ta pensée ont semé quelques mots.
Paix au travail! paix au sol qu'il féconde!
Que par l'amour les hommes soient unis;
Plus près des cieux qu'ils replacent le monde;
Que Dieu nous dise : Enfants, je vous bénis.

Du genre humain saluons la famille!
Mais qu'ai-je dit? pourquoi ce chant d'amour?
Aux feux des camps le glaive encor scintille;
Dans l'ombre à peine on voit poindre le jour.
Des nations aujourd'hui la première,
France, ouvre-leur un plus large destin.
Pour éveiller le monde à ta lumière,
Dieu t'a dit : Brille, étoile du matin.

LE MÉNÉTRIER DE MEUDON

Air de la contredanse des Petits pâtés

Dansez vite ! obéissez donc
Au menétrier de Meudon ;
Dansez vite ! obéissez donc,
Il est le roi du rigodon.

Guilain, sous les charmilles,
Au temps de Rabelais,
Mit en train femmes, filles,
Bourgeois, manants, varlets.
Les bigots, par rancune,
Au sorcier criaient tous,
Disant : Au clair de lune

Il fait danser les loups.

Dansez vite ! obéissez donc
Au ménétrier de Meudon ;
Dansez vite ! obéissez donc,
Il est le roi du rigodon.

Qu'il ait ou non un charme,
Pour lui tout va sautant :
Vieux que la danse alarme,
Jeunes qui l'aiment tant.
Son coup d'archet sonore
Fit, et point n'en riez,
Danser jusqu'à l'aurore
Deux nouveaux mariés.

Dansez vite ! obéissez donc
Au ménétrier de Meudon ;
Dansez vite ! obéissez donc,
Il est le roi du rigodon.

Un jour, sous sa fenêtre,
Passe un enterrement ;
Le cortége et le prêtre
Entendent l'instrument.
Ils sautent ; la prière
Cède aux joyeux accords ;
Et jusqu'au cimetière
On danse autour du corps.

Dansez vite ! obéissez donc
Au ménétrier de Meudon ;
Dansez vite ! obéissez donc,
Il est le roi du rigodon.

A la cour on l'appelle ;
Il y va, le pauvret !
Là, que d'or étincelle !
Quel brillant cabaret !
Là, rois, princes, princesses,
Rubis, perles, velours ;
Tout, jusqu'à des caresses ;
Tout, hors de vrais amours.

Dansez vite ! obéissez donc
Au ménétrier de Meudon ;
Dansez vite ! obéissez donc,
Il est le roi du rigodon.

Il joue, et l'on dédaigne
Ce qu'il y met de soin.
Où l'ambition règne
La gaieté perd son coin.
Maint danseur de quadrille
Se dit : N'oublions pas
Que plus le parquet brille,
Plus on fait de faux pas.

Dansez vite ! obéissez donc
Au ménétrier de Meudon ;
Dansez vite ! obéissez donc.
Il est le roi du rigodon.

Dieu ! chacun bâille ! ô rage !
Guilain désespéré
Fuit, et meurt au village,
De tout Meudon pleuré.
La nuit, revient son ombre.
Oyez ces sons lointains.
Guilain, dans le bois sombre,
Fait sauter les lutins.

Dansez vite ! obéissez donc
Au ménétrier de Meudon ;
Dansez vite ! obéissez donc,
Il est le roi du rigodon.

LE VIN DE CHYPRE

Air du vaudeville de Préville et Taconnet.

Chypre, ton vin, qui rajeunit ma verve,
Me fait revoir l'enfant porte-bandeau,
Jupiter, Mars, Vénus, Junon, Minerve,
Ces dieux longtemps rayés de mon *Credo*.
Si nos auteurs, tout païens dans leurs livres,
M'ont fait maudire un culte ingénieux,
Ah! de ce vin c'est qu'ils n'étaient pas ivres.
Le vin de Chypre a créé tous les dieux.

Au culte grec, enseigné dans nos classes,
Oui, je reviens, tant Bacchus est puissant.
A mes chansons, dansez, Muses et Grâces;
Souris, Phébus; Zéphyr, sois caressant.
Faunes, Sylvains, Bacchantes et Dryades,
Autour de moi formez des chœurs joyeux;
Mais de ma cave éloignez les Naïades.
Le vin de Chypre a créé tous les dieux.

Grâce à ce vin de saveur goudronnée,
Je crois voguer vers ces anciens autels
Où la beauté, de myrte couronnée,
Sous un ciel pur ravissait les mortels.
Nés dans le Nord, sous un vent de colère,
Figurons-nous ce ciel délicieux;
A le peupler l'homme a dû se complaire.
Le vin de Chypre a créé tous les dieux.

Les yeux en l'air, le bonhomme Hésiode
Cherchait jadis des dieux à noms ronflants.
Faute d'idée, il allait faire une ode;
De Chypre arrive une outre aux larges flancs.
Mon Grec s'enivre et sur Pégase il grimpe,
Chaud du nectar qui pousse au merveilleux :
L'outre était pleine, il en sort un Olympe.
Le vin de Chypre a créé tous les dieux.

Aux déités, fables des vieux empires,
Nous opposons des diables peu tentants;
Des loups-garous, des goules, des vampires,
Du moyen âge aimable passe-temps.
Fi des damnés, des spectres et des tombes!
Fi de l'horrible! il est contagieux.
Chauves-souris, faites place aux colombes.
Le vin de Chypre a créé tous les dieux.

Anacréon, Ménandre, Eschyle, Homère,
Ont dans ce vin bu l'immortalité.
Ah! versez-m'en, et ma lyre éphémère
Pour l'avenir peut-être aura chanté.
Non; mais, d'Amours conduisant une troupe,
Hébé pour moi quitte un moment les cieux;
En souriant elle remplit ma coupe.
Le vin de Chypre a créé tous les dieux.

ADIEU, CHANSONS!

AIR du Tailleur et la Fée, ou d'Angéline.

Pour rajeunir les fleurs de mon trophée,
Naguère encor, tendre, docte ou railleur,
J'allais chanter, quand m'apparut la fée
Qui me berça chez le bon vieux tailleur.
« L'hiver, dit-elle, a soufflé sur ta tête :
« Cherche un abri pour tes soirs longs et froids.
« Vingt ans de lutte ont épuisé ta voix,
« Qui n'a chanté qu'au bruit de la tempête. »
Adieu, chansons! mon front chauve est ridé.
L'oiseau se tait; l'aquilon a grondé.

« Ces jours sont loin, poursuit-elle, où ton âme
« Comme un clavier modulait tous les airs;
« Où la gaieté, vive et rapide flamme,
« Au ciel obscur prodiguait ses éclairs.
« Plus rétréci, l'horizon devient sombre.
« Des gais amis le long rire a cessé.
« Combien là-bas déjà t'ont devancé!
« Lisette même, hélas! n'est plus qu'une ombre. »
Adieu, chansons! mon front chauve est ridé.
L'oiseau se tait; l'aquilon a grondé.

« Bénis ton sort. Par toi la poésie
« A d'un grand peuple ému les derniers rangs.
« Le chant qui vole à l'oreille saisie
« Souffla tes vers même aux plus ignorants.
« Vos orateurs parlent à qui sait lire;
« Toi, conspirant tout haut contre les rois,
« Tu marias, pour ameuter les voix,
« Des airs de vielle aux accents de la lyre. »
Adieu, chansons, mon front chauve est ridé.
L'oiseau se tait; l'aquilon a grondé.

« Tes traits aigus lancés au trône même,
« En retombant aussitôt ramassés,
« De près, de loin, par le peuple qui t'aime,
« Volaient en chœur jusqu'au but relancés.
« Puis, quand ce trône ose brandir son foudre,
« De vieux fusils l'abattent en trois jours.
« Pour tous les coups tirés dans son velours,
« Combien ta Muse a fabriqué de poudre! »
Adieu, chansons! mon front chauve est ridé.
L'oiseau se tait; l'aquilon a grondé.

« Ta part est belle à ces grandes journées,
« Où du butin tu détournas les yeux.
« Leur souvenir, couronnant tes années,
« Te suffira si tu sais être vieux.
« Aux jeunes gens racontes-en l'histoire;
« Guide leur nef; instruis-les de l'écueil;
« Et de la France un jour font-ils l'orgueil,
« Va réchauffer ta vieillesse à leur gloire. »
Adieu, chansons! mon front chauve est ridé.
L'oiseau se tait; l'aquilon a grondé.

Ma bonne fée, au seuil du pauvre barde,
Oui, vous sonnez la retraite à propos.
Pour compagnon, bientôt, dans ma mansarde,
J'aurai l'oubli, père et fils du repos.
Mais à ma mort, témoins de notre lutte,
De vieux Français se diront, l'œil mouillé :
Au ciel, un soir, cette étoile a brillé;
Dieu l'éteignit longtemps avant sa chute.
Adieu, chansons! mon front chauve est ridé.
L'oiseau se tait; l'aquilon a grondé.

LA PAUVRE FEMME

Air de Mon habit, ou d'Arlequin.

Il neige, il neige, et là, devant l'église,
Une vieille prie à genoux.
Sous ses haillons où s'engouffre la bise,
C'est du pain qu'elle attend de nous.

Seule, à tâtons, au parvis Notre-Dame,
Elle vient, hiver comme été.
Elle est aveugle, hélas! la pauvre femme.
Ah! faisons-lui la charité.

Savez-vous bien ce que fut cette vieille
Au teint hâve, aux traits amaigris?
D'un grand spectacle autrefois la merveille,
Ses chants ravissaient tout Paris.
Les jeunes gens, dans le rire ou les larmes,
S'exaltaient devant sa beauté;
Tous, ils ont dû des rêves à ses charmes.
Ah! faisons-lui la charité.

Combien de fois, s'éloignant du théâtre
Au pas pressé de ses chevaux,
Elle entendit une foule idolâtre
La poursuivre de ses bravos!
Pour l'enlever au char qui la transporte,
Pour la rendre à la volupté,
Que de rivaux l'attendent à sa porte!
Ah! faisons-lui la charité.

Quand tous les arts lui tressaient des couronnes,
Qu'elle avait un pompeux séjour!
Que de cristaux, de bronzes, de colonnes,
Tributs de l'amour à l'amour
Dans ses banquets, que de muses fidèles
Au vin de sa prospérité!
Tous les palais ont leurs nids d'hirondelles.
Ah! faisons-lui la charité.

Revers affreux! un jour la maladie
Éteint ses yeux, brise sa voix,
Et, bientôt seule et pauvre, elle mendie
Où, depuis vingt ans, je la vois.
Aucune main n'eut mieux l'art de répandre
Plus d'or avec plus de bonté
Que cette main qu'elle hésite à nous tendre.
Ah! faisons-lui la charité.

Le froid redouble : ô douleur! ô misère!
Tous ses membres sont engourdis;
Ses doigts ont peine à tenir le rosaire
Qui l'eût fait sourire jadis.
Sous tant de maux, si son cœur tendre encore
Peut se nourrir de piété,
Pour qu'il ait foi dans le ciel qu'elle implore,
Ah! faisons-lui la charité.

CHANSONS PUBLIÉES EN 1847

A M. PERROTIN [1]

Il y a douze ans, mon cher Perrotin, que, pensant à l'oubli où, selon moi, mes chansons devaient tomber promptement, je vous cédai toutes mes chansons, faites et à faire, pour une modique rente viagère de huit cents francs. Vous hésitiez à conclure ce marché, que vous trouviez désavantageux pour moi. Avec un autre que vous il l'eût été en effet; car, en dépit de mes prédictions, le public m'ayant conservé toute sa bienveillance, les éditions se succédèrent rapidement. De vous-même alors, et à plusieurs reprises, vous avez augmenté cette rente, que ma signature vous donnait le droit de laisser à son premier chiffre. Bien plus, vous n'avez cessé de me prodiguer les soins dispendieux, les attentions délicates d'un dévouement que je puis appeler filial.

La magnifique édition que vous annoncez aujourd'hui, sans nécessité pour votre commerce, est encore un effet de ce dévouement. C'est une espèce de glorification artistique que vous voulez donner à mes vieux refrains; entreprise que j'ai dû désapprouver, en considérant ce qu'elle vous causerait de dépenses et de peines.

Quelque succès qu'aient déjà obtenu les premières livraisons de cette édition, illustrée par les dessinateurs et les graveurs les plus distingués, commentateurs ingénieux qui trouvent souvent au texte qu'ils adoptent plus d'esprit que l'auteur n'en a su mettre; quelque succès, dis-je, qu'aient obtenu ces livraisons, je sens qu'il est de mon devoir de vous venir en aide autant que cela m'est possible.

Sans avoir la fatuité de croire que je manque à la promesse faite au public de ne plus l'occuper de moi, je me décide donc à extraire du manuscrit des chansons de ma vieillesse, manuscrit qui vous appartiendra à ma mort, huit ou dix chansons, auxquelles vous pourrez joindre les couplets im-

[1] Par une réserve facile à comprendre, l'éditeur de Béranger hésitait à publier une lettre si honorable pour lui; mais cette lettre était en même temps un témoignage de la bonté simple et délicate de son auteur : elle fut donc insérée dans l'édition illustrée de 1847, dont elle devint un des ornements les plus précieux, en tête des chansons alors inédites, où l'auteur l'a maintenue depuis comme la plus belle des préfaces.

primés le jour du convoi de mon vieil ami Wilhem. J'ai choisi ces chansons parmi celles qui se rapprochent le plus, par les sujets et la forme, du genre de celles dont se composent mes précédents recueils. Ce n'est certes pas un riche présent que je vous fais; mais, quelles qu'elles soient, acceptez-les vite, car l'envie de les reprendre pourrait bien me venir. Vous savez mieux qu'un autre, mon cher Perrotin, combien me coûte aujourd'hui la moindre publication nouvelle. Aussi j'espère qu'on ne verra dans ce chétif larcin fait à mon recueil posthume qu'un témoignage de gratitude donné par le vieux chansonnier à son fidèle éditeur.

J'ajoute que près de vingt ans de bonne intelligence entre un homme de lettres et un libraire est malheureusement chose assez rare, depuis l'invention de l'imprimerie, pour que tous les deux nous en soyons également fiers. En vous offrant la preuve du prix que j'y attache, mon cher Perrotin, je suis à vous de cœur.

P.-J. DE BÉRANGER.

Paris, 19 décembre 1846.

P. S. Je regrette de ne pouvoir vous donner une de mes chansons inédites sur Napoléon; mais je tiens à ce que celles-là paraissent toutes ensemble.

L'ORPHÉON

LETTRE A B. WILHEM, AUTEUR DE LA NOUVELLE MÉTHODE DE L'ENSEIGNEMENT MUSICAL
APRÈS LA DERNIÈRE SÉANCE DE L'ORPHÉON DE 1841

AIR :

Mon vieil ami, ta gloire est grande :
Grâce à tes merveilleux efforts,
Des travailleurs la voix s'amende
Et se plie aux savants accords.

D'une fée as-tu la baguette,
Pour rendre ainsi l'art familier ?
Il purifiera la guinguette ;
Il sanctifiera l'atelier.

Wilhem, toi de qui la jeunesse
Rêva Grétry, Gluck et Mozart,
Courage ! à la foule en détresse
Ouvre tous les trésors de l'art.
Communiquer à des sens vides
Les plus nobles émotions,
C'est faire en des grabats humides
Du soleil entrer les rayons.

La musique, source féconde,
Épandant ses flots jusqu'en bas,
Nous verrons ivres de son onde
Artisans, laboureurs, soldats.
Ce concert, puisses-tu l'étendre
A tout un monde divisé !
Les cœurs sont bien près de s'entendre
Quand les voix ont fraternisé.

Notre littérature est folle :
Fais-la rougir par tes travaux.
De meurtres elle tient école
Et pousse à des Werther nouveaux.
On l'entend, d'excès assouvie,
En vers, en prose, s'essouffler
A décourager de la vie
Ceux qu'elle en devrait consoler.

Des classes qu'à peine on éclaire
Relevant les mœurs et les goûts,
Par toi, devenu populaire,
L'art va leur faire un ciel plus doux.
Les notes, sylphides puissantes,
Rendront moins lourd soc et marteau,
Et feront des mains menaçantes
Tomber l'homicide couteau.

Quand tu pouvais sur notre scène
Tenter un plus brillant laurier,
Tu choisis d'alléger la chaîne
Du pauvre enfant de l'ouvrier.
A tes leçons, large semence,
La foule accourt et tu les vois,
Captivant jusqu'à la démence, (1)
Vers le ciel diriger sa voix.

D'une œuvre et si longue et si rude
Auras-tu le prix mérité ?
Va, ne crains pas l'ingratitude,
Et ris-toi de la pauvreté.
Sur ta tombe, tu peux m'en croire,
Ceux dont tu charmes les douleurs
Offriront un jour à ta gloire
Des chants, des larmes et des fleurs. (2)

(1) Les docteurs Trélat et Leuret ont fait l'emploi le plus heureux, à la Salpêtrière et à Bicêtre, de la méthode Wilhem. Les pauvres aliénés des deux sexes en ont retiré une distraction puissante, et ont pu chanter à l'église des morceaux de musique qui offraient d'assez grandes difficultés d'exécution.

(2) Peu de mois après avoir adressé ces couplets à son vieil ami, l'auteur avait la douleur de voir s'accomplir la prédiction qui les termine. Wilhem mourut à soixante ans, pauvre, à bout de forces, mais rêvant toujours à l'extension de sa méthode, fruit de vingt-deux ans de travaux ; les autorités municipales et départementales, les maîtres qu'il avait formés, et la foule de ses élèves de tout âge, accompagnaient sa dépouille au cimetière, où lui furent rendus les honneurs qu'il avait le plus enviés.

LE GRILLON

Air de Jacque-

Au coin de l'âtre où je tisonne
En rêvant à je ne sais quoi,
Petit grillon, chante avec moi,
Qui, déjà vieux, toujours chansonne.
Petit grillon, n'ayons ici,
N'ayons du monde aucun souci.

Nos existences sont pareilles :
Si l'enfant s'amuse à ta voix,
Artisan, soldat, villageois,
A la mienne ont charmé leurs veilles.
Petit grillon, n'ayons ici,
N'ayons du monde aucun souci.

Mais sous ta forme héteroclite
Un lutin n'est-il pas caché?
Vient-il voir si quelque péché
Tient compagnie au vieil ermite?
Petit grillon, n'ayons ici,
N'ayons du monde aucun souci.

N'es-tu pas sylphe et petit page
De quelque fée au doux pouvoir,
Qui t'adresse à moi pour savoir
A quoi le cœur sert à mon âge?
Petit grillon, n'ayons ici,
N'ayons du monde aucun souci.

Non; mais en toi, je le veux croire,
Revit un auteur qui, jadis,
Mourut de froid dans son taudis
En guettant un rayon de gloire.
Petit grillon, n'ayons ici,
N'ayons du monde aucun souci.

Docteur, tribun, homme de secte,
On veut briller, l'auteur surtout.
Dieu, servez chacun à son goût :
De la gloire à ce pauvre insecte.
Petit grillon, n'ayons ici,
N'ayons du monde aucun souci.

La gloire! est fou qui la desire :
Le sage en dédaigne le soin.
Heureux qui recèle en un coin
Sa foi, ses amours et sa lyre!
Petit grillon, n'ayons ici,
N'ayons du monde aucun souci.

L'envie est là qui nous menace.
Guerre à tout nom qui retentit!
Au fait, plus ce globe est petit,
Moins on y doit prendre de place.
Petit grillon, n'ayons ici,
N'ayons du monde aucun souci.

Ah! si tu fus ce que je pense,
Ris du lot qui t'avait tenté;
Ce qu'on gagne en célébrité,
On le perd en indépendance.
Petit grillon, n'ayons ici,
N'ayons du monde aucun souci.

Au coin du feu, tous deux à l'aise,
Chantant, l'un par l'autre égayés,
Prions Dieu de vivre oubliés,
Toi dans ton trou, moi sur ma chaise.
Petit grillon, n'ayons ici,
N'ayons du monde aucun souci.

LES PIGEONS DE LA BOURSE

Air :

Pigeons, vous que la Muse antique
Attelait au char des Amours,
Où volez-vous? Las! en Belgique
Des rentes vous portez le cours!
Ainsi, de tout faisant ressource,
Nobles tarés, sots parvenus,
Transforment en courtiers de Bourse
Les doux messagers de Vénus.

De tendresse et de poésie,
Quoi! l'homme en vain fut allaité.
L'or allume une frénésie
Qui flétrit jusqu'à la beauté!
Pour nous punir, oiseaux fidèles,
Fuyez nos cupides vautours;
Aux cieux remportez sur vos ailes
La poésie et les amours.

NOTRE COQ

PAR JACQUES DUBUISSON, SERGENT AUX CHASSEURS D'AFRIQUE.

AIR : Madelon s'en fut à Rome, tonderontaine, tonderonton.

Notre coq, d'humeur active,
Las d'Alger, s'écrie : Il faut
Que jusqu'au bon Dieu j'arrive,
Pour voir s'il s'endort là-haut.

J'ai reponse à tout qui-vive :
Co, co, coquérico.
France, remets ton shako.
Coquérico, coquérico.

Oui, jusqu'au ciel je m'envole,
Sans permis des généraux.
Heureux si mon chant racole
Des âmes de vieux héros.
De leur gloire je raffole.
Co, co, coquérico.
France, remets ton shako.
Coquérico, coquérico.

Que ces étoiles sont belles!
Et les cieux, comme ils sont grands!
Ces planètes seraient-elles
Un bon mets de conquérants!
Qu'à nos gens poussent des ailes!
Co, co, coquérico.
France, remets ton shako.
Coquérico, coquérico.

Dans Vénus j'entre à la brune.
Mars m'attire à ses tambours.
Chez Mercure, la Fortune
Gave butors (1) et vautours.
Que d'avocats dans la lune!
Co, co, coquérico.
France, remets ton shako.
Coquérico, coquérico.

Du soleil je fends la voûte.
Dieu! l'Empereur m'apparaît!
Tu veux un guide, sans doute;
Tiens, dit-il, mon aigle est prêt.
Du ciel il connaît la route.
Co, co, coquérico.
France, remets ton shako.
Coquérico, coquérico.

Nous partons, et, dans nos traites,
L'aigle se plaît à conter
Batailles, siéges, retraites,
Si bien que, pour l'écouter,
S'arrêtent plusieurs comètes.
Co, co, coquérico.
France, remets ton shako.
Coquérico, coquérico.

Vient un parfum qui nous flatte:
Au paradis nous voilà,
Dit l'aigle; à la porte gratte,
Mon père, quittons-nous là.
Adieu, serrons-nous la patte.
Co, co, coquérico.
France, remets ton shako.
Coquérico, coquérico.

Qui fume à cette fenêtre?
C'est saint Pierre. Il me dit : Coq,
Aucun des tiens ne pénètre
Chez nous que pour pendre au croc.
Vos chants m'ont trop fait connaître.
Co, co, coquérico.
France, remets ton shako.
Coquérico, coquérico.

Passe un ange qui raconte
Le refus du vieux commis.
Cours, dit le bon Dieu, qu'il monte;
Ce coq est de mes amis.
J'entre, et Pierre en meurt de honte.
Co, co, coquérico.
France, remets ton shako.
Coquérico, coquérico.

(1) Butors, oiseaux de proie.

Mange et bois dans mon aiguière,
Dit le bon Dieu fort à point.
— Çà! parmi vos gens de guerre,
De moi ne médit-on point?
— A vous ils ne pensent guère.
Co, co, coquérico.
France, remets ton shako.
Coquérico, coquérico.

Mais quoi! le bon Dieu se fâche!
— Coq, ne désertes-tu pas?
— Corbleu! suis-je donc un lâche?
— Non; mais retourne là-bas:
Tu n'as point fini ta tâche.
Co, co, coquérico.
France, remets ton shako.
Coquérico, coquérico.

Sous le drapeau tricolore
Va réchauffer cœurs et bras.
De vous j'ai besoin encore.
Coq, bientôt tu chanteras
Le réveil avant l'aurore.
Co, co, coquérico.
France, remets ton shako.
Coquérico, coquérico.

L'oiseau, prompt comme la foudre,
Rentre au quartier général,
Disant: L'on en va découdre;
Dieu fait seller son cheval;
Les anges font de la poudre.
Co, co, coquérico.
France, remets ton shako.
Coquérico, coquérico.

De ce récit véridique,
C'est moi, Jacques Dubuisson,
Sergent aux chasseurs d'Afrique,
Qui composai la chanson.
Apprenez-en la musique.
Co, co, coquérico.
France, remets ton shako.
Coquérico, coquérico.

LES ÉCHOS

AR :

On pèche au ciel, et c'est un fait notoire
Que les échos sont tous des esprits purs,
Pour leurs péchés tombés en purgatoire,
Dans nos vallons, dans nos bois, dans nos murs;
Tant qu'ici-bas dure leur pénitence,
Tout cri, tout mot, est répété par eux.
C'est leur supplice; il est cruel en France.
Les échos sont trop malheureux.

Plusieurs d'entre eux, délivrés de nos fanges,
Pauvres forçats par d'autres remplacés,
Rentrés au ciel, à leurs frères les anges
Parlaient ainsi de leurs tourments passés :
Dans ses salons, ses cafés, ses écoles,
Pour nous Paris est surtout bien affreux :
A tous les vents il y pleut des paroles.
Les échos sont trop malheureux.

L'un d'eux ajoute : A l'Institut, mes frères,
J'eus pour prison des murs retentissants.
Doctes concours, spectacles littéraires,
M'enflaient sans fin de mots vides de sens.
Réglant science, art, vers, morale, histoire,
Là, que de nains, au cerveau plat et creux,
Prenaient ma voix pour trompette de gloire!
Les échos sont trop malheureux.

Moi, dit l'écho du Palais de justice,
J'eus part forcée à d'absurdes arrêts.
Des becs retors et martyr et complice,
Que de clients j'ai ruinés en frais!
Des gens du roi j'allongeais l'éloquence.
Plus d'un haut rang ils étaient désireux,
Plus leur faconde effrayait l'innocence.
Les échos sont trop malheureux.

Un autre dit : Dans une basilique,
Près de la chaire, hélas! je fus logé.
Des sermonneurs ferai-je la critique
Et de la foi de messieurs du clergé?
Tous en bâillant de Dieu chantaient la gloire,
Tous sur l'enfer brodaient pour les peureux;
Et l'orgue seul au Très-Haut semblait croire.
Les échos sont trop malheureux.

Palais Bourbon, j'ai subi tes séances!
S'écrie enfin de tous le plus puni :
De la tribune, écueil des consciences,
Un Manuel serait encor banni.
Paix! disait-on, quand venait me surprendre
Dans cent discours quelque mot généreux;
Écho, paix donc! les rois vont nous entendre.
Les échos sont trop malheureux.

A bas la loi qui de nous, pauvres anges,
Fait les échos d'un peuple de bavards!
Clament en chœur les célestes phalanges :
L'art de parler est le plus sot des arts.
Nos remplaçants, déjà las du martyre,
Se croient en butte aux esprits ténébreux :
Tous ont crié : De l'enfer Dieu nous tire!
Les échos sont trop malheureux.

CLAIRE

Quelle est cette fille qui passe
D'un pied léger, d'un air riant ?
Dans son sourire que de grâce,
De bonté dans son œil brillant !

— Elle est modiste et désespère
Ses compagnes par sa fraîcheur ;
Sa beauté fait l'orgueil d'un père
C'est la fille du fossoyeur.

VII.

Claire habite le cimetière.
Ce qu'au soleil on voit briller,
C'est sa fenêtre, et sa volière
Qu'on entend d'ici gazouiller.
Là-bas voltige sur les tombes
Un couple éclatant de blancheur;
A qui ces deux blanches colombes ?
A la fille du fossoyeur.

Le soir, près du mur qui domine
Son toit, où la vigne a grimpé,
Par les sons d'une voix divine
De surprise on reste frappé.
Chant d'amour ou chant d'allégresse
Vous retient joyeux ou rêveur.
Quelle est, dit-on, l'enchanteresse ?
C'est la fille du fossoyeur.

On l'entend rire dès l'aurore
Sous les lilas de ce bosquet,
Où les fleurs humides encore
A sa main s'offrent par bouquet.
Là, que les plantes croissent belles !
Que les myrtes ont de vigueur !
Là, toujours des roses nouvelles
Pour la fille du fossoyeur.

Sous son toit, demain grande fête :
Son père va la marier.
Elle épouse, et la noce est prête,
Un jeune et beau ménétrier.
Demain, sous la gaze et la soie,
Comme en dansant battra son cœur !
Dieu donne enfants, travail et joie
A la fille du fossoyeur.

BAPTÊME DE VOLTAIRE [1]

Air : Les cloches du monastère.

La foule encombre l'église ;
Les prêtres sont en émoi :
C'est un garçon qu'on baptise,
Fils d'un trésorier du roi.
Le curé court en personne
Dire au bedeau : Sonne ! sonne !
Dig don ! dig don !
Que n'avons-nous un bourdon !
Dig don ! dig don ! } *Bis.*
Dig don !

Le curé parle au vicaire :
Ce baptême nous fera
Redorer croix, reliquaire,
Ostensoirs, *et cætera.*
Même il se peut que j'accroche
De l'argent pour une cloche.
Dig don ! dig don !
Que n'avons-nous un bourdon !
Dig don ! dig don !
Dig don !

Ah ! crie un chantre, j'espère
Que, nous livrant son cellier,
Cet enfant comme son père
Un jour sera marguillier.
Qu'à son nom l'honneur s'attache
D'un gros marguillier sans tache.
Dig don ! dig don !
Que n'avons-nous un bourdon !
Dig don ! dig don !
Dig don !

A la marraine un beau prêtre
Dit tout bas : Les jolis yeux !
Madame, vous devez être
Un ange envoyé des cieux.
L'enfant qu'un ange patronne
Est un saint que Dieu nous donne.
Dig don ! dig don !
Que n'avons-nous un bourdon !
Dig don ! dig don !
Dig don !

De sa mère, ajoute un diacre,
Ce fils aura tout l'esprit.
Qu'à la chaire il se consacre :
Il vengera Jésus-Christ.
Qui sait ? à sa voix peut-être
Plus d'un bûcher doit renaître.
Dig don ! dig don !
Que n'avons-nous un bourdon !
Dig don ! dig don !
Dig don !

[1] Voltaire, né en février 1694, était d'apparence si frêle qu'on se contenta de l'ondoyer en famille. Son baptême n'eut lieu qu'en novembre de la même année, à Saint-André des Arts. Son père, notaire d'abord, devint trésorier de la Cour des comptes

Mais du ciel tombe un fantôme !
C'est Rabelais, grand moqueur,
Qui leur dit : Dans ce vieux tome
J'ai chanté jadis au chœur.
Sur cet enfant qu'on baptise
Dieu veut que je prophétise.
Dig don ! dig don !
Que n'avez-vous un bourdon !
Dig don ! dig don !
Dig don !

Nous nommons François-Marie
Ce garçon, dit le parrain.
Le fantôme se récrie :
De tels noms ne lui vont brin.
La Gloire, à son baptistère,
Lui donnera nom Voltaire.
Dig don ! dig don !
Que n'avez-vous un bourdon !
Dig don ! dig don !
Dig don !

Dans ce marmot, tête énorme,
Germe un puissant écrivain
Qui doit, en fait de réforme,
Passer Luther et Calvin.
Sots préjugés, il vous sape.
Gare à vous, monsieur du pape !
Dig don ! dig don !
Que n'avez-vous un bourdon !
Dig don ! dig don !
Dig don !

Ce Rabelais, qu'on l'arrête !
Dit le curé s'échauffant.
Pour nous un dîner s'apprête
Chez le père de l'enfant ;
De cadeaux il nous accable :
Baptisons, fût-ce le diable !
Dig don ! dig don !
Que n'avons-nous un bourdon !
Dig don ! dig don !
Dig don !

Le fantôme, qui s'envole,
Crie aux prêtres : Avant peu,
Voltaire, encore à l'école,
En jouant y met le feu.
Ce feu chez vous va s'étendre :
Aux cloches il faut vous pendre.
Dig don ! dig don !
Que n'avez-vous un bourdon !
Dig don ! dig don !
Dig don !

MA GAIETÉ

AIR nouveau de Frédéric BÉRAT.

Ma gaieté s'en est allée.
Sage ou fou, qui la rendra
A ma pauvre âme isolée,
Dieu l'en récompensera.
Tout vient aggraver ma perte
L'infidèle, en s'évadant,
Au chagrin toujours rôdant
A laissé ma porte ouverte.
Au logis ramenez-la,
Vous tous qu'elle consola. } *Bis.*

Ma gaieté, bonne égrillarde
D'un garçon malingre et vieux,
Devait me servir de garde,
Devait me fermer les yeux.
De ses traits qui n'a mémoire?
Pour me la voir ramener,
Si j'en avais à donner,
Je donnerais de la gloire.
Au logis ramenez-la,
Vous tous qu'elle consola.

Je lui dus, vaille que vaille,
Ces chants que le prisonnier
A tant redits sur sa paille
Et le pauvre en son grenier.
La folle, franchissant l'onde,
Brave et railleuse à Paris,
Allait rendre à nos proscrits
L'espérance au bout du monde.
Au logis ramenez-la,
Vous tous qu'elle consola.

« Cessez à de folles têtes
« D'inspirer vos désespoirs,
« Disait-elle aux grands poëtes;
« Le génie a ses devoirs.
« Qu'il brille au vaisseau qui sombre,
« Comme un phare bienfaisant.
« Je ne suis qu'un ver luisant,
« Mais je rends la nuit moins sombre. »
Au logis ramenez-la,
Vous tous qu'elle consola.

Du luxe elle avait la haine,
Philosophait même un peu;
En petit cercle et sans gêne
S'ébattait au coin du feu.
Que son rire avait de charmes!
J'en pleurais épanoui.
Le rire est évanoui;
Il n'est resté que les larmes.
Au logis ramenez-la,
Vous tous qu'elle consola.

Elle exaltait la jeunesse,
Les cœurs chauds, les doux penchants,
Ne comptait dans notre espèce
Que des fous, point de méchants.
En dépit des sots rigides,
Qu'elle dépouilla de fois
La raison de ses airs froids,
La sagesse de ses rides!
Au logis ramenez-la,
Vous tous qu'elle consola.

Mais nous désertons la gloire,
Mais l'or seul nous fait des dieux;
Aux méchants si j'allais croire!
Gaieté, reviens au bon vieux.
Tout sans toi me rend à plaindre.
Las! mon cerveau se transit;
Ma voix meurt, mon feu noircit,
Et ma lampe va s'éteindre.
Au logis ramenez-la,
Vous tous qu'elle consola.

LES ESCARGOTS

Air : Il n'y a que Paris, ou Chantez, dansez, amusez-vous.

Chassé d'un gîte par huissier,
Je cherchais logis au village,
Lorsqu'un colimaçon grossier
Me fait les cornes au passage.
Voyez comme ils font les gros dos,
Ces beaux messieurs les escargots. } *Bis.*

Celui qui me nargue aujourd'hui
Semble dire : Vil prolétaire !
Il n'a pas même un chaume à lui !
L'escargot est propriétaire.
Voyez comme ils font les gros dos,
Ces beaux messieurs les escargots.

Au seuil de son palais nacré,
Ce mollusque à bave incongrue
Se carre en bourgeois décoré,
Tout fier d'avoir pignon sur rue.
Voyez comme ils font les gros dos,
Ces beaux messieurs les escargots.

Il n'a point à déménager,
Il n'a point à payer son terme.
Ses voisins sont-ils en danger,
Dans sa maison vite il s'enferme.
Voyez comme ils font les gros dos,
Ces beaux messieurs les escargots.

Trop sot pour connaître l'ennui,
Il fait son bien de toutes choses,
S'engraisse du travail d'autrui,
Et sait le pampre et les roses.
Voyez comme ils font les gros dos,
Ces beaux messieurs les escargots.

En vain tentent de l'émouvoir
Des oiseaux les voix les plus belles ;
Le rustre a peine à concevoir
Qu'on ait une voix et des ailes.
Voyez comme ils font les gros dos,
Ces beaux messieurs les escargots.

Ce bourgeois a raison, ma foi.
Fi du peu que l'esprit rapporte !
Mieux vaut avoir maison à soi :
On met les autres à la porte.
Voyez comme ils font les gros dos,
Ces beaux messieurs les escargots.

En deux chambres l'on m'a conté
Que leurs législateurs s'assemblent.
Je le tiens pair ou député :
J'en connais tant qui lui ressemblent !
Voyez comme ils font les gros dos,
Ces beaux messieurs les escargots.

De ramper prenant sa façon,
Faisons de moi, s'il est possible,
Un électeur colimaçon,
Un colimaçon éligible.
Voyez comme ils font les gros dos,
Ces beaux messieurs les escargots.

LE DÉLUGE

AIR des Trois couleurs

Toujours prophète, en mon saint ministère.
Sur l'avenir j'ose interroger Dieu.
Pour châtier les princes de la terre,
Dans l'ancien monde un déluge aura lieu.
Déjà, près d'eux, l'Océan sur ses grèves
Mugit, se gonfle : il vient, maîtres, voyez!
Voyez, leur dis-je. Ils répondent : Tu rêves.
Ces pauvres rois, (*bis*) ils seront tous noyés.

Que vous ont fait, mon Dieu, ces bons monarques?
Il en est tant dont on bénit les lois!
De jougs trop lourds si nous portons les marques,
C'est qu'en oubli le peuple a mis ses droits.
Pourtant les flots précipitent leur marche
Contre ces chefs jadis si bien choyés.
Faute d'esprit pour se construire une arche,
Ces pauvres rois, ils seront tous noyés.

Qui parle aux flots? Un despote d'Afrique,
Noir fils de Cham, qui règne les pieds nus.
Soumis, dit-il, à mon fétiche antique,
Flots qui grondez, doublez mes revenus.
Et ce bon roi, prélevant un gros lucre
Sur les forbans à la traite employés,
Vend ses sujets pour nous faire du sucre.
Ces pauvres rois, ils seront tous noyés.

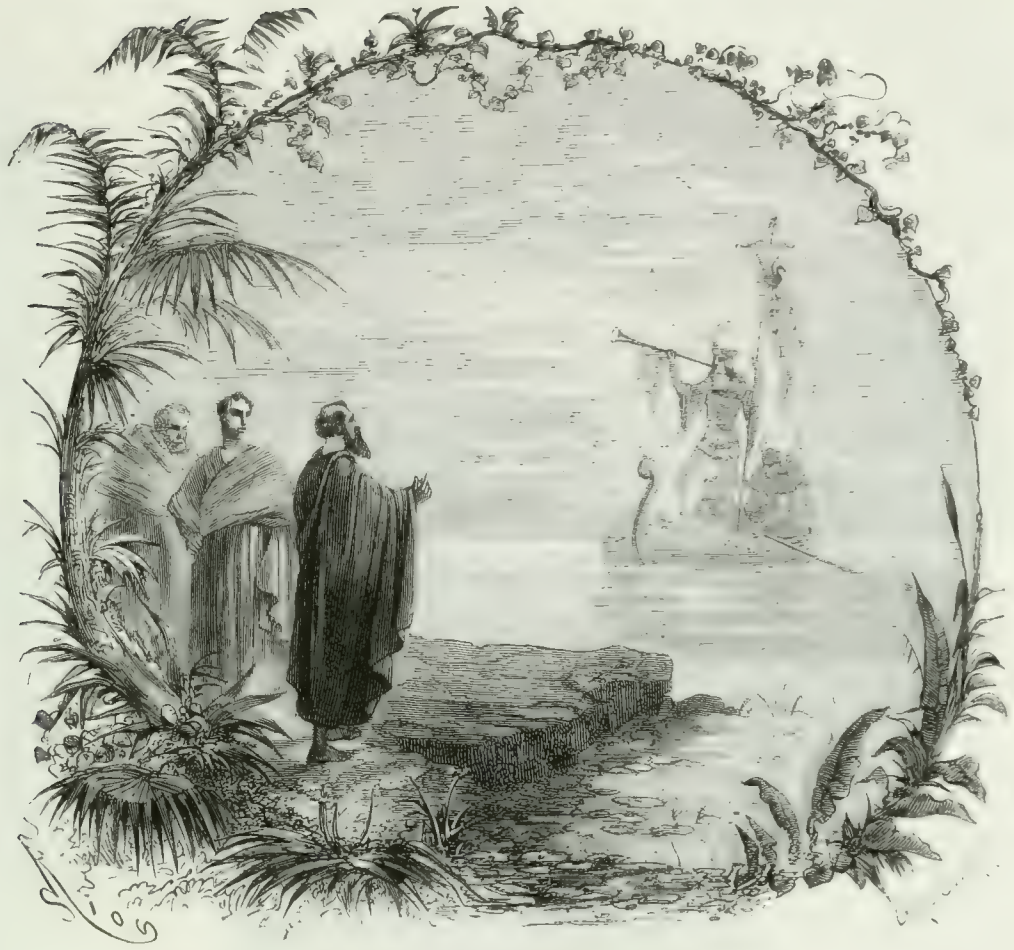
Accourez tous! crie un sultan d'Asie :
Femmes, vizirs, eunuques, icoglans.
Je veux, des flots domptant la frénésie,
Faire une digue avec vos corps sanglants.
Dans son sérail tout parfumé de fêtes,
D'où vont s'enfuir ses gardes effrayés,
Il fume, il bâille, il fait voler des têtes.
Ces pauvres rois, ils seront tous noyés.

Dans notre Europe, où naît ce grand déluge,
Unis en vain pour se prêter secours,
Tous ont crié : Dieu, soyez notre juge!
Dieu leur répond : Nagez, nagez toujours.
Dans l'Océan ces augustes personnes
Vont s'engloutir; leurs trônes sont broyés;
On bat monnaie avec l'or des couronnes.
Ces pauvres rois, ils seront tous noyés.

Cet Océan, quel est-il, ô prophète?
Peuples, c'est nous, affranchis de la faim.
Nous, plus instruits, consommant la défaite
De tant de rois inutiles enfin.
Dieu fait passer sur ces fils indociles
Nos flots mouvants si longtemps fourvoyés.
Puis le ciel brille et les flots sont tranquilles.
Ces pauvres rois, ils seront tous noyés.

FIN DES CHANSONS ANCIENNES

CHANSONS POSTHUMES



LE PHÉNIX

Air

Jadis, en des climats lointains,
Vivait sur de fertiles plages
Une république de sages
Heureux des plus obscurs destins.

Le phénix vint sur l'autre rive.
Vite, à sa cour il les fit appeler.
Son héraut criait : — Qu'on me suive !
Dépêchez-vous ; l'oiseau peut s'envoler.

Partout l'esclave galonné
Va disant : — Mon maître a des ailes
A couver vingt peuples fidèles ;
Venez voir l'oiseau couronné.
Pas n'est besoin de vous l'apprendre,
Au bien de tous il aime à s'immoler.
S'il meurt, il renaît de sa cendre.
Dépêchez-vous ; l'oiseau peut s'envoler.

Un vieillard enfin lui répond :
— Cesse, ami, tes vaines fanfares ;
Nous préférons, nous, vrais barbares,
A ton oiseau poule qui pond.
Pourtant il nous plaît fort entendre
Chanter linots, colombes roucouler.
Le chant du phénix est moins tendre :
C'est chant royal ; l'oiseau peut s'envoler.

Nul ne bouge. Il ajoute encor :
— Ne pas le voir serait dommage.
Rien d'aussi beau que son plumage,
Son bec de perle et ses pieds d'or.
Vrai soleil, sa riche couronne,
Sur vos moissons daignant étinceler,
Les mûrirait, Dieu me pardonne !
Dépêchez-vous ; l'oiseau peut s'envoler.

Sache qu'en son bûcher fumant
Nos pères l'ont osé surprendre.
Qu'ont-ils découvert dans sa cendre ?
Hélas ! un cœur de diamant.
Tout être unique en son espèce
D'aucun amour n'a pouvoir de brûler.
Plaignez les rois, dit la Sagesse.
Nous les plaignons ; l'oiseau peut s'envoler.

PLUS DE VERS

Air des Trois couleurs.

Non, plus de vers, quelque amour qui m'anime
La règle et l'art m'échappent à la fois :
Un écolier sait mieux coudre la rime
Au bout du vers mesuré sur ses doigts.
Devant le ciel lorsque tout haut je cause
Avec mon cœur, au fond des bois déserts,
L'écho des bois ne me répond qu'en prose.
Dieu ne veut plus que je fasse de vers.

Dieu ne veut plus! Et, comme aux fins d'automne,
Le villageois, dans ses clos dépouillés,
Regarde encor si l'arbre en sa couronne
Ne cache pas quelques fruits oubliés,
Je vais cherchant; pour cela je m'éveille,
Mais l'arbre est mort, fatigué des hivers :
Qu'il manquera de fruits à ma corbeille!
Dieu ne veut plus que je fasse de vers.

Dieu ne veut plus! Et pourtant dans mon âme
J'entends sa voix dire au peuple craintif :
Lève ton front, peuple, je te proclame
De la couronne héritier présomptif.
Il dit : et moi, joyeux de prescience,
Lorsque j'allais, par de nouveaux concerts,
Peuple dauphin, t'instruire à la clémence,
Dieu ne veut plus que je fasse de vers.

UN ANGE

AIR de la Pipe de tabac, *ou* J'ai vu partout dans mes voyages.

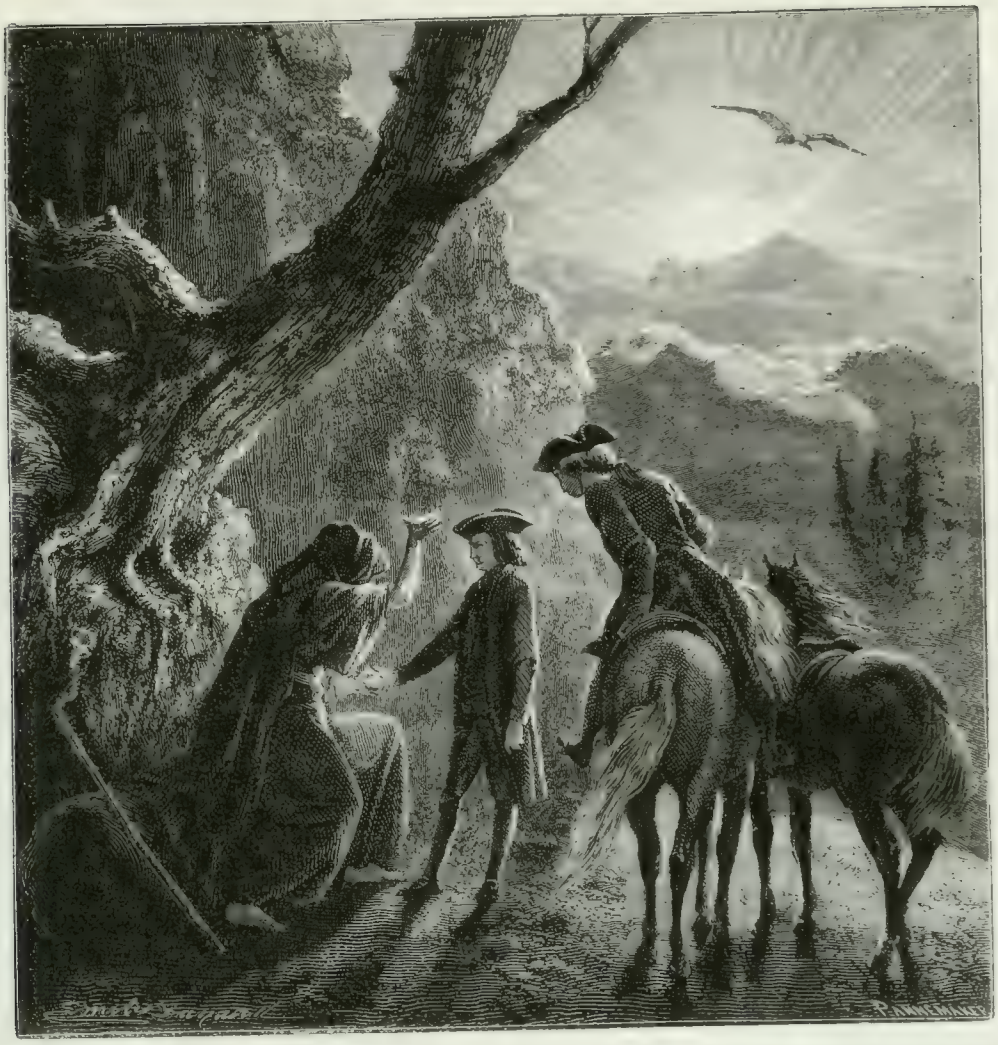
D'où naît cette pure auréole
Dont les rayons frappent mes yeux?
C'est un ange, un ange qui vole
Entre mon front chauve et les cieux.
Comme un doux luth sa voix m'attire,
Et ses cheveux longs et flottants
Embaument l'air que je respire
Des plus doux parfums du printemps.

Oui, c'est un ange; car mes rides
Feraient fuir la simple beauté,
Qui lirait dans mes yeux humides
Des souvenirs de volupté.
Mais l'ange aux grâces innocentes,
Presque heureux d'être venu tard,
Sourit quand ses mains caressantes
Réchauffent les mains du vieillard.

Cet ange écarte d'un coup d'aile
Les songes noirs qui m'étreignaient
Il serait mon guide fidèle
Si mes faibles yeux s'éteignaient.
Au but de ma course éphémère
Qu'enfin j'arrive harassé,
Comme un nouveau-né par sa mère,
Sur son sein je mourrai bercé.

Mais de mourir pourquoi parlé-je,
Quand pour vivre il me tend la main?
Son souffle a fait fondre la neige
Qui cachait les fleurs du chemin.
Et pour ma soif, dans le voyage,
De ses lèvres coulent toujours
Des baisers plus doux qu'au jeune âge
Ne m'en prodiguaient les amours.

J'en suis donc sûr, il est des anges
Qui, vers nous prenant leur essor,
Au pauvre enfant donnent des langes,
A la pauvre mère un peu d'or.
Vous, leur sœur, d'une âme ravie
Agréez le culte pieux;
Qu'avec vous j'achève la vie,
Qu'avec vous je remonte aux cieux.



L'ÉGYPTIENNE

AIR :

— Descendez tous deux de monture,
Enfants, sous l'arbre du chemin.
Vous semblez Grecs par la figure :
Je veux lire dans votre main.

JOSEPH.

Seriez-vous la vieille Égyptienne
Que notre évêque veut bannir?

L'ÉGYPTIENNE.

Oui; point de Corse qui ne vienne
M'interroger sur l'avenir.

NAPOLÉON.

Je veux la consulter, mon frère.

JOSEPH.

Garde-t'en bien : c'est un péché.

Allons plutôt vendre au marché
Les olives de notre mère.

L'ÉGYPTIENNE.

Voyons ta main, mon enfant, et crois-moi, (*Bis.*
Quand je dirais : Tu seras plus qu'un roi.

Les chevaux s'arrêtant d'eux-mêmes,
— Voyez, dit-elle en souriant,
J'ai, pour braver les anathèmes,
Tous les secrets de l'Orient.
Malgré l'aîné, qu'elle intimide,
Le plus jeune, au regard altier,
S'avance alors : — Femme intrépide,
Vous avez vu le monde entier?

L'ÉGYPTIENNE.

Oui, j'ai vu tout, ombre et lumière,
Enfer et ciel, morts et vivants.
Dieu m'a crié : Comme les vents
Passe et n'emporte que poussière.
Voyons ta main, mon enfant, et crois-moi,
Quand je dirais : Tu seras plus qu'un roi.

NAPOLÉON.

En Égypte vous êtes née?

L'ÉGYPTIENNE.

Non; dans Moscou fut mon berceau.
La source à Memphis couronnée
Là vient se perdre obscur ruisseau.
De consoler ma race antique
Quels soins le sort n'a-t-il pas pris?
Dans tes déserts, jeune Amérique,
J'ai foulé d'antiques débris;
Et sur des monts de cendre humaine,
Dans l'Inde, lasse de marcher,
Je vins gémir sur un rocher
Inconnu, nommé Sainte-Hélène.
Voyons ta main, mon enfant, et crois-moi,
Quand je dirais : Tu seras plus qu'un roi.

NAPOLÉON.

Femme, que fait la métropole,
Ce grand Paris, notre fanal?

L'ÉGYPTIENNE.

Cette ville, que l'on croit folle,
C'est Brutus en habit de bal.
Là j'entendis, l'oreille à terre,
De profonds et sourds grondements.
Palais et temples, un cratère
Va s'ouvrir sous vos fondements.
Un ciel pur semble nous absoudre,
Chantait la cour dans ses ébats.
Le ciel est pur; mais c'est d'en bas
Qu'à présent partira la foudre.
Voyons ta main, mon enfant, et crois-moi,
Quand je dirais : Tu seras plus qu'un roi.

NAPOLÉON.

Je me fie à votre science;
Égyptienne, voici ma main.

L'ÉGYPTIENNE.

Que vois-je! O signes de puissance!
O labeurs du génie humain!
Muses, pour vous quelle épopée!
Législateurs, qu'il sera grand!
France, à l'œuvre! forge une épée
Pour cette main de conquérant.
Rois, pleurez vos orgueils de race;
Suivez-le, peuples haletants.
Moi, je tombe aux pieds dont le temps
Doit à jamais garder la trace.
J'ai vu ta main. O noble enfant! crois-moi,
Quand je te dis : Tu seras plus qu'un roi.

Aux paroles de la sibylle,
Le jeune homme, silencieux,
Croise les bras, rêve, immobile;
Un éclair brille dans ses yeux.
A genoux reste l'Égyptienne,
Mais Joseph s'écrie, exalté :
— Napoléon, qu'il te souvienne
De moi dans ta prospérité.
Afin de payer l'étrangère
Pour qui Dieu n'a rien de caché,
Frère, courons vendre au marché
Les olives de notre mère.

L'ÉGYPTIENNE.

J'ai vu ta main. O noble enfant! crois-moi,
Quand je te dis : Tu seras plus qu'un roi.

LES CHANSONNETTES

A BRAZIER, MON VOISIN A PASSY ET MON ANCIEN COLLÈGUE AU CAVEAU QUI, EN M'ENVOYANT SON RECUEIL, M'A ADRESSÉ UNE FORT JOLIE CHANSON.

Air : Ainsi jadis un grand prophète.

Brazier, grand merci de ton livre,
De nos beaux jours gai souvenir.
Quoique un peu las déjà de vivre,
Je te chante pour rajeunir.
Que de soupers! Que d'amourettes!
Que de vrais amis à vingt ans!
C'est là le temps des chansonnettes.
Oh! le bon temps! oh! le bon temps!

Des airs que module une amie,
A vingt ans naît plus d'un refrain.
Nos vers narguent l'Académie,
Nos plaisirs tout censeur chagrin.
La montre d'or paiera nos dettes;
Que sert de compter les instants?
C'est là le temps des chansonnettes.
Oh! le bon temps! oh! le bon temps!

Chauve déjà, mais jeune encore, (1)
Je me vois admis au Caveau;
Là tu fais d'une voix sonore
Applaudir maint couplet nouveau;
Moi, j'y chante un hymne aux grisettes,
Porte-bonheur de mon printemps.
Vive le temps des chansonnettes!
Oh! le bon temps! oh! le bon temps!

Je vois encor régner à table
Désaugiers, notre maître à tous,
Bon convive si regrettable,
Trop fou des rois, mais roi des fous.
Coulez, bons vins, sautez, fillettes,
A sa voix que toujours j'entends.
Vive le temps des chansonnettes!
Oh! le bon temps! oh! le bon temps!

Moi, depuis, aux vieilles pagodes
J'adressai de vertes leçons.
Si l'on dit que j'ai fait des odes,
N'en crois rien : j'ai fait des chansons.
Est-ce leur faute, les pauvrettes,
Si leur père avait cinquante ans?
Adieu le temps des chansonnettes!
Oh! le bon temps! oh! le bon temps!

Voisin, l'hiver n'ose t'atteindre :
Ton recueil charmant en fait foi.
Ma gaieté, qu'un rien vient éteindre,
Trouve à se rallumer chez toi.
Oui, grâce à ta muse en goguettes,
Grâce à tes refrains si chantants,
Je rêve au temps des chansonnettes.
Oh! le bon temps! oh! le bon temps!

(1) J'avais trente-trois ans.

LES FOURMIS

Air de la Petite Cendrillon.

Quel bruit dans la fourmilière!
On s'assemble, on parle, on court;
Suivi d'une armée entière,
Le roi part avec sa cour.
Un avocat les inonde
De mots qui me sont transmis.
— Conquérons, dit-il, le monde.
Gloire immortelle aux fourmis!

L'armée atteint dans sa marche
De fiers pucerons campés
Près d'un fétu qui fait arche
Sur deux cailloux escarpés.
Le roi dit : — De leurs tanières
Chassons-les, braves amis.
Dieu combat sous nos bannières.
Gloire immortelle aux fourmis!

L'autre peuple a son Hercule,
Faux dieu qu'il invoque alors :
On va, vient, pousse, recule.
Ah! que de sang et de morts!
Les pucerons et leurs lares
En déroute enfin sont mis.
Exterminons les barbares.
Gloire immortelle aux fourmis!

Vite un bulletin détaille
Tous les exploits faits céans,
Proclamant cette bataille
La bataille des géants.
Reste à piller le royaume
Des vaincus *in extremis*.
Que de brins d'herbe et de chaume!
Gloire immortelle aux fourmis!

Un arc de triomphe en paille
Voit rentrer le roi vainqueur;
Et la foule qui travaille,
A jeun, le salue en chœur.
Puis un Pindare en extase
Lance une ode aux ennemis.
Les fourmis aiment l'emphase.
Gloire immortelle aux fourmis!

Tout enivré de sublime,
Le barde ajoute ces vers :
— Des temps je franchis l'abîme;
Fourmis, à nous l'univers!
Nous saurons, que nul n'en doute,
Ce globe une fois soumis,
Des cieux nous ouvrir la route.
Gloire immortelle aux fourmis!

Tandis que l'auteur bravache
Vole aux Titans leurs projets,
Dans son urine une vache
Noie auteur, prince et sujets.
Le seul qui trouve un refuge
Veut qu'à sec Dieu se soit mis
Pour suffire à ce déluge.
Gloire immortelle aux fourmis!

LA PRISONNIERE

Air : Ce magistrat irréprochable.

Platon l'a dit : l'âme est captive
Dans ce corps brut, obscur séjour,
Prison véritable où n'arrive
Que lentement l'éclat du jour.

Cette âme en qui tout est mystère,
Souffrant du froid, souffrant du chaud,
Quand l'édifice sort de terre,
Sommeille au fond d'un noir cachot.

Tandis qu'elle languit dans l'ombre,
Nature tente un sourd travail,
Et fait poindre dans ce lieu sombre
Le jour douteux d'un soupirail.
A la lueur qui vient d'éclore,
Se créant un vaste horizon,
La pauvre âme longtemps encore
Se heurte aux murs de sa prison.

Mais enfin s'ouvre une fenêtre;
Elle s'y cramponne en riant.
Salut, printemps qui vient de naître!
Tout brille aux feux de l'orient.
Ces bois si verts, ces eaux si belles,
Ces monts géants, l'homme en est roi.
Toutes ces fleurs, pour moi sont-elles?
Tous ces fruits, seront-ils pour moi?

De la prison d'abord si noire
Le faîte devient radieux.
L'âme en fait un observatoire,
Et de là plonge dans les cieux.
Tant d'astres soulèvent les voiles
Du Dieu qui leur trace un chemin!
Je me noie en ces flots d'étoiles :
Dieu puissant, tendez-moi la main.

Mais l'automne touche à son terme;
Déjà le ciel s'est obscurci.
L'observatoire alors se ferme,
Hélas! et sa fenêtre aussi.
Quelque rayon, qui meurt bien vite,
Frappe encor des murs délabrés;
Puis du cachot, son premier gîte,
L'âme redescend les degrés.

Il en est ainsi pour la foule
A l'âge de caducité.
Mais enfin la prison s'écroule;
L'âme s'envole en liberté.
De nouveaux fers Dieu la préserve!
Et j'ajoute à mon oraison :
Faites, mon Dieu, qu'elle conserve
Le souvenir de sa prison.

LE BAPTÊME

DIALOGUE

PREMIER CORSE.

Nous voilà sujets de la France,
Qui nous envoie un gouverneur.
Y gagnera-t-elle en puissance?
Y gagnerons-nous en bonheur?

DEUXIÈME CORSE.

De ce toit, vois d'ici le maître,
Bonaparte, ami des Français :
Tandis qu'il aide à leurs succès,
Un second fils lui vient de naître. (1)

PREMIER CORSE.

Dans toute l'île une fête a donc lieu?

DEUXIÈME CORSE.

D'être à la France on y rend grâce à Dieu.

PREMIER CORSE.

On dispose ainsi de la Corse
Sans nous dire : Y consentez-vous?
La règle des rois, c'est la force;
Ont-ils parlé : peuple, à genoux!

DEUXIÈME CORSE.

Dieu le veut, comme il veut la joie
De ces époux qu'on vient fêter.
A l'église on va présenter
L'enfant qu'à leur cœur il envoie.

PREMIER CORSE.

Où va la foule, au pied de ce rempart?

DEUXIÈME CORSE.

Voir de la France arborer l'étendard.

PREMIER CORSE.

Sur nous, qu'avait opprimés Gênes,
Un autre joug va donc peser?
Ce n'est pas à changer de chaîne
Que l'on apprend à les briser.

DEUXIÈME CORSE.

Voilà le baptême qu'on sonne;
Le cortége part triomphant.
Ce fils n'est pas leur seul enfant :
D'où vient tout l'espoir qu'il leur donne?

PREMIER CORSE.

Par le canon, quoi! ce jour est fêté!

DEUXIÈME CORSE.

Il sera cher à la postérité.

PREMIER CORSE.

La Corse étonnera le monde,
A dit un ami de nos droits. (2)
Mais, s'il faut qu'un roi la féconde,
Qu'enfantera-t-elle? Des rois.

(1) Napoléon Bonaparte est né le 15 août 1769, jour de l'Assomption de la Vierge, peu de mois après le traité qui réunit définitivement la Corse à la France. Son père, Charles Bonaparte, avait d'abord été très-opposé aux Français; mais M. de Marbeuf finit par l'attacher à leur cause, qui était dans l'intérêt de cette île.

(2) J.-J. Rousseau, que les Corses avaient voulu charger de faire une constitution pour leur île.

DEUXIÈME CORSE.

La mère, dame sage et bonne,
Sur son lit, le front incliné,
Par le jour où son fils est né,
Le recommande à sa madone.

PREMIER CORSE.

Les chants français troublent ville et faubourgs.

DEUXIÈME CORSE.

D'exploits futurs ces chants parlent toujours.

PREMIER CORSE.

Pourtant les Corses sont des braves.
Rome, la Rome des Césars,
N'osait en prendre pour esclaves :
Nous avions déjà des poignards.

DEUXIÈME CORSE.

On lui donne un patron sans gloire :
C'est Napoléon, m'a-t-on dit ;
Mais, si le saint est sans crédit,
Le nom semble fait pour l'histoire.

PREMIER CORSE.

Chaque navire a pavoisé son bord.

DEUXIÈME CORSE.

Les Anglais seuls désertent notre port.

PREMIER CORSE.

En quoi l'âpre sol de cette île
Peut-il tenter un roi puissant ?
Nos mains, sans le rendre fertile,
L'ont inondé de bien du sang.

DEUXIÈME CORSE.

Un carillon de bon augure
Reconduit l'enfant au logis.
Loin du sein, hélas ! tu vagis,
Pauvre petite créature !

PREMIER CORSE.

Que vois-je au loin sur nos rochers déserts ?

DEUXIÈME CORSE.

Un jeune aiglon qui plane dans les airs.

PREMIER CORSE.

Quand l'ombre du manteau d'un maître
Passe entre le soleil et nous,
Qu'importe un enfant qui peut-être
Doit traîner sa vie à genoux ?

DEUXIÈME CORSE.

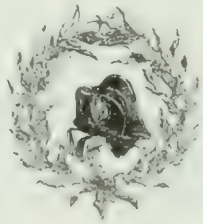
Ami, Dieu seul renverse et fonde.
Ne peut-il, lui qui la défend,
Donner à la France un enfant,
A cet enfant donner le monde ?

PREMIER CORSE.

Quel bruit soudain se mêle aux cris joyeux ?

DEUXIÈME CORSE.

C'est le tonnerre : il ébranle les cieux !



LE CHEVAL ARABE

AIR d'Angéline, ou AIR nouveau de M. L. ADAM.

Mon beau cheval, oui, je viens de te vendre,
Moi, pauvre et jeune, officier sans crédit,
A ce vieux juif qui va venir te prendre!
Oh! du destin c'est moi qui suis maudit!
Contre un peu d'or, hélàs! c'est pour ma mère,
C'est pour mes sœurs que je vais t'échanger.
De mon chagrin si tu pouvais juger,
Tu pleurerais comme un coursier d'Homère.
Mon bel arabe, adieu! Sans toi, demain,
Ma noble mère irait tendre la main.

Mère adorée! ah! relisons sa lettre :
« Napoléon, nous qui faisions le bien,
« De notre toit le ciel vient de permettre
« Qu'on nous proscrive, et nous n'avons plus rien.
« Songe aux tourments qu'en secret je dévore;
« Pense à tes sœurs, à tes frères, à moi.
« Matin et soir nous prions Dieu pour toi.
« S'il te bénit, il nous protége encore. » (1)
Mon bel arabe, adieu! Sans toi, demain,
Ma noble mère irait tendre la main.

Je t'achetai sur le port de Marseille,
D'un Levantin qui se promenait là.
Ton dos cambré, ton inquiète oreille,
Ton œil de feu, tout pour toi me parla.
Aux Mamelouks, cavaliers intrépides,
Des cheiks du Nil t'auront sans doute offert;
Ou, compagnon des chameaux du désert,
Tu reposas aux pieds des Pyramides.
Mon bel arabe, adieu! Sans toi, demain,
Ma noble mère irait tendre la main.

En te montant, que j'ai l'âme saisie
Du grand projet qui m'occupe toujours!
Cherchons, me dis-je, oui, cherchons en Asie
La gloire, un rang, des combats, des amours.
Où Bagdad rampe, où régna Babylone,
Même aujourd'hui le plus simple officier
Peut dire encor, n'eût-il que son coursier :
Tyran, à moi ta sultane et ton trône!
Mon bel arabe, adieu! Sans toi, demain,
Ma noble mère irait tendre la main.

Que Dieu me donne un monde par la guerre,
J'en ferai part à mes frères chéris :
Sous mon soleil ton pied fera de terre
Surgir des rois à mes sœurs pour maris.
Je veux un règne à faire oublier Rome,
Dût-il finir par d'éclatants malheurs.
Ah! je suis sûr qu'en me donnant des pleurs,
Le peuple alors s'écrierait : Le pauvre homme!
Mon bel arabe, adieu! Sans toi, demain,
Ma noble mère irait tendre la main.

Tu hâterais ma course triomphale;
Et je te vends quand l'Europe prend feu.
Notre Alexandre a vendu Bucéphale,
Diront ces chefs que je flatte si peu.
Mais vont s'ouvrir bien des routes nouvelles;
L'antique France a tremblé sous mes pas.
Pour me porter où d'autres n'iront pas,
A ton défaut je sens que j'ai des ailes.
Mon bel arabe, adieu! Sans toi, demain,
Ma noble mère irait tendre la main.

Moment fatal! le juif est à la porte.
Ah! qu'il te trouve un maître plus heureux.
Ma mère attend tout l'argent qu'il m'apporte,
Pour abriter ses enfants si nombreux.
Séparons-nous; mais, va, tu peux m'en croire,
Si quelque jour, devenu général,
Je te rencontre, ô vaillant animal!
Je te rachète au prix d'une victoire.
Mon bel arabe, adieu! Sans toi, demain,
Ma noble mère irait tendre la main.

(1) En 1793, Mme Lætitia fut obligée, avec toute sa famille, de fuir la Corse, où le parti français avait le dessous; elle se réfugia à Marseille dans un grand état de gêne, quoi qu'en aient dit quelques-uns de ses enfants, qui, sur ce point comme sur beaucoup d'autres, ne pensaient pas comme celui qui fonda leur fortune. Napoléon ne fit jamais mystère de ses temps de pauvreté.

DE PROFUNDIS

MON ANNIVERSAIRE A FONTAINEBLEAU

Air des Amazones.

« Quitter Paris, quitter le monde,
« C'est mourir », m'a-t-on dit cent fois.
Or, dans ma retraite profonde,
Je suis mort, du moins je le crois. (*Bis.*)
D'un trépassé prenant le caractère,
Je tiens mon gîte aux indiscrets muré.
Me voilà donc comme à cent pieds sous terre.
De profundis ! car je suis enterré. } *Bis.*

Les morts ne se dérangent guères;
Venez donc sans deuil ni souci,
Narguant les larmoyeurs vulgaires,
Boire au défunt qui gît ici.
Plus ne m'arrive un soupir de colombe;
Plus un seul vers par Lisette inspiré.
L'amitié seule a des fleurs pour ma tombe.
De profundis ! car je suis enterré.

Je vis en mort tranquille et sage
Dans ce coin qui me va si bien;
Espérant, moi qui sais l'usage,
Que l'oubli sera mon gardien.
Mais que de moi l'amitié se souvienne
Pour chaque nœud qu'avec vous j'ai serré.
A mon tombeau que souvent elle vienne.
De profundis ! car je suis enterré.

Pourtant, lorsqu'ici je m'enterre,
Ne me croyez pas devenu
Fou misanthrope ou sage austère,
Contre son siècle prévenu.
Avec le temps si mon esprit plus sombre
Voyait en noir, sous un ciel azuré,
Soyez, amis, indulgents pour mon ombre.
De profundis ! car je suis enterré.

Je conçois qu'on s'immortalise;
Pourtant cela devient banal;
Et lettre d'ami, quoi qu'on dise,
Vaut mieux qu'article de journal.
Laissons la gloire apposer son paraphe
Sur maint brevet par des sots délivré;
Mes vieux amis, faites mon épitaphe.
De profundis ! car je suis enterré.

De profundis ! criait Lazare,
Rêveur dans la tombe endormi,
Lorsque armé d'un pouvoir trop rare,
Jésus réveilla son ami.
Au bout de l'an où tous je vous convie
Pour un service à bas bruit célébré,
Comme à Lazare, ah ! rendez-moi la vie.
De profundis ! car je suis enterré.

ADIEU PARIS

AIR :

Paris m'a crié : Reviens vite !
Sachons si ta voix a faibli.
Cesse au loin de vivre en ermite ;
Reviens chanter, ou crains l'oubli.
J'ai répondu : Dans ta mémoire,
Paris, laisse mon nom périr.
En vain ton soleil fait mûrir
Grandeur, plaisir, richesse et gloire ;
Ici l'écho me dit tout bas :
Ne t'en va pas. (*Bis.*)

Qu'en dites-vous dans ce feuillage,
Oiseaux qu'aux temps froids je nourris ?
— Nous disons : Vive le village !
Connaît-on l'aurore à Paris ?
Elle entr'ouvre ici tes paupières
Au chant des linots, des pinsons.
A nous tes dernières chansons,
A toi nos chansons printanières.
Et puis l'écho redit tout bas :
Ne t'en va pas.

Qu'en dites-vous, fleurs dont j'étanche
La soif au déclin des longs jours ?
— Que sagement ton front qui penche
A brisé le joug des amours.
Plein d'une tendre souvenance,
Cultive en paix nos doux présents,
Nous garderons à tes vieux ans
Pour chaque jour une espérance.
Et puis l'écho redit tout bas :
Ne t'en va pas.

Qu'en dites-vous, flots de la Loire,
Voisins du seuil cher à mes goûts ?
— Que dans leur cours fortune et gloire
Sont plus variables que nous.
Pour qu'en ton sein la peur redouble
Au moindre songe ambitieux,
Vois ce fleuve capricieux :
Plus il monte, plus il est trouble.
Et puis l'écho redit tout bas :
Ne t'en va pas.

Qu'en dites-vous, vous qu'à mon âge
J'ose planter, arbres naissants ?
— Que du soin mis à ce bocage
Tu nous verras reconnaissants.
Des maux d'autrui l'âme oppressée,
Quand tu rêveras dans ces lieux,
Grands alors, nous pourrons des cieux
Montrer la route à ta pensée.
Et puis l'écho redit tout bas :
Ne t'en va pas.

Arbres et flots, oiseaux et roses,
Oui, je vous crois ; adieu Paris.
Je m'amuse aux plus simples choses ;
Quand je pense à Dieu, je souris.
Que me faut-il ? Un peu d'ombrage,
Quelques pauvres pour me bénir,
Et, pour le long somme à venir,
Le cimetière du village.
Aussi l'écho redit tout bas :
Ne t'en va pas.

L'OFFICIER

Air de la Pipe de tabac.

— Voilà les hussards ; viens, Rosette ;
Devant la porte ils vont passer.
Ma sœur, viens ; j'entends la trompette ;
Tiens ! tiens ! les vois-tu s'avancer ?
Combien de brillants jeunes hommes !
Qu'ils laissent d'amours à Paris !
Nous, paysannes que nous sommes,
N'aurons point de si beaux maris !

Devant Rose, brune élancée,
Un jeune officier passe alors :
— Amis, voilà ma fiancée ;
Comptez, dit-il, tous ses trésors :
Œil vif, teint rosé, fine taille.
Oui, dans un an, à pareil jour,
Je l'épouse, si la mitraille
Permet de vivre à mon amour.

Ces mots d'un fou, dits au passage,
Tu les entends, car tu rougis,
Rose, et, sans rien voir davantage,
Tu rentres rêveuse au logis.

Depuis, Rose à part soi répète
Ces mots qui lui semblent si doux ;
Et, chaque soir, sur sa couchette,
Pour l'officier prie à genoux.

Un an de rêves ainsi passe.
Le jour qu'il fixa brille enfin.
L'aube entrevoit Rose qui lace
Pour lui son corset le plus fin.
N'entend-on pas quelque bruit d'armes ?
Elle écoute, sort, rentre, sort ;
Attend, attend, et, toute en larmes,
A minuit s'écrie : — Il est mort !

LES OISEAUX DE LA GRENADIÈRE [1]

Air :

Comme en ses vœux l'homme s'abuse !
Le ciel permet qu'en ce réduit,
Disais-je d'une voix qui s'use,
Mes derniers jours coulent sans bruit.
Et de ces murs le sort m'exile.
Adieu, fleuve, arbustes et fleurs;
Vous, de mes fruits joyeux voleurs,
Oiseaux qui charmez cet asile.
Oiseaux, adieu. Peuple heureux et chéri,
En vous créant l'Éternel a souri. } *Bis.*

J'entends un oiseau me répondre :
« Ami, pourquoi t'affliger tant?
« Sur nous l'orage vient-il fondre,
« Un abri partout nous attend.
« Quand l'hiver, qui tout décolore,
« Dépouille jardins et forêts,
« Il reste encor quelques cyprès
« D'où nos voix réveillent l'aurore. »
Oiseaux, adieu. Peuple heureux et chéri,
En vous créant l'Éternel a souri.

« La pauvreté, sombre nuage,
« Bientôt, dis-tu, fondra sur toi.
« Jeune, tu bravais son passage;
« Au soleil n'as-tu donc plus foi?
« Crois-nous, quelques routes nouvelles
« Que ton vol prenne en son essor,
« Si le nuage crève encor,
« Un rayon séchera tes ailes. »
Oiseaux, adieu. Peuple heureux et chéri,
En vous créant l'Éternel a souri.

« Tu nous as chanté, sous ces treilles,
« L'aigle expirant, captif des mers.
« Apprends d'infortunes pareilles
« A subir de communs revers.
« Va gaiement où le sort te pousse,
« A la ville ou dans un chalet.
« Pour ton nid, pauvre roitelet,
« Que te faut-il? Un peu de mousse. »
Oiseaux, adieu. Peuple heureux et chéri,
En vous créant l'Éternel a souri.

« La fin de tout, nul ne l'ignore.
« D'avance tu sauras quitter
« Ces rosiers qui sont près d'éclore,
« Ces arbres qu'on t'a vu planter.
« Lorsqu'à partir tu te disposes,
« Un corbeau te crie à l'écart :

(1) La Grenadière, petite habitation sur les bords de la Loire, vis-à-vis de Tours, décrite avec l'admirable talent qu'on lui connaît par M. de Balzac, qui y avait demeuré quelque temps avant moi. Le propriétaire de cette agréable maisonnette, l'excellent M. de Longpré, à qui il n'a pas tenu que j'y prolongeasse mon séjour, a respecté les plantations qu'il m'avait permis d'y faire.

« Pour parer les tombeaux, vieillard,
« Dieu partout a semé les roses. »
Oiseaux, adieu. Peuple heureux et chéri,
En vous créant l'Éternel a souri.

Oiseaux, merci! Rome fut sage
De vous consulter autrefois;
Je vais au plus prochain rivage (1).
Vivre en un coin sous d'humbles toits.
Ici, vous qui du vieil ermite
Picoriez en paix les raisins,
S'il a des arbres pour voisins,
Venez charmer son nouveau gite.
Oiseaux, adieu. Peuple heureux et chéri,
En vous créant l'Éternel a souri.

(1) Rue Chanvineau, à Tours. (*Note de l'Éditeur.*)

L'AIGLE ET L'ÉTOILE

AIR :

A son étoile, à travers un nuage,
L'aigle s'adresse : — On manque d'air ici ;
Cette île d'Elbe est une étroite cage.
Paris m'attend ; qu'il dise : Le voici !
Brille, et je pars. On manque d'air ici.

Reprends l'éclat des jours de ma jeunesse,
Lorsque le ciel n'écoutait que ma voix ;
Lorsqu'un grand peuple, ivre de mon ivresse,
Riait vainqueur au nez de tous les rois.
Le ciel encor doit écouter ma voix.

Mais à ton feu ma foudre se renflamme ;
Oui, tu renais. De clocher en clocher,
Je vais voler jusqu'aux tours Notre-Dame.
Que le drapeau qui dort sur ce rocher
Vole avec moi de clocher en clocher.

L'aigle fend l'air. Le peuple, qui l'appelle,
Le voit de loin : — Français, séchons nos pleurs.
C'est lui, c'est lui ! que son étoile est belle !
Il nous revient quand renaissent les fleurs.
Aigle du ciel, tu vas sécher nos pleurs.

Salut ! salut ! Notre amour te seconde.
— Enfants, bonjour ! leur dit l'aigle en passant.
Soldats, bourgeois, paysans, tout un monde
Lui crie : — A toi nos biens et notre sang !
— Bonjour, bonjour ! leur dit l'aigle en passant.

De son étoile, alors plus éclatante,
Le cours rapide éblouit tout Paris ;
Pour le vingt mars, la foule, dans l'attente,
Mêle à ses vœux des souvenirs chéris. (1)
L'étoile heureuse éblouit tout Paris.

Rois alliés, que faites-vous dans Vienne ?
Tous sont au bal après quinze ans de deuil, (2)
Ne craignant plus que d'un coup d'aile il vienne
Éteindre encor leur joie et leur orgueil.
Ils dansent tous après quinze ans de deuil.

Mais sur leur front éclate la nouvelle :
Il revient ! Dieu ! Pâlissent tous les rois.
En vain l'orchestre au plaisir les appelle,
Sur les divans ils retombent sans voix.
Dieu ! que ce bal a vu pâlir de rois !

Pourtant on rêve encore aux Tuileries ;
Mais l'aigle frappe aux vitraux du palais.
Tout tremble alors, princes, grandeurs, pairies :
— Fuyons à Lille ; oui, fuyons à Calais.
Il frappe, il frappe aux vitraux du palais.

Le vieux Louis se dit : — J'arrive à peine ;
A peine a-t-on dételé mes chevaux,
Que dans l'exil il faut qu'on me remmène
Tendre la main à des secours nouveaux.
A peine a-t-on dételé mes chevaux.

Du trône enfin les rois savent descendre.
Ce prince est vieux ; peuple compatissant,
Dût-il rentrer dans nos villes en cendre,
Les pieds rougis du plus pur de ton sang,
Laisse-le fuir, peuple compatissant.

L'aigle en triomphe a ressaisi son aire.
Mais quoi ! soudain son étoile a pâli.
Pour lui déjà s'alourdit le tonnerre,
Et dans sa gloire il semble enseveli.
Malheur ! malheur ! son étoile a pâli !

Cent jours passés, un Anglais sous sa voile
Voit tout sanglant tomber l'aigle abattu.
Le doigt de Dieu vient d'éteindre l'étoile ;
N'espère enfin, peuple, qu'en ta vertu.
L'étoile meurt, l'aigle tombe abattu.

(1) Anniversaire de la naissance du roi de Rome.

(2) C'est en effet pendant un bal de rois que se répandit à Vienne la nouvelle du retour de Napoléon.

LA ROSE ET LE TONNERRE

Air :

Chez les Grecs, conteurs de merveilles,
Quel sort ne m'eût-on pas prédit?
Lauriers d'Homère, et vous, abeilles, (1)
Qui mettiez Platon en crédit;
Lauriers, j'eus mieux que vos ombrages;
Abeilles, mieux que votre miel;
Une rose et le feu du ciel
De mon destin ont été les présages;
Une rose et le feu du ciel.

Dans son sein j'essayais la vie,
Quand ma mère, au temps des frimas,
D'une rose eut, dit-on, l'envie.
Pour la reine on n'en trouvait pas.
Ce désir vain fut-il la cause
Du signe qui m'a couronné?
Ah! Dieu m'avait prédestiné!
Son doigt au front me peignit une rose; (2)
Ah! Dieu m'avait prédestiné!

Oui, sur ce front brille l'image
D'une rose dont les couleurs
S'avivaient lorsqu'en mon jeune âge
Avril aux champs semait ses fleurs.
Une dame à robe étoffée,
Baisant mon front, disait toujours :
Tu seras béni des amours.
Ces mots si doux me semblaient d'une fée :
Tu seras béni des amours!

Des trop longs pleurs de l'élégie
Je dus affranchir la beauté.
Amours, dans ma mythologie,
Dieu sourit à la volupté.
Je vous prophétise une autre ère :
La femme engendrera la loi.
Qu'elle soit reine où l'homme est roi.
Qu'en son époux Ève retrouve un frère;
Qu'elle soit reine où l'homme est roi.

Mais aux doux chants ma voix sans doute
Devait mêler des sons plus fiers.
Vient un orage : enfant, j'écoute
Ce char qui roule armé d'éclairs.
Sur moi du nuage qui crève
Le tonnerre tombe étouffant. (3)

(1) Homère fut, dit-on, trouvé au bord du fleuve Mélésigène, sous un berceau de lauriers; et des abeilles, dit-on aussi, déposaient leur miel sur les lèvres du jeune Platon endormi. Je demande pardon à ces deux noms si grands de les avoir rapprochés de celui d'un chansonnier.

(2) Ma mère eut en effet le désir d'une rose dans le premier mois de sa grossesse, en plein cœur d'hiver. Mes vieux parents ne manquèrent pas d'attribuer à cette *envie* non satisfaite une espèce de rose colorée que je portais au front, mais que l'âge fit disparaître à plus de quinze ans. La tante qui m'a élevé en retrouvait encore la trace au retour du printemps.

(3) Dans deux de mes chansons, j'ai déjà fait allusion à cette particularité de ma jeunesse. Une bonne éducation m'eût mieux valu que ces prétendus pronostics pour devenir un jour un homme remarquable; mais qu'on pardonne à l'aliment de [illegible] rappelés ici.

Pourquoi pleurer le pauvre enfant?
Aux longs ennuis son bon ange l'enlève.
Pourquoi pleurer le pauvre enfant?

Hélas! le ciel me fait renaître.
Que voulait-il me présager?
Moi, né faible, j'aurai peut-être
De ses rois un peuple à venger.
Oui, des Français que j'encourage
Les foudres sont près d'éclater.
Tremblez, Bourbons, je vais chanter;
J'ai fait, bien jeune, un pacte avec l'orage.
Tremblez, Bourbons, je vais chanter.

Ah! j'ai rempli ma destinée.
Adieu l'amour qui me soutint!
Dès longtemps la rose est fanée
Le feu du ciel en moi s'éteint.
A la nuit, qui vient froide et noire
Du foyer gagnons la chaleur.
Comme l'éclair, comme la fleur,
Meurent, hélas! amour, génie et gloire;
Comme l'éclair, comme la fleur.

SAINTE-HÉLÈNE

Air de la République.

Sur un volcan dont la bouche enflammée
Jette sa lave à la mer qui l'étreint,
Parmi des flots de cendre et de fumée
Descend un ange, et le volcan s'éteint.

Un noir démon s'élance du cratère :
— Que me veux-tu, toi resté pur et beau?
L'ange répond : — Que ce roc solitaire,
Dieu l'a dit, devienne un tombeau.

Mais le démon : — Cette île est mon Ténare.
Là j'espérais d'un déluge effrayant
Lancer les feux sur l'Argonaute avare
Qui par ici tenterait l'Orient.
Et l'envahir ! Une dépouille humaine
Souiller ces mers, vierges de tout vaisseau !
Jusqu'où le monde a-t-il poussé la haine,
Qu'ici Dieu lui cache un tombeau ?

Pour quel colosse éteint-on le cratère ?
Un roi sans doute, un héros hasardeux.
Tous ont de morts si bien jonché la terre,
Que place un jour doit manquer pour l'un d'eux.
De tant d'États au cercueil d'Alexandre
Ravirait-on jusqu'au dernier lambeau ?
— Les vents, dit l'ange, ont balayé sa cendre :
Ce roi n'a plus même un tombeau !

L'autre repart : — Quels restes de grand homme
Un jour ici seront donc déposés ?
En ce moment César tombe dans Rome
Sous les poignards à son sceptre aiguisés.
— Rome, dit l'ange, aura sa sépulture ;
Mais, quand va naître un monde tout nouveau,
Les loups du Nord viendront chercher pâture
Sur les débris de son tombeau.

L'être infernal, alors, baissant la tête,
Dit en soi-même : — Est-ce donc pour celui
Qui, ralliant le monde en sa conquête,
Va lui donner une croix pour appui ?
L'ange l'entend : — Silence ! esprit rebelle !
Il ne craint, lui, ni chacal ni corbeau ;
Car, dans Sion, c'est moi, lampe fidèle,
Qui veillerai sur son tombeau.

Démon, écoute. Avant deux mille années,
Un conquérant, empereur des Gaulois,
Terminera d'immenses destinées
Sur cet écueil, à la honte des rois.
Pour le punir d'attarder dans sa route
L'humanité qu'éblouit son drapeau,
Qu'il trouve ici, quoi qu'au ciel il en coûte,
Une prison et son tombeau.

Privé pour lui de ton trône de laves,
Sois son geôlier, prends des traits odieux ;
Trouble ses nuits, resserre ses entraves ;
Tiens de ses maux la coupe sous ses yeux.
Cet homme, ainsi purifiant sa gloire,
Pour l'avenir redevient un flambeau,
Sur l'infortune achève sa victoire
Et des rois triomphe au tombeau.

Loin du démon, loin de ces tristes plages,
L'ange à ces mots revole aux pieds de Dieu,
Dont l'œil déjà voit à travers les âges
Le grand captif expirer dans ce lieu.
Quelques amis en pleurs sont venus prendre
De l'astre éteint le glorieux fardeau.
Dieu joint sa main aux mains qui vont descendre
Napoléon dans son tombeau.

ASCENSION

Air : Sur et matin sur la fougère, *ou* Ce magistrat irréprochable.

Géant ailé, géant immense,
En rêve aux astres m'élevant,
Des soleils j'y vois la semence
Et ce que Dieu cache au savant.
Dieu donne aux anges qu'il préfère
Un instrument harmonieux,
Qui, résonnant sur chaque sphère,
La dirige à travers les cieux.

Notre soleil garde sa lyre,
Sirius marche au son du cor,
Sur Jupiter l'orgue soupire,
A Saturne la harpe d'or.
Devant ces corps, masse infinie,
J'ai crié : Gloire au Créateur !
Plus ému de leur harmonie
Qu'effrayé de leur pesanteur.

Dans mon vol, sous mes pieds, qu'entends-je?
C'est le son triste d'un pipeau,
Qui mène au gré d'un tout jeune ange
L'un des corps nains du grand troupeau.
Petit globe, objet de risée !
On dirait, à le voir courir,
Du savon la bulle irisée
Qu'un souffle fait naître et périr.

Je demande à l'enfant céleste
Si c'est son jouet dans les cieux.
— Énorme géant, sois modeste,
Dit-il, regarde, et juge mieux.
Je me penche alors sur la boule,
Prêt à la prendre dans ma main.
Dieu ! j'y vois s'agiter la foule
Que nous nommons le genre humain.

Ma confusion est profonde.
Est-ce donc là notre séjour?
— Oui, dit l'ange, voilà ce monde
Dont peu d'entre vous font le tour.
Ton œil y distingue sans doute
Ces monts qui sont géants pour vous,
Et votre océan, cette goutte
Qui suffit à vous noyer tous.

Quoi ! notre gloire impérissable,
Nous la bâtissons là-dessus !
Mais qu'importe ce peu de sable
Où s'entassent nos vœux déçus?
Qu'importe en quelle étroite bière
Nos os tomberont de sommeil;
Aux mains de Dieu, grain de poussière,
L'homme pèse plus qu'un soleil.

Espère enfin, mon âme, espère;
Du doute brise le réseau.
Non, ce globe n'est pas ton père;
Le nid n'a pas créé l'oiseau.
J'en juge à l'effort de ton aile,
Qui s'en va les cieux dépassant :
Pour t'engendrer, noble immortelle,
Il n'est que Dieu d'assez puissant.

Soudain je rentre imperceptible
Au lit fangeux du fleuve humain.
Mais, quand d'un accent indicible
L'ange me dit : — Frère, à demain !
La comète, horrible merveille,
De ce globe accroche l'essieu;
Du choc il tombe; je m'éveille,
Le jour brille, et je bénis Dieu.

DIX-NEUF AOUT

A MES AMIS

AIR : Ainsi jadis un grand prophète

Dix-neuf août ! Dieu ! quelle date !
Mes chers amis, à jour pareil,
Je vins sur notre terre ingrate
Traîner cinq pieds d'ombre au soleil.
Voyant, à l'heure d'apparaître,
Mon bon ange saisi d'effroi,
Je fis bien des façons pour naître.
Mes amis, pardonnez-le-moi. (*Bis.*)

Mon ange me prête main-forte ;
Mais un docteur aux bras de fer (1)
De mon gîte forçant la porte,
Je sors comme on entre en enfer.
Pour moi quels tourments vont donc suivre
L'épreuve où je viens d'être mis ?
Je crains déjà de longtemps vivre.
Pardonnez-le-moi, mes amis.

Mon bon ange alors me révèle
L'avenir qui m'est réservé :
Comme un pauvre joueur de vielle,
Je chante en battant le pavé.
Mon indigence est poursuivie,
On m'emprisonne au nom du roi.
J'hésite à mener cette vie.
Mes amis, pardonnez-le-moi.

Mon bon ange m'annonce encore
Pour mon pays de longs combats,
Une liberté dont l'aurore
Se fond en brumes et frimas.
Un siècle naît, qui rien ne fonde,
La gloire y tombe en désarroi.
Oh ! que j'ai regret d'être au monde !
Mes amis, pardonnez-le-moi.

Mais en riant j'aurais dû naître,
Si mon bon ange eût dit d'abord :
L'amitié viendra sur ton être
Verser l'oubli des maux du sort.
Moi dont elle a séché les larmes,
Moi qu'à son culte elle a commis,
J'aurais dû pressentir ses charmes.
Pardonnez-le-moi, mes amis.

(1) Ma mère souffrit pendant plusieurs jours avant de me mettre au monde, et ne put être délivrée que par le forceps, qu'on n'employait alors que dans les cas extrêmes.

IL N'EST PAS MORT [1]

Air des Trois couleurs.

A moi soldat, à vous gens de village,
Depuis huit ans on dit : « Votre empereur
« A dans une île achevé son naufrage;
« Il dort en paix sous un saule pleureur. »
Nous sourions à la triste nouvelle.
O Dieu puissant qui le créas si fort,
Toi qui d'en haut l'as couvert de ton aile,
N'est-il pas vrai, mon Dieu, qu'il n'est pas mort?

(1) L'idée qui a fait faire cette chanson a bien longtemps régné au fond de nos campagnes et même parmi les classes ouvrières des villes. Peut-être même trouverait-on encore, dans quelque province, des individus qui conservent cette superstition populaire.

Lui, mort! oh! non. Quel tremblement de terre,
Quelle comète annonça son trépas?
Croyons plutôt que la riche Angleterre
Pour le garder a manqué de soldats.
Les étrangers qu'épouvantait sa gloire
Feignent en vain de déplorer son sort;
En vain leurs chants exaltent sa mémoire,
N'est-il pas vrai, mon Dieu, qu'il n'est pas mort?

Il partagea deux fois mon pain de seigle,
Et de sa main il m'attacha la croix;
J'ai toujours vu, moi qui portais son aigle,
La mort en lui respecter notre choix.
Et des Anglais auraient cloué sa bière!
Et de sa tombe ils défendraient l'abord!
Et sous leurs pieds il deviendrait poussière!
N'est-il pas vrai, mon Dieu, qu'il n'est pas mort?

Nous, ses enfants, nous savons qu'un navire
A ses geôliers nuitamment l'a ravi;
Que, depuis lors, dans son immense empire,
Déguisé, seul, il erre poursuivi.
Ce cavalier de chétive apparence,
De la forêt ce braconnier qui sort,
C'est lui peut-être : il vient sauver la France.
N'est-il pas vrai, mon Dieu, qu'il n'est pas mort?

Mais dans Paris, parmi le peuple en fête,
J'ai cru le voir; je l'ai vu : c'était lui.
De-la colonne il contemplait le faîte.
Ému, troublé, je cours; il avait fui.
Reconnaissant un vieux compagnon d'armes,
Si de ma joie il a craint le transport,
Pour se cacher ma joie avait des larmes.
N'est-il pas vrai, mon Dieu, qu'il n'est pas mort?

Un matelot, qui connaît l'Inde esclave,
Pour nous servir veut qu'il y soit passé.
Il mène au feu le Mahratte si brave,
Et des Anglais l'empire est menacé.
Courant, volant, foudroyant des murailles,
Oui, de l'Asie il revient par le nord.
Hélas! sans nous qu'il livre de batailles!
N'est-il pas vrai, mon Dieu, qu'il n'est pas mort?

Des nations chacune a sa souffrance :
Il manque un homme en qui le monde ait foi.
C'est lui qu'on veut; rends-le vite à la France,
Mon Dieu; sans lui je ne puis croire en toi.
Mais, loin de nous, sur des rochers funestes,
Dans son manteau si pour toujours il dort,
Ah! que mon sang rachète au moins ses restes!
N'est-il pas vrai, mon Dieu, qu'il n'est pas mort?

LA LEÇON D'HISTOIRE

Air du ballet des Pierrots.

Le grand captif à Sainte-Hélène,
Souffrant, promenait son ennui.
Un enfant, de fleurs la main pleine,
Pour le fêter court après lui.
Napoléon s'assied, l'embrasse :
— Viens, lui dit-il en soupirant;
Le mien sans doute a même grâce.
Viens sur mon cœur, fils de Bertrand.

Mon fils, que te fait-on apprendre?
— Sire, l'histoire; et, ce matin,
Mon père en français m'a fait rendre
Sur Rome un passage latin.
— Et notre histoire, on l'abandonne!
Si grands qu'aient été nos aînés,
La France, enfant, vaut bien qu'on donne
Son lait de mère aux nouveau-nés.

— Oh! sire, je sais notre histoire.
J'ai lu les Gaulois nos aïeux;
Les Francs, Clovis et la victoire
Qui lui fit abjurer ses dieux.
Avant qu'il eût fondé le trône,
Combien j'admire, en ces temps-là,
Geneviève qui fait l'aumône
Et sauve Paris d'Attila.

J'ai lu les Sarrasins d'Espagne,
Que Martel remplit de terreur;
Les conquêtes de Charlemagne,
Salué dans Rome empereur;
Philippe-Auguste et les croisades,
Et de fers saint Louis chargé :
Héros qui soigne les malades,
Roi qui pleure avec l'affligé.

— Mon fils, c'est le plus honnête homme
Qui d'un peuple ait dicté les lois.
Nomme à présent nos guerriers, nomme
Les plus fameux par leurs exploits.
— Bayard, Condé, Guesclin, Turenne,
Sire; mais ce qui doit toucher,
C'est Jeanne Darc, lorsqu'on la traîne
Pour mourir au feu d'un bûcher.

— Ah! mon enfant, ce nom réveille
Le plus beau souvenir français.
De son sexe elle est la merveille
Dans les combats, dans son procès!
D'un ange éblouissant mirage,
Jeanne, échauffant tout de sa foi,
Fille du peuple, a fait l'ouvrage
Où succombaient nobles et roi.

Née aux champs, d'art et de science
Un rayon d'en haut lui tint lieu;
Oui, puisqu'elle a sauvé la France,
Sa mission venait de Dieu.
Faut-il une pure victime
Au salut des peuples souffrants,
Dieu, pour ce dévouement sublime,
Choisit une âme aux derniers rangs.

Honte et malheur à qui t'outrage,
Vierge, sœur des plus grands héros!
Que le ciel châtie en notre âge
Les Anglais, tes lâches bourreaux!
De leur orgueil ils vont descendre,
Et le Dieu dont la voix t'arma
Pour leurs fronts a gardé la cendre
Du bûcher qui te consuma.

Alors, oubliant qui l'écoute,
Il s'écrie : — Anglais inhumains,
Comme elle, ici, bientôt sans doute,
Je sortirai mort de vos mains.
Mais, pour braver vos sentinelles,
Pour fuir vos brutales clameurs,
Jeanne au bûcher trouva des ailes,
Et moi, depuis cinq ans je meurs!

L'enfant, à ces mots, fond en larmes;
Le vieux soldat s'en attendrit.
— Près de nos geôliers sous les armes,
Vois ton père qui te sourit.
Cours le chercher; ma force expire;
Cours : c'est son bras qu'ici j'attends.
Hélas! sans me voir lui sourire,
Mon fils pleurera bien longtemps.

MADAME MÈRE [1]

Air

La noble dame, en son palais de Rome,
Aime à filer; car, bien jeune, autrefois,
Elle filait en allaitant cet homme
Qui depuis l'entoura de reines et de rois.

(1) Mme Lætitia Bonaparte, qu'au temps de l'empire on appelait Madame Mère, habitant à Rome un palais, le seul qui ne fût pas illuminé lors des fêtes données par le pape à l'empereur François, père de Marie-Louise. Devenue presque aveugle, Madame s'occupait à filer, usage de sa jeunesse, m'a-t-on dit, et des femmes corses, même d'une condition élevée.

Entourée du respect de tous, elle avait avec elle une vieille servante d'Ajaccio, qui l'avait aidée à élever ses nombreux enfants, et qui jouissait de l'intimité due à un si long attachement.

Près d'elle, assise, est la vieille servante
Qui, nouveau-né, le reçut dans ses bras.
Au bruit de leurs fuseaux elles disent : — Hélas !
Que la fortune est décevante !

Madame attend un message de Vienne.
Fils de son fils, elle te sait mourant.
— A son chevet point de mère qui vienne
Veiller, prier, pleurer, dit-elle en soupirant.
J'ai vu la mort fuir aux cris d'une mère ;
Mais lui, né roi, le pauvre infortuné,
A nos vainqueurs d'un jour otage abandonné,
Meurt de la gloire de son père !

Sans cette gloire, ah ! le père lui-même
Vivrait encor, soleil de mes vieux jours.
Un ancien roi, privé du diadème,
Vingt ans et plus du sort peut rêver les retours ;
Mais de son char qu'un victorieux tombe,
Soudain les rois, qui se prosternaient tous,
Courent, sans prendre temps d'essuyer leurs genoux,
Du pied le pousser dans la tombe.

Dieu l'éleva si haut, qu'un noir présage
Saisit mon cœur pour ce fils bien-aimé.
Dieu, disait-on, dans ce héros, vrai sage,
Au vieux monde croulant donne un Messie armé ;
Mais, tout le temps de l'incessante lutte
Où son génie étonna l'univers,
Tremblante, je veillais, tenant les bras ouverts
Pour le recevoir dans sa chute.

Napoléon, sous le toit de tes pères,
Ton premier âge à flots purs s'écoula.
Tu m'aimais tant ! Ah ! chéri de tes frères,
Adoré de tes sœurs, que n'as-tu vieilli là !
Là de tes fils Dieu bénirait le nombre ;
J'y vois à peine, ils guideraient mes pas.
Et là du moins nos pleurs (où ne pleure-t-on pas ?)
Moins amers couleraient dans l'ombre.

Ton fils sans doute, en longues rêveries,
Vers son berceau qu'entourait tant d'amour
Revole encore, et dans les Tuileries
Voit ses hochets mêlés aux splendeurs de ta cour.
Bien jeune instruit par sa mère elle-même
Que pour les rois il n'est pas de saints nœuds,
Son cœur aura surpris des souvenirs haineux
Sur les lèvres de ceux qu'il aime.

Vierge Marie, ah ! tenez lieu de mère
A cet enfant qui m'a souri si beau.
L'unique vœu de ma vieillesse amère,
C'est à sa piété de devoir un tombeau.
Et, s'il se peut, fils et Français fidèle,
Sans être roi, ni vengeur ni vengé,
Que dans Paris un jour l'enfant rentre chargé
De la dépouille paternelle.

Mais on annonce un messager de Vienne.
— Madame, il pleure, il est vêtu de deuil.
Elle sait tout ; il faut qu'on la soutienne ;
Elle semble à genoux prier sur un cercueil.
— Pauvre orphelin, objet de tant d'alarmes,
Dit-elle enfin après un long effort,
Adieu ! l'enfant n'est plus ! Ah ! tout mon fils est mort,
Hélas ! et je n'ai plus de larmes.

—

Des simples chants que ton grand nom m'inspire,
Napoléon, c'est ici le dernier.
Républicain, s'il a blâmé l'empire,
Sur ta chute et tes fers pleura le chansonnier.
Pour réveiller notre France abattue,
J'exaltai l'homme et non le souverain.
Puisse la main du peuple incruster dans l'airain
Mon nom au pied de ta statue !

BONDY

AIR : C'est l'amour, l'amour, l'amour.

Gens titrés,
Lettrés,
Mitrés,
Banquiers, corsaires
Et faussaires;
Gens titrés,
Lettrés,
Mitrés,
Accourez, accourez!

L'or et l'argent sont nos idoles;
Rester pauvre est de mauvais goût.
Votes, serments, écrits, paroles,
On trafique aujourd'hui de tout.
Tout se vend, tout s'achète,
Honneurs, emplois, brevets,
Quand Vespasien répète :
Cela sent-il mauvais?

Gens titrés,
Lettrés,
Mitrés,
Banquiers, corsaires
Et faussaires;
Gens titrés,
Lettrés,
Mitrés,
Accourez, accourez!

Prêtre, du ciel ouvre la porte,
Pour mon salut passons marché;
Grand avocat, combien rapporte
Le crime au supplice arraché?
Qu'à Waterloo succombe
Un peuple de héros,
Marchand, fouille leur tombe,
Fais argent de leurs os.

Gens titrés
Lettrés,
Mitrés,
Banquiers, corsaires
Et faussaires;
Gens titrés,
Lettrés,
Mitrés,
Accourez, accourez

Si l'industrie aux bras sans nombre
Nous prépare un monde meilleur,
Des forbans l'entravent dans l'ombre,
Malgré bourgeois et travailleurs.
Cette bande honnie
Enfle son riche avoir
Des sueurs du génie,
Des pleurs du désespoir.

Gens titrés,
Lettrés,
Mitrés,
Banquiers, corsaires
Et faussaires;
Gens titrés,
Lettrés,
Mitrés,
Accourez, accourez

La royauté, veuve de pompe,
N'étale plus que des haillons;
Pourtant du peuple, qui s'y trompe,
La couronne obtient des millions.
Plus d'un roi qui l'écorne
Tend ce vieil oripeau,
Comme un gueux, sur la borne,
Aux sous tend son chapeau.

Gens titrés,
Lettrés,
Mitrés,
Banquiers, corsaires
Et faussaires;
Gens titrés,
Lettrés,
Mitrés,
Accourez, accourez!

Quoi! le poëte à la richesse
Fait sacrifice de ses goûts!
Frais parvenus, vieille noblesse,
Pêchent l'or aux mêmes égouts.
Le joueur suit ses pontes,
Le pauvre un numéro;
Hélas! et que de comptes
Soldés par le bourreau!

Gens titrés,
Lettrés,
Mitrés,
Banquiers, corsaires
Et faussaires;
Gens titrés,
Lettrés,
Mitrés,
Accourez, accourez!

Venez; la fortune vous guide,
Sa voix vous révèle un trésor;
A Bondy, dans un lac fétide,
Elle cache des monceaux d'or.
En vain l'odeur révolte,
Un roi court le premier.
Point de riche récolte
Sans beaucoup de fumier.

Gens titrés,
Lettrés,
Mitrés,
Banquiers, corsaires
Et faussaires;
Gens titrés,
Lettrés,
Mitrés,
Accourez, accourez!

Tous, oui, tous, dans l'infecte mare,
Criant : De l'or! plongent soudain.
Moi, j'en pleure, et la foule avare
Raille mes pleurs et mon dédain.
Vieux de la république,
Vieux de Napoléon,
Allez, troupe héroïque,
Fermer le Panthéon.

Gens titrés,
Lettrés,
Mitrés,
Banquiers, corsaires
Et faussaires;
Gens titrés,
Lettrés,
Mitrés,
Accourez, accourez!

AU GALOP

AIR : Commissaire.

Aimons vite,
Pensons vite;
Tout invite
A vivre vite.

Aimons vite,
Pensons vite.
Au galop,
Monde falot!

Au galop, toujours, toujours,
Du fouet le Temps nous presse,
Sans respect pour la sagesse,
Sans pitié pour les amours.
A cheval sur nos chimères,
Courant jusqu'au débotté,
Faisons, pauvres éphémères,
D'un jour une éternité.

Aimons vite,
Pensons vite;
Tout invite
A vivre vite.
Aimons vite,
Pensons vite.
Au galop,
Monde falot!

Patriarches, à loisir
Vous aviez le temps de vivre,
Le temps de soigner un livre,
Un calcul, même un plaisir.
Vous offriez aux plus fières
Deux siècles de vœux constants,
Et donniez les étrivières
A des marmots de cent ans.

Aimons vite,
Pensons vite;
Tout invite
A vivre vite.
Aimons vite,
Pensons vite.
Au galop,
Monde falot!

Dieu nous a rogné le temps,
Lui qui taille en pleine étoffe.
Gare qu'une catastrophe
N'abrége encor nos instants!
En boutons cueillons les roses,
Verts encor les fruits nouveaux;
Surtout ne faisons de pauses
Que pour changer de chevaux.

Aimons vite,
Pensons vite;
Tout invite
A vivre vite.
Aimons vite,
Pensons vite.
Au galop,
Monde falot!

Destin, de milliards en tas
Fais-moi faire la trouvaille.
Destin me répond : Travaille!
Soit; je vais mettre habit bas.
Pourtant un point m'importune :
Promets-tu de me donner
Six mois pour faire fortune,
Un an pour me ruiner?

Aimons vite,
Pensons vite;
Tout invite
A vivre vite.
Aimons vite,
Pensons vite.
Au galop,
Monde falot!

Votre amour me ferait dieu :
M'aimez-vous, Mademoiselle
Soupirez un mois, dit-elle.
Un mois! c'est la mort. Adieu!

Viens, me crie une friponne
Qui du temps sait mieux user ;
Chaque baiser qu'on se donne
Peut être un dernier baiser.

Aimons vite,
Pensons vite ;
Tout invite
A vivre vite.
Aimons vite,
Pensons vite.
Au galop,
Monde falot !

La gloire à son hameçon
Voudrait m'arrêter en route ;
Mais trop réfléchir me coûte,
Je m'en tiens à la chanson.
Quel bien veut-on que me fasse
L'honneur promis à mes os
D'un marbre où mon nom s'efface
Sous le pied de tous les sots ?

Aimons vite,
Pensons vite ;
Tout invite
A vivre vite.
Aimons vite,
Pensons vite.
Au galop,
Monde falot !

Au galop donc, mes amis,
Éphémères d'un vieux globe !
Au néant s'il se dérobe,
C'est qu'à courir il s'est mis.
Notre vie ainsi lancée
Ira, cent fois dans un jour,
De l'amour à la pensée,
De la pensée à l'amour.

Aimons vite,
Pensons vite ;
Tout invite
A vivre vite.
Aimons vite,
Pensons vite.
Au galop,
Monde falot !

MON JARDIN

A LA GRENADIERE, PRES DE TOURS

AIR : Quand des ans la fleur printaniere.

Avec Dieu bien souvent je cause ;
Il m'écoute, et, dans sa bonté,
Me répond toujours quelque chose
Qui toujours me rend la gaieté.

Bien triste, un jour, j'ose lui dire :
Je vois poindre mes soixante ans.
Des vers en moi le souffle expire :
De quelles fleurs parer le temps ?

Le vin rallume en nous la joie ;
Mais, bien que Dieu nous l'ait permis,
Que faire du peu qu'il m'envoie,
Loin de tous mes bons vieux amis ?

Plus d'amour dans l'hiver de l'âge.
Mon cœur en vains soupirs se fond ;
C'est le poisson qui toujours nage
Sous les glaces d'un lac profond.

Pour tes chants sérieux ou lestes,
Crains l'oubli, m'a-t-on répété ;
Travaille, et prépare à tes restes
Un parfum d'immortalité.

Mais je n'ai plus goût à l'éloge,
Plus de voix pour rien chansonner ;
S'il fait encor marcher l'horloge,
Le Temps ne la fait plus sonner.

Oui, le repos sur ce rivage,
Voilà mon lot. Mais que le ciel
M'accorde un des plaisirs du sage :
Au pauvre ermite un peu de miel !

Dieu bon, avec toi ma tendresse
De tout mot pompeux se défend ;
Dieu bon, pitié pour ma faiblesse !
Donne un jouet au vieil enfant.

J'ai dit ; soudain je vois éclore
Des fleurs, et ces fleurs fourmiller,
Où tous les brillants de l'aurore,
S'enchâssant, viennent scintiller.

Sous ma main un râteau se place ;
Le sol s'enrichit de présents.
De ce coin Dieu veut que je fasse
Le paradis de mes vieux ans.

Arbres et fleurs, prodiguez vite
L'ombre et les parfums dans ce lieu ;
Oiselets qu'une feuille abrite,
Célébrez la bonté de Dieu.

LE MATELOT BRETON

AIR du vaudeville de la Petite Gouvernante.

Les gais vendangeurs du village
Dînent à l'ombre au bord d'un champ.
Passe un matelot qui voyage,
Pieds nus, et qui siffle en marchant.

— Jeune homme, que Dieu t'accompagne!
D'un amoureux tu vas le pas.
— Je suis enfant de la Bretagne,
Et ma mère m'attend là-bas.

— D'où viens-tu? — Des rives du Gange,
Où j'ai failli périr au port.
Sauvé des flots par mon bon ange,
Des Anglais m'ont pris à leur bord.
Grâce à leur brave capitaine,
Prisonnier chez nous autrefois,
Je viens de voir dans Sainte-Hélène
Celui qui fait si peur aux rois.

A ces mots, découvrant leur tête,
Les villageois de crier tous :
— Quoi! tu l'as vu! Viens, qu'on te fête!
A sa gloire bois avec nous.
Revient-il? Qu'attend-il encore?
Sans berger que peut le troupeau?
A nos clochers quand donc l'aurore
Saluera-t-elle son drapeau?

— Je ne sais pas ce qu'il médite;
Mais le capitaine, au retour,
En découvrant l'île maudite,
S'écria : Quel affreux séjour!
Enterrer dans ce vieux cratère
Tant de génie et de valeur!
Enfants, respect à l'Angleterre;
Mais aussi respect au malheur!

Comme il savait qu'en mon jeune âge
J'appris l'anglais sur un ponton :
Dans ce port, me dit-il, sois sage,
Et parle bas, petit Breton.
Là règne un monstre de police;
Crains qu'Hudson ne te voie errant.
Serpent venimeux, il se glisse
Jusqu'au nid de l'aigle mourant.

Mais au port, où je descends vite,
On m'indique un point au couchant
Que l'empereur souvent visite.
J'y cours, j'y grimpe en me cachant.
Tapi sous un roc, là, j'espère,
Muni de pain pour quelques sous,
Voir passer celui dont mon père
Disait : C'est notre père à tous.

J'y reste en vain deux nuits entières;
Quand, désolé, je m'en allais,
S'élance d'arides bruyères
Un des plus jolis oiselets.
Sur ma tête il vole, il tournoie,
Mêle un cri doux à ses ébats.
Ah! c'est le ciel qui me l'envoie;
J'entends qu'il dit : Ne t'en va pas.

Dieu soit béni! car, sur la route,
Dans un groupe aussitôt paraît
Un homme. Lui! c'est lui, nul doute.
Où n'ai-je pas vu son portrait?
J'en crois mon cœur qui bat plus vite,
Et l'oiseau, cet avant-coureur.
A genoux je me précipite,
En criant : Vive l'empereur!

— Qui donc es-tu, brave jeune homme?
Me vient-il dire avec bonté.
— Sire, c'est Geoffroy qu'on me nomme :
Je suis un Breton entêté.
Faut-il porter quelque parole
A vos amis? J'y vais courir.
Même à la mort s'il faut qu'on vole,
Sire, pour vous je veux mourir.

— Français, merci. Que fait ton père?
— Sire, il dort aux neiges d'Eylau.
Auprès de vous mon plus grand frère
Mourut content à Waterloo.

Ma mère, honnête cantinière,
Revint, en pleurant son époux,
Au pays où, dans sa chaumière,
Cinq enfants priaient Dieu pour vous.

— Peut-être est-elle sans ressource,
Dit-il ému; tiens, prends ceci;
Pour ta mère, prends cette bourse :
C'est peu; mais je suis pauvre aussi.
Je baise la main qu'il me livre :
— Non, sire, gardez ce trésor.
Nous, toujours nos bras nous font vivre;
Pour vos besoins gardez cet or.

Il sourit, me force à le prendre;
Puis du doigt m'indique avec soin
Comment au port il faut descendre,
Et des gardes me tenir loin.
— Ah! sire, que n'ai-je des armes!
Mais il s'éloigne soucieux,
Et longtemps, à travers mes larmes,
Je reste à le suivre des yeux.

Je rejoins sans mésaventure
Le vaisseau, qui déjà partait.
Le capitaine, à ma figure,
Devina ce qui m'agitait.
— Tu l'as vu, se prend-il à dire;
C'est bien. Tu prouves qu'aujourd'hui,
Plus que les grands de son empire,
Le peuple a souvenir de lui.

M'enviant un bonheur semblable,
Tout l'équipage m'admirait,
Et le capitaine à sa table
M'admit le quinze août, moi, pauvret.
Combien je pris terre avec joie!
Sûr de dire, en rentrant chez nous :
Mère, de l'or qu'il vous envoie
L'empereur s'est privé pour vous.

Avec plus de ferveur encore
Elle va prier Dieu pour lui,
Sachant quel climat le dévore,
Sachant ses maux et son ennui.
Six mois de plus d'un tel martyre,
Et peut-être sur ce coteau
Bientôt reviendrai-je vous dire :
Il n'est plus; j'ai vu son tombeau.

Geoffroy se tait; et du village
Femmes et filles tout d'abord,
L'œil en pleurs, vantent son courage
Et du captif plaignent le sort.
Les hommes sont émus comme elles :
— Honneur, répètent-ils entre eux,
A qui nous donne des nouvelles
Du grand empereur malheureux!

PETIT BONHOMME

A MON VIEIL AMI LAISNEY, QUI M'ÉCRIVAIT : « PETIT BONHOMME VIT ENCORE » (1)

Air du vaudeville de la Petite Gouvernante

Petit bonhomme vit encore.
Eh ! pourquoi ne vivrait-il pas,
Quand maint sot, quand mainte pécore,
Échappent cent ans au trépas ?
Envie et haine, il vous ignore ;
Fortune, il rit de tes appas.
Petit bonhomme vit encore.
Eh ! pourquoi ne vivrait-il pas ?

Il vit encor, petit bonhomme.
Eh ! pourquoi ne vivrait-il pas ?
S'il ne peut plus mordre à la pomme
Qu'Adam a greffée ici-bas,
Il n'en dort pas moins d'un bon somme,
N'en fait pas moins quatre repas.
Il vit encor, petit bonhomme.
Eh ! pourquoi ne vivrait-il pas ?

Petit bonhomme vit encore.
Eh ! pourquoi ne vivrait-il pas ?
Au Parnasse, dès notre aurore,
C'est lui qui m'a marqué le pas.
Qu'un siècle et plus sa voix sonore
Chante aux enfants leurs grands-papas !
Petit bonhomme vit encore.
Eh ! pourquoi ne vivrait-il pas ?

Il vit encor, petit bonhomme.
Eh ! pourquoi ne vivrait-il pas ?
Quand des hivers s'accroît la somme,
On rêve à ses jeunes ébats.
Plus d'un rayon réchauffe et dore
Le vieux pin chargé de frimas.
Petit bonhomme vit encore.
Eh ! pourquoi ne vivrait-il pas ?

(1) Cette chanson n'est pas digne de l'impression, mais je la garde comme le dernier souvenir d'une vieille amitié.

UNE IDÉE

AIR : Soir et matin sur la fougère.

Des maux présents l'âme obsédée
Je rêvais en vrai songe-creux,
Quand devant moi passe une idée.
Une idée ! Oui, bourgeois peureux.

Celle-ci, Messieurs, jeune et belle,
Est faible encor ; mais je prétends,
Si le bon Dieu prend pitié d'elle,
La voir grandir en peu de temps.

Je lui crie : — Où vas-tu, pauvrette?
Maint gendarme t'attend là-bas;
Des mouchards la foule te guette;
Le commissaire suit tes pas.
— Tant de peine qu'on leur voit prendre,
Dit-elle, accroît l'espoir que j'ai :
Du peuple ils me font mieux comprendre;
C'est un commentaire obligé.

— Moi qui suis vieux, pour toi je tremble;
On va te barrer le chemin.
Vois ces bataillons qu'on rassemble,
Ces escadrons le sabre en main.
— Bien mieux que tambours et trompettes
Réveillant un cœur endormi,
Je passe entre les baïonnettes
Pour recruter chez l'ennemi.

— Fuis, mon enfant; fuis, je t'en prie;
On détruira jusqu'à ton nom.
Vois-tu venir l'artillerie?
La mèche approche du canon.
— Peut-être aussi sera-t-il nôtre,
Ce canon qui fait ton effroi.
C'est un avocat comme un autre :
Il peut demain plaider pour moi.

— Les députés t'ont prise en haine.
— Au plus fort ils donnent raison.
— Les ministres forgent ta chaîne.
— Mes ailes poussent en prison.
— Contre toi l'Église aussi gronde.
— A son encens j'aurai mon tour.
— Les rois te bannissent du monde.
— Je me cacherai dans leur cour.

Mais soudain quel affreux carnage!
Partout du sang! partout la mort!
La discipline ôte au courage
Le prix d'un héroïque effort.
C'est en vain. Plus forte et plus calme,
L'Idée, embrassant un tombeau,
Aux vaincus décerne une palme
Et s'envole avec leur drapeau.

LE TAMBOUR-MAJOR

A UN JEUNE CRITIQUE

Air : Ainsi jadis un grand prophète

Eh quoi ! jeune et docte critique,
Vous recourez à mes avis !
Soit ! je prends le ton dogmatique,
Contre le faux goût je sévis.
Il se peut qu'au but je ramène
Quelque esprit las de ses écarts.
Maint aveugle a tiré de peine
Des gens perdus dans les brouillards.

Combien je hais la vaine pompe
De tous nos vers retentissants !
Faut-il qu'ainsi l'on te corrompe,
O langue si chère au bon sens !
Si tu subis la loi hautaine
De tous nos bruyants novateurs,
Bientôt Racine et la Fontaine
Auront besoin de traducteurs.

Notre muse dévergondée,
Refaisant le monde à l'envers,
Sous sa forme écrase l'idée,
De pluriels boursoufle ses vers.
Admirez ses monstres féroces,
Ses vésuves, ses océans,
Ses héros, qui sont des colosses,
Ses gloires, qui sont des néants.

L'art meurt où le goût dégénère.
Qu'un peuple ait reconquis ses droits,
Il étend son dictionnaire
Pour suffire à de libres voix.
Ce trésor commun nous défraie,
Mais n'y puisons qu'avec grand soin ;
N'altérons pas une monnaie
Que le peuple marque à son coin.

Notre langue aime le mélange
Du sublime et du familier,
Et, rebelle à tout luxe étrange,
Craint le pédant et l'écolier.
Pour l'éloquence elle a des armes,
Pour l'amour de tendres échos,
Mais à qui veut tirer des larmes
Défend de torturer les mots.

Elle exige que la pensée
Règne partout sans faux atours.
Voyez cette foule pressée
D'enfants qu'attirent les tambours.
Là se carre un géant vulgaire,
Empanaché, tout cousu d'or.
Pour eux c'est le dieu de la guerre :
Vive le beau tambour-major !

Mais observez ce petit homme
Si simplement vêtu, là-bas.
Sur la neige il faisait un somme
Quand marchaient ses nombreux soldats.
Il prend sa lunette, il regarde :
— C'est bien ; mes ordres sont remplis,
Dit-il. Faites donner ma garde.
Quel est ce lieu ? — Sire, Austerlitz !

Cet homme-là, c'est la pensée,
Sans vains ornements, sans grands mots,
Par la gloire récompensée
Chez l'auteur ou chez le héros.
Qu'au bon sens la critique unie,
Des écrivains réglant l'essor,
Ne souffre plus que le génie
Se déguise en tambour-major.

DAME MÉTAPHYSIQUE

Air du ballet des Pierrots.

Un jour dame Métaphysique
Me dit : « Petit rimeur, allons!
« Prends un vol plus philosophique ;
« Monte dans un de mes ballons.
« Je suis la grande aéronaute,
« Faisant paître au ciel mon troupeau.
« Nous y tenons place si haute,
« Que Dieu nous ôte son chapeau.

« Jadis j'ai ravi bien des sages.
« De Platon le ballon puissant
« A transporté dans les nuages
« Le christianisme naissant.
« Et combien de docteurs modernes,
« En ballons d'un vaste appareil,
« Vont sans cesse, armés de lanternes,
« A la recherche du soleil!

« Vois-les tous battre la campagne,
« A l'ouest, au nord, au sud, à l'est ;
« Vois-les inonder l'Allemagne
« De tout le sable de leur lest.
« En France, où pour ma gloire il règne
« Des mansardes jusqu'aux salons,
« L'éclectisme à prix d'or enseigne
« L'art de diriger mes ballons. »

La dame si bien m'ensorcelle,
Qu'en ballon je monte et je pars.
Un docteur conduit la nacelle.
Dieu! nous voilà dans les brouillards.
L'obscurité plaît à mon guide ;
Mais moi, contre lui maugréant,
Je me vois, dans l'ombre et le vide,
Face à face avec le néant.

Bien plus : dans une nuit complète,
Mille ballons vont se heurtant.
Quels mots à la tête on se jette!
Que d'énigmes à bout portant!
Notre esquif se brise à la lutte :
Nous tombons de tout notre poids.
Bonsoir! mon docteur, dans sa chute,
Fait de peur un signe de croix.

Je croyais, je ne puis le taire,
Jusqu'à Saturne avoir volé.
Je n'étais qu'à dix pieds de terre ;
Dans un bal je tombe essoufflé.
De fleurs, de femmes, de musique,
Enivré, je soupe en ce lieu
Chez un philosophe pratique
Qui, le verre en main, bénit Dieu.

— Sage, tirez-moi de l'impasse
Des modernes et des anciens.
— Chante, dit-il, et dans la nasse
Laisse nos métaphysiciens.
Tout l'amas de leurs œuvres vaines
Dont quelques fous vantent l'attrait,
Calmera toujours moins de peines
Qu'une chanson de cabaret.

LA SIRÈNE

Air.

Les flots sommeillent au rivage ;
Au ciel brille un beau soir d'été.
Plus de bruit, tout dort sur la plage,
Le vent, le travail, la gaieté.
Du sein de l'onde un mot surnage,
Mot que la nuit fera redire au jour :
Amour ! amour ! (*Bis.*)

Qui dit ce mot ? C'est la Sirène
Guettant sa proie au bord des eaux.

Malheur à celui qu'elle entraîne
Jusqu'à sa couche de roseaux !
Déjà, pas à pas, sur l'arène,
D'elle s'approche un bel adolescent,
En rougissant.

— Accours, dit-elle, amour me presse ;
Pour tous les cœurs j'ai des échos.
A moi d'enhardir la jeunesse ;
Je te soutiendrai sur les flots.
Échappe au mors de la Sagesse,
Qui ceint le front de ses enfants blafards
De nénufars.

L'Amour fait scintiller les ondes
Où nous folâtrons sans souci.
Combien, dans nos grottes profondes,
Tombent, qui nous disent : Merci !
C'est dans le plus joyeux des mondes
Que va te luire un éternel été
De volupté.

Goûte aux plaisirs qu'on nous envie ;
Caresse mon sein palpitant ;
Chez vous quelle âme est assouvie ?
Vos feux n'échauffent qu'un instant.
La vie, enfant, la douce vie
N'est parmi nous, qui savons l'attiser,
Qu'un long baiser.

L'adolescent plonge dans l'onde.
Qui l'a revu ? Nul depuis lors.
Mais qu'au soir la Sirène immonde
Chante encor l'amour sur nos bords,
Une voix, qui n'est plus du monde,
Crie aux passants saisis, tremblants d'effroi :
« Priez pour moi. »

LA COURONNE RETROUVÉE

AIR :

Bon Dieu ! que vois-je ? une couronne
Dont chaque rose a plus de trente hivers !
Où, malgré l'orgueil qu'il nous donne,
Sèche un laurier peu respecté des vers.
C'est un débris du temps où ma naissance
Était fêtée, hélas ! comme un beau jour.
Ce laurier parlait d'espérance ;
Ces fleurs parlaient d'amour.

Quel souvenir de ma jeunesse
Le sort moqueur me fait là retrouver !
O jours de joie et de tendresse !
Nous n'étions rien ; nous pouvions tout rêver.
Amis si gais, maîtresse folle et bonne,
Nul astre encore à mon œil n'avait lui
Quand vos mains tressaient la couronne
Qui m'attriste aujourd'hui.

Oui, ces fleurs ont paré ma tête
Dans un banquet d'enivrante gaieté.
Un seul de nous donnait la fête ;
Ami discret, doux à ma pauvreté.
Las ! il n'est plus ; mais j'entends sa parole :
« Chante, dit-il, tandis que nous passons. »
Et sa belle âme un jour s'envole
Au bruit de nos chansons.

Et ces convives si fidèles,
Au joyeux chant qui rend l'aï plus doux,
Que plus tard j'ai pris sous mes ailes,
Pensent-ils même à moi, qui pense à tous ?
Oiseaux charmants, au souvenir volage,
Tous sont épars, chacun dans son enclos.
Nous n'avons plus le même ombrage,
Plus les mêmes échos.

Et la beauté tendre et rieuse
Qui de ces fleurs me couronna jadis ?
Vieille, dit-on, elle est pieuse ;
Tous nos baisers, les a-t-elle maudits ?
J'ai cru que Dieu pour moi l'avait fait naître ;
Mais l'âge accourt qui vient tout effacer.
O honte ! et sans la reconnaître
Je la verrais passer !

Cette couronne si flétrie
Fut belle aussi le jour où je l'obtins.
Quelle âme est à ce point tarie,
D'être sans pleurs pour ses amours éteints ?
Aux longs regrets la mienne s'abandonne.
De mon bonheur unique et vain lambeau,
Ah ! que n'as-tu, pâle couronne,
Séché sur mon tombeau !

JE SUIS MÉNÉTRIER

AIR : Eh! ma mère, est-c' que j' sais ça?

Pour adoucir de la vie
L'hiver sombre et rigoureux,
Au ménétrier j'envie
Son art qui fait tant d'heureux.
Je voudrais, même aux guinguettes,
Dire en faveur des amants,
Allons, gai! dansez, fillettes!
Laissez causer vos mamans. } *Bis.*

Quand je vois de pauvres belles
Tout un soir lire ou bâiller,
Pour leurs cousins et pour elles
Mon talent saurait briller.
Plus que valses et fleurettes
Leur nuisent vers et romans.
Allons, gai! dansez, fillettes!
Laissez causer vos mamans.

Miracle! ma vieille lyre
Se transforme en violon.
Aux champs on vient me sourire;
On me cajole au salon.
Combien j'ai d'anciennes dettes
A payer aux cœurs aimants!
Allons, gai! dansez, fillettes!
Laissez causer vos mamans.

La gloire, mère égoïste
De fous à grand bruit vantés,
Tient compagnie assez triste
A ces vieux enfants gâtés.
Je préfère à ses trompettes
Le plus faux des instruments.
Allons, gai! dansez, fillettes!
Laissez causer vos mamans.

Plaisir d'autrui me caresse;
Un archet me sert au mieux.
Déjà la folle jeunesse
Me pardonne d'être vieux.
Demoiselles et grisettes,
A vous mes derniers moments.
Allons, gai! dansez, fillettes!
Laissez causer vos mamans.

LE CHASSEUR

AIR :

Petits oiseaux, que j'aime entendre
Vos concerts dans ces houx épais !
Votre chanson, joyeuse ou tendre,
Est pour mon cœur l'hymne de paix.
Mais craignez les lacs qu'on peut tendre.
Le bonheur fait tant de jaloux !
Taisez-vous, oiseaux, taisez-vous.

Vient un chasseur ; son pas redouble.
Malgré ses chiens, point de gibier.
S'il allait, de son fusil double,
Faute de mieux, vous foudroyer ?
Ah ! maudit soit l'homme qui trouble
L'écho que vous rendez si doux !
Taisez-vous, oiseaux, taisez-vous.

Rien n'arrête des mains cruelles.
Las ! j'ai vu des chasseurs, un jour,
Abattre au vol deux hirondelles
Dont je saluais le retour.
Vos chansons attendriront-elles
L'enfant qui s'arme de cailloux ?
Taisez-vous, oiseaux, taisez-vous.

Charmants oiseaux, connaissez l'homme :
Qu'il soit boucher, soldat, chasseur,
Il fusille, il sabre, il assomme,
Et trouve au sang de la douceur.
Les moins cruels sont ceux qu'on nomme
Bourreaux, soit dit bien entre nous.
Taisez-vous, oiseaux, taisez-vous.

Bon Dieu ! c'est le chasseur qui tire !
Il blesse à l'aile une perdrix.
Son chien la prend ; pauvre martyre !
Le chasseur, que gênent ses cris,
Lui brise la tête ; elle expire.
Ce soir, il médira des loups.
Taisez-vous, oiseaux, taisez-vous.

Il s'éloigne. Son œil avide
Voit un chevreuil au bord du bois,
A l'abri de l'arme perfide,
Laissez éclater votre voix.
Mais si demain, le carnier vide,
Il passe encor près de ces houx,
Taisez-vous, oiseaux, taisez-vous.

LES AILES

DIALOGUE

Air du Ménage du garçon.

UN JEUNE HOMME.

Vieillard, trompant notre espérance,
Quoi! tu meurs, et meurs alité!
Il est donc faux que la science
T'ait doué d'immortalité?
De toi l'on contait des merveilles;
Un prêtre hier disait encor
Que Satan, pour prix de tes veilles,
T'avait donné deux ailes d'or.

LE VIEILLARD.

Mon enfant, ces ailes dorées,
C'est au destin que je les dois.

LE JEUNE HOMME.

Chacun, aux voûtes éthérées,
Veut t'avoir vu planer cent fois.
Oui, tu sais plus que nos vieux sages.
Sur ton passé rouvre les yeux.
Raconte-moi tous tes voyages;
Apprends-moi le secret des cieux.

LE VIEILLARD.

L'homme qui s'adapte ces ailes
Jamais ne se reposera.
Il lassera les hirondelles;
Plus haut que l'aigle il planera.
Tenter leur élan solitaire
Fut un projet qu'en vain je fis.
Ma mère avait besoin sur terre,
Pauvre aveugle, du bras d'un fils.

Elle mourut; mais mon Isaure,
Qui charma ses derniers moments,
M'apprit qu'un chaume qu'on ignore
Vaut un monde pour deux amants.
Dans nos jeux je demandais grâce,
Lorsque Isaure, au souris vermeil,
A ces ailes faisait menace
De m'attacher dans mon sommeil.

Notre bonheur s'accrut dans l'ombre;
Car, sous ces bosquets de jasmin,
De vrais amis, en petit nombre,
Accouraient nous presser la main.
Plaisirs partagés sont fidèles.
Aimer, aimer, fut notre loi;
Et j'ai laissé dormir les ailes
Qui ne pouvaient ravir que moi.

Enfin, né voisin d'une classe
Où pullulent les malheureux,
J'aidais à remplir leur besace;
J'allais jusqu'à glaner pour eux.
Perdus dans vingt sentiers contrai-

Ils se guidaient à mon flambeau.
Ces infortunés sont mes frères,
Je dois partager leur tombeau.

LE JEUNE HOMME.

Quoi ! pour fuir ce globe de fange,
Tes ailes ne t'ont point servi !
Et contre toi, vieillard étrange,
L'ire du ciel n'a pas sévi !
Lègue-moi ces ailes sublimes,
Et jusqu'à Dieu mon vol atteint,
Dussé-je, aux célestes abîmes,
Mourir sur un soleil éteint.

LE VIEILLARD.

J'ai jeté d'une main prudente
Ces ailes au feu d'un brasier,
Et mis leur cendre fécondante
Au pied d'un jeune cerisier.
De mes jours je vais rendre compte ;
Le Très-Haut me sourit enfin.
Adieu ! Dans son sein je remonte
Sur les ailes d'un séraphin.

LE MERLE

AIR :

Au printemps, sous un vaste ombrage
Où murmuraient de frais ruisseaux,
Je pris ma flûte de roseaux,
Présent magique d'un vieux sage.
A sa voix, un peuple d'oiseaux
Vint m'entourer de son ramage.

Ils sautaient,
S'ébattaient,
Coquetaient
Et chantaient,
Chantaient,
Chantaient.

Rossignols, loriots, fauvettes,
Merles, bouvreuils, linots, pinsons,
Cédant au pouvoir de mes sons,
Tous, jusqu'aux folles alouettes,
Venaient, pour prix de leurs chansons,
De mon pain becqueter les miettes.

Ils sautaient,
S'ébattaient,
Coquetaient
Et chantaient,
Chantaient,
Chantaient.

J'avise un merle qui babille :
— Merle, pourquoi fuyez-vous tous,
Quand moi, bon homme, auprès de vous
Je me glissais dans la charmille ;
Moi, qui trouve vos chants si doux,
Qui suis presque de la famille ?

Ils sautaient,
S'ébattaient,
Coquetaient
Et chantaient,
Chantaient,
Chantaient.

— Dieu donna l'air, la terre et l'onde,
Dit le merle, aux seuls animaux.
Nous y vivions exempts de maux ;
Mais chaque race trop féconde
Poussa tant et tant de rameaux,
Qu'on étouffa dans ce bas monde.

Ils sautaient,
S'ébattaient,
Coquetaient
Et chantaient,
Chantaient,
Chantaient.

Dieu s'y prit en père économe :
— C'est trop de bêtes à la fois.
A quelqu'un transmettons mes droits ;
Que, sanguinaire et gastronome,
Il en tue au moins deux sur trois.
Parlant ainsi, Dieu créa l'homme.

Ils sautaient,
S'ébattaient,
Coquetaient
Et chantaient,
Chantaient,
Chantaient.

Depuis lors, rois de la nature,
Nous vous fuyons épouvantés
Pour nos jours et nos libertés.
De tout grain vous faites mouture ;
Souvent même à vos majestés
Le rossignol sert de pâture.

Ils sautaient,
S'ébattaient,
Coquetaient
Et chantaient,
Chantaient,
Chantaient.

— Merle, oublions nos droits contraires,
Dis-je, et, grâce à mon talisman,
Aimez-moi, je suis bon tyran,
Sans souci de vos lois agraires.
Ne me fuyez plus ; croyez-m'en :
Oiseaux et poëtes sont frères.

Ils sautaient,
S'ébattaient,
Coquetaient
Et chantaient,
Chantaient,
Chantaient.

A ces mots, mâles et femelles
Me viennent baiser à qui mieux;
Le merle criant : — Ce bon vieux
Nous fera des chansons nouvelles.
Pour qu'il s'élevât jusqu'aux cieux,
Dieu lui devrait donner des ailes.

Ils sautaient,
S'ébattaient,
Coquetaient
Et chantaient,
Chantaient,
Chantaient.

LA RIVIÈRE

AIR : C'est à mon maître en l'art de plaire.

« Où cours-tu, rivière amoureuse?
« — Je cours au pied des rocs penchants
« Fournir une herbe vigoureuse
« Aux troupeaux, nourriciers des champs.

« — Puis, où va ton onde limpide?
« — Sur un sol qu'épuise l'été,
« Au gré du travail qui me guide,
« J'épanche la fécondité.

« Puis, avant d'être navigable,
« Sur les grains et sur les métaux
« Je fais, d'un bras infatigable,
« Mouvoir la meule et les marteaux.

« — Parle donc, naïade charmante,
« Des soirs où, dans tes flots chéris,
« Vient se jouer ma noble amante,
« Nymphe aux champs, déesse à Paris.

« Qu'importe et moulins et culture
« Et troupeaux, quand, sous ces lilas,
« De la céleste créature
« Les flots caressent les appas!

« La voici. Que mon luth fidèle
« La chante au doux bruit de tes flots.
« Ne les épanche que pour elle;
« Prête à ma voix tous tes échos.

« Aux vils travaux de notre terre
« Cesse enfin de livrer ton cours;
« Plus pure, enivre et désaltère
« La poésie et les amours. »

Qui parle ainsi? C'est l'âme folle
D'un poëte qui, dans ce lieu,
Oublie aux pieds de son idole
Ceux qui travaillent devant Dieu.

LES GAGES

CONTE ARABE

AIR : Ainsi jadis un grand prophète.

Dans Bassora, séjour perfide,
De trop d'amis environné,
Ben-Issa, cœur bon et candide,
Un jour s'éveilla ruiné.

Le peu qui lui reste, il le donne.
Un vieil aveugle en son chemin
L'implore; Issa lui fait l'aumône,
Qu'il ira demander demain.

C'était dans le temps des génies;
Voilà bien trois cents ans de ça.
L'un d'eux, connu par ses manies,
Moch aux yeux verts, aimait Issa.
Pourtant, soit caprice ou système,
Issa n'en peut obtenir rien
Que pour obliger ceux qu'il aime;
Même il y doit mettre du sien.

Qu'importe Moch et ses richesses!
Son seul espoir, Issa l'a mis
Dans ceux qu'il combla de largesses;
Mais le temps passe, et plus d'amis.
Seul accouru, Maleck demande
Qu'à son aide Issa vienne encor:
Par le cadi mis à l'amende,
Il lui faudrait huit bourses d'or.

« Issa, dit-il, crains l'indigence;
« Recours à Moch dans nos revers. »
Et Ben, toujours pris d'obligeance,
Crie : « A moi, génie aux yeux verts! »
Moch apparaît, prend le langage
D'un juif et dit : « Ben, tu sauras
« Que je prête à qui m'offre en gage
« Œil ou dent, jambe, oreille ou bras.

« Sans douleur, sans fièvre ni plaie,
« D'un mot j'extrais mes répondants.
« Ton compte est fait d'avance; paye.
« Huit bourses d'or valent huit dents.
« — Huit dents! c'est tout ce qu'il m'en reste.
« — Qu'en peut faire un garçon rangé?
« Ton menu devient fort modeste;
« D'ailleurs, tu n'as que trop mangé.

« Allons! viens, que je les arrache :
« C'est fait! » Et le brave édenté
Donne à Maleck l'or, et lui cache
Les besoins de sa pauvreté.
De ce marché le bruit opère :
Près d'Issa les ingrats qu'il fit
Reviennent tous. Chacun espère
Le mettre en gage à son profit.

Moussa, qui trafiquait en Perse,
Perd son vaisseau sur un écueil.
Pour remettre à flot son commerce,
A Moch Ben-Issa livre un œil.
Hassan va marier sa fille;
Sans dot comment la présenter?
On flatte Issa dans la famille;
Il donne un bras pour la doter.

Pour Husseim, qui veut d'esclavage
Racheter deux fils qu'il pleura,
Issa met une jambe en gage :
Sur ses amis il s'appuiera.
Mais laissera-t-on à cet homme
Rien de son corps ayant valeur?
Sauvez de leurs mains quelque somme,
Les ingrats crieront au voleur.

Tous quatre on les entend se dire :
Que faire d'un borgne impotent?
Voyez le dégoût qu'il inspire.
Il faut le saluer pourtant.
« Ah! dit Maleck, j'ai l'espérance
« Que, grâce à moi, dès aujourd'hui,
« Sans lui faire la révérence,
« Nous pourrons passer devant lui. »

Il court, il crie : « Issa, mon père!
« Ma femme a d'horribles douleurs.
« Prières ni soins, rien n'opère;
« Mes yeux s'éteignent dans les pleurs.

« Je sais un remède et la dose
« Qui sauva la vie au sultan;
« Mais d'or potable il se compose
« Et de perles plein mon turban. »

Ben-Issa promet ses oreilles.
Moch aux yeux verts vient et prétend
Qu'un prêt de richesses pareilles
Veut un gage plus important.
« S'il vous donnait cet œil qui brille »,
Dit Maleck. Mais l'estropié
Refusa net : « Par ma béquille!
« Est-ce trop d'un œil pour un pied?

« — Ah! pour cet œil sauve ma femme!
« Près de toi ne m'auras-tu pas?
« Jusqu'à la Mecque, oui, sur mon âme,
« Je jure de guider tes pas. »
L'œil est donné. Prenant la somme,
Tout chargé d'or Maleck s'enfuit,
S'enfuit et laisse le pauvre homme
A tâtons errer dans sa nuit.

« Tu vas tomber dans la rivière! »
Crie un passant; « j'en ai pâli.
« Issa privé de la lumière!
« Je te tiens! Viens, je suis Ali,
« Ali, ton compagnon de classe;
« Des jongleurs le plus gai, dit-on.
« Il t'offre part à sa besace;
« Il te servira de bâton. »

Contre son cœur Issa le presse.
Dieu! voilà son bras rétabli!
Sa jambe et ses dents! quelle ivresse!
De ses deux yeux il voit Ali.
Même il voit les pâles visages
Des quatre amis au cœur affreux,
Privés chacun de l'un des gages
Que naguère il donnait pour eux.

Dans l'air apparaît le Génie :
« Mon fils, jouet de ces ingrats,
« Vois leur méchanceté punie :
« A toi l'or que tu leur livras.
« Qu'au bon Ali cet or profite;
« Vous vieillirez ensemble. Adieu!
« Faire le bien à qui mérite,
« C'est mériter deux fois de Dieu. »

Le couple heureux, l'âme attendrie,
Des quatre infirmes demi-nus
S'éloigne, et Ben-Issa s'écrie :
« Ah! que de pleurs j'ai retenus!
« Ali, porte-leur en cachette
« Du riz, du miel et des habits.
« Qu'ils s'amendent! Par le Prophète
« Caillou touché devient rubis. »

LES BOIS

AIR : C'est à mon maître en l'art de plaire.

Je crains la foule qui se presse ;
Je tremble à ses milliers de voix.
Une fée a, dès ma jeunesse,
Conduit mes rêves dans les bois.
Là, mon cœur, pris de peine amère,
A l'espérance était rendu,
Comme un oiselet que sa mère
Reporte au nid qu'il a perdu.

Sous nos toits mon âme étouffée,
Hors de Paris cherchant de l'air,
A Meudon reçut d'une fée,
Moi jeune encore, un don bien cher.
Pauvre et brûlé de longues fièvres,
A l'ombre j'y rêvais un jour,
Quand la fée humecta mes lèvres
De chants de plaisir et d'amour.

Fontainebleau, forêt splendide,
Que je fus riche en parcourant,
Avec ma fée au vol rapide,
De tes rois l'ombrage odorant !
Aux princes la cour et ses pompes ;
Mais ces bois, à qui donc ? — Au roi.
— Au roi ! Non, garde, tu te trompes :
Tous ces beaux arbres sont à moi.

Boulogne, au déclin de mon âge,
Je viens revoir tes verts abris.
Victime de plus d'un orage,
De vains regrets je m'y nourris.
Vers moi la fée accourt encore ;
A mes maux elle ôte leur fiel,
Et fait briller comme l'aurore
Dans mes pleurs un rayon du ciel.

— Je viens te consoler, dit-elle ;
Forme un souhait, fût-il d'amour.
— C'est le sommeil, chère immortelle,
Qu'on demande au soir d'un long jour.
— Voudrais-tu que je t'enrichisse ?
— Non ; l'ennui pourrait m'assaillir.
— Veux-tu que je te rajeunisse ?
— Non, je craindrais trop de vieillir.

Je veux un tout petit domaine
Pour y planter de beaux couverts ;
Pour qu'un vieil ami s'y promène
A l'ombre, en me lisant ses vers.
Jusqu'au ciel mes arbres atteignent
Bien vite ; et, dans leurs gais penchants,
Mille oiseaux chaque jour m'enseignent
Comment meurt le bruit de nos chants.

A mes vœux elle va se rendre ;
Je l'arrête. O rêve insensé !
Sais-je si j'ai le temps d'attendre
Qu'un rosier même soit poussé !
Ces bois m'offrent un dernier gîte.
Au vieillard las de son fardeau,
Sous ce tremble qu'un souffle agite,
Bonne fée, élève un tombeau.

GUTENBERG

A MM. LES STRASBOURGEOIS, QUI, EN 1840, M'ONT INVITÉ A LA SOLENNITÉ DE L'INAUGURATION DE LA STATUE EXÉCUTÉE PAR DAVID

AIR du vaudeville de la Petite Gouvernante.

Messieurs, pitié pour ma vieillesse !
C'est en vain que votre cité,
Glorieux berceau de la presse,
M'appelle à sa solennité.

Garder mon coin vaut mieux, me semble,
Que, vieux et pauvre pèlerin,
M'en aller d'une voix qui tremble
Attrister les échos du Rhin.

Eh! n'aurez-vous pas Lamartine,
Le poëte qui nous ravit!
Les nobles vers qu'il vous destine (1)
De ses travaux paieront David. (2)
Gutenberg, s'il voit sa statue,
S'il entend l'hymne harmonieux,
A sa gloire tant débattue (3)
Pourra croire enfin dans les cieux.

Un enfant joue avec deux verres, (4)
Et le télescope est trouvé.
Strasbourg, l'homme que tu révères,
Qu'a-t-il voulu? qu'a-t-il rêvé?
Dieu lui cria-t-il aux oreilles
Qu'il lui donnait plus qu'un métier,
Et que la lampe de ses veilles
Éclairerait le monde entier?

Qu'espérait-il, profit ou gloire,
Quand devant l'âtre il se courbait,
Coulant le plomb d'une écritoire
Dans les moules d'un alphabet?
Dès qu'une ligne enfin s'agence,
Il dit, ravi de l'épeler :
Victoire! Humaine intelligence,
Va, tu ne peux plus reculer!

Quoique souvent pris de débauche,
Le monde pèse l'œuf au nid.
Ce qu'au hasard chacun ébauche,
Il le rejette ou le finit.
Lui seul parfait une pensée.
Trouve-t-elle un trône en chemin,
Dans un temple est-elle encensée :
C'est l'ouvrage du genre humain.

Quoi! vais-je éteindre une auréole?
Strasbourg s'est-il donc abusé?
Non, Gutenberg est un symbole :
C'est le progrès éternisé.
De n'aller pas lui rendre hommage,
Noble cité, j'ai des regrets.
Mais déjà d'un plus long voyage
Le Temps me dit : Fais les apprêts.

(1) M. de Lamartine devait assister à cette fête, et l'on annonçait des vers de lui à cette occasion.

(2) David, toujours désintéressé, n'a pas voulu faire payer le travail de cette admirable statue.

(3) Outre que plusieurs villes ont disputé à Strasbourg et Mayence d'avoir été les berceaux de l'imprimerie, l'honneur de l'invention a été disputé à Gutenberg en faveur d'hommes plus ou moins connus avant lui et de son temps. C'est un procès que l'opinion publique a décidé, sans trop pouvoir l'approfondir. On ne peut nier que Gutenberg présente les meilleurs titres à l'honneur de l'application complète du nouveau procédé.

(4) On prétend que l'enfant d'un lunettier de Hollande, ayant réuni deux verres de force différente, donna lieu à l'invention du télescope, dont Galilée tira dès lors un si grand parti.

LA JEUNE FILLE

CHANSON IDYLLE

AIR :

D'où naissent mes tourments ? Dieu veut-il que je meure
A quinze ans, grande et belle, en de vagues ennuis ?
Je dors sans reposer ; je m'éveille et je pleure ;
Mon front révèle au jour le trouble de mes nuits.

Au lieu du long sommeil si paisible à mon âge,
J'ai des songes confus où je me sens brûler.
Ils sont en vain pour moi d'un funeste présage :
Je n'y puis rien comprendre et je n'ose en parler.

J'ai perdu cet éclat dont s'enivrait ma mère,
Qui n'a que ses baisers pour calmer ma douleur.
Mais pourquoi les vieillards me plaindre avec mystère ?
Pourquoi les jeunes gens rire de ma pâleur ?

Je rêve, et nul objet n'occupe ma pensée ;
Toujours quelque frayeur sur mes sens vient agir.
Le coupable a-t-il donc l'âme plus oppressée ?
Un coup d'œil m'embarrasse, un mot me fait rougir.

A l'église où je cours, ma main souvent oublie
L'eau qui peut de l'enfer conjurer les desseins ;
Mêlée aux voix du chœur, ma voix meurt affaiblie,
Et j'écoute en pleurant chanter les hymnes saints.

Bien que dans ses apprêts la parure me pèse,
Suis-je parée enfin, je voudrais l'être mieux ;
Et je sens que mon cœur a besoin que je plaise,
Sans trouver doux pourtant de plaire à tous les yeux.

Pour mes oiseaux chéris je n'ai plus de caresses ;
Je néglige mes fleurs, je repousse mon chien.
Verrai-je ainsi finir mes premières tendresses ?
Dieu m'a-t-il condamnée à ne plus aimer rien ?

Mais voici l'étranger dont la voix est si tendre.
Hier, sous la feuillée il a suivi mes pas.
Seul, il chante et soupire. Approchons pour entendre
Si du mal que j'éprouve il ne se plaindrait pas.

LA TOURTERELLE ET LE PAPILLON

Air :

LA TOURTERELLE.

Vous, gémir, papillon charmant!
D'où vous peut venir la tristesse?
Nature avec délicatesse
Vous brode un si beau vêtement!
Des plaisirs vous êtes l'emblème.
Près de la rose qui vous aime,
Vous, gémir, papillon charmant!

LE PAPILLON.

Tourterelle, chère aux amours,
Hélas! j'ai perdu mon amie :
Un enfant l'a prise endormie
Sur un lis, et voilà trois jours.
Tout m'est deuil, deuil sans espérance.
Qui sent mieux que vous ma souffrance
Tourterelle, chère aux amours?

LA TOURTERELLE.

Beau papillon, consolez-vous :
Vous plairez à d'autres amantes.
Les tourterelles sont aimantes,
Mais sans excès pour leurs époux.
Si l'un part, d'un autre on s'affole.
Meurt-il, on pleure et l'on convole.
Beau papillon, consolez-vous.

LE PAPILLON.

Tous deux ensemble étions éclos;
Ensemble avions pris la volée;
Tous deux allant par la vallée,
Par les champs, les prés, les enclos;
Dans l'air nous nous touchions de l'aile.
Je ne sais pas vivre sans elle.
Tous deux ensemble étions éclos.

LA TOURTERELLE.

Quoi! les papillons sont constants!
Et c'est nous qu'on prend pour modèles!
Même il se peut qu'ils soient fidèles :
Le papillon vit peu d'instants.
Fiez-vous donc aux vieux adages!
Les tourterelles sont volages,
Et les papillons sont constants! (1)

(1) Pigeons, colombes, tourterelles, après un mûr examen, ne répondent nullement à l'idée qu'on s'est faite de leur constance en amour, m'ont assuré des observateurs scrupuleux, entre autres plusieurs dames. La poésie seule, toujours disposée à entretenir les vieilles erreurs, fait encore de ces oiseaux des symboles de fidélité matrimoniale.

Quant au papillon, sans doute parce que les anciens en ont fait la représentation de l'âme humaine, la poésie l'a accusé e l'accuse encore d'inconstance : c'est une calomnie. Ces jolis insectes vivent, sans promiscuité, dans une union conjugale dont les hommes donnent trop peu d'exemples. Au milieu d'un essaim de leurs pareils, le mâle cherche toujours l'objet de son unique et premier choix. Un petit papillon blanc est surtout remarquable par l'intimité de chaque couple. Voyez-vous l'un des deux, l'autre est tout près, soyez-en sûr. Dans leur vol, ils ne s'écartent que pour se rapprocher. C'est en les observant que j'ai conçu l'idée de rétablir leur réputation, au risque de contraindre l'école de Fourier à donner un autre nom à la passion que le maître a appelée la *papillonne*.

LES VENDANGES

A LAURE

AIR :

Accourez, aimable Laure.
Nos vendangeurs vont aux champs.
En sursaut déjà l'aurore
S'éveille à leurs joyeux chants.

Tout vigneron à l'ouvrage
Mène enfants, amis, voisins;
Tant ses tonnes en veuvage
Ont soif du jus des raisins!

Les ceps de rosée humides,
Comme un cerf dans ses douleurs,
Devant ces meutes avides
Semblent répandre des pleurs.

Sous les paniers qu'on renvoie
L'âne pliera jusqu'au soir.
Venez voir richesse et joie
Jaillir à flots du pressoir.

Mais l'émeute est au village.
Mille oiseaux, dans ces tilleuls,
Disent : « L'on met au pillage
« Ce que Dieu fit pour nous seuls.

« Voyageurs privés d'étapes,
« Nous allons de mal en pis :
« Aujourd'hui l'on prend les grappes,
« Hier, c'étaient les épis.

« Des hommes, troupe assouvie,
« Ont terres et revenus ;
« Les autres glanent leur vie,
« Le dos courbé, les pieds nus.

« Pauvres gens, vous qu'on dédaigne,
« Vite, aux armes ! vengez-vous.
« Nous chanterons votre règne :
« Les raisins seront pour nous. »

Mais vient réponse à leur plainte.
Un chasseur ! Oiseaux, tremblez !
On peut vendanger sans crainte :
Nos tribuns sont envolés.

Laure, on dépouille la plaine ;
Quittez le doux oreiller.
Demain les pauvres à peine
Trouveront à grappiller.

LA GUERRE

A UN AMI

Air du vaudeville de la Petite Gouvernante.

Mon vieil ami, dans ma retraite,
Près des bois, demain je t'attends.
Viens faire un dîner de chambrette,
Comme aux jours de notre printemps.
Nous jaserons de mainte chose :
Des gens de cour, de l'émeutier;
Des vers et surtout de la prose,
Reine aujourd'hui du monde entier.

Puis nous parlerons de la guerre :
L'aurons-nous? ne l'aurons-nous point?
Sur le journal, je ne vois guère
Que des rois nous montrant le poing.
Tout en prévoyant des batailles,
De pitié pourtant je souris
Quand je pense aux tristes murailles
Qui vont emprisonner Paris.

Ah! pour sauver la ville sainte,
Fiez-vous au peuple d'en bas;
Que, bien armé, dans son enceinte,
Il veille et reste l'arme au bras.
Quel traître devant ses cohortes,
Paris bien ou mal retranché,
Oserait en livrer les portes,
Fût-il Talleyrand ou Fouché?

Guerroyer fut notre manie;
Mais aujourd'hui je reconnais
Qu'on doit mater la félonie
De l'oppresseur des Polonais.
Non moins félon, l'Anglais si rogue
Voudrait bien, encor cette fois,
Nous endormir avec la drogue
Qu'il ne peut plus vendre aux Chinois.

Anglais, bien que nous tromper serve
A désennuyer ton orgueil,
Mieux vaudrait voguer de conserve :
Tu dois craindre plus d'un écueil.
Tes possessions, que sont-elles?
Des cerfs-volants que tient ta main.
L'aquilon rompra leurs ficelles.
Prends garde : il peut souffler demain.

Qu'avec honneur nous berce encore
La Paix, mère de tous les biens.
Dans les camps pourraient nous éclore
De trop redoutables soutiens.
La Gloire est là si despotique!
Nul éclat au sien n'est pareil.
O Liberté! ton arbre antique
Croît mieux à l'ombre qu'au soleil.

Ami, qu'en dit-on à la ville?
Réponds, écho digne de foi.
Dans les bois que l'automne épile,
Viens en deviser avec moi.
Viens, tandis qu'un peu de feuillage
Du froid cache encor le retour.
Ah! qu'il est loin, cet heureux âge
Où nous ne parlions que d'amour!

L'ARGENT

A UN AMI

AIR : Attendez-moi sous l'orme.

Ami, viens à mon aide ;
Prête-moi cinq cents francs.
L'argent, quel sûr remède
Aux maux petits et grands !
En ville et sous le chaume,
Trois fois heureux celui
Qui prodigue ce baume
Aux souffrances d'autrui !

L'argent ferait ma joie :
On ne le croirait pas ;
Car l'honneur dans sa voie
M'a guidé pas à pas.
Souvent, près d'un tel maître,
J'ai cru voir en chemin
Le bonheur m'apparaître,
Une bourse à la main.

Qui n'est pas égoïste
De l'argent sent le prix.
Dans son orgueil si triste
Jean-Jacque en fait mépris.
Moi, je bénis la source
Qui, traversant mon sol,
Désaltère en sa course
Colombe et rossignol.

Que coûtent ces richesses ?
On me répond tout bas :
Un crime ou des bassesses.
Prince, je n'en veux pas.
Non ; l'argent, quoi qu'on dise,
N'est point lave d'enfer :
C'est bonne marchandise ;
Mais on le vend trop cher.

De prix, un jour, s'il baisse,
A Dieu plaise ordonner
Qu'enfin je me repaisse
De milliards à donner.
Les sots, dont j'aime à rire,
Verront si je m'entends
A faire la satire
Des riches de mon temps.

Dieu n'en voulant rien faire,
Ami, sois mon banquier.
Aux écus je préfère
Le commode papier ;
Ce doux papier de soie
Qu'hélas ! trop peu souvent
La fortune m'envoie,
Et qu'emporte le vent.

AVIS

AIR : Ce magistrat irréprochable.

Bonheur, faut-il que je finisse
Sans t'avoir jamais rencontré?
Disait, mourant dans un hospice,
Un pauvre obscur, quoique lettré.
Un doux fantôme à lui se montre :
— Je suis le Bonheur; oui, c'est moi.
Sans s'en douter tel me rencontre
Qui me suppose un train de roi.

Tu m'as vu jadis au village.
Ta Suzette, qui t'aimait tant,
C'était moi; mais le mariage
Effraya ton cœur inconstant.
Favori d'une châtelaine,
Tu délaisses, fier de ses lacs,
Le bonheur en jupe de laine
Pour les plaisirs en falbalas.

C'était moi, la tante si sage
Qui t'eût légué, comme à son fils,
Au prix d'un court apprentissage,
Négoce, labeurs et profits.
Le travail n'a pas qu'un mobile :
Un noble but peut l'animer.
Sois, dis-je, un citoyen utile.
Tu me réponds : Je veux rimer.

C'était moi, lorsque l'indigence
Déjà fustigeait ton penchant,
Ce vieillard rempli d'indulgence
Qui t'offrit sa fille et son champ.
Des cités l'ombre est délétère;
D'air pur, ici, viens t'enivrer,
T'ai-je dit; cultive la terre.
Tu réponds : Je veux l'éclairer.

Devant tes pas fuyait la gloire;
Moi, sans bruit, tapi dans un coin,
Souvent encor, tu peux m'en croire,
Je t'ai fait des signes de loin.
Mais à tes erreurs plus de trêve,
Et, sans m'accorder un coup d'œil,
Tu cours au galop de ton rêve,
Qui te jette au bord du cercueil.

L'homme s'écrie : — Ah! plus de doute!
Oui, Bonheur, mon orgueil à jeun
T'a traité parfois, sur sa route,
Comme un mendiant importun.
Mais Dieu veut qu'aujourd'hui je meure,
Puisque enfin je te trouve ici.
Notre dernière heure est ton heure.
Viens me fermer les yeux. Merci!

PANTHÉISME

A UN ANCIEN PROPHÈTE SAINT-SIMONIEN

Air de la Pipe de tabac.

Salut et gloire, ô mon prophète!
Ton front rayonne, et devant toi
Tombe le Christ, dont la défaite
Va nous valoir une autre loi.
Toi qui sais Dieu, l'homme et notre âme,
Prends ma table pour Sinaï;
Parle, et ta loi, je la proclame
Au bruit de vingt bouchons d'aï.

Chantons un hymne à la matière,
Que tu rétablis dans ses droits.
Ta loi l'institue héritière
De tous les cultes à la fois.
Le pape en déchire sa robe,
Mahomet n'a plus feu ni lieu.
Vivat! nous verrons sur le globe
Ton dieu régner, s'il plaît à Dieu.

Tu divinises la nature;
Épicure autrefois l'osa.
Lucrèce a tenté l'aventure
Dont l'honneur reste à Spinosa.
Finis la statue ébauchée;
Rends-la plus belle, orne-la mieux.
C'est la matière endimanchée
Qu'un panthéisme ingénieux.

Mais, vient dire un vieux moraliste,
La matière a vaincu sans vous.
Reine de notre âge égoïste,
Nous lui devons mœurs, lois et goûts.
Pour faire action méritoire,
Mieux vaudrait, apôtres nouveaux,
Enrayer son char de victoire
Que d'aiguillonner ses chevaux.

Votre Dieu, disent les sceptiques,
S'il vit en nous, à l'être humain
Dut montrer, dès les temps antiques,
Le but, la borne et le chemin.
En vain donc la raison s'éveille;
Au progrès l'homme aspire à tort;
Il essaime comme l'abeille,
Il bâtit comme le castor.

Le poëte qu'un souffle agite
Crie : Eh quoi! l'âme, à notre mort,
Sans mémoire, de gîte en gîte,
Entre au hasard, pleure et puis sort!
Prostituée et vagabonde,
Quoi! cette âme, esclave ici-bas,
N'a point de ciel où fuir un monde
Qu'elle sent crouler sous ses pas!

Le Très-Haut, t'écrit un saint prêtre,
Roi des cieux, est notre soutien.
Ce Dieu seul à tout donna l'être;
Tous les germes sont dans le tien.

A l'un on va par la pensée ;
Vivants ou morts, l'autre est en nous.
De l'un l'âme est la fiancée ;
De tous les corps l'autre est l'époux.

Prophète, ces gens déraisonnent.
Ils prédiront, dans leurs regrets,
Qu'au sol où les tyrans moissonnent
Ton culte fournira l'engrais.
Plus d'un républicain le pense,
Aveugle qui préfère encor
Au panthéisme à large panse
Le mysticisme aux ailes d'or.

Ne connais-tu pas Don Quichotte ?
Voilà l'esprit pur, lance au poing.
Son écuyer boit, mange et rote ;
C'est la chair en grossier pourpoint.
Pour que Sancho nous moralise,
Entre la broche et le cellier,
Sous les dalles de notre église
Enterrons le preux chevalier.

Gloire au grand Pan ! qu'il soit fétiche,
Loup, bœuf, ibis, singe, éléphant ;
Qu'il soit cet Olympe si riche
En symboles d'un monde enfant.
Qu'il soit Phallus ! Vois, ô mon maître !
Les fêtes qui vont avoir lieu.
De ton Dieu que de dieux vont naître !
Puisqu'il est tout, tout sera Dieu.

LA FILLE DU DIABLE

Air du ballet des Pierrots.

Dans un castel aux bords de l'Aisne,
Un soir, voilà cent ans et plus,
Devant la belle châtelaine,
Un moine disait l'*Angelus*.

Il tombe en extase. O merveille !
L'esprit tient son corps entravé.
Puis le saint homme se réveille
En s'écriant : — Il est sauvé !

— Qui donc? dit la dame au bon père.
— Satan, ma fille; il rentre au ciel.
Le Christ a su de la vipère
Changer tous les poisons en miel.
Pour le voir, j'ai du grand prophète
Pris le char au brûlant essieu.
La loi d'amour est satisfaite;
Le ciel s'agrandit. Gloire à Dieu!

Satan, sous les traits d'un jeune homme,
L'an où la comète apparut,
Surprit une vierge de Rome
Qui le rendit père et mourut.
Lui père, et père d'une fille!
Il la prend, et d'un ton amer
Lui dit : « Pour tout bien de famille
« N'attends qu'une part de l'enfer. »

Mais l'enfant semble lui sourire.
Il s'en émeut : « Se pourrait-il
« Que mon tyran, calmant son ire,
« Voulût adoucir mon exil?
« A sa haine Dieu faisant trêve,
« Quelque espoir me fût-il rendu,
« Comment sauver la fille d'Ève
« De ce monde que j'ai perdu?

« Quoi! des pleurs mouillent ma paupière!
« Pleurer, moi! Dieu me le défend.
« Si je savais une prière,
« Je la dirais pour cette enfant.
« Très-Haut, qu'a bravé mon audace,
« Si mes maux ne te satisfont,
« Qu'au ciel un jour ma fille ait place,
« Et fais-moi l'enfer plus profond! »

Est-ce le roseau que Dieu brise?
Maudirait-il la fille? Oh! non.
Cette enfant qu'on porte à l'église
De Marie a reçu le nom.
Elle est remise en des mains pures.
Il s'y connaît, le tentateur
Qui couvrit de tant de souillures
Le chef-d'œuvre du Créateur.

A l'enfer Satan infidèle
Veut voir Marie, et, chaque jour,
Se déguisant mieux, sent près d'elle
Son cœur renaître au pur amour.
La caresser, il l'ose à peine.
Craignons, dit-il, de la flétrir.
Éden a vu, sous mon haleine,
En un jour ses roses mourir.

Sur lui bientôt règne Marie,
Colombe dont il suit l'essor.
Tout haut pour son père elle prie,
Et fait aumône de son or.
Même il lui révèle des charmes
Contre les maux qu'on peut guérir :
Tant le triste auteur de nos larmes
Se plaît à les lui voir tarir.

Marie, à quinze ans, sainte et belle,
Est admise à communier.
Il tremble. Fille du rebelle,
Si Dieu l'allait répudier!
Mais de l'église elle est la joie.
Pour la voir, il court se tapir
Dans l'orgue, qui soudain envoie
Jusqu'au ciel un profond soupir.

Sitôt qu'à genoux et bénie
Elle a pris le pain rédempteur,
Satan mêle à flots l'harmonie
Aux chants du temple inspirateur.

Sous sa main, l'orgue austère et tendre
N'a plus rien d'un monde mortel;
Et les anges, pour mieux l'entendre,
Descendent jusque sur l'autel.

Mais, dans ces pompes de l'Église,
Marie et chancelle et pâlit.
Son cœur, trop plein de Dieu, se brise;
Sa foi la tue et l'embellit.
Elle tombe aux bras de son père.
Fait homme, il se trouble d'abord,
Comme un de nous se désespère,
Et sent tout le mal de la mort.

Elle n'est plus. Amour, science,
Rien n'y peut : Dieu le voulait donc.
Satan n'eut jamais de souffrance
Qui comptât plus pour son pardon.
Va-t-il sur la foule attendrie
Renverser les murs du saint lieu?
Non, il voit l'âme de Marie
Remonter brillante à son Dieu.

« S'il lui cache quel est son père,
« Ah! dit-il, que Dieu soit béni.
« Dans mon royaume, affreux repaire,
« Retombons seul, pauvre banni. »
Là, s'accusant à ses complices
De sa révolte et de leurs torts,
Il souffre de tous les supplices,
Il saigne de tous les remords.

« Pour moi, seule étoile qui brille
« Dans ce ciel que Dieu m'a fermé,
« Pour moi, dit-il, prie, ô ma fille!
« Prie, ô toi qui m'as seule aimé! »
Mais au ciel le Christ, qui l'écoute,
Voit aux éternelles douleurs
Quel poids le repentir ajoute;
Et ses yeux en versent des pleurs.

Un de ces pleurs, sources fécondes,
A travers l'amas des soleils,
A travers la foule des mondes
Aux sombres nuits, aux jours vermeils,
A travers tout l'espace immense
Que Dieu peupla dans un instant,
Ce pleur de céleste clémence
Tombe sur le cœur de Satan.

Et soudain l'archange rebelle
Reprend sa gloire et sa beauté,
Et, d'un seul élan de son aile,
Près du Christ il est remonté.
Marie est là pour lui sourire;
D'amour pur il est abreuvé.
Le mal enfin perd son empire :
La fille d'Ève a tout sauvé.

Le bon moine, après cette histoire,
Poursuit : — Les temps sont révolus.
L'enfer n'est plus qu'un purgatoire
D'où l'on entrevoit les élus.
J'ai chanté sur le char d'Élie,
Avec les séraphins joyeux,
La vierge qui réconcilie
Saints et pécheurs, enfers et cieux.

Madame, à pied je pars pour Rome,
Comme a fait saint Paul autrefois.
Pour prêcher sur le sort de l'homme,
Le pape déliera ma voix.
Le Christ veut qu'en ces murs célèbres
J'aille annoncer aux cœurs aimants
Qu'il n'est plus d'anges des ténèbres,
Qu'il n'est plus d'éternels tourments.

LA PLUIE

A UN AMI

AIR :

Ami, plus de promenade.
La pluie à flots tombe ici,
Tombe à me rendre malade ;
Et le ciel n'en a souci.

Comme au roc se cloue une huître
Que la mer lave en courant,
Je reste auprès de la vitre
A voir passer le torrent.

Sous nos humides murailles
Que transperce un air malsain,
Je crois sentir les tenailles
D'un rhumatisme assassin.

A ce point l'ennui me gagne,
Qu'en rêve, dans mon sommeil,
Je vole au fond de l'Espagne
Pour me sécher au soleil.

Au pied d'antiques arcades,
J'ai, sur ces bords étrangers,
Des tentures de grenades
Sous des voûtes d'orangers.

J'y vois fuir l'année entière,
Loin des brouillards importuns,
L'œil enivré de lumière,
Et le cerveau de parfums.

Mais, las de pêche et de chasse,
L'Esquimau revient joyeux
Subir sous son toit de glace
La plus longue nuit des cieux.

De mon rêve je m'ennuie :
Adieu, ciel pur ; adieu, fleurs.
Retournons, malgré la pluie,
Aux bords où j'ai tous mes pleurs.

Je reviens où, tendre et folle,
Ma jeunesse a tant chanté ;
Où le génie est l'idole
Qu'encense l'Égalité.

Dieu ! notre ciel se dégage.
Ami, viens, puisqu'il sourit.
Viens, nous irons au village
Voir si l'amandier fleurit.

LE SAINT

CHANSON A MADAME ***

AIR : Un petit capucin.

Chez un saint qu'épouvante
  Le mot d'amour,
  Le diable, un jour,
Vient en jeune servante.
Le saint lui dit : Satan,
  Va-t'en !
Va-t'en, Satan, va-t'en !

Il revient en grisette
  Au ton aisé,

Au teint rosé,
Au menton à fossette.
Le saint lui dit : Satan,
Va-t'en !
Va-t'en, Satan, va-t'en !

Il revient en danseuse
Au sein fripon,
Au court jupon,
A la jambe amoureuse.
Le saint lui dit : Satan,
Va-t'en !
Va-t'en, Satan, va-t'en !

En muse jeune et belle
Il vient encor ;
Sa lyre d'or
Chante l'amour fidèle.
Le saint lui dit : Satan,
Va-t'en !
Va-t'en, Satan, va-t'en !

Puis il vient en comtesse
Aux blanches dents,
Aux yeux ardents,
Au cœur troublé d'ivresse.
Le saint lui dit : Satan,
Va-t'en !
Va-t'en, Satan, va-t'en !

Satan prend d'autres armes :
Madame, un soir,
Le saint croit voir
Apparaître vos charmes.
Il ne dit plus : Satan,
Va-t'en !
Va-t'en, Satan, va-t'en

Grâce, esprit, tout le brûle,
Tout l'enhardit ;
Même il vous dit :
Au fond de ma cellule,
Viens me damner, Satan ;
Viens-t'en !
Viens-t'en, Satan, viens-t'en !

RETOUR A PARIS

A MES VIEUX AMIS

Air : Ce magistrat irréprochable.

Vive Paris, le roi du monde!
Je le revois avec amour.
Fier géant, armé de sa fronde,
Il marche, il grandit chaque jour.
Sur cette rive enchanteresse,
Grain tombé de l'humain semis,
Je viens retrouver ma jeunesse,
Retrouver tous mes vieux amis.

Que de palais! que de portiques,
D'églises, de quais, de bazars,
De théâtres, d'arcs héroïques,
De colonnes, tributs des arts,
Des arts qui pour leur capitale
Partout à l'œuvre se sont mis!
Comment, dans ce pompeux dédale,
Retrouver tous ses vieux amis?

Ces monuments sont notre histoire;
Grâce à chaque fait retracé,
A de nouveaux rêves de gloire
Sourit la gloire du passé.
Dois-je ici féconder mes veilles?
J'en doute, mais point n'en gémis,
Puisque au sein de tant de merveilles
On retrouve ses vieux amis.

Ce grand Paris, plus d'un l'accuse
De rire même de ses maux.
Il rompt plus de jougs qu'il n'en use,
Tient moins au bon sens qu'aux bons mots.
L'en reprendre est affaire au sage.
Bénissons Dieu d'avoir permis
Qu'au milieu d'un peuple volage
On retrouve ses vieux amis.

Mes vieux amis, oui, je les trouve
Réunis tous pour me fêter.
C'est le bonheur que j'en éprouve,
Paris, qui me fait te chanter.
Dans l'absence le cœur sommeille;
Les souvenirs sont endormis.
Ce jour à jamais les réveille:
J'ai retrouvé mes vieux amis.

LES GRANDS PROJETS

Air

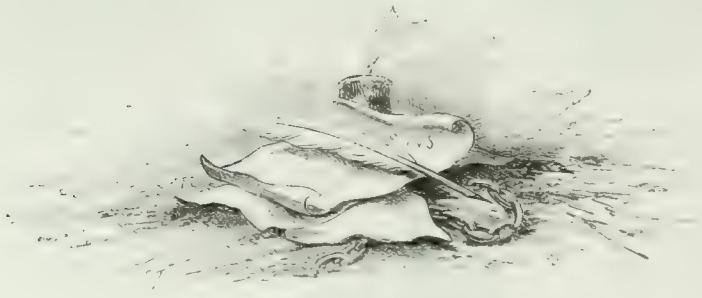
J'ai le sujet d'un poëme héroïque;
Qu'avant dix ans le monde en soit doté.
Oui, le front ceint de la couronne épique,
Dans l'avenir fondons ma royauté.

Mais mon sujet prête à la tragédie;
J'y pourrais prendre un plus rapide essor.
Dialoguons, et ma pièce applaudie
M'enivrera d'honneurs, de gloire et d'or.

La tragédie est un bien long ouvrage;
L'ode au sujet comme à moi convient mieux.
Riche d'encens, elle en fait le partage
Aux rois d'abord, et, s'il en reste, aux dieux.

Mais l'ode exige un trop grand flux de style;
Mieux vaut traiter mon sujet en chanson.
Dormez en paix, Pindare, Homère, Eschyle;
J'ai rêvé d'aigle et m'éveille pinson.

Sans s'amoindrir quel grand projet s'achève?
Plus d'un génie a dû manquer d'entrain.
Ainsi de tout. Tel qui restreint son rêve
A des chansons, laisse à peine un quatrain.



L'APOTRE

A M. DE LAMENNAIS

AIR :

Paul, où vas-tu? — Je vais sauver le monde.
Dieu nous donne une loi d'amour.
— Apôtre, la sueur t'inonde;
En festins ici passe un jour.
— Non, non; je vais sauver le monde.
Dieu nous donne une loi d'amour.

Paul, où vas-tu? — Je vais prêcher aux hommes
Paix, justice et fraternité.
— Pour en jouir, reste où nous sommes,
Entre l'étude et la beauté.
— Non, non; je vais prêcher aux hommes
Paix, justice et fraternité.

Paul, où vas-tu? — Je vais à l'âme humaine
Du ciel enseigner le chemin.
— Aux cieux? La gloire seule y mène.
Chante, elle te tendra la main.
— Non, non; je vais à l'âme humaine
Du ciel enseigner le chemin.

Paul, où vas-tu? — Je vais rendre aux campagnes
Le Dieu qui bénit les guérets.
— Crains le brigand dans les montagnes;
Crains le tigre dans les forêts.
— Non, non; je vais rendre aux campagnes
Le Dieu qui bénit les guérets.

Paul, où vas-tu? — Je vais au sein des villes
De tout vice purger les cœurs.
— Crains l'orgueil des passions viles;
Crains le rire aux éclats moqueurs.
— Non, non; je vais au sein des villes
De tout vice purger les cœurs.

Paul, où vas-tu? — Je vais, séchant des larmes,
Dire au pauvre : Dieu seul est grand!
— Crains le riche si tu l'alarmes;
Crains le pauvre s'il te comprend.
— Non, non; je vais, séchant des larmes,
Dire au pauvre : Dieu seul est grand!

Paul, où vas-tu? — Je vais de plage en plage
Raffermir mes amis tremblants.
— Quoi! les maux, la fatigue et l'âge
N'ont point dompté tes cheveux blancs?
— Non, non; je vais de plage en plage
Raffermir mes amis tremblants.

Paul, où vas-tu? — Je vais braver nos maîtres,
Fardeau des peuples gémissants.
— Tremble! ils te livreront aux prêtres
En échange d'un peu d'encens.
— Non, non; je vais braver nos maîtres,
Fardeau des peuples gémissants.

Paul, où vas-tu? — Je vais prêcher mon culte
Devant le juge et ses licteurs.
— A nos lois déguise l'insulte;
Recours à l'art des orateurs.
— Non, non; je vais prêcher mon culte
Devant le juge et ses licteurs.

Paul, où vas-tu? — Je vais porter ma tête
Sur l'échafaud où Dieu m'attend.
— Dis un mot, et ta grâce est prête;
D'honneurs on te comble à l'instant.
— Non, non; je vais porter ma tête
Sur l'échafaud où Dieu m'attend.

Paul, où vas-tu? — Je vais avec les anges
Reposer au sein de mon Dieu.
— Par ton exemple tu nous changes.
Nous prierons sur ta tombe. Adieu!
— Oui, oui; je vais avec les anges
Reposer au sein de mon Dieu.

LES VOYAGES

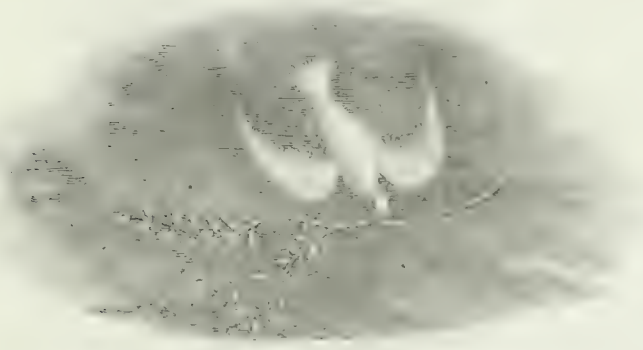
Air :

« Viens, m'ont dit vingt chars rapides;
« Le feu nous pousse à travers
« Bois épais, cités splendides,
« Monts et prés, champs et déserts.
« Faisant honte aux hirondelles,
« Tu croiras, sur nos essieux,
« Que la terre a pris des ailes
« Pour passer devant tes yeux. »

« Viens, me crie un beau navire,
« Voir l'homme en tous les climats,
« Voir en germe quelque empire,
« Des ruines voir l'amas.
« Par un caprice de l'onde,
« Tu peux, voguant avec moi,
« Ajouter un nouveau monde
« A ceux dont le nôtre est roi. »

« Des astres je sais la route,
« Viens, dit un aérostat;
« Monte à la céleste voûte
« Pour en juger mieux l'eclat;
« Sur maint problème à résoudre,
« Dans mon vol audacieux,
« Viens au-dessus de la foudre
« Sonder l'abîme des cieux. »

Partez tous. Ici je reste,
Heureux d'un monde borné,
D'oiseaux, de fleurs, monde agreste,
D'ombrages environné.
Quand la nuit étend son voile
Et qu'au ruisseau transparent
Vient se mirer une étoile,
Oh! que l'univers est grand!



LES VIOLETTES

AIR :

Hélas ! violettes charmantes,
Vous vous hâtez trop de fleurir.
Au soleil ces neiges fumantes,
Le verglas peut les recouvrir ;
Mars nous garde encor des tourmentes. } *Bis.*
Naissez-vous aussi pour souffrir ?

— Bénis le ciel qui nous ordonne
D'éclore en dépit des glaçons.
La pauvre Laure, enfant si bonne,
Va nous chercher dans ces buissons :
A souhait pour qu'elle y moissonne,
En grelottant nous fleurissons.

— Douces fleurs, quelle est cette fille ?
— Une orpheline qui nourrit
Ceux qui se sont faits sa famille,
Vend des fleurs quand le ciel sourit,
Lasse la quenouille et l'aiguille,
Ou glane aux champs que Dieu mûrit.

Ce matin, dès la pâle aurore,
Un ange a passé par ici.
Il a dit : Enrichissez Laure ;
Le pain manque, et Laure en souci
Va venir ; hâtez-vous d'éclore.
L'ange a dit vrai, car la voici.

LA FÉE AUX RIMES

AUX OUVRIERS POETES (1)

AIR :

Voici la fée; oui, c'est la fée aux rimes,
Fille du ciel qui vient nous consoler.
Sa voix ajoute aux chants les plus sublimes,
Mais prenons garde; elle peut s'envoler :

(1) Je n'ai pu indiquer tous les métiers qui comptent des poetes et des versificateurs plus ou moins connus, plus ou moins habiles; mais j'ai omis avec intention les typographes, parce que la plupart ont reçu de l'instruction, et que d'ailleurs leur profession leur rend les études littéraires faciles : les livres les viennent trouver; il faut que les autres ouvriers les cherchent, et c'est déjà un mérite dont on doit leur tenir compte.

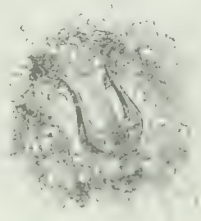
Voyez, amis, ses deux ailes si grandes.
Dans ses deux mains, où puisent ses amants,
Brillent rubis, perles et diamants,
Pour faire aux Muses des guirlandes.
— Combien de maux ta voix charme ici-bas!
Aimable fée, ah! ne fuis pas,
Ah! ne fuis pas. } *Bis.*

Le sage en vain crie : « Arrête, âme folle! »
Un pauvre enfant, doux, au front nuageux,
Qu'elle a séduit au sortir de l'école,
Contre son joug court échanger ses jeux.
Dès lors, aux champs, dans les bois, sur les grèves,
Chercheur d'échos, par elle il va penser.
Meurt-il obscur, elle vient le bercer
De bruits de gloire et de longs rêves.
— Combien de maux ta voix charme ici-bas!
Aimable fée, ah! ne fuis pas,
Ah! ne fuis pas.

Si les cités consacrent sa puissance,
Elle est de fête au foyer des hameaux.
Mais d'ouvriers une foule l'encense :
A ses faveurs, quels droits ont-ils? Leurs maux.
Il faut si peu pour rendre le courage
A tous ces cœurs par la fièvre agités!
La bonne fée en leur disant : Chantez!
Donne à leur soif l'eau d'un mirage.
— Combien de maux ta voix charme ici-bas!
Aimable fée, ah! ne fuis pas,
Ah! ne fuis pas.

Nous verrons, grâce aux fleurs que l'immortelle
Mêle aux tranchets, aux limes, aux rabots,
A la navette, au pic, à la truelle,
L'art sans étude et la gloire en sabots.
Ces artisans chantent, frondent, racontent;
Le peuple parle; hier il bégayait.
Du haut du trône on s'écrie, inquiet :
Voici les voix d'en bas qui montent.
— Combien de maux ta voix charme ici-bas!
Aimable fée, ah! ne fuis pas,
Ah! ne fuis pas.

Étends, ma fée, étends sur eux tes ailes;
Parfume l'air de leurs obscurs abris.
Qu'un peu de vin, non le vin des querelles,
Le vin de joie, éveille leurs esprits.
A leur liqueur mêlant ton ambroisie,
Fais qu'à mon nom un jour ils disent tous :
Gloire à ses chants! C'est lui qui jusqu'à nous
Fit descendre la poésie.
— Combien de maux ta voix charme ici-bas!
Aimable fée, ah! ne fuis pas,
Ah! ne fuis pas.



LA PAQUERETTE ET L'ÉTOILE

AIR :

L'ÉTOILE.

Dans l'ombre, aimable pâquerette,
Mon rayon le plus doux te luit
Et dessine ta collerette
Sur le noir manteau de la nuit.

LA PAQUERETTE.

Quoi! vous, belle étoile attachée
Au marchepied du Roi des cieux,
Sur la fleur dans l'herbe cachée
Vous daignez abaisser les yeux!

L'ÉTOILE.

Chaque étoile, dans son orbite,
Loin d'être un vain luxe des nuits,
Aux planètes que l'homme habite
Dispense arbres, fleurs, grains et fruits.

Des feux du soleil dans l'espace
Moi qui complète les couleurs,
Sur les corps que sa force enlace
Je préside aux destins des fleurs.

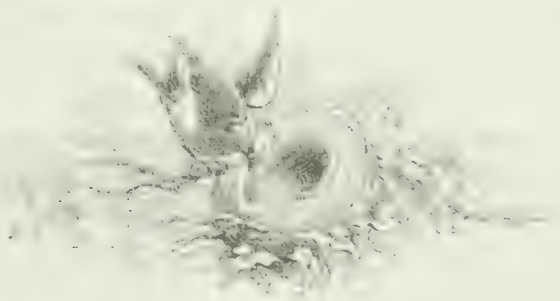
Tu ne m'es donc pas étrangère,
Fleurette éclose en si bas lieu.
Astre éclatant, fleur passagère,
Se tiennent dans la main de Dieu.

LA PAQUERETTE.

Ainsi que la terre où nous sommes,
Se peut-il qu'aux cieux étoilés,
De fleurs, de papillons et d'hommes,
D'autres globes roulent peuplés?

L'ÉTOILE.

Certes, ma fille : aux mêmes causes
Le même effet ne peut faillir.
Dans ces mondes naissent des roses
Et des vierges pour les cueillir.



LE POSTILLON

MON ANNIVERSAIRE DE 1842

AIR des Amazones.

Sur ce globe, la course humaine
Ne dure, hélas! que peu d'instants.
Le postillon qui tous nous mène,
Je le connais trop, c'est le Temps. (*Bis.*)
En char pompeux aussi bien qu'en charrette,
Il nous emporte à nous faire crier :
— Vieux postillon, arrête, arrête, arrête! } *Bis.*
Buvons ici le vin de l'étrier.

En des jours de mélancolie
On semble au but vouloir courir;
Mais un rien nous réconcilie
Avec la frayeur de mourir.
C'est une fleur, c'est une chansonnette,
C'est un souris qui vient nous égayer.
— Vieux postillon, arrête, arrête, arrête!
Buvons ici le vin de l'étrier.

Il est sourd, ne fait nulle pause,
Sangle tout de son fouet puissant,
Se rit des effrois qu'il nous cause,
Et n'y met fin qu'en nous versant.
Je crains par lui qu'un jour notre planète
N'aille en éclats croupir dans un bourbier.
— Vieux postillon, arrête, arrête, arrête!
Buvons ici le vin de l'étrier.

La poste soixante et troisième
Me fournit des relais nouveaux.
Le postillon, toujours le même,
Ménagera-t-il les chevaux?
Amis, d'un mont moi qui descends la crête,
Pour vous attendre, ah! je veux enrayer.
— Vieux postillon, arrête, arrête, arrête!
Buvons ici le vin de l'étrier.

Les sots et les fous en grand nombre
Nous jettent la pierre en chemin.
Fuyons-les donc; mais quel encombre!
Ils seront plus nombreux demain.
Sais-je d'ailleurs ce que demain m'apprête?
Podagre ou pair si j'allais m'éveiller!
— Vieux postillon, arrête, arrête, arrête!
Buvons ici le vin de l'étrier.

Oui, fêtons mon anniversaire,
Réveil de souvenirs constants.
Puisse une amitié si sincère
Briser les éperons du Temps!
Pour ramener la joie en ma retraite,
Vingt fois encor venez vous écrier :
— Vieux postillon, arrête, arrête, arrête!
Buvons ici le vin de l'étrier.

L'OISEAU FANTOME

VIII.

La cantatrice jeune et belle
S'éveille au milieu de la nuit.
Qu'a-t-elle entendu? Ce doux bruit,
Est-ce un chant d'amour qui l'appelle?
Non, c'est un fantôme léger,
L'ombre d'un oiseau qui l'éveille,
Qui sur son lit vient voltiger,
En lui murmurant à l'oreille :
— Pour votre voix docile à mes leçons
Du paradis j'apporte des chansons. } *Bis.*

Je suis l'âme toujours aimante
Du rossignol apprivoisé
Par vous, et par vous tant baisé,
Qu'il crut voir en vous une amante.
Que j'avais d'ardeur à chanter,
Lorsqu'en rêve ou dans l'insomnie
Aux longs efforts pour m'imiter
Vous mêliez les pleurs du génie!
Pour votre voix docile à mes leçons
Du paradis j'apporte des chansons.

Un soir où la foule charmée
Semait des fleurs autour de vous,
Votre singe, démon jaloux,
Ouvrit ma cage bien-aimée.
Dans ses ongles me voilà pris.
En ricanant il me déchire.
Votre gloire est sourde à mes cris;
On vous couronne, et moi j'expire.
Pour votre voix docile à mes leçons
Du paradis j'apporte des chansons.

Mais d'ailes mon âme est pourvue.
Invisible à des yeux humains,
Du ciel je franchis les chemins,
Pourtant sans vous perdre de vue.
Oh! que de globes je parcours,
Nefs qui de l'air fendent les ondes!
Que d'hommes, d'oiseaux et d'amours
J'entends chanter dans tous ces mondes!
Pour votre voix docile à mes leçons
Du paradis j'apporte des chansons.

Aux plus éclatantes planètes
L'homme retrouve ses aïeux,
Sages, héros, saints, demi-dieux,
Affranchis de l'ombre où vous êtes.
Plus ils en sont loin, plus s'accroît
L'intérêt qu'à leur âme inspire
Le destin de ce globe étroit,
Humble hameau d'un vaste empire.
Pour votre voix docile à mes leçons
Du paradis j'apporte des chansons.

L'homme, peuplant l'infini même,
De l'amour doit former les nœuds
Entre ces astres lumineux
Émanés du soleil suprême.
En des temps qui nous sont cachés,
Dieu resserrant son auréole,
Les mondes, enfin rapprochés,
S'éclaireront par la parole.
Pour votre voix docile à mes leçons
Du paradis j'apporte des chansons.

Moi, faible oiseau, je vole encore;
Des miens plus haut j'entends la voix.
Un autre ciel s'ouvre, où je vois
Du jour sans fin poindre l'aurore.
Chantres des bois, des champs, des eaux,
Forment là des chœurs de louanges.
Dieu permet aux petits oiseaux
De le chanter avec les anges.
Pour votre voix docile à mes leçons
Du paradis j'apporte des chansons.

Mais l'amour me fait redescendre
Vers vous qui m'avez tant pleuré;
Et, chaque nuit, je reviendrai
Avec des chants à vous apprendre.
Puissent vos accords enivrants,
Qu'à la terre le ciel envie,
Initier les cœurs souffrants
Aux merveilles d'une autre vie!
Pour votre voix docile à mes leçons
Du paradis j'apporte des chansons.

MES CRAINTES

LETTRE A MON AMI M. LEBRUN, DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

Air du vaudeville de la Petite Gouvernante

Cher Lebrun, ta muse héroïque,
A la chanson tendant la main,
M'écrit : « Au trône académique
« Veux-tu monter? Parle, et demain... »
Muse, arrêtez. Par lassitude
D'un monde où j'ai fait long séjour,
J'ai pris goût à la solitude.
J'y tiens : c'est mon dernier amour.

Oui, j'adore, ami, la retraite,
Et du bruit mon âge a l'effroi.
Le monde, dis-tu, me regrette.
Le monde? Il pense bien à moi!
Bourgeois vaniteux, il s'arrange
De peu de gloire et de gros fonds;
Et, pour s'ébaudir dans sa fange,
A toujours assez de bouffons.

Refais-toi tribun politique!
M'a-t-on crié. Mais quoi! Jadis
N'ai-je pas, sur cette musique,
Fait assez de vers applaudis?
D'autres m'ont dit : « Fais-toi messie
« Ou prophète, et viens, dès ce soir,
« D'un parfum de théocratie
« T'enivrer à notre encensoir. »

De me laisser faire grand homme,
Non, je n'eus jamais le désir.
L'époque n'est pas économe
De piédestaux; on peut choisir.
Toute secte a sa créature;
Tout club aussi : c'est tel ou tel.
On donne ici la dictature;
Là-bas on élève un autel.

L'idole est partout promenée;
Mais bientôt les porteurs sont las.
Nous voyons, en moins d'une année,
Messie et dictateur à bas.
On crie à l'un : « Tu n'es qu'un homme! »
A l'autre, si c'est un vieillard :
« Sur cette borne fais un somme
« En attendant le corbillard. »

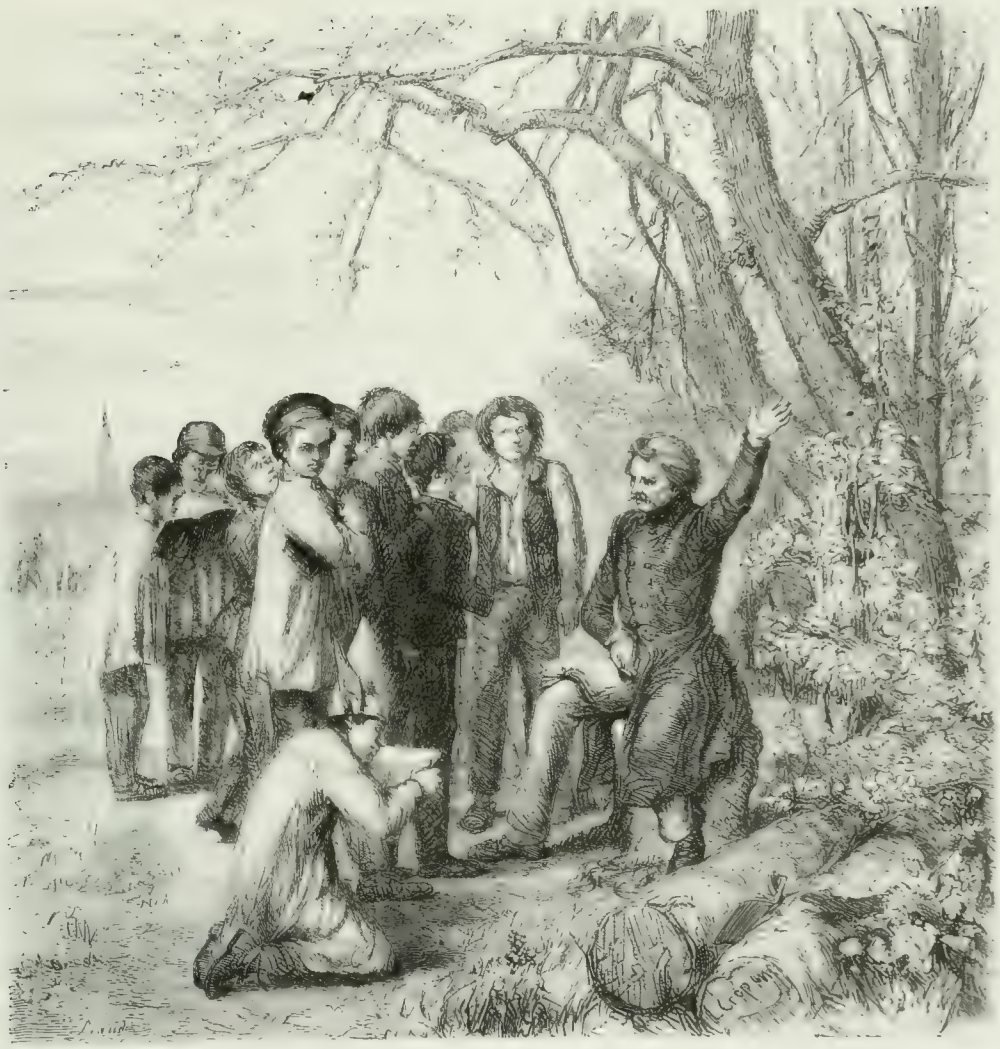
Las! toute gloire est mensongère
Dans ce temps d'esprits fourvoyés.
Tel s'en fait une viagère,
Qui lui-même la foule aux pieds.
Combien j'ai vu de nos idoles
Subir de contraires destins!
Je riais de leurs auréoles;
J'ai pleuré sur leurs fronts éteints.

Ami, ne laissons pas le monde
Nous emporter à tous ses vents.
Plus qu'une misère profonde
J'ai craint des honneurs décevants

Rimeur, j'ai craint de faire ombrage
Aux talents d'un ordre élevé;
J'ai craint jusqu'au renom de sage,
Dont Lisette m'a préservé.

Moi, sage! oh! non; c'est la paresse
Qui m'a fait des goûts si bornés.
Non, j'aurais craint que ma sagesse
N'effrayât de pauvres damnés.
Quand souffrent au siècle où nous sommes
Peuple et roi, riche et travailleur,
Crois-moi, le plus sage des hommes
N'en saurait être le meilleur.

Lebrun, mon exemple t'enseigne
A faire au monde juste part.
A l'Institut qu'un autre règne:
J'ai bâti ma ruche à l'écart.
Là, si peu que le miel abonde,
Je puis craindre encor les fourmis;
Mais là, moins je me donne au monde,
Plus j'appartiens à mes amis.



LEÇON DE LECTURE

AIR:

Au printemps, sous le feuillage,
Le maître d'école assis
Fait aux enfants du village
Courtes leçons et longs récits.
Vieux balafré de l'empire,
De la voix les corrigeant,
Il dit : — M'eût-on fait sergent
Si je n'avais pas su bien lire?
A, B, C, D, point de cris, point de pleurs;
Enfants, lisez, et vous aurez des fleurs. } *Bis.*

Oui, ces fleurs que je cultive
Sont les prix qu'on obtiendra.
Pour les savants je m'en prive.
En avant! A qui mieux lira!
Bon vouloir ne peut suffire.
Sachez que l'homme de bien,
Seul, en vaut deux s'il lit bien,
En vaut trois s'il sait bien écrire.
A, B, C, D, point de cris, point de pleurs;
Enfants, lisez, et vous aurez des fleurs.

Moutard, n'as-tu pas de honte
De prendre un *n* pour un *u*?
A propos, que je vous conte
Un fait chez nous trop peu connu.
Après nos jours de détresse,
Voulant, le sabre au côté,
Rapprendre la liberté,
J'ai combattu cinq ans en Grèce.
A, B, C, D, point de cris, point de pleurs;
Enfants, lisez, et vous aurez des fleurs.

Près de quitter les Hellènes,
De toutes parts triomphants,
Un jour, sur le port d'Athènes,
J'entre à l'école des enfants.
Le maître alors faisait lire
Un marin d'âge avancé.
Le voyant à l'A b c,
Comme un Français, moi, j'allais rire.
A, B, C, D, point de cris, point de pleurs;
Enfants, lisez, et vous aurez des fleurs.

Venant à moi, le vieux maître
Me dit : « Voici le héros
« Qu'ici chacun veut connaître,
« Le capitaine des brûlots.
« Il a vengé sa patrie,
« Brisé l'orgueil du sultan,
« Brûlé vif un capitan
« Et fait trembler Alexandrie. »
A, B, C, D, point de cris, point de pleurs;
Enfants, lisez, et vous aurez des fleurs.

« Oui, c'est Canaris lui-même,
« Canaris, notre fierté.
« Il n'eut avec le baptême
« Qu'ignorance et que pauvreté.
« S'il s'assied, plein de sagesse,
« Au banc des petits garçons;
« S'il est humble à mes leçons,
« C'est encor pour servir la Grèce. » (1)
A, B, C, D, point de cris, point de pleurs;
Enfants, lisez, et vous aurez des fleurs.

De l'écolier que j'admire
Alors je presse la main.
Canaris jusqu'au navire
Me conduisit le lendemain,
Et me dit sur le rivage
Ce beau mot que j'ai noté :
Le savoir, c'est liberté;
L'ignorance, c'est esclavage.
A, B, C, D, point de cris, point de pleurs.
Enfants, lisez, et vous aurez des fleurs.

(1) J'ai lu, je ne sais plus où, qu'un voyageur vit sortir Canaris d'une école, avec les petits Grecs qui la fréquentent. Comme eux il portait ses livres sous son bras. Ce héros apprenait à lire et n'en avait pas honte. Heureux les peuples qui ne rougit pas de bien faire! L'intrépide marin, parti de si bas, est devenu ministre depuis. Que Dieu veille sur la sainteté et modeste de ce grand citoyen!

LES DÉFAUTS

Air : Faut d'la vertu, pas trop n'en faut

L'homme, à soixante ans, calme et grave,
Au coin de son feu devient roi.
Mais, jeune, il vaut mieux, selon moi,
Sous le plaisir vivre en esclave.
Vous qui sur nous veillez d'en haut,
Rendez-moi quelque bon défaut. } *Bis.*

Je verrais danser vingt grisettes
Sans penser à rien tout un soir;
Sans même essuyer, pour mieux voir,
Les vieux verres de mes lunettes.
Vous qui sur nous veillez d'en haut,
Rendez-moi quelque bon défaut.

Oui, si j'ai subi l'exigence
De mes défauts, tyrans nombreux,
Je leur dus bien des jours heureux,
Doux larcins faits à l'indigence.
Vous qui sur nous veillez d'en haut,
Rendez-moi quelque bon défaut.

J'ai trop égayé la satire;
Ce tort, je dois le réparer.
Mais sur ce monde il faut pleurer
Sitôt qu'on n'ose plus en rire.
Vous qui sur nous veillez d'en haut,
Rendez-moi quelque bon défaut.

Dans les jours d'aimables féeries
On monte au ciel des deux côtés.
Nous poussons à bout nos gaietés,
A bout nos tendres rêveries.
Vous qui sur nous veillez d'en haut,
Rendez-moi quelque bon défaut.

Perfide erreur de ma jeunesse,
Que, bras ouverts, couronne en main,
La Gloire m'accoste en chemin,
Je lui dirai : Passez, drôlesse!
Vous qui sur nous veillez d'en haut,
Rendez-moi quelque bon défaut.

Aujourd'hui ma santé me touche.
A table veut-on me fêter,
L'aï ne me fait plus chanter.
Et je lui fais petite bouche.
Vous qui sur nous veillez d'en haut,
Rendez-moi quelque bon défaut.

Hélas! mes vertus me désolent;
Mais l'âge, qui les fait fleurir,
M'ôte la force de courir
Après mes défauts qui s'envolent.
Vous qui sur nous veillez d'en haut,
Rendez-moi quelque bon défaut.

LE ROSIER

AIR :

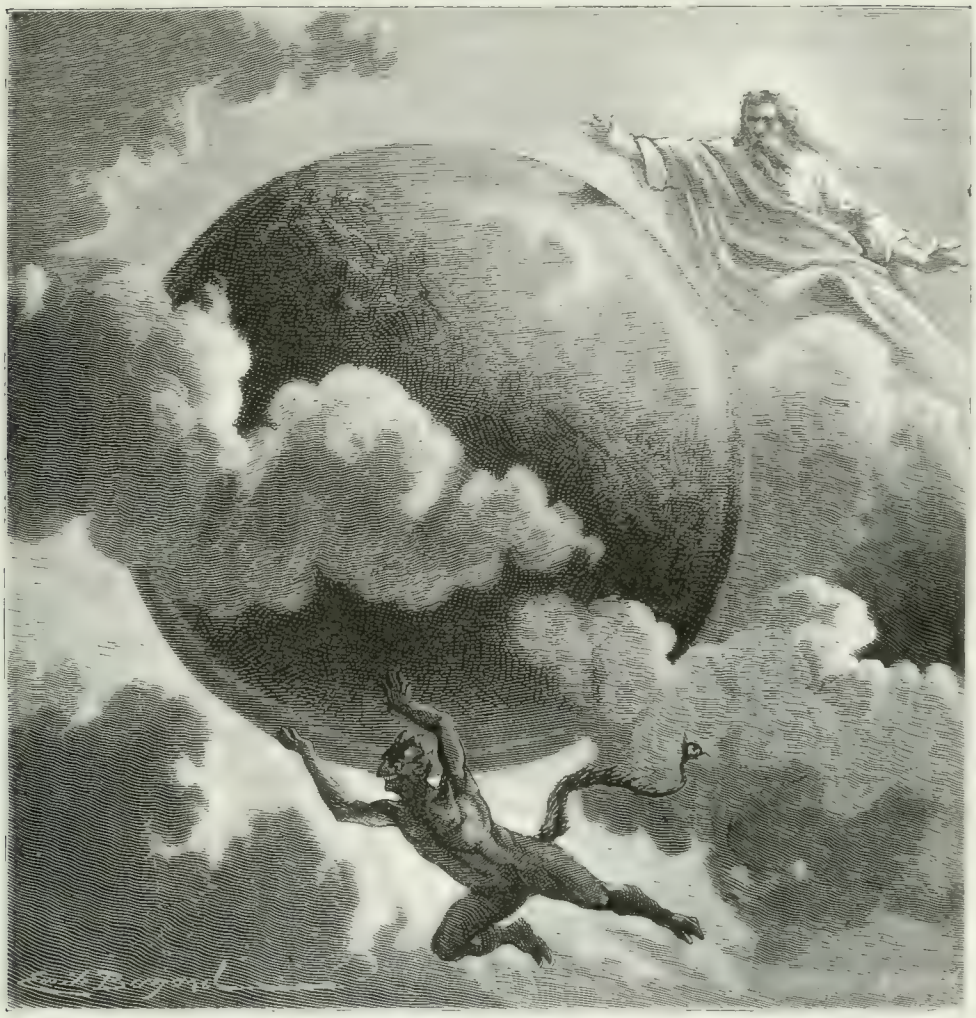
Toi dans ce lieu, toi dans la porcelaine!
Que je te plains, joli rosier!
Cette salle pompeuse est pleine
D'un monde envieux et grossier
Qui te souille de son haleine :
C'est le palais d'un financier.
Que je te plains, joli rosier!

Ici naguère apporté du village,
De l'or tu subis le pouvoir.
Ce banquier veut qu'à son passage
Pour lui tu fleurisses ce soir.
De ton parfum fais-lui l'hommage,
Comme au Très-Haut fait l'encensoir.
De l'or tu subis le pouvoir.

Sous ce grand lustre à la flamme irisée,
Arbuste aimé, tu vas mourir.
Plaint-il, ce juif, âme blasée,
Ceux que son faste fait souffrir?
Privé d'air pur et de rosée,
Ah! n'espère pas l'attendrir.
Arbuste aimé, tu vas mourir.

Mais près de toi passe un jeune poëte
Dans ce palais resplendissant;
Il courbe aussi sa noble tête
Devant le riche tout-puissant.
Des fièvres d'or de cette fête
Il est saisi rien qu'en passant
Dans ce palais resplendissant.

Ainsi que toi ce séjour l'empoisonne;
Dieu vous rende à son beau soleil!
Le luxe qui vous environne
Va flétrir, en un temps pareil,
Et sa poétique couronne
Et ton diadème vermeil.
Dieu vous rende à son beau soleil!



NOTRE GLOBE

AIR :

Mais qu'est-ce enfin que la sphère où nous sommes?
Un vieux wagon qui peut, en fendant l'air,
Sortir du rail, au nez des astronomes,
Et nous verser sur son chemin de fer.
Que de convois à puissance attractive
Semblent là-haut comme nous se mouvoir!
De ces wagons ce que je voudrais voir,
C'est la locomotive.

Notre planète eut une enfance étrange :
Buffon l'a dit, Cuvier l'a constaté.
Un peu de feu qu'enserre un peu de fange
Donna naissance à ce monde encroûté.
Sur l'embryon la mer jetant sa robe
De sa vermine assez mal le purgea.
L'homme vint tard ; et moi, je crains déjà
De voir périr ce globe.

Passé, dis-moi, criai-je au bord d'un gouffre,
Combien de temps a roulé suspendu
Ce point où l'homme en passant pleure et souffre ?
Et des anciens l'histoire a répondu.
Mais quelle foi peut retrouver sa route
Sous les débris de leurs dogmes nombreux ?
Perses, Hindous, Grecs, Égyptiens, Hébreux,
Nous ont légué le doute.

Le doute est froid, quelque part qu'on s'y loge.
Pour m'en tirer invoquons l'avenir.
Un nouveau Christ passe, et je l'interroge :
— Maître, ce monde un jour doit-il finir ?
— Jamais, dit-il. Vive notre planète,
Dont ma Triade éternise le cours !
A ses croyants ainsi répond toujours
Ce messie en goguette.

Si le passé n'a point d'écho fidèle,
Si l'avenir est muet et voilé,
Présent, dis-moi, notre terre doit-elle
Faire faux bond à l'empire étoilé ?
Mais du passé près de franchir la porte,
Ce nain chétif, que l'avenir poursuit,
N'a pas le temps de me répondre, et fuit
En disant : Que m'importe !

Dieu voit la fin de tout ce qu'il fait naître.
Le monde est né, le monde doit mourir.
Quand ? Ah ! dit l'un, avant demain peut-être ;
L'autre lui donne un long temps à courir.
Tandis qu'ainsi sur l'époque assignée
Nous discutons, plus ou moins nous trompant,
Au bout d'un fil le monde est là qui pend
Comme un nid d'araignée.

SAINT NAPOLÉON [1]

A UN BARON DE L'EMPIRE

Air :

Vous, fier baron, qui rampiez dans un temps
Fécond en lois, en travaux, en batailles,
Combien d'honneurs vous devez aux trente ans
Qui de l'empire ont vu les funérailles!
L'aigle a légué la France aux étourneaux :
Pour un Gérard que de J.....! [2]

Un homme né pour s'élever aux cieux
Se montre-t-il, tous les nains qui l'approchent
Sur ce géant se guindent de leur mieux,
A ses habits, à ses bottes s'accrochent.
A peine il voit ces avortons, qu'il rend
Fiers de sa taille et qu'il porte en courant.

Heureux baron, un jour il vous parla.
« Sers-moi », dit-il. Et d'un signe il ajoute :
« Viens »; vous venez. « Va là »; vous allez là.
Mais il perdit sceptre et valets en route.
Tout, depuis lors, vous fut prospère au point
Qu'un roi, sans vous, régnerait mal ou point.

De vos débuts ne rougissez pas trop;
Chacun en cour passe à cette filière.
Notre empereur, créateur au galop,
Quand son crachat fécondait la poussière,
Fit pour un saint, dans le ciel pris d'assaut,
Ce qu'ici-bas il fit pour plus d'un sot.

Oui, son patron, vieux défunt peu connu,
Au paradis végétait sans prébende.
De tout rayon lui voyant le front nu,
Les saints criaient au saint de contrebande :
« D'où nous vient-il? Qui l'a canonisé?
« Nous parierions qu'il n'est pas baptisé. »

« Un pape intrus, disaient de bons voisins,
« L'aura tiré des carrières de Rome,
« De faux martyrs éternels magasins.
« Chassons ce gueux! » Et contre le pauvre homme
Monsieur saint Roch court exciter son chien,
Tant les heureux ont le cœur peu chrétien.

Mais jusqu'au ciel, d'Austerlitz, d'Iéna,
Montent les bruits et les ordres du pape.
Vite on accorde au saint que l'on berna
Fleurs, auréole et triple part d'agape.

(1) Pendant tout le règne de Napoléon, son patron fut substitué, sur le calendrier, à saint Roch, qui, depuis la restauration a repris sa place au 16 août.

Les prêtres composèrent à grand'peine une courte légende au saint impérial, dont le nom même n'avait jusque-là paru que dans les vieilles chroniques italiennes.

(2) Plusieurs de nos généraux ont illustré le nom de Gérard, mais aucun autant que le maréchal, dont les vertus, le patriotisme et les talents peuvent se passer d'éloges, tant son nom éveille d'honorables sympathies.

Tout lui sourit; par une bulle *ad hoc*,
De l'almanach son nom bannit saint Roch.

« Plus que Louis il a des airs de roi »,
Dit le public, public de saints et d'anges
Qui tient de nous : la fortune y fait loi.
Et le bon saint, qui se gonfle aux louanges,
Perdant bientôt le peu qu'il a de sens,
Voudrait à Dieu voler sa part d'encens.

Barons ou ducs, c'est votre histoire à tous.
Napoléon d'un saint de pacotille
Fait un grand saint, fait des rois, fait des fous,
Gave des sots qu'il prend à la coquille,
Et tombe enfin. Messieurs, sur son rocher,
C'est vous d'abord qu'il dut se reprocher.

LE DIEU JEAN

Air : Tolo, Carafa.

Tout homme à caractère
Est dieu de loin en loin,
Dans son coin.
Jean, qui croit à Voltaire,
Fut dieu pendant six mois,
Le grivois !

Ah ! bon Dieu ! quel dieu !
Ah ! bon Dieu ! quel dieu !
Quel pauvre dieu, bon Dieu !
Quel pauvre dieu,
Quel pauvre dieu,
Né dans un mauvais lieu !

Chez de joyeuses filles,
Jean, qui loge à l'étroit
Sous le toit,
Pèlerin sans coquilles,
Se fait dieu pour payer
Son loyer.

Ah! bon Dieu! quel dieu!
Ah! bon Dieu! quel dieu!
Quel pauvre dieu, bon Dieu!
Quel pauvre dieu,
Quel pauvre dieu,
Né dans un mauvais lieu!

Jean, quelque temps prophète,
Dit : « Le traiteur en moi
« N'a plus foi.
« Gratis pour qu'on me fête,
« Je sors de mon cerveau
« Dieu nouveau. »

Ah! bon Dieu! quel dieu!
Ah! bon Dieu! quel dieu!
Quel pauvre dieu, bon Dieu!
Quel pauvre dieu,
Quel pauvre dieu,
Né dans un mauvais lieu!

« Respectons pour l'exemple
« Les dieux plus ou moins nés
« Mes aînés.
« Tributs, autel et temple,
« Sont un assez bon lot
« De culot. »

Ah! bon Dieu! quel dieu!
Ah! bon Dieu! quel dieu!
Quel pauvre dieu, bon Dieu!
Quel pauvre dieu,
Quel pauvre dieu,
Né dans un mauvais lieu!

« Pour le salut de l'âme
« Comme on n'a que trop fait
« Sans effet,
« Des corps je me proclame
« Par goût et par ferveur
« Le sauveur. »

Ah! bon Dieu! quel dieu!
Ah! bon Dieu! quel dieu!
Quel pauvre dieu, bon Dieu!
Quel pauvre dieu,
Quel pauvre dieu,
Né dans un mauvais lieu!

« Le paradis, vieux conte,
« Je le mets sous ta main,
« Genre humain.
« De la terre, à mon compte,
« Je referai soudain
« Un Éden. »

Ah! bon Dieu! quel dieu!
Ah! bon Dieu! quel dieu!
Quel pauvre dieu, bon Dieu!
Quel pauvre dieu,
Quel pauvre dieu,
Né dans un mauvais lieu!

« Femmes, trêve au martyre!
« Supprimons à tout prix
« Les maris.
« Au sort je veux qu'on tire,
« Pour vos poupons en tas,
« Des papas. »

Ah! bon Dieu! quel dieu!
Ah! bon Dieu! quel dieu!
Quel pauvre dieu, bon Dieu!
Quel pauvre dieu,
Quel pauvre dieu,
Né dans un mauvais lieu!

Saint Ignace en prières
Vend ses brides à veaux
Aux dévots.
Ce siècle de lumières
Est pour les charlatans
Un bon temps.

Ah! bon Dieu! quel dieu!
Ah! bon Dieu! quel dieu!
Quel pauvre dieu, bon Dieu!
Quel pauvre dieu,
Quel pauvre dieu,
Né dans un mauvais lieu!

Jean se fait des oracles.
Bientôt dans plus d'un rang
Le dieu prend;
S'il cache ses miracles,
C'est qu'il doit des égards
Aux mouchards.

Ah! bon Dieu! quel dieu!
Ah! bon Dieu! quel dieu!
Quel pauvre dieu, bon Dieu!
Quel pauvre dieu,
Quel pauvre dieu,
Né dans un mauvais lieu!

La foule accourt.: Victoire!
Que d'or les sots mettront
Dans son tronc!
Mais quoi! tout l'auditoire
Trouve ce dieu de chair
Un peu cher.

Ah! bon Dieu! quel dieu!
Ah! bon Dieu! quel dieu!
Quel pauvre dieu, bon Dieu!
Quel pauvre dieu,
Quel pauvre dieu,
Né dans un mauvais lieu!

Il parcourt la province,
Toujours déménageant
Sans argent.
A la foire, en bon prince,
Le dieu, dit-on, un soir
S'est fait voir.

Ah! bon Dieu! quel dieu!
Ah! bon Dieu! quel dieu!
Quel pauvre dieu, bon Dieu!
Quel pauvre dieu,
Quel pauvre dieu,
Né dans un mauvais lieu!

Il dit, presque en syncope :
« Pour un dieu quelle fin
« Que la faim! »
Dieu, fais-toi philanthrope,
Avocat, perruquier
Ou banquier.

Ah! bon Dieu! quel dieu!
Ah! bon Dieu! quel dieu!
Quel pauvre dieu, bon Dieu!
Quel pauvre dieu,
Quel pauvre dieu,
Né dans un mauvais lieu!

Enfin, à bout d'angoisse,
Jean, qui rêvait d'autel,
S'est fait tel,
Qu'hier notre paroisse
L'a pris, sur son *Credo*,
Pour bedeau.

Ah! bon Dieu! quel dieu!
Ah! bon Dieu! quel dieu!
Quel pauvre dieu, bon Dieu!
Quel pauvre dieu,
Quel pauvre dieu,
Né dans un mauvais lieu!

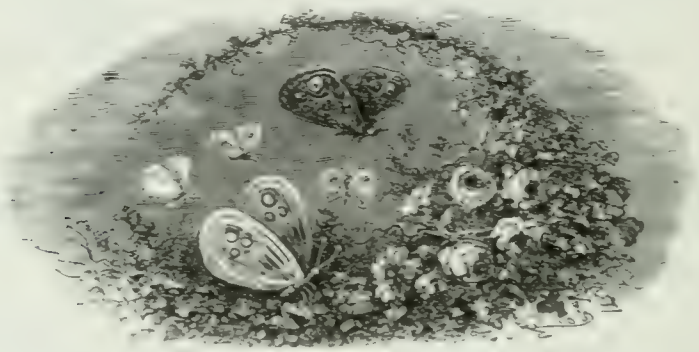
LE PACTOLE

COUPLET A DEUX FOLLES FEMMES DE FINANCIERS

Air :

Aux bords infects du Pactole des fables
Mouraient les fleurs, le vautour seul buvait.
Aucun doux oiseau ne bravait
La lourde vapeur de ses sables.
Loin de ce fleuve Amour fuyait alors.

Chez nous autrement vont les choses :
Bien qu'il attire et vautours et butors,
Notre Pactole a sur ses bords
Et des colombes et des roses.



LE JONGLEUR

Les démons sont fous de musique.
Un obscur jongleur fut doté
Par eux, jadis, d'un luth magique
Qui rendait et joie et santé.

Grâce à de folles mélodies,
Notre homme alors vit ses refrains
Chasser ennuis et maladies,
Peines du pauvre et noirs chagrins.

Avant ce don, bien peu d'oreilles
S'éprenaient à l'ouïr chanter;
Mais, le luth ayant fait merveilles,
Chacun chez soi veut le fêter.
— L'ami, quoique vilain de race,
Viens avec nous. — Non, viens chez moi.
A mon foyer le pauvre a place;
Viens chanter un festin de roi.

Notre jongleur a l'âme bonne.
Visitant châteaux et palais,
A plus d'un prince il fait l'aumône
De joyeux airs, de gais couplets.
Aux gens qu'épuise le servage
Il court rendre aussi la gaieté.
La gaieté leur rend le courage
Qui fait rêver de liberté.

Martyr d'une goutte obstinée,
A lui qu'un prélat ait recours;
Qu'une fillette abandonnée
Pleure sur d'inconstants amours;
Armé du luth, près d'eux il vole,
Heureux de voir en peu d'instants
Malade et vierge qu'il console
Sourire au retour du printemps.

Aussi, qu'il passe, on se le montre;
Partout vieillards, filles, garçons,
Disent : — On bénit sa rencontre
Quand son luth éclate en chansons.
Que de bonheur il en retire
Si tant d'échos, émus cent fois,
Vont à l'oreille lui redire
Les chants que leur souffle sa voix!

Mais, sur son grabat, quels fantômes
Chaque jour troublent ses esprits!
Il ressent là tous les symptômes
Des maux que son luth a guéris.
Ennuis, chagrins, fièvres, misère,
Se vengent du roi des jongleurs.
L'amour s'y joint, amour sincère
Qui ne l'a nourri que de pleurs.

Il recourt à son luth sonore.
Sous ses doigts il se brise, hélas!
Une des cordes vibre encore :
— De ma mort, dit-il, c'est le glas.
Avant l'âge enfin il succombe,
De son art même fatigué;
Et l'on grave en or sur sa tombe :
« Des mortels ci-gît le plus gai. »

MON CARNAVAL

A ANTIER

Air : Ainsi jadis un grand peuple.

Tandis qu'aimable et gai convive,
Tu règnes dans plus d'un repas,
Antier, il faut que je t'écrive
Comment je fête les jours gras.
Seul entre ma lampe et ma chatte,
Vieux rêveur, je vois sous mes yeux
Des temps d'où notre amitié date
Passer le fantôme joyeux.

A jours pareils, notre jeunesse,
S'affublant d'habits les plus fous,
S'écriait : Joie, amour, ivresse,
Nous ont faits dieux; imitez-nous.
Mais pourquoi d'un carton fantasque
Prenions-nous le voile importun?
A des fronts si gais point de masque :
C'est au vieillard qu'il en faut un.

Te rappelles-tu nos soirées?
Le champagne à crédit moussant?
Les belles robes déchirées?
Le rire au loin retentissant?
Quels chants! quels cris! C'était merveilles
De nous voir traiter, chaque nuit,
Les plaisirs comme des abeilles
Qu'on arrête à force de bruit.

Souvenir cher à mes pensées!
Grâce à la fraîcheur qu'il leur rend,
Je souris aux heures passées,
Je m'arrange du jour mourant.
Pur de haine et d'hypocrisie,
Rêvant le bien, cherchant le beau,
Je sème un peu de poésie
Sur les marches de mon tombeau.

Cher ami, loin que je me gronde
D'avoir tant chanté le plaisir,
Quand je finirai pour ce monde,
Je n'y laisserai qu'un désir :
C'est qu'à la saison printanière,
D'heureux enfants, au teint vermeil,
Viennent, où dormira ma bière,
Sur les fleurs danser au soleil.

LE SAVANT

Air :

Un bon vieillard consultait une sphère.
A rêver vingt fois il se prend.
Vient un savant qui le regarde faire,
Et dit tout haut : — Pauvre ignorant!
Apprends de nous les secrets que tu sondes,
Si tu n'es le fou qui, dit-on,
Traite de fous ceux qui pèsent les mondes
Dans la balance de Newton.

A ce propos le vieillard de sourire :
— L'attraction m'a peu séduit.
N'en parlons pas; mais vous, daignez me dire
Comment la chaleur se produit.
Dans tout système, un seul fait qu'on ignore
Doit tenir le doute en éveil.
Or il vous reste à deviner encore
La grande énigme du soleil.

Vos devanciers vous ont dressé l'échelle :
Montez; ils vous tendent la main.
Faites qu'à tous votre savoir révèle
Un progrès de l'esprit humain.
Qui ne connaît jusqu'au moindre cratère
Ce monde orphelin de ses dieux?
Nous n'avons plus d'inconnu sur la terre :
Il nous faut l'inconnu des cieux.

Trop longtemps l'homme à la taille du globe
De ses dieux borna la hauteur.
Creusez le ciel; que rien ne nous dérobe
L'œuvre sans fin du Créateur.
Le mouvement part de sa main féconde :
Suivez-le, mais les yeux ouverts,
Et révélez à notre petit monde
Le Dieu de l'immense univers.

Au sentiment accordez une place...
A ces mots le savant s'enfuit.
— Ce fou, dit-il, aurait besoin de glace.
Le sentiment n'est qu'un produit.
Mais le vieillard lui crie : — A tort, vous dis-je,
La mécanique est votre loi;
C'est Dieu lui seul, oui, c'est Dieu qui dirige
Tous ces globes où l'homme est roi.

LES PAPILLONS

Air : Une fille est un oiseau.

La grand'mère, au temps jadis,
Répétait à la fillette :
Prie, enfant, car tu grandis ;
Le diable est là qui te guette.
Point de jeux trop séduisants.
Je suis vieille, on doit me croire.
Viens d'une âme de douze ans,
Ma fille, écouter l'histoire.
Crains le diable, mais crois bien
Que l'enfer vaut mieux que rien. } *Bis.*

D'un village mis à sac
Le diable emportait les âmes.
Il en avait un plein sac,
Qu'il allait jeter aux flammes.
Las du fardeau, lui, si fort,
S'est assis sous une treille.
La main au sac, il s'endort;
Car Dieu permet qu'il sommeille.
Crains le diable; mais crois bien
Que l'enfer vaut mieux que rien.

Des oiseaux l'ont reconnu :
Frères, disent-ils, courage!
Sans bruit, de l'ange cornu
Courons entr'ouvrir la cage.
Vite, vite, au sac de cuir
Leur bec fait un trou d'aiguille,
Par où, seule, a peine à fuir
L'âme d'une jeune fille.
Crains le diable; mais crois bien
Que l'enfer vaut mieux que rien.

Il s'éveille! Où se cacher?
L'âme avec les oiseaux vole
Sous le toit d'un saint clocher.
Le malin ne s'en désole.
Dieu me défend d'aller là;
Mais, sachez-le, ma colombe,
Qui de mes rets s'envola
Sous ma griffe un jour retombe.
Crains le diable; mais crois bien
Que l'enfer vaut mieux que rien.

Satan part, et les oiseaux
De dire à l'âme sauvée :
Auriez-vous fait des réseaux
Ou détruit quelque couvée?
— Non, messieurs les oisillons :
Plus coupable pécheresse,
Pour chasser aux papillons,
J'ai vingt fois manqué la messe.
Crains le diable; mais crois bien
Que l'enfer vaut mieux que rien.

— Dieu sourit au repentir :
Suppliez-le bien, pauvrette.
Pour vous nous allons bâtir
Un nid dans notre retraite.
Ce toit, qui l'éveille aux champs,
Vous rend la prière aisée.
Nous vous nourrirons de chants,
De fleurs, de miel, de rosée.
Crains le diable; mais crois bien
Que l'enfer vaut mieux que rien.

N'osant quitter ce séjour,
Sous la croix l'âme abritée
D'abord soigne avec amour
Les petits de la nitée.
Puis ce beau zèle s'éteint;
Même elle néglige encore,
Chez des chantres du matin,
Comme eux de bénir l'aurore.
Crains le diable; mais crois bien
Que l'enfer vaut mieux que rien.

Certain jour qu'ils vont au loin :
Quel ennuyeux tas de pierres!
Dit-elle; et qu'est-il besoin
D'y sonner tant de prières?
Ciel! aux champs, dans un sillon,
Que vois-je? Un papillon brille!
Certe, un si beau papillon
N'est pas né d'une chenille.
Crains le diable, mais crois bien
Que l'enfer vaut mieux que rien.

Elle vole, et, d'un élan,
Jusqu'à l'insecte elle arrive.
Sainte Vierge! c'est Satan
Qui lui crie : Ah! fugitive,
Je vous tiens. Ne priez pas;
C'est trop tard, vite à mon bouge!
Vous attraperez là-bas
Des papillons de fer rouge.
Crains le diable; mais crois bien
Que l'enfer vaut mieux que rien.

Nos oiseaux au toit qui pend
Rentrent : O l'infortunée!
Le diable à l'œil de serpent
D'en bas l'aura fascinée,
Disent-ils. Où la chercher?
Dans les flammes éternelles.
Sans pouvoir l'en arracher
Nous y brûlerions nos ailes.
Crains le diable; mais crois bien
Que l'enfer vaut mieux que rien.

CHACUN SON GOUT

COUPLET

AIR :

Je donnerais, pour revivre à vingt ans,
L'or de Rothschild, la gloire de Voltaire.
Mais d'autre sorte on calcule en ce temps,
Chez l'auteur même, et nul n'en fait mystère.

On veut gagner, gagner, gagner encor.
J'en sais plusieurs, le pourra-t-on bien croire?
Qui donneraient, pour leur plein gousset d'or,
Et leurs vingt ans et Voltaire et sa gloire.

PLUS D'OISEAUX

POUR MON ANNIVERSAIRE

Air : Ainsi jadis un grand prophète.

Je cultivais un coin de terre
Dont les ombrages m'enchantaient.
Là, quand je rimais solitaire,
Dans mes vers mille oiseaux chantaient.
Me voilà vieux; plus rien n'éveille
Ces bosquets jadis si peuplés.
En vain l'écho prête l'oreille :
Tous les oiseaux sont envolés.

Quel est, dites-vous, ce domaine?
Eh! mes amis, c'est la chanson,
Où mon vieil esprit, hors d'haleine,
Court battre en vain chaque buisson.
De mes ans sur l'enclos modeste
Les frimas sont accumulés;
Pas un roitelet ne me reste.
Tous les oiseaux sont envolés.

Que le riche été se couronne
Des épis que nous attendons;
Qu'à nos yeux rougisse l'automne :
Plus d'oiseaux pour chanter leurs dons.
En vain le printemps ressuscite
Les fleurs sur nos bords consolés;
Lorsqu'à chanter l'amour invite,
Tous les oiseaux sont envolés.

C'est mon hiver qui les effraye;
Ils ne reviendront plus au nid.
J'en juge aux vers que je bégaye
Quand l'amitié nous réunit.
Antier, toi que mieux elle inspire,
Chante nos beaux jours écoulés;
Trompe l'écho prêt à redire :
Tous les oiseaux sont envolés.

MON OMBRE

AIR : J'étais bon chasseur autrefois.

L'oiseau module un dernier chant;
Moi, vieillard, j'écoute et je songe.
Mais aux feux du soleil couchant
Je vois mon ombre qui s'allonge,
S'allonge et semble aller s'asseoir
Au bord de la route poudreuse.
Elle aspire au repos du soir;
Mon ombre devient paresseuse.

A quoi l'ai-je donc pu lasser?
Au temps froid comme au temps des roses,
Si je marchais seul pour penser,
Pour rêver j'ai fait bien des pauses.
Alors de trop graves sujets
Forçaient-ils mon vol à s'étendre,
Tandis qu'au ciel je voyageais,
Mon ombre dormait à m'attendre.

Chantais-je à de joyeux banquets,
Sitôt qu'elle y pouvait paraître,
Derrière moi, comme un laquais,
La moqueuse singeait son maître.
Tard au logis rentrant parfois,
Quand l'aï tournait au mirage,
Au clair de lune, je le crois,
Mon ombre eût fait rougir un sage.

Je ne veux non plus le cacher :
Jadis des ombres moins fidèles,
A ses bras daignant s'attacher,
La faisaient courir avec elles.

C'était le temps des jours d'espoir,
Des nuits d'amour toutes remplies.
Dans ces nuits, grâce à l'éteignoir,
Mon ombre a fait peu de folies.

Les beaux rêves m'ont tous quitté.
Où sont les ombres des sylphides?
A peine un rayon de gaieté
Glisse encore à travers mes rides.
Il est un fantôme divin
Qui rend le soir des ans moins sombre :
C'est la gloire, hélas! mais en vain
Mon ombre a poursuivi cette ombre.

Une ombre de Dieu brille en nous;
Je le sens, et pourtant j'ignore
Ce qu'à ses yeux nous sommes tous,
Sur ce vieux sol qui nous dévore.
Mais le soleil disparaissant
Peut-être résout ce problème,
Car il semble qu'en s'effaçant
Mon ombre dise : Ombre toi-même.

MA CANNE

Air :

Le soleil aux champs d'aller nous fait signe;
Chaque jour s'enfuit de fleurs couronné.
Viens, mon compagnon, humble cep de vigne,
Ami qu'en riant le sort m'a donné.
De quel cru fameux versas-tu l'ivresse?
L'ai-je célébré dans un gai repas?
Si jadis ta séve égara mes pas,
Toi seul aujourd'hui soutiens ma vieillesse.
A travers bois, prés et moissons,
Allons glaner fleurs et chansons. } *Bis.*

Ce fut ma nourrice : « Enfant, disait-elle,
« Vois, écoute, lis. » Ou, prenant ma main :
« Suis-moi hors des murs; la campagne est belle,
« Viens cueillir, pauvret, les fleurs du chemin. »
Depuis, loin des biens dont la soif dévore,
La Muse à mon feu prit goût à s'asseoir,
Et, quoique affaiblie, a des chants du soir
Pour le vieil enfant qu'elle berce encore.
A travers bois, prés et moissons,
Allons glaner fleurs et chansons.

Viens, loin des fâcheux, méditer ensemble;
Je me fie à toi de tous mes secrets.
Tu m'entends chanter, d'une voix qui tremble,
De grands souvenirs, de tendres regrets.
Au froid, à la neige, au flot des ondées,
Au bruit du tonnerre, au fracas du vent,
Combien, triste ou gai, quand je vais rêvant,
Sous mon vieux chapeau bourdonnent d'idées!
A travers bois, prés et moissons,
Allons glaner fleurs et chansons.

« Dirige le char de la république »,
M'ont crié des fous, sages d'à présent.
Qui, moi, m'atteler au joug politique,
Lorsqu'il faut un aide à mon pas pesant!
Ai-je à tel labeur force qui réponde?
Qu'en dis-tu, bâton las de me porter?
Tu gémirais trop de voir ajouter
Au poids de mon corps tout le poids d'un monde.
A travers bois, prés et moissons,
Allons glaner fleurs et chansons.

Souvent, tu le sais, j'ai refait le monde,
De trésors rêvés comblé mes amis.
En projets heureux mon esprit abonde;
Que d'excellents vers je me suis promis!
Enfant de Paris perdu dans ses fanges,
Je devais, sans nom, battre les pavés;
Mais, pour me reprendre aux enfants trouvés,
La Muse avait mis sa marque à mes langes.
A travers bois, prés et moissons,
Allons glaner fleurs et chansons.

A mes premiers temps j'ai vieilli fidèle.
Tout un passé meurt, mourons avec lui.
Mon cep, je te lègue à l'ère nouvelle;
Sois pour des vaincus un dernier appui.
Oui, sachant, ami, dès que le jour tombe,
Combien de faux pas je ferais sans toi,
Pour quelque proscrit, tribun, pape ou roi,
Je veux te laisser au bord de ma tombe.
A travers bois, prés et moissons,
Allons glaner fleurs et chansons.

LES BÉNÉDICTIONS

AIR : Échos des bois, errants dans ces vallons.

Certains mortels ont le don de répandre
Bonheur et joie où se portent leurs pas.
Au temps passé l'on ne s'y trompait pas,
Témoin ces mots qu'enfant j'ai pu comprendre :
O bon vieillard, chez nous daignez venir ; } *Bis.*
Béni de Dieu, venez tous nous bénir. }

Or ce vieillard sortait-il de son chaume,
Le rencontrer était présage heureux.
Oui, répétaient les villageois entre eux,
Il suffirait à bénir un royaume.
O bon vieillard, chez nous daignez venir ;
Béni de Dieu, venez tous nous bénir.

On l'invoquait à chaque catastrophe,
Aux cœurs en peine il semblait un sauveur.
Maint hobereau le traitait de rêveur,
Et le curé l'appelait philosophe.
O bon vieillard, chez nous daignez venir ;
Béni de Dieu, venez tous nous bénir.

Chacun de lui nous contait des merveilles,
Disant : Il sait légendes et chansons.
Courez, enfants, à ses douces leçons,
Comme à sa voix reviennent les abeilles.
O bon vieillard, chez nous daignez venir ;
Béni de Dieu, venez tous nous bénir.

Il a passé tout près de ces charmilles,
Disait la mère : aussi, combien de fleurs !
C'est grâce à lui que de riches couleurs
Va s'émailler le corset de nos filles.
O bon vieillard, chez nous daignez venir ;
Béni de Dieu, venez tous nous bénir.

Quand le ciel brûle, aux travailleurs en nage
Court-il aider, glaneuse et moissonneur
De dire alors : Il nous vient du bonheur ;
Sur le soleil Dieu déploie un nuage.
O bon vieillard, chez nous daignez venir ;
Béni de Dieu, venez tous nous bénir.

D'un si doux charme il ignorait les causes.
Sans croire en soi, l'homme que Dieu bénit
Passe, et l'oiselle est tranquille en son nid ;
Passe, et vers lui monte l'encens des roses.
O bon vieillard, chez nous daignez venir ;
Béni de Dieu, venez tous nous bénir.

Nous n'avons plus cette foi qu'on envie.
Qu'importe, enfants. Survient-il un vieillard,
S'il vous sourit, s'il vous suit du regard,
Inclinez-vous : il bénit votre vie.
O bon vieillard, chez nous daignez venir ;
Béni de Dieu, venez tous nous bénir.

LA DERNIÈRE FEE

Air d'Angéline, de Wilhem.

Près du rivage où le druide austère,
Chez les Bretons, ensevelit ses dieux,
Au vieux curé qui bêche son parterre
Vient d'apparaître un messager des cieux.
C'est un ange. Oui : l'auréole, les ailes,
Tout le lui prouve. Il se signe, et soudain,
Malgré la brume, il voit dans son jardin
Oiseaux s'ébattre et fleurs briller plus belles.
Sous un ciel sombre et les vents et les flots
Poussent au loin de funèbres sanglots. } *Bis.*

Parmi ses fleurs l'ange aussitôt moissonne.
Ah! dit le prêtre, il veut parer nos saints.
L'ange sourit : — Pour mettre une couronne
Sur un tombeau, je te fais ces larcins,
Dit-il; entends des plaintes étouffées
Traverser l'air; vois ce ciel triste et noir.
Dans l'anse où croule un noble et vieux manoir,
Vient de mourir la dernière des fées.
Sous un ciel sombre et les vents et les flots
Poussent au loin de funèbres sanglots.

LE PRÊTRE.

Comment! chez nous, encore un pareil être!

L'ANGE.

Certes; bien loin des savants, des penseurs,
Sous le dolmen qui jadis la vit naître,
Dieu lui permit de survivre à ses sœurs.
Croire à ses dons tenait lieu d'abondance;
D'heureux efforts naissaient de vœux ardents;
Même à sauver vos pêcheurs imprudents
La bonne fée aidait la Providence.
Sous un ciel sombre et les vents et les flots
Poussent au loin de funèbres sanglots.

LE PRÊTRE.

Ses dons jamais n'ont fécondé nos grèves.

L'ANGE.

Non; mais sais-tu combien sur le malheur
Elle a versé d'espérance et de rêves;
Combien versé de baume à la douleur!
Le pauvre, en songe, atteignait aux délices
Des plus grands rois : Dieu point ne le défend,
Ce Dieu qui sait de quoi pleure l'enfant,
Et qui bénit le doux chant des nourrices.
Sous un ciel sombre et les vents et les flots
Poussent au loin de funèbres sanglots.

Vient un savant que la vapeur amène.
La fée en rose était changée alors.
Il s'en saisit, l'effeuille; ô phénomène
Son doigt la tue : à ses pieds roule un corps,
Un corps de vierge à la beauté divine.
La mer, dit-il, jusqu'ici l'a jeté.
Car la science, aveugle majesté,
Ne croit à rien qu'au peu qu'elle devine.
Sous un ciel sombre et les vents et les flots
Poussent au loin de funèbres sanglots.

Le savant passe. Elle, aux concerts célestes,
Monte en esprit, et d'énormes oiseaux
Viennent creuser une fosse à ses restes.
Va croître un if où dormiront ses os.
Sur les débris d'un antique trophée,
Ombre immortelle, un barde en ce moment
Apparaît là : — Guerrier, poëte, amant,
Pleurez, dit-il; vous n'avez plus de fée.
Sous un ciel sombre et les vents et les flots
Poussent au loin de funèbres sanglots.

Je vois dans l'air tous les dieux de l'Attique;
Tous ceux du Nord, du Nil et de l'Indus.
Ces vieux parents de la vierge celtique
Vont l'entourer d'honneurs qui lui sont dus.
Prêtre, ainsi qu'eux du ciel favorisée,
Elle eut pour sœur la vierge que tu sers.
Dieu brille au fond de vos cultes divers,
Comme l'aurore aux gouttes de rosée.
Sous un ciel sombre et les vents et les flots
Poussent au loin de funèbres sanglots.

LE PRÊTRE.

Mais de son culte à peine a-t-on mémoire :
Contre l'oubli Dieu défend ses desseins.

L'ANGE.

D'un Empyrée elle eut sa part de gloire,
Temples, autels, prêtres, martyrs et saints.

Longtemps par elle a surnagé la race
Des nations que lui soumit le sort.
Né de leur sang, vieux Breton, plains sa mort,
Dernier soupir d'un monde qui trépasse.
Sous un ciel sombre et les vents et les flots
Poussent au loin de funèbres sanglots.

LE PRÊTRE.

Quoi ! pur esprit, vous allez sur sa tombe
Vous joindre aux dieux, mensonges du passé ?

L'ANGE.

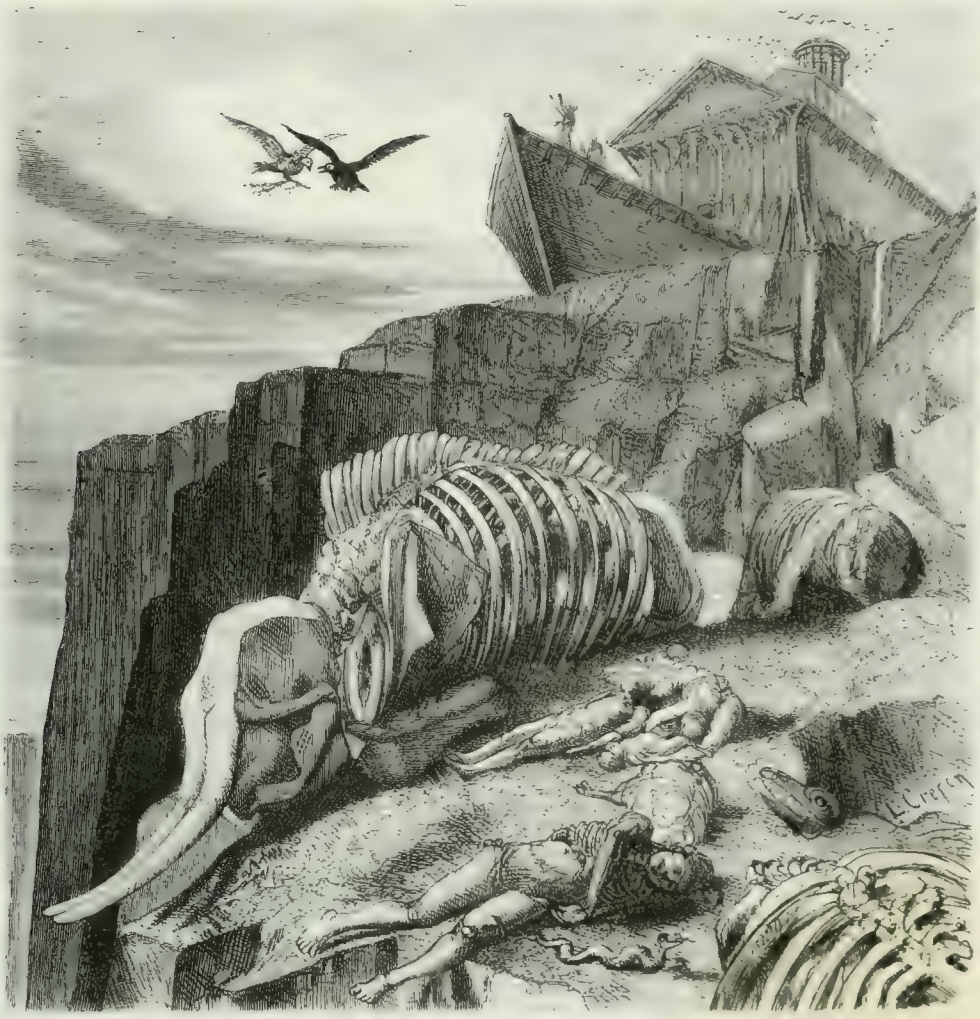
Hors le grand Dieu, tu le vois, tout succombe.
Crains pour le temple où la foi t'a bercé.
A tes autels si déjà l'homme insulte,
Prêtre, à la fée accorde quelques pleurs,
Et viens m'aider à suspendre ces fleurs
Sur l'humble fosse où descend tout un culte.
Sous un ciel sombre et les vents et les flots
Poussent au loin de funèbres sanglots.

ENFER ET DIABLE

AIR : Ce magistrat irréprochable.

Le diable et l'enfer, jeune Adèle,
Font, dites-vous, peur aux Amours.
Jadis j'ai vu l'ange rebelle :
Il m'a joué de malins tours.
Bien loin d'avoir mine effroyable,
Les beaux yeux qu'avait Lucifer !
Plus alors je croyais au diable,
Moins je voulais croire à l'enfer.

Mais les ans m'ont prêché de sorte,
Que de mes doutes je rougis.
De l'enfer j'ai trouvé la porte
Et vu le diable en son logis.
Adèle, c'est chose incroyable
Pour qui n'a pas encor souffert :
Sachez que chacun est son diable ;
Que chacun se fait son enfer.



LA COLOMBE ET LE CORBEAU DU DÉLUGE

AIR :

LE CORBEAU.

Colombe, où cherches-tu refuge ?

LA COLOMBE.

Je vole à Noé plein de foi
Annoncer la fin du déluge.

LE CORBEAU.

Corbeau, rentre au gîte avec moi.

LE CORBEAU.

Non. De ces monts l'eau se retire ;
Tout promet fortune aux corbeaux :
D'un homme ici vois les lambeaux. —

Et l'oiseau noir se prend à rire.

LA COLOMBE.

Porte avec moi l'espoir dans l'arche ;
Montrons les flots moins soulevés,
Et rendons grâce au patriarche.
Corbeau, l'homme nous a sauvés.

LE CORBEAU.

Oui, pour repeupler son empire
Et nous croquer, gros ou petit :
Souhaite-lui bon appétit. —
Et l'oiseau noir se prend à rire.

LA COLOMBE.

L'homme sur toute créature
Règne, et du ciel vient cette loi.

LE CORBEAU.

J'en doute fort ; car la nature
Partout pâlit devant son roi.
Mais dans l'abîme qui l'attire
Va s'engouffrer son lourd bateau :
Je le vois là-bas qui fait eau. —
Et l'oiseau noir se prend à rire.

LA COLOMBE.

Non : Dieu réserve une famille.
L'Océan reprend son niveau ;
Un signe de paix au ciel brille :
Il va naître un monde nouveau.

LE CORBEAU.

Des mondes il sera le pire
Si l'homme doit en hériter.
Dieu devrait bien me consulter. —
Et l'oiseau noir se prend à rire.

LA COLOMBE.

Prophète de désespérance,
Tu ris des maux que tu prévois.
Moi, pour calmer une souffrance,
Je donnerais plumage et voix.
Adieu. Tu me ferais maudire ;
Je ne veux vivre que d'amour.

LE CORBEAU.

Tu veux donc vivre à peine un jour ? —
Et l'oiseau noir se prend à rire.

LA COLOMBE.

Méchant ! qu'ici ton fiel s'épanche.
Je vais aux mortels malheureux
De l'olivier porter la branche
Que Dieu m'a fait cueillir pour eux.

LE CORBEAU.

Ma colombe, ils te feront cuire
Avec le bois de ce rameau.
De Satan l'homme est le jumeau. —
Et l'oiseau noir se prend à rire.

HISTOIRE D'UNE IDÉE

Air de la Rosière de Salency.

Idée, idée! éveille-toi.
Vite, éveille-toi, Dieu t'appelle.
Sommeillait-elle au front d'un roi?
Au front d'un pape dormait-elle?

CHŒUR DE BOURGEOIS.

Une idée a frappé chez nous.
Fermons notre porte aux verrous. } *Bis.*

D'un tribun ou d'un courtisan
Est-ce l'ouvrage ou la trouvaille?
Non. Fille d'un simple artisan,
Elle a vu le jour sur la paille.

CHŒUR DE BOURGEOIS.

Une idée a frappé chez nous.
Fermons notre porte aux verrous.

— Quoi! toujours, s'écrie un bourgeois,
Des prétentions mal fondées!
Pour l'émeute encore une voix.
Nous n'avons eu que trop d'idées.

CHŒUR DE BOURGEOIS.

Une idée a frappé chez nous.
Fermons notre porte aux verrous.

De l'Institut les souverains
Disent : — Sachez, petite fille,
Que nous ne servons de parrains
Qu'aux enfants de notre famille.

CHŒUR DE BOURGEOIS.

Une idée a frappé chez nous.
Fermons notre porte aux verrous.

Un philosophe crie : — Eh quoi!
Quelqu'un a cru, cervelle folle,
D'une idée accoucher sans moi!
Il n'en sort que de mon école.

CHŒUR DE BOURGEOIS.

Une idée a frappé chez nous.
Fermons notre porte aux verrous.

Un prêtre dit : — Siècle de fer,
Ce qui naît de toi m'épouvante.
Toute idée est fille d'enfer :
Si Dieu créa, le diable invente.

CHŒUR DE BOURGEOIS.

Une idée a frappé chez nous.
Fermons notre porte aux verrous.

Un charlatan, qui vient la voir,
L'escamote, fuit et répète :
— Sans tambour que peut le savoir?
Que peut le savoir sans trompette?

CHŒUR DE BOURGEOIS.

Une idée a frappé chez nous.
Fermons notre porte aux verrous.

— Mais, malgré trompette et tambour,
Cette idée est sans doute ancienne,
Se dit chacun. Et, tour à tour,
Chacun lui préfère la sienne.

CHŒUR DE BOURGEOIS.

Une idée a frappé chez nous.
Fermons notre porte aux verrous.

Pauvre idée ! Enfin, un Anglais
L'achète ; et le sir britannique
A Londres lui donne un palais,
En criant : — C'est ma fille unique !

CHŒUR DE BOURGEOIS.

Une idée a frappé chez nous.
Fermons notre porte aux verrous.

En France, avec ce père intrus,
Elle accourt. Que d'or elle apporte !
Du fisc les valets malotrus
Vite au nez lui ferment la porte.

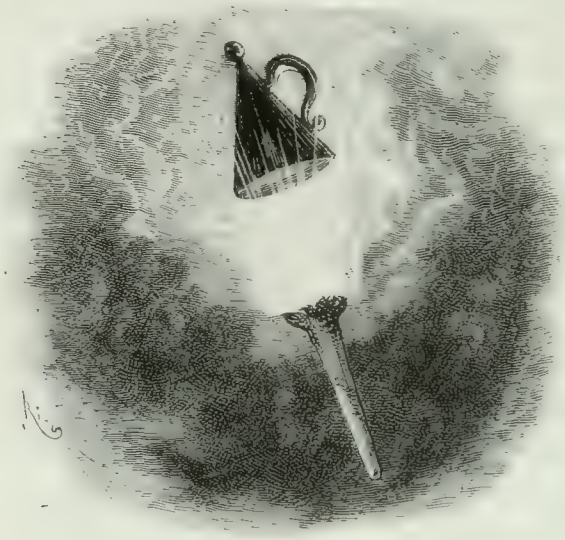
CHŒUR DE BOURGEOIS.

Une idée a frappé chez nous.
Fermons notre porte aux verrous.

Mais en fraude admise à la cour,
Comme anglaise on lui rend justice.
Son vrai père, le même jour,
Pauvre et fou, mourait à l'hospice.

CHŒUR DE BOURGEOIS.

Une idée a frappé chez nous.
Fermons notre porte aux verrous.



LES TAMBOURS

Air : Faut d'la vertu, pas trop n'en faut.

Terreur des nuits, trouble des jours,
Tambours, tambours, tambours, tambours. } *Bis.*
M'étourdirez-vous donc toujours,
Tambours, tambours, maudits tambours!

Tambours, cessez votre musique;
Rendez la paix à mon réduit.
J'aime peu votre politique,
Et moins encor j'aime le bruit.

Terreur des nuits, trouble des jours,
Tambours, tambours, tambours, tambours.
M'étourdirez-vous donc toujours,
Tambours, tambours, maudits tambours!

Grâce à vos roulements stupides,
Ma vieille muse en désarroi
Retrouve des ailes rapides,
Mais c'est pour s'enfuir loin de moi.

Terreur des nuits, trouble des jours,
Tambours, tambours, tambours, tambours,
M'étourdirez-vous donc toujours,
Tambours, tambours, maudits tambours!

Quand la nappe ici se déploie,
Qu'on y fait trêve aux noirs frissons,
Gronde un rappel; adieu la joie!
Il redouble; adieu les chansons!

Terreur des nuits, trouble des jours,
Tambours, tambours, tambours, tambours,
M'étourdirez-vous donc toujours,
Tambours, tambours, maudits tambours!

Je chantais un peuple de frères,
Le tambour bat : j'avais rêvé.
Le sang de maints partis contraires
Fraternise sur le pavé.

Terreur des nuits, trouble des jours,
Tambours, tambours, tambours, tambours,
M'étourdirez-vous donc toujours,
Tambours, tambours, maudits tambours!

Sous l'empire ils ont fait merveille :
J'ai vu ces racoleurs puissants
Du génie assourdir l'oreille,
Étouffer la voix du bon sens.

Terreur des nuits, trouble des jours,
Tambours, tambours, tambours, tambours,
M'étourdirez-vous donc toujours,
Tambours, tambours, maudits tambours!

Celui qu'à régner Dieu condamne,
S'il veut faire en grand son métier,
Sait combien il faut de peaux d'âne
Pour abrutir le monde entier.

Terreur des nuits, trouble des jours,
Tambours, tambours, tambours, tambours,
M'étourdirez-vous donc toujours,
Tambours, tambours, maudits tambours!

En France, où leur esprit domine,
A l'église ils vont bourdonner.
Tout charlatan se tambourine;
Tout marmot veut tambouriner.

Terreur des nuits, trouble des jours,
Tambours, tambours, tambours, tambours,
M'étourdirez-vous donc toujours,
Tambours, tambours, maudits tambours!

Ils flattent jusque dans sa bière
Le sot qui meurt chargé de croix;
Ils font vœu, chez la cantinière,
De battre aux champs pour tous les rois.

Terreur des nuits, trouble des jours,
Tambours, tambours, tambours, tambours,
M'étourdirez-vous donc toujours,
Tambours, tambours, maudits tambours!

Nous, peuple épris en politique
Du tapage et des galons d'or,
Pour présider la république
Faisons choix d'un tambour-major.

Terreur des nuits, trouble des jours,
Tambours, tambours, tambours, tambours,
M'étourdirez-vous donc toujours,
Tambours, tambours, maudits tambours!

LE CORPS ET L'AME

AIR :

Un vieillard mourait, et son âme
Partait pour retourner aux cieux.
Le corps la retient et réclame
Un instant de derniers adieux.
Sur sa paille, il s'écrie : Arrête !
Songe qu'à toi Dieu m'a donné.
Pourquoi fuir comme une lorette
Fuit l'amant qu'elle a ruiné ?
Morts embaumés dans votre bière,
A vous clergé, croix et bannière.
Pauvre corps sans linceul,
Va-t'en seul ! } *Bis.*

— Quoi ! dit l'âme, abjecte dépouille,
Tu veux retarder mon départ !
Habit dont le contact me souille,
Au néant va rendre sa part.
Dieu me rappelle à sa lumière :
Déjà s'endorment tes douleurs.
Qu'importe après que ta poussière
Féconde épis, arbres ou fleurs !
Morts embaumés dans votre bière,
A vous clergé, croix et bannière.
Pauvre corps sans linceul,
Va-t'en seul !

— Ingrate ! Je suis loin de croire
Qu'à toi mes sens aient tout appris.
Mais de mes soins garde mémoire :
Ils datent de nos premiers cris.
Quand rien, regard, geste, parole,
Au berceau ne te révélait,
Qui se fit ton maître d'école ?
Mon instinct, ton frère de lait.
Morts embaumés dans votre bière,
A vous clergé, croix et bannière.
Pauvre corps sans linceul,
Va-t'en seul !

Vint notre jeunesse fleurie.
Tu te mirais dans ma beauté,
Et prodiguais par braverie
Ma force et mon agilité.
Qu'alors je souffris de sévices !
Car tes folles émotions
De mes besoins faisaient des vices,
De mes penchants des passions.
Morts embaumés dans votre bière,
A vous clergé, croix et bannière.
Pauvre corps sans linceul,
Va-t'en seul !

Du jeu voulant solder les dettes,
Et du ciel niant la bonté,
Dans la Seine un soir tu me jettes :
Lâche abus de l'autorité.
Mais de raison le flot te prive ;
Nature me rend tout pouvoir.
Je nage, aborde, et sur la rive
Je change en pleurs ton désespoir.

Morts embaumés dans votre bière,
A vous clergé, croix et bannière.
Pauvre corps sans linceul,
Va-t'en seul!

Plus tard misère et sciatique
Furent mes moindres maux, hélas!
Professeur de métaphysique,
Dans ce grenier tu m'installas.
Au sommet des lois éternelles
A jeun étions-nous parvenus,
Tu te vantais d'avoir des ailes,
Quand souvent je marchais pieds nus.
Morts embaumés dans votre bière,
A vous clergé, croix et bannière.
Pauvre corps sans linceul,
Va-t'en seul!

Enfin nous surprend la vieillesse,
Tous deux las, tous deux abattus.
De mon déclin naît ta sagesse;
L'impuissance abonde en vertus.
Là-haut ne t'en fais pas un titre;
Cette sagesse a ressemblé
Aux fleurs d'hiver que sur la vitre
Fait éclore un soleil gelé.
Morts embaumés dans votre bière,
A vous clergé, croix et bannière.
Pauvre corps sans linceul,
Va-t'en seul!

Donc, enfant qui sors de tes langes,
Bénis ton premier vêtement.
Va de Dieu chanter les louanges;
Oui, pars, et qu'il te soit clément.
Je sens s'anéantir mon être.
O regrets de l'antique foi!
J'ai peur, et voudrais bien qu'un prêtre
Par charité priât sur moi.
Morts embaumés dans votre bière,
A vous clergé, croix et bannière.
Pauvre corps sans linceul,
Va-t'en seul!

RÊVE DE NOS JEUNES FILLES

AIR :

Le petit oiseau sur la branche
Laisse mourir son chant d'amour ;
Et midi voit le lis qui penche
S'alanguir sous les feux du jour.
Le petit oiseau sur la branche
Laisse mourir son chant d'amour.

Comme elle dort, la jeune fille,
Sur les coussins de ce boudoir !
Elle a mis bas coiffe et mantille ;
Près d'elle en vain brille un miroir.
Comme elle dort, la jeune fille,
Sur les coussins de ce boudoir !

Là, de sa dernière pensée
Sa bouche encor garde un souris.
Le ciel brûlant l'aura forcée
De quitter ses jeux favoris.
Là, de sa dernière pensée
Sa bouche encor garde un souris.

De sa paupière demi-close
S'échappe un vague et doux regard.
Quelle élégance dans sa pose!
C'est un modèle offert à l'art.
De sa paupière demi-close
S'échappe un vague et doux regard.

Un songe vient du bout de l'aile
Effleurer ce lac endormi.
Quel sentiment s'éveille en elle?
Son corps se soulève à demi.
Un songe vient du bout de l'aile
Effleurer ce lac endormi.

Peut-être elle s'affole en rêve
D'un beau page au blanc palefroi,
Qui dit : Dame, je vous enlève;
Montez vite en croupe avec moi.
Peut-être elle s'affole en rêve
D'un beau page au blanc palefroi.

Peut-être aux pieds de cette Laure
Un nouveau Pétrarque a chanté.
Fière du chantre qui l'adore,
Elle embellit sa pauvreté.
Peut-être aux pieds de cette Laure
Un nouveau Pétrarque a chanté.

Peut-être au ciel s'envole-t-elle?
Du ciel son âge a souvenir.
Au toit natal c'est l'hirondelle
Que le printemps voit revenir.
Peut-être au ciel s'envole-t-elle?
Du ciel son âge a souvenir.

Ma dormeuse enfin se réveille.
Son cœur bat à rompre un lacet.
— Que murmurait à ton oreille
Le bon ange qui te berçait?
Ma dormeuse enfin se réveille.
Son cœur bat à rompre un lacet.

— Le sort me faisait ses largesses.
De bonheur je poussais un cri
Dans l'enivrement des richesses
Que m'apportait un vieux mari.
Le sort me faisait ses largesses.
De bonheur je poussais un cri.

— Quoi! des trésors sont ta rosée,
Fleur brillante au parfum si doux?
— Oui, de la foule jalousée,
J'avais de l'or jusqu'aux genoux.
— Quoi! des trésors sont ta rosée,
Fleur brillante au parfum si doux!

Devant ce rêve du jeune âge,
Adieu nos rêves d'avenir!
L'enfant en remontre au vieux sage;
L'or aujourd'hui vient tout ternir.
Devant ce rêve du jeune âge,
Adieu nos rêves d'avenir!

LE SEPTUAGÉNAIRE

ANNIVERSAIRE

AIR : Lison dormait dans un bocage.

Me voilà septuagénaire.
Beau titre, mais lourd à porter;
Amis, ce titre qu'on vénère,
Nul de vous n'ose le chanter.
Tout en respectant la vieillesse,
J'ai bien étudié les vieux.
Ah! que les vieux
Sont ennuyeux!
Malgré moi j'en grossis l'espèce.
Ah! que les vieux
Sont ennuyeux!
Ne rien faire est ce qu'ils font mieux.

Ce mot n'est pas pour vous, Mesdames.
A vos traits seuls l'âge fait tort.
L'amour persiste au cœur des femmes :
Il y sommeille ou fait le mort.
Connaisseuses comme vous l'êtes,
Tout bas vous dites : Fi des vieux!
Ah! que les vieux
Sont ennuyeux!
Ils s'en vont sans payer leurs dettes.
Ah! que les vieux
Sont ennuyeux!
Ne rien faire est ce qu'ils font mieux.

Que de plaisirs un vieux condamne!
Au progrès il met son *veto*.
« Ne renversez pas ma tisane;
« Ne dérangez pas mon loto. »
Tous ils ont peur qu'un nouveau monde
N'enterre leur monde trop vieux.
Ah! que les vieux
Sont ennuyeux!
Le ciel sourit : le vieillard gronde.
Ah! que les vieux
Sont ennuyeux!
Ne rien faire est ce qu'ils font mieux.

Arracheurs de dents politiques,
Nos hommes d'État, vieux hâbleurs,
Prétendent guérir les coliques
Qu'ils provoquent chez les trembleurs!
Ils nous traitent à leur idée;
Régime et drogues, tout est vieux.
Ah! que les vieux
Sont ennuyeux!
France, ils te font vieille et ridée.
Ah! que les vieux
Sont ennuyeux!
Ne rien faire est ce qu'ils font mieux.

L'empereur, s'il régnait encore,
Canon par le temps encloué,
Faible et démentant son aurore,
Aujourd'hui serait bazoue.
Mieux vaut mourir à la proscrite.
Dieu reprend le génie aux vieux.

Ah ! que les vieux
Sont ennuyeux !
Voyez Corneille et *Pertharite*.
Ah ! que les vieux
Sont ennuyeux !
Ne rien faire est ce qu'ils font mieux.

Du siècle entier Dieu nous préserve !
Que de sottises en cent ans !
Amis, moi, j'ai perdu ma verve :
Plus de couplets gais et chantants.
Pour compléter cette satire
Le souffle manque au pauvre vieux.
Ah ! que les vieux
Sont ennuyeux !
Ici du moins on peut en rire.
Ah ! que les vieux
Sont ennuyeux !
Ne rien faire est ce qu'ils font mieux.

LA NOURRICE

AIR : Dans les prisons de Nantes.

Dors, Flora, ma chérie,
Tra, la, tralala, la, la, la.
Suzon, qui t'a nourrie,
Te berce et bercera
Toujours, et chantera.

Jusqu'au matin, sois sage,
Tra, la, tralala, la, la, la.
De ta fauvette en cage,
Dès que le jour poindra,
La voix t'éveillera.

Demain vient ton grand-père,
Tra la, tralala, la, la, la,
Que de joujoux, ma chère!
Plus il t'en donnera,
Plus ma fille en aura.

Hier, il m'a dit : — Nourrice,
Tra, la, tralala, la, la, la,
L'amour nous est propice.
Jamais fleur n'éclôra
Plus belle que Flora.

Oui, quand tu seras grande,
Tra, la, tralala, la, la, la,
D'amoureux une bande
A tes pieds s'abattra,
Et ton cœur choisira.

Le mieux fait te demande,
Tra, la, tralala, la, la, la.
Sous ta fraîche guirlande,
Un soir, à l'Opéra,
Ta beauté l'enivra.

Ton père dit : — Pour gendre,
Tra, la, tralala, la, la, la,
Flora, faut-il le prendre?
— Oui, tout bas répondra
Ma timide Flora.

Ce jeune homme est un prince,
Tra, la, tralala, la, la, la.
Tout l'or de la province
En robes passera.
Quelle noce on verra!

Te voilà donc princesse,
Tra, la, tralala, la, la, la.
Pour plaire à ton altesse,
Chacun me saluera.
En rira qui voudra.

Tu doteras ma fille,
Tra, la, tralala, la, la, la.
Dieu bénit ta famille :
Ma fille allaitera
Le fils qu'il t'enverra.

Un jour, au cimetière,
Tra, la, tralala, la, la, la,
« Ci-gît, dira ma pierre,
« Suzon, que tant pleura
« La princesse Flora. »

Dors, Flora, ma chérie,
Tra, la, tralala, la, la, la.
Suzon, qui t'a nourrie,
Te berce et bercera
Toujours, et chantera.

LA PRÉDICTION

AIR :

Raison, sibylle du sage,
Qu'on interroge trop tard,
Me vient dire : A ton voyage
Dieu va mettre fin, vieillard.
Prends ton bâton, ta musette ;
Fais tes adieux, et, bon pas,
Va revoir chaque Lisette
Qui t'a devancé là-bas.
Gaieté, persévère ;
Amis, votre main.
Lise, emplis mon verre ;
Eh ! vite en chemin ! } *Bis.*

Raison, la grondeuse, ajoute :
C'est trop, passer soixante ans.
Fais ton dernier bout de route ;
Romps enfin avec le Temps.
Pour toi tout se décolore ;
Vois le soleil qui pâlit.
Quelques pas à faire encore
Vont te conduire à ton lit.
Gaieté, persévère ;
Amis, votre main.
Lise, emplis mon verre ;
Eh ! vite en chemin !

Prédiction qui m'enchante !
Ce monde est cher de loyer.
Quittons le coin où je chante
Pour chaque terme à payer.
Bois, cités, champs et prairies,
Si j'ai récolté chez vous,
Des fleurs de mes rêveries
J'ai fait des bouquets pour tous.
Gaieté, persévère ;
Amis, votre main.
Lise, emplis mon verre ;
Eh ! vite en chemin !

Je n'emporte en ma mémoire
Que l'image des beautés
Qui, mieux qu'une sotte gloire,
M'ont fait des jours enchantés.
Passé le temps des amantes,
Dans mes soirs, j'ai bien des fois
Cru voir leurs ombres charmantes
Rire et danser à ma voix.
Gaieté, persévère ;
Amis, votre main.
Lise, emplis mon verre ;
Eh ! vite en chemin !

Un seul héritier me presse :
C'est un chantre adolescent.
La lampe de ma vieillesse
Offusque son jour naissant.
Des chansons il veut l'empire :
D'Yvetot faisons-le roi.
En passant allons lui dire :
Je pars ; le trône est à toi.
Gaieté, persévère ;
Amis, votre main.

Lise, emplis mon verre;
Eh! vite en chemin!

Que m'importe votre monde,
Ses aquilons, ses autans,
Ses vieux rocs, sa mer qui gronde,
La fleur qui manque au printemps!
De tout jeunesse s'arrange;
Mais, las des ans, je m'en vais.
Pétri de sang et de fange,
Ce globe sent trop mauvais.
Gaieté, persévère;
Amis, votre main.
Lise, emplis mon verre;
Eh! vite en chemin!

Adieu! J'achève ma course.
Le ciel s'accourcit d'autant
Qu'il voit au fond de ma bourse
Combien peu j'ai de comptant!
Amis, quittez cet air morne.
Je pars, mais avec l'espoir,
Quand j'aurai passé la borne,
De vous crier : Au revoir!
Gaieté, persévère;
Amis, votre main.
Lise, emplis mon verre;
Eh! vite en chemin!

MES FLEURS

AIR : Charmant ruisseau.

Modestes fleurs, empressez-vous d'éclore :
Déjà bien vieux, j'ai hâte de vous voir.
De votre éclat, vite, égayez l'aurore ;
De vos parfums, vite, embaumez le soir. } *Bis.*

Fleurir demain serait trop tard peut-être :
Pour les vieillards tout flot cache un écueil.
Ce beau soleil qui vous invite à naître
Peut, dès demain, briller sur mon cercueil.

VIII.

Le choléra revient, affreux vampire,
Typhus vengeur de l'Indien opprimé.
Éclosez donc, fleurs; que du moins j'aspire
Son noir venin dans un air parfumé.

Grondent encor les canons dans la ville;
D'horribles cris nos échos sont tremblants!
Si jusqu'ici vient la guerre civile,
Croissez, mes fleurs, entre ses pieds sanglants.

Fleurs, vous aussi, vous avez vos souffrances.
Le ver est là, le vent peut accourir.
Moi, qui longtemps ai vécu d'espérances,
Que de boutons j'ai vus ne pas fleurir!

Ne craignez pas que ma main vous moissonne :
Vieux, je n'ai plus de bouquets à donner;
De vous mon front n'attend plus de couronne;
Je pars en roi qu'on vient de détrôner.

Las du combat, des folles théories,
Las de nombrer les taches du soleil,
Que n'ai-je enfin, sous vos tiges fleuries,
Un lit creusé pour mon dernier sommeil!

Mais, près de vous, fleurs au tendre langage,
Si de ma mort ici j'atteins le jour,
Puisse un parfum, souvenir du jeune âge,
Ce jour encor me reparler d'amour!

Modestes fleurs, empressez-vous d'éclore :
Déjà bien vieux, j'ai hâte de vous voir.
De votre éclat, vite, égayez l'aurore;
De vos parfums, vite, embaumez le soir.

L'OR

A PROPOS DE LA DÉPRÉCIATION DE CE MÉTAL

Air : Dodo, l'enfant do, etc.

Siècle qui cours sur des débris,
Toi qui des rois creuses l'abîme,
Siècle qui prends tout à mépris,
Quoi ! l'or tombe aussi ta victime !
Chaque heure en abaisse le taux :
C'en est fait du roi des métaux.
L'or, l'or est pour rien ;
Vous en aurez, hommes de bien. } *Bis.*

Du désert aux Russes fatal, (1)
Surtout de la Californie,
Déborde à grands flots ce métal
Sur le vieux monde à l'agonie.
Un tel déluge met, hélas !
A l'aumône tous nos Midas.
L'or, l'or est pour rien ;
Vous en aurez, hommes de bien.

Que d'avares se sont pendus !
Que d'orfévres meurent de crainte !
Vite aux lingots qu'elle a fondus
La Monnaie en vain met l'empreinte.
On verra, si nous en créons,
A deux sous les napoléons.
L'or, l'or est pour rien ;
Vous en aurez, hommes de bien.

Philosophe, à tort tu prétends
Qu'il a mérité sa débâcle.
Si son culte a de temps en temps
Mis sots et fripons au pinacle,
L'or nous a fait plus d'un baron ;
Même on lui doit monsieur V.....
L'or, l'or est pour rien ;
Vous en aurez, hommes de bien.

Mais sous le règne des gros sous
Croit-on qu'un romancier travaille ?
Chastes beautés, souffrirez-vous
Que l'amour s'escompte en mitraille ?
Quels avocats (2), sans voir de l'or,
Pourront calomnier encor ?
L'or, l'or est pour rien ;
Vous en aurez, hommes de bien.

En attendant les assignats,
Chiffonniers, que d'or dans vos hottes !
Tous nos ministres auvergnats

(1) La Sibérie, où sont les monts Ourals, riches en or, et où le czar envoie ses sujets en exil. — Il n'est pas nécessaire de parler des merveilles de la Californie.

(2) L'auteur ne parle ici que de certains avocats qui font habituellement commerce de calomnies.

De clous d'or vont garnir leurs bottes.
Des veaux d'or du culte détruit
Forgeons-nous des vases de nuit.
L'or, l'or est pour rien;
Vous en aurez, hommes de bien.

Malheureux or, dieu qui pour moi
As toujours fait la sourde oreille,
Je t'aimais sans subir ta loi,
Et pour toi ma pitié s'éveille.
Dans mon taudis, dieu rebuté,
Je t'offre l'hospitalité.
L'or, l'or est pour rien;
Vous en aurez, hommes de bien.

LA MAITRESSE DU ROI

Air

LA FILLE.

Mère, dans sa riche voiture
Par six chevaux conduite au pas,
Quelle divine créature!
C'est notre reine; oui, n'est-ce pas?

LA MÈRE.

Jamais la reine, qu'on délaisse,
N'eut, ma fille, un luxe effronté.
Honte à cette folle beauté!
Du roi ce n'est que la maîtresse.

— Ah ! je voudrais, dit la fille à part soi,
Devenir maîtresse d'un roi. } *Bis.*

LA FILLE.

Mère, vois briller sur sa tête
L'or, les perles, les diamants.
A-t-elle donc, aux jours de fête,
De plus splendides vêtements ?

LA MÈRE.

Malgré dentelles et panaches,
Ses traits chez nous sont bien connus.
Elle a fui d'ici les pieds nus,
Où, pauvre, elle gardait nos vaches.
— Ah ! je voudrais, dit la fille à part soi,
Devenir maîtresse d'un roi.

LA FILLE.

Qui survient ? Dame belle et fière.
Son carrosse, au galop conduit,
Jette à l'autre un flot de poussière,
Et, l'accrochant, fait rire et fuit.

LA MÈRE.

Rivale qu'un grand nom abrite,
Cette dame, osant tout tenter,
Jusqu'au lit du roi veut monter
Pour écraser la favorite.
— Ah ! je voudrais, dit la fille à part soi,
Devenir maîtresse d'un roi.

LA FILLE.

Le roi défend celle qu'il aime.
A cheval, un jeune seigneur
Veille sur elle, et, beau lui-même,
D'un doux regard quête l'honneur.

LA MÈRE.

Fils d'une race renommée,
Il sait complaire, et va, dans peu,
Obtenir ou le cordon bleu,
Ou le plus haut rang dans l'armée.
— Ah ! je voudrais, dit la fille à part soi,
Devenir maîtresse d'un roi.

LA FILLE.

On arrête ; elle veut descendre.
S'avance un prêtre au noble aspect.
La main qu'elle daigne lui tendre,
Mère, il la baise avec respect.

LA MÈRE.

Pour être évêque, à cette ouaille,
Par lui que d'encens est offert ;
Par lui qui va parler d'enfer
Au pécheur mourant sur la paille !
— Ah ! je voudrais, dit la fille à part soi,
Devenir maîtresse d'un roi.

LA FILLE.

Voilà que passe devant elle
Une noce de villageois.
L'épousée en paraît moins belle ;
L'époux va rougir de son choix.

LA MÈRE.

Non ; ne crains rien. Dans leur cabane
La misère a trop bien compté
Les sueurs qu'au peuple ont coûté
Les vices de la courtisane.
— Ah ! je voudrais, dit la fille à part soi,
Devenir maîtresse d'un roi.

LE PREMIER PAPILLON

AIR :

Toi, le premier que je vois,
Salut, papillon des bois!

Gai papillon, quelles nouvelles
Nous apportes-tu sur tes ailes?
Aux affligés promets-tu le printemps,
Cet ami que pour eux j'attends?

LE PAPILLON.

Au feu du ciel tout se rallume.
Vieillard, regarde : il resplendit.
Déjà chaque bourgeon verdit
Et partout l'herbe se parfume.

Toi, le premier que je vois,
Salut, papillon des bois!

Gai papillon, quelles nouvelles?
Combien tardent les hirondelles!
Leurs cris de joie, en revoyant leurs nids,
Diraient : Espérance aux bannis!

LE PAPILLON.

Ces messagères que l'on guette
Vont arriver; et, ce matin,
J'écoutais un écho lointain
Répéter un chant de fauvette.

Toi, le premier que je vois,
Salut, papillon des bois!

Gai papillon, quelles nouvelles?
Les fleurs encore éclôront-elles?
Les verrons-nous émailler le gazon
De la tombe et de la prison?

LE PAPILLON.

Aux papillons comme aux fillettes,
Oui, des fleurs vont s'offrir d'abord.
Vois-tu, sous le feuillage mort,
Briller l'œil bleu des violettes?

Toi, le premier que je vois,
Salut, papillon des bois!

Gai papillon, quelles nouvelles?
Aurons-nous assez de javelles
Pour tant de faims dont le cri vient d'en bas
Troubler le riche à ses repas?

LE PAPILLON.

A peine le réveil commence.
J'ignore, en vos champs assoupis,
Combien Dieu bénira d'épis;
Mais j'entends germer la semence.

Toi, le premier que je vois,
Salut, papillon des bois!

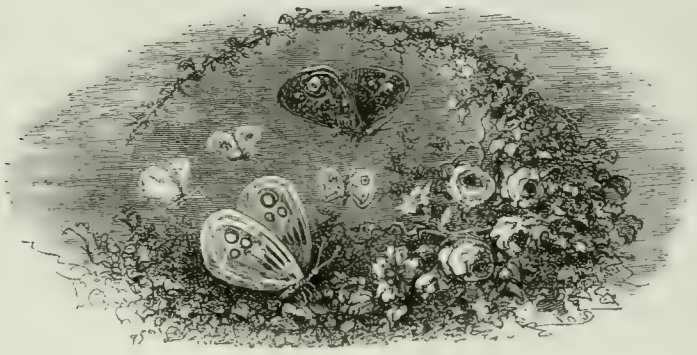
Gai papillon, quelles nouvelles?
Quand de l'ange aurons-nous les ailes.

Ou dans le sang, mer à flux et reflux,
Quand ne se plongera-t-on plus?

LE PAPILLON.

Vieillard, qu'un homme te réponde.
Au soleil je voltige en paix;
Du suc des fleurs je me repais.
Adieu! Je plains bien votre monde.

Toi, le premier que je vois,
Adieu, papillon des bois!



LE CHAPELET DU BONHOMME

AIR : On dit partout que je suis bête

Sur le chapelet de tes peines,
Bonhomme, point de larmes vaines.
— N'ai-je point sujet de pleurer?
Las! mon ami vient d'expirer.

— Tu vois là-bas une chaumine :
Cours vite en chasser la famine ;
Et perds en route, grain à grain,
Le noir chapelet du chagrin.

Bientôt après, plainte nouvelle.
— Bonhomme, où ta blessure est-elle?
— Las! il me faut encor pleurer :
Mon vieux père vient d'expirer.
— Cours! dans ce bois on tente un crime :
Arrache aux brigands leur victime;
Et perds en route, grain à grain,
Le noir chapelet du chagrin.

Bientôt après, peine plus grande.
— Bonhomme, les maux vont par bande.
— Las! j'ai bien sujet de pleurer :
Ma compagne vient d'expirer.
— Vois-tu le feu prendre au village?
Cours l'éteindre par ton courage;
Et perds en route, grain à grain,
Le noir chapelet du chagrin.

Bientôt après, douleur extrême.
— Bonhomme, on rejoint ce qu'on aime.
— Laissez-moi, laissez-moi pleurer :
Las! ma fille vient d'expirer.
Cours au fleuve : un enfant s'y noie.
D'une mère sauve la joie;
Et perds en route, grain à grain,
Le noir chapelet du chagrin.

Plus tard enfin, douleur inerte.
— Bonhomme, est-ce quelque autre perte?
— Je suis vieux et n'ai qu'à pleurer :
Las! je sens ma force expirer.
— Va réchauffer une mésange
Qui meurt de froid devant ta grange;
Et perds en route, grain à grain,
Le noir chapelet du chagrin.

Le bonhomme enfin de sourire,
Et son oracle de lui dire :
— Heureux qui m'a pour conducteur!
Je suis l'ange consolateur.
C'est la Charité qu'on me nomme.
Va donc prêcher ma loi, bonhomme,
Pour qu'il ne reste plus un grain
Au noir chapelet du chagrin.

L'AVENIR DES BEAUX ESPRITS

AIR : C'est à mon maître en l'art de plaire.

Beaux esprits, adieu votre gloire,
Quand, unis par un droit commun,
De leur passé perdant mémoire,
Tous les peuples n'en feront qu'un.
Poëmes, chants, drames, harangues,
Sermons de sages et de fous,
Dans la confusion des langues,
Verront leurs échos mourir tous.

Chaque langue, obscure en sa source,
Messieurs, est le fleuve natal
Dont votre barque, dans sa course,
Doit subir le courant fatal.
Dès que lauriers, pampres et roses
Viennent pavoiser votre bord,
Vous rêvez aux apothéoses
Qui vous attendent dans le port.

Mais qu'un jour ce fleuve se mêle
Aux eaux du confluent humain,
Quel esquif ne sera trop frêle
Pour s'y frayer un long chemin?
Là, sous des étoiles nouvelles,
Aux afflux de cent régions,
On verra sombrer vos nacelles
Dans l'océan des nations.

Si quelque chant, si quelque page
Échappe à tant de flots vivants,
Pour en déchiffrer le langage
Entretiendra-t-on des savants?
Majestés des Académies,
Vous serez, pour les curieux,
Muettes comme les momies
Que le Louvre étale à nos yeux.

Beaux esprits, ce grand monde à naître,
Monde par nous prophétisé,
Que gagnerait-il à connaître
Les vieux titres d'un monde usé?
Rien ne lui peut être un modèle.
D'où je conclus dès aujourd'hui
Que, sur la cime où Dieu l'appelle,
Nos voix n'iront pas jusqu'à lui.

LA RIME

Air : Va-t'en voir s'ils viennent.

Quels chants n'avons-nous pas eus
A fête pareille !
Mon cœur, fidèle aux vieux us,
Me crie à l'oreille :
Cours après la rime,
Cours,
Cours après la rime. } *Bis.*

Mais la rime sans pitié
Me devient rebelle ;
Elle fuit... tendre Amitié,
Cours vite après elle.
Cours après la rime,
Cours,
Cours après la rime.

Raison, qui la querellais,
Deviens plus bénigne ;
Tu peux, faute de filets,
La prendre à la ligne.
Cours après la rime,
Cours,
Cours après la rime.

Fais-la se rendre à mes vœux,
Toi, peu timorée
Gaieté, qui par les cheveux
L'as cent fois tirée.
Cours après la rime,
Cours,
Cours après la rime.

Gaudriole, à la chercher
Prouve ton adresse :
Tartufe a pour la cacher
Son livre de messe.
Cours après la rime,
Cours,
Cours après la rime.

Philosophie, aux abois
Mets cette donzelle,
Qui souvent, avec mes doigts,
Moucha ta chandelle.
Cours après la rime,
Cours,
Cours après la rime.

Mais sans elle à ce repas
Le plaisir arrive.
Joyeux amis, n'allons pas
Dire à ce convive :
Cours après la rime,
Cours,
Cours après la rime.

L'OLYMPE RESSUSCITÉ

AIR : Je regardais Madelinette, ou le Violon brisé.

Rien ne s'en va qui ne revienne,
Sinon toujours, au moins trois fois :
Des Jésuites qu'il vous souvienne ;
Qu'il vous souvienne aussi des rois.

Les dieux s'en vont, mais en province.
Là que de dieux j'ai découverts,
De ceux que le bon sens évince
De notre ciel et de nos vers !

J'entre dans une académie,
Où le beau parleur du canton
Prédit qu'une école ennemie
Aura le sort de Phaéton.

Puis un prêtre, en citant Horace,
Me dit : — J'ai du vin renommé;
Venez dîner sur mon Parnasse,
Coteau que Flore a parfumé.

Chez ce curé, rimeur classique,
A table je me vois assis
Entre Momus, fils de l'Attique,
Et Jupiter aux noirs sourcils.

Tout l'Olympe dîne à la cure :
Phébus mange en auteur glouton,
Neptune trinque avec Mercure,
Bacchus rit au nez de Pluton.

Si Minerve est toujours bégueule,
Vénus, qui tient Mars aux arrêts,
De champagne arrose la meule
Où l'Amour dérouille ses traits.

« Dieux puissants, leur dis-je après boire,
« A vos atours secs et mesquins,
« En vous, des vieux peintres d'histoire
« Je crois voir tous les mannequins.

« — Las! nos vainqueurs, faisant ripaille,
« Répondent-ils, depuis vingt ans
« Ont mis l'Olympe sur la paille.
« Encor si c'étaient des Titans! »

Mais silence! Apollon s'enflamme.
Le dieu dit : « Monsieur le curé,
« Pour l'Olympe, dont je suis l'âme,
« Ne chantez plus *Miserere*.

« Les doigts de rose de l'Aurore
« Vont enfin nous rouvrir les cieux.
« Ce qui fut doit renaître encore :
« Les morts ne sont jamais trop vieux.

« Curé, par un retour de mode,
« Troquant l'excès contre l'abus,
« Vous remonterez d'ode en ode,
« Du galimatias au phébus.

« C'est nous que la sculpture invoque;
« La peinture nous reviendra.
« Rentrons, pour illustrer l'époque,
« Dans les gloires de l'Opéra.

« La harpe et la mythologie
« Vont saper un Pinde ostrogoth;
« Pour nous ont combattu l'orgie,
« Le laid, le trafic et l'argot.

« Déjà meurt l'école nouvelle;
« Déjà Satan bâille et s'en va.
« Viens, Jupin, du haut de l'échelle
« Voir dégringoler Jéhovah.

« A nous si l'ennemi s'oppose,
« Passons, sans crainte de revers,
« Entre les vides de la prose
« Et le vide plus grand des vers.

« Que de bourreaux en prose, en rimes!
« Que de meurtres qui font pitié!
« Muses, vite, à travers ces crimes
« Passez sur la pointe du pied.

« Grâce aux doctrines éclectiques,
« En France on doit s'entendre au mieux
« A redorer les basiliques,
« A rebadigeonner les dieux.

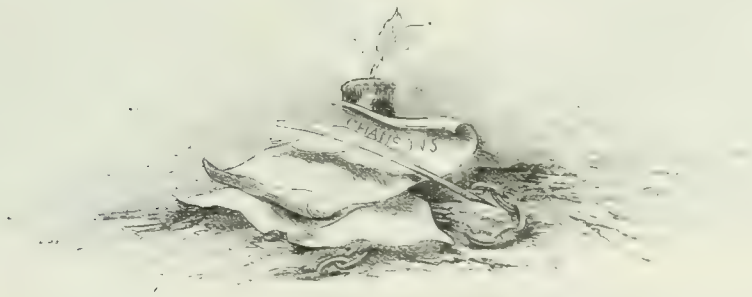
« Las de notre long ostracisme,
« Paris va nous tendre les bras ;
« Il prouve assez son atticisme
« Par le cortége du bœuf gras.

« Le Bon Sens, à notre passage,
« Dira : Puisque je n'y peux rien,
« Vivent les dieux ! Qu'importe au sage
« D'être à la fois juif et païen !

« En avant l'Olympe homérique !
« Vieux Pégase, accours, et je pars.
« Mais respect à la politique !
« Ici laissons Neptune et Mars.

« — Ah ! dit le curé, sur tes traces,
« Phébus, nous touchons à nos fins.
« Chantez, Amours, Muses et Grâces :
« Faites la barbe aux Séraphins.

Rien ne s'en va qui ne revienne,
Sinon toujours, au moins trois fois :
Des Jésuites qu'il vous souvienne ;
Qu'il vous souvienne aussi des rois.



VERMINE

AIR :

Voilà douze ans, à la France, arbre immense,
J'ai dit : « Plus beaux tes fruits croîtront toujours;
« Au monde entier destinant leur semence,
« Dieu les mûrit au soleil des trois jours.

« Vous qui chantez cette année abondante,
« Par moi prédite à l'arbre glorieux,
« Heureux enfants, à la branche pendante
« Cueillez les fruits greffés par vos aïeux. »

Ils se hâtaient; mais, la récolte faite,
Je vois bientôt ces fruits tachés, flétris,
Dans son espoir trompant le vieux prophète,
Forcer sa bouche et son cœur au mépris.

Est-ce du ciel, arbre de la patrie,
Que vient ce mal d'où naissent tous nos maux?
Ta noble séve est-elle enfin tarie?
D'un air impur nourris-tu tes rameaux?

Non; les vers seuls, de la Mort sourds ministres,
Ont dès longtemps couvé notre malheur;
Ils ont osé, ces corrupteurs sinistres,
Souiller le fruit aux langes de la fleur.

Là, sous nos yeux, tenez, l'un d'eux se dresse :
« Pour dominer, dit-il, gonflé d'orgueil,
« Frères, à nous la Lâcheté s'adresse;
« Préparons-lui son trône et son cercueil.

« Qu'avec ses fruits l'arbre à la vaste cime,
« Déjà mourant, succombe à notre effort,
« Tandis qu'au pied s'entr'ouvrira l'abîme
« Que nous creusons sous un peuple qui dort. »

Il a dit vrai : ces enfants de la tombe
De l'arbre saint rongent les bras puissants;
Voyez du ciel sa couronne qui tombe
Et son vieux tronc insulté des passants.

Dieu, si trois jours tu nous permis de croire
Que ta bonté pour nous se réveillait,
Sauve la France et les fruits de sa gloire
Des vers éclos au soleil de Juillet!

ADIEU!

Air : T'en souviens-tu? (Air nouveau de M. L. Abadie.)

France, je meurs, je meurs; tout me l'annonce.
Mère adorée, adieu. Que ton saint nom
Soit le dernier que ma bouche prononce.
Aucun Français t'aima-t-il plus? Oh! non.
Je t'ai chantée avant de savoir lire,
Et quand la Mort me tient sous son épieu,
En te chantant mon dernier souffle expire.
A tant d'amour donne une larme. Adieu!

Lorsque dix rois, dans leur triomphe impie,
Poussaient leurs chars sur ton corps mutilé,
De leurs bandeaux j'ai fait de la charpie
Pour ta blessure, où mon baume a coulé.
Le ciel rendit ta ruine féconde ;
De te bénir les siècles auront lieu ;
Car ta pensée ensemence le monde.
L'Égalité fera sa gerbe. Adieu !

Demi-couché je me vois dans la tombe.
Ah ! viens en aide à tous ceux que j'aimais.
Tu le dois, France, à la pauvre colombe
Qui dans ton champ ne butina jamais.
Pour qu'à tes fils arrive ma prière,
Lorsque déjà j'entends la voix de Dieu,
De mon tombeau j'ai soutenu la pierre.
Mon bras se lasse ; elle retombe. Adieu !

FIN

TABLE

DES CHANSONS ANCIENNES

Béranger et la postérité, fragments. . . . page v

A Antoine Arnault. 104
A mademoiselle ***. 364
A mes amis devenus ministres. 420
A mon ami Désaugiers. 419
A M. de Chateaubriand. 439
A M. Gohier. 347
Académie (l') et le Caveau. 4
Adieu, chansons! 464
Adieux à des amis. 168
Adieux à la campagne. 261
Adieux (les) à la Gloire. 239
Adieux de Marie Stuart. 80
Age (l') futur. 27
Agent (l') provocateur. 257
Ainsi soit-il. 49
Alchimiste (l') 421
Ame (mon) 136
Ami (l') Robin. 39
Amitié (l'). 287
Ange (l') exilé. 316
Ange (l') gardien. 372
Anniversaire (l'). 315
Aveugle (l') de Bagnolet. 177
Bacchante (la). 3
Baptême de Voltaire. 179
Beaucoup d'amour. 64
Bedeau (le) 109
Billets (les) d'enterrement. 95
Bohémiens (les). 377
Bon (le) Dieu. 217
Bon (le) Français. 57
Bon (le) ménage. 199
Bon (le) pape. 307
Bon (le) vieillard 181
Bon vin et fillette. 91
Bonheur (le). . . . . page 40[illegible]
Bonne (la) fille. 17
Bonne (la) maman 303
Bonne (la) vieille. 145
Bonsoir 356
Bouquet à une dame âgée de soixante-dix ans. . . . 87
Bouquetière (la) et le Croque-Mort. 173
Bouteille (la) volée 84
Boxeurs (les), ou l'Anglomane 65
Brennus. 172
Cachet (le) 311
Cantharide (la), ou le Philtre. 273
Capucins (les). 157
Cardinal (le) et le Chansonnier 395
Carillonneur (le). 69
Carnaval (mon) 272
Carnaval (le) de 1818. 188
Cartes (les), ou l'Horoscope. 204
Ce n'est plus Lisette. 133
Célibataire (le) 75
Censeur (le). 288
Censure (la). 67
Champ (le) d'asile. 197
Champs (les) 141
Chant (le) du Cosaque. 297
Chant funéraire sur la mort de mon ami Quénescourt. 419
Chantres (les) de paroisse. 179
Chapeau (le) de la mariée. 343
Charles sept. 23
Chasse (la) 271
Chasseur (le) et la Laitiere 355
Chatte (la). 79
Cheveux (mes) . . . . [illegible]
Cinq (les) étages . . . . [illegible]
Cinq (le) m[illegible] . . . . [illegible]
Cinquante ans . . . . [illegible]
Cinquante (les) écus . . . . [illegible]

Claire . . . . . page 477
Clefs (les) du paradis 161
Cocarde (la) blanche 143
Coin (le) de l'Amitié 35
Colibri 431
Comète (la) de 1832 383
Commencement (le) du voyage 51
Complainte d'une de ces demoiselles 127
Complainte sur la mort de Trestaillon 251
Conseil aux Belges 436
Conseils (les) de Lise 283
Contemporaine (ma) 244
Contrat (le) de mariage 304
Contrebandiers (les) 425
Convoi (le) de David 351
Coq (notre) 473
Cordon (le), s'il vous plaît 400
Couplet 390
Couplet 398
Couplet 406
Couplet aux jeunes gens 404
Couplet écrit sur l'album de Mme Amédée de V.... . 360
Couplet écrit sur un recueil de chansons manuscrites de M. *** 328
Couplets adressés à des habitants de l'île de France (île Maurice) 451
Couplets à ma filleule 159
Couplets sur la journée de Waterloo 363
Couplets sur un prétendu portrait de moi 340
Couronne (la) 195
Couronne (la) de bluets 296
Curé (mon) 81
Dauphin (le), conte 371
De profundis à l'usage de deux ou trois maris . . . 249
Dédicace à M. Lucien Bonaparte, prince de Canino . 387
Déesse (la) 293
Déluge (le) 484
Dénonciation en forme d'impromptu 267
Denys maître d'école 405
Deo gratias d'un épicurien 36
Dernière (ma) chanson, peut-être 53
Descente (la) aux Enfers 29
Deux (les) Cousins 247
Deux (les) Grenadiers 361
Deux (les) Sœurs de charité 121
Dieu (le) des bonnes gens 169
Dix mille (les) francs 396
Docteur (le) et ses malades 103
Double (la) chasse 89
Double (la) ivresse 248
Eau (l') bénite 280
Échelle (l') de Jacob 375
Échos (les) . . . . . page 476
Écrivain (l') public 433
Éducation (l') des demoiselles 20
Éloge de la richesse 99
Éloge des chapons 55
Émile Debraux 428
Encore des Amours 364
Enfant (l') de bonne maison 221
Enfants (les) de la France 208
Enrhumé (l') 223
Enterrement (mon) 321
Épée (l') de Damoclès 299
Épitaphe (l') de ma Muse 279
Ermite (l') et ses saints 148
Escargots (les) 483
Esclaves (les) gaulois 325
Étoiles (les) qui filent 209
Exilé (l') 163
Faridondaine (la), ou la Conspiration des chansons. 227
Feu (le) du prisonnier 389
Feux (les) follets 429
Fille (la) du peuple 399
Filles (les) 308
Fils (le) du pape 317
Fortune (la) 233
Fous (les) 453
Frétillon 37
Fuite (la) de l'Amour 305
Gaieté (ma) 481
Garde (la) nationale 259
Gaudriole (la) 7
Gaulois (les) et les Francs 41
Gotton 423
Gourmands (les) 49
Grand'mère (ma) 9
Grande (la) orgie 59
Grenier (le) 337
Grillon (le) 471
Guérison (ma) 275
Gueux (les) 21
Habit (mon) 449
Habit (l') de cour 113
Halte-là! ou le Système des interprétations 219
Hâtons-nous! 435
Hirondelles (les) 301
Hiver (l') 428
Homme (l') rangé 88
Indépendant (l') 455
Infidélités (les) de Lisette 77
Infiniment (les) petits 353
In-octavo (l') et l'in-trente-deux 359
Ivrogne (l') et sa femme 129

Jacques . . . page 449
Jean de Paris . . . 455
Jeanne la Rousse . . . 417
Jeannette . . . 105
Jeune (la) Muse . . . 312
Jour (le) des Morts . . . 61
Jours (mes) gras de 1829 . . . 391
Juge (le) de Charenton . . . 139
Juif (le) errant . . . 401
Lafayette en Amérique . . . 333
Laideur et beauté . . . 407
Lampe (ma) . . . 231
Lettre à M. Perrotin . . . 467
Liberté (la) . . . 268
Louis XI . . . 237
Lutins (les) de Montlhéri . . . 385
Madame Grégoire . . . 25
Maison (la) de santé . . . 300
Maître (le) d'école . . . 73
Malade (le) . . . 295
Margot . . . 112
Mariage (le) du pape . . . 375
Marionnettes (les) . . . 101
Marquis (le) de Carabas . . . 131
Marquise (la) de Pretintaille . . . 243
Maudit printemps! . . . 329
Mauvais (le) vin, ou les *Car* . . . 291
Ménétrier (le) de Meudon . . . 461
Mère (la) aveugle . . . 15
Messe (la) du Saint-Esprit . . . 255
Métempsycose (la) . . . 344
Mirmidons (les) . . . 241
Missionnaire (le) de Montrouge . . . 359
Missionnaires (les) . . . 193
Monsieur Judas . . . 167
Mort (la) de Charlemagne . . . 196
Mort (la) du diable . . . 373
Mort (la) du roi Christophe . . . 235
Mort (la) subite . . . 187
Mort (le) vivant . . . 8
Mouche (la) . . . 380
Muse (la) en fuite . . . 253
Musique (la) . . . 52
Nabuchodonosor . . . 248
Nacelle (ma) . . . 165
Nature (la) . . . 203
Nègres (les) et les marionnettes . . . 379
Nostalgie (la) . . . 115
Nourrice (ma) . . . 116
Nouveau (le) Diogène . . . 71
Nouvel ordre du jour . . . 263
Octavie . . . 323
Oiseaux (les) . . . page 124
Ombre (l') d'Anacréon . . . 269
On s'en fiche! . . . 197
Opinion (l') de ces demoiselles . . . 117
Orage (l') . . . 241
Oraison funèbre de Turlupin . . . 357
Orangs-outangs (les) . . . 452
Orphéon (l') . . . 469
Paillasse . . . 137
Pape (le) musulman . . . 368
Parny . . . 11
Parques (les) . . . 83
Passez, jeunes filles . . . 392
Passy . . . 456
Pauvre (la) femme . . . 465
Pauvres (les) Amours . . . 349
Pèlerinage (le) de Lisette . . . 381
Petit (mon) coin . . . 151
Petit (le) homme gris . . . 16
Petit (le) homme rouge . . . 369
Petite (la) Fée . . . 169
Petits (les) coups . . . 96
Pigeon (le) messager . . . 277
Pigeons (les) de la Bourse . . . 172
Plus de politique . . . 115
Poëte (le) de cour . . . 327
Poniatowski . . . 437
Prédiction de Nostradamus . . . 459
Préface . . . 260
Prière d'un épicurien . . . 77
Prince (le) de Navarre . . . 183
Printemps (le) et l'Automne . . . 12
Prisonnier (le) . . . 313
Prisonnier (le) de guerre . . . 367
Prisonnière (la) et le Chevalier . . . 97
Proverbe (le) . . . 432
Psara, ou Chant de victoire des Ottomans . . . 341
Quatorze (le) juillet . . . 393
Quatre (les) âges historiques . . . 160
Qu'elle est jolie! . . . 176
Refus (le) . . . 133
Reliques (les) . . . 305
République (ma) . . . 435
Requête présentée par les chiens de qualité . . . 63
Restauration (la) de la chanson . . . 447
Retour (le) dans la patrie . . . 189
Révérends (les) pères . . . 217
Rêverie (la) . . . 171
Roger Bontemps . . . 43
Roi (le) d'Yvetot . . . 1
Romans (les) . . . 185
Rosette . . . 207

Rossignols (les). . . . . page 215
Sacre (le) de Charles le Simple. 318
Sainte-Alliance (la) barbaresque. 156
Sainte-Alliance (la) des peuples. 201
Scandale (le). 100
Sciences (les). 292
Sénateur (le). 5
Si j'étais petit oiseau. 175
Soir (le) des noces. 152
Souvenirs d'enfance. 444
Souvenirs (les) du peuple 365
Suicide (le). 457
Sylphide (la). 265
Tailleur (le) et la Fée. 281
Temps (le) 216
Tombeau (mon). 397
Tombeau (le) de Manuel. 384
Tombeaux (les) de juillet. 441
Tour (un) de marotte. 43
Tournebroche (le). 285
Traité de politique à l'usage de Lise. 111
Treize à table. 335
Trembleur (le) 232
Trinquons. 76
Troisième (le) mari. . . . . page 68
Troubadours (les). 331
Vendanges (les). 245
Ventru (le), ou Compte rendu de la session de 1818. 191
Ventru (le) aux élections de 1819. 205
Vertu (la) de Lisette. 319
Vieillesse (la). 92
Vieux (le) Caporal. 413
Vieux (le) Célibataire. 33
Vieux (le) Drapeau. 225
Vieux habits! vieux galons! 93
Vieux (le) Ménétrier. 125
Vieux (le) Sergent. 309
Vieux (le) Vagabond 441
Vilain (le) 123
Vin (le) de Chypre. 363
Vin (le) et la Coquette. 147
Violon (le) brisé. 289
Vivandière (la) 153
Vocation (ma). 116
Voisin (le). 85
Voyage au pays de Cocagne. 45
Voyage (le) imaginaire. 336
Voyageur (le). 320

TABLE

DES CHANSONS POSTHUMES

Adieu! . . . . . page 641
Adieu Paris. 500
Aigle (l') et l'Étoile. 505
Ailes (les). 539
Ange (un) 488
Apôtre (l') 569
Argent (l') 556
Ascension 511
Au galop ! 521
Avenir (l') des beaux esprits. 635
Avis. 557
Baptême (le) 495
Bénédictions (les). 604
Bois (les). 548
Bondy. 519
Canne (ma). 603
Carnaval (mon). 595
Chacun son goût 599
Chansonnettes (les). 491
Chapelet (le) du Bonhomme. 633
Chasseur (le). 537
Cheval (le) arabe. 497
Colombe (la) et le Corbeau du déluge. 609
Corps (le) et l'Ame. 615
Couronne (la) retrouvée. 535
Craintes (mes). 579
Dame Métaphysique. 532
Défauts (les). 583
De profundis. 499
Dernière (la) Fée. 605
Dieu (le) Jean. 589
Dix-neuf août 542
Égyptienne (l'). 489
Enfer et diable 608
Fée (la) aux rimes. 573
Fille (la) du diable. 561
Fleurs (mes). 625
Fourmis (les). . . . . page 492
Gages (les). 545
Globe (notre). 585
Grands (les) projets. 568
Guerre (la). 555
Gutenberg. 549
Histoire d'une idée. 611
Idée (une). 529
Il n'est pas mort. 513
Jardin (mon). 524
Je suis ménétrier. 536
Jeune (la) fille 551
Jongleur (le). 593
Leçon (la) d'histoire. 515
Leçon de lecture. 581
Madame Mère. 547
Maîtresse (la) du roi. 629
Matelot (le) breton. 525
Merle (le). 541
Nourrice (la). 621
Officier (l'). 501
Oiseau (l') fantôme. 577
Oiseaux (les) de la Grenadière. 503
Olympe (l') ressuscité. 637
Ombre (mon) 601
Or (l'). 627
Pactole (le) 592
Panthéisme 597
Papillons (les) 597
Paquerette (la et l') 575
Petit Bonhomme 628
Pleurs (le) 485
Plume (la) 600
Plus de vers. 487
Plus d'oiseaux. 600
Postillon (le) 574
Prédicateur (le) 627

Premier (le) papillon. . . . . page 631
Prisonnière (la). 493
Retour à Paris. 567
Rêve de nos jeunes filles. 617
Rime (la). 636
Riviere (la) 544
Rose (la) et le Tonnerre. 507
Rosier (le) 584
Saint (le). 565
Saint Napoléon 587
Sainte-Hélène. 509
Savant (le). . . . . page 596
Septuagénaire (le). 619
Sirène (la). 533
Tambour-major (le). 531
Tambours (les). 613
Tourterelle (la) et le Papillon. 552
Vendanges (les). 553
Vermine. 640
Violettes (les). 572
Voyages (les). 571

FIN DES TABLES